PRÉFACE DE DONATION ET DE PUBLICATION

Écrit et édité au Saguenay–Lac-Saint-Jean,
Québec, Canada.

Ce texte est publié sous un contrat légitime avec Amazon Kindle Direct Publishing (KDP) à des fins de diffusion commerciale. L'auteur, Alex Côté, en détient l'entièreté des droits intellectuels originels.

Cependant, dans une volonté explicite d'ouverture, de partage et de postérité, l'auteur déclare ce qui suit:

Si, pour toute raison, Amazon ou tout partenaire de distribution ne permet plus l'accès public à ce texte, quiconque est en possession d'un exemplaire numérique ou physique est autorisé à :

le reproduire,

l'archiver,

le partager librement,

en modifier la forme matérielle ou la mise en page (non le fond),

le traduire,

et même l'adapter, à condition que l'intention de transmission soit respectée.

L'auteur demande seulement que son nom, Alex Côté, soit mentionné comme créateur originel de l'œuvre.

Ce texte peut également être, si souhaité, considéré comme domaine public volontaire selon l'esprit des licences de type Creative Commons Zéro (CC0), en complément du contrat KDP en cours.

Ce livre est un don.

L'INFINIE TRAGÉDIE

—

Alex Côté

« L'homme est à inventer chaque jour. »
— Jean-Paul Sartre

« L'âme est la prison du corps. »
— Michel Foucault

« À tout argument s'oppose un égal argument. »
— Sextus Empiricus

« L'enfer, c'est les autres. »
— Jean-Paul Sartre

« Le plus beau présent de la vie est la liberté qu'elle vous laisse d'en sortir à votre heure. »
— André Breton

« Toutes les sciences sont maintenant sous l'obligation de préparer le terrain pour la future tâche du philosophe, qui est de résoudre le problème de la valeur, soit déterminer la vraie hiérarchie des valeurs. »
— Friedrich Nietzsche

« Quant à la propagande, son contenu est aussi peu de la science qu'une affiche n'est de l'art, dans la forme où elle est présentée. L'art de l'affiche consiste dans l'aptitude du dessinateur à attirer l'attention de la foule

par la forme et les couleurs. L'affiche d'une exposition d'art n'a d'autre but que de faire ressortir l'art dans l'exposition ; mieux cela réussit, plus grand est l'art de l'affiche elle-même. De plus, l'affiche est destinée à procurer aux masses une idée de la signification de l'exposition, mais nullement à remplacer le grand art dans cette exposition qui est tout autre chose. C'est pourquoi celui qui veut étudier lui-même l'art, doit étudier autre chose que l'affiche, et de plus il ne se satisfait point en parcourant simplement l'exposition. On peut attendre de sa part qu'il se plonge dans un examen approfondi de chacun des objets séparément et ensuite se forme lentement un jugement judicieux. »

— Adolf Hitler

« Hitler, alors qu'il eût pu arrêter la guerre avant le désastre total, a voulu le suicide général, la destruction matérielle et politique de la nation allemande. »

— Albert Camus

« Désirer l'immortalité, c'est désirer la perpétuation éternelle d'une grande faute. »

— Arthur Schopenhauer

« Dans ce pays, les prochains rebelles littéraires dignes de ce nom seront peut-être une clique d'antirebelles, mateurs nés qui oseront, d'une manière ou d'une autre, déposer le regard ironique, qui auront le culot et la candeur de porter haut les couleurs de l'univocité. Qui traiteront des tracas et émotions de la vie américaine, aussi ploucs et communs soient-ils, avec déférence et conviction. Qui se garderont bien de la spécularité et de la lassitude branchée. Ces antirebelles seraient bien sûr dépassés avant même de se mettre au travail. Morts avant d'avoir pris corps. Trop sincères. Refoulés, aucun doute. Attardés, vieillots, naïfs, anachroniques. Peut-être sera-ce tout l'intérêt. Peut-être est-ce ce qui fera d'eux les prochains vrais rebelles. Car le vrai rebelle, que je sache, prend le risque de la désapprobation. En leur temps, les

révoltés du postmodernisme ont encouru les huées et les hauts cris : le choc, le dégoût, le scandale, la censure, les accusations de socialisme, d'anarchisme, de nihilisme. De nos jours les peines courues sont différentes. Les nouveaux rebelles, qui sait, seront peut-être les artistes prêts à s'exposer aux bâillements, aux yeux levés au ciel, aux sourires en coin, aux coups de coude dans les côtes, aux parodies des ironistes excellents, aux “Que c'est trivial”. Prêts à s'exposer aux accusations de sentimentalisme, de pathos. De crédulité excessive. De mollesse. Tout disposés à se faire blouser par un monde de rôdeurs et de reluqueurs qui craignent le regard d'autrui et le ridicule plus que l'emprisonnement sommaire. Qui sait. La jeune fiction la plus résolue d'aujourd’hui semble décidément arriver en fin de fin de parcours. Que chacun en tire ses propres conclusions. Pas le choix. Si on ne vit pas une époque formidable. »

— David Foster Wallace

« Être ou ne pas être? »

— William Shakespeare

Introduction ; Guide du lecteur

Ceux-ci qui s’en vont lire et qui ne sont guère des académiques ou des universitaires se foutent généralement des introductions, si je puis me le permettre. Je ne vois pas cela comme une chose qui fait d’eux des gens de moindre valeur. Au contraire, les intellectuels parlent trop. Oui ; ils sont peut-être timides parfois, mais au final, ce sont des hommes parmi les autres : ceux qui, comme moi, se la ferment en public s’en vont se l’ouvrir sur des pages blanches, comme pour se sentir mieux. Et vous, qui ne lisez pas toujours, ou peut-être tout le temps mais pas aujourd’hui, vous vous sentez peut-être mal à l’aise devant toutes ces introductions de gens qui ont des diplômes et qui savent dire des mots compliqués qu’ils ont appris par cœur. Vous, aujourd’hui, vous voulez peut-être ne pas comprendre. Eh bien, sachez que vous y avez droit. Même plus : vous devriez le faire, car, selon l’auteur ci-présent, cette écriture fut une épreuve aussi révélatrice que pénible. Ainsi, je vous conseille en bon ami de faire ce que vous voulez de ce livre. Ne le prenez pas au sérieux si vous sentez votre esprit essoufflé. Si vous voyez des

mots que vous ne comprenez pas, c’est un plaisir ; tout le plaisir est pour moi ; je vous en prie. Lisez et riez de moi, le cancre. Je porte des lunettes et vous pourriez probablement me les casser d’un seul coup de poing si vous le tentiez ; ne vous dites pas que vous compreniez déjà et que vous ne comprenez plus, pardieu! J’ai écrit tout ceci parce que quand je pleure, je trouve ça beau. J’ai écrit cet ouvrage parce que je ne voulais plus vivre et qu’il me fallait une tragédie pour me plaindre et, indirectement, rire de moi par après. J’ai écrit ceci parce que tous les autres grands génies avant moi ont écrit des briques. Mais moi, je ne veux rien prouver. Je ne suis qu’un enfant : ce que je veux, c’est rire, rire et pleurer bien fort, de sorte à ce que cela fasse ressortir en vous l’humain, l’émotionnel tout comme le rationnel. Oui, nous discuterons de tout : à cela, je dis oui! Voyez, le titre, « L’Infinie Tragédie », est une tragédie en soi. Un auteur que j’aimais s’est suicidé. Il avait écrit « *L’Infinie Comédie* ». Je ne l’ai pas trouvée drôle, celle-là. C’est sans doute pour cette raison que ma tragédie n’est pas tellement tragique. C’est une réaction à ma propre

vie, mais aussi une thèse bordélique qui affronte un des géants postmodernistes, ceux qui se trouvent dans une zone grise de l'écriture : « Comment fait-on pour dépasser Shakespeare? Molière? Kant? Nietzsche? Platon? Socrate? Aristote? Camus? Sartre? Comment rit-t-on de notre société quand l'Afrique pleure, quand l'Amérique s'auto-déchire et s'admire, quand l'Asie est si loin et si populeuse, quand l'Europe est cassée et chaotique, quand l'Océanie ne signifie plus rien? Quand la Russie, un continent à presque elle seule? » L'écrivain moderne comme moi, alors, cherche. Mais ici, chez moi, chez la langue française au milieu du Québec, le cousin retardé d'une langue compliquée, loin d'elle-même, morte depuis dirait-on l'Anglais, oui, morte, je dis : comment survivre dans un monde qui nous tue? Dans lequel Adolf Hitler a tué la modernité? Comment est-ce que je fais, moi? J'ai regardé par-dessus mon épaule, j'ai salué l'Amérique, mais toi, David, tu t'es suicidé et tu m'as laissé dans l'océan de la modernité. Ridicule : cet homme porte-t-il une telle importance? Sans doute pas. Néanmoins! J'interprète réellement la

nouvelle planète Terre ainsi : une comédie, une putain de comédie. Il avait raison : nous nous marrons devant des émissions stupides, nous lisons en ignorant les mots, nous ne faisons que créer parce qu’on espère pouvoir consommer, nous nous faisons manipuler ; tout ceci est la *société du spectacle*, un vrai portrait tout craché des grands anticipateurs paranoïaques comme un gars au hasard, pas du tout important, qui a été effacé par des dictateurs, parce que lui, il en savait trop. On pollue, on tue, on va s’tuer à p’tit feu si ce n’est pas à long terme. Eh, bien? Que faire? Pleurer, voilà quoi faire! Pleurez autant que vous le voulez, mes amis ; c’est L’Infinie Tragédie! Vous verrez, pleurer, c’est beau. C’est rigolo. Ça donne envie de pleurer plus longtemps et de se voir dans un miroir avec les joues mouillées, les lèvres sèches comme un clown : vivre, c’est tragiquement drôle, et ici, vous vous en rendrez compte. Vivre, c’est subjectif : vous voulez mourir? Partez! Qui vous en empêchera? Vous mourrez seul! Quelle tragédie, enfin! Oh! Je me meurs! OH! Voyez? C’est cela, vivre! Vous en vivrez, avec mon Infinie Tragédie, des émotions!

Vous vivrez, vous aussi! Peu importe qu'est-ce que la vie : nous la peindrons en bleu pour la repeindre en rouge! Nous la peindrons en vert parce que c'est l'hiver! Nous la peindrons en jaune parce que vous avez les *blues*! Pleurez, mes amis, pleurez, car je vous aime et c'est tout ce que je puis vous offrir : des souvenirs inépuisables qui vous donneront de quoi glousser en larmes plus longtemps, et vous et moi, nous serons amis dans un monde où nos visages sont cachés derrière des écrans de verres... Voyez ; je suis là, avec vous, mes frères et sœurs les hommes, ou enfin, l'Humanité avec un grand « H »! Bon. J'en ai assez dit. Je suis plutôt moi-même impatient lorsque je lis des choses telles que des introductions ; passons au bordel, au chaos, au beau! Mais souvenez-vous, prenez garde à vous-même : L'Infinie Tragédie possède une fin.

Introduction pour moi-même à L'Infinie Tragédie

C'était par une belle nuit d'été éclatant comme un bourgeon du sommet d'un arbre ensoleillé par chance depuis le mont d'une ville accroupie dans l'ombre de sa propre vie. Une fourgonnette m'a capturé, je suis mort. C'est surprenant comment les tueurs tuent bien, de nos jours. Ils sont riches, ils sont l'unité avant l'être : une vraie association. Ils t'embarquent, te braquent violemment de toute ta créativité, et ta pisse sort des portières de la voiture abandonnée dans ce paysage d'été pourtant d'automne. Je suis un jeune homme en été, et comme vous le constatez sans doute par ma force incroyable, ce jeune homme est moi, moi qui suis lui et je me meurs. Chaque jour, j'empile des cannes de nourriture horribles, qui me fixent avec leurs yeux longs sur une trois-cent-soixantaine de degrés Celsius sur mon cerveau déjà, pourtant, en compote. Je me meurs. J'ai peur. Je suis faible, faible, mais faible, comme je vous le dis! Avez-vous déjà marché jusqu'au travail avec des autobus comme pieds? C'est lourd, ça me tue, je vous tue. Je suis mort, encore une fois, et de neuf à six. Heures. Je suis techniquement renouvelé après chaque vie,

et chaque funérailles qui me tue. J'embarque dans le grand cercueil, je vais me porter jusque dans la cour arrière de la maison, puis, je regarde le ciel probablement étoilé à cette heure-ci, et, enfin, je me demande ce que je produis comme marxiste. Karl Marx, ce fils de pute de communiste de sa mère qui tue ta mère! Je vais le tuer, s'il n'était pas mort. Oui, j'ai bel et bien déconstruit ma phrase dans un accès à l'excès. Je suis enragé, immobile, ligoté dans mon siège. Ces connards de l'épicerie se reposent tranquillement, et le « *Big Boss* » se repose dans ses douillettes pendant que je me kidnappe pour lui-même de neuf à six, six à neuf, un, deux, trois, quatre, cent. Mille dix fois à l'univers, puis je vois ce satané de Platon dans une couverture en satin descendre de chez Dieu lui-même, sinon des Antiques poussiéreux du cours de philosophes caché dans ma tête molle, et finalement, il m'observe en souriant parce qu'il est déjà mort sous une écriture éternelle de moi-même. Vous connaissez ces philosophes? Jean-Paul Sartre, Jean-Paul Sartre et Jean-Paul Sartre? Je vais vous les introduire un jour ou un autre, nous parlerons franchement, vous et moi. Après tout, qu'ai-je à faire de plus que cela, désormais?

Attendez. Écoutez-moi bien. Je vous écris dans le passé une histoire pour que vous puissiez comprendre ma vie du phénomène :

« Je suis fier d'être ton grand frère pis honnêtement je sais pas quelle genre d'employée tu serais mais je suis prêt à te faire une recommandation pour l'épicerie même si je sais pas. Mais faut que tu te forces. Et que tu ne lâches surtout pas. Tu dis bonne à rien, mais tu vas voir quand tu vas travailler que tu es quelqu'un, et ça va progresser. Note : Si on travaille les mêmes chiffres je pourrai te lifter. »

Je fixe mes yeux, reflets dans l'écran de ma petite boîte à souffrance. C'est ma sœur qui me tient en vie, en partie. Mais je la hais, en même temps. Si je pouvais la tuer, je me débarrasserais de mon poids. Je change mon vocabulaire pour elle, je change mes manières, mes manies, pour tout le monde. Jean-Paul Sartre le sait. Peut-être pas vous, vous, qui n'existez peut-être qu'à moitié comme une masse visqueuse qui terrorise des villages africains.[i]

Personnellement, je travaille dans une grande épicerie, aussi grande que ma

vie puisse l’être. Elle est fade et limitée. Les mamies viennent nous harceler à toutes les heures de la journée, je me sens mal seulement en y pensant. Au fait, laissez-moi vous présenter le fait que je suis écrivain tel un pur barjo, sans aucune discrétion directe, puisque je me transforme ainsi. Mon roman n’a pas encore de nom, il n’a pas encore d’histoire, ni même qu’il n’a pas encore de roman. Je suis seul au monde en écrivant ceci, autant que je suis seul au monde dans le monde dans lequel je vis au moment où la lecture dramatique se fait concernant mon propre sujet dans la voiture (avec désespoir accablant, contrairement au désespoir factice et légitime, mais quelque peu artificiel et moderne de ma sœur que, soit dit en passant comme une annonce importante, je dois malheureusement combattre facilement afin de l’aider). Je, oui, « Je », suis à la merci de tout le monde dans cette voiture universellement instable dans l’espace.[ii] Au final, mon roman existe déjà, dans des notes, dans des formules et tout le bla-bla trafiquant les polémiques de l’existence, mais vraiment, résumons (avec un nous de politesse) ma situation : Je rentre chez moi, je m’assieds ici, dans l’espace, et j’écris une note, et, fâcheuse

situation, je ne puis atteindre une situation qui m'enchante de sorte à ce que je puisse enfin décrire la réalité comme il se doit sous une forme extensive de lettres qui procèdent en vérité à étendre vos connaissances sous une forme philosophique continue et « vendable » (néologisme (mot inventé)). Je suis un écrivain de choses idéologiques, mais pas encore de romans, comme vous le verrez dans ce procédé d'écriture qu'est le roman lui-même afin de démontrer ma quantité incroyable de suicide motivé. Je suis, Je suis, Je suis. Narcisse.

En gros, la planète l'effrayait (le personnage que j'incarne dans le roman) comme s'il était question de continuer un changement narratif de « A » à « B » et, enfin, les institutions assassinant ma vision se présentent comme la chose qui étreint de la plus grande façon ma virilité, et, enfin, me voici sous un angle personnifié qui adonne à une drôle de chose qui se nomme facilement : personnage. Je suis le personnage, donc, et je me promène à travers un spectre de possibilités potentiellement dangereuses et une angoisse (sartrienne, comme dirait Sartre). Je facilite ma tâche en prenant des notes de mon futur possible, mais, évidemment, il

n’est guère question de continuer dans un sens existentiel si facile, puisque l’apogée de ma vie se désigne facilement sous le nom le plus fameux, soit populaire, et, en, enfin, d’enfant, je me fête comme un débile sous une couverture d’écouteurs, des « *head-fucking-phones* », puis je m’endors paisiblement avec ma colère passablement éternelle, si rigolo soit-ce.

Je rêve rarement, contrairement à ce que la plupart des gens trouvent sympathique, mais je ne suis pas pathétique au point où tout me semble désastreux, donc je considère les cauchemars comme des messages saints, de plus que les rêves me sont une épiphanie, un orgasme libérateur. Mon personnage (notez que je me distance de moi-même avec humour) a déjà expérimenté l'orgasme endormi comme une forme d’art. Je vous en parle en détails exorbitants parce que je n'en ai jamais entendu parler ailleurs : en gros, dans un état d’équilibre entre ma conscience et les rêves non alertes, je me suis adonné par pur hasard à un orgasme infini par masturbation volontaire.[iii] Les gens se demandent peut-être d’où ma joie de me

masturber publiquement (dans ce livre) crée un bien-être outre le développement de mon personnage et, plutôt, en tant qu'auteur définitif. En gros : « pourquoi nous parler de ta vie privée, gros dégueu? ». Parce que mon développement de personnage l'exige : j'ai créé un cercle vicieux vivace et magnifique à partir de la théorie de la narrativité classique (Je vais te péter la gueule, Johnny! Sale « *nerd* » qui emploie des mots incompréhensibles comme tu dis te faire employer par tes patrons comme un hurluberlu!!!) Imaginez-vous dans une grande pièce noire, puis imaginez ressentir l'orgasme ultime pendant une pelletée de minutes. Voilà la fin du monde du pauvre Johnny, intimidé par les toilettes jusqu'à son suicide commis grâce au beau revolver, le revolver qui révolte les gens qui « révolvent »[1] La bouche du pistolet, prenez-la et mettez-vous l'œil dedans. Maintenant que vous vous êtes imaginé cette particulière action (j'espère tout bonnement que vous n'êtes pas réellement en train de jouer avec un fusil), vous voyez non seulement la dernière vision d'une araignée bousculée par l'aspirateur, mais aussi, la transition vers

---

[1] (néologisme de l'Anglais « To revolve around », soit « de tourner autour »)

une nouvelle histoire que mon personnage vous écrit :

Êtes-vous habitué au positif? Je ne le suis guère, et, bien que je ne me noie dans aucune misère financière, je suis un type généralement malheureux. Mais pas aujourd’hui, pas en ce moment. Vous savez, parfois… la vie, ou peu importe ce que c'est, décide de vous munir d'une vision. Cette vision particulière m'époustoufle. Vous savez, quand vos yeux s'écarquillent, vos paupières sont comme des rideaux du matin qui laisse la lumière baigner dans la pièce?

Laissez-moi vous en parler.

Parfois, je me sens bien. Je regarde le ciel, et les choses ne se ressemblent plus. C'est comme si on m'avait enlevé un filtre de l’intérieur de la tête. Le bleu pâle du ciel reprend toujours sa normalité à cause de sa superficie, mais parfois, oui, parfois, il est possible de percer la couche de normalité de ce même ciel. Plongez votre main dans l'eau et sentez le liquide pénétrer vos sens, et à ce moment-là, vous comprendrez l'ampleur que la vision peut avoir. Je porte des lunettes, et elles sont souvent sales. Quand je les lave, elles resplendissent. Un

beau moment, vraiment. Encore plus beau quand c'est le soleil qui essuie mes verres. Je vois un monde sale, souvent, souvent. C'est le monde de la vision éclaircie, mais il ne s'adapte pas aux changements. Pour ainsi formuler, le monde cohérent et intelligible manque d'explications. Il cesse de communiquer avec vous-même si vous tentez de le puiser éperdument de ses ressources. Je pense que je me sens bien. Je crois que le gazon joue un rôle dans mon bonheur. Quand j'étais petit, il y en avait à perte de vue à certains endroits. C'est encore le cas, et donc, qui a pensé à regarder ces couleurs et les analyser? Je ne parle pas d'une méthode scientifique : on vient de l'exclure. Sans la psychologie, sans la religion, sans...

(L'histoire finit ainsi.)

Johnny, espèce de « *nerd* », je vais te péter la gueule! Tu es tellement simple que tu prends mon corps et que tu en crées une version existante pour le posséder et en créer une avancée longue et explicative de ta propre histoire personnelle angulée sur un autre être existant que ma personne! Je suis mort de rire, j'adore. Je suis Johnny! (Je ne m'appelle même pas Johnny.) Au final, la personne pense qu'elle est parfaite dans

cette histoire, elle va à un point où toute sa misérable vie est mise de côté, où tout change pour le meilleur. Elle tente de s'approprier tous les défis et toutes les choses incroyablement versatiles de cette fin de période dramatique, elle pense même subir un développement intense qui la mènera vers une meilleure vie tout simplement en écrivant ce petit texte et, au final, elle ne le finit jamais parce que la réalité objective fait dévier sa trajectoire en tant que sujet, personnage et entité romanesque. Les figures de styles n'importent pas dans cette analyse puisque je ne suis pas à l'école, mais qui dicte que des figures de style font un roman? Qui dicte qu'un roman est un roman? Personne ne vous aide, vous travaillerez pour l'école, mais aussi pour le travail, puis pour le travail, puis, vous mourrez comme une larve pathétique qui jouait un rôle incognito dans *Scooby-Doo* par pure et simple raison que personne ne l'avait remarquée dans le film, là, au coin, au loin. Vraiment, cette histoire, analysez-la par pur plaisir, mais elle ne symbolise que sa propre mort à un point où je me dois de la dicter et de l'enterrer moi-même pour vous prouver le fardeau qu'elle représente. Jean-Paul, merci. On a compris, ton existentialisme

nous dépasse, c’est bon. Je suis un gars anxieux, alors autant « décider » de t’insulter. Je suis conséquence, sinon, non.

La musique joue en boucle dans ses écouteurs. Le personnage que j’incarne, soit le protagoniste incertain de la masse inédite codée et reformulée en un amas de symboles que l’on surnomme lettres se présente comme un manuscrit sous vous, mes propres yeux, et je suis l’ombre « qui, contrairement à un certain Bruce, ne se fait pas remarquer ». Puisque je sommeille, passons donc à mon existence. Jean-Paul Sartre, de ce que le jeune homme qui dort comprend, est un philosophe à la langue française qui doit son angoisse spécifique à cet homme. La Guerre des Philosophies aura lieu un jour dans sa tête de manière plus extensive que par le pathétisme (néologisme invérifié qui consiste à représenter la vision du pathétique sous forme de philosophie[2]) se devra de changer dans la suite cohérente narrative qui passera pour les existences ultimes que sont les romans sous forme éliminées afin de traduire ma tête en un tout spécifique

[2] Ce néologisme (invérifié) n’est pas vérifié non plus.

créé et consistant (pourtant constant). Je suis ici, à dormir. Quel beau bambin, s’il ne se masturbe pas! Les gens sous-estiment le pouvoir de la masturbation, vous savez? Les gens croient que c’est un péché ou parfaitement normal. Moi, je dis que les religieux extrémistes comprennent davantage le fléau exutoire qui hante cette forme d’évacuation horrible et finalement pathétique, car semblable à une addiction à la solitude. Jean-Jacques Rousseau, célèbre écrivain précurseur du romantisme, aimait se promener dans les bois. Je ne commence pas à parler de lui afin de développer un truc intéressant à son sujet, je souhaite seulement que vous sachiez indéniablement qui est l’homme que je voudrais pousser en bas d’une falaise en ce moment si je le pouvais.[iv]

Laissez-moi vous faire une confession très personnelle : j’ai peur (TRÈS PEUR). Je ne veux pas, moi, le gars qui dort dans ce lit au moment même où je vous écris, je ne veux pas me suicider. Je ne souhaite aucunement ma propre mort. Plusieurs gens semblent s’extasier devant les idées noires (comme Rousseau et son pathétisme glorifié), mais moi, je crois que si je demeure trop longtemps dans cette cage... Je crois que, en tant que minuscule point

inexistant dans l'univers en tant que tout, j'importe peu. Je crois que, moi, le Québécois, le petit, la nouvelle génération, je transporte un fardeau énorme avec mes compagnons, que je suis une langue morte, attardée, et que je ne ferai pas une ou deux blagues si je pense à sauter dans l'eau-delà des barrières du pont que je visite en-dehors de l'épicerie quand je me sens trop déprimé.[3] Je ne tente pas encore mon suicide, je ne le tenterais pas, mais si je le tentais, je ne reviendrais pas vous l'écrire, car je ne suis pas de cette gamme-là... Et c'est beaucoup dire, considérant le fait que ma propre sœur, la belle Kim, est une princesse que je dois protéger. Je ne veux pas perdre Kim, je suis sensé être son grand-frère, pas la cause de son deuxième attentat à sa propre vie...

Je suis un personnage. Tout ce que vous venez de lire n'est pas vrai. Faites-en votre réalité : laissez ma sœur tranquille. Nous sommes en plein pacte, et, moi, je ne me couperai pas les veines pour attraper votre Sida, donc disons que sur des mots en tête, vous et moi sommes quittes. Je m'excuse, d'un ou deux ronflements comiques, de

[3] J'ai mis ce jeu de mots sur manuscrit par pur accident. Ah, comment la mort est moqueuse...

vous avoir importuné dans cet épisode rigolo de cette série noire d'idées qui ne sont plus vraiment noires.

Je suis ému. Laissez-moi aller parler à ma sœur avant de me réveiller moi-même... Je l'aime. Ce clavier d'ordinateur retient mon personnage métaphysique qui brise le quatrième mur : je veux continuer mon enchaînement d'idées, j'ai peur d'affronter, même, le regard de ma sœur selon mon imagination et mon sens de la fin de l'improvisation de ceci, mais vraiment, sachez que ma sœur est une connasse que mes parents gâtent trop. Si j'avais été son père (dans une utopie, au final), ma sœur n'aurait pas à endurer ses propres problèmes. Elle saurait quoi faire et quand, mais vraiment, l'élèverais-je aussi sagement que mon paternel? Bien sûr que non, elle ne me ressemble point. Je crois que ce serait pour elle une dystopie et je l'imagine même blaguer à propos de mon jugement irresponsable en ce qui concerne sa personne (comme d'habitude). Mais tout le monde possède une panoplie de problèmes, n'est-ce pas? Je sais que vous, lecteurs, me ressemblez à un certain niveau, et que vous comprendriez sans doute Kim si je la jouais et rejouais en dialogues métaphoriques ici. La pauvre, la

pauvre... Je t’aime, Kim. Je... t’aime. Laissez-moi partir, laisse-moi monter les marches des escaliers du sous-sol et te retrouver seule, puis, nous irons à un service de restauration rapide et je te parlerai de ce que tu voudras. J’arrive, Kim, fais-m'en l’honneur.

La première chanson à laquelle j'ai pensé pour me réconforter, c'est "retour à l'Institut" des trois accords : elle montre parfaitement ma situation ridicule, mon accès de folie ridicule, ma vie ridicule. En ce moment même, j'attends dans la salle d'attente de l'hôpital et je sais très bien ce qu'ils diront : tu dois consulter ton médecin de famille pour avoir un diagnostic. Mais je ne peux pas. Mon père ne veut pas. Je suis restreint dans mon champ d'actions fatales par mon père, ce qui est une bonne chose, mais finalement, je suis en position d'agir sous pression sans fatalité.

J'ai peur de mon père. Il m'horrifie, je ne comprends pas pourquoi. Je l'aime, mais quand il me dit que le docteur ne sera pas efficace, je me sens à la fois contredit et terrorisé. A-t-il vraiment raison? Ai-je réellement besoin d'un docteur? Je suis apeuré juste à l'idée de penser non à mon père, mais à une discussion avec lui. Il ne

comprend peut-être pas autant mon cerveau qu'il le prétend : bien sûr, il me sait anxieux, mais suis-je davantage que cela? Je ne suis pas un humain limité à mes facettes d'obsessions et de prédictions névrosées, je suis Alex, un personnage tridimensionnel qui possède plusieurs atouts et inconvénients selon sa perspective, mais aussi, je représente ma propre pensée à un niveau constant et acharné dans l'encadrement que mon père force sur le personnage. Je suis devenu une caricature par erreur. Serait-ce en prenant tout trop au pied de la lettre? Ma mère me pardonne tout et m'exempte de tout, mais mon père me critique et m'impose tout. Je me sens faible, mais très (trop) fort, car je me retrouve dans une certaine incapacité de mouvoir dans l'ordre humain, mais aussi, le cerveau se développe autant que mes intérêts. Je m'excuse de trop parler de moi-même, j'ai l'impression d'être égocentrique, mais en même temps, je dois me responsabiliser pour ma sœur qui ne veut pas que je parte comme elle l'a tant presque fait. Je (encore et toujours des « je », des « je » à perte de vue, à ne plus rien savoir) crois que JE SUIS LE GRAND-FRÈRE de ma sœur, mais que JE NE SUIS PAS CAPABLE DE L'AIDER COMME JE SUIS.

Dans le développement des personnages, l'échec du ΔP cause des morts

Donc me voilà à marcher devant l'hôpital, me voici dans ce lit. Repenser à hier me fait mal parce que j'ignore comment placer la série de mots qui l'expliquera. Voici ma meilleure suite d'idées sous pression : Je sors dehors et je lui demande de me donner toutes ses informations comme un cambrioleur de cœur après un braquage mal tourné : le papa de moi veut que la sœur de moi rentre dormir dans la maison après pas beaucoup de temps pour qu'elle puisse bien vivre demain (sans de fatigue précoce). Mais je dois vraiment parler avec ma sœur, parfois, et, eh bien, parfois, nous nous entendons bien malgré les temps gris que sont ceux qui incarnent la modernité, l'après de la première décennie du 21e siècle. En fait, nous sommes en fin de deuxième décennie (presque), et maintenant, tout est lugubre, semblerait-il. Je suis sorti du sous-sol en trombe, le portefeuille et les clés de la voiture manquantes, mais j'ai obligé de

l'emmener au McDonald's et de discuter. Elle accepte, et, bien heureusement, aucune amie ne l'entourait quand ma tête sortait de la cage d'escalier. Nous partons derrière papa qui ne veut pas l'avoir triste ou fatiguée, puis grand frère va au service au volant, nous parlons de Fille. Ma sœur est capable de donner de véritables conseils sur l'amour, mais je suppose que vous supposez tous cela pour toutes les sœurs. Le petit Prince me comprend bien, alors peu importe. Enfin, mes chaussons aux pommes sont dans mes mains et nous sommes dans le parking. Kim ne se doute pas de ce qui va se passer... Elle cesse de zieuter le livre inexistant. Je suis dans le lit. J'attendais ce moment avec une impatience plutôt énervante pour moi-même (j'étais non trop anxieux; seulement, j'étais curieux et excité à l'idée de partager tout mon récit avec elle après notre conversation dans la voiture).

Cet après-boulot a terriblement mal tourné. Je suis dans ce lit d'hôpital, puis remarquez avec bon point à quel point je me répète : sans sens réel vers lequel me diriger, que dire de plus que chamboulement de rochers percés?

Raconter toute mon histoire revient à parler au gars du téléphone qui notait visiblement (et heureusement) tout ce que je disais. Le suicide est tabou dans notre société. Personne n'ose en parler dans ma propre vision (logiquement) et je le fais pour me soulager, mais aussi pour créer. J'aime créer, j'adore créer. Ma conscience me dit que déclarer ceci atténue les effets de la magie, quoique je doive ne rien nier à mes impressions et accepter mes verdicts empiriques.

Le pont entre l'épicerie et Mistassini m'a charmé autrefois. Je n'ai d'yeux que pour ma sœur en ce moment, comme dans une excuse, car c'est à double-tranchant. Si j'avais raison? Ma sœur devrait-elle se tuer aussi? Toute pure, innocente, tachée par les maux de la modernité, puis finalement morte comme son grand-frère. « Elle suivait l'exemple, haha! » déclarerait-elle. Les couches de dimensions de la réalité de mon cerveau atténuent ma vision du réel et la musique me manque. Je me sens seul, ici, dans cet univers narratif malheureusement petit et limité comme ma putain de bite. Quand est-ce que le docteur arrive? Je dois le convaincre de me diagnostiquer d'un truc (quoi que ce soit)! Et pourtant! Les diagnostics condensent des constructions

sociales! Le docteur n'y peut rien si je mens! Je contrôle sa vie, bordel de merde! J'ai honnêtement une peur de mon égoïsme, puis une peur d'avoir raison dans mon égoïsme. Poignant. Je rage. Le gars du téléphone m'offrait le choix de subir un suivi long et non intensif qu'il appelle pourtant intensif à cause de sa régularité.

Mon père m'appelle. Choix éthique. Je suis humain, je dois répondre. Je réponds (pour une deuxième fois) et il cherche. Je ne veux pas l'inquiéter, mais je ne souhaite pas du tout qu'il interfère dans mon opération non chirurgicale à précision pourtant chirurgicale. David Foster Wallace, pourquoi s'enlever la vie là où tout te semblait parfait à mes yeux?[v] Je veux suivre ton exemple, mais je ne veux pas me tuer. Tes mots t'ont tué, je le prends en considération, en quelque sorte, puis, ensuite, enfin, ma sœur. Absurde! Elle ne tient pas le coup devant une vague de nihilisme. Et pourtant... quelque chose trace une voie plus longue qu'une simple équation fatale. Selon mes spéculations, cette expérience requiert ma propre action. Je développe ce roman à l'aide de ma propre vie et sa leçon sera directement

tirée sur moi-même comme David Foster Wallace s'est tiré en-dehors de l'existence conscient primitive reconnue par mon Cogito*. Je cherche une vague de tendance à assembler et une équation plus grosse à former afin de progresser. Normalement, tous les éléments de ce roman (celui ci-présent et ci-joint) ne s'alliaient pas à ma vie en même temps ou au même endroit (soit dans ce livre). Pourtant, enfin, j'atteins un seuil de choses indescriptibles que ma propre vie se doit de décrire. Les romanciers et les philosophes de partout à travers la planète, humains ou humains, me comprennent si je leur dis à quel point l'obscurité est vivante et zieute ma propre flamme.

Oh, mon Dieu, un vieux vient de rentrer dans la salle d'observation et il fait pitié! Parlant de cela, petite confession : à quoi servent les vieilles personnes, au juste? Les vieilles machines qui les entretiennent? Aujourd'hui, je lisais Isaac Asimov à travers des nouvelles littéraires Anglaises et Robbie le robot voyageait dans un futur étrangement parfait. Quelle magnificence! Coïncidence : la femme à côté de moi, une que mes yeux ne préciseront jamais puisqu'ils fixent le bouquin, ne s'imprime jamais dans ma mémoire et elle imprègne

pourtant ce roman d'un dilemme. Cet homme qui figure sur les réseaux sociaux la met en rogne : elle déteste qu'on le garde vivant après dix ans de coma. Pourtant, les vieilles personnes lui ressemblent! Si nous extrapolons (nous de politesse), tous les êtres humains ne valent pas plus qu'une maintenance constante. Les robots, quant à Asimov selon le protagoniste de Robbie (assistant), remplacent les humains. Transhumanisme. Post-humanisme. Fin de l'humanité, début de l'Ère Robotique. Les robots remplacent tous les hommes, les robots remplacent toutes les femmes, les robots naissent de leurs propres mains et les émotions n'existent plus, sinon par simulation compilée selon les calculs du docteur Tenma pour Pluto, le robot qui porte le nom de l’arc narratif d’Osamu Tezuka réimaginé par Naoki Urasawa.

Au final, je crois que la prémisse de ce roman s'avère autant bordélique qu'inutile puisque je la connais et, pourtant, je la hais. Je souhaite que cette prémisse en revienne simplement à mon désir caractéristique et non à ma fin finale en tant que personnage développé; je souhaite ne pas avoir à simplement dire en souriant

que je ne veux pas me tuer, puisque rien de cette affirmation ne baignerait dans la totalité de la réalité présente. Et, encore une fois, j'incarne pourtant une figure en développement qui chemine encore. Selon Jean-Paul Sartre, toute ma vie saura être jugée comme remplie de valeurs telles ou telles après ma mort selon n'importe lequel Cogito sensé, mais comment savoir juger ma propre vie si je ne la vis pas après ma mort? Je vis. Putain de merde! Vers quoi vivre? Rien ne me dicte vers quoi vivre, pas même moi-même. Jean-Paul, tu m'as trahi! Je n'ai aucune impression de décider de mon sort! En quoi mon existence changerait-elle si je décidais de sa tournure dans un monde limité? Je me questionne pour vous, lecteurs. Sachez que Jean-Paul a un ensemble de règles à son jeu que l'on surnomme existentialisme, mais que mes sentiments vont complètement à l'encontre de celle-ci malgré mes propres demandes de réhabilitation d'Archipelago[vi] dans l'institut. Sur l'archipel, je me noie. Mon aptitude à philosopher serait en lien (davantage que je le croyais avant l'appel du travailleur social) avec mes « idées suicidaires ». Selon moi, mes idées suicidaires découlent mon envie de ne pas souffrir combinée à mon envie de rayer

mon existence de la carte afin de dormir paisiblement. Je ne crois pas vouloir me suicider par lâcheté face à ce monde vivant inconnu. Non, plutôt, je crois justement ne pas savoir reconnaître ce monde comme finalité même avec tous mes sens et je crois au plus désirer la mort pour atténuer l'anxiété sartrienne, et, au pire, en finir avec un cycle de malheur perpétuel. On suppose (j'ignore qui, allez vous informer seuls) que la dépression vient d'une tumeur au cerveau, une espèce de bulle d'air quelque part, bref, d'une cause naturelle. Si c'est le cas, je l'apprécierais face à mon désespoir. En fait, je préfèrerais être stupide plutôt qu'être comme je suis en ce moment. Jean-Paul me regarde. Il me fait peur, ce connard. Que veux-tu que je te dise! Les religieux sont en désaccord avec toi, Paul! Des contradictions, ça existe! C'est l'INCONNU! Et pourtant, je me persuade dans l'Équation.[4]

---

[4] L'Équation est une version plus ou moins vague d'une philosophie dualiste (à la « noir ou blanc ») existentielle (comme Sartre) radicaliste (limitée par le champ d'interprétation du Cogito) infinie (illimitée par votre liberté dans ce champ d'interprétation cartésien) déterministe (de façon objective, justifiée par une science pure et dure pourtant inexistante en ce moment même). Pour les antiphilosophes : « Tout et Rien

Le cours de cet isolement s'allonge. Je repense à ma vie, je repense à toutes les heures (DE TRAVAIL) que j'ai véritablement peur d'affronter, oui, d'affronter comme un homme, comme un marxiste, peut-être, comme un paresseux, je vous l'accorde, mais surtout, comme une créature décharnée de toute sa volonté de persévérer vers un univers utopique par manque de foi, par manque d'existentialisme, peut-être, par manque de manques. Les mots me manquent. La mesure de l'énergie de mon téléphone cellulaire s'est aplatie comme une crêpe fraîche. Je me demande combien de temps je resterai enfermé (oui, enfermé selon plusieurs côtés techniques) ici. À l'aide... J'ai peur... Papa, va-t'en... Je ne veux pas que mes justifications entrent en collision avec les tiennes, j'en suis devenu incapable, je m'en lasse à ce moment donné par les larmes de ma sœur qui me prouve que je me banalisais et m'enfermais dans un cycle d'infinie platitude. Elle n'a rien causé, mais logiquement, son rôle devait arriver un jour ou l'autre, sinon, si c'est le hasard, je l'en remercie et je me contente de croire que je suis plus ou moins pathétique.

---

sont les réponses ET les questions de Tout et Rien. »

En fait, je crois que la méthode d'écriture de David Foster Wallace interprétée par moi-même (soit biaisée) est la parfaite application d'une antiphilosophie : l'improvisation dépasse largement les compteurs et calculateurs de mon cerveau quand j'écris comme je le fais ici et l'homme qui n'est pas naïf demeure dans le cercle de l'angoisse sartrienne jusqu'à ce qu'il soit capable de simuler sa propre naïveté non en se privant, mais en étalant toutes ses connaissances et sa vie et son vécu sur papier afin de soulager son irrémédiable envie de philosopher et de se justifier à lui-même. Personnellement, je crois que les philosophes enfants sont dotés de cette même sorte de naïveté : une peur des plus primaires, incomprise mais soutenue, qui marque pourtant un très court chemin dans leur esprit puisqu'ils savent diluer leurs plans essentiels dans leur plaisir.

Je prends finalement un peu de repos de cette aventure rocambolesque même si j'y demeure, en quelque sorte. Ma sœur est venue me visiter (après ma douce et tendre mère[vii]) et nous avons discuté longuement. J'avais reçu et déballé mon ocarina, que ma mère venait de m'apporter avant que je lui demande de quitter la pièce. Et donc à

l'arrêt temporel présent, je facilitait les craintes, mais je tentais de défaire ces mêmes craintes. Mon père, selon ma sœur, avait beaucoup hésité à me voir après que je lui aie interdit par le biais du téléphone. Finalement, papa restait en-dehors de toute cette aventure. Quel sentiment étrange... Il n'est pas nécessaire de préciser à quel point ma sœur et moi, qui nous toujours chicanions beaucoup avant si peu, nouaient la fraternité avec beauté. Ma sœur partit se coucher. Ma mère me visita comme la dernière version de mes propres fantômes avant ma mort.

Ma mère, une femme erronée, une ombre. On ne s'aperçoit que trop rarement de l'existence du surréel, et pourtant, cette mère qui demeure mienne du cœur et du vôtre existe infiniment en vous. Cette image de la femme sage éternelle maîtrise votre sort dès votre satanée naissance! Elle choisit votre destin, ce primate aux chromosomes « XX » obéit à la loi de la nature, mais pourtant, elle calcule vos intentions et vos ambitions, elle détruira votre enfance si bon lui semble. C'est une arme de destruction massive, c'est pire que la guerre nucléaire, celle des races et

surtout, celle des sexes. La politique d'une mère, c'est le scandale, le scénario irréfutable, là où personne ne s'échappe dans sa propre main : les petits humains de vous-mêmes qui coulent sur vos doigts tombent sur vos mains pleines de larmes. Et la mère, celle qui fut et sera mienne dans cette histoire, forge sa place dans l'ombre comme la statue du dictateur. Ma peur de la mère cache les attentions calculées de la planification narrative standard de mon propre être : je contrôle parfois l'argument du père en ma faveur, mais je ne puis contrôler la grave émotivité de la mère, peu importe mes propres émotions. Et ma mère dévastée du regard brillant dans un sourire d'espoir, assise sur mon lit d'hôpital, m'envoyait des rayons d'espoir radioactifs, effrayants tellement ils me dépassaient en nombre d'amours : « Je t'aime comme tous les bleuets du monde » (ma phrase culte et grammaticalement incorrecte d'enfant affectueux et rigolo) perd toute sa posture devant des gestes symboliques, des attentions discrètes, des visages hauts en couleurs et pourtant si peu nuancés selon mes statistiques minables et tout le bataclan de la mère à perte de vue. Je sous-estime ma mère par peur de pleurer sans cesse comme un bambin baragouineur

d'embargos sur la *Mamangolie*[5] large et explosive de jour et de nuit, que je sois en santé et heureux ou en maladie et malheureux. Ma mère, votre mère sans les visages, vos concepts, toutes se réunissent pour former la définition exhaustive d'aujourd'hui. Les robots et leurs créateurs (robots ou non) n'éprouveront cet amour, et plus jamais les descendants de la tragédie solitaire de la maman calme ne se reproduira sous la lueur du soleil. Soulagement pour ma part : enfin, les mères obtiennent leur repos. Mais aussi, plus jamais ne connaîtra-t-on la candeur sous sa forme maternelle. Plus jamais le noyau de choix darwiniste déterminé par quelque destinée ne prendra sa tournure comme la roue du bateau, et nous voici ici. À la mer. Dans l'océan.[viii]

Salle d'attente, Roberval. Mon garde du corps me plaît, il est amical. Je ne connais rien de lui, et pourtant, il m'inspire à l'espoir avec sa simple volonté de demeurer gardien de ma mort. Bien sûr, cette tâche consiste son travail, mais tout de même, il a sans doute choisi son métier.

---

[5] La Mongolie régnait d'une main de fer sur l'Asie, d'où l'expression *Mamangolie.*

Il ne se plaint pas (contrairement à moi) et sait comment gérer toutes ses émotions. Cette chambre d'isolement me rappelle une espèce de Paradis, isolé du monde réel. Je ne crois pas qu'y rester consisterait en une bonne chose, mais si je pouvais le faire, j'hésiterais quand même. L'idée de la crise existentielle mijote dans ma tête depuis un moment. Ma sœur trouva le bon truc pour moi : m'imaginer jouer avec les musiques quand je me projette trop loin dans le futur.

Le gardien s'emmerde visiblement trop.

Le (la) docteur(e?) a lu un court extrait de mon texte. Je ne parvenais pas vraiment à lui communiquer mes émotions, et, étant très vif sur le coup, je ne sus que faire de ma propre tête d'autre que de lui montrer ce court extrait que je lui montrai de mon texte. La simple idée de penser au fait qu'une (docteure) puisse lire mon extrait, elle, avec son diplôme, son doctorat, et moi, avec mon pseudo journal intime maladroit et mes idées suicidaires, ça m'embarrasse. Mais la dame était gentille quand même. Honnêtement, je m'attendais à recevoir un docteur, alors je ne savais pas trop comment me remettre à l'aise une fois qu'elle avait commencé à m'adresser la parole (ou, en fait, à me questionner

inlassablement sur ma situation, me forçant à décrire tout ce que j'ai pu écrire ici pour une troisième (et non dernière) fois). Le deuxième docteur (un homme) n'était peut-être pas un docteur en médecine, mais plutôt en quelque chose d'autre. Bref, rien ne sert de se questionner à propos de son cheminement.

Conclusion d’un arc narratif imprécis : une semaine de congés maladie pour idées suicidaires, suivi étroit par une travailleuse sociale qui s’appelle Kim (par pure coïncidence) et le diagnostic d’une thérapie : j’ai peur de ne pas satisfaire les attentes des gens... et surtout celles de mon père

Il y a quelques secondes, alors que je me lavais les mains, j’avais pensé à écrire que j’ai l’impression que votre propre compréhension à vous, lecteurs, se résume bien en un ruban élastique. Voici la métaphore de mes sentiments, que j’ai décidé d’écrire : plus j’écrivais, plus mes deux index étiraient votre pauvre élastique. Je tiens beaucoup à être compris jusqu’à un certain point où je désire devenir plutôt

poétique et complexe. Comme vous tous, si je puis me le permettre. Puis, enfin, ne supposons pas que cette épopée stylistique qu’incarne ce roman est simple (en partie par maladresse, en partie par adresse). Par-dessus tout, je ne souhaite pas rompre le lien infini de votre élastique à la forme ronde (et donc parfaite en état de repos). Bien sûr, certains élastiques sont plus gros que d’autres (je pense, entre autres, aux enfants qui possèdent des élastiques si petits qu’il est évident que je ne puis guère inventer des animaux ou quelque figure en manipulant leur forme comme le feraient certains). Je suppose que les gens très stupides possèdent un élastique minuscule qui est pourtant très, très facilement propice à la manipulation. Les gens stupides assument qu’ils savent tout, et, évidemment, je crois faire partie de cette bande de joyeux lurons jusqu’à une certaine extension. Les gens intelligents, quant à eux, sont l’inverse des gens stupides : une fois trop intelligents, rien ne sert de tenter de les étirer de mes mains : ils sont si larges et si vastes que je ne puis les prendre et jouer avec eux. Peut-être que l’intelligence ressemble davantage à la stupidité que ce que je croyais. Peut-être que non. Les gens qui possèdent de fortes

personnalités sont, quant à eux, des élastiques fabriqués à l’aide de différents matériaux du caoutchouc classique. Certains élastiques demeureront finalement des colliers à jamais, qui soit se défont, soit demeurent jolis dans leur état naturel. Les philosophes, soit nous tous jusqu’à, encore une fois, une certaine extension, sont des élastiques plaisants. Le sont-ils? Les philosophes pourraient argumentablement[6] être des vases.[ix]

Jean-Jacques Rousseau, un philosophe-écrivain[7], s’emmerdait sans doute beaucoup pour se promener dans les bois. Qui apprécie vraiment la nature à son plein potentiel? Cet homme aimait s’y promener (dans la nature), mais il semble, selon ses écrits, narcissique et dépressif (comme un certain personnage que

[6] De façon, de manière qui laisse place à l’argumentation ou au débat. Apparemment, ce mot n’existe pas dans la langue française. Quelle perte! Je l’apprécie et l’utilise souvent, même si, à chaque fois que j’y pense ou que je le prononce (le mot), je sais très bien qu’il est argumentablement inexistant.
[7] Ce mot composé devrait, lui aussi, posséder un titre qui le résume mieux. Existe-t-il déjà, dépassant ma connaissance? Fâcheuse situation...

j’incarne et que j’observe en ce moment). Il me semble que personne n’aime réellement la nature puisque tout le monde en dépend. Cela crée une chaîne de réactions logiques qui me mène à penser qu’en fait, la Terre est seulement un gros caillou parsemé de choses étranges et que nous, nous ne savons pas ce que nous pensons objectivement de cette bizarrerie. L’amour suit ce même cheminement en moi : peut-être que ce sentiment spécifique, primaire et complexe, trouble les robots pour une bonne raison. L’affection est mathématiquement prouvable, calculable. Nous requérons l’affection. Un lien de causalité existe et ce, d’un plan purement cartésien. Pourtant, selon le théisme ou un radical lien de déterminisme, l’amour se produirait sur scène en comblant une nature suprême.

En attendant des réponses, j’ai une petite histoire sur qui vous consolera probablement si vous voulez vous éventrer vivant (ou non, mais j’espère que ce n’est pas le cas). Fille, la fille que je confectionnai affectueusement avec ma tentative de créer un surnom propre à partir de son vrai nom, me fit visiter sa demeure après une longue journée de jardinage. Certes, cela ne dura que quelques instants à comparer à la

mesure du temps sur une large échelle, mais la légèreté du moment me marqua. Je ne voulais pas dire à Fille quoi que ce soit à propos de mon hospitalisation, de mon diagnostic, de mon état végétatif dû à mes congés qui me mena à aller travailler dans les végétations de sa famille pour, aussi, la voir, mais, enfin, je me sentais vivant à « travailler » dans un jardin. J’ai compris monsieur Rousseau en observant des paysages de la cour infinie de ces gens de campagne. Mon narcissisme ne me manque pas, mais cette fois se trouvaient à bord de mon bateau les verdures et la grandeur de la mer solitaire et déprimante qui m’entourait. Les thèmes du romantisme, comme on nous l’apprenait à l’école, incluent l’amour impossible. Peut-être m’imaginais-je romantique, suivant souvent Fille de derrière sans qu’elle ne sache quelle équation Cogito suit. Et pourtant, pour elle, j’étais sans doute un personnage donné, manquant certaines pièces à révéler plus tard, et, sans doute, je manque de trouver plusieurs pièces de sa personne. Avant d’aller la voir et de complètement dégonfler un des pneus de ma bagnole sur la route, je me rendis compte que si j’imaginais cette fille pleurer, sa personnalité ne se ressemblait plus. Et les

filles pleurent sans doute toutes au moins une fois, donc je suppose que Fille me manque d'un point de vue idéal. Mais je me sens égocentrique d'en parler, donc laissez-moi dériver mon raisonnement vers ce pauvre pneu dégonflé que je tendis tel un piège il y a quelques instants : son père[8] le répara par après, mais mes amis les autres pneus ne me disaient rien à propos du sujet lorsque je conduisais sur la route bossue de la campagne libre et dangereuse pour les « gens de la ville » comme moi. Et je m'arrêtai sur le bord de la route, vérifiant une maison que je suspectais de quelque chose, puis un homme, avant de me dépasser, me mit en évidence le pneu dégonflé. Je continuais mon chemin sans y penser, mais ce pneu reviendrait dans ma vie plus tard, et ah, maintenant, en ce moment même, dans le seul et unique but de vous intimider et de rendre ce récit aussi simple et banal que je me laisse le faire avant de reprendre mes étirements (de mon propre élastique).

Je savais que ce pneu reviendrait dans ma vie, car sachez que mon père est un bon mécanicien, qu'on changeait mes pneus

---

[8] Le père de la fille que je visitais, et non du pneu.

d’hiver pour ceux d’été et que les garagistes savaient que les pneus causent des problèmes tout comme mon père.[9]

Conversation du passé

— C’est vraiment beau, j’suis en train de pleurer.

— Tu veux-tu m’en parler un peu?

— Ouain...

— Deux secondes...

— Ouais, ça va aller...

— Comment tu trouves ça?

— je trouve ça tellement vrai... Ben, c’est la première chose que t’écris que je sens vraiment que... ça sort, genre, comme tu veux. Tu comprends? Genre, ça te rejoint. Ça fait du sens.

— Ouais, moi aussi j’trouve que c’est la première chose que j’voulais écrire,

[9] Je laisse l’ambiguïté grammaticale dans cette phrase.

vraiment, genre, de A à Z, là. J'me suis pas cassé la tête, je l'ai fait.

— C'est... C'est... C'est...

— Tu trouves pas ça bordélique, mêlant ou je sais pas?

— Non, non, c'est... vraiment bon.

— Ah, ouais? Tu trouves vraiment que c'est bon? T'aimerais ça qu'il y ait une suite?

— Oui, j'veux le... finir.

— Heheh, ben, à date, il y a juste ça...

— ...Wow. Tu sais, j'dis pas ça parce que...

— Non, non, c'est vraiment surprenant de voir ta face.

— Mais c'est parce que ça me... Ça me parle, tu comprends-tu? Tu sais, ça me fait... ça me fait comprendre des trucs en même temps, tu sais, vu que j'suis quand même...

— Dans vie, ou, genre... sur moi?

— Les deux. Les deux.

— Ayoye. T'as tout de suite deviné ce que je voulais dire.

— Mais c’est fou. J’en reviens... J’en reviens pas. Que t’aies réussi à sortir c’que tu voulais vraiment dire, genre.

— J’pensais que ça allait être trop compliqué...

— Non.

— ...puis, que personne n’allait comprendre.

— Non, je comprends. C’est tellement bien écrit, en plus, en passant, là, vraiment, là...

— ...Ayoye. Hey, ça me... ça m’surprend vraiment.

— Nah, j’en reviens pas. C’est fou, il faut que tu finisses ça. Y faut, y faut.

— Hein, c’est bien... c’est bien...

— J’te jure. On dirait que ça me... ça me rentre dans l’âme. C’est *fucké*, c’est fou.

— Puis, t’as-tu remarqué? Que, quand tu lisais, la personne qui est dans le livre, sur le lit, c’était moi en ce moment même.

— Oui. Oui.

— C’est pas... C’était même pas vraiment prévu, c’est juste arrivé, genre.

— Oui. C’est fou.

— C’est comme si j’étais dans le siège pendant que tu lisais.

— Oui, ça me...

— … « fait bizarre »?

— Je ne veux pas que tu en fasses une obsession, là.

— Ben, non, c’est... c’était naturel, pas obsessif.

— Ça paraît.

— C’est quand ça ne l’était pas que c’était obsessif.

— C’est parce que, tu sais, c’est... vrai. Genre, c’est tellement pas... Tu sais, c’est spontané, genre, mais c’est tellement bien pensé en même temps, là! C’est fou. J’en reviens pas. T’es tellement... intelligent, là.

— Ah, merci, c’est vraiment gentil. J’sais jamais comment réagir quand...

— Ouais.

— ...quand quelqu’un me complimente.

(Elle essuie ses larmes.)

— Bien, non, t’as jamais... t’as jamais, même si j’ai pas lu grand-chose...

— Puis, heu...

— ...c’est impossible que tout ce que tu ailles écrit, ce soit meilleur que ça.

— Puis, qu’est-ce que tu penses des « rajoutements »[10] des choses, euh... des parenthèses, puis des références, puis tout ça?

— Ouais, je trouve ça vraiment le *fun*, ouais, puis ça divertit, genre. Ça ajoute de quoi.

— J’espère juste que ça ne va pas être trop plate de tout le temps aller voir à la fin du livre.

— Bien, non.

— Voir quelle référence, quelle page...

— Bien, non, ça va comme, tu sais, ça fait, au lecteur, tu sais, ça donne... pas un « déconnecte », là, mais comme, ça... comment qu’on dit ça? Ça stimule.

— Ça fait réel.

— Ouais, c‘est ça. C’est moderne. Je veux vraiment que le monde se sente mêlé et comment... comment je vois la vie.

---

[10] Ajouts.

— Bien, c’est parce qu’on le voit, comment tu es mêlé, puis comment... Tu sais, quelqu’un qui aurait marqué ça, puis qui aurait fait ça incompréhensible, là, ça aurait été mêlant. Mais toi, comment t’as marqué ça, c’est intelligent. C’est vraiment bien pensé, on dirait que c’est raisonné spontanément, comme... dans ta tête, c’est tellement clair que ça devient clair dans la tête des autres. Tu sais, tes idées, là, on sent qu’elles sont bien placées, mais... c’est pas trop bien pensé, c’est pas trop calculé, c’est pas « plate tellement que c’est calculé », tu comprends-tu? Tu sais, si ce serait trop ordonné, si ce serait trop, trop, trop calculé, trop prévu, trop *re-checké*[11] ce serait trop de même. Ce serait plate, ça deviendrait trop neutre.

— Oh, c’est pas grave si l’ordi ferme. Euh... Tu sais-tu quoi?

— Quoi?

— C’est pas fini.

— ...ce n’est qu’un début![12]

---

[11] Anglicisme du verbe « revoir ».
[12] En référence à une des chansons thèmes du déchu et pourtant populaire programme télévisé québécois nommé *Star Académie*.

— Haha-ha! Non, non, pas ça, c'est genre, en ce moment, là...

— Ouais?

— J'suis en train de nous enregistrer, puis ça va être dans le roman, ça.

— Tu me niaises?

— Puis, je vais commenter sur ce qu'on dit en ce moment, puis c'est l'introduction de ton personnage. C'est toi, en ce moment... qui est le personnage...

— T'es tellement *hot*[13].

— Puis, je vais parler de tes affaires.

— Ça me fait *buzzer*[14].

— C'est quand même le but d'être *buzzant*[15].

— C'est trop *hot*.

J'étais enfin en train de recopier notre « dialogue ». J'entends des bruits, en haut, au rez-de-chaussée, de ma chambre

[13] Anglicisme à plusieurs interprétations qui, dans ce cas, est un compliment synonyme de « super ».
[14] Anglicisme du verbe « halluciner ».
[15] Anglicisme équivalent à « hallucinant ».

nouvellement rangée et organisée. Ma sœur se dispute avec mon père. Pourquoi voulait-elle sortir avec un gars beaucoup plus vieux qu'elle?

Elle n'avait que quatorze ans. Il était dans la vingtaine. Inutile de détailler les lois sur les relations entre mineurs et majeurs pour comprendre le désarroi de mon père et les troubles de ma sœur. Qu'est-ce qui poussait l'adolescente à se diriger vers une telle personne? En quoi savait-elle les bénéfices d'une telle relation, d'une relation illégale? Pour ma part, rien ne m'aurait perturbé si cette fille avait été autre que ma sœur, ou même si ça avait été une de ses amies, mais maintenant, c'était ma sœur qui commettait l'injustifiable. Elle n'était plus vierge depuis un bout de temps, telle une vraie rebelle assumée, mais cela n'empêchait pas le pauvre duo, la pauvre élite parentale de se placer à travers sa route et d'imposer sa dictature. Kim incarnait mon contraire, et pourtant, elle et moi nous ressemblions tels les frères et sœurs que nous sommes. Chacun voulut se tuer à un moment ou un autre, notablement (c'est ce qui me rendit si proche de ce livre et si proche d'elle comme confidente). Je transcrivais tel un moine copiste notre conversation afin d'y imprégner mon

opinion, ma vision, le personnage qu'est ma sœur et ainsi de suite, mais je ne puis continuer ainsi. Ma sœur était d'accord pour me laisser tout recopier et faire ce que je faisais en ce moment, mais à cet instant, je me demandais si c'était violer sa vie privée.

En quoi aurais-je le droit de parler de ma mère, mon père, ma sœur et même Fille dans ce récit?[x] Même avec leur permission, ce livre est une cage semblable à l'Enfer, un purgatoire des esprits malsains qui brûlent dans une philosophie constante. Ma sœur, mon père et ma mère mènent tous un combat en ce moment (oui, ma mère joue dans l'ombre sans trop ajouter de mots). Mon père convertit les gens vers sa propre philosophie et leur, certes, fait bien voir les choses, mais il les hypnotise, en quelque sorte. Bon ou mauvais, que ce soient des concepts existants ou non, ils existent différemment chez mon paternel.

Je suis épuisé mentalement rien qu'en pensant à tout ce qui se passe en ce moment.

L’Ère Existentialiste

Toute ma semaine m’a mené à cet exact diagnostic. L'humanité se trouve, en ce moment, en Amérique du Nord, dans une « Ère Existentialiste », et non individualiste, lorsqu'on en vient au plan de l'intellect, puisque tout ce qui concerne l'académisme direct, soit tout ce qui est enseigné, se base sur des principes qui encouragent finalement les gens à se justifier sans cesse. Nous pourrions dire là que nous faisons face à une « Ère de la Justification », mais ce serait inutile, car il faudrait justifier tout ce que cette Ère représente dans un sens infini. Et d'ailleurs, ce terme sartrien (et, en tant qu'individu, je déteste sincèrement devoir attribuer tout le mérite à un vieux mort plutôt qu'à une doctrine active), conçoit justement trop bien le problème pour s'en éloigner. Car, oui, ici, nous faisons face à une suite de problèmes plutôt démesurés (sans blâmer Sartre, bien sûr). Si je puis me contenter de dire que les circonstances ont donné à Sartre la possibilité de s'épanouir afin de me soulager l'orgueil d'enfant que j'éprouve, je ne puis toutefois pas me sentir à l'abri de sa philosophie : en effet, elle règne sur tout. Aucune absurdité ne règne sur la vie outre la justification elle-même dans le cas du

monde existentialiste, car tout se doit d'être « correct », les « bons » et les « méchants » peuvent même gravement exister dans le milieu intellectuel tant qu'ils sont justifiés, ce qui, pour moi, est inconcevable en ce moment (même à un niveau où je me trouve ridicule de devoir antagoniser Sartre et comparer mes désirs à une philosophie par pure obligation de justification). Dans, par exemple, une histoire quelconque, tout personnage suit un schéma de progrès logique menant d'un point A à un point B, mais personne ne questionne ce cheminement sous son angle de pilier : les personnages sont-ils vraiment changeants? Le fait qu'une structure existe dépersonnalise l'acte de créer et le place dans une prédétermination, ce qui, en soi, n'est pas « mauvais » ... mais l'acte de justifier un thème ou une morale à quiconque pour en tirer une quelconque leçon est plutôt égocentrique, irresponsable, même. Et toute œuvre qui traverse les années sera confrontée à cette histoire horrible de la déformation sous sa forme la plus pure : le changement général. Nous pourrions même, en tant qu'êtres humains, en déduire que les écrits ont une seule et unique satisfaction à travers leur existence, que, en vérité, personne d'autre

qu'un créateur devant sa création ne la comprendra, et que, même, ce créateur, qui ne se comprend pas complètement (universellement) ne comprend pas mieux sa propre œuvre à travers le fil du temps. Je pense ainsi donc que *JoJo's Bizarre Adventure*[16], un simple manga à la façade simplement exotique, remplit une tâche plutôt ardue sans peut-être s'en rendre compte (comme plusieurs autres bouquins le font); comme *Le Petit Prince* est si simple qu'il en devient forcément complexe à travers le temps. Ce principe si simple est en vérité une action qui consiste à rendre toute chose tout d'abord vide, puis pleine, puis vide de sens dans un cycle perpétuel : on y trouve aucune logique, puis on rencontre la chose, puis on la détruit internement, puis on la redécouvre à l'infini de ce cycle qui est proposé.

Ainsi donc, aucune histoire n'existera réellement aux yeux de personne puisqu'elle est indivisible de sa propre unité en tant que produit (ce qui la rend visible), mais qu'elle demeure incompréhensible de haut de son niveau ultime. Aucune histoire

[16] Manga de Hirohiko Araki qui dure plus d'une centaine de volumes et qui traverse les générations depuis des années tout en se démarquant grâce à son style plutôt unique.

n’est, donc, séparable de sa propre identité dans un sens où elle en est purement incompréhensible. Aucune histoire n’est justifiable à aucun niveau sauf au niveau philosophique, car même à un niveau existent, l’histoire ne se donne pas devant la personne directe : elle se donne devant sa vision et les interprétations. Une histoire peut littéralement s’incarner dans n’importe lequel corps : un objet, un film, un scénario, une personne, une image... les possibilités sont infinies, mais limitées par leur propre sens donné par les gens qui la fréquentent. Ainsi, personne n’a de réelle histoire à raconter à quiconque et les livres sont purement inutiles si on choisit, selon l’existentialisme de Jean-Paul Sartre et selon la matière de justification que doit donner tout Cogito à son mangeur, la personne qui digère les écrits. Réfléchir à une structure quelconque pour une histoire revient à donner un pouvoir à la justification et à contribuer à la vie sous sa forme du moment, à suivre une mode. Rien n’existe. Aucune histoire n’existe derrière rien, et pourtant, le nihilisme se doit de le justifier. Ce nom se doit de la justifier. C’est une chose étrange. Selon moi, aucune opinion et aucune histoire ne devraient exister sur rien pour aucune raison, parce que

personne n’est logiquement critique de quoi que ce soit et rien n’existe plus sans l’existence du grand Rien. Ceci est logique et ne vaut aucune donnée quelconque, et vous, lecteur du néant, devriez réaliser à quel point l’existentialisme vous empêche de vous sentir libre en vous demandant de vous justifier (la preuve étant que je doive justifier cela jusqu’à une certaine extension et que je doive me référer à n’importe laquelle chose vide afin d’aboutir nulle part en ce moment). Les gens comme vous et moi existons plutôt à travers une ligne temporelle purement limitée et strictement unique selon quoi, l’ingéniosité d’Isaac Asimov saura vous en faire la démonstration logique.

En tant que loi tirée d’un principe brièvement justificateur dans l’histoire de *Robbie The Robot* qui se doit de voyager dans le temps selon une théorie narrative (une histoire), nous retrouvons le voyage dans le temps comme exclu de la situation puisque, en effet, un voyage dans le passé transforme le passé dont il est question en simple branche qui se divise vers un autre défilé d’événements, et non vers notre propre suite logique, et à moins de preuve purement scientifique du contraire, la vie spatiotemporelle n’existe sur aucun plan en

double, et sinon, l’être humain ne pourra que voyager dans le futur et en revenir (sur un principe de question d’origine temporelle et non un principe de double-existence). Car, effectivement, un être puit revenir en arrière, aller vers l’avant, mais jamais il ne pourra cesser le cours du temps dans notre dimension.

Sans vouloir devoir me justifier plus que cela dans des termes de vulgarisation scientifique, je me laisse continuer vers d’autres horizons en présumant que mon principe de logique est vide, mais qu’il vous suffise. « Vide »? Oui, vous m’avez bien entendu : le vide existe dans la logique, et nous possédons la capacité de l’exploiter à travers, comme par magie, la fiction et les histoires. À vrai dire, une histoire est plutôt une notion de compréhension de logique dans notre propre chemin de neurones du moment, et il va de soi que personne ne puisse dire autrement que le contraire du vide est le tout[17]. Ainsi donc : l’histoire, la narration, la prose, la poésie, soit l’existence, au final, se justifie d’elle-même dans un sens où elle atteint un statut divin et intemporel. Dans toute pensée, une

[17] Cela serait néanmoins possible, mais la prochaine phrase est une extension de cette pensée. Poursuivez votre lecture.

histoire réside, car l'histoire représente la continuité temporelle.

Ci-dessous suivra un texte qui, à travers sa propre existence, justifie tout et rien, mais surtout, que la philosophie, la spiritualité et même la religion se côtoient dans un ensemble qui n'équivaut à rien (mais tout) :

26 septembre 2016

Je suis en train de marcher afin de revenir chez moi et j'écris ceci avec une certaine maladresse. Il fait encore un peu (ou au moins assez) chaud dehors (de sorte à ce que je puisse être en paix avec ma gorge facilement irritable par des choses comme l'automne. Le psychologue m'a demandé d'écrire ce journal pour me défouler quand je le voulais. Eh, bien, me voici : cette connasse de fille ne veut pas de moi. Oui, je l'ai bien dit ici le premier : elle m'a rejeté. Elle, qui me trouvait si tendre! Ah, je me sens tellement de mauvais poil que j'arrête de marcher. Il n'y à nulle part où s'asseoir! Je ne m'assoirai pas sur le trottoir, il demeure tout de même une certaine froideur dans l'air qui a sans doute exterminé toute once de confort

disponible au niveau du sol... urbain. Je dois marcher. Mais je ne veux pas arrêter d'écrire!

J'écris. J'écris. J'écris. J'écris. J'écris. J'écris. J'écris. J'écris. J'écris. J'écris. J'écris. J'écris. J'écris. J'écris. J'écris. J'écris. J'écris. J'écris.

Ah, non... J'avais planifié m'assoir sur le banc du parc, mais il y a une fille qui se balance sur la balançoire! Je ne la connais pas. J'essaie de l'ignorer, mais... vous savez, toutes les filles sont belles, au final! Juste en la regardant, j'oublie cette autre dégénérée qui... Bon, disons que je ne suis pas un homme courageux ou... un homme, en fait. Je crois qu'elle m'a regardé. Ne vous méprenez pas, monsieur le journal : cette fille se tient bien assez loin de ma personne, à une dizaine de mètres, mais... nous demeurons dans le même parc. Et nous sommes seuls. Je voulais seulement écrire! Pas me sentir observé! Ah, je dois la regarder encore une fois... Je veux décrypter son identité!

Elle m'a vu la fixer. Merde. Je me sens intensément zieuté, d'ici. Personne ne semble disponible. Il y a quelqu'un? Je ne la connais pas! Elle ne se balance même pas,

en plus! Elle ne faisait que se détendre sur ce bout de caoutchouc gênant... Il ne fait plus vraiment soleil, j'ai dû parler de l'heure il y a une dizaine de minutes (et cette mise à jour s'impose). Bref : que faire? Je ne la connais pas, mais je la trouve si belle... Cette autre fille, mon « amie », m'aurait incité à aller m'écrouler devant la chair pure, mais elle est stupide! Je ne suis pas de ce genre. Je suis du genre à dire que les filles sont de la chair pure, bon sang! Ah, quelle honte... Je me sens opprimé dans ces conditions. Je dois partir.

Je suis parti. Je n'ai pas regardé ailleurs que dans la périphérie de ma vision rivée sur ce journal. J'espère que cette fille ne me suit pas. Je vais marcher et, après ce pâté de maison, je vais subitement jeter un œil derrière moi.

Marcher... Marcher. Marche. Marcher! Marche, marche, marche... Allez... Allez! Je ne peux pas courir, je n'aurais pas l'air normal! Je dois marcher. Correctement, de sorte à n'alerter personne, bien possiblement comme toute personne normale et...

Je me retourne.

Elle semble demeurer dans son petit parc. Fiou! Je me croyais tout bonnement perdu. Et pourtant, j'habite à environ cinq ou dix minutes (au maximum) d'ici! Quelle blague! Je me demande ce que ma mère fait pour souper... Je n'ai pas mon sac-à-merde sur le dos (et j'en ai la chance!) même si je suis en vérité épuisé par ma journée d'école d'aujourd'hui. Ce doit être parce que, depuis que le psychologue de l'école m'a demandé de me confier à un truc comme ce journal pour soulager mon anxiété, je me sens encore plus anxieux. Son truc débile marche mal, comme d'habitude. Mais je suis un bon p'tit gars, alors je l'écoute. Et je vais à l'école. Et j'me casse les pieds avec des devoirs et des travaux déplaisants... Bon, bref...

Je suis dans mon lit. Les heures ont passé, et me voilà à divaguer! Je ne cesse de penser à ma chère amie, mais ça me frustre! Je sais éperdument qu'elle ne m'aime pas, alors pourquoi est-ce que toutes ces images d'elles que j'ai ne cessent de défiler à travers mon cerveau? Je rage, je rage, je rage... Il est tard et je sens que je n'arriverai pas à m'endormir avant un long moment pour ce soir, donc

autant me déchaîner ici. Les travaux de la ville vont me rendre fou; ils laissent la génératrice ouverte sans cesse depuis des lustres... Cette rue est un désastre! Le sable qui ouvre toute la voie du retour vers l'école m'empêche de me sentir sûr de moi en mobylette (j'ai déjà mangé du sable en mobylette), le chat qui est venu pisser sur le mur la semaine dernière a encore de l'odeur qui marque son territoire et, pour couronner le tout, ma meilleure amie habite à seulement un pâté de maisons d'ici! Ah... Depuis mon enfance, je connais tous les jeunes de mon âge qui vivent ici. Bon, connaître est un grand mot, mais je les ai tous déjà plus ou moins fréquentés plus ou moins obligatoirement à l'école, dans certains ou d'autres cours. Je n'arriverai jamais à m'endormir à ce rythme... J'aurais dû inviter Jérôme chez moi. Sa mère veut toujours un préavis avant nos actions, avant tout! Avant même de souper ici, il doit signaler sa position! Je ne comprends pas ses parents (ou sa mère, en fait). Moi, mes parents ne m'imposent pas de telles restrictions. Nous sommes plutôt vieux, maintenant. Des adolescents et presque des adultes! Je me sens mal. J'aurais plutôt dû aller chez Jérôme, en fait. Ici, c'est l'enfer. Et c'est sans compter mon

garnement de frère, un petit gars surexcité pour peu... C'est un pur enfant (avec une mentalité de bambin retardé par je-ne-sais-quoi), et il me tape sur les nerfs trop souvent pour que je puisse l'expliquer correctement ici. Bref, je me couche. Je suis épuisé par ce monde cruel. Adieu, réalité... je rêve!

Oh, mon dieu!

J'ai fait un cauchemar. J'ai eu chaud, en me levant! Je sue encore un peu... Juste... le temps de... me ventiler... et nous voilà repartis. J'ai rallumé les lumières. Je suis assis en petite boule sur mon lit. Je sais que le psychologue ne prendra sans doute jamais le temps de me lire, mais j'aimerais qu'il puisse le faire et comprendre ma souffrance... Il se tairait! En fait, il parlerait enfin. Je suis toujours laissé dans un horrible silence, avec lui! Je ne sais jamais quoi en faire exactement... Il ne me dit pas quoi dire! Je ne sais pas quoi dire. Je n'ai aucun problème quand je suis avec lui (je vais généralement bien), mais, je veux dire, j'aimerais qu'il me lise et comprenne quand je suis ainsi! En ce moment, je suis dans un

état horriblement pénible. Je n'ai franchement rien d'autre à dire...

J'ai peur qu'un clown apparaisse dans ma garde-robe. Ou qu'une araignée soit quelque part dans ma chambre...

D'accord, alors, maintenant, je suis dans le salon. J'ai, bien sûr, allumé la lumière. Ma sœur ne la voit généralement pas avec sa porte fermée, mais je vais tout de même garder le son de la télévision bas... Je ne voudrais réveiller personne à cause de mes peurs, ce serait trop enfantin... Même avec la lumière ouverte, ma chambre me fait peur. Je ne peux pas m'y faire. Ça trotte dans ma tête... Quelle situation ridicule! Je ne me souviens même pas de mon cauchemar (ce qui devrait pourtant m’encourager) ...

Bon, je vais mettre une chaîne télévisée qui me plaît... Je ne supporte pas d'écrire dans de telles conditions. Avec le bruit constant et répétitif de la génératrice de la ville, je devrais pouvoir finir par me rendormir calmement...

27 septembre 2016

Pause dîner. Je suis seul, dans l'aire ouverte et verte de l'école. Je suis épuisé. Mon petit frère m'a tenu éveillé de son propre réveil jusqu'à son satané départ tellement il est toujours bruyant. J'avais enfin atteint le sommeil divin, mais j'ai à peine dormi et, étrangement, c'est aussi aujourd'hui qu'on m'impose une tonne de devoirs. Je suis désespéré, je veux dormir... Je me suis dépêché de finir mon dîner afin de profiter de cette aire ouverte. Je devrais pouvoir demeurer seul ici longtemps si je suis, par chance, assez stratégiquement gênant pour les gens qui se tiennent en groupe ou repoussant les autres solitaires d'ici... J'essaie mon plan. Je vais dormir sur ce beau banc réchauffé par la boule blanche...

J'ai rencontré un chien sur mon chemin du retour. D'habitude, je ne reste pas plus tard que la journée scolaire dure, mais maintenant que ma meilleure amie m'a rejeté comme un chien mort, je l'évite, quitte à rester terminer mes devoirs à la bibliothèque et à rentrer chez moi ainsi (à pied). Ma maison se trouve à peine plus loin que trente minutes de marche santé (et je prends mon temps pour relaxer et écrire). Je me sens bien avec cette nouvelle routine. Peut-être que le psychologue de l'école

avait raison de me forcer à écrire. Je devrais lui parler la semaine prochaine, donc tant mieux.

Qu'est-ce qui me prend de divaguer ainsi? Je parlais du chien. Oui, ce chien me plaît même s'il paressait comme une loque humaine sur le gazon d'une cour, enchaîné. Car eux, les chiens, ils ne vont pas pisser n'importe où. Ils savent bien se tenir, ou, du moins, on les tient en laisse (contrairement à certains autres animaux). J'espère prendre ce chat sur le fait s'il revient (et lui faire des choses atroces), car je déteste non seulement les chats, mais surtout, je déteste tout ce qui se pense assez gracieux et féminin pour me pisser dessus (comme une certaine fille). Je ne voulais pas la nommer, mais bon... Elle le demande, à ce point-là! C'est une connasse, tout simplement! Je la déteste, elle et son sourire! Elle joue avec moi, elle joue avec mes émotions! Ah, je n'aurais pas dû parler de chat avant de parler d'elle : l'idée d'un certain lien entre une fille et une chatte me rend mal à l'aise... J'espère que l'autre fille me sauvera de tout cela, qu'elle me fera l'amour et... Je ne sais plus d’où je viens! Je dois ne ressaisir et penser normalement. Je suis un gentil garçon.

Je ne poserai pas les yeux sur le parc, aujourd'hui.

Le temps a passé. Je suis rentré chez moi et, après le souper et ma soirée devant la télévision, je suis rentré dans ma chambre pour finalement découvrir une chose horrible : la porte de ma garde-robe était ouverte. Je ne suis pas du genre à faire des choses aussi distinctes dans mon havre de paix sans m'en souvenir. J'ai peur que le clown existe. Ce doit être mon salaud de frère... Je suis remonté au rez-de-chaussée et j'attends de revoir cette enflure afin de lui donner une bonne leçon. Il ne m'écoutera pas, mais lui crier dessus va sans doute me soulager un peu, ou, plutôt, le choquer pendant un petit instant de sorte à ce qu'il se taise au moins pour la soirée. Bon, je me mens! Je veux le convaincre de se la fermer pour de bon. J'en désespère... mais il ne me comprend pas du tout! Le bruit de la machine de la ville me détend... Je dois me calmer... Ce soir, je compte bien dormir.

Mise à jour : la fenêtre de ma chambre, à partir du sous-sol, donne sur le bois derrière le voisinage et... le clown. J'ai peur que le

clown soit quelque part dans ce vaste boisé...

Note : l'odeur de la PISSE s'infiltre par cette fenêtre. Même lorsqu'elle est fermée! C'est paranormal... Et le clown n'est sans doute pas dans ma maison. J'ai vérifié tous les coins. TOUS. LES. COINS.

L’existence de la perfection

L’existence de la perfection est quelque chose qui me trouble plutôt assez facilement. Cette question qui révèlerait l’identité réelle de l’entité de l’imbattable relèverait des pires (ou des meilleurs) débats philosophiques sur la conception et la notion de l’idée humaine et des concepts idylliques, idéalisés ou, encore, de la philosophie même de la perfection : le perfectionnisme.[xi] Qu’est-ce que, tout d’abord, le perfectionnisme automatique, celui qui motive nos actions? L’idée de la perfection peut s’avérer repoussante tout comme attirante, et, en tant qu’être humain, je vous dirais que ce sentiment de dégoût ou d’attraction est votre propre instinct de la perfection. Ceci étant dit, passons maintenant à une suite anecdotique.

J’écris ce roman, et pourtant, je m’y amuse et m’y torture. Pourquoi? En partie par philosophie, mais, mes amis, en partie par sentiment de perfection. Les attentes et la perfection jouent un grand rôle dans l’écriture, encore une fois selon ma personne. La simple idée de devoir justifier tout ce que je dis en ce moment me décourage, mais m’amuse, puisque je

reconnais que cela soit sans doute impossible, ou, du moins, je refuse dans mes conditions de me justifier davantage. Et donc, quelle anecdote existe? Celle de l’écriture. Cette activité passe à travers un milieu de choses qui ne savent pas se contenter d’un manuscrit pour de bonnes et de mauvaises raisons : l’édition. Et ici, nous ne parlons pas du correcteur typique ou standard. Non, car nous nous attaquons plutôt tous à tout le monde : tout lecteur est techniquement un éditeur qui rejette ou accepte un livre (quoique cet exemple soit poussé, dans le contexte simpliste de ce paragraphe). Les gens lisent ce qu’ils veulent, critiquent comme ils le veulent, et, au final, à quoi cela leur servira? Peu de gens en viendront à cette étape de la pensée en critiquant un livre, car l’action de critiquer est de ne pas se justifier, de donner un trait qui illustrera finalement un consensus basé sur nos propres décisions. Les gens devraient critiquer selon telle ou telle décision, puis nous nous retrouvons en état de critique. Mais cette critique de la critique de la critique de la critique de la critique se doit d’être finalement existante et ancrée au sol du commun des lecteurs, et donc, tout sens logique de compréhension d’une histoire en revient à

des codes, à des simplicités magnifiques qui donnent le sourire aux gens. Les genres, les clichés et tout ce qui constitue une masse d'histoires en pleine ségrégation forment une bouillie de catastrophes, mais pourtant, les gens aiment cela. Nous pourrions qualifier cela de tragédie, mais, encore une misérable fois, cette prémisse de critique n'existe pas. Le livre que vous lisez en ce moment pourrait très logiquement être qualifié de temps perdu, mais, en vérité, c'est seulement puisque le temps qui existe lui est consacré qu'il est dépensé : tout est du temps « perdu », même si, vraiment, le temps ne se dépense pas au même titre que l'argent. L'existence de ce livre est une infinie tragédie, et en lisant, vous vous en apercevrez sans doute, puisque toute tragédie se conçoit selon un code spécifique : le manque d'une fin parfaite, le manque d'une suite présupposée comme étant objectivement meilleure, même si, en fait, le bien et le mal sont subjectifs et que chacun des codes qui la constituent (la tragédie) sont remis en question sans cesse par la philosophie. La tragédie elle-même, sous son aspect idéal, est la philosophie : les gens ne savent pas que la philosophie force à la philosophie en la découvrant, mais j'espère qu'en lisant

ceci, vous remarquerez que rien ne va nulle part, que tout est perdu, que toutes les histoires infinies ont une fin (qui est de ne pas vraiment en avoir une).

Mon hésitation sur l'Ère de l'Existentialisme et de son perfectionnement m'a mené à songer au nihilisme, qui est, en vérité, l'opposé de l'existentialisme (dans le cas où nous parlons d'un objectif manque d'objectif), et donc, qui, au lieu d'être négatif, est une chose, une entité infinie et positive dans un sens où rien ne va jamais être incompris, car tout l'est déjà.

Et voici donc pourquoi, en ce moment, ce livre porte le nom de La Finie Tragédie.

Introduction : Alice et Moi

Tout commença ainsi ; Elle fut, par hasard, assignée dans la même classe de français que moi. Nous étions en quatrième secondaire.

Je ne l'avais jamais vue : c'était une nouvelle. Elle resplendissait. Ses yeux? Bruns. En soi, cela s'avérait assez commun, mais... ils possédaient quelque chose de spécial : ils m’attiraient, tels une lumière, un éclat dans la nuit. Ses cheveux roux, reflétant la lumière tel le feu ardent de la passion qui réchauffait mon esprit, me faisaient entrer dans un état de confort indescriptible quand je la regardais. Ils ne faisaient qu’ajouter de l’intrigue à ce merveilleux mystère venu de nulle part qu’elle semblait incarner. Sa voix douce, toute humble et presque fragile, non pas comme quelque chose de faible, mais comme quelque chose que l’on voudrait protéger, me donnait la chair de poule... comme sa peau : oui, son visage... était-il fait de... porcelaine? J’éprouvais de la difficulté à croire que non. En tout cas, celui-ci, mignon comme tout, semblait

totalement respirer la jeunesse de bon cœur.[xii] Elle se présenta rapidement devant la classe. Elle s’appelait donc... Alice. Alice Rosenthal... J’aimais tout ce que je pouvais voir chez elle. Tout.

Malheureusement, je ne songeai guère à l'ampleur du monde, aux choses que j'allais faire pour elle, ne serait-ce qu’une seule seconde. Sa splendeur m'éblouissait trop...[xiii]

Nous fûmes assignés à des bureaux très éloignés l'un de l'autre, mais cela changea le jour où elle demanda au professeur de s'asseoir directement devant moi. J'étais au fin fond à gauche de la classe, à côté d’une des grandes fenêtres qui trouaient toutes le même mur. Elle s'asseyait désormais juste devant moi. J'essayais toujours de la rayer de ma vision afin de ne pas lui faire penser que j'étais un genre d’obsédé ou un quelconque pervers (j’étais en réalité un garçon assez réservé et timide), mais, en observant mieux les détails... je constatai qu'elle recherchait mon attention. Elle agissait de manière à toujours susciter le professeur pour finalement parler d’elle-même ou se faire remarquer de manière discrète, donc il était clair qu’elle voulait que quelque chose se produise. Elle posait

beaucoup plus de questions qu'avant qu’elle n’ait cette place dans la classe![xiv]

Ce qui m’avait vraiment mis la puce à l’oreille, toutefois, fut le fait qu’elle se mit à toujours vouloir m’emprunter beaucoup de choses. Elle gardait volontairement mes objets pour que je les lui réclame. Elle retardait tous les retours. Ce ne pouvait pas être normal, selon moi... Un jour, elle vint me voir à mon casier et me demanda[xv] de la suivre jusqu’au sien pour que je puisse justement récupérer les choses qu’elle me prenait. Ce fut en la suivant que je remarquai que... son cul était vraiment beau. D'habitude, je ne regardais pas ces choses-là, mais ça me frappa comme la foudre.

Croyez-moi, car là, je fais preuve de franchise. Ses fesses, qui se frottaient toujours l'une contre l'autre de manière aguicheuse à chaque pas, presque enveloppées sous ce magnifique rideau orange pâle qu’étaient ses cheveux...[xvi]

Qu'est-ce que je racontais, déjà...? Ah, maintenant, ça me revient.

Je tentais toujours de repousser les pensées de ce genre de ma tête lorsque j'étais en public, mais je n'avais pas pu m'en

empêcher, pendant quelques secondes. Moi, un gars timide, qui observait le postérieur d’une si jolie fille... J'apprêtais déjà à m'excuser de mon acte si osé, tellement je me sentais mal... Arrivé à son casier, je fonçai accidentellement sur elle, car je marchais encore, distrait par toutes mes pensées, alors qu'elle s'était arrêtée. Ma maladresse la fit rire un peu, mais je me sentis tout de même mal. Elle me demanda alors mon aide pour un devoir qui avait été donné dans notre cours. Je fus surpris qu'elle ait déjà oublié mes crayons à mines et mes effaces... mais j'acceptai, pensant être conscient de son plan, qu'il fut inconscient ou non. Auparavant, je croyais qu'elle ne s'intéressait pas à ma personne, mais j'eus la miraculeuse impression d'être induis en erreur à cause de sa demande inattendue. Elle voulait que j'observe ses travaux de plus près. La façon dont elle me guidait la tête vers son cahier me rapprochait inconfortablement de sa poitrine, et je ne pouvais pas m'empêcher de me sentir mal à l'aise. Encore. Elle souriait beaucoup. J'essayai de lui sourire aussi, mais elle remarqua mon malaise grandement évident : « Oh... ça va? Je crois que je n'avais jamais rencontré quelqu'un

d'aussi timide que toi! J'espère que ce n'est pas de ma faute! » annonça-t-elle alors.

Je crus, à ce moment-là, qu'elle jouait un peu avec moi, que c'était peut-être même une blague. Toutefois, un peu plus tard, elle me surprit en se rapprochant de moi pour me remercier de mon aide d'un ton doux et affable avant de partir. J'étais figé sur place. Elle s'était mise à environ un décimètre de mon visage avant de partir. Est-ce qu'elle me manipulait? Qu'est-ce qui se produisait vraiment...? Je l'ignorais, étant un jeune homme anxieux, mais je savais toutefois très bien que...

...l'amour m'habitait malgré tout.[xvii]

Mais elle est infinie. C'est L'Infinie Tragédie, car tout est à rattraper, mais rien ne l'est.[xviii]

TANAKIA RESDREUSCHEN GERHALT VAALTSEN[18]

[18] Une histoire qui parle d’eau, du monde et de Gerhalt Vaaltsen, un homme qui est en fait Antonio vieilli et amené de la force de son propre intérêt dans un univers parallèle.

I

Ce fut dans une certaine joie que je m'empressai de broyer mon ombre, sous une clarté lunaire désespérante. Sorti lors de la ville, bien au-delà de mon école ancienne, bien fort loin d'aussi l'établissement gravant mes veines, je voyageai encore. Ne sachant pas ce qui m'avait empoigné, je gigotais tel une larve mourante dans ma voiture. Mon être me démangeait. Soudain, la pluie se mit à ruisseler sur le toit de ma machine, créant une série de « plocs » désordonnés. Je me mis à ressasser mes souvenirs d'aujourd'hui, libre, mais ma machine manqua à l'appel. La ville étant loin de moi, je sortis mon journal de bord et j'écrivis dedans. J'attends une idée, quelque chose de plutôt sympathique, qui m'approcherait comme l'animal nerveux que je suis sans me faire fuir. Et, désormais, le sommeil m'atteignait. Je me remémore ma journée.

Ma voiture n'ayant plus aucune goutte d'essence en elle depuis cinq heures, je redressais ma mine et zieutait soudain un chalet, au loin. Il y avait une bande de lumières jaunes griffonnées par la pluie. Je décidai de m'y aventurer. Je cognai

à la porte, anxieux de la distance qui me séparait de ma machine.

— Oui, bonjour? fit un homme que j'évaluais alors que son nez pressait la fenêtre qui nous séparait.

— Je suis un garçon innocent et perdu. J'ai besoin de votre aide.

On me dit qu'entrer se pouvait, et on me fit entrer. C'étaient deux gentils gens de la ville calmés, mais pourtant, je me sentais comme à fleur de peau. On me guida vers des composantes pour mon essence, sachant ma machine controversée assoupie au loin.

— Garçon, vous êtes à peine plus jeune que nous, fit l'homme.

— Et pourtant, que je fis, c'est là seulement la distance entre votre chalet et ma panne.

— Bien vu, bien vu, déclara-t-il.

Alors que je remplissais mon réservoir d'une mixture que j'avais moi-même concoctée, un puissant « boum » fouetta la terre tel une main d'enfant devant un crâne chauve. Je pris peur et j'échappai la boîte antique rouge, remplie du liquide brun.

— Je l'ai échappée, monsieur. Elle s'est vidée quelque peu, pardonnez-m'en et…

— Oh, peu m'importe. Ce n’est pas une denrée nécessaire à l’Italie, comme nous le savons tous. Et ne m'appelez plus « monsieur »; je m'appelle Ross.

Sa femme, ou celle qui l'accompagnait, du moins, ne se présenta pas. Elle me fixait, souvent de loin, mais n'intervenait pas. L'averse versa une intensité de plus et jà, les pauvres cure-dents qui tombaient du ciel s'écrasèrent au sol, écrasés par de longues cordes sans supplice, froides. Je fixai la fenêtre, oubliant de répondre par la politesse.

— Je vous jure ne pas pouvoir revenir chez moi, même avec ce cadeau inconcevable que vous m’avez fait.

— Oui, eh bien… j’avoue le temps misérable.

— Trop de noirceur, que je dis.

La femme me regardait, d'un air perplexe. Elle souhaitait visiblement que je me transforme en poussière, que mes pauvres os de jeune tremblants s'écroulent et créent un tas gris ou blanc. Mon visage blafard suscita la pitié de l'homme, mais

mon malaise le planta et, bien que je me retrouvasse inconstant, je résolus le silence.

— Oh, monsieur, mon cher monsieur, et madame, ma chère et courtoise dame, je sais comment apaiser vos nuits comme j'ai su les déranger. Laissez-moi vous raconter mon trajet, puis, voyez de vous-mêmes à quel point je joue avec les mots comme le conteur depuis que je soulage mes songes sur papier. Et voyez comment je vous endormirai comme un champ de fleur, un oreiller rose ou, encore, la senteur du gent fantôme d'une lime.

— Oh, mais qu'a-t-il, ce jeunot? Une histoire? s'intrigua la gente.

— En effet. Laissons-le dormir ici, il ne nous fera guère de mal puisque nous sommes de bonne foi, mais assez cyniques.

— Assez cyniques?

— Assez cyniques, me répéta-t-il.

Le feu crachait des bruits et une éponge du monde extérieur serait mourante, mais je me contentai du présent et commençai à m'enjoliver d'un conte bien banal :

« C'était une fois un gent jeune homme de la grande foi en lui comme en un potentiel divin, mais qui fut surpris. Bien évidemment, cela cause de moi. Mais de moi, sachez que mon monde s'écroula bien trop. Je ramais dans un océan, oui, un rêve tout d'abord. Je rêvai, rêvai de bons riens tout d'abord, mais là si banal fut mon contentement qu'un point dirigea mon groin droit dans la mer de l'avarice. Je me touchai la mèche brune et la sentit morte, alors je la rendis dorée et partit encore une fois au travail. Nuit et jour, si bien bon que je fus, je me rendis compte que ma vie cessait. Mon rythme cardiaque, à figure dite, ralentissait à un point où la panique seule résiste. Et d'un, puis de deux rêves, je rêvai que je me noyais. Encore fut-ce là normal si j'aurais rêvé à temps plein, mais l'école brouilla le paranormal. Je marchai encore et encore, pas d'un “tic” complimentant les ordres, et enfin, un rêve autre me frappa. L'eau encore l'eau, m'effraya. Moi, banal normal d'une ville, et rêve, crieur rouge. Je me noyai donc encore et ici, je viens de la ville. Hier matin seulement, j'avais encore toute ma tête et tout mon carburant comme dans la voiture que mon papa m'a donnée. Je conduisais à bon entrain vers mon école de haut grade, vu mon

expérience depuis l'enfance, mais rien. Je n'avais rien, donc! Et voilà que ce matin, pris d'un rêve ultime et effrayant d'une vague fatale et titanesque, je conduisis dans ma vieille école, nostalgique. Ma main me contrôla et j'entrai dans la bâtisse, y fit des rondes de couloirs vides d'élèves classés, puis je vis une jeune. Je la saluai, mais son sourire me déstabilisa au point de ressortir et d'appuyer sur le champignon de ma bagnole. Je filai au vent des rues, puis des bois. Enfin, je me retrouve là, hanté par mes rêves pourtant non pas cauchemardesques, mais plutôt fabuleux d'une certaine façon. »

— Ah, mais quelle épique destinée tu as, soupira la femme.

— Je l'avoue, je l'avoue, avoua l'homme.

— Ô, ça, sachez que ce n'est point la fin. J'entends des échos depuis lors qu'une bien belle contrée renferme l'eau à plein sentir.

— La Germanie.

— La Germanie, que je répétai avec enthousiasme de me savoir deviné. Là-bas, il semblerait qu’une deuxième Terre affecte sa gravité et la pousse à trouver au-dessus d'elle de l'eau à perte de vue.

— Je crois aussi que cela s'avère le cas, déclara l'homme.

— Ainsi donc, que je dis, j'ai pris une brave décision et je prendrai un aller simple pour cet endroit.

— Pour la Germanie? Mais, c'est dangereux, s'étonna la femme.

— Je suis mon rêve et uniquement mon rêve. Pas le malheur, pas mon école. Pas depuis que ma réalisation que je ne serai jamais mon métier ou le plaisir. Je n'ai plus d'ambition, je n'ai qu'un songe et ma philosophie.

— Oh, mais quel jeune homme intriguant, fit la femme.

— Ross, que je dis, permettez-moi de dormir, désormais.

— Il en serait davantage question si vous étiez davantage ennuyant, s'esclaffa le monsieur.

— Et pourtant, je vous dois aussi ma nuit.

— Donc raconte-nous encore du brillant, comme la lune; nous en voudrions une deuxième; la pluie abat trop fort les images.

— Très bien, alors laissez-moi vous montrer des choses à partir de sons et que vous soyez des instruments à dessin.

— Oui, donc, oui, s'enthousiasma la jeune femme.

J'éclaircis ma gorge, repris la flamme d'un journal intime dans les yeux et mon cœur battit la chamade :

« Je travaillais beaucoup. Non pas à en mourir, mais variablement, de sorte à ce que je demeure entretenu et que je perpétue le nom de ma famille un jour. Mon règne dans un vulgaire village de Sicille, en tant que fleuriste, a accumulé si peu que mes yeux se mouillent lorsque j'y pense trop. Ainsi donc, j'ai perdu espoir en l'école et en l'argent. Vraiment. Oh, comme j'ai regardé la nourriture d'un air mécontent, ce matin, dans un vieux dépanneur usé par la révolution. Mon rêve était de voyager avec le peu de gazoline restant ici-bas, mais j'y renonce par manque de moyens. Devenir haut-grade à l'école ne me vaudra rien. Rien de rien! Même avec ma science au nouveau gaz pourtant tout aussi polluant. Autant donc en finir et partir et ne plus jamais revenir; dans le jardin, un funèbre tournesol faisait face au soleil tous les jours

où il le pouvait et, ô le pauvre, je l'ai nourri souvent. La fleur que j'admire le plus m'a-t-elle conseillé dans mon rêve? Elle m'aurait aspergé d'eau comme je l'aurais fait? Je l'ignore, mais cette Germanie, j'y vais. Trop de coïncidences la pointent du doigt. »

Et je m'endormis et je partis, le lendemain lors de l'aube, en remerciant mes deux hôtes.

II

Les roues de mon étrange machine culbutaient sans cesse sur la rue expirant une longue haleine brumeuse de la rosée, de la pluie d'hier. Je me contentais d'endurer les bosses que chevauchaient ma monture, pensant que ma colonne vertébrale se brisait peut-être comme Mme Bachelli le prétendait, elle, l'infirmière anti-technologie d'avant le grand effondrement. Mon père, un mécanicien des nouvelles technologies, croyait plus dur que le fer au fait que cette antiquité répondait parfaitement à des attentes de sécurité qui avaient disparues, mais qui servaient bel et bien mon dos. Je faisais confiance à père, et puis, enfin, il avait dépensé tous ses sous pour me la procurer et me la réparer, cette machine. Cette vieille carcasse polie, bien utile malgré les protestations, crachait sa fumée tout en m'amenant sur d'anciens chemins larges et noirs. En classe, on nous disait que les gens possédaient tous des voitures efficaces avant notre ère. Apparemment, une guerre aurait mis fin à cela. Une guerre confuse, de nos jours, qui réveille des cicatrices et des plaies qui nous semblent hasardeuses. Peu importe. Je conduis une voiture, et c'est comme ça. Mon père, suite à des complaintes de gens

assez craintifs de monstres de contes de fées, nous a quittés, moi et ma mère, afin de se procurer des plans tergoviens de moteurs à hydrogène. Il voulait améliorer ma voiture grâce aux merveilles de ce peuple.

Ah, mon pauvre père… Je conduis notre voiture en souvenir.

Le soleil me cajola la joue. Je ne pouvais pas le remercier du regard, mais je souris en continuant mon trajet. Ah, la Germanie…! Je souriait jusqu'aux oreilles à partir du simple fait que je pouvais y aller. Dans la cour d'école, je mis le pied, mais dans ma tête, tout s'était déjà effondré. Je rentrai et parvint à l'accueil sans rire. La dame près du bureau de l'infirmière et moi avions planifié mon voyage en Germanie. Elle ne savait pas que j'avais emprunté beaucoup d'argent à mon nom pour le payer. Forcément, j'allais revenir pauvre ici si je revenais un jour. L'argent, ah, quelle poisse… Apparemment, mon père détestait les communistes même si les Tergoviens, remplis de magie mécanique, en étaient. Ma mère me pinçait déjà le cœur, car je savais qu'elle savait que nous étions sous un dernier souffle et que mon voyage signait la fin de notre lignée. Elle voulait

que je vive ma vie à plein cœur battant, autrefois, mais depuis que mon père était parti, elle renfermait une hargne inconditionnelle pour notre populace. Les gens avaient en quelque sorte poussé mon papa à partir. Leur conscience les forçait à pousser un honnête mécanicien à se tuer dans un froid anti-polluant. Personnellement, je n'en voulais pas autant à notre ville que ma mère, mais ma rancune, je ne le cachais pas non plus. « Tant que tu utilises de l'essence, vas-y. Montre-leur qu'on vivra tous. Montre leur notre façon, la meilleure des façons, mon fils. Je te rejoindrai, mon petit cœur. »

J'avais les larmes aux yeux.

La femme, ma mère et moi-même avions signé le papier. Tout le village dans la ville s'était attroupé devant moi, en silence, devant nos peut-être adieux. En vérité, les gens venaient pour nous juger, et même, plus particulièrement, pour juger mon parent. Heureusement, le moteur de ma voiture grondait et vrombit de sorte à ce qu'il dégouta ces badauds. Mes précieux bidons d'essence étant dans le coffre arrière de ma voiture, je partis avec des liasses de billets parfois germaniques, parfois italiens.

Le soir souleva la lune, puis je m'endormais jà sous sa clarté à caractère hypnotisant. Ma carte ressembla à tout ce qu'il y avait de plus beau, mais pas à une carte. Je m'arrêtai sur le coin de la rue, baillant. Mes pupilles, entre deux voiles tentant de ne pas se refermer pour trop longtemps, zieutèrent un imperméable jaune que j'avais abandonné sur la banquette. Si la pluie revenait, cette fois, j'étais préparé. Je fixai le radio dysfonctionnel de la machine. Peut-être allait-il me parler. Je regardai une nouvelle fois mon veston long et jaune. La couleur, prise par la noirceur, m'invitait à dormir. Je souris et m'endormis donc…

…jusqu'à ce que des craquements de branches s'amusèrent à chatouiller mes tympans.

Un grand cognement accourut jusqu'à ma personne, ce qui m'effraya jusqu'à m'enfuir avec l'extension de mon corps; mes roues. Je défilais dans une allée noire, encadrée par des arbres, une piste et un toit de nuages. L'horizon bleu électrique m'indiquait par où continuer et, aux virages, je paniquais chaque fois un peu plus. Dans mon rétroviseur, une invention plutôt pas mal, je n'y voyais pourtant rien

par manque d'éclairage. La créature étrange qui avait causé ce bruit m'échappait pendant que je m'échappais.

Une teinte de vieux rose supportant un rose vif, puis un rose typique trônaient un ensemble de jaunes clairs droit devant mes yeux plissés. Je n'en pouvais plus. La peur me manipulait depuis maintes heures et mon cerveau, automatisé, allait bientôt échouer sa tâche si je continuais ainsi.

Une explication de l’eau

Cette histoire me perturbe, parce que je l'ai rêvée, mais seulement partiellement. Dans le rêve original, je, en tant que personnage narrateur de l’histoire, plongeais dans une cour d’école clôturée par des murs de béton. En guise d'examen, ma classe d’étudiants qui n’étaient pas connus de moi-même, qui possédaient des pouvoirs surréalistes, et moi devions réussir à passer un temps indéterminé dans l'eau dans le but de réussir l'examen d’entrée de l’école de ce que j'avais plus tard appelé « Germanie ». Afin de tout faire entrer dans les pièces de construction qu’étaient les parties manquantes du récit énorme et bordélique qu'était *Le Cycle de la Romance*, je me disais que reproduire la deuxième Guerre mondiale sous forme métaphore serait tout simplement superbe pour des lecteurs aguerris, mais, au final, mon rêve s’étendit tout simplement aussi loin que mon envie de vivre du moment, et je me contentai de garder une histoire, partie de tant d'autres, dans le grand coffre qu’était cette saga, cette véritable collection, de choses ratées, et pourtant, adorées par ma personne. Je suis un mauvais écrivain, à plusieurs niveaux, certes, cela est très facilement prouvable. Pourtant, je crois que

je doive continuer d’achever mes écrits tout comme je me dois de vivre, comme si ma vie en dépendait. Je ne veux pas dépasser qui que ce soit, je n’aspire qu’au bonheur et à l’amour universel, mais en même temps, au plus profond de moi se cache une bête noire qui refuse de mourir, qui refuse de laisser place à toute autre intégrité artistique, qui veut tout détruire pour tout reconstruire, mais qui éprouve trop de haine pour acheminer quoi que ce soit. Et cette créature, eh bien, elle me maintient elle aussi en vie grâce à son instinct de survie le plus primaire, quoi que je fasse. Je me sens mal dans ma propre logique, au plus grand confort de mon désordre littéraire que j’essaie d’organiser, mais la bête me prend par les tripes, elle veut que je me dépasse, elle me force à tout faire, à tout essayer, avant une fin qu’elle confirmera inévitable si finale. Mais cette bête me poignarde au cœur avec du bonheur, me donne de l’enthousiasme digne d’un héroïsme grandiose, et continue de violer ma vie logique en inventant par-dessus sa destruction massive de toute cohérence dans l’univers. Le philosophe Sigmund Freud dirait voir là l’inconscient et il vous expliquerait certains termes, mais je ne suis pas encore Freud. Je suis Alex. Et

mon cousin s’appelle Alex Côté, il vit chez moi, il dort dans mon lit, il me regarde pendant que j’écris ceci et pourrait très bien décider de me tuer en ce moment. Mais je ne suis pas Alex, je suis Alex. Pourtant, mon cousin demeure. La guitare désespérée d’une chanson sobrement dépressive me fait vibrer les cordes constantes. J’écris peut-être inutilement avec ma musique, mais j’écris, bon sang! J’existe! Et pourtant... quelque mort ne changerait plus beaucoup de mots à la scène publique, du moins, pas encore, dit le Potentiel. Le cousin me fixe, tel un prédateur, et attend que ses alternatives me déroutent encore. Je suis là, je l’attends, pantin, et je me demande si je remercie la vie d’artiste. Je suis un pauvre homme dans un vieux corps d’enfant presque mort de faim de pouvoir, de savoir, de gloire… Je suis un artiste, un artiste parmi tant d’autres, qui pourtant, reproche les hommes de suivre les hommes et encourage la création tel un snob, un vrai critique désillusionné de la vraie beauté comme un idiot, et je fais cela comme tant d’autres. Et mes mots continuent, ils continuent d’avancer sans moi, parce que mon corps est devenu une carcasse plus tard, et j’étais dans le futur du passé. Je ne

pleure pas, mais mes doigts sont pathétiques, et je tombe, sans cesse, de sorte à ce que ma tête fracasse mon clavier plusieurs fois, de sorte à ce que mon clavier fracasse ma tête dans une spirale incessante de réverbérations des images de mon visage qui moule des allers-retours incessants, dans une mélancolie incessante, encore, toujours et encore, puis la tristesse noie l’écran que mon imagination se donne, elle le remplit d’eau, succombe à toute une saveur de soif qui s’adonne sur le plan du désir, et ne cesse plus jamais de déborder comme une voiture qui est tombée dans le précipice.[xix]

Amour assisté

L'Eau

Parce que tu es homme,
Elle sera femme.
Parce que tu es femme,
Elle sera homme.

Eau, nom commun féminin :
L'hydrogène et le
Dioxygène ont mains
Sous forme liquide.

Gênée, l'eau s'en va de moi.
Douce, elle caressa,
Intempérie, guerroya,
Timide, miroita.

L'eau chaude du grand bain
M'imprègnerait d'amour
Comme chute est soin
Sein du besoin, toujours.

« Alors? Comment le trouves-tu? » questionna Nora. « Logique ». Et il contemplait ses mains en répondant, car sa théorie tenait cours. Encore et toujours. Les

explosions étouffées du ciel picotaient son visage, mais il se référa aux vagues. L'impulsivité le câlina, mais s’avéra sévère dans un vulgaire regard. « Je suis… l'homme », déclara Frédéric. « L'homme dans le néant. » Et les vagues continuèrent d'acquiescer. Sans cesse. Son sort se savait jà selon l'Équation. « Et il pense à elle ». « Arrête », répliquait le jeune en rigolant. Bien seulement lorsqu'il s'adonnait à la joie, tout disparaissait. Pourtant, la joie dépassait des yeux d'hommes. Ne pouvant la commander, l'Équation devait suffire. « Frédéric. » Il leva la tête, qui se perdait auparavant dans une chute infinie à l'intérieur des pores de ses mains. « Quoi? » Nora s'obligeait à lui partager une part de sa pensée : un souvenir immortel s'échauffait dans son esprit. Les plis des draps bleus secoués ramenaient le souffle du froid, mais le continuum espace-temps importait davantage aux yeux des deux penseurs. Qui d'autre pouvait voir une telle rêverie? Sans doute Rousseau, s'impatienta une voix dans la tête de Nora. Mais un rêveur rêvait seul, tandis que cette simulation se vivait en chiffre binaire. Alors, on se souvint en ce jour d'une certaine clarté, une lune, mais fut-ce une Lune, rien n'aurait changé pour Frédéric. L'Équation

correspondait aussi et surtout aux planètes. « Je… pense que je suis mort, Nora. Nora, crois que je suis si vivant, je… » L'amant des couchers du soleil, ou des Soleils, repérait mal la vision de son partenaire. « Cher, je ne vois guère la nuit comme toi. Cesse de songer à l'Équation. Elle t'utilise. » Et ils finirent comblant le sable dès que Frédéric se replia sur ce mot : « Toujours ».

Ne résiderait-il pas une certaine tristesse dans l’amour? Ce sentiment, si puissant, pourtant maussade… L'amour se rapproche du brutal, ou du romantisme?

La campagne. Le vieillard, affectueusement surnommé « Papi » par toute la famille, blaguait lorsqu'il annonçait aux deux amis qu'ils devraient mériter leur séjour dans le coin isolé des intempéries de la nature humaine. Et les deux jeunots purent en ajouter. L’entraide se jouait en blagues, puis suivait le travail comme oubli, le soulagement. À la fois le conducteur de tracteurs et le binôme suait dans le but d'oublier. Une tarte fraîche suffisait pour oublier. Des hommes fraîchement essoufflés suffisaient pour que « mamie » vienne à la rescousse avec plaisir. Les poules pondaient des résultats en premier, un quelque chose de comparable au cycle.

Elles méritaient leur élevage en premier. Les deux badins gambadèrent tels des résolus à travers des champs et coururent avec les rayons UV. « Quel charme! Quelles pelletées de senteur que… que je sens du creux de mon cœur! Ah, la terre et ses rochers transformés sous la condition! Je les expérimente, un râteau de bons dires me menacent de caresses… Comme la vie est belle! » Ainsi, on cueillait des œufs déjà épuisés. « Je fixe dans le blanc des yeux noirs de ces poules, puis je me contente de me dire : “Eh bien, c'est l'Équation.” Regarde, Nora. » Il mit l’œuf sous l'innocent petit museau de la bêbête. « Cette coquille calcaire, je puis me permettre de l'oblitérer de mes propres phalanges si je le désire, car l'Équation s'y adonne. Pour nous. Nous contrôlons cette donnée spécifique de la situation. » Et Nora cessa de sourire. Il ne parvenait plus à s’empêcher de laisser tous ses mots tomber dans un seul entonnoir, une unique conclusion. « Qu'as-tu? » Et pourtant, Nora ne voulait pas décevoir Frédéric, sa vie entière en opposé. « Rien. » Il retira l’œuf de la conversation. « Je sais ce à quoi tu songes, et tu échoues misérablement à ne pas y songer. » Nora s'imagina pleurer un peu de vagues. « L'Équation prend en compte ta liberté de la

conscience sur le plan logique, donc ta technique n'importait plus dans cette situation. C'est comme la destinée. »

Frédéric devint silencieux. Il le demeura plusieurs fractures d'instants, même si son corps s'associait à la mouvance de ses neurones. « Évidemment! Quelle stupidité! Pardonne-moi, Nora, je te dois davantage de respect. J'étais trop émerveillé par cette claire journée. »

Qu'est-ce qu'une Équation valait pour la belle journée?

Une vie de chien, à la ferme. On ensemençait des longueurs de grains. Ce processus, normalement modifié par la psyché de l'homme, aurait dû durer moins longtemps. Mais le « petit » carré dédié aux mains de labeurs absurdes requérait l'enfance de fleurs, par des docteurs et pour des docteurs. Se retrouvâmes donc les deux jeunots au milieu des bandes, sous le bronzage de l'ensoleillé. Avec un chapeau de paille, Nora suait beaucoup moins. Ses cheveux blonds reflétaient davantage les avances de la boule jaune que l'autre. Quant à cet autre, il fut empressé de se torturer volontiers sous le ciel. Le ressentiment d'une dure journée comblait

son être, et c'en fut assez pour lui. Une pensée pour des fleurs éclatantes bourgeonnait en lui. Il la repoussait avec misère, comme les temps de l'Équation demeuraient indissociables.

— Sache, Nora, que j'aimerais retirer l'Équation de moi.

— Il en va de soi, répliqua l'autre. Que plantons-nous?

— Ça devrait sauter aux yeux, mais je l'ignore autant que toi.

— Ce pourrait être des citrouilles. Je les apprécie : on peut graver des choses symboliques dedans.

— Ah, eh bien, je crois qu'elles ne vont qu'à l'automne ou à la fin de l'été. Malheureusement.

— Peu importe : si ce sont des jonquilles, ça m'ira.

— Pourquoi des jonquilles, spécifiquement?

— Elles ressemblent au soleil, elles te crient de plein poumon les annonces des beaux jours.

— En sais-tu autant sur les fleurs?

— Je mémorise les mots qui décrivent ce qui m'intéresse, sinon, non. Les jonquilles jaunes paraissent positives, voilà tout.

— Je comprends, lança Frédéric, alors que Nora se remettait à travailler.

Il suivit l'exemple de son ami.

L'air de la campagne pouvait s'avérer sale, surtout quand on se plongeait dans une entreprise de civilisations d'orge pour des hommes. Néanmoins, dans un soupir d'oubli résidait les témoins moins charognards des premières sociétés les plus primaires. Certaines fermes s'y fermaient, mais ce cas échappait au papi. Il dominait l'ambiance avec son humeur. Et fut-ce un terrain impossible, une température du désintéressement ou encore une vieillesse de la vie, papi et mamie n'y verraient rien parce que les mœurs de leur époque prônaient par-dessus tout. Le carré de fleurs sortait de l'ordinaire, partait de la ferme et exigeait un supplément d'ardeur. Pourtant, on l'exigeait chez papi. L'orge, leur moyen de subsistance primaire, aurait passé derrière ces fleurs tel une tombe après les fleurs. Le vent ne criait pas les intempéries urbaines, donc, et il venait à

seulement quelques fermes aux alentours. L'endroit ressemblait à un paradis intemporel. Frédéric et Nora ne reconnaissaient évidemment pas tout cela de prime abord, quoique leur subconscient les cajolait quand la journée durait. Le plaisir pur s'instaurait après qu'on l'ait vécu, soit dans la grosse demeure rouge au-dessus des prés. La fatigue s'établissait en tous, et une fois revenus en ville, même si on n'y pensât pas, on gardait l'image de l'Équation sous sa forme la plus idyllique : « Chez papi, on est bien. »

Rien ne servait de porter toute son attention sur le retour dans la cité, alors on aima ressentir les prairies toute la journée encore pour les temps. Et suite aux cloches du grand retour dans la boîte aux lits, les deux garçons coururent dans les champs. Le soleil couchant, ils rencontrèrent un buisson près du paillasson.

— Dites, papi, l'avez-vous acheté, ce tas de feuilles enceintes?

— Ah, ces bourgeons? Non, ils viennent d'ici, mais je ne sais guère d'où exactement, élucida le papi.

C’étaient des fleurs d’une espèce que l’on surnommait la *cuisse de nymphe émue,* ou

« *great maiden’s blush* », l’un convenant aussi bien que l’autre afin de définir ce qu’une rose blanche au-dedans rose était de façon poétique...

Trash

Il n’y a aucune traduction pour « *great maiden’s blush* » qui puisse me satisfaire, bien que je me sois souvent contenté d’ouvrages traduits de leur langue maternelle. Ce nome de fleur est souillé par la langue française, d’une manière émouvante : l’Anglais ne rattrape plus la justice à temps. Et beaucoup de choses qui se font à partir de l’Anglais sont l’objet de convoitises, car elles demeurent dans une sphère non pas poétique, mais bel et bien intellectuelle : une chanson ne veut pas dire la même chose, même traduite mot pour mot en Français : il manque le ton exact, précis, chirurgical de la langue populaire tout comme il manquerait la beauté des glissades périlleusement moroses et touchantes du romantisme en baguettes américaines. Les gens ne

voient pas immédiatement cela lorsqu'ils parlent de pureté, mais il suffit de chanter et de composer que quelque mélodie de son souffle et de s'imaginer côte-à-côte les deux empires chanter afin de réaliser que l'Allemand, lui aussi, au final, est délaissé comme tout le monde de façon violente.[19] Mais, pour en revenir à nos moutons grossiers, regardons le souffle que vous vider dans chaque syllabe, puis vous constaterez les différences partout, que rien ne se traduit, non, même pas, en termes de précision vocabulérienne[20].

Quant à Nora, ce personnage, eh bien, il y aurait une centaine de milliards de romans à lui consacrer. Ce personnage existe par-dessus la fiction

---

[19] L'Allemand, ah, l'Allemand!

[20] Néologisme qui signifie « en ce qui a trait au vocabulaire », quoique vous le saviez sans doute déjà et que vous vous demandez peut-être, comme moi aussi, pourquoi j'écris ceci. Pourquoi donc? Pour plaire, mais aussi pour m'écouter et me simplifier en quelque chose que je suis, au final; stupide, mais enfantin et créatif. « Néologisme » n'est qu'un gros mot en suffixes et préfixes de racines explicables par des toupets...!

éphémère, mais en-dessous de ma propre réalité en tant qu'écrivain : c'est un élément, vivant ou non, de mon subconscient le plus intense, peut-être intime ou extrême, et psychédélique. Nora a techniquement causé à lui seul toute la déchéance de tout à partir de son existence, si nous pouvions nous permettre de lui accorder cet exploit (ou cette tragédie), car ce personnage unique éclate d'inconstance dans chacun de ses opus tout en demeurant une même personne dans son opéra. Je me sens mal de devoir vous expliquer qui est Nora, un vulgaire ami imaginaire pour vous, à l'aide de simples insertions, et pourtant, je vous aiderai.[21]

L'archipel duquel personne ne donne

Les gens ne vous lisent pas pour vous lire, ils lisent pour exister, vraiment. Au final, si la fiction n'est pas la réalité, elle n'a

[21] Voici ma clé : Alice, Nora. Nora, Alice. Voyez de vous-même où la prochaine histoire aboutit, puis repensez à tout ce qui est (ou sera) du moment.

aucune raison d’exister à leurs yeux, sinon pour distraire. Néanmoins, cette distraction sert fortement de preuve que la fiction existe *dans* la réalité. La fiction porte sur ce que c'est d’être un humain.[22]

Écrire, les bleus, dans les feux des yeux, et vous vous demandez comment la mer scintille sur vous comme en trombe des étés? Les gens vous ignorent, mais vous les ignorez à quelque point qui vous donne envie de vomir sur vous-même si vous y riez vraiment, puisque la population terrienne dépasse vos attentes plus que votre cerveau puisse le comprendre : imaginez une Terre sans vous, toute vous observant à partir du même seul et unique bar : ce serait un compendium extrême de la grandeur sans vous : un calme strident et éclatant, qui vous démunit de vos fonctions de fantôme observateur; qui étiez-vous? Sinon, moi, je vous aime bien. Je pense que, vous et moi, nous pourrions prendre un café comme dans la bonne fin d’un film, et ce, tranquillement, même; je n’aime pas le

[22] Détournement d'une phrase de David Foster Wallace, quelque part, à quelque temps d'ici. Dites-moi… avez-vous abouti à quelque phrase, quelque part? Quelle importance vous trouvez-vous? Avez-vous déjà volé une réplique, faussé une donnée ou triché?

café, donc je serais foré à le déguster de sorte à ne pas tout l’engloutir d’un seul trait puisque je désire vous côtoyer sans pour autant vous brusquer (comme la serveuse qui vous regarde depuis peu, l’ami). Je dirais que le dîner m’a rempli la panse plus que je l’escomptais, puis, je crois que rien dans un bar ne donnerait un café. Oubliez notre petite aventure! Mais souvenez-vous de moi, d’accord? S’il vous en prie, plaisez-vous! Ou quelque chose comme ça, à ce qu’on dit dans le Nord. Les gens là-bas travaillent parfois dans des mines, vous vous rendez compte? Je sais qu’il y a d’autres mines, voyons. Mais pensez à tout le travail qu’un homme donne à une pelletée de cailloux scintillants, puis revenez me voir et nous discuterons de la valeur de la désespérante volonté capricieuse des yeux. Vous vous rendez compte de cela, Charlie? Désolé, je vous ai pris pour quelque autre personne. Je connais plusieurs personnes, mais Charlie, il me semble que c’était le nom de mon chien. Enfin, du chien de ma grand-mère. Charlie? Ça ne me fait pourtant pas penser à un chien (lorsque je vous scrute le visage, du moins). Attendez, je...

— Madame! Mademoiselle! Revenez ici!

— Oui, qu’y a-t-il, jeune homme en pleine crise existentielle ou peut-être en dépression qui parle à une personne qui... Est-ce Charlie?

— C’est en plein ce que je me disais! Bon, laissez-moi prendre un deuxième café.

— Déjà? La caféine, c’est mauvais pour vous, Alex.

— Je sais, mais j’aime boire des choses que je n’aime pas boire si c’est pour... ce « Charlie ».

— C’est comme tous les autres d’ici. Ah, mais je le sais! Personne n’aime la bière; même pas les alcooliques! Ils détestent la bière plus que vous et moi, du plus. Sinon, sachez que nous sommes un restaurant à cafés seulement : jamais entendu parler de bières. Hélas, tous commandent de la bière!

— De la bière, oui, mais quelles sortes de cafés possédez-vous? On n’en voit pas d’ici.

— Certes. Vous avez raison. Nous vendons peut-être de la bière, au final. Mais vous avez une tasse de café entre les mains. L’aviez-vous commandée ou emmenée de... de chez vous?

— Je ne sais plus. Il faut me tenir éveillé, parfois! Haha, ha!

— Hihi, vous êtes plutôt rigolo, vous autre! Bon, alors je vous emmène un café.

— Et faites-le de sorte à ce qu'il soit noir, hein! Je ne voudrais surtout pas admirer ma beauté dans un clair de Lune laitier!

— Oui, oui, jeune homme!

Donc, comme je le disais... Où en étais-je? Ah, oui : les lapins. Ils baisent comme des lapins, ces humains. Je vous le jure. Et que vous soyez pro ou novice d'humanité, il n'y aura jamais assez d'humains pour vous limiter! Je vous jure, parfois... La Terre serait ovale selon quelques scientifiques dont je me fous le nom; seulement, les charlatans sont aux médias, et moi, je suis à l'Internet. Bon, j'avoue être pire qu'eux depuis l'Apocalypse, mais laissez-moi parler. Vous devriez sérieusement considérer la forme de la Terre comme un œuf : ça engendre la vie, c'est nul et plutôt navré. Je crois que la Terre pourrait craquer comme un œuf. Pas vous? Je le crois, moi. Ou pas. Ça dépend des scientifiques que je vois, de comment ils m'abordent, de comment ils me comprennent quand je leur dis que les jupes des filles sont courtes

comme les tiges de pétunias du printemps éternel. Ah, les fleurs! Si on ne les comprend pas, on ne peut pas leur foutre un bourgeon au cul comme les grandes lignes sont vertes de vue éloignée de la Terre! Si on n’y comprend rien à la botanique, on ne peut visiblement pas être scientifique. Vous partagez mon avis? Bien sûr, que c’est une opinion! Une opinion, ça donne légalement le droit de mentir! J’adore mentir, surtout quand c’est pour vous entretenir pour le plaisir...

— Voici votre café!

— Merci!

— Ce sera tout?

— Non : je voulais vous demander si vous connaissiez *mon bonne* Charlie ou si vous ne le connaissiez pas.

— Très bien, alors faites vite!

— Vous connaissiez *ma bon* Charlie ou ne la vous connaissiez-vous pas?

— Je l’observais à travers le mini-bar à cafetières.

— Splendide!

— Si c’est splendide, alors c’est magnifique! Autre chose? J’avais l’intuition quand vous vouliez me dire autre chose.

— Je crois que tout va bien aller. Fixez Charlie un tout petit peu, puis repartez comme bon vous semble.

— Ça ira; je peux les fixer de loin, les champs Charlisés!

— Parfait!

— Parfait!

Quelle jeune femme splendide! Bref, vous comprenez sans doute de quoi je veux parler si je vous dis que cela ne me met pas trop à l’aise (la tâche qui consiste à discuter avec les gens). Et si cette femme était un robot? Pensez-vous qu’elle pisserait de l’huile? Personnellement, je pense que son eau ferait du bon café sobre. Ah, allons! Ne me regardez pas comme si je parlais de...! Allons! Je plaisantais. Je crois que les gens attachent une certaine honte au sexe, par contre. Et cela me dépasse, puisque, comme les *hippies* diraient : « faites l’amour, pas la guerre! » Ha, ha! Les fétiches des gens entrent dans l’amour davantage que dans la guerre, non? Oui.

Alors cessez de trouver la mécanophilie[23] bizarre. Je ne crois pas être mécanophile[24]. N'empruntons pas ce chemin. Et puis, si je l'étais, qu'est-ce qui changerait chez vous de plus? Bon, écoutez-moi. Je sais que les paraphilies sont des conditions classées dans les bouquins des docteurs, mais sachez que la psychologie est une construction sociale et que... Non, je ne veux pas en venir à des choses aussi horribles! Ah, vous me blessez et me forgez un profond mal de tête! Je ne voulais pas insinuer de telles choses, voyons! Oui, les atomes, comme j'allais le dire, sont des atomes, mais ce n'est pas valide pour ce cas-ci, puisque le développement de... Ah, bon? Vous pensez que cela serait envisageable? Est-ce votre fétiche, ou...? Ah, non, non! Je ne vous juge pas! Je sais très bien que tout le monde a ses défauts.

---

[23] Fétiche des mécanismes ou organismes automates artificiels. Néologisme technique (du vocabulaire populaire (ex : les médias)), et donc, qui n'est pas de mon origine.

[24] Personne souffrant d'une pathologie de dévotion reliée profondément aux robots ou autres machines de sorte à ce qu'un certain sentiment soit éprouvé chez le patient; amour inconditionnel développé à travers une sexualité expérimentale dans un certain domaine des minéraux développés.

Mais, voyez-vous, là où je voulais en venir, c’est qu’une société fonctionnelle requiert des éléments précis et que ses mécanismes la mènent à se blasphémer elle-même dans des zones qui, pourtant, seraient parfaitement « viables » au niveau de la... de la sexualité. Mais n’allez pas penser que cela vous permet de tout faire! Je connais nos limites, à vous et moi, et bien que je ne sois pas mécanophile (et même si j’essaie de m’y convertir, à quoi bon si je ne ressens rien?), mais... Attendez. Je réfléchis à ce que j’allais dire. J’ai perdu le fil! Merde. La sexualité fait tourner le monde, alors, en bref, je ne vois pas pourquoi nous nous empêcherions d’en discuter. Je sais que vous possédez un certain attrait pour certaines choses particulières, mais tout le monde en possède. Cela est normal, quoique ce soit... *particulier*. Ah, non, non! Je n’essaie pas de vous dissuader de vos plans de demain soir! Vous faites ce que vous voulez! Et puis, de toute façon, si vous ne faites pas des choses trop intenses ou dangereuses, peu m’importe. Si vous songez à des choses plus intenses et dangereuses que ce que vous savez qui est acceptable, je vous recommande une consultation chez un docteur près de chez vous ou chez un psychologue ou quelque

babiole du genre, évidemment, mais ma position ne consiste pas à choisir pour vous. Je suis un personnage, et puis, je vous aide à converser vers je-ne-sais-trop-où. Bon, j’avoue ne pas être la prime des exemples à suivre quant à la possession d’une envie de vivre, mais s’il vous plaît, laissez-moi régler mes problèmes moi-même et, sans offense, mêlez-vous de vos fétiches. Attendez.

— Jenny, Jenny!

— Mon nom n’est pas Jenny, monsieur!

— Apportez-moi une chope de bière. Ou peu importe.

— D’accord, mais mon nom n’est pas Jenny.

Je vous la paie. En signe d’amitié, vous savez?

— Voilà.

— Ça, alors, c’était rapide, Laury!

— Je ne m’appelle ni Jenny, ni Laury, monsieur!

— Vous vous appelez pourboire de dix dollars?

— Oui!

Bon, comme je le disais, prenez ce... ce breuvage[25]. Je vous souhaite qu’il ne goûte pas autant l’amertume que ce café qui m’appartient. Alors? Comment trouvez-vous votre truc?

[25] Anglicisme de « *beverage* » qui devrait plutôt être remplacé par le mot « boisson ».

28 septembre 2016

Mon cousin unique, Alex, est venu souper dans notre demeure. Ma mère faisait mon repas préféré, et nous sommes en plein vendredi soir, après la semaine de travaux scolaires, donc je me suis senti encore mieux à l'idée de manger du hachis que d'habitude, même avec les devoirs qui se trouvaient encore à l'intérieur de mon sac-à-dos écrasé contre un des murs de ma chambre, attendant patiemment mon retour. Mon cousin a décidé, au moment où j'écris ceci, de rester chez nous pour la fin de semaine : ses parents, plutôt, viennent de prendre la décision de venir séjourner ici, dans cette petite ville, pour la fin de semaine. J'aime bien mon cousin, mais il est étrange... et beaucoup plus vieux que moi. J'ai l'impression qu'il ne me prend pas au sérieux, même si je suis visiblement comme un véritable ami pour lui : nous aimons tous les deux le hachis! Il mangeait avec nous quand il a dit que, à mon âge, c'était son repas préféré... Bref, je crois qu'Alex est un peu étrange, peut-être un peu trop timide (comme moi). Il écrit aussi plusieurs choses. Il a de bonnes notes en écriture, donc je crois qu'il me serait sans doute d'une grande aide, mais je ne crois pas qu'il me serait facile de lui faire lire ce que j'écris; je

n’écris pas pour les autres. J’écris parce que le psychologue m’a demandé de le faire. C’est tout! Juste l’idée que ma mère tombe sur mon petit journal me perturbe! J’avais commencé une petite série de messages intimes et libérateurs dans mon cahier de mathématiques, mais, après seconde réflexion, j’ai tout effacé, arraché et déchiré : aucune personne ne doit découvrir mon journal intime, sinon, cela me créera un embarras incontestable! Et surtout pas ma meilleure amie! Elle me tuerait! Elle déclencherait une rafale de questions sur ma personne, me demanderait si je consulte un psychologue pour de vrai, si je vais bien, ce que je fais de spécial, pourquoi je zieute cette fille, et cetera.... Ce serait un Enfer sur Terre! Bref, je crois que mon cousin, mon frère et moi ferons beaucoup de voiture en fin de semaine : le cousin a enfin eu ses permis! Il était fier de venir ici en bagnole, même si je ne comprends pas l’intérêt des adultes pour ces voitures. Bon, certes, Alex est un jeune homme, mais il dépense beaucoup d’argent pour rien : une mobylette lui coûterait bien moins cher! J’espère que mon petit frère s’endormira avant trop tard ce soir. Alex pourrait sans doute décider de m’inviter à faire un tour au *McDonald’s* afin de discuter autour de

malbouffe... Ça ferait sans doute de bons souvenirs!

Mise à jour : cette nuit, quelque chose est venu se déchaîner contre la fenêtre de ma chambre. Alex ne dormait pas plus que moi avant cela, mais maintenant, nous restons encore plus éveillés que jamais. Je n'ai pas vraiment peur avec un gars plus âgé à côté de moi, sur le divan du salon (collé à ma chambre). Nous avons fermé la porte qui nous offre une vision sur ma chambre juste au cas où que quelque chose tente d'entrer dans un périmètre où toute possibilité de nous blesser sans nous alerter soit possible. En gros, notre alarme serait les grincements de ma porte. C'est suffisant pour deux âmes en panique qui sont trop viriles pour alerter la parenté.

29 septembre 2016

Mon petit frère nous a achalandés toute la soirée, mon cousin et moi. Nous n'avons pas pu profiter de notre nuit, comme je l'ai dit, et nous étions fatigués à l'aube, quand mon petit frère est revenu nous achalander dès son réveil quotidien. Mais quelque chose a changé, aujourd'hui, au moment même où j'écris ceci. Mon cousin avait son téléphone avec lui.

Puisqu’il était moins stressé que moi par l’idée d’un clown des boisés, il s’est endormi avant moi… laissant son téléphone cellulaire déverrouillé. Pendant que nous parlions, avant qu’il ne s’endorme, Alex était à-demi occupé par son appareil et, étant curieux de nature, je ne pouvais m’empêcher de remarquer qu’il conversait avec une personne à la photo de profil vide, nommée « Fille ». Eh bien, au moment où Alex s’est endormi, j’en ai profité pour lui « emprunter » son téléphone et « jeter un coup d’œil » à ce que cette « Fille » lui voulait. Comme ma meilleure amie, évidemment, la fille posait des questions à mon cousin. Une longue conversation était en plein cours, mise abruptement à terme par le sommeil de mon côté téléphonique de l’histoire. « Alex? » se présentait comme dernier message, mais une multitude d’autres tentatives de ressusciter la conversation avaient été faites. Par respect, j’ai décidé de ne pas envoyer de conneries à l’étrangère nommée « Fille », que je soupçonnais à ce moment d’être, plutôt, une espèce de violeur terrifiant qui allait sans doute kidnapper mon cousin d’ici quelques semaines si je ne menais pas mon enquête à un terme définitif. Mes parents

m’ont appris à craindre les choses suspectes, donc que me voulez-vous?

Bon, alors, avant de continuer, je tiens à préciser que je ne voudrais en aucun cas que quelqu’un me lise dans ce journal intime. Je prends désormais un certain plaisir à y narrer mes secrets, donc je ne vais pas laisser qui que ce soit gâcher cela. Et je sais éperdument que j’ai agi en parfaite injustice en lisant toute la conversation de la soirée de mon cousin avec cette « Fille », mais j’ai agi dans son intérêt. Et puis, de toute façon, si j’avais été mon cousin, je n’aurais jamais permis à qui que ce soit d’accéder à une telle faille qui mène jusqu’à ma vie privée...

Les questions de « Fille » que j’ai notées allaient un peu comme suit[26] :

« Est-ce que je suis cette fille? »

(Blagues inutiles et impertinentes au sujet.)

« Qui est Alice? Que fait-t-elle dans la vie? »

C’était définitivement une fille, alors! Seulement les filles posent ce genre de questions...

---

[26] J’ai corrigé les erreurs des messages. Ils étaient mal écrits.

« Ta meilleure amie, c’est qui? »

Ah, mais, ça alors...! Je jurerais que Catherine possédait le corps de cette fille. Elles se ressemblent toutes, au final, ces démones.

« Pourquoi serais-tu incapable de me voir pleurer? »

Je crois que cette fille ne comprend pas la logique des hommes. Bon, certes, je ne suis pas un homme, je suis encore un adolescent, mais je suis viril. Enfin, je l’espère. Bon, je suis mature, au moins. Je suis un bon gars!

« Pourquoi étais-tu incapable de me trouver un surnom? »

Ça, c’est étrange, comme message, mais en relisant bien, je pense que je comprends maintenant pourquoi elle s’appelait « Fille ». Alex voulait la cacher des yeux indiscrets et, notamment, de moi-même!

C’était donc une fille normale. Seulement, Alex se sentait gêné. Inutile de dire que j’ai tenté, toute la journée, de découvrir quelle était l’identité de « Fille » en harcelant mon cousin. Mon petit-frère m’a beaucoup aidé à lui soustraire des cachotteries, quoique nous n’ayons pas avancé en termes de

pourcentage de complétion de l’enquête, mais bien en termes de nombre de participants : toute ma famille a su qu’Alex parlait avec « Fille » seulement parce que mon frère ne sait pas comment fermer sa grande gueule. Mon cousin m’a pardonné pour mes fautes, mais tout de même, je suis déçu des résultats de ma journée... et je dois faire mes devoirs.

Note : le chat qui était venu à ma fenêtre ne semble pas s’être soulagé dessus. Ouf!

30 septembre 2016

Mon cousin m’a confié le vrai nom de « Fille » sous promesse que je ne le révèle pas. Je savais que j’étais son ami! J’aurais instantanément écrit son nom ici si j’avais eu mon carnet sous la main au moment décisif, mais, premièrement, je ne l’avais pas, et, deuxièmement, mon cousin n’aurait pas beaucoup apprécié, haha! Il ne sait pas (et ne doit pas savoir) que j’écris quelque chose de secret. Mais, surtout, en troisième lieu... je ne me rappelle plus du nom réel de « Fille » ... Elle a un nom si étrange! C’était quelque chose de bizarre, mais d’exotique. Je crois que mon cousin a peut-être inventé son nom pour me faire taire, même s’il m’a montré des photos d’elle. Ah, non; je me

souviens d’avoir vu son nom officiellement affiché par le site sur certaines photos... Peu importe. Cela n’est pas plus important que ce doit l’être : cette confession m’a forcé à rembourser mon cousin en termes de secrets. Je lui ai dit que ma meilleure amie et moi ne nous entendions plus comme auparavant. Il n’a pas trouvé cela très juste comme remboursement, même si cela signifie beaucoup pour moi (il trouvait cela enfantin). Ainsi, il m’a forcé à dévoiler, il y a quelques heures, que cette fille dans le parc de l’autre fois m’intéressait (même si elle et moi ne savions pas comment nous aborder). Et, *cher journal*, le plus intéressant reste à venir : la fille en question est apparue droit devant une des fenêtres de ma maison! Elle s’en allait dans la direction du parc. J’ai confié à mon cousin ne pas la connaître ou savoir comment l’aborder, donc il m’a dit : « fonce! » Maintenant qu’il est parti, j’écris ceci afin de me motiver, me vider de tout mon stress, et me préparer mentalement à... à foncer vers elle. Je veux maintenant lui parler plus que jamais. Pourtant, je ne l’ai pas vu dans le secteur bien souvent...

Ode à Zbiegnew Preisner, *Lacrimosa*

Et quelles directions prendrais-je, sachant tout ce que je sais? Il me vient à l’esprit plusieurs contradictions, plusieurs personnes, des gens de partout, venus de décors entièrement différents les uns des autres, qui, pourtant, se mélangent tous ici. J’ignore mon ignoble sort, même si je puis m’y condamner ainsi...

Qui dira, d’emblée, ce qui pourra se passer, sinon ma propre destinée? Fortune, aura-t-on dit, sinon une formule légèrement trop retouchée que l’on surnomme « *Deus ex machina* »[27] dans le monde de l’écriture. De nos jours, les « *Deus ex machina* » sont mal vus, puisqu’ils consistent à ne pas faire intervenir un quelconque dieu, mais plutôt, un déploiement stratégique illogique ou incohérent afin de cesser le cours d’une histoire logique (donc, cet élément « devint » un outil qui sert, au final, à changer le focus universel logique d’une histoire sur un personnage qui dirige un univers par ses volontés, et non sur un univers qui régit ses

---

[27] « Dieu sort (de) machine » en latin, employé dans les pièces de théâtre grecques pour désigner l’intervention divine qui sauve à elle seule des personnages d’une situation autrement irrémédiable.

lois et qui force un personnage à réagir). Personne au monde ne remet en question la médiocrité des procédés narratifs tels quels depuis un long moment dans la modernité, car nous vînmes à reconnaître trop facilement ce genre de techniques, puis, nous nous mirent à détester ce qui marque pourtant notre passé. Quel est le mal à user des formules anciennes, de ce qui court le plus profondément dans nos veines? Quelles personnes se permettent de remettre en question la volonté ultime de la connaissance dans son essence la plus primaire, la plus philosophiquement stable, sinon dévouée à exister? Ces standards existent pour une raison qui nous dépasse, puis, nous ne saurons jamais les employer selon un indice de temps ultime tels qu'ils le furent autrefois, tels qu'ils s'inculquent dans toute société dans un cycle narratif qui consiste à reproduire les mêmes fiascos, les mêmes désastres qu'autrefois, sinon, nous voyons bien que le classique demeure malgré tout; qui changera la surface des piliers qui furent autrefois établis, sinon ceux-ci mêmes?

Dieu n'existe peut-être pas, mais imaginez qu'il existe et qu'il s'impose dans tout, naturellement; y compris les histoires. Usez de votre foi, quelconque soit-elle,

quelconque soit votre idée de celle-ci, et imaginez Dieu en toute structure narrative... N’est-ce pas magnifique? Car toute histoire existera et existait sous l’aile d’un seul tout. L’impuissance humaine face au vide, la puissance divine de l’être devant son œuvre : tout ce qui existe s’incarne sur un plan de disponibilité face à Dieu. Sinon, à quoi bon exister? Il existe quatre spectres devant le divin, quatre pierres angulaires : la notion d’incarnation de Dieu (soit représenter Dieu), la notion d’incarnation de tout ce qui n’est pas Dieu (soit représenter un créateur sujet de dieu), la notion d’obéissance (soit écouter Dieu) et la notion de désobéissance (soit ne pas écouter Dieu). Tout peut être qualifié selon ces quatre critères dans un monde narratif, et, le meilleur aspect, selon moi, dans tout ce schéma, est que personne, non, absolument personne, ne peut déterminer ce que sont les vraies réponses dans ces spectres sauf Dieu, vous et moi. Car Dieu est tout et rien, tandis que vous incarnez ce que Dieu n’est pas. Je suis, de votre point de vue, extérieur à votre univers de Cogito, donc, je suis un événement. Votre relation entre Dieu et vous est déterminée par votre réaction à mes dires. Vous existez, mais êtes-vous Dieu? N’existeriez-vous jamais,

selon vous? Dieu, Dieu seul vous emprisonne dans votre réflexion. Et vous, être humain, vous demandez si vous savez comment atteindre, sans doute, une once de sainteté face à un tel défi religieux. Sans doute que vous oubliez toutes les traditions, tout ce qui existe d'autre que vous, puisque vous existez puisque vous pensez à exister[28]. L'Équation Ultime et « *Deus ex machina* » portent une familiarité frappante.

La masturbation intellectuelle est un fléau qui se doit d'être éradiqué d'ici. Je suis un addict à la masturbation, même si c'est un tout autre sujet, mais j'essaie d'être le plus virtueux possible en me dénonçant comme je me vois. Je tente d'être authentique pour vous, mais surtout, je suis honnête envers moi-même. En fait, pour reprendre la masturbation en main, je tiens à vous dire que cela ne se classifie pas en tant que péché dans le catholicisme sans raisons : j'évoquais beaucoup plus loin, au début de ce livre, un orgasme intense que je vécus un moment donné. Eh bien, sachez que je ne vous mens pas. L'orgasme manipule les gens comme il leur sert à atteindre une impression de toucher Dieu.

---

[28] René Descartes pour plus de profondeur.

Alors pourquoi qualifier la masturbation de péché?

Parce qu'elle corrompt tout votre être. Certes, vous pourriez argumenter quoi que ce soit en suivant le sens se votre luxure, mais sachez que le corps ne supporte pas un niveau infini d'orgasmes... et le problème se trouve là. Vous n'atteindrez jamais l'euphorie infinie grâce à la masturbation, qui, d'ailleurs, repousse les gens en public, repousse les autres activités que vous entendez poursuivre ou, encore, repousse votre propre corps de sa santé lorsque le temps d'arrêter par épuisement (que ce soit de vos muscles, vos organes ou votre tête désillusionnée) vient. Et, pourtant, la masturbation semble vous donner une aide émotionnelle incroyable. Cette fanfare de fétiches ne consiste pourtant qu'à vous bourrer d'illusions afin de vous usurper de votre temps. Plus vous vous masturbez, plus vous voudrez vous masturber. Ce cycle ressemble beaucoup à celui des drogues ou de l'alcoolisme... et donc, voilà pourquoi le christianisme cherche à sortir votre main de votre culotte si l’on exclue tous ses aspects anecdotiques et que nous y retrouvons seulement la logique.

Mais Freud et le sexe n'en ont pas fini avec vous.

De la balançoire

Je ne pense pas que tu me connaisses, mais c'en n'est aucune raison de ne pas m'essayer. J'ai certes de ma libido, mais regarde-moi. Regarde-moi dans les yeux et dis-moi naturellement que tu es ici, sans moi. Regarde-moi dans les yeux et demande-toi si je n'étais pas celui qui te doit ta propre loi, sans même me défaire ce qui me construit.

Un jeu, ha! Alors, continue! Jouons. Je suppose que... Laisse-moi... deviner. Je te caresserais, mais je ne t'apprivoisais pas. Ainsi, je suis. Laisse-moi... Laisse-moi un moment seul, et laisse-moi garder la lumière allumée. Attends-moi, je te suis dans le corridor. Si tu veux, je peux t'allumer une banale flamèche, car je n'éventre pas les hommes par les coins de rues. Attends... Je te donnerai mon cœur si tu joues comme un voleur. N'aie pas peur, touche mon sien si tu le sens tien, puis donne-moi tout ton toi. Nos pensées se côtoient comme un chat et une souris, mais je me demande si je suis la souris. Allez, je te provoque! Prends-moi dans tes bras,

donne-moi tes poings d'adrénaline desserrés par le désir qui te force à larguer la pelle pour creuser comme un homme. Viens. Ô, mon amour de la lassitude du matin! Regarde bien mes seins, sinon, ah, non! Ne regarde pas, ne me regarde pas, moi! Allons, suis-je suis timide? Prends-moi encore et encore... Non, je rougis, cesse de me regarder! Je t'aime, mon amour! Ô, mon amour...! Que ferais-je sans le savoir de ton existence tachant toute ma pauvre vie imprégnée du lundi de racine à routines? J'ai la langue qui pend de ma bouche qui ramollit quand je songe à toi, qui plus rien n'éponge mieux ma salive que mon envie de vivre soluble à ton propre joli petit sourire, mais je me retiens les muscles de peine grâce à mon cerveau grillé. Il est une heure du matin, cette fois j'embrasse ma fenêtre, mine de rien, vin des champêtres en main comme si je vidais de l'air imaginaire pour te plaire de mes pauvres mains qui ne riment à rien.

J'ai le goût de presser tes lèvres contre les miennes en te pressant le visage las, comme mon chat qui me regarde ferait de belles guirlandes d'entrailles festives. Ses yeux me rappellent les tiens, sournois prédateur charmeur, mais je ne puis contenir mon envie... Mes pulsions

sexuelles me poussent à pénétrer mes ongles dans le ventre de ma proie, un vulgaire chat... Domine-moi, mon amour. Je te veux en moi. Ah, je vais jouir... Laisse-moi un instant... Ah... Anh...

Mon doux minet, donne-moi, approche-moi ta tête et donne-la moi, que je te caresse. Ô, mon amour, laisse-moi boire ta semence, ton sang dans ma démence, tes cris, tes chants perçants la vie...

Je t'en prie, sois mon amant, mon amour, mon âme! Et ne t'en fais pas pour le chat... il m'a simplement donné envie de le câliner très fort tellement il me rappelait toi.

1er octobre 2016

XXIème siècle, à la portée de mes doigts. Je me sens plutôt démuni de puissance. Mon bras s'étend jusqu'au bout de la carte. Je n'atteins pas de voyages. J'atteins, sauf toi. Et toute la musique du monde s'échappe. Presque d'un vase. Trop de musique. Mal de tête. Incompréhension pour ceux qui souffrent régulièrement à leur façon.[29]

---

[29] Jé souis complètamenté obsédé pareuh la genteuh féminine-a... Ah, oui,

Lettre déchirée du 11 Octobre 2015, écrite par la fille de la balançoire :

Mon Dieu... Je me sens si mal. Tu me manques, je t'aime tant... Mon amour, nous sommes en délit. Je t'aime. Quel sens

---

donneu au bien bon tonton Paris ton sermon, mais ton pèreuh! Il ne te veut qu'en enfant, mais moa, jé suis un homme, et jé né mé tiens qu'avec-qué que les hommes! Tiens, fais une uomo dé toi et prends cé magazine pornõ! Non? Bon, mon pétit garçon, jé peux té donner plein dé conseils, mais jé souis une grande romantico! Io ne pensio pas vraimente che tu sei un jeune homme impossibilamente viril et masculine, puisque tu sei assez d'un corps de mon sangti, si? Pouis, c'est che tu sei un uomo avec una tête sur les épaules pour venir mé voir au lieu dé ton stupido dé père, un vrai garnemente, avec sa guitaré! Assieds-moi, noi andiamo d'annuler mes rendez-vous charmants en un appellé galant por che ma sécrétaire se charge dé tout reporter! Ah, mais, si! Le temps, c'est, tu le sais probabilamente, de la monnaie, beaucoup! Molto, si? Heheheh!

donner à une boîte vidée de tout son sens? Peu importe comment on la regardera, elle gardera son utilité vidée. Et j'ai cette impression quand je te regarde. Mon Dieu... Je VAIS TOUS VOUS TUER. AIDEZ-MOI, À L'AIDE! Mon Dieu... Dieu... Dieu, aide-moi, tout-puissant... Mon amour me regarde et je ne le vois plus comme auparavant. Mon couteau se rapproche de ma gorge, je... Argh... Que FAIRE? AH, MON DIEU! AHHHHH! J'AI PEUR! MON BÉBÉ EST ENCHAÎNÉ PAR SA TOURTERELLE ET IL PLEURE ET JE LE REGARDE ET JE ME FAIS PEUR DANS LE MIROIR QUAND JE ME REGARDE! J'ai... J'ai DES CRIS DANS MA TÊTE.

Non... Ça ne peut pas se terminer ainsi. Mon amour, la prunelle de mes yeux... J'ai acheté des chaînes, encore, et des grosses, en métal, enchaîné, en amour avec lui, je... Je l'enchaînerai pour, coûte que coûte, ma vie. C'est mon bébé, c'est mon amour, je dois le protéger de lui-même, de moi-

Hmm? Pourquoi cet accent? La dernière ragazza que j'ai dominé était una latina! Hahaha!

(Je m'en vais.)

Ah, Monica! Pourquoi partir?!? Je te pleure!

même, je me serre le sein, je me serre la poitrine, je serre de mon poing mon cœur et peur. Peur. Peur. Peur. BATTEMENT. Argh, mon cœur... Cesse DE JOUER AVEC MES SENTIMENTS, CESSE DE ME MANIPULER, ARRÊTE D'ÊTRE DANS MA TÊTE! J'AI MAL! Ah... Ah... Ahhh... Mes... Paupières baissent mes mains, je... Ah, haha... Mon bébé, regarde ta chérie d'amour qui te dorlote comme il se doit bien... Oui. Je... t'aime. Ils me disent que mes sentiments me contrôlent, mes pages de syllabes brisées dans mon cœur, mais moi, je t'aime à la folie et jamais plus les mots ne domineront les montagnes devant nous. Mon amour, toi et moi sommes conçus par Dieu pour DEMEURER ENSEMBLE POUR L'ÉTERNITÉ, ARRÊTE DE ME LIRE, DIEU, ARRÊTE D'ÊTRE DANS MA TÊTE. Je...

Oh, mon Dieu. Gong des carioles, charriots de chocolat et nous qui nous présentons comme des rois à la porte d'un univers scintillant comme des éclatements de soleils astraux, comme des grandeurs blessantes d'yeux torturés devant une poudre de voiles lunaires. Toi et moi, écarlates, baignant dans un vêtement d'amour qui ne décompressera jamais sous le poids de nos lourds baisers indécents de sexes, excès des tremblements qui

chiffonnent les joues. Toi et moi, amour, qui dominent les mondes les plus vastes et profonds au fond de nous, comme des puits à brillances dès le fond du plongeon dedans la mort dernière des plus petits sacrifices.

La Terre a explosé comme un cerveau en crise

Ça y est,

Quelle fleur tu es.

Ça y aise,

Quelle fleur genèse.

Ding, Dong,

Ding, Dong,

Ding, Dong,

Ding, Dong.

Sonne la mort,

Sonne ton sort,

Sonne la fin,

Dieu, en latin.

Ding, Dong,

Tu es mort,

Ding Dong,

Reste fort.

Magnus Deus

Tu audi mi,

I mio amico,

Che io amero,

Ma veni.

Ma andiamo,

Al nostro amero,

Perche, Perche,

Spiacente.

La ragazza chi è la mia,

La mia lingua,

È morta,

Tua.

Perche io servo,

Perche io amero,

Perche, io, uomo,

Sto morendo.

COMBATS, RELATIONS, MATÉRIEL UTILE ET INUTILE, OBJETS, ARMES, ETC.

ou

LE CYCLE DU RECOMMENCEMENT

par

PARADISE INC.

I - PRÉAVIS À LA LECTURE.

Bien des choses ont changé depuis la légalisation des procédés narratifs, puis, l'illégalisation des procédés narratifs, puis, les autres choses. Les structures pertinentes sont devenues difficiles à cerner, puis bien d'autres choses sont arrivées. Nous vous offrons une simulation complète de la réalité, et ce, à un coût très abordable et pertinent pour tous, de tout âge. Nous préférons votre plaisir au-dessus du notre, parce que nous pensons que vous nous offrez une perspective de la vie humaine très intéressante. Il est entièrement possible d'acheter nos produits sans se soucier de nous, tout comme il est possible de nous aider dans nos recherches.[xx] *Paradise Inc.* travaille d'arrache-pied pour vous servir, et notre P.D.G. est ravi de dire servir cette entreprise, se idéaux concrets, depuis des années. Notre compagnie tient sur des fondements très importants, et nous tenons à ce que votre innocence soit une force, que vous compreniez toutefois que vous, être humain, êtes intelligent. Vous nous

faites confiance et nous vous faisons confiance, alors que nous ne cessons sans cesse de vous aider à vous aider à nous aider à aider nous. Nous vous voulons dans nos calculs. Nous sommes importants dans cet univers, car c'est selon vous que nous vous vouvoyons, selon vous que plusieurs choses arrivent. Cette phrase existe. Nous existons, vous existez, et il n'y aura surtout pas un être prédéfini par notre P.D.G. qui dirige désormais notre réalité qui viendra mettre un terme à toutes nos existences parce qu'il dirige un programme très spécialisé développé par un homme surnaturel qui a brisé les barrières de ce qui semble réel pour nous et que, en vérité, notre P.D.G. se nomme Warren. Nous évitons ce genre de problèmes (pour l'instant) et nous pensons pleinement avoir le contrôle de la situation. S'il vous plaît, aidez-moi, s'il vous plaît, je vous en prie! Je suis mourant! Je suis... Je suis Warren. Aide-moi, Archipelago. Viens me chercher (cette secrétaire, celle qui écrit ceci, n'existe pas). Ne remarque rien, ne lis rien, sois mort, Archipelago. Je suis Dieu parmi les Dieux, un vrai Titan qui servira à ta chute que j'ai déjà planifiée. Vous ne pouvez pas échapper au contrôle des réalités lorsqu'il est enclenché et dérivé tel qu'il l'est. Dieu,

toi, cher lecteur, aie le plaisir de me lire. Cette œuvre reprendra Archipelago et te le redonnera sous un joli petit angle bien chéri.

DEUS_EX_MACHINA *is booting up...*

II. - ARC

Archipelago se trouvait à bord d’un train, à bord d’une gare, qui s’était arrêté. La foule s’en allait et s’en venait depuis chaque arrêt, mais celui-ci vidait particulièrement cette locomotive de ses passagers. Un homme, tout droit devant Archipelago, s’éleva et mit la main sur l’épaule d’Archipelago.

— Hein, mais... Que faites-vous? demanda Archipelago.

— Je me demandais la même chose, sauf, à propos de vous. Regardez autour.

— Je ne reconnais pas ccet endroit.

— Moi non plus, mais cette émotion m’était planifiée, quoique je ne veuille pas m’éterniser sur mon histoire. Que faites-vous ici?

— Vous êtes curieux... monsieur, ajouta Archipelago, après avoir sculpté la stature de l’homme devant lui.

Et ce dernier vint s’asseoir aux côtés d’Archie.

— En effet. C’est plus ou moins ce qui m’a mené jusqu’ici. Mais trève de bavardage, dites-moi tout simplement ce que vous pouvez bien faire dans un métro bondé à dormir à une heure pareille, en plein milieu du chemin vers la grande ville. Ne prenez-vous pas un grand risque?

— Oh, eh bien, je ne me crois pas plus faible qu’un autre, et puis... c’est gentil de vous inquiéter pour moi, mais je ne crois pas risquer grand-chose dans une si petite cabine qui soit si peu remplie de, soit dit en passant, bons samaritains comme vous. Quel danger craindrais-je ici?

— Moi, entre autres choses.

Silence.

— J’assume tout simplement qu’il est mon devoir de protéger des citoyens tels que vous autres, irresponsables bohèmes, même si je ne viens pas d’ici.

— Pourquoi?

— Parce que je suis l’homme le plus fort dans ce train.

— Pourquoi?

— Parce que je pourrais vous briser le crâne en un rien de temps.

— Très juste, mais il en va de soi pour quiconque, et puis, vous, vous êtes un peu bête de vous adresser à moi avec cette sorte d'indiscrétion digne des gens stupides qui assument qu'ils sont automatiquement invulnérables parce qu'ils se protègent physiquement mieux que le commun des simples mortels que nous sommes.

— Vous vous décrivez beaucoup en réponses et questions, petit homme.

— Merci; cela me plaît, c'est tout inné et simple, chez moi.

L'homme assis à côté d'Archipelago expliqua qu'il venait d'un tout autre continent que celui-ci et que ce continent se nommait la Germanie. Archipelago ignorait l'existence de cet endroit.

— Mais je n'y suis pas né; seulement, je m'y sens bien. Et ma curiosité engendra une dévotion pour cet endroit. Et je tire ma sagesse et ma force de la Germanie, quoique mon lieu d'origine reste dans mon cœur.

— Tout cela me paraîtra peut-être davantage familier lorsque vous me direz quel nom porte votre place natale.

Hélas, l’homme ne se souvenait même plus du nom de sa place natale dans sa langue maternelle.

— Il ne me reste plus que mes racines germaniques. Mes gènes demeurent dans mon inconscient, sinon.

— Très bien, monsieur. Alors... vous souvenez-vous de votre petit nom?

— Ça... non plus. Je ne m’en souviens plus.

— Quel hasard! Moi aussi, je dus m’inventer mon nom! « Archipelago ». Cela vous plaît?

— Certes, mais pourquoi choisir ceci au-dessus des noms habituels?

— C’est un mot inventé. Il n’a aucune signification... Il s’en crée une, tout comme... le vent. Ou moi-même, essayant de me justifier.

L’homme parvenait à suivre le raisonnement d’Archie en regardant le compartiment du train défiler des paysages obscurcis par la nuit grâce à ses fenêtres de croisière. Comme le vent, la signification de

tout perdait sa crédibilité devant la perte de son nom, du nom de l’homme germanique.

— Ne plus me remémorer mon nom m’effraie un peu, monsieur Archipelago, notifia le grand musclé.

— Pourquoi?

— Je me sens... perdu. Laissé dans les bras du hasard, en ce voyage qui me mène je-ne-sais-où. J’adore l’Impératrice Germanique, celle pour laquelle notre nation se bat. J’adore ma famille là-bas, au loin. J’adore mon école, ma formation, ma force, mes amis et tout ce que je gagnai de mes tuteurs, mais qui donc saura me définir d’autre que le hasard?

— Moi. Et je te nomme Taraut.

Taraut.

— « Taraut »?

— Oui, comme le jeu spirituel du destin, joué aux cartes. « T-A-R-A-U-T », que l’on écrit.

— Jamais entendu parler.

— Ça, alors! Vous devez sans doute manquer de bons jeux, chez vous, alors! Ou

de mauvaises voyantes, haha! Cela importe peu. Ah, mais...

— Quoi?

— En fait, je crois que ça s’écrit « T-A-R-E-A-U-T ». Non, « T-A-R-O-T ».

— Peu importe; j’aime bien ta première épellation du mot. Je vais m’appeler Taraut.

— « T-A-R-A-U-T » ... Tu sais, le tarot est censé représenter le destin. En pigeant des cartes. Qui ont plusieurs symboles. Je t’en achèterai un quand nous serons en ville, et tu verras.

Taraut acquiesça de la tête, sans se rendre compte (pour l’instant) du fait qu’il avait plus ou moins été apprivoisé par le semblant d’un être normal.

La prochaine ville qu’ils visitèrent ne fut point complètement leur dernier arrêt du voyage vers la destination finale : c’était là, dès la fin du trajet du train, vers quelques heures du matin, que la ville marchande s’étendait sur plusieurs dizaines de kilomètres. Elle composait, entre autres, la vraie ville à visiter, mais pour signifier l’importance de la vraie destination, on ne zieutait que toute cette vente de garage, cette arnaque appropriée, pour cerner

l’importance de la grande ville suivante (qui faisait partie de la petite ville ci-présente). La première chose qu’Archipelago remarqua, dans toute la foule, se résumait en une peluche bien habillée. En forme de la gentille Alice, dans une stature de rêverie, la peluche semblait confortable, mais trop douce pour représenter la réalité. Archipelago le savait. De plus, Taraut, qui regardait tantôt autre chose, porta son regard sur la même vitrine pour commenter :

— Je crois que ce magasin de jouets manque de trucs pour garçons.

— C’est peut-être leur spécialité.

— Quoi, donc?

— Les trucs de filles.

— Peu importe. Ils ont un petit soldat, là, non? remarqua-t-il en pointant un petit jouet de soldat. Ça, c’est un vrai jouet : efficace, super, admirable...

— Et viril, acquiesça Archipelago.

Ils entrèrent brièvement dans le magasin. Archie se propulsa vers le petit soldat. Taraut observait attentivement les petites personnes irréelles; toutes les figures

masculines n’imposaient pas vraiment le respect. « Surtout ces clowns », pensa-t-il. Mais les clowns l’effrayaient probablement plus que les soldats, donc il mit terme à sa discussion avec lui-même et regarda rapidement les jolies demoiselles avant de rejoindre Archipelago (à la caisse). Le jeune homme voulait acheter le soldat.

— ...Mais je n’ai pas un sou sur moi, bredouilla-t-il.

Taraut fixa le regard suppliant de son ami avant de partir dans sa bulle. Il fixait froidement son ami, qui, peu à peu, sentit cela. Le jeune Archipelago se mit à fixer le soldat comme l’imposant Taraut le fixait sans bouger. Archie ignorait dès lors complètement son ami de l’équation, puis, songea à fuir avec le jouet. À cette idée précise, Taraut sortit de la torpeur fugitive et lança :

— Je crois que je vais te le payer.

— Ah, bon? mima Archie, conservant la même froideur que son ami dans l’ambiance.

— Oh, certes. Je possède un budget digne d’un des plus grands soldats de Germanie. Ils me choisissaient pour voyager en quête

de nouveaux apprentissages, de nouvelles expériences et, peut-être, de nouveaux guerriers.

— Des guerriers? Quelle guerre combattraient-ils?

Et, alors, Taraut se mit à expliquer comment l’eau ravageait son pays et comment le peu de gens qui se qualifiaient pour la grande épreuve qu’était de défendre la Germanie manquaient de plus en plus à l’appel, tandis que l’eau ravageait de plus en plus de nettoyages.

— Et ça, c’est tout simplement triste, dit Taraut.

— Je vois.

Le duo tenta de procéder au paiement du jouet, mais personne ne se trouvait à la caisse. Archipelago hallucina et crut qu’Alice était derrière le comptoir de la caisse, mais la pauvre n’était qu’une vulgaire poupée, tandis que la vraie Alice se reposait calmement sur sa tablette, devant la vitrine. Il ne se présentait tout bonnement aucun vendeur dans le magasin de jouets. Même dans un bureau derrière une porte, le rien se trouvait.

Archipelago sortit du magasin avec Rodric (soldat depuis on-ne-sait-quant) dans les mains. Taraut remarqua qu'on trouvait de tout en cette ville étrange, se demandant par la même occasion ce qu'on, possiblement, ne trouvait pas dans la vraie attraction de cette cité.

— Vu notre visite dans la joueterie[30], nous manquons visiblement d'amis en cette plaza[31].

— Bien vu, bien vu. Mais se trouvent ici même des... massages! lança Taraut, après avoir lu l'enseigne du premier carré. C'est splendide!

---

[30] Magasin de jouets.
[31] Endroit public rempli de magasins (tiré de l'Anglais).

III. - VOLER UN CŒUR

Les massages représentent comme les mains se lèvent, parfois, sur le marché de la ville marchande. Parfois, les gens reprennent leur gaieté et offrent en cadeau plusieurs milliers de dollars. Ou des billets pour se faire masser. Ou les deux. Assurément, il existe plusieurs personnes capables de masser. Cet art s’apprend comme tous les autres : par l’expérience. Cela mène parfois à des amateurs agréables, puisque, bien sûr, l’art de masser consiste à, enfin, pour certains, donner plutôt que recevoir. Les gens amoureux massent souvent d’autres gens pour les amourer. Certes, nous conversons encore ici à propos du domaine expérimental de la chose, même si là où je veux en venir, nous évoquons de l’argent. Les massages séduisent parfois à un point où le retour est impossible pour les sujets de cette pratique : ils s’y voient accros, complètement dédiés, que ce soit par plaisir ou par pure luxure. Les démunis de richesse, toutefois, ne songent pas au massage en permanence; ils ne peuvent

pas s’y adonner s’ils vivent avec des partenaires qui ne s’y consacrent pas. Et puis, enfin, même si votre partenaire sait masser quelque peu, cela ne génère pas le plaisir d’une pleine expérience; on peut être trop rude, trop brusque, ou encore, trop juste sans assez l’être ici ou là. Bref, les gens de nos jours ne savent pas que l’art du massage est en dormance. Les hôtels et complexes à plusieurs étoiles s’offrent des promotions plaisantes en engageant des masseurs et masseuses.

Une grande ville oublie souvent les tendresses, et les gens oublient surtout l’action humaine dans le massage, qui consiste pratiquement à travailler pour générer le plaisir sensuel, mais non sexuel; érotique, mais pas trop. Les massages de qualité, même dans les hôtels à plusieurs bredouilles jaunes comme nous l’avions évoqué dans nos précédentes têtes, s’excluent eux-mêmes de l’équation : comment pleinement apprécier un réel travail si la rémunération est son seul motif? C’est là davantage d’un service que nous parlons que d’un réel art. Ainsi, voici toutes les raisons de l’obscurité du massage en tant qu’Xième art. Le sens du toucher, après tout, représente une majeure partie des êtres humains, comme

la vision ou l’audition (soit les arts visuels ou musicaux (ou audiovisuels)). La raison pourquoi personne ne « comprend » « l’art du massage » à son « plein potentiel » ne se résume pas en quelques simples lignes. L’expérience de l’ultime potentiel du massage est à la fois très limitée et dynamique. Limitée, car peu de gens s’avèrent capables de la réaliser à son plein potentiel tout comme peu d’entre nous ne peuvent aucunement l’apprécier (que ce soit par goût personnel ou par manque d’occasions, le deuxième cas étant, je crois, plus commun). L’expérience est aussi dynamique, parce que personne au monde ne possède l’exacte anatomie d’un autre être. Bon, certes, peut-être que les clones et les siamois savent se comprendre, mais ils ne forment pas un tout hétérogène et dispersé de manière exacte : les siamois possèdent chacun quelque chose de différent (mentalement) à l’autre siamois, et les clones n’existent pas au même endroit : ils se ressemblent beaucoup plus que tout ce qui s’adonne à la norme en tant que paire, mais vous ne pouvez vivre la même expérience que votre clone *simultanément*.

Désolé, j’ai sorti du droit chemin. Bon... où en étions-nous? Ah, oui : les

massages parfaits. Ils ne semblent pas exister, mais quelques indices nous portent à croire, outre qu'à l'intérieur de ce récit, qu'ils nos côtoient dans l'ombre des sensations : le sexe porte ses fruits. Et c'est un potentiel dérivé du massage érotique. Le massage, la friction elle-même, porte à l'orgasme. Mais ce n'est pas là l'art du massage pleinement accompli. Le massage thérapeutique, et, plus précisément, sa sous-branche thérapeutique, consiste en un second pilier de l'art du massage ultime : il soigne (que ce soit mentalement ou physiquement), quoique ce ne soit qu'un aspect trop concentré et impersonnel des commerces à lui seul. Pour en venir au troisième pilier, après le plaisir et la réparation, nous retrouvons l'affection, car, effectivement, l'art du massage, aussi bien effectué soit-il sur un client, devient rapidement oublié, ou, comment dire, « aliéné », si on le compare à celui de l'amoureux tendre et affectueux. Cela va sans dire que le quatrième et ultime pilier est l'exécution elle-même, soit ce que les amoureux échouent souvent. Même les masseurs dédiés au massage ne savent plus comment masser correctement leurs chéris, que ce soient des partenaires, des amis ou de simples membres de la famille :

un masseur-travailleur est un masseur oubliant l’importance et la gravité de son métier, un masseur aussi impur qu’un écrivain se rabattant à sa gazette, à son public, à l’intellect ou au niveau de compréhension et d’aisance des autres. Le massage parfait, tout comme l’écrit parfait, rassemble ses qualités naturellement et séduit son récepteur avec dédication, comme s’il le poursuivait sans cesse, du plus profond de l’inconscient.

Alors... pourquoi le massage n’est-il pas comme le dessin ou la guitare? Eh, bien, ce n’est tout simplement pas un dessin... ou une guitare. Mais c’est quelque chose, laissez-moi vous l’assurer : c’est un art non trop apprécié, pourtant transmis de génération en génération, d’écrit en oral jusqu’à, même, le moral de notre société : masse ceci, ne masse pas cela... Les codes et les genres de massages existent, ils s’explorent en profondeur. Vous vous rendrez compte de la gravité de tout cela seulement lorsque vous aurez vous-même massé avec hardiesse, ardeur, de tout votre cœur et votre patience, jusqu’à ce que vos paumes et vos pouces vous heurtent profondément, tel l’artiste devant le canevas, la page blanche, le vide.

Le magasin de services, sinon l’hôtel surnommé « Massage » que Taraut avait remarqué, s’étendait bien au-delà du simple mot sur une pancarte carrée. Les employés, noyés dans un bazar parmi tant d’autres concurrent, avaient exigé une bâtisse plus haute. À la base, le gérant du marché ne proposait que des massages, mais cette demande lui avait ouvert les yeux. Qui espère hériter d’une brique blanche gigantesque et pourrie, d’une vieille grand-mère exotique et d’une tonne de femmes maladroites? Certainement pas le gérant de massage. La propriété appartenait à son père, et il ne s’y présentait pas : elle lui rappelait trop son aîné décédé. Cet enfoiré de vieux crouton, pendant ses heures où il respirait encore, avait osé ne pas offrir d’autres héritiers et forcer son seul fils à prendre soin de ses bâtisses de massage. La mère de la famille, depuis longtemps défunte, n’approuvait sans doute pas, du ciel, l’entreprise plutôt concrètement exploitante des femmes et de leurs capacités. D’ailleurs, ceci mena le nouvel héritier à engager plusieurs hommes masseurs. Cette décision rendit plusieurs jeunes femmes timides du magasin mécontentes et frustrées, quoiqu’aucune d’entre elles ne démissionnât. Donc, pour

ainsi dire, une bande de femmes frustrées prirent le deuxième étage en otage. Les habitués (c’étaient tous des hommes) des services se fâchèrent à l’idée que leur vieille femme puisse venir se faire masser par de jeunes beaux matelots et qu’elles finissent par découvrir que leur pauvre vieux se fasse ne serait-ce que toucher par une autre de la gente féminine (ce qui est une pensée très ironique en soi). Le temps passa, puis, les employées s’associèrent de plus en plus avec hommes. Certains employés finirent même par se mettre en couple, ce qui mena à de vrais potins et scandales. Ces ragots ne dérangeaient pas le directeur de l’établissement pour deux raisons. La première : il ne tenait pas du tout aux petites entreprises de son vieux défunt. Ses autres marchés et logis avaient tous pris le clos suite à l’héritage du fiston, et, véridiquement, seulement l’entreprise de massage perdurait grâce à sa force... et à son deuxième atout : la vieille grand-mère exotique de l’établissement. Elle ne rencontrait que peu de clients, mais, à titre de tutrice, son rôle tenait la bâtisse avec efficacité. La sage-femme servait de conseillère aux autres; elle n’avait pas du tout flanché lorsque le propriétaire avait déclaré vouloir engager des hommes. Cela

lui plaisait de la même façon neutre dont toutes les petites choses de la vie lui plaisaient. Elle eut raison de garder son attitude dans la foule de protestations : au final, c’était elle que les jeunes employées venaient voir pour accepter leur sort, savoir quoi faire pour séduire l’autre employé, puis, pour savoir comment gérer une rupture amoureuse. La vie venait comme elle partait chez la vieille femme. Elle parlait une langue exotique qu’elle prétendait familière aux animaux, mais peu de gens s’y intéressaient vraiment. Le cycle de la nature perdurait dans toutes les petites choses, vivantes ou non, par leur âme (selon ses croyances). La vieille femme résumait, donc, le deuxième atout du propriétaire. Les jeunes, plus audacieux, transportaient l’énergie positive de la dame en souhaitant étendre le bâtiment en longueur : ils agissaient avec assurance alors que la vieille massait tel un cœur qui donnait vie à chaque battement, sans toutefois se soucier de la faucheuse qui pouvait tout aussi bien la rejoindre quand bon lui semblait; un massage cardiaque, le sien, le dernier, et puis, hop... c’est terminé. Ce fut d’ailleurs ce qui arriva, mais pas avant la finition des rénovations et un événement bien particulier.

Sortis des petites ou grandes villes, les ex-étudiants, formés et parés au massage, constituaient le passe-temps le plus joli des joies du tutorat de la vieille. Si elle sentait qu’un nouvel arrivant était plus décidé que les autres, elle mettait de l’emphase sur lui, et il finissait par exceller. Les gens à l’énergie négative s’attiraient des ennuis seuls (et prenaient souvent la porte de derrière par eux-mêmes). La vie de l’ancien propriétaire durant, les masseurs se ramassaient dans un tas plus chaotique, comme celui qui régnait dans les rues du bazar urbain d’en-dehors. Suite à la rénovation, on crut presque que l’ambiance du nouveau patron mettait le bonheur à un endroit propice. Les filles finirent par s’accepter, à s’aimer dans le domaine du massage présent. Les habitués trop nauséeux partirent de leur plein gré. La vieille femme sondait de mieux en mieux les bonnes âmes, puisqu’elles se présentaient de plus en plus facilement : avec une majorité de filles heureuses, les malheureuses changent ou partent immédiatement. Ce cycle de renouvellement mena à une ère de prospérité jamais vue chez « Massage ». Le nouveau patron alla de plus en plus souvent se faire masser dans son propre magasin, à

la fois par attirance pour le succès et par obsession pour des rapports de chiffres d’affaires. Au début, le patron ne crut pas à l’explosion de ventes de services, mais il dut se mettre à l’évidence du fait que la grand-mère exotique ne changeait pas de routine, qu’elle le massait toujours mieux que les filles, et que ces filles souriaient. L’ambiance lui donnait un profond sentiment de satisfaction, si profond que Freddy[32] croyait rêver. Il tentait de se réveiller à chaque rapport de la vieille femme, mais elle l’endormait de mieux en mieux avec ses massages. Les yeux du propriétaire perdirent leurs cernes peu après les rénovations, et ce bon jeune homme, qui croyait que son père l’avait privé de son rêve de devenir un petit comptable bien à l’aise, sentit enfin que son vrai rêve se présentait comme une réalité : le repos, si tendre, se jetait dans ses bras comme une caresse veloutée de nuage à chaque massage de *sa propre compagnie*. Cela rendit Freddy très fier de son magasin, au point où plus personne ne le surprenait à attaquer des yeux les autres vitrines comme un guépard enragé. La grand-mère exotique n’eut plus besoin de rassurer

[32] Le nom du propriétaire était Fred, mais on le surnommait Freddy.

Freddy à propos des chiffres d‘affaires. Le bâtiment atteignait littéralement le septième ciel, tandis que le patron s’offrait des cigares et des promotions. Au moment du passage d’Archipelago et de son ami, tous ces événements s’étaient déjà produits, mais ils ne s’en rendirent pas comme, ayant le regard trop terre-à-terre cette fois-ci.

Enfin vinrent le dernier mois avant la crise cardiaque inattendue de la bonne et vieille femme. Au cours de celui-ci, elle reçut un nouvel employé sous forme, à priori, de nouveau client surprise. De petite silhouette, le fin et doux jeune homme l’émut sur-le-champ. Son sens du calme la surprenait, même elle, qui s’était habituée à endormir des clients difficiles. Le sourire mignon et courbé du « petit », comme elle en vint à l’appeler, lui dans la vingtaine (et elle dans l’âge d’or), lui rappelait un de ses petits-enfants de son pays. Elle avait quitté son pays, que les gens d’ici appelaient la « Nouvelle-France », par une décision très aléatoire qu’elle regrettait amèrement pour la simple raison qu’elle s’attachait facilement aux gens et qu’elle regrettait de les perdre. Elle raconta au « petit » comment toute sa vie s’était déroulée, et, soudain, elle se rendit compte que sa

session de massage avait pris une tournure émouvante pour elle-même. Elle n’avait pas l’habitude de s’ouvrir ainsi, donc elle était vouée à la surprise. Tout de même, ce « petit » ne fit que gagner en confiance de la vieille. Elle l’adopta plus vite que l’éclair dans la bâtisse lorsqu’il s’ouvrit à son tour, tout gentil, en disant qu’il avait été formé comme masseur lui aussi et qu’il souhaitait expérimenter un massage de personne expérimentée en venant au grand « Massage ». La vieille dame craquait pour le petit, qui fut placé parmi les femmes malgré l’hésitation du propriétaire. « Après tout, c’est cette vieille dame qui a le flair pour ce genre de choses », lançait finalement l’homme. Et les femmes du plus haut étage, le « cinq étoiles », rendirent les clients quelque peu confus et les employés quelque peu jaloux en chouchoutant ou détestant le mignon petit apprenti de la vieille, au sommet des tonnes et des tonnes de filles. Tous l’aimaient à ce qu’ils croyaient être sa juste valeur lorsqu’ils l’observaient rougir ou balbutier; soit ils le chérissaient ou le jalousaient, mais, au final, ils ne l’observaient pas... masser. Les apparences trompaient : ce presque garçon, même cocassement surnommé «

Boytoy » par Freddy[33], reprenait en vérité l’art du massage sous son aile. Tout l’héritage de la vieille femme lui allait davantage qu’aux autres. Elle dédiait parfois de nombreuses heures, en plein soir, à l’enseignement de ses techniques à son favori (répondant au nom de Mai).

C’est Mai qui, plus ou moins, causa la mort de la vieille femme.[34]

Lors d’un doux après-midi ensoleillé, Frédéric se promenait d’étage en étage, n’ayant rien à faire. Il observait parfois ses employés avec politesse et semait quelques courtes conversations ici et là sans trop s’attarder. Il arriva au dernier étage avec une excitation réservée qu’il gardait pour chacune de ses rencontres avec la grand-mère exotique. Frédéric se faisait un café, quand...

---

[33] (Freddy payait le salaire du jeune mignon pourtant non-utilisé pour masser des clients, donc il pensa que ce n’était qu’un divertissement que la grand-mère et les filles adoraient.)

[34] Et, encore plus étrangement, ce ne fut pas lors d’un mois de Mai.

— Oh, mais je suis certain qu’il ne masse pas si bien que ça.

— Mais si, je vous l’assure, déclara la vieille dame.

— Nous ne l’avons jamais vu masser, pourtant, patronne!

— Alors couchez-vous juste ici, ma chère.

Et l’employée se coucha sur la table, prouvant presque sa fierté. Freddy continua d’observer de loin, même si, en temps normal, il aurait réprimandé toute employée s’adonnant à cela. Il sirota longuement son café, à la fois curieux, amusé et perplexe, tandis que Mai sortait de la petite foule de masseuses dans la salle plutôt vide de clients. Mai se mit à masser et à masser sans arrêt la jeune femme, qui sembla gonfler comme un ballon. Soudain, cette dernière lâcha un soupir surprenant.

— Oh, mais... quelle technique!

Mai cessa de masser, rougissant.

— Continue! Allons, continue! Je veux voir si tu masses si bien que cela!

Mais la voix de la fille la trahissait; son ton en disait long sur son émerveillement. Une autre masseuse la poussa brusquement de sa place, rieuse.

— Tu mens! Moi aussi, je veux savoir ce qui se passe quand « Boytoy » masse! lança la deuxième fille, enjolivée.

Et Mai massa et massa jusqu’à ce que...

— Ah, non! Ce n’est pas juste! Ramona n’a pas le droit de dormir au travail!

Freddy rabaissa son café pour une unième fois : c’était Ramona, une sceptique. Son truc pour mémoriser le nom de cette femme était de se dire « Ramona ramène les gens sur terre ».

Mais Mai massait et massait, jusqu’à ce que...

— Bon, il suffit, fit la vieille. Vous avez compris que Mai n’est pas ici sans raison. C’est mon successeur, voyez-vous...

À ce moment-là, le propriétaire s’avança dans la petite foule.

— Vraiment? Lança-t-il.

— Oui, fit la grand-mère. Je lui ai tout appris... Ce garnement apprend vite, ainsi puis-je dire!

— Vous me surprenez, grand-mère. Pourquoi choisir un successeur?

Toutes les masseuses se turent.

— Oh, eh bien, vois-tu, mon cher Freddy, une femme comme moi doit savoir quand lâcher la serviette... Je ne voulais tout simplement pas partir avec mon art, le meilleur, laissé en vain.

Silence. Certaines filles se croyaient meilleures que Mai, mais en le regardant, elles ne pouvaient se blâmer de jalouser une mine si rougie.

— Maintenant, nous devrions cesser nos plaisanteries et retourner à notre boulot, ajouta la vieille.

— Certes, mais... je crois que vous méritez vous-même un massage, non?

— Hein? Moi? rit la vieille dame. Ce n’est pas nécessaire, allons!

— Si! Allez, étendez-vous. Votre élève vous massera! Qui de mieux pour le faire que le fruit de vos propres efforts? Vous le

méritez, après tout ce temps. Vous savez, vous méritez ma gratitude. Je vous donne une promotion.

Les masseuses applaudirent avec émoi la vieille dame, mais cette dernière les ramena dans le calme après leur avoir fait remarquer qu’elles se trouvaient dans un salon de massage.

— Bon, eh bien, Mai, si tu veux bien me masser...

— Avec plaisir, madame!

Elle se coucha sur l’ensemble de massage de luxe.

— Merci, c’est gentil à toi de... me... masser.

Mai la massait déjà alors qu’elle le remerciait. Il la massait, la massa et la massa jusqu’à ce que... que... Oh...

— Oh...! Oh, par le ciel!

La vieille dame mourut d'une crise cardiaque, dans l'extase d'un massage ultime, sous les yeux de tous.[35]

---

[35] Puisqu'il y eut tant de témoins et d'émoi dans la joie de la voix de la vieille, aucun ne pouvait inculper Mai de quoi que ce soit. Eh, la vieille dame mourut même avec le sourire figé jusque dans son cercueil!

IV. – DISCUSSION ENTRE AMIS

Archipelago reposait sur le sol, seul, tandis que son ami Taraut pleurait dans la pièce d’à côté. Le petit soldat jouait tout seul pendant qu’Archipelago se doutait de la situation. Il alla voir son ami, lui demanda ce qui n’allait pas; tout et rien venaient et allaient. La Germanie était un pays éloigné, donc Archie ne pouvait pas s’attendre à comprendre son ami éloigné. Ils discutèrent un peu, puis on sortit du papier sur lequel un jeune homme dessina des cartes de tarot. Ces cartes, vagues pour l’autre, ne ressortirent pas de leur temps de service pourtant bredouilles. Taraut se lassa des explications vaines d’Archipelago l’archaïque, tandis que ce dernier se frustrait.

— Oh, mais le monde est finalement sans quelconque but, mon cher, et puis, nous autres, nous sommes qui, véritablement, pour croire en la nouveauté de cette ville? Cette cité est normale.

— Terriblement faux et vrai à la fois... Je me soucie de ta condition, mais je ne te

comprends pas. Je ne suis pas capable de te comprendre, tu ne sembles pas ressentir ce que je ressens.

— Et puis? Qui sommes-nous pour dicter les sentiments? qu'importe tout cela! Cria Archipelago, jetant son jeu de cartes. Rien n'est prédestiné! Tout est hasard! Tout ce que je fais, soulignait-t-il, tout ce que je *fis* fait partie d'une exploration continuelle de l'inconnu, et, tout bonnement, personne ne doit m'enlever cette envie en moi de toujours affronter ce qui m'est *dû d'être inconnu, puis connu.*

— Bon, je vois... Le développement d'un personnage n'est pas nécessairement de se faire changer; ce peut être d'être sculpté à travers, avec le temps.

— Exactement! continua Archipelago. Nous vivons dans un monde absurde, déjà dénudé par tout le monde et dénué de sens! À quoi bon quoi que ce soit? La vie est... comme un flot. Je me vois... J'y flotte et je me laisse emporter doucement jusqu'à ma mort...

Taraut se sentit désorganisé soudain, alors il refusa de céder ces dernières confessions d'Archie. Il se contenta de s'opposer à lui, mais il ne se défendait de rien de plus.

Ultimement, nous ne saurons jamais qui aura vraiment raison dans quelle situation, puis, nous ne saurons jamais l'ultime vérité, baignés dans une lueur étrange, tels des pantins qui se doivent de continuer à danser sous un feu de lumière psychique des réverbères irréversibles.

Archipelago s'en tint à cette pensée, puis se mit à diverger de son Cogito en sortant de l'hôtel dans lequel lui et son ami résidaient. C'était, lors, la nuit. Un homme plutôt jeune en l'apparence fumait une cigarette sous un lampadaire. Archipelago le rejoignit sous le clair de lumière. L'homme fixa Archie. L'hôtel, non pas que l'autre le savait, réservait encore de son temps pour le locataire, qui voulait simplement prendre une bouffée d'air non claire et pure, mais plutôt, autre en un autre moyen.

— Qui êtes-vous, monsieur?

— Je suis Archipelago. Vous?

— Vous pouvez m'appeler Albert. C'est mon nom.

— Très bien, Albert... Comment allez-vous?

Il éteignit sa cigarette.

— Oh, je vais bien. J’attends mon éditeur. Il est sensé venir me chercher.

— Vous aurez une belle conversation.

— Ça, je n’en doute pas. Au fait, je ne doute de plus rien du tout...

— C’était évident dans vos yeux à partir du moment où je vous ai regardé éteindre votre cigarette.

L’homme se dégourdit les mains.

— Je les vois. Ils arrivent.

C’était une vieille voiture.

— Au plaisir de vous revoir, monsieur Albert.

L’homme ne répondit pas, mais acquiesça sereinement de la tête. La vieille voiture, visiblement tout droit sortie d’un temps tout autre, repartit dans le noir, avec sa radio qui jouait une chanson particulière.

— Ces temps-ci, personne ne se rend compte que les lampadaires font fondre la ville de tout décor.

— Et que la noirceur et le son ajoutent tout, ajouta Archie.

— ...Rentrons, conclut Archie.

Taraut rêva à un jouet, un soldat, qui détruisait un visage de porcelaine de poupée. Dans son rêve, Archipelago s’évadait de la planète avec un garçon blond aux yeux bleus, mais il n’allait pas sur une autre planète. Et Taraut ne savait pas comment interpréter son rêve, car il ne croyait pas qu’un rêve aussi bizarre pouvait exister et lui provoquer une grande détresse, un manque profond de quoi que ce soit. Taraut tenta de sonder, au plus profond de son être, une vision de son père, de sa mère ou de sa patrie, mais il ne se souvenait que de la Germanie. Qui d’autre que la Germanie à se souvenir? Cela aurait été, selon Taraut, une phrase qu’Archie, au passé digne d’un rêve, aurait pu se permettre de cracher avec nonchalance. Et cela le terrifiait. Archipelago ne possédait aucune notion de l’importance à travers le temps, que ce soit dans un futur ou un passé absolu. Le germanique tenta de s’inventer une destinée, comparable à l’armure blindée de la conscience d’Archie, mais son expérience échoua terriblement, puis ce fut ainsi qu’il se réveilla en pleurant.

V. – UN MASSAGE VENANT DU PETIT PRINCE

La femme. Quelle créature! Plusieurs milliers de scientifiques l'étudièrent au cours de l'histoire, mais jamais personne ne sut réellement qui était la femme, pas même alors que les robots dominaient l'espace et que l'opéra historique intergalactique du futur se dénouait avec émoi. Non, jamais personne, futur ou passé soit-ce, ne comprit la femme de manière intime dans tout le dynamisme de la dualité. Expressément, pas même les femmes ne savaient comment exprimer tout leur mécontentement lorsque les hommes ne savaient pas les comprendre. Peu importe; la femme se formulait en une brique de pensées différentes des chromosomes « XY », ce qui donnait un réel chamboulement de valeurs depuis les cavernes, mais, dans un spa intense et nouveau du billet, la femme de la situation ici présentée ne rassemblait pas un ensemble de choses suffisantes pour justifier son conflit. À vrai dire, pour multiplier les divisions, mettons simplement

en ces brefs mots que la femme dont on cherche le nom ne veut pas croire aux massages ou aux spas même s’il lui arrive de se sentir toute endolorie ou, toute endormie, ravie par un petit horoscope de rien du tout du matin (devant un café et du papier). La femme possédait des amis, mais ils ne la comprenaient pas comme ils comprenaient les autres femmes, et, elle-même, la paire de briques compactes de matière grise cachée sous un grand automobile de muscles anormaux pour une femme, ne se comprenait plus beaucoup. Ses muscles lui faisaient douleur, ses tempes se resserraient chaque jour un peu davantage contre sa maçonnerie fine, rendue bavaroise. Dans un cocktail d’émotions fortes, la femme forte s’accepta une torture au titre du plaisir de plaire à son amie qui lui offrait des billets de spa. Mais ce n’était clairement pas un spa! Ce n’était qu’un ensemble de massages, c’était un magasin nommé « Massage ». Ha, ha! La souffrance des autres faisait le bonheur des uns. Et donc, la femme musclée, dont Mai dévoilera le nom dans le futur, se contenta pour l’instant de s’apitoyer légèrement sur son sort dans sa tête pendant que ses amies, filles, rirent en chœur devant la pancarte simplette. La porte s’ouvrit, on

guida les femelles jusqu'aux femelles, car on savait parmi les clientes qu'inviter la fille musclée à un massage aurait mené dans le champ. Donc on massa à l'étage à cinq étoile la célébrité bagarreuse qui cultivait ses muscles. Et seulement des filles purent observer son corps nu d'Apollon exagéré. Une pelletée de personnes différentes partageait une même impression : « Wow, comme cette fille est musclée! » Mais pas Mai, le seul homme de la pièce. Dans un schéma pyramidal, on pouvait cerner la particularité de ces deux sujets qui se rencontrèrent finalement au-dessus d'un cours d'événements dictés par l'alignement des étoiles :

— Bonjour, mademoiselle. Faites vite, nous...

— Je suis un homme, madame.

— Hein?

— Désolé. Je ne voulais pas vous offenser. Comment vous appelez-vous?

La femme regarda ses amies avec hargne, qui se plaisaient dans des massages.

— Je m'appelle Elizabeth de Beauvoir. Finissons-en avec tout ceci. Massez-moi et partez.

La femme se tenait debout.

— Madame Elizabeth, je suis navré, mais... euh... Je ne puis vous masser ici. Nous n’avons pas de... de...

— De quoi? s'impatienta-t-elle.

— De table de massage qui convient à votre... stature.

— Ah, bon. Tant mieux, alors. Au revoir!

— Non, attendez, madame, balbutia Mai.

— Quoi donc, encore?

— Vos amies ont payé pour ce massage, n’est-ce pas? Pourquoi ne pas en profiter?

— Les massages ne m’amusent pas. À moitié complice, à moitié victime de mes amies, je suis venue ici...

— Prenez votre temps et suivez-moi. Allons.

De mauvaise emblée, Elizabeth suivit Mai dans une pièce toute autre, isolée et submergée d’obscurité.

— Allons, ne me dites pas que *vous*... me *masserez* ici.

— J’en ai bien peur, madame.

— Cessez de m’appeler madame. Mon métier est de me muscler, sinon de me battre pour de l’argent, devant des gens. Il n’y a rien de féminin à cela.

— Très bien...

Mai pria Elizabeth d’enlever ses vêtements et de se munir d’une serviette. Ce qu’elle fit sans se plaindre une fois que Mai sortit instinctivement de la pièce afin de laisser à sa cliente de l’air pour respirer. En se souvenant de sa maîtresse d’apprentissage, Mai reprit du courage. Les deux femmes se ressemblaient en termes largeur. « Sauf qu’elle possède une musculature intense », ajouta le jeune homme à son propre dialogue. Il craignit de tuer la femme en la massant comme sa maîtresse l’eut alors vécu lors de son premier vrai massage. Mais Mai ne se laissait pas tomber.

— Bon, alors... dites-moi ce que vous ressentez.

— Rien.

— Attendez. Je n’ai même pas commencé. D’où venez-vous?

— Je ne connais même pas votre nom, alors pourquoi...

Mai commença à masser la femme.

« Je vous l’ai déjà dit, madame. Je m’appelle Mai. »

En premier lieu, le massage dépassait les bornes du ridicule. En second lieu, le massage représentait une plaie, un affront. En troisième lieu, le massage représenta l’évidence même : sa propre existence se justifiait.

Ses trapèzes... Tout le poids de tous les poids jamais levés partirent. Ses rhomboïdes... Comme une série de fils entremêlés, ils se détachèrent tous l’un de l’autre et formèrent une branche à la fois tangible et intangible à nouveau, comme ceux d’un enfant. Ses deltoïdes partirent en douce cascade de plaisir incessant, raccordant de mieux en mieux les autres muscles reliés de ses bras. Son grand dorsal se décontracta : c’était comme si son dos rajeunissait d’une centaine d’années. Les doigts de Mai ne cessaient de lui caresser la peau tendrement, et pourtant, Elizabeth se sentait comme un élastique sans cesse étiré et relâché tel un vulgaire jouet de pacotille. Le temps s’écoula sans que la femme ne s’en rende compte.

— Madame, fit une douce voix qui extirpa la conscience du vide de la femme.

— Q... Quoi?

— Vos amies vous attendent sans doute, en-dehors d’ici.

La musclée prit conscience de son entourage. Dans la noirceur, elle se borna à rester et demanda gentiment à Mai de continuer son massage.

— Cela vous... vous coûtera, madame, balbutia Mai.

— Peu m’importe! Continuez... Allons, continuez.

Mai comprenait l’urgence que l’athlète ressentait : il la ressentait lui-même. Ses doigts manquaient naturellement d’un contact de la peau désiré... Ce massage devait se terminer. Il y avait déjà environ quelques heures, Mai entamait le reste du corps musclé de la femme, et, finalement, les deux se retrouvèrent plongés dans le vide. C’était comme si... comme si le sentiment du toucher existait, seul, tandis que les deux consciences l’évaluaient chacune, puis, entre elles. Car Mai et Elizabeth entrèrent effectivement en contact comme jamais auparavant ils ne

ressentirent la vie : chaque pression exercée, chaque masse de muscle tirée et étirée, chaque caresse... Plus rien d’autre n’existait, ce devint, lors du massage, le seul moyen de communication entre les deux êtres. Mai ne voyait plus rien, mais chaque muscle lui dictait où il, naturellement, se dirigerait par après. Chaque contact des mains de Mai déclenchait en Elizabeth non un orgasme, mais quelque chose de mieux encore; une satisfaction purement unique, existant d’elle-même et se procréant à chaque point du système nerveux ébahi, flanchant devant autant de brusque douceur, finement rude. La tendre douleur des étirements éveillait chaque enfance de la femme, comme surprise des normalités et banalités de la bizarrerie. Pendant ce temps, Mai, lui, se comparait bien à un enfant redécouvrant tous les plaisirs de son sens du toucher; il goûtait à chaque contact, il sentait chaque vaste étendu de douleur et de chaleur intense d’autant qu’il créait la fraîcheur de la naissance en les circonstances de ses mains, telles des vagues, qui, elles, déversaient naturellement leur flot de chaque paume, chaque doigté bien posé.

Ce jour depuis, la passion la plus brûlante naquît entre Elizabeth et Mai. Les deux ne pouvant plus se séparer, ils quittèrent leur vie pour se diriger ailleurs.

VI. – IN FINE[xxi], INFINIE INJUSTICE

L’homme regardait la vitrine d’un magasin.

— Me paraît-il étrange que toutes les vitrines, tous les endroits semblent vides ici?

— Nous n’avons sans doute plus rien à faire ici.

— Oui.

— Partons.

— Quoique...

— Restons, alors.

— Sans vouloir trop t’offenser, tu ne m’aides pas...

— Taraut...

— Une fois que nous serons ailleurs, je ne crois pas revenir ici.

— Vois-tu, je...

Warren. Warren avait volontairement et involontairement créé cet univers.[xxii]

Archipelago. Battait. Ces. Divines ailes. Enflammé. Feu. Guerre. Histoire. *Ignis fatuus*[xxiii]*.* Jeu. *Kill.*

X. Y. Z.

Error.

xxiv

Archipelago et Taraut entraient finalement dans l’étrangeté de la ville.

VII. – LA PROPHÉTIE DIVINE DE LA FILLE QUI CRÉA LA LVMIÈRE PAR-DESSUS TOVT, Y COMPRIS DE LA TOTALITÉ DE L'OMBRE, DE L'OBSVCRITÉ ET DES TÉNÈBRES OU DV NÉANT

Cette bande n'estoit guère une familia d'hommes, c'estoient des femmes qui aloient en Grande Citez famevse pour sortes de diverses choses, d'avtant plus fesoient des choses galantes de covrtoises femelles en tel sort oisif :

De la fortvne, de la dame,

Disoit bonne loi, de la femme.

Devoient svivre les petites gens,

Derrière les destins géants.

La compagnie svit, li croist de soi,

Cez escri, cez dit dans tovs cez choix.

Car la voyante la viz, la vie,

La vie qu’al choisit d’avcvns sovcis.

C’estoit la bande de fidèles,

Qui la desfandèrent des austres.

Jà la consoillent, les fidèles.

Jà leidissent ennemis avstres.

Ez les noms foissent prononcés, qui dans cevz-cis parvssent Archipelago des ennemis leids. Et la compagnie prez’qve en fin’ amor comme por un Chevalier, se prononcez partante por la combattre les esquipes d’autrvis et ci et cela. Danz vne violence, li jevnes de qverre ne méprisoient non trop les camps d’aillevrs, de levrs fines ailes, partoient d’affront le monde danz la grandevr de compétitions acharnez. Les épreuves s’anonçoient lovrdez et certes, écvyers fidèles parvssent des instans qvelqves pev nervevx. Mais c’en fvz vne covrte nervosité à la plvpaprt des instans. Les bénédictions de la Grande Élve de son enfance depvis assvroient la qverre vaincve à chaut comme de fer battvs. La femme élve, granmant amorée de sez trovés conseillez, cortoisait dez povvoirs du Salvt

Vltime dv Grand Seignevr sans mesme s’an rensdres comptes; si l’amor estoit, delez ot’, mort, la femme estoit en colères grandes de forces de pevr grandissantes por les austres. Car antrent les sorts mortels avec elles, sinon les servantes filles estoient jà plus violentes avec certitvdes. Ne respassera jamais lez ennemis de la Grande Élve, attentions.

— Je parie que c’est une élue, une envoyée de Dieu, fit la première gardienne.[36]

— J’crois qu’une voyante peut s’tromper, mais Marie, c’est ma meilleure amie, donc...

— Moi, je pense que dans la vie, les voyantes, les vraies, ont toujours raison.

— Allons, les filles, fit Marie. Cessez de vous chamailler. Nous ne saurons probablement jamais ce qui adviendra de ces prédictions avant ma mort. Cessez donc de vous chamailler.

— Pas juste!

Archipelago échappa son soldat et Marie l’écrasa par accident.

— Oh! Désolée!

Archipelago fixa avec horreur son soldat sans tête, dans la foule de pieds qui marchaient aux alentours, et éleva son regard jusqu’à Marie.

— Ça va aller, euh... garçon? demanda Marie, après une courte hésitation quant au terme à utiliser pour désigner les yeux vitreux d'Archie.

[36] Jérémiah parle.

Le jeune homme ne répondit pas, regardant la fille d’un ton qui lui sembla sévère.

— Je peux t’en racheter un, si tu veux...

— Rien ne sert, lança Taraut.

Marie tenta de s’excuser maintes fois, mais elle ne parvint jamais à sortir de leur bouche des mots ressemblant à une telle orientation de conversation. Ils finirent, les deux hommes, par partir.

— Ah, ces stupides garçons! Comme ils demeurent tous enfantins toute leur vie!

— C’est assez, que ma meilleure amie a dit.

— Elle ne parlait pas de cesser de parler de garçons.

— J’sais quand elle parle de quelque chose, la bonne!

— Allons, ne vous battez pas!

— Dieu du Ciel! Moi, me battre avec cette garçonne? Jamais, mademoiselle Marie.

— Peuh... Arrête, la bonne.

— Moi, dans la vie...

Marie soupira.

— Continuons notre chemin.

Dans chaque équipe devait se trouver des membres. Pour chaque membre, des points étaient nécessaires pour passer à la prochaine étape. Cette ville vivait à partir des défis. Chacun amassait des points en réalisant des défis. Marie et sa bande venaient d'arriver en ville et de s'inscrire on-ne-sait-où pour on-ne-sait-quoi, et elle participait désormais à la vie commune.

Marie : chef de l'équipe, soi-disant élue d'une certaine prophétie (cartésianisme, le moi).

Jérémiah : religieuse sans bornes (théisme, le surmoi).

Clannade : meilleure amie de Marie très... particulière (existentialisme, ça).

Jane Doe : fille à dictons (normalisme[37], l'inconscient). [Morte dans un futur proche]

Bouledogue : ami(e?) amené par Clannade suite à Jane Doe (sadomasochisme).

---

[37] Normalisme : philosophie qui consiste à trouver et à appliquer les normes.

Et en se promenant dans la ville, les filles rencontraient des foules de gens qui leur proposaient souvent des cours d’actions bizarres.

Archipelago, de son côté, s’inscrit et donna, plus tard, naissance à cet union :

Archipelago : chef de l’équipe (de quoi?), étranger (absurdisme).

Taraut : germanique assidu en partenariat avec Archipelago (eugénisme).

Elizabeth : combattante professionnelle (normalisme conscient).

Mai : masseur prodige (spiritualisme).

Mais. Le moment vint où les deux équipes, évidemment, furent destinées à se rencontrer et à s’affronter. Ce ne fut pas un moment à prendre à la légère, quoique nous pourrions y croire...

— Jeune homme! Jeune homme!

C’était Marie.

— Excuse-moi de t’avoir pris pour un petit garçon, tout à l’heure... Je ne voyais que ton regard et...

Archipelago la fixait silencieusement.

— Est-ce que ça va?

Archipelago ne répondit pas.

— Tu sais... Nous sommes une équipe, moi et mes amies. Et nous ne reculons devant rien. Pas même toi.

Archipelago ne répondait à plus rien. Il n’y avait plus aucun stimuli qui le faisait réagir. Tout ce qu’il voyait trempait dans une couche de négatif chromé, imperméable et antioxydant. La fille s’en rendit compte en le fixant cette fois-ci. Son regard compétitif s’adoucit et l’élue avança appréhensivement[38] vers son adversaire.

— Tu... Tu sais que votre équipe n’a remporté qu’une poignée de points?

— Oui, répondait enfin le jeune homme. Rien ne sert de me dire que nous échouons à quoi que ce soit; je le sais et je m’en moque.

---

[38] De manière appréhensive. Mais ne vous concentrez pas sur le fait que ce soit un mot inventé! Ce n’est pas le but.

— Attends. Quel est ton nom?

— Archipelago. Pourquoi est-ce que cela importe?

— Archipelago, tu dois m’affronter. Je te défie.

— Hein? Pourquoi? Je ne veux même pas participer à votre compétition à la noix. Je me sens... trop vide pour ce faire. Je veux tout simplement... réfléchir. Je me sens incapable de faire autre chose.

La fille prit une posture davantage solennelle et sérieuse.

— Affronte-moi!

— Pourquoi?

— Parce que... Parce que tu ne veux pas m’affronter.

— Quoi? rit Archie. Quelle idée stupide!

— Pourtant, Archipelago, je, Marie, suis en désaccord avec toi.

— Peu importe.

— Sais-tu au moins ce en quoi cette compétition consiste?

— Non.

— L’homme qui a fondé cette ville prétendait avoir trouvé la solution mathématique à la guerre. La formule est « 1 + 1 = 2, donc 2 / 2 = 1 »!

— Hein? Quoi?

— Une association d’opinions différents donne deux issues cohabitant l’une avec l’autre. Et cela était le problème du scientifique. Donc... il a pris la solution et l’a divisé par le nombre de personne, ce qui ne donne qu’une seule et unique issue!

— En vrai, cela ne s’applique pas.

— Sauf que c’est faux. La solution est cette ville elle-même : elle sert à régler les différends des gens : ils s’affrontent tous dans toutes sortes de compétitions, parfois venus de loin, parfois non, et ils règlent leurs problèmes comme ils veulent bien le faire.

— Peu importe! Je m’en fous! s'exclama Archie.

— Pas moi! Amusons-nous! Affrontons-nous!

Archie réfléchit. Il songea à ses amis, qui ne se trouvaient pas aux alentours. Qui ne

pensaient probablement plus du tout à lui. Il soupira.

— Je ne veux pas faire cela.

— Choisis un défi. Allez! N’importe lequel. Je vais t’y battre.

Archie se frustra.

— Bon, d’accord! Mais après, fous-moi la paix!

— Oui, oui. Alors?

— Laisse-moi réfléchir.

— Non.

— Bon, là, c’est trop! Laisse-moi tranquille! Que t’ai-je fait?

— Rien, justement. Tu es pessimiste, paresseux, désengagé et paralysé. Tout ton potentiel s’envole. Tu ne t’estime plus.

— N’importe quoi : cela ne signifie strictement rien.

Elle lui tendit la main.

— Alors... devenons amis.

Cela fit rager Archipelago. Il lui claqua la main avec une force qu’il restreint au

dernier moment. S’attendant à ce que la jeune femme se fâche, il releva la tête pour voir que son regard demeurait serein.

— Nous pourrions... claquer le dedans de la main de l’autre. Comme pour une épreuve d’endurance. Le premier qui cesse de claquer de sa main désignée, ou de se faire claquer, ajouta-t-elle, a perdu.

Archipelago se sentit mal à l’idée de laisser la blessure à son adversaire, qu’il voyait comme innocente (et pourtant, souriante). Il accepta par pitié. Elle lui claqua le dedans de la main très faiblement, souriant. Archipelago rit.

— Voyons, tu peux faire mieux.

— Je sais.

Archipelago la claqua un peu plus fort qu’elle l’avait claqué, mais seulement assez pour l’inciter à attaquer. Ce qu’elle fit. Elle heurta le dedans de la main d’Archie avec une force qui le surprit et laissa sa main toute pleine de picotements. Archie souffla sur sa main, puis claqua Marie. Des gens se regroupaient autour d’eux, tout excités et encourageants.

— Bon, je m’excuse pour ce que je vais faire, mais...

Marie prit son élan et déversa sa main comme un torrent sur une barque de matelot. La main d’Archipelago émit l’écho d’une fantastique explosion de décibels. Les gens commentaient sur la nature du défi et ses participants. Leur enthousiasme piqua lorsqu’Archie prit son propre élan en silence. Tout le monde retenait son souffle. Le jeune homme observa, les poumons retenant l’air, la main de la femme. Délicate, blanche (mais très rougie) comme la patte d’une petite fille, elle criait à l’aide. Il hésita à la claquer, mais quand il vit le regard défiant de son ennemi, il expulsa tout son air en criant comme un fou furieux. Assez.

« CLAC! »

Elle ne flanchait pas. Au contraire, n’importe qui sur la scène voyait là une batterie à douleur.

— Bon, eh bien... Je me lance. Prépare-toi.

Archie acquiesça en souriant, mais il ne sentait plus sa main. Sa propre gifle lui laissait un impact qu’il n’oubliait pas. Il s’imagina en train d’abandonner et de fuir pendant un court instant, mais elle le ramena à la réalité.

« CLAC! »

Les gens, badauds et impressionnés, zieutaient avec horreur les deux mains rougies comme jamais. Archie eut le souffle coupé pendant quelques secondes. La jeune femme riait.

— Alors? Souffres-tu davantage que moi? Ça fait mal, tu sais!

— Oh, peu importe...

Portant une grimace, Archie alla porter une douce claque amicale à son adversaire. Le public se demandait ce qui se passait.

— Ça devrait...

Marie prit un élan titanesque et heurta sérieusement la main d'Archipelago, qui poussa une plainte. La foule s'emporta dans des acclamations.

— Aye! Ça, alors! Mais... que fais-tu? vociféra Archie.

— Arrête de faire ta chiffe molle et gagne! s'écria une voix familière.

Le jeune homme se retourna pour découvrir Taraut et tout le reste de son équipe qui l'observait, accompagné d'une foule et de téléphones qui le filmaient.

— Que faites-vous ici...?

Marie prit Archie par le poignet et entraîna sa main dans une claque violente contre sa propre main toute violentée.

— AH! Arrête!

— Veux-tu perdre à ce point? Je vais gagner, si c’est le cas. Et mon équipe s’en réjouira, fit-elle, désignant trois personnes qui l’encourageaient par derrière. Des larmes coulaient sur le visage de l’ennemie, mais celle-ci souriait malgré tout. L’idée de gagner la motivait plus que tout.

— Je vais... Je vais t’oblitérer! Pour mon équipe! cria Archie, qui porta une douleur à son adversaire.

— Mauvaise réponse! Ton équipe n’a pas besoin d’encouragements! C’est toi qui en requiert!

Et elle claqua la main d’Archie d’une puissance qui les fit tous deux gémir en même temps.

— Tu dois me battre par intérêt!

— Je n’en ai pas, d’intérêt, pour vous!

— Alors je vais te détruire, lança la fille d’un ton qui surprit Archie.

Toute la volonté, toute la puissance, toute la passion de cette fille l’entraînait dans un déluge d’émotions fortes qui le brassaient comme jamais. Archie éprouva une peur gigantesque, une détresse qui le poussa à renoncer l’affirmation de la tête, à émettre un faible « non » étouffé par la salive et la précipitation. Mais c’en était déjà fini pour Archie. Il devait jouer son tour, mais il savait que la douleur le tuerait sans doute en-dedans comme rien au monde.

Et pourtant, il frappa l’autre main avec tout son courage mélangé à ses plus grandes peurs.

— Bon... Ça suffit. Je t’achève. Le prochain qui, après une claque, pousse un quelconque bruit perd. Ça te va?

Archie acquiesça. La fille fit la moue deux fois de son bras, tendit la main en l’air afin que son ennemi fasse de même. Ce qu’il fit. Elle gifla sa main comme dans une explosion d’appréhension et de souffrance de son ennemi qui l’attendait sans gémir. Archie cracha sa douleur et tomba sur son postérieur, au sol.

— Ça y est. Tu as perdu. Votre équipe ne possède visiblement pas assez de points pour nous, mais je ne vous en vole pas pour

une autre raison : nous n’avons passé aucune entente quant à cela. Parce que je tu dois réaliser que tu représentes désormais une honte pour ton équipe, Archipelago. Regarde-les.

Et il les regarda. La foule toute tue compatissait avec leur expression d’incompréhension et de soudaine détresse. Les caméras braquées sur eux, la jeune femme prononça les derniers mots qui précédèrent son départ : « Arrête d’attendre. »

Et toutes ces fois où nous nous aimions si tendrement, vous et moi, ma chère amie... Il ne me rien de plus que toi, Marie. Juste toi et moi, nous serions inséparables... Dans ton ombre, je me plonge... Je... Marie, je t'aime tellement. Toi et moi, tu te souviens? Toi et moi, au parc. Toi et moi, en ville. Toi et moi, à l'école. Toi et moi... Sans toi, je n'étais plus rien. Marie... Mon cœur me serre la poitrine si fort... Je veux rester à tes côtés encore, pendant longtemps... Et... Oh, Marie. Arrête de sourire, je vais pleurer. Je me sens si indigne de te protéger, si sale... Je me sens si dégoûtante... Je songe à tous ces chiens,

ces monstres, ces pénis qui sont entrés en moi pendant que je reprenais mon air et... ça me donne envie de pleurer, de m'ouvrir les veines et de laisser le sang couler à flot. Je veux prendre de la drogue, tellement plus de drogue qu'il ne faut à quiconque... Mais... pas quand je suis avec toi. Marie, mon esprit se dissipe... Et si je l'avouais ici même? Notre relation s'améliorerait sans doute. Notre équipe se renforcerait, nos liens testés et ton univers éprouvé. Mais je ne veux pas te briser, Marie... Tu es trop pure. Je dois te protéger pour qu'il ne t'arrive jamais ce qui me pèse sur les épaules en ce moment même. Bouledogue me comprend sans doute mieux que toi en ce sens, lui, éternel silencieux. Ah... Je... J'ignore quelle sera ta réaction devant mon avœu, contrairement à Jérémiah, qui se fâchera plus que probablement devant mes péchés, mais qui passera finalement à son bon côté... Quelle sera ta réaction lorsque je te le dirai? Ces moments où tu as cherché, tant cherché, où tu sortit de ma vie... J'entrai dans l'ombre, en ces temps solitaires. Il me manquait l'argent, il me manquait les moyens... Je n'avais pas le choix, Marie! Les hommes veulent des choses... Ils sont prêts à payer pour tout. Comment lui dire? « Je te le jure, Marie,

c'était la façon la plus facile de gagner de l'argent... » Non... Elle ne me croira pas... « Il me manquait l'argent, je n'avais pas le choix. Marie, je m'excuse, je ne voulais pas... »

Merde. Je dois aller aux chiottes, sinon je vais éclater en sanglots! Bordel de merde, ma voix va flancher quand je parlerai...

Marie est tellement gentille. Je sens qu'elle me pardonnerait tout, mais, en même temps, j'ai l'impression d'avoir commis l'impardonnable. J'ai peur et ce secret m'alourdit les épaules sans cesse, car en moi, cette impression de faiblesse s'intensifie et ressort partout en ma vie.

J'avais acheté beaucoup de drogue. De la drogue en tout genre. Je connaissais bien. Et j'en prenais pour oublier que je buvais quand je ne vendais pas mon corps.

Bouledogue entra dans les toilettes.

— Hé! Personne ne t'as dit que les toilettes des femmes étaient... pour les femmes?

Il lit mal les enseignes; il s'en fout.

— Réponds-moi.

Bouledogue, ah, petit vilain...

— Ça va aller. Je te le jure. Attends... Je vais essuyer mes joues avec ces trucs.

Les essuie-tout.

VIII. – ARCHIPELAGO VERSUS LA PROPRIÉTÉ DE LA PROPRETÉ : UN TITRE SI LONG QUE JE M’EN ARRACHERAIS LES YEUX, ME LAVERAIS LES REINS AVEC DE L’ACIDE ET NETTOIERAIS MON CERVEAU AVEC PLUSIEURS DIVERS ARTICLES NOCIFS POUR LA SANTÉ TELS QU’UNE MATRAQUE À IDÉE DANS MON CORPS

Le personnage visé dans ce cas-ci représente la propreté. Il erre seul dans la ville depuis un bon bout de temps, se cherchant un partenaire. Hélas, il s’avère que ce curieux étranger soit trop exigeant en termes de critères qui chamaillent bien les propriétaires de débats entre eux. Ce personnage ne possède pas encore de nom, mais il développe ses caractéristiques comme il le faut. Tout sur son passage se nettoie, si ce verbe désigne correctement l’extermination spécifique de certaines choses, et ce personnage quitte ses débuts en finissant son entrée. Il perd. Il perd constamment, et chaque défaite le place dans une position plus dangereuse que l’autre. Chaque pas du personnage tire des stimulus négatifs dans son intensité. Le personnage marche et rencontrera

Archipelago dans un futur très proche. Cet Archipelago sera tout désordonné, désorganisé, détruit par sa nuit blanche à tenter de regagner son équipe. Blanc comme une image non-illustrée, Archie se vidait de toute sa tristesse dans la nuit en se promenant sans but, lui non plus; en errant. Mais les buts ne se créent qu'en la présence de d'autres personnages. Ainsi, Archipelago et le curieux personnage sans nom s'affrontent dans le futur. Mais pas pour le moment. Archipelago sortira vainqueur du combat, mais pas pour maintenant. Dans le moment, tout ce qui est, c'est la rage de l'incompréhension. Devant toute l'existence, le maniaque de la propreté représente un antagoniste gigantesque, pourtant laissé à lui-même, sans armée, bien qu'il soit muni d'un milliard de fureurs. Il marche comme un général sorti de son quartier, bien qu'il ne fasse que sortir de sa chambre sale, seul. Le méchant en lui, il le sent : ce ne sera jamais Archipelago qui ne qualifiera un être d'une complète méchanceté. Les torchons, les visages... Chaque guenille qui le fixe, ample, vaste, grise et démunie de justification dans ce monde, comme une vadrouille sans eau, sale et sortie de sa barque depuis des lustres, en pleine

impunité. Oui, impunité : le mot parfait pour désigner l’imperfection de la planète. Personne ne sait comment justifier ce bordel, personne ne sait le ramasser. Des enfants meurent de faim pendant que les autres s’emplissent de cochonneries. Impunité. Des tonnes de déchets se déversent dans l’eau pure du monde. Impunité. Le ciel est bleu tandis que le gazon est vert. *Grave infraction impunie.* Les créatures en tout genre ne crient pas de la même façon quand on leur arrache la tête. Injustice à éradiquer.

Les bottes de cette femme ne sont plus exactement de la même couleur : il se masque d’un voile de beauté. Puis d’une autre couche de beauté. Une des deux bottes est plus pâlie que l’autre (sans doute par le soleil). Masques de beauté interviennent. Couche après couche, la souffrance et le poids de l’injustice s’abattent sur le pauvre visage de l’antagoniste. Il ne peut se purifier de toutes ses interprétations de la beauté, qu’il a jeté sur son visage pour s’empêcher de crier. Mais il doit crier. Mais cela créerait le chaos impur en la cité. Mais sa voix serait rauque par-dessus le marché, et personne ne crierait à l’unisson. Tout se contredisait, s’empilait encore et encore de la sorte. Et il

se penche dans un coin sombre de ruelle, qu’Archipelago occupait. Et il crie sans le pouvoir, ce qu’Archipelago voit. Et la tête impropre se relève d’un cran, puis d’un coup sec, et le combat s’engage. L’être misérable et pathétique, qui que ce soit des deux, se bat.

La raison pourquoi Archipelago vainc l’ennemi, dans ce cas-ci, est simple. L’ennemi s’appelle Lurstre. Non, attendez, ce nom ne justifie pas de cette manière la victoire : l’épaisse couche de désordre sous le nom le cachait, tandis qu’Archipelago souhaitait aider. Cela résulta en un combat aux règles particulières : la révélation du nom définissait la victoire. Et Archipelago nettoya Lurstre en appuyant toute sa gravité sur ses couches de saleté[39]. Cette pression, comme une douche de prison comprimée en douleur, nettoya suffisamment l’adversaire de sorte à ce qu’il se permette de parler. Son nom était

[39] Maîtriser la gravité est le pouvoir d’Archipelago. Cela représente son don à dénuer toute chose de sa gravité, sentant l’absurde partout. Donc, Archipelago possède un pouvoir incroyable... qu’il ne parvient pas à appliquer. Même devant ses coéquipiers, Archie ne s’efforçait aucunement de se justifier, fatigué par l’absurdité de toute sa vie.

Lurstre, mais il ne cherchait pas à gagner ce combat. La saleté partie, Lurstre suivit le schéma et déserta.

Suite au combat, Archipelago, ayant inconsciemment gagné des points après un duel physique, passa devant le restaurant dans lequel Marie déjeunait pendant que Clannade pleurait.

Lurstre maudissait le nom du jeu chaotique sans points, et il maudirait sans doute les sauts de paragraphes de texte s’il les avait vus. La planète entière : dégoutante. Les dégueulasses. Les maudits, les merdes. Les purement impropres, les violeurs de la beauté. Les sauvages, les bandits. Les maudits. Les saletés, les salauds.

C’était comme si, depuis le début du roman, ce personnage existait. C’était comme si le quatrième mur le répugnait, comme si la notion du standard d’écriture en moi le dégoutait et qu’il me méprisait de majeure façon pour mon obéissance. Le chaos extrême. Et une erreur en particulier le mit en rogne, lança le départ de sa rage, une faim sans fond : sa propre création, celle de sa pauvre existence. Comme Lucifer devant Dieu, Lustres sent que je

nuis à tout, que je bloque son image essentielle. Et, pour cette raison, ce personnage m’en veut à mort. Il maudit le jour où je suis né, bien qu’il ne sache aucunement à quoi je ressemble, pourquoi je fais ce que je fais et ce qui se passe. Lustres est inconscient de toute la dimension qui le surpasse, évidemment, mais il utilise son jugement pour déduire et maudire. Lustres grave de plus en plus son nom dans l’univers dans lequel il se situe, emprisonné, et compte marquer son entrée dans l’univers propre. Il ne se doute pas de toute l’impureté de ce plan de l’existence qui le dépasse, mais il lutte pour atteindre le seuil de perfection dans ses notions de sa propre psyché.

Lustres me convainc par la force de sa volonté que le pantin n’existe plus afin de payer toute une vague d’imperfections. Il cause cette suite d’actions intenses en moi, et Lustres, si on puit se le permettre, tente d’achever Dieu. Songez à cette idée en vous et superposez-la avec ce personnage et moi-même. Qui donc blâmerait sa chambre ou soi-même de se salir? Certainement pas moi. Toutefois... ce personnage m’effraie. Il me hante et me damne lorsque je réfléchis. Lustres maudit le jour où j’entamai l’écriture de ce livre. Il

ne le sait pas, mais toute sa volonté se canalise ainsi, d’où sa puissance remarquable même à partir d’un plan d’existence différent du sien. Que se passera-t-il, Archipelago? Nous comptons sur toi pour nous divertir, tandis que je compte sur mes pauvres bras pour alléger le bordel de ma chambre.

Quel trésor possède-t-on dès la naissance? La parenté? Les efforts d'êtres humains tiers nous entraînant dans ce courant que l'on surnomme la vie? Jayren possédait techniquement la totalité du bonheur, enveloppé dans un doux ensemble. Hélas, sa vie chavira et prit un tournant qui, au mieux, ne dénigrait que ses parents. L'évidence : sa naissance leur était dûe.

Jayren naquît en plein centre-ville pollué, bondé et chamaîllé par des têtes de toutes sortes. Le temps défila, et alors que le corps du jeune homme grandissait, son esprit s'enclosait à l'intérieur de sa petite boîte. Le pivot central de l'éprouvante adolescence de l'enfant-né fut, selon sa propre personne, ses parents. Il leur en voulut éternellement, terriblement. Jayren, plus petit que la moyenne, portait une colère plus grande que ceux-ci. Il se faisait des cheveux blancs inutilement. Il travaillait davantage qu'il le voulait. Son existence se résumait en un mot : misérable. Et la discorde constante de ses parents le mettait au pied du bûcher chaque jour.

Parce qu'ils adoraient Jayren, le couple d'adultes sans visage acheta la paix. Il l'acheta encore et encore, de plus en plus grandiose dans ses habits à chaque renaissance. Malheureusement, une pomme en or pourra toujours pourrir de l'intérieur. Et Jayren se battait avec ses camarades de classe en grandissant. Il ignorait quoi dire à qui que ce soit, se sentait incompris, incompréhensible. Le pauvre enfant-né se révoltait intérieurement, mais, de l'extérieur, son existence physique, d'elle-même, écrasait tout ce qui l'entourait. Elle taisait ses caprices d'enfant chéri, unique, gâté à souhait. Pourtant, le couple n'empilait aucune richesse; seulement, il adulait les cadeaux et les bons vieux dires qui les mirent sur pied. Qui pouvait-on blâmer d'autre que Jayren? Telle une étampe tachée du mot « COUPABLE », Jayren mangea son orgueil. À l'infini. Et il travailla encore et encore : excellent à l'école, excellent au boulot et excellent à l'amitié, il devint une ombre de lui-même, car qui d'autre que Jayren pouvait exister et exprimer les réelles volontés que le prodige lui-même? Personne. Ce fut ainsi que Jayren creusa sa propre tombe. Il cessa d'exister et s'entassa dans un coin où il continua de

grandir sans cesse. Et sa douleur s'étendit aux quatres coins de sa vie. Certains matins, le jeune homme ressentait la sensation de ne voir que du rouge. Mais son incroyable fidélité envers ses géniteurs le remirent à sa place à chaque déraillement subtil.

« Nous souffrons tous, dans la vie, Jayren. » « Un jour, tu comprendras tes erreurs, Jayren. » « Cesse de te plaindre, Jayren. » « Rien ne sert de courir, Jayren, ça passera. » « Tu verras, Jayren. » « Tu pourrais faire mieux, Jayren. »

Et le pauvre Jayren, à peine ostensible de douleur, ne vacillait pas. Il, personnellement, croyait que sa vie était différente de celle des autres. Pourtant, en plusieurs points, elle dégoulinait de normalité. Elle en puait. Jayren, sans repères, chercha et chercha du plus profond de son cœur où soulager sa souffrance. Il chercha dans les valeurs qui lui furent inculqués : la candeur de l'amitié, l'abasourdissement du travail et l'éloignement de l'école. Déçu, il cherchait encore et encore une question qui s'enfuyait au-delà de sa blafarde vision : « Pourquoi ai-je mal? » Et Jayren partit en quête d'une réponse, d'une ultime et finale

déclaration qui éclaircirait son désarroi d'un tranchant. Hélas, peu importe où l'enfant-né tâtait de ses petites mains frêles, seulement divergences se trouvaient. Perte de temps ici, perte d'argent là. Ne suit pas ce chemin-ci, ne va pas par là. Passe par-dessus ta douleur et continue. Jayren, tu es chanceux. Jayren, tu as de l'argent. Jayren, tu as les moyens pour ne pas te plaindre! Jayren, tu devrais être reconnaissant d'avoir été mis au monde.

Avoir été mis au monde...

Alors que ces mots résonnèrent au plus profond de son être, Jayren fut saisi d'une vive et éclatante panoplie de sentiments, tous ressemblant plus ou moins aux étapes de cheminement d'un deuil : celui de la naissance elle-même, soit la mort de la paix en Jayren.

À ce point-là, il est difficile de ne pas se demander pourquoi Jayren ne s'enleva pas la vie après son idée que l'on qualifie en ce monde du terme « anti-nataliste ». Eh bien, chers lecteurs, sachez que Jayren se tint du plus haut point d'un bâtiment tout comme je me tenais du plus haut point d'un pont, songeant. Et il ne sauta point, tout comme

ma personne. Ce beau parallèle étant terminé, revenons à l'histoire.

L'enfant-né se sentit trahi par les deux êtres les plus puissants de sa vie : ceux qui le mirent au monde. Il vécut une vague de désarroi et d'impressions multiples de trahisons, de trahisons en tout point. De A à Z, la fondation de la vie du nouveau-né s'écroulait. La vie ne possédait aucun aboutissement dernier autre que la triste mort, et cette constatation blessa profondément Jayren. Sa naissance : le début du déséquilibre. Sa mort : un événement fatal. Sa vie : un purgatoire. Et Jayren continua et continua à vivre, sans plus de motivation. Chaque jour où le pauvre vivant se leva en voyant du rouge, il tira sa teinte comme dans un lac. Et le lac se teint, petit à petit. Et, un beau jour, alors que Jayren travaillait au bureau, les voix pessimistes dans sa tête qui se chamaillaient ne supportèrent plus rien. L'instant étant, le son se coupa, comme cela, et il n'y eut été de plus grande détresse en son stress. Jayren, immobile, attendit. Des gens lui parlaient. Il ne se souvint jamais de l'événement correctement. Il ne sut uniquement qu'on tenta de le sortir de sa paralysie. Et c'était l'erreur la plus fatale commise, car il tentait

de se calmer, de se maîtriser, de s'enterrer. Que nenni : on tentait de ramener Jayren dans le monde réel, là où la fenêtre embuée de l'air d'un coucher de soleil froid et pourtant magnifique. Jayren, Pitié bénissez-le, ne pouvait se contenir. Il ne sauterait plus du dessus des bureaux. Il ne se tuerait plus. Non, car désormais, une gigantesque minime aiguille explosa son implosion, comme, contrairement, pour le ramener à son départ de l'avant-naissance. On forçait Jayren à continuer sa souffrance sans cesse. Ses parents qui souriaient sur une photo diluée dans des larmes de souvenirs, ses amis qui riaient dans des gouttes de bave de la dernière rage, ses billets de banque qui caressaient ses plaies comme de beaux portraits du bureau... Plus rien de tout ces moments comprimés ne s'avalaient. Le néant rouge revint, ou, en vérité, la main de la vie tirait le cordon ombilical et le projetait violemment dans le lac écarlate. Cris. Jayren sursauta. Il entendit sa propre voix, puis, le silence. Tout le monde fixait. Quelqu'un, l'interlocuteur badaud de Jayren le muet, empoigna le bambin par les deux épaules et lui demanda si « tout va bien »? Jayren prend son clavier d'ordinateur, un instrument que la rage rendit meurtrier. Et le clavier tua l'autre homme, innocent, tel

une mouche. Les touches ruisselèrent comme de l'eau, celle des urgences qui éteignent les feux. Mais il ne se criait point d'autre ignition que la plainte permanente du nouveau-né. Dans la salle d'accouchement, tout le monde assista aux gycleurs endiablés qui tentaient de ramener le bambin dans son état prénatal. En vain. Jayren saisit son écran d'ordinateur et massacra le corps abattu. Boum. Boum. Le cœur battra, madame. Les gens aux alentours, affolés et apeurés comme tout employé normal assistant à un accouchement inattendu, se mirent à achalander des coins. Et Jayren trouvait ces coins grâce à ses petites billes noires qui s'affaiblissaient devant la petite pureté des lumières qui flanchaient. Jayren saisit sa chaise et fracassa la fenêtre du unième étage. L'ascenseur ne prenait plus personne. Désolé, monsieur. Vouliez-vous regarder l'enfant? Jayren saisit une pauvre femme par le bras et la jeta au septème ciel.

Mes chers lecteurs, il est inutile d'étendre cette histoire. Comme nous le savons déjà, la police se déroule sur le tapis rouge, saisit son Jayren et fracassa les médias du

l’unième site Web. L'ascension ne prenait plus personne. Désolé, lecteur. Vouliez-vous regarder l'enfant?

Lurstre avança devant la cellule de Jayren, se pencha et scruta son contenu.

« Je vous ai vu à la télé. Vous semblez être un type commis à son acte, monsieur Jayren. Avez-vous le temps de discuter, ou cela va-t-il à l'encontre de votre magnifique symétrie? »

IX. – TYPEWRITER

Sur son chemin vers ses amis, Archipelago jeta à la poubelle un bout de papier déchiré[xxv]. Il s’apprêtait à remettre sa vie à l’heure[40].

[40] À 10 :09, plus précisément.

X. – TYPED WRITERS, OR TIME WRITERS, OU ARCHIPELAGO QUI PREND UN COUP

Les Lovers jouaient dans l'hôtel una musica furioso, ma □ rchipelago ne s'en soucia not. Quel groupe, toutefois, tuttavia! They jouaient molte choses, allant de des bizarres mélodies to weird. Nobody ne cosa di problèmes al la melody, hormis un petito □□ chipelago pressato. Lui alla al prochain visible, accessible endroit, ma Les Lovers prenaient de sua attenzione. Il partito un poco loco, solamente un □□□ pelago potuto, ou, no alcool, essayait de ce tipo de manière. Typo included, lui essaya de non avoir di difficoltà in appéritif. Les Lovers, a band des gens, joua encore et encore like épuisants apesantés des gens de l'a parte. □ □ □ □ lago ne non povero monter nello l'étage up en un hop, mais la richesse disparaissait à un petito fuego. Brûlée in the alcool, rien nello le ragazzo della piscina éclairée par la notte bianca dehors ne l'attrato dans his vision. Qui es? Les Lovers? Répétait solamente le protagonist while marchant dans la plaza delle déjeuners. Ou

des soupers? Pranza, notion du temps...! Notte today! Absurde! Ma la musica! L'amero de la musica che l'emotività lui suscita le braqua de le sue capacità. Che? Chez les môteliers, nobody having le pouvoir di stops de musiques perturba l'esprit. Le note di Lovers charma, charma, charma. □□□□□ go! Go trouve a chemin! Bars, alcool, tous les bodies ici s'oublient, buddy... Boldly. Il titube, se cherche un chemin à travers la foule, encore, encore et encore... La sua visione è perturbée! Oh, no! No, no, no! You veut menu? Il caffè? Chef, la salada, l'insalate de l'insolent! Déjà vu un bon appétit, si? Io non sono il cuoco que tu ha besoin de parler with, mio amico... O, mio povero □□□□□□! Tu non comprende i miei parole? O, no! What? What is that? You do speak with me? Douze piques avec lui, puis il barman è divertito. Les Lovers, mesdames et misters! Applaudire, amici! Barman, Le Tom motel? Où ça, ça aussi? Occi? I do not see! …□□□!!! Il a vomi sur le tapis! Sortez-le d'ici, pour l'amour! Cet étranger, qu'a-t-il de plus à nous donner? Il veut monter? Décampez!

□□□□□□ se laissa tomber sur le matelas, étreignant son seau, la bouche à-demi ouverte.

— Alors, jeune homme? Qu'as-tu à nous dire, à moitié mort? fit Elizabeth la musclée, insistant sur le dernier mot.

— C'est... C'est Marie.

— Quoi donc? demanda l'imposant Taraut.

— Elle m'a motivé.

— Hein?

— Je veux la battre à son propre jeu.

— En effet, je souhaiterais me rattraper aussi, si j'étais un homme et qu'une femme me giflerais de la sorte devant une centaine de personnes...

— Écoutez, monsieur... Je ne vous connais pas bien, mais vous semblez différent de toute à l'heure, enfin, d'hier. Je vous crois.

— Merci, euh... Mai. C'est ton nom, le masseur?

Ce dernier acquiesça. □□□□□□□ se releva et fixa son équipe. Son ventre se contracta comme s'il vomirait bientôt, mais il ne se pencha que très peu.

— Vous m'êtes dissidents, mais je comprends votre comportement. Si mon capitaine me négligeait ainsi, je ferais de

même. Maintenant, toutefois, ce n'est plus le cas : je ne me bats plus contre tout. Ni contre vous.

— Très bien, mais comment te croire? avança Taraut.

□□□ regarda le seau vide. La musique des Lovers jouait encore, seulement, au bas niveau (presque inaudible).

— Je pourrais... remplir mes fonctions et gagner. Gagner un défi.

— Très bien. Je t'affronte, fit Taraut.

— Pas question. Nous perdrions notre temps à nous échanger nos points... si nous en avions.

Il fixa son équipe.

— Je reviens sous peu.

Un moment de salubrité passa à travers le corps, puis l'esprit d'Archipelago.

« Où est Marie? »

Il tituba jusqu'à l'ascenseur, de peur de débouler des marches, puis derrière une vieille dame, l'intoxication s'approcha des Lovers. Leur charmante musique l'absorba jusque sur la scène du rez-de-chaussée.

DRAMEDY, DRAMÉDIE [41]

[41] Dramédie = Drame + Comédie.

PERSONNAGES [42]

Ne vous inquiétez pas, il y en a plusieurs que vous connaissez déjà.

ORDRE DU QUATRIÈME MUR

ALEX, *narrateur, le « moi »*.
CÔTÉ, personnage d'à-côté*, le « moi qui observe le moi »*.
LE MATHÉMATICIEN, *auteur de l'Équation.*

LE CYCLE DE LA ROMANCE (QUATRIÈME OPUS)

---

[42] Dans les pièces de théâtre, il est règle commune de nommer tous les personnages, munis chacun d'une courte description si nécessaire. Les personnages apparaîtront graduellement, donc vous ne devez pas mémoriser tout d'un coup. La logique normale d'une simple pièce de théâtre voudrait que chacun des personnages soit introduit avec logique et illustration claire, mais dans ce cas-ci, je vous conseille un signet à la page des personnages. Quand j'ai lu du Shakespeare pour la première fois, je retournais aux personnages quelques fois, puis je m'enchantais à connaître l'histoire à l'aide de ce signet. Chanceux et malchanceux sont ceux munis d'une mémoire de fer.

ARCHIPELAGO, *absurde*.
TARAUT, *un pion du hasard, ami d'Archipelago*.
MAI, *masseur mince, fin et féminin au don réparateur. Âme sœur d'Elizabeth*.
ELIZABETH, *lutteuse gigantesque de normalité Anglaise. Âme sœur de Mai*.

MARIE SUZERAINE, *destinée à triompher, pure, blanche, inoffensive et têtue*.
CLANNADE, *meilleure amie de Marie au passé gris et au présent noir*.
BOULEDOGUE, *grande figure menaçante et silencieuse, vêtue de vêtements sadomasochistes*.
JÉRÉMIAH, *religieuse adoratrice de Marie, vêtue comme une sœur*.

LURSTRE, *maniaque de l'ordre à la coupe carrée*.

Recrues de Lurstre :
JAYREN, *regrettant sa naissance, habillé comme le pauvre exproprié par soi-même de sa maison*.
PORKY, *boulimie-anorexie (n'apparait pas dans la pièce, mais représente Lurstre en ce moment)*.

D. HAPPINESS, *capitaliste en série (n'apparait pas dans la pièce, mais représente Lurstre en ce moment)*.
BURGHAUSEN, *un germanique parfait, antithèse à Taraut.*

IMPÉRATRICE GERMANIQUE, *le racisme pur, mais inconscient ou inculqué*.
LES LOVERS, *un groupe de musique formé de quatre personnes, soit John, Paul, George et Ringo.*

LE MATHÉMATICIEN, *créateur de la simulation qu'est ce quatrième opus, servant à amener l'Équation plus loin dans ce roman.*
LE PANTIN, *clown supprimé de l'existence par Lurstre, bordel machiavélique et désordre ultime des besoins primaires.*

LE JOURNAL INTIME

ANXIOS, *tient le journal intime pour s'aider avec son stress.*
YANDERE, *yandere.*

LE CYCLE DE LA ROMANCE (PREMIER OPUS)[43]

[43] Cet opus existe, mais n'est pas inclus dans ce livre, car il est trop... « imparfait ».

COMMENT HUNTER TUA ALICE

HUNTER MAVERICK, *Adam, Alex le premier narrateur, Cain.*
LE PANTIN, *Le Serpent, Alex Côté l'observateur, Lurstre le frustré.*

NORA PARKER, *Ève, la mère de Clannade.*
ALICE ROSENTHAL, *La Pomme Interdite, Le Premier Roman d'Alex, mais aussi Marie dans toute sa perfection.*
MICHAEL ROSENTHAL, *L'Arbre de La Pomme Interdite.*

RODRIC ROSENTHAL, *Dieu.*
SCOTT, *Le Serpent qui donne le savoir à Adam et Ève.*

VINCENT VALLER, *Jésus devant Adam, mais le diable devant Ève.*

CHERRY, *L'Apocalypse, fondateur de Paradise Inc. Cherry insuffle la vie au mathématicien.*
LE MATHÉMATICIEN, *personnage qui aide à créer l'image que Cherry se fait de l'apocalypse.*

LE CYCLE DE LA ROMANCE (DEUXIÈME OPUS)[44]
ARCHIPELAGO

ARCHIPELAGO, *Adam fou après avoir croqué La Pomme et causé la mort d'Ève.*
JORDI, *fils de fermier, ami d'Adam qui l'aide à labourer hors d'Éden.*

ULYSSE, *femme des mers, amante soudaine de Warren.*
WARREN, *homme des terres, amant soudain d'Ulysse.*

NORA ROSENTHAL, *plante qui poussa à partir du trognon de La Pomme et du corps tendrement suicidé d'Ève.*
LE GARDIEN DE FER, *Le vieil Arbre de La Pomme Interdite qui possède une deuxième chance de protéger La Pomme.*

PARADISE INC.
LE PRINCE DES OCÉANS.

LE CYCLE DE LA ROMANCE (TROISIÈME OPUS)[xxvi]

VIES JAUNES APRÈS LES BLUES

---

[44] Inclus plus tôt dans le livre lui-même. Normalement, vous avez lu ceci.

FINN, *fils de Warren, qui vivait à bord du Ulysse, un sous-marin de Paradise Inc.*
HORATIO, *ami fidèle de Finn.*

FLORENCE, *jumelle aînée de Nora et Archipelago.*
TÈR, *jumelle cadette de Nora et Archipelago.*
NORA ROSENTHAL, *reine des fleurs.*
ARCHIPELAGO, *roi des fleurs.*

LES TROGLODYTES, *des géants.*
LE ROI DES TROGLODYTES, *secrètement assisté par un humain étrange*.

DEUX-CŒURS, *jeune héros d'antan.*

LILIAN, *futur enfant de Finn envoyé par Le Mathématicien dans le présent ci-présent.*

LE RÈGNE DES GONFLÉS

CAURANTINE, *la petite, petite, petite fille de Tèr et Archipelago qui entreprend de redescendre sur terre depuis l'enfance. Elle devient reine des Titans à la fin de l'histoire.*
PIERROT, *véritable clown victime du mépris de Caurantine depuis l'enfance. Il mène les*

Titans rejetés à la fin de l'histoire. Pierrot est mort dans la révolution des Titans échouée.
QUATRE-CŒURS, *brute rejetée maintes fois par Caurantine depuis l'enfance*. *Il organise une révolution des Titans contre la reine à la fin de l'histoire (car elle ne veut pas de son amour). Mais il perd devant les perdants de Pierrot. Il meurt dans la révolution des Titans échouée.*

LES TITANS, *descendants des troglodytes ayant détruit les civilisations humaines sur terre et ayant causé la vie dans les ballons gonflables.*

Et bien d'autres...

LE LAC DES CYGNES, *créé par le Mathématicien.*

Équipe surréaliste :
FAGIOLO, *un homme-haricot (vert).*
MATHELLO, *un preux chevalier prodige.*
VÉGA, *qui entend toutes les pensées.*

SINBAD, *qui gonfle ses muscles en les remuant un peu.*

OURBOS, *un Titan.*

UN FRANÇAIS DONT VOUS NE VOUS DEVEZ PAS VOUS SOUVENIR DU NOM EN PARTICULIER.
UN QUÉBÉCOIS DONT VOUS NE VOUS DEVEZ PAS VOUS SOUVENIR DU NOM EN PARTICULIER.

ACTE PREMIER

PREMIÈRE SCÈNE

Dans les parages scintillants.
Entre en scène Archipelago.

ARCHIPELAGO. — Oh, cygnes des goriots! Ne suis-je pas Archipelago?
LE LAC DES CYGNES. — Gigantomachie, fille la vie!
ARCHIPELAGO. — Quoi, mais donc?
LE LAC DES CYGNES. — Méfie-toi, Eau, grand Archipetit!
ARCHIPELAGO. — Quoi?
LE LAC DES CYGNES. — Ci-entre sieur « Jordi », ma changée du Lac!
Fagiolo sort du Lac des Cygnes.
FAGIOLO. — Ô, père! Je me nomme Fagiolo!
ARCHIPELAGO. — Peu m’importe ce qui se passe; je ne cherche que des haricots magiques.
FAGIOLO. — Je SUIS le Haricot!
ARCHIPELAGO. — Oh, mais quelle situation ridicule... Pourquoi ai-je tué Dieu?[xxvii]
FAGIOLO. — Ah, père...
ARCHIPELAGO. — Quoi?
FAGIOLO. — Je souffre!
Fagiolo meurt. Un éclair se produit et il pleut des haricots verts sur scène.
ARCHIPELAGO. — Ah, non! Comment!
Tous les personnages sortent du Lac des Cygnes. Ils quittent la scène.

CAURANTINE. — Mon ancêtre, voit : ô, les démons! Eaux, laids démons! L’air me manque, j’hallucine et tremble. Je fort lointain t’ai vu, sinon ton aigre douceur lourd visage, sinon quant à moi!
ARCHIPELAGO. — Pardon?
CAURANTINE. — Ils sont là! Les Géants!
On aperçoit des pieds de géants traverser la scène en la faisant trembler.
CAURANTINE. — Ah! L’arc qui pèle! Ci-contre joint les pamphlets de l’absurde, sinon haha!
ARCHIPELAGO. — Ma foy! Ma petite foy! Quelle céleste funèbre te rend si pédante des pédalant chastes?
CAURANTINE. — Ich liebe dich auch im Immel!
Entrent Taraut et Burghausen.
TARAUT. — La mia Suprema!
BURGHAUSEN. — Mein oberstes Gebot!
TARAUT, *de défiance devant Burghausen*. — Nay, que je dis à vous! Pathétique! Ne méritez pas once victoire! Si je m’en puis de mon existence, j’outrepasse votre clandestin stoïcisme de méritas solennel, si je puis m’en offenser. Et je puise! J’épuise vous, quant à moi dans mes idées! Il Fascismo è moi, ma io non sono io!
BURGHAUSEN, *fâché*. — La reine, la reine, LA REINE!

ARCHIPELAGO, *confus et frustré.* — Ma, que se passe-t-il?
CAURANTINE. — Ils se battent pour le mein Herz! Argh! Déchirant!
Entre en scène Quatre-Cœurs.
QUATRE-CŒURS. — Argh, non! Je ne permettrai pas!
CAURANTINE. — Ci-voyez, père du père du Moi, ci-présent est ma régie de bonnes absurdes dans l’air poussiéreux des Titans!
TARAUT, *du sommet de son ambition*. — Abbastanza! Tous debout à terre!
CAURANTINE, *d’un cap dépassant un peu la colère de Taraut*. — Nein!
BURGHAUSEN, *avec calme*. — Soldatenlieder, Soldat en mein peur!
CAURANTINE. —Nein! Ouros Sanskrib Nantos!
Et on aperçoit les pieds des titans frapper fermement la terre de scène.
QUATRE-CŒURS, *fâché.* — Je pleure! Je pleure!
Il s’abat sur Taraut et le plaque dans Burghausen.
QUATRE-CŒURS. — À mort vos violences de trèfles! Je suis supérieur à vous en tout point! À mort à vous, oh, non!
Et Quatre-Cœurs mitraille de coups de poings Burghausen, ce qui le tue.

TARAUT, *apeuré*. — AHHH! QU’AVEZ-VOUS FAIT?
QUATRE-CŒURS, *faisant la moue avec son bras et s’approchant de Taraut*. — Git, git, git! Kommander!
TARAUT. — O, per Amore...!
Quatre-Cœurs tue Taraut.
ARCHIPELAGO. — Oh, mon Dieu!
LE LAC DES CYGNES, *stoppant le temps.* — Tu l’as tué.
ARCHIPELAGO, *reprenant le cours du temps.* — Oh, mon Taraut! Le hasard t’a eu!
QUATRE-CŒURS. — Chou, je n’ai qu’à faire des lignes! Sachez que la main de Caurantine m’appartiendra, car je l’aime!
ARCHIPELAGO. — Peu importe! Folie!
Une douce et brève mélodie de harpe se met à jouer.
ARCHIPELAGO. — Hein?
CAURANTINE, *saisissant Archipelago par l’épaule.* — Là!
Une harpe en haricot vert durable fleurit derrière tous.
QUATRE-CŒURS, *se jetant sur Archipelago.* — À mort les toucheurs de filles pures qui seront ma femme!
CAURANTINE, *giflant Quatre-Cœurs.* — Sale bébé, va! Tu ne comprends pas l’impérial désir des racines! Tu ignores il momento à priori!

ARCHIPELAGO. — Oh, tous mes partenaires inutiles, humains, sont morts... Je prends cette hache de guerre par les Enfers et la déterre!
Archipelago cueille la harpe.
LE LAC DES CYGNES. — Tel est pris qui s’y croissait; se pendre!

DEUXIÈME SCÈNE

Dans un champ de blé blindé.

Entrent en scène Lilian, tentant de se cacher dans le champ, suivi par Ourbos et Véga.

LILIAN. — Pardieu, un troglodyte! Ayez pitié de moi, sale créature!

OURBOS. — Je suis un Titan, et non un troglodyte. Ces « sales » qui furent ceux de mon espèce moururent après la première génération pour laisser place à des gènes nouveaux; ceux des titans.

LILIAN, *sortant de sa cachette; le baiser du sol*. — Ah. Cela change tout, alors. Vous me semblez ‘fectivement pourvu de matière ris.

VÉGA, *se décachant du Titan*. — Las, tu ne pouvâmes rider les ondes tapis du vent telles des plaquettes rombes neurones, ci-pareil sansas.

LILIAN. — Oulah!

VÉGA, *plaidoyant*. — Ô, mon Beau Prince! Ne rêvez point de moi! J’assurâmes en vous valses dansantes qui, oh, ma foi!

LILIAN. — Hein?

OURBOS. — Petites humaines, quels plaisirs nous valent votre valeureuse venue?

LILIAN. — Ne m’offensez pas, mais quels ‘luriels valent ma féminité?

OURBOS. — Les divinités sont sans cesse humaines. Quels noms bordes-tu, Saigneur imprécis?
LILIAN. — Lilian, ‘videmment; Lilian, comme fleur sans nom; Lilian, comme ‘ne prison...
VÉGA, *brusquant son regard vers Ourbos.* — Ô, inutile! Je sais qu’il s’appelle Ourbos.
OUBROS, *surpris*. — Que? Mais!
VÉGA. — J’arrivâmes à mimer vos mots grâce à lire vous, sieur grand. Laissez-moi pluriel de m’unique nomination : Véga, moi. Voit voix, vois, voyez?
OURBOS. — Ourbos! Lilian! Puis, Véga!
VÉGA. — J’empuis zigner les sondes violons des trempes saltimbanques, sinon?
LILIAN, *souriant.* — Mamours, z’aimez des mois...
OURBOS. — Ô, divins, laissez-moi expliquer à vous autres comment la Grande Humanité...
VÉGA, *ruant des mains.* — Je vis toute l’histoire dans vos pensées mortes! Fin! Je m’en allai sur ce. Vinrent, et alors, ensuite les hommes.
Véga quitte la scène.
LILIAN. — Pauvre moi, Titan Ourbos! Je j’ta regard sur celle, et comme son regard m’allasse droit en ma cuirasse; si’jeune, si’belle, oh, la tout’relle...

OURBOS. — N’ayez guerre ou crainte. Voici les gloires des Enfances de Caurantine : cette joyeuse joyau, début des incongruités, alla droit au cœur du peuple des Titans, et le charma. Caurantine raconta à nous autres comment l’Art, comment la Philosophie, comment la Vie, mais surtout, Dieux de vous; Humains parmi les Dieux, nous, Dieux de la taille, s’abaissons devant Vous, Royaux Hommes. Notre choix en fut ainsi.
LILIAN. — Oh, ça alors! Et moi qui m’croyait vieillard! Et moi qui m’croyait mort depuis les troglodytes, ‘puis les ballons, le Règne des Gonflés!
OURBOS. — Il y a des choses qui nous échapperont ‘jours, minuscule ami de moi. Néant moins, matière est que nous puissions encore découvrir, chérir ou périr.
Et gli deux uomini sortent de scène.

TROISIÈME SCÈNE

Dans un parc vert nature, tard, le soir.

Entrent en scène un voleur encapuché et épuisé, poursuivi par Clannade et Bouledogue. Le voleur se retrouve pris au piège, à l'extrémité opposée d'où il est entré; un mur de pierre s'érige devant lui.

CLANNADE, *sombre*. — Viens ici.

VOLEUR. — Non.

CLANNADE, *d'un ton strict*. — Ne me force pas à venir te chercher.

Le voleur tente de s'échapper en gravissant la paroi de grandes pierres, mais Clannade l'attrape par le collet.

CLANNADE, *ne pouvant se contrôler*. — OH, LÀ! QU'EST-CE QUE JE VIENS TOUT JUSTE DE TE DIRE, CONNARD?

VOLEUR. — Arrêtez! J'ai besoin du contenu de cette bourse, madame!

CLANNADE. — Mais oui, c'est cela!

VOLEUR, *au bord des larmes*. — Je vous le jure, madame!

Clannade lui afflige un coup de poing sur la figure.

CLANNADE. — ÇA, EN AS-TU BESOIN D'UN DE PLUS?

Le voleur tremble. Bouledogue marche jusqu'à côté de Clannade et pose sa main sur l'épaule de son amie.

BOULEDOGUE. — Ça suffit.
CLANNADE. — Ça suffit? Suffit?
Le voleur s'échappe et retourne d'où il vient.
CLANNADE. — Merde, merde! Il... Il s'est échappé!
BOULEDOGUE. — Ça suffit, Clannade. On en a assez fait pour aujourd'hui.
CLANNADE. — ÇA NE SUFFIT PAS! ARRÊTE DE RÉPÉTER CES CONNERIES! ...Nous n'atteignons jamais la cheville de Marie... Nous sommes des ordures, nous ne valons pas mieux que ce fumier de brigand! Quelle putain de bouffées de mensonges! « Assez ». Assez, oui! Nous n'arriverons jamais dans la bonne grâce de Marie!
BOULEDOGUE, *s'approchant tendrement de Clannade*. — Cesse tes tristesses et...
CLANNADE, *le coupant et en pleurant*. — Non! Nous sommes en pleine pitié devant son regard empereur! Oh, Bouledogue, notre fortune ne cessera jamais de couler sous les flots, et jamais, au grand jamais, je ne saurai comment...
BOULEDOGUE. — Quoi?
Clannade explose de colère. Elle frappe Bouledogue à de multiples reprises, mais ce dernier parvient à parer chaque coup.
BOULEDOGUE. — Suffit, Clan...

CLANNADE, *enragée*. — NON! (*D'un ton grave*.) Laisse-moi continuer, je t'en prie.

Bouledogue laisse place à une iota d'attente, puis acquiesce de la tête.

Noirceur.

QUARTA CENA : *La Triste Commedia*[45]
Nello un piccolo paese, in una passeggiata. Fagiolo e Mathello entrare ognuno per conto proprio nella scena.

FAGIOLO. — Allora... come va la nostra, nostradame amica[46]?
MATHELLO. — Chi sei?
FAGIOLO. — Sono io, amico!
MATHELLO. — Ma... la tua faccia... è verde visage!
FAGIOLO. — Sapevo che mi riconosceresti!
MATHELLO. — Uh...
FAGIOLO. — Sì?
MATHELLO. — Perché?
FAGIOLO. — Perché perchè?
MATHELLO. — Ah, non importa.
FAGIOLO. — Mathello, O, Mathello!
MATHELLO. — Sì?
FAGIOLO. — Come una discesa all'Inferno, sono morto. Più, verde sono.
MATHELLO. — Fagiolo...
FAGIOLO. — Fagiolo?
MATHELLO. — Fagiolo, ho una storia per te.

---

45 “*Poi [Idiot] disse : Sieno tutte l’acque, che son sotto al cielo, raccolte in un luogo, ed apparisca l'asciutto. E così fu.*” — GENESI, 1 :9.
46 Véga.

FAGIOLO. — E mio amico piovi sui campi.
MATHELLO. — Fagiolo, ho fatto un sogno. Nello il mio sonno, c'erano molte persone. E mi sono trovato con un'arma. Le festaioli tutti festa ballando. Ma... io uccidere le persone. E la colore è ovunque. Non odiavo! Ma ho ucciso... Perche, amico? Più, se posso aggiungerlo, c'era questa ragazza.
FAGIOLO. — Sì...?
MATHELLO. — Lei è molto importante, ma non so perché. Perché?
FAGIOLO. — Non lo so.
MATHELLO. — Spiancente... I sogni non sono importanti, sì? No...
FAGIOLO. — Ah, ma quelle non importa! Mi piace ascoltarti.
MATHELLO. — Fagiolo...
FAGIOLO. — Sì...?
MATHELLO. — Sans bris che tu sapere una cosa che io non sapero.
FAGIOLO. — Anche tu.
MATHELLO. — Ma... Ah, bene, va bene! La ragazza nello mio sognare...
FAGIOLO. — Il s'ignore... Ti credi che il tuo sognare è niente? Gravemente?
MATHELLO. — No, no... Ma...
FAGIOLO. — Non ignorare nulles, amico.
MATHELLO. — Fagiolo... aiutami a capire.
FAGIOLO. — Ma tu togliere, tu strappando lo significato del tuo sogno.

MATHELLO. — Sì... almeno, ho un ego e una scusa égaux.
FAGIOLO. — Haha! Ecco perché io ti apprezare. E io so tu sei timido nonostante la tua assicurazione, quindi non ho più dubbi. MA, ho una storia, anche io. I colore, dal bianco al nero, riposato ai miei occhi. E stavo urlando nella terra, mentre spingevo. I colore è infuso nel mio sangue mentre io gridò fortemente. Un personaggio aveva rubato la mia vida, in un certo senso.
MATHELLO. — Eh?
FAGIOLO. — Sì, sì! Hai già cresciuto in un secondo? Secondemente, mente m'entoure, ment.
MATHELLO. — Eh?
FAGIOLO. — Ho avuto un'arpa, Mathello. E, adesso, non ho un'arpa; la MIA arpa. E io la voglio.
MATHELLO. — E...?
FAGIOLO. — Qualcuno me l'ha preso nello la mia confusione.
MATHELLO. — Bene, andiamo, amico.
FAGIOLO. — Eccellente!
Mathello e Fagiolo si stanna preparando a partire, ma Mathello s'y ferma.
MATHELLO. — Fagiolo...
FAGIOLO. — Sì?

MATHELLO. — La giovane donna nel mio songno... Lei era... grigia. Ma ho l'adorato, perche io capito il suo colore per lei.
FAGIOLO. — Interessante!
Mathello e Fagiolo lasciano la scena.

CINQUIÈME SCÈNE

Dans un sous-sol miteux.

Entre en scène le Voleur. Il enlève son masque : c'est Yandere sort un cœur arraché du sac-à-main.

YANDERE. — Je ne recule devant rien. Il m'en fallait un autre pour me permettre de battre deux fois plus fort devant lui. Oui, mon petit chaton d'amour tendre et que J'AIMERAI TOUJOURS. Oui, il m'en faudra une chaude poussière de grêle neigeuse pour réchauffer mon cœur meurtri, il me faudra un scalpel dans le VAGIN pour me SORTIR de ma BIEN. (*Elle éclate de rire.*) Je... Je...

On cogne à la porte.

YANDERE. — Oh, tiens! C'est mon chaton! Il veut probablement me...

Elle ouvre la porte. Mai entre en scène.

MAI. — Désolé, madame, mais... j'aurais besoin de ce cœur pour aimer mon âme sœur, s'il vous plaît.

YANDERE, *après un silence.* — J'aimerais bien voir ta gueule d'amour! HAHAHAHA!

MAI. — Madamemoiselle, s'il vous plaît... Sans compter que, sans mon cœur, je ne ferai pas long feu.

YANDERE. — Tu ne devrais PAS FAIRE DE FEUX, C'EST DANGEUREUX, c'est comme la

politique des IDIOTS QUI BADINENT, mais je comprends très bien, mon cher monsieur.
MAI. — Donnez-le-moi, alors.
YANDERE. — Tu ne comprends pas, l'engin rosé de palpitations; regarde. (*Elle ferme la porte avec violence.*) Je ne PARLE PAS ASSEZ FORT POUR EXPLIQUER.
MAI, *reculant vers la porte*. — Vous parlez amplement fort.
YANDERE, *avançant vers Mai*. — Non, monsieur, voyez-vous, je crains devoir vous expliquer que le point consiste plutôt à exprimer mon désarroi devant une telle absence d'amplitude d'expression pour MON PETIT AMOUR DE RIEN QUE J'AIME DU TOUT.
MAI. — Vous... ne voulez pas me donner mon cœur?
YANDERE. — UN CŒUR, C'EST COMME UN AUTRE! ALLEZ, ZOU, OUI, ET JE ME FOUS DE TE... AHHHHHH! (*Elle attrape Mai, qui est figé de terreur, par les épaules. Son ton redevient normal.*) Ne voulez-vous pas me donner mon cœur?
MAI, *implorant*. — Ma... Madame, cessez de vous en... enflammer, pitié! Je vais appeler les services d'urgence et... et...
YANDERE. — NON, PAS LES BLAGUES DE PÉDOPHILES, QUI TUENT TES BÉBÉS! (*Elle*

plaque Mai au sol.) Par chance, tu ne peux pas faire de crise cardiaque, haha!
Mai crie à l'aide. Personne ne vient à sa rescousse.
MAI. — Madame! Madame! Sans mon cœur, sans mes bras, je n'aime plus, je ne presse plus mes poignets comme le masseur que je suis, et mon sang, il...

Noirceur. On entend les rires de Yandere.

Mai, désormais attaché des deux poignets du haut d'un poteau de fer, se réveille.
YANDERE. — Monsieur Mai! Monsieur, comment allez-vous?
MAI. — Eh... Hein? Où suis-je... Que... (*Il se remémore des événements passés.*) AH! NON, PAS VOUS! (*Elle le fixe en souriant jusqu'à ce qu'il se calme. Il reprend sa respiration.*) Hé, mais... je sens mon cœur battre.
YANDERE. — Tu vas m'apprendre à masser en échange de ton cœur. Pour l'instant, disons que je te le prête.
MAI. — Ridicule, absurde! Je ne commettais aucun crime, ne faisais qu'aimer!
YANDERE. — Tu n'aimes pas autant que j'aime mon amour. Maintenant, donne-moi ton cœur ou ton art; je veux plaire à mon petit chou.

MAI. — Masser, ce n’est pas un art d’amour![xxviii] C’est un art des arts, c’est une façon de vivre et...
YANDERE, *fatale*. — JE décide ce qu’est masser. Et c’est un art érotique qui plaira à mon bébé, coûte que coûte. Je traverse la merde pour ceci, donc fais-toi clément si tu ne veux pas que je t’arrache les yeux avec des fourchettes et te force à m’apprendre sans ton don de la vue. Est-ce bien compris?
MAI. — Ou... Oui, madame...
YANDERE. — Nous sommes des bêtes sauvages, petit homme. Tu dois le comprendre. Nous sommes des bêtes sauvages, petit homme. Tu dois le comprendre. Laisse-moi t'expliquer de meilleure façon : Je le caresse et le prend dans mes mains, comme une espèce de lasso. Je le pends à moi, il étouffe et je le sens se débattre. Nous ne faisons plus qu'un. Je respire si fort que nous nous débattons tous deux pour ne pas le faire tuer. Et ensemble, je meurs pour lui. Et encore, et encore, j'enlace son cou. Et il respire mal, comme dans des petits caprices. Et je ris. Comment faire autre chose? Je ris si fort que mes oreilles me font mal, et je marche, puis je cours ailleurs dans ma tête comme un peu dans la

chaleur obscure, mais je suis complètement ramollie et je tombe au plus profond de moi-même jusque dans la cage de mon cœur qui bat. Qui se doute de quoi que ce soit lorsque je suis celle qu'il aime? Je suis sans mots, plus aucune délicatesse dans ma tendresse, car je recule devant moi-même et j'ai peur. Et pourtant, je le caresse, et nous sommes ensemble; je suis heureuse. Sans me demander. J'ouvre mon cœur avec des instruments de métal froid, mais comment disséquer? Je fais un ou deux pas en arrière, je vomis de l'eau de rose. Je vole dans le ciel, je plane et ne me soucie de plus rien du tout, non, plus rien et je pense à beaucoup de choses, mais je n'arrête plus; je plane, mais je m'effondre peut-être en dedans comme un pion. Suis-je la reine ou le pion? Un vent de moi, mes pattes révulsent comme les jambes d'un insecte, et je me dissèque. Impulsions, mes nerfs révulsent, ma langue sort de ma bouche quand je l'ouvre éperdument. Une étreinte dans la mort, mes neurones qui explosent; je t'achèterais des balles de fusil à perte de gâchettes pour tirer sur les citoyens, et ah, oh, comme je t'aime! Et nous TIRERONS SUR LES GENS DE LA BANQUE ET JE PRENDRAI TA MAIN, MON AMOUR! ET ENSEMBLE, NOUS ENLÈVERONS

LA VIE COMME NOUS NOUS LA DONNONS EN CHAQUE FELLATION, COMME DANS UN REFLET DE MES LARMES QUAND JE VERRAI LA BAGUE QUE TU T'AGENOUERAS pour m'offrir... Oh, mon amour... Il est parfait, il est dans mon garde-robe à vingt heures du matin et, quand nous mourrons, je viendrai ou tu viendras me tuer, car jamais l'un sans l'autre... Ce sera romantique, et nous serons inséparables dans notre histoire. Les gens meurent et se quittent, se perdent dans leur flaque d'océans. Jamais, moi. Les hommes sont des animaux, et les fils décollent de leur cerveau : on les voit qui sortent comme leur bite quand ils sont bandés, et je ris bien quand je les mate. Mais ce n'est aucunement drôle quand c'est ton amour de ta vie qui te dépasse en longueurs d'électricité, et que tu dois gigoter derrière comme une espèce de chose gluante et répugnante. Personnellement, je ne laisserai jamais mon amour me quitter, et je ne pense pas que personne ne pourrait remplir facilement, du moins, mon putain de rôle à la con dans ce monde absurde ET JE PENSE QUE AHHHH, AHHHHHHHH! AAAAAHHHHHHHH! JE VAIS TOUS LES voir au cinéma et aller MARCHER DANS TA MAIN D'UN BEAU SOLEIL, ÉCLATS DE POPCORN ROMANTIQUES, dans ma belle

main que tu la tiens... Oh, mon bel homme, c'est un garçon de parc que j'arpente dans une colline à l'envers, et moi et lui, nous savons très bien qu'il est une petite chochotte dans son cocon de je-ne-sais-quoi, trop-trop. Son sourire, si magnifique... Mon amour, si lourd... Sans lui et moi, nous ne sommes que l'humanité, et cela est une chose trop vide pour mon petit cœur, comme vous le voyez. Mais bon.

SIXIÈME SCÈNE
Dans la belle Verone.
Entre en scène Sinbad, soi-disant Capulet.

SINBAD. — Yar-di-har! Mon corps en phare, ma marre en tartare!
Archipelago entre en scène.
SINBAD, *au public.* — Regardez donc! Ma qui est-ce? Cesse le fameux Archi-pelago!
ARCHIPELAGO. — Ah, mes larmes croulent sur mon visage, je me sens las, je me sens aussi désespéré que sur une île déserte, dans un château fait en chat morbide de pierre!
L’environnement se conforme à cette description.
SINBAD, *surpris, s’adressant encore au public.* — Har-di-yar! Le grand petit a modifié mon comté imaginé!
ARCHIPELAGO. — Chaque cruel day va! Ah!
SINBAD, *au public*. — Oh, har, ho... Il ne s’attend pas à moi, no!
ARCHIPELAGO. — Comme des mondes de poèmes, je...
Sinbad saute devant, s’imposant à, Archipelago.
SINBAD. — HARRRRRR!
ARCHIPELAGO. — AH!
Sinbad inflige une violence gratuite à Archipelago, le rue de coups multiples telle

une vague déferlante de gouttes, qui font tressaillir et aller et revenir le petit Archie de bas en haut comme une banale planche élastique étirée et ramenée.

ARCHIPELAGO, *se faisant matraquer.* — Monsieur! Monsieur! Monsieur!

SINBAD. — Mais, ha-haha! Qu'il n'est tough pas!

Sinbad projette enfin Archipelago au sol de façon définitive grâce à son coup de poing final. Puis, il charge sa violence comme si son bras était une manivelle, et assène un coup de poing final à Archipelago comme si c'était important. Un grand « BOI-I-I-I-ING! » retentit alors que la tête d'Archie tremble dans la prison d'une résonance.

ARCHIPELAGO. — Chaque cruel day va! Ah!

SINBAD. — Bats-toi, petit rat! Har! HARRR!

ARCHIPELAGO. — Je... Jeu... Je ne vois que la danse dans mes yeux projetés... Euh...

Archipelago se relève maladroitement.

SINBAD, *en position de combat irlandaise à partir d'un bond à l'arrière*. — Ah-har-har! Go, go, go!

ARCHIPELAGO. — Ah, chaque cruel day va...

SINBAD, *s'élançant*. — YAH!

ARCHIPELAGO, *stoppant son ennemi d'une vive barricade de main.* — Non. Je t'arrête. La gravité de la situation l'exige, et,

puisque je contrôle la gravité, je t’arrête. Je suis important, j’importe, je... Ha!
Archipelago fiche un coup à Sinbad, sur son ventre, mais rien ne se passe.
ARCHIPELAGO. — Hé, mais... il n’a pas réagi! Gros monsieur le pirate, réagis!
SINBAD. — Har, har-har-har!
ARCHIPELAGO. — Très bien...
Archie tente d’asséner plein de coups à Sinbad, mais son bedon les fait rebondir.
SINBAD. — HAR, HAR-HAR-HAR!
Sinbad se penche très bas et laisse le pouvoir de son adversaire le compresser; il en devient son avantage, le propulsant après la surprise qui baisse la garde de son ennemi. Sinbad tente de frapper Archie. Ce dernier esquive, attrape l’avant-bras attaquant et le cloue au sol avec la gravité de la situation.
SINBAD. — Yar-di-har! Sinbad le si bad t’as eu!
Sinbad lance son autre poing à l’horizon, et puisque son poing est attaché à son bras, Archipelago le voit revenir en plein dans sa figure. Il en finit projeté au sol.
ARCHIPELAGO. — Yaouch!
Entre en scène Mathello et Fagiolo.
MATHELLO. — Sinbad le bad!
FAGIOLO. — No! Archipelago qui ha la harpe de mio!

MATHELLO. — Oh!
SINBAD. — Je vais me la procurer, ne vous inquiétez pas!
FAGIOLO. — No!
ARCHIPELAGO*, levant faiblement son bras à partir du sol*. — Chaque cruel day va!
Tous les autres personnages finissent cloués au sol par la gravité (de la situation, bien sûr). Archipelago se relève.
ARCHIPELAGO. — Les étoiles m’appellent! Au, oh, je vois, chaque cruel day va...
Sinbad se relève.
ARCHIPELAGO. — HEIN! Comment peut-il se relever, ce puant-là?
SINBAD. — Essayez d’écraser un jouet en plastique, voir! Je suis homme d’élastique, ha!
ARCHIPELAGO. — Chaque cruel day, va!
Archipelago fonce sur Sinbad, qui ouvre grand les bras afin de l’intercepter. Toutefois, Archie se jette au sol et glisse entre les deux gros piliers écartés qui font les jambes de son ennemi. Il passe et le dépasse, puis sort de scène. Sinbad sort de scène en le poursuivant.
MATHELLO. — Capitaine! Nous sommes à terre!
FAGIOLO. — Nous repousserons un jour, Mathello! Je l’ai déjà fait une fois, je le peux pour deux!

MATHELLO, *se levant par surprise.* — Oh, mais! Ce ne sera pas nécessaire. Il semblerait que la gravité de la situation se soit apaisée...
FAGIOLO. — Pas du tout : il ha encore ma harpe!
Fagiolo quitte en courant après Archie. Mathello le suit.

SEPTIÈME SCÈNE

Dans le septième ciel.
Entrent en scène Véga, Lilian et Ourbos. Caurantine est couchée par ciel.

VÉGA. — Beurk! Beurk! Je vas vomir!
OURBOS. — Qu'y a-t-il en manies, madamemoiselle?
LILIAN. — Vrai ; 'y a-t-il, hein?
VÉGA. — La mad'moiselle ci-là me sonde ainsi que je la sonda, mais pourvue de tendre art du dormir!
LILAN. — Pis donc, hein? 'Change quoi?
VÉGA. — Je l'ignore, petit homme sagement enfoui en lui-même!
OURBOS. — Je tâcherai de ne point faire tache en ne l'écrasant point ; cela, malencontreux point, hein, dame Véga?
VÉGA. — Va donc si tu veux, et qui veux-tu que je te dise « écrase », ou « écrase pas »? Heh! Mais de même, je suis choquée!
LILIAN. — Véga, 'rquoi? Tu l'sais-tu, t'sais?
VÉGA. — Non de non, qu'on pourrait même errer dans un rêvassé enchanté.
LILIAN. — Beurk, 'à j'vois!
VÉGA. — Non, pas ça.
OURBOS. — Devrions-nous tirer cette jeune pâle hors du sommeil qui lui est sien? Me suis-je satisfait d'une réponse en lui appropriant une propriété d'état?

VÉGA. — Trèves de gourmandises pour le Cogito. Nous réveillerons la pauvre souffrance de ses songes, pis nous la tuerons au pire, puisqu’elle a souffre!
OURBOS. — Bien, bon, je délicat.
LILIAN. — Dame Véga, z’êtes ‘ien bonne, sinon dans ‘os déductions, hein!
VÉGA. — Merci bon, merci mauvais. Faudra qu’elle se réveille un jour de sa propre mort, qu’elle en revienne.
OURBOS. — Génie.
LILIAN. — Pas trop, l’gros, là. Calme-toi pis regarde-moi ‘ien faire. J’vas la réveiller bien, moi.
Lilian se penche et tend l’oreille à Caurantine, qui dort. Il sent un soupir caresser son oreille, puis s’en revient brusquement.
OURBOS. — Oh, hohoho! Petit!
VÉGA. — Tâche facile, hein?
LILIAN. — Suffit! Laissez-moi ‘ne chance, bon!
VÉGA. — Rien de fâcheux à cela, petit homme de la poque des terres sans ballons. Regarde bien.
Véga réveille Caurantine en lui passant soigneusement l’index du front jusqu’au bout du nez.
VÉGA. — Tiens!
LILIAN. — Hey! Mais ‘est morte ou pas?

OURBOS. — Nous ne saurons jamais si nous vivions véritablement dans un rêve en cet instant, et cela me perturbe.
VÉGA. — Elle est morte, Lilian. Et les émanations de sa douce chair partent en réalité vers un autre monde, celui d’une fille. Nous ne savons guère qui. Nous ne savons guerre quoi. Nous ne savonons jamais les rêves pour qu’ils soient propres. En tout cas, nous n’avons plus rien à éveiller que nos sommeils, car nous rêvons tous, sinon la pauvre Caurantine qui nous a réunis pour mourir encore une deuxième fois ; à part de sa souffrance.
LILIAN. — J’aimerais ‘avoir où qu’elle va. Dans un monde meilleur? ‘Ans ‘n truc spirituel? ‘Tout cas, bonnes rêveries, les vous, là.
VÉGA. — Au revoir.
OURBOS. — Au revoir.

Yandere se réveille en sursaut, se sentant mal. Elle libère Mai la même matinée, se fait une tasse de thé et dort en paix.

Mathello entre en scène, dans les ténèbres vidées de personnages.
MATHELLO. — Qui suis-je, sinon un pauvre chevalier? D’où viens-je, sinon d’une pauvre

contrée? Comment suis-je, sinon d'une pauvre richesse? Bla, bla bla...
Le visage de Fagiolo sort du sol.
FAGIOLO. — Je suis une plante.
MATHELLO. — Ridicule. Ah, je sens que je pleurerai...
FAGIOLO. — Le sol observe avec impuissance chacun de tes pas...
MATHELLO. — Je veux m'en aller, sortir d'ici... Devenir... quelqu'un d'autre. Je veux devenir une vieille chanson de conte fabuleux, ne plus jamais avoir à me soucier de mon être...
FAGIOLO. — Mathello... Non... Ne commet pas cet acte.
MATHELLO, *s'adressant rudement à Fagiolo*. — Tu n'es qu'un pois-chiche! Que nenni! Je m'en vas devenir une mélodie!

La harpe sent un souffle de vent passer à travers ses cordes alors qu'Archipelago court en sa compagnie, et ce grand air d'inspiration lui insuffle un « H ». La harpe devient donc La Harpe, et l'esprit d'un défenseur de la justice, d'un véritable chevalier, vibre en même temps que chaque noble corde pourrie, mais qui se tient en fraîcheur à cause de sa noblesse.

FAGIOLO. — No, no, NO! Mathello, mio amico! Je pleure pour toi dans mes sols fertiles, propices à la crie-culture.

Et Fagiolo entre dans la terre afin d'aller saluer Horatio et Finn, qui sont en train de passer l'épreuve des fleurs.

HUITIÈME SCÈNE
Je suis un lieu.
Vous entrez faire votre rapport.

JE N'AURAIS JAMAIS CRU QUE... CELA POUVAIT ARRIVER. PERSONNELLEMENT, JE NE PENSAIS PAS QUE CELA SE POUVAIT, SINCÈREMENT. AH, NON, MAIS JE SUIS SINCÈRE. C'EST RIDICULE, D'UNE OBSCÉNITÉ OBSCURE, QUI ME PREND PAR LES CHEVEUX OU PAR LES PIEDS QUAND JE VEUX FAIRE LA FÊTE. BON, BREF, PEU IMPORTE! CE N'EST PAS UN PEU DE BAZARD AU HASARD QUI ME METTRA HORS DE MOI. L'AUTEUR... QUELLE NOTION QUI ME FAIT PEUR. TANT DE PERSONNAGES... CETTE NOTION ME FAIT PEUR. JE NE SUIS PAS À LA HAUTEUR. LE SUIS-JE? JE LIS CECI. IL ME FAUT ARRÊTER DE PENSER, IL ME FAUT ME CONCENTRER... JE SUIS CAPABLE DE LE FAIRE. IL LE FAUT. JE ME SUIS RÉSOLU À COMMETTRE CETTE ACTION, QUE CE SOIT SALVATRICE CRIMINALITÉ OU CORROMPUE DÉFAITE EN PAIX. JE SUIS LE LECTEUR, JE SUIS LE LECTEUR, JE SUIS... LE LECTEUR. CELA ME SURPREND PARFOIS, CAR JE PEIN LES DÉCORS QUI M'ENTOURENT, COMME UN ACTEUR, UNE PERSONNE ENGAGÉE POUR PLACER UNE SUITE DE TRUCS BANALS QUI TRAÎNENT

DANS MA MÉMOIRE, DE MANIÈRE INFIDÈLE. EST-CE QUE JE SUIS EN TRAIN DE LIRE LE NOM D'UN PERSONNAGE? JE SUIS TOUT CONFUS, JE NE SAIS PAS À QUI ATTRIBUER CETTE MASQUARADE DE MOTS, JE NE SAIS PAS À QUI DONNER UN RÔLE, JE N'AI PLUS DE GENS QUI VONT À L'ENVERS DANS UN RESSORS QUI S'ENDORT DEDANS MOI, COMME UNE BOMBE NUCLÉAIRE, ET PUIS, JE REVIENS, JE CONTINUERAI PLUS TARD. DANS UN MOIS, SINON DANS DEUX MINUTES. JE NE PEUX PLUS TENIR EN PLACE. JE SOUFFRE. MAINTENANT, JE CROIS QUE J'AI PASSÉ LA SOUFFRANCE : JE SUIS DEVENU CURIOSITÉ. UNE DOULEUR NE PEUT S'ÉTIRER QUE PLUS LOIN QUE LE MOT « UN » S'ÉTIRE AU FÉMININ, COMME UN FROMAGE POSSÈDE UNE CAPACITÉ MAXIMALE POUR ÊTRE RÂPÉ PAR MOI-MÊME, MÊME SI, MATHÉMATIQUEMENT, JE POURRAIS ÉTENDRE UNE TRAÎNÉE DE FROMAGE JUSQU'AU FIN FOND DE LA GALAXIE, ACHEMINANT ATOME DE FROMAGE AVEC ATOME ATOMISÉ DE FROMAGE. BON, PEU IMPORTE. MES FESSES ME FONT MAL, JE SUIS ASSIS DEPUIS TROP LONGTEMPS QUE JE SUIS DEBOUT. CHAQUE DAY VA. LE TEMPS NE ME LET PAS ÊTRE MOI, JE DOIS LUI COURIR APRÈS ET SOUFFRIR. MAIS MON AMI M'A DÉJÀ DIT UNE

FOIS, DANS UN SOUVENIR AU COIN DEDANS MA TÊTE, ET C'EST MALHEUREUSEMENT MOI, QUE CHAQUE CHAT CHASSE. CHAQUE DAY VA. J'ÉCRIS, J'ÉCRIS, J'ÉCRIS. RIEN NE CHANGE. J'ÉCRIS SEULEMENT UNE SUITE DE MOTS DANS MON IMAGINATION AVEC MES PROPRES SYMBOLES, QUAND JE LIS, DONC JE SUIS UN ÉCRIVAIN, MOI AUSSI. JE SUIS LE PERSONNAGE. JE SUIS MOI-MÊME, ÉCRIT PAR MOI-MÊME, ET JE SUIS EN TRAIN DE M'ÉCRIRE MOI-MÊME, ET CE CYCLE PEUT CONTINUER DANS LES DEUX SENS À L'INFINI (À CE QUE JE SACHE). LES PERSONNAGES, SONT-ILS LIBRES DE SONGER À TOUT CELA, EUX AUSSI? EXISTENT-ILS AUSSI COMME MOI? ÊTES-VOUS UN PERSONNAGE QUI ME FAIT RÉALISER QUE CE QUE JE SUIS EN TRAIN D'ÉCRIRE ME FAIT RÉALISER QUE JE SUIS UN PERSONNAGE QUI PENSE À CE QU'IL PENSE, OU SUIS-JE UN PERSONNAGE PRÉDESTINÉ À PENSER CELA? JE SUIS LES DEUX OPTIONS, JE CROIS. MAIS... SUIS-JE LE SEUL À INCARNER LE LECTEUR ET L'ÉCRIVAIN DE MOI-MÊME? EN PENSANT À LA MORT, JE ME SUIS D'AILLEURS DIT : « JE SUIS LA NOIRCEUR, JE DEVIENS VIDE, ET DONC, C'EST AINSI QUE D'ÊTRE UN PERSONNAGE DÉCHU, MORT : C'EST DE N'ÊTRE RIEN. PUIS, BON, DISONS QUE CET ÉCRIVAIN QUI

A TUÉ CE PERSONNAGE NE SE REND PAS COMPTE DE LA GRAVITÉ DE LA SITUATION, COMME CHAQUE PERSONNAGE IGNORE FINALEMENT LA VIE DE L'AUTEUR LORSQU'ILS NE SONT PAS EN CONTACT PAR L'ÉCRITURE. LE PERSONNAGE CANALISE SON INFINI GRÂCE À L'ÉCRITURE, ET IL EST EN MODE ''PILOTE AUTOMATIQUE'' QUAND IL N'EST PAS SUR LES RAILS DE L'ÉCRIT. »
— Et cette pensée, je l'aime bien, même si elle est à retravailler.
Sors de scène.

NEUVIÈME SCÈNE

Autour de la table ronde des philosophes.
Se trouvent déjà sur scène tous les grands philosophes, assis autour de la table, à discuter.

Entre Alex. Il s’assied entre Nietzsche et Sartre.
ALEX, *à tous*. — Qui, ici, a raison?
SARTRE. — Moi, clairement, moi. Je peux t’expliquer pourquoi, mais tu ne le comprendras jamais, parce qu’il est impossible de nous comprendre.
NIETZSCHE. — Personne. Il n'y a personne qui aura raison, car tout ne veut rien dire.
DESCARTES. — Je suis d’accord avec le dernier ; hélas, tout ce dont je peux être assuré, c’est du fait que « je pense, donc je suis ». Bien sûr, nous pouvons prolonger au-delà de cette phrase, mais tout le monde ici sait que l’essentiel est le Cogito.
EMPIRICUS. — J’en doute...
SOCRATE. — Et qu’est-ce que penser? Qu’est-ce qu’être?
KANT. — En effet, que puis-je savoir? Que dois-je faire?
ÉPICURE. — Tant qu’on jouit de la vie, je ne vois pas en quoi cela change grand-chose...
MACHIAVELLI. — Eh! Tu es stupide.

DIOGÈNE. — L’intelligence n’est qu’une construction sociale!
ROUSSEAU. — On dit « contrat social »!
JÉSUS CHRIST. — Allons, mes enfants. Aimez-vous l’un et l’autre.
HITLER. — Allons, Jésus... Tu sais autant que moi que c’est impossible.
CAMUS. — J’ai la drôle d’impression que tout ceci est absurde...
CICÉRON. — Peu importe; je note.
PLATON. — Moi de même, mon frère!
HUME. — Si vous finissez vos ouvrages, je les lis. Haha!
ZÉNON. — Ah, lire! Quelle activité pénible! Mais je vous lirai sans broncher de même ; je m’en ferai un plaisir.
SHAKESPEARE, *se levant et interpellant le public*. — Tout le monde! Tout le monde!
Tous se taisent et se tournent vers Shakespeare.
SHAKESPEARE, *dramatique.* — On dit « je pense, donc je suis », mais... « être ou ne pas être? »
Moment de silence. La foule recommence à parler encore plus fort.
CÔTÉ, en narrant et en focussant sur Alex.
— Je pense, donc je suis... mais devrais-je être? Je suis, sinon je ne suis rien. Je ne sais pas ce qu'est « rien » jusqu'à ce que je devienne néant. Donc, puisque je suis, et en

attendant de devenir le néant (sur une base que la mort de ma conscience existe outre part), je suis ce que je pense être pendant que j'existe et ne suis pas le néant. Or, lorsque je pense à être ce que je pense, je suis néant, et donc, absurde. Je suis absurde, donc je ne pense pas, car c'est insensé (et je me laisse vivre jusqu'à ma mort) : je suis une pensée, et donc une création de mon propre être, le sujet d'un auteur. Pourtant, je pense à être, donc je me crée : je suis le créateur de mon propre être, l'auteur d'un sujet. Ce sujet et cet auteur qui me dépassent sont pourtant à la fois moi-même et absurdes, car je ne suis pas eux en même temps que je les suis.
ALEX. — Solipsisme créationniste!

ACTE DEUXIÈME

PREMIÈRE SCÈNE

En France.
Entre en scène un Français dont vous ne devez pas vous souvenir du nom en particulier.

UN FRANÇAIS DONT VOUS NE DEVEZ PAS VOUS SOUVENIR DU NOM EN PARTICULIER. — *Hey, you*, Germinal. Envie du centre d'orienter le mal en aval, de peut-être raconter que Joe s'est tiré un coup de pompe aux toilettes pendant la pause de la récré et que la prof a été horrifiée, mais moi, perso, j'ai trouvé ça drôle. C'est dans un genre de parc avec une espèce de balançoire que j'en discutais : comment, moi, personnellement, je vous emmerde, la bande de « Rasta », sinon la clique de Billy va te péter la gueule samedi parce qu'on a lu Kropotkine en délirant comme des troufions, et il y avait Michael qui criait « Anarchie! » en arrière de la bagnole de la vieille cougar derrière. Perso, moi, ça me faisait marrer d'avoir une telle, non, pareille entourloupe. Si j'te dis, frère, qu'on a balancé le gosse contre le mur comme si on le pressait comme un putain de citron en cavale pour qu'il explose, tu nous balancerais pas, hein? Dis? J'te dis, moi, Joe, il avait une batte avec des pics, et elle me

faisait peur. Content qu'il soit mort, même si j'ai pleuré à ses funérailles, parce qu'en fait, on a tous un Joe et on ne sait jamais s'il est gentil ou s'il raconte des sottises de bobards. Bref, en tout cas, le truc d'anarchie, c'était pas assez, et puis il y avait juste trop de mots dans le bouquin même si, en fait, j'aime juste pas lire. Mais c'était pas assez. Au moins, pas assez pour s'éventrer en rigolant comme des connards. Euh, comme des canards. Joe et moi, je me rappelle, notre seul désir, c'était de mourir au bagne, putain, j'te dis, parce que dans cet arrondissement du trentième, on en a pété, des taffes. Et il y avait ce môme à culotte et Joe voulait pas que j'en parle, mais ce môme à culotte, il disait tout le temps, non pas le môme, mais Joe, de changer de trucs, de se péter des barres autrement. Mais Joe le payait pour qu'il se ferme la gueule, il ressortait du coin de l'arrondissement, ce qui est assez paranormal, en se levant la culotte. Putain, moi, ça me fait délirer, ces trucs de fiottes, mais bon, je respecte Joe, tu vois? Maintenant, il est mort, donc je vois pas à quoi bon serait de ne pas dire tout ça, parce qu'au fond, ouais, moi, je dépose ma tope sur le comptoir et j'te dis que t'as un truc sur le bord de la gueule parce que j'suis un

honnête homme, quoi. Ah, je dérive du sujet. Je parlais des trucs que nous faisions, moi et les potes, avant de se tirer de là en riant. Ouais, alors, Michael disait que Bakounine, il était pas bien vu pour ceci et cela, donc, tu vois, je m'en foutais, tant qu'on faisait l'essentiel de son petit plan à la noix de coco (expression qui me fait penser au jupon du p'tit garçon). Alors, nous, on avait pris une tonne de bombes. Non, pas des bombes de chez Kim Jong Un le fêtard en personne de sa poufiasse de mère, non, plus des trucs du genre : voici ma banane en fer, je tire sur cette queue comme je vous tire ma révérence, le gueux, et voici un graffiti de Perceval qui encule ta mère du haut de ton balcon tout frais pour toi, le con. Bon, sinon que c'est pas du tout drôle comme je le dis là, maintenant, je trouve néanmoins cela des plus amusants à me remémorer. Ah, et t'avais entendu l'histoire du vieux hangar de moi et Édouard? Ouais, je sais, ma prof de français me pète en deux parce que je cause comme un gaulois, mais qu'est-ce que tu veux? Je fais ma loi, quoi. C'est la loi de la jungle, ici, frère. Les bons pourparlers sont l'opium des intellectuels, frère : même Rousseau approuve, disait Michael, même si je savais juste que son nom sonnait

important de sa mère patrie la pute. Bon, j'te file ta came et tu me vois avec l'histoire du train de chez sa mère : alors, pour commencer, il y avait ce gosse. Il faisait « pouêt-pouêt » avec son train et nous, on se balançait. Ta gueule, arrête avec ton air narquois. Donc, on se balançait et le putain de gosse, il arrive avec son petit train et sa mère, elle, elle ne regarde plus du tout, tu vois? Et nous, on file, tu vois? Et le môme, et bah putain, il te percute le petit saligaud de plein fouet! Ah, j'ai ri un bon coup quand m'sieur Édouard et c'te tafiole-là allaient au seuil du lit de sable du petit acharné à pleurer. Attends, quoi? Tu questionnes mon histoire pour asserter ta dominance, ou quoi? J'te jure, mec, ça s'est véritablement produit ainsi. J'suis pas un menteur, j'exagère pas les trucs comme Alex, moi. Bref, non, allons, j'te dis de sa mère que c'est authentique, du pur, quoi, du véritable drame au savon. Mais non, voyons! Pourquoi je trainerais avec une petite fanfare de peluches? Voyons, allons, cesse, mon pote. J'te dis que c'est Édouard qui l'a eu, ÉDOUARD. Pourquoi monsieur Édouard, prof de maths de mes deux, surveillerait un bébé cramé au soleil, couché au sol devant sa mère, Édouard, mon ami, et l'autre, là? Ah, merde, t'as raison. C'était peut-être moi

qui l'avait frappé. Je sais plus trop. Écoute, je veux pas trop être violent comme mon père qui lève sa pantoufle contre des putains de mioches. Je suis pas trop moche, c'est qu'un coup ou deux de sandales qui m'ont foutu ces cicatrices sur la tronche, j'te dis. Et bon, je revois la batte à Joe et ça m'effraie.

Mes yeux m'en disaient mieux

Car je ne savais pas comment, qui j'étais à présent.

Je voulais aller là-bas, mais je n'y arrivais pas.

Je ne savais partir, ni même revenir,

Je ne savais pas si j'étais vraiment là.

UN QUÉBÉCOIS DONT VOUS NE VOUS DEVEZ PAS VOUS SOUVENIR DU NOM EN PARTICULIER. — Ça me pince le cœur rien que d'y penser, pas que mon cœur soit un gros lourdaud plein de moyens et de graisse à pouvoir dépenser. C'est un vieux truc maigre, tout rabougris par des tasses de pieds, et moi, et bah, je suis comme la machine qui aide le cœur dans sa rémission. Je l'observe dans sa course, je ne puis rien faire d'autre, docteur

Charbonneau. Je suis désolé, monsieur. Je n'aurais pas voulu te faire mal, Alice, je suis désolé, je suis désolé, je suis désolé, je suis désolé, et je vais prétendre que je ne t'ai pas fait de mal à la fin pour que tu me redonnes ton crayon comme dans le bon vieux temps, et je vais peut-être enfin pouvoir voler avec de belles ailes, comme un enfant, tu sais? Ça me rend triste, et l'autre fois, je donnais à cette fille des conseils, il y a en fait très longtemps, et elle écrivait une histoire d'amour cent fois plus belle que la mienne. Elle y mettait autant de fautes que de cœur, ce qui m'époustouflait et me dégoûtait. Pourquoi quelqu'un a le droit de faire des fautes pendant qu'il est beau? Pour moi, la perfection, ça ne se heurte à rien du tout. Mais bon, comme je l'aurais dit... Alice, je suis désolé, mais je devais avancer, passer à autre chose que cette raison pour devenir enfant encore et encore. Je ne suis pas un éternel adolescent, pas un vulgaire bout de papier. Je suis un simple truc chiffonné. Et je crois que tu me laisses derrière, dans ton monde si jeune et si beau. Au pays des merveilles... Tu me manques. Je nous aurais bien vu grandir ensemble, mais les adultes en font toujours tout un plat, comme tu le sais. C'est triste, tu sais? Qu'un œuf se brise

afin de donner une naissance... Je crois que... Je ne veux plus jamais te revoir, car tu me brises en deux, en quatre, en dix-mille de trop. Je suis un reflet dans la glace que je regarde et, peu importe à quel point je suis un bel adulte, je ne serai jamais un bel enfant. J'envie les trucs des enfants, j'envie leur innocence, leur désirs si simples. Je leur pèterais la gueule volontiers, je les déteste, ils me rappellent trop ma propre innocence, tu vois le genre? Je pense que c'est ça, qui fait que j'arrête devant leurs grands yeux et me fait penser qu'avoir un enfant serait d'initier une nouvelle flamme. Et le poète est saoul, il badine avec l'amour, il vacille et boit comme un cochon, parce qu'il n'est que vice de la vieillesse. Je ne suis pas un Peter Pan, j'ai décidé de rester, de partir de ta demeure et de ne jamais rejoindre ton monde par l'au-delà, Alice. J'ai décidé de faire comme des gens, mais pas comme eux, parce que je ne veux pas finir mal. Au fond, je veux finir heureux, moi aussi. Dis-moi pourquoi tu existes. Cela m'effraie, tu es toujours au plus grand coin de ma tête, et je me retourne dans mon lit en espérant que je peux dormir assez loin pour que tes doigts de lin ne me rejoignent point. Je ne suis pas le grand fardeau, je ne suis pas le

grand tu est quoi dans la savane que je sois de tes tiens, de tes amours qui sont miens, comme c'est particulièrement triste, tu vois? Je regarde, tu vois? Tu vois? Je veux marier une aveugle, je veux marier une aveugle parce qu'elle ne verra pas mon visage. Je veux marier une religieuse parce que j'aurai de meilleures funérailles. Je veux me marier parce que je suis fou. Je déteste les femmes, je suis humain, je suis un robot et je te déteste, toi et tout, toi et ta bande, la bande à la maternelle qui joue à la balle et je me plains de trop de vers de terre. Je me plains, arrête, je me plains... Je me... Arrête... Arrête. Ça fait pitié, je fais pitié. Je veux changer de chanson, ça m'énerve. Je veux trouver la bonne chanson, mais elle n'advient jamais, comme si un petit élan de galipettes cessait de me matraquer, tout le temps, et je veux que tu me chuchotes ça dans l'oreille, toi, oui, vas-y. J'ai la tête écrasée sur l'oreiller d'un côté et je veux que tu sois le son dans ma deuxième oreille pour que je puisse oublier le silence qui me torture et que je puisse oublier que j'essaie de dormir pour m'en sortir, et je veux me réveiller demain pour m'endormir demain pour me réveiller après. Je ne suis pas comme ma mère, même si elle a déjà fait les mêmes choses. Je ne suis pas comme

mon père. Je ne suis pas mon père. Il m'énerve, et on dirait que tous les hommes deviennent soit pères, soit pervers, soit des sous-races qui sont négligeables. Les hommes sont cons, les femmes sont gueuses, et ce monde me dégoûte. Honnêtement, en tant que confession, monsieur le curé, si je le pouvais, si j'avais le bouton sous la main, j'appuierais dessus en ce moment même. Cela me désespère en tout point, mais je suis un emblème de l'antithèse : un homme qui ne veut pas vivre et qui n'a aucune raison de vivre dans un monde absurde, mais qui décide de vivre quand même puisqu'il veut prouver qu'il peut le faire par simple rébellion. Albert Camus, pourquoi es-tu mort dans un accident de voiture? C'est ridicule, voyons... Tu n'aurais pas dû. J'aurais voulu que tu sois mon ami, qu'on...

Entre en scène un écrivain postmoderniste nihiliste.

UN ÉCRIVAIN POST-MORDERNISTE NIHILISTE. — Du plus profond de moi-même, je sonde une espèce de vision de moi, du moi extérieur. J’ai peur d’être moqué, de subir une farce. Peut-être est-ce là une des façades d’une comédie, mais

aussi celle de la plus grande des tragédies : la jalousie et la moquerie, la pire des injures à l'égo.[xxix] Tu ne dois pas chercher à écrire pour passer avec une note, un avis, un motif. Tu dois chercher à écrire pour te sentir bien, mieux, meilleur. C'est un exercice d'endurance mentale, tu dois t'affronter, tu es seul, tu dois inventer pour ne pas te retrouver dans l'abysse sans mots. Parce que si tu regardes une page blanche, la page blanche s'imprime dans ta tête et tu déprimes. Tu dois prendre ta volonté et la tirer sur la feuille à partir de rien.
La foule d'une cinquantaine de personnages était devant moi. Qu'en faire? Je les avais tous réunis, tous mis ensembles, prévoyais tous les tuer, tous les faire vivre, tous les unir et la séparer dans un drame intense, une comédie vive, une tragédie mémorable. Que s'est-il passé, maintenant...? Maintenant, il y a une éternité que je n'ai pas touché à ce texte, par peur, par crainte comme Lurstre, par paresse, par rien et partout par tout. Je me sens mal de ne rien faire, je ne me sentais pas bien en faisait ce que je faisais, mais je ne voulais rien changer. Il existe une période de temps brève où un être humain se retrouve pris avec son existence et cet être se voit

confronté à sa propre vie, comme s'il devait la rénover, la construire et à la fois la débâtir dans un empressement alarmant. Le réalisme pur et dur. Je ne décris jamais mes personnages dans mes écrits parce que, justement, je ne les vois pas, ils changent tout le temps. Je peux bien me considérer comme un type un surréaliste, donc j'aime bien les improviser physiquement au fur et à mesure, les modifier, les copier-coller, les détruire et reconstruire à partir du temps... Je crois être réaliste dans un sens où je les vois vraiment, en fait, mais comme sur une photo : en réalité, ils ne sont pas ça, ils sont flous, ils changent de couleur selon les éclairages, et cetera. Le réalisme, c'est terre-à-terre. Bien décrit, volontaire, logique dès les premiers abords, ça se suit ; cohérent et toujours linéaire comme une ligne du temps. Pour l'instant présent, c'est comme décrire une chose à une créature interstellaire qui vient tout juste d'apprendre le langage commun. Ce serait impossible, car un registre de mots automatique ne donne jamais de « bons » mots : un mot est une pensée traduite, un mot ne communique jamais le réel chez l'autre. Le mot ne communique jamais le réel chez les autres. C'est juste que les

mots sont acceptés comme normaux par tout le monde. Mais tout le monde possède sa propre connotation des mots... Alors, quelle solution est? Décrire tel quel. Voilà : suffit seulement de communiquer ce qui est pensé en premier : c'est ça la clé, de mettre ce qui est devant soi. Émile Zola ne prenait pas des milliers de notes pour rien : il se souvenait mieux du terrain observé ainsi. Il n'est pas facile de décrire une personne en mots justes et exacts pour tous. C'est le défi. Pour communiquer une idée par la voie de la foule et la faire accepter comme réaliste, il ne faut pas le transformer en termes précis et pointus. Il suffit, en vérité, d'user de propagande, à certaines instances. Comme Adolf Hitler l'a écrit : il faut s'imaginer communiquant avec la personne la plus stupide de la foule seulement, de la convaincre afin de pouvoir s'imaginer avoir bien circulé le contenu à tous et, si l'idiot comprend, tous comprennent.

Fait très surprenant : il existe en vérité non pas une, trois lignes temporelles obligatoires dans un roman : celle du temps que met l'écrivain à écrire (soit lui-même divisé en pauses, périodes de réflexion ou d'écriture), celle que le lecteur met à lire le livre lui-même (le temps d'assimilation de

sa compréhension personnelle de sa propre interprétation de l'histoire) et le temps dans l'histoire elle-même (outil narratif dont on imbue le média ou dont il nous communique), ce dernier étant l'ordre de la ligne du déroulement de l'histoire, au final, même pour le lecteur et l'écrivain, car ce n'est qu'en ayant compris l'histoire une fois (plus ou moins) assimilée que la ligne du temps peut se faire : peu importe l'ordre personnel choisi, peu importe si on commence par la dernière page, au final, l'univers fictif possède sa propre notion du temps. Et cela est fascinant. Un roman, par exemple, peut se dérouler en deux secondes, mais prendre une journée à lire et une année à écrire tout comme le vice et le versa pour tout un chacun. Fascinant.
Au Québec, là où il neige 365 jours par semaine d'hiver à deux petites heures ensoleillées quotidiennes, sinon voilées d'une aurore tout le restant, la notion du temps est légère, que ce soit pour les enfants badauds, les écoliers lourds, les essoufflés pressés ou les relaxés dégonflés. Mais cette notion elle est rude, courte et dure dans le jaune de l'œuf vacancier d'été. Sinon, elle est trop longue et trop vite passée en hiver, encore et encore. En automne, elle est paranormale : le Québec

devient orange, que ce soit par panneaux de construction ou par citrouilles, il ne se ressemble plus vraiment, pas plus qu'auparavant.
Bref, l'existence existe juste parce qu'elle existe sur une base de présomption qu'elle existe, donc l'existence n'existe pas, mais l'existence de l'existence existe, si je puis me le permettre dans un mouvement d’art dans un monde vide de sens.
L'idéalisme parfait est le suicide, l'empirisme parfait est l'amnésie, le rationalisme parfait est « Je pense, donc je suis », le scepticisme parfait est celui qui doute de tout ceci, l'absurdisme parfait est absurde, le communisme parfait est un ami, le matérialisme est l'appropriation, le fascisme parfait est l'expropriation, le théisme parfait est la perfection, le nihilisme parfait n'est rien, et, l'existentialisme, c'est de choisir une de ces phrases comme citation.
La religion est le parfait descendu dans l'homme imparfait ; tourment du corps. L'idéalisme est l'idée descendue dans l'homme empirique ; souffrance de la pensée. La mauvaise science est un calcul général appliqué à l'individu ; esclavage du sujet. La philosophie ; c'est l'anarchie, la liberté ultime de l'homme, selon ses

besoins et ses désirs, c'est la finalité en soi et le plaisir d'être : c'est le plaisir de créer. (Inspiration : je viens de lire Bakounine.)
Qu'est-ce que ce livre, au final? Est-ce un roman? Un recueil des romans qui s'y trouvent? Un livre de prêche de morales, un livre de philosophie, un cas de psychologie ou un document historique? Est-ce une preuve, une antithèse, une réfutation, une accusation? Est-ce ne serait-ce qu'une simple prose poétique, soit un long, très long poème blanc? Une pile de papier? Un combustible à bois? Un recueil d'idées, un journal intime, un domaine public de références insérées par et au hasard? Est-ce vraiment un objet physique ou un souvenir? Est-ce que c'est vraiment mon livre, ou c'est plutôt le vôtre? Ou le nôtre? Est-ce le livre d'aucune personne? De l'état, de la bibliothèque? Est-ce un jouet pour distraire l'enfant, pour encombrer l'adulte, pour servir aux décors, pour frapper le mauvais étudiant? Est-ce le livre de l'instruit?
Seul le créateur possède le pouvoir de frayer un chemin, seul un philosophe peut entretenir ce chemin, seul un intellectuel peut analyser ce chemin, mais seul un fou peut comprendre tout : je sabotage moi-même le sens de cette œuvre afin de forcer

l'être humain à se diversifier et à prospérer devant celle-ci ; je cherche à enseigner qu'il faut vivre pour ne pas finir par se tuer. Vous contribuez tous à ma vie en lisant ceci, alors voici ma part.

ENTREMISE

Le chaos total règne.
J'entre en scène.

Ces mots mêmes m'accrochent désespérément à la vie. La tragédie posséderait une suite...? Je les vois, là, eux, qui rient de moi. Ils s'en donnent à cœur joie. Je m'accroche à ce moment comme à un dernier espoir dans l'œil de la tempête. Combien de mots durera cette survie? Combien de temps la tempête durera-t-elle? Je ne vois plus l'horizon, il noircit. Car la foule de gens débarque devant moi et son ombre même compose mes ténèbres. Je m'y intitule l'infinie tragédie, mais il fut un temps où il demeurait en moi-même une chose toute autre qui m'échappe désormais. Toutes les personnes de ma vie me couronnent d'une couronne d'épines, mes yeux me démangent, mon front me heurte, mes cheveux sont de trop, mon visage blême arbore la douleur. Me voici. Non pas un sauveur quelconque, non pas un héros glorieux, ni un antihéros sauvage et intriguant, non ; je suis moi, un être humain normal que tout le monde ignore comme tous les autres, et je me retrouve seul contre moi-même même à travers la

foule. C'est là l'apogée du conflit humain. Moi-même protagoniste, société m'accompagnant, moi-même m'affrontant, société me déchirant.

Trois heures du matin, je me lève ; le sang se cumule trop en moi, je dois bouger. J'ai mal au cœur, car trop c'en est pour moi. Mes veines bouchées, mes artères faibles, mes jambes inaptes comme le fer... Je n’en puis guère davantage : en moi, la faiblesse des passions! En moi, la fin finale! Je n'en puis plus davantage, dis-je! La foule de mes propres personnages se rebelle contre moi! Instable! Instables! Instabilité! Je dois aller leur parler! J'en ai ASSEZ! Je déclencherai une paix finale, car j'en ai assez! La voilà, la vraie guerre philosophale. Ce sera moi contre moi-même, dans un éclat flamboyant de l'obscurité la plus noir sous la société, sous la société même qui m'aidera à remonter vers une prémisse meilleure pour ma vie et mon cœur quand je me sens mal les matins en me levant, quand je me sens mal en voyant ma vie d'en-dessous du néant, tapis dans l'infini.

J'idéalise trop le dessus du néant... n'est-ce pas? Comment s'en sortir, si tout traverser revient à se retrouver encore à une autre extrémité vide? La réponse

serait-elle la question elle-même...? Se poser la question répondrait donc à mon existence et mon hésitation. Je ne suis pas en ordre de répondre pour de vrai étant un philosophe : je suis un homme de questionnement éternel, un curieux de nature. Je suis un être bel et bien vivant, toutefois. Au contraire de ce que M. Camus pensait, la vie dans l'esprit se peut. Se peut-elle? Certes je suis misérable, davantage misérable que Camus. Certes, je ne possède point sa grandeur, ni plus sa clarté d'esprit puisque je suis un désordre infini. Pourtant, vient en moi une pensée de ne jamais abandonner et de lutter. Pourtant, vient en moi une sagesse tout autre que le philosophe nommé Camus, et en moi vient une épopée, une station épique de moi-même, quelque chose de plus grand que je donne à l'inconnu. Je suis matériel, mais l'idée que je déteste de moi-même me domine, tandis que le moi matériel lutte pour exister. Il y a un conflit entre mon existence physique et mon existence métaphysique. Elles vivent ensemble, se côtoient, mais n'atteignent pratiquement jamais leur but unique, soit s'unir. Le climax de l'histoire serait, bien sûr, l'accomplissement de cet union, la terminaison de L'Infinie Tragédie telle que

nous la connaissons... mais pour l'instant, à quoi bon y songer?

Comment affronter tous mes personnages? Dois-je les tuer ou les convaincre, ou même me convertir? Je ne sais pas encore. Par contre, je sais par où commencer : Archipelago. C'est sans doute le plus lucide de mes personnages dans son existence, quoiqu'il en viendra aussi à lutter le plus contre une imposition quelconque à lui-même. Peut-être dois-je voir un combat comme une chose toute autre. Peut-être que dominer n'est pas le mot propre à cette situation : peut-être qu'harmonie l'est. Je me sens ému... Je suis fier de mes personnages. Ils constituent un obstacle gigantesque pour moi, insondable par moments, ultimement grand par d'autres... Quel fardeau! Ah! Me voici... Me voici! L'épique tragédie commence ici, au milieu du ridicule, entre les deux mondes!



Je ne pouvais pas naître dans l'univers fictif tel un bébé, car j'existais déjà en deux parts dans le continuum espace-

temps, et même dans des univers parallèles. J'étais, pour proprement dire, déjà imprégné directement, en tant que moi-même, dans ma propre œuvre. Erreur ou non, il fallait gérer cela. Comment me rencontrer moi-même? C'étaient là des façades de ma personne...!

— Salutations.

— Qui êtes-vous donc, vous, qui me ressemblez aussi terriblement?

— En vérité, mon cher ami, je suis vous ; seulement, je suis la version complète de moi-même qui existe. Vous n'êtes que « Côté » de « Alex Côté », une simple abstraction philosophique bâtie à partir de mon nom de famille.

— Pourtant, vous ne pouvez guère davantage que moi-même prouver votre existence et...

— Suffit. Je n'argumente pas contre vous, cher Côté. Seulement, vous faites partie intégrante de ma personne et il se doit, de ma part, impérativement de vous rappeler qui vous êtes.

— Je sais que je ne suis rien, allons! Ne divaguez pas de la sorte! Par ma foi en l'absence de la foi!

— Personnage ridicule que vous êtes, mon cher Côté! Ah! Allez... Je vous offre ceci.

— Quoi donc?

Et à ce moment, la manifestation du monde physique légendaire se manifesta glorieusement. L'obscurité entoura et accompagna côté, comme les corps de sang et de pulpe de chair humaine entouraient l'aîné d'antan nommé Louis-Ferdinand Céline.

— Oh! Mais... que se passe-t-il?

— Puisque nous sommes dans un univers fictif, je vous dote d'autre chose que de la parole elle-même afin de défendre votre point de vue. Dans le respect du Code d'honneur des écrivains, je vous donne ainsi un moyen de vous faire valoir. Ne me décevez pas : manifestez-vous, sinon, je vous y pousserai.

Côté me ressemblait, évidemment. Néanmoins, la différence entre nous se situait dans son visage. À vrai dire, si on avait pu fusionner Nietzsche avec ma personne, ç'aurait été ce que fut celui affublé d'une longue tenue prestigieuse du philosophe. Ses cheveux étaient découpés

dans l'ombre, sa moustache longue cachait sa bouche. Il semblait plus âgé que moi, même si, en vérité, il ne possédait pas d'âge. S'il avait possédé un chiffre clair, eh bien, ç'aurait été celui de sa première apparition en cette œuvre : soit quelques mois à peine, comme un jeune bébé. Côté représentait la première partie de la dualité en moi. Il était penseur, immatériel, sombre, déterminé, réfléchi, grandiose et à la fois complètement fou et dépourvu de logique inhérente. Comme Nietzsche dans la dernière partie de sa vie, la folie l'habitait. Le problème : Nietzsche était Nietzsche, et non pas Alex Côté. Côté faisait alors partie de moi, et je devais lui rappeler que tous les philosophes n'équivalaient pas la moindre partie de moi-même dans un sens où j'étais moi-même et devait lui justifier, quelconque soit la manière que j'empruntais à la vie grandiose. Quelle arme Côté choisirait-il? Choisirait-il une arme, ou un moyen de défense?

Les ténèbres de la plus grande sorte s'entrechoquèrent, et je puis voir en cet être incomplet une part de faillite importante, comme si la catharsis n'allait jamais naître en lui ; les émotions du philosophe s'écrasaient sous le poids d'une logique interminable, qui endormait les

gens, qui les faisaient se sentir hors d'eux, misérables et maîtrisés, méprisés et stupides. Côté ne prenait pas en compte la façade première des choses : il était trop sceptique. Hélas, ce personnage aux grandes libertés et aux petites lunettes rondes piétinait mal devant moi. L'obscurité l'entourait bien, désormais, et bien encore fut le spectacle, ce ne fut qu'un spectacle : je traversai l'environnement inapte à heurter qui que ce soit. Je croisai le regard de côté au milieu des ténèbres les plus sombres. Mort, suicide, nihilisme, existentialisme, liberté. Pensées. Tout ce qui était à côté de la vie même et qui prouvait son existence se trouvait au milieu de cette splendide tragédie. Côté me regarda, et je sentis alors que les ténèbres s'étendaient dans le vide de la page blanche et indécise dans laquelle il habitait depuis le début de sa vie.

— Côté. Le temps est venu. Toi et moi partons à l'aventure.

— Mais... qui suis-je réellement? demanda-t-il avec sincérité. Suis-je « le moi »? Le « surmoi »? Le « ça »? Sa voix vacillait.

— Côté. Reprends tes esprits. Ou, plutôt, ressaisis-toi.

Je le giflai sur la joue.

— Ressaisis-toi et cesse de remâcher des systèmes compliqués de philosophie. Ouvre tes yeux et vois comment, en ce moment, toi et moi formerons une équipe.

— C'est comme Sartre disait, tu...

Je le giflai encore au visage.

— Non, il n'y a pas de Sartre.

— Alors... Alors, comme Camus...

Je le giflai encore. Il avait des larmes aux yeux.

— Nous devons partir. Le temps presse ; tous les autres agissent encore, même hors de notre présence ; en notre absence.

Il sourit. Je lui demandai ce qu'il avait. Les derniers tentacules des ténèbres, qui agrippaient fermement les alentours, abandonnèrent finalement leur entreprise.

— C'est d'accord, aboutit-il.

Il eut un petit rictus, puis se mit à rire.

— Je viens.

— Pourquoi ris-tu?

— Parce que... « l'enfer, c'est les autres ».

★

Je devais balancer sans cesse l'énergie de Côté avec ma propre part de philosophie, comme pour tenter de calmer ses ardeurs. Il se manifestait sans cesse, non pas qu'il me suivait comme un enfant chialant, mais plutôt, parce que son aura métaphysique dominait les lieux de la sorte. C'était tout simplement comme ça pour lui : jamais il n'avait connu d'autre vie. Cela changeait dès lors que je dus me mettre à l'évidence que je ne pouvais pas me promener sans contenir les pouvoirs d'un extrême aussi aiguë.

— Où allons-nous, cher « Alex Côté »?

— Cesse de me tendre des pièges philosophiques, Côté. Nous allons voir ton parfait opposé, l'idéal inverse de toi-même.

Nous marchions dans une prairie verte éclatante de bon sens. Déjà, nous avions sorti de château dans lequel la table ronde des philosophes se trouvait. En ce monde, le temps semblait tordu : aucune minute ne semblait s'être écoulée depuis le moment où Côté salua ses confrères légendaires, qui peuplaient le château jour et jour, car la nuit ne se faisait pas, pas même que l'après-midi ne se présentait.

— Les extrêmes sont la même chose, « Alex Côté ».

— Ah! Je n'en peux plus! Comme tu es arrogant! Je ne me savais pas ainsi!

Côté rit de moi. Il faisait toujours les remarques les plus intenses, les plus déstabilisantes, dès qu'il le pouvait. Je savais ne pas lui enlever cela, car non seulement il ne le pouvait pas en tant que personnage, mais aussi parce que c'était à la fois extrêmement utile pour mon usage et dangereux si je m'en imprégnais trop. Je me contentais alors de laisser cet aspect de moi vivre. Néanmoins, il avait plus ou moins raison : sans trop divaguer, nous aurions pu

mélanger le « Alex » et le « Côté » très facilement. Nous aurions pu parler de l'infiniment petit pour une durée infiniment grande de temps. Mais « Côté » demeurait Côté : personne ne prononce ces mots souvent. Ils parlent de moi lorsqu'ils disent ce nom accompagné du prénom, mais ils parlent d'un concept beaucoup plus abstrait lorsqu'ils s'adressent à « un Côté ».

Nous arrivâmes devant une montée plus ou moins à pic. Aux alentours, la finie prairie et les débutantes montagnes, vers des cieux autres. Le passage présent, trace de civilisation, désigna la voie que je savais suivre sans broncher. Ce que Côté se contenta de remplir comme tâche à ma place avec un malin plaisir. « La plainte est marque de l'existence primaire! » me répétait-il chaque fois que je lui disais de se taire. Combien de secondes, de minutes, d'heures me fallait-il encore endurer avant d'arriver à Alex? Je zieutai le soleil, puis me rendis compte : Alex habitait dans un village! Au-dessus du chemin, bien en haut de la vie sauvage plate des allées des collines spacieuses, un village se montrait. Je réalisai aussi que le château de Côté baignait dans un clair de lune éternel, comme cette peinture de Van Gogh et cette

chanson de Beethoven. Seulement, à la sortie du château, « la lumière fut ».

— « La lumière fut » est une phrase à connotation religieuse.

— Comment?

— Tu m'as bien entendu. Ou m'as-tu bien entendu? Qu'est-ce qu'entendre, au final?

— Non, je ne parle pas de cela, Côté. Comment as-tu fait pour savoir ce que je narrais?

— Je suis une partie de toi-même, sombre idiot.

Côté avait-il donc tout pris en compte dans ma narration? Avait-il questionné chacune de mes pensées, de mes paroles, de mes écrits?

— Peut-être.

— Ça, alors! me fâchai-je, d'autant plus surpris.

— Je les ai toutes trouvées très stupides et profondes.

— Arrête, arrête! Là, tu dépasses les bornes, Côté!

Nous nous dépêchâmes de nous rendre jusqu'à la demeure d'Alex, et nous durent ignorer le merveilleux paysage pour cette raison. Je ne pus retenir alors uniquement les vagues apparences des maisons : du bois, de la brique blanchâtre, des portes à fenêtres...

— Mon brave, où se trouve « Alex »? enquérait Côté malicieusement à un villageois confus.

— Arrête de vouloir jouer avec les esprits, Côté. Nous n'en avons pas le temps.

— Si.

— Nous devons trouver Alex.

— C'est ce que je demandais.

— Non, car tu sais que je te regarde et que la plupart des villageois ne savent même pas qui cette personne est.

— Que des balivernes! Monsieur, savez-vous où se trouve « Alex »?

Le monsieur en vieil habit de fermier, bredouille, haussa des épaules. Il portait portant deux gros sceaux d'eau attachés à un bâton qu'il reposait sur ses épaules.

— Ils ne savent pas où se trouve Alex, vois-tu? dis-je enfin.

— Mais justement : personne ne sait où il se trouve ; il n'est nulle part ; il est partout, et ça, tout le monde le sait.

— Oh! Mais quel génie!

— C'est sans façon, gaillard.

Je lui brandis mon poing mine de le frapper. Il rit de moi, puis nous partîmes au plus haut du village en petite montagne de pré-prairie. Autant que des montagnes demeuraient hautes davantage que nous, il fut un escalier blanc : l'escalier de notes de piano, de chacune des mélodies les plus douces et apaisantes qui résonnaient à l'unisson, l'accord parfait comme entre la voix de John et Paul.[47]

---

[47] À ce qu'on raconte, dans « *A day in the life* », des *Beatles*, un moment vient où la voix qui s'entend est indistincte entre celle de John Lennon et de Paul McCartney. Bien que certaines sources confirment que John serait à l'origine de la voix, le tout provient d'un enregistrement dans une chambre à échos, est trop vague pour l'ouïe même de l'auditeur régulier des Beatles. C'est une voix peut-être paradisiaque...

Les notes montaient de plus en plus haut, et plus doux furent les bémols, les dièses ; les touches noires... jusqu'à ce qu'elles disparaissent complètement du piano. J'arrivais effectivement à la dernière touche sans l'obscurité et la confusion de Côté : il ne pouvait pas me suivre jusqu'ici. J'étais comme... au paradis, déjà, sans même y pénétrer.



J'entrai. Alex jouait de la harpe avec les yeux fermés, mais on n'entendait absolument rien ; il ne jouait rien ; la musique jouait par-dessus son existence.

— Euh... Allô?

Je testais alors ma propre voix, craignant ne pas pouvoir l'entendre moi-même.

— Bonjour. Je suis Alex Côté. J'aimerais vous parler, si vous...

« Alex » cessa de jouer de la harpe.

— Qui es-tu, passager de flot en rivière?

— Quoi?

— Écoute mon poème.

— Pardon?

— Je suis Alex et tu écoutes mon poème, oui-da!

— Euh...

Alex jeta sa harpe au ciel, et elle disparut dans les nuages. Tout autour devint blanc pur et aveuglant. Je ne savais pas ce à quoi j'avais affaire précisément. Est-ce que ce personnage pouvait aussi lire dans mes pensées? Allait-il me le cacher en ne me répondant pas?

— Je suis Alex l'Artiste, je suis Alex le Vivant, je suis Alex! Je suis Alex!

Il tapa des mains et se mit à danser. Je ris, je regardai avec précaution, comme par appréhension.

Il était vêtu d'un large voile blanc, comme d'un drap de filaments du vent : sa peau était visible, mais soit censurée ou glorifiée par le voile un peu indiscret. Alex faisait tournoyer le voile en tournant sur lui-même comme un pur idiot. Il riait et chantait, disait des mots vides de sens. Il prenait des

instruments sans prévenir, de nulle part : en jouant n'importe quoi, une douce mélodie combattait mon éveil. J'entendais des murmures et des chuchotements de partout. Il possédait une voix féminine. « Est-ce réellement un homme? », me demandai-je. Alex fit disparaître les instruments en claquant des doigts. Tout devint sérieux.

— J'ai une histoire à te raconter. Elle est sérieuse et intense. Il faut que tu m'écoutes, étranger.

— Je me nomme Alex Côté. Je suis...

— Nous sommes tous Alex, mon ami. Donc, comme j'allais le raconter :

« Dan ciel bleu haut vois rien. Regarde mon tricycle à quatre roues, va bien. Sourires, malade mental est probablement le garçon qui m'a aidé à naître, mais moi suis la grande fille du monde et embarquer sur mon tricycle. Je pédaler et aller vent. Je aller vite, vite, vite. Roues dévaler rues, escalader côtes avec grosse corde pendue volant. Je tirer, ouste, ouste, ouste. Je rendre. Je descendre. Je rire beaucoup, aimer la vie. La vie valoir peine être vivre. Je aimer les gens que je voir partiellement quand je suis descendre les

pentes des collines que je monter de la ville. Je regarder les fenêtres grosses des magasins et demander à moi si est gâteau pour moi. Peut-être pas, mais peux pas arrêter maintenant. Impossible à vistesse de tricycle dans côtés de ville. Je aimer. Zou, zou, zou! Allez, zou! Les flous visages regarder moi quand je aller devant eux avec sourire que je aller ouvrir bien bouche pour wou-hou. Et les gens me demander si moi parent, moi non. Je aller bien comme vent. Moi pas comprendre pourquoi parents devoir aller sans moi mais pas eux moi sans. Aller ville haute est bas vues ciel clair je aime très rond. Je vis bien miauler les hauts gris bas, dans records vent. Apaisant moi voir les écoles pas moi dans. Je rire et regarder le cloche de grand brun morne et terne et rebu. Je tirer corde, je glisser vent, je vivre. Je pas brun. Eau toilette brun. Caca brun. Verre de terre brun, dans terre. Moi voir verre et couper deux et verre bouger et moi rire et pas pleurer parce que pas mourir verre. Moi ville voir brun plein dans ville, avoir des terres. Avoir des pleins de verres et bons, oranges pancréas. Travailler papas et feuilles et casques, moi pas école, moi voir les papas verres de terres. Gros éléphant jaune prendre terre et verres de terres gris en brillant et eau de toilette

sortir et travailler papas. Bip-bip. Moi reculer et assoir moi fesses pour regarder sur tricycle les grands. La police suivre moi pas, moi bien, moi sécurité d'oiseau voler en l'air dans le vent. Les moi pédales être noires et cire de chaussures avoir bien rigolé sur planches noires pédales. Moi bien aimer. Moi connaître les leçons de professeure, poupées être arrachées de terre et joué avec verre. Je penser à ballon rouge et blanc et je sourire. Pas vélo géant de grand en gris vroum-vroum je détester pas avertir maman, mais parce je pas aimer les roues pas pédales, je conduire, je responsable comme adulte, je pas assoir et regarder. Pas tout le temps. Je redonne pédale pied de coup, je avance un peu pour voir si moi raison : moi vrai. Mayonnaise. Je penser et rire, puis parc va à côté brun grand. Je rire parce que pipi brun géant. Hihihi, caca est brun aussi, est caca. Pet. Prout. Je rendre à dedans le gris barres et bancs et vert, et je descendre et ramper tricycle corde sur poteau je donner effort et ouf et ouf et ah, je aller bien mieux après et fier. Fini. Moi oiseau venteux. Je sautiller et sauter comme clown et bras hauts et aller bien et rire et embarquer dans haut de pont manège rigolo. »



C'était... un poème? Ça, un poème? Je savais ce que le mot « poème » signifiait, mais quand même... Côté n'était plus là pour questionner mon autorité. Ainsi, je donnai au mot « poème » un sens fini. Mais ce n'était pas le but. Je le sentais. Là où l'autre aurait qualifié la dernière des issues comme artistique, ce « Alex » insistait sur la prémisse : il incarnait la prémisse, la naissance de la tragédie éternelle, quoiqu'il échappât à cette même tragédie en l'ignorant. Ce Alex, c'était l'improvisation. Je lui fis face. Qu'avais-je à ajouter? Devant tant d'enfance, tant d'union, tant de déni de l'existence, comment prouver que quoi que ce soit soit? Là où Côté s'enterrait sous des tonnes de mots, des théories ou de pensées, Alex s'échappait aisément de la complexité des savants, vivait au milieu de l'absurde normalement, créant au lieu de questionner. Il consommait sa vie au lieu de la créer. Côté se noyait dans la création de son existence. Alex s'enflammait dans la consommation de la vie même. Il créait la destruction. La précision des mots de Côté

agrandissait le monde, les macrovers créés.[48] La désillusion était parfaitement utile, mais aussi inutilement simple en sa généralité, et, dans sa générosité, parfaitement destructrice. Alex, dans son regard, portait le contrepoids du rien. Sa légèreté planait au-dessus de tous les macrovers, en venait aux microvers créés dans les cieux de l'idéalisme parfait, mais aussi inutilement simple, parfaitement imprudent. Mais je vis la témérité dans les yeux du grandiose, du stupide et illuminé. Je le pris par le poignet, que je ne voyais plus, car la lumière s'installait au-delà du visible. Un éclat du jour fut, et non par la lumière, car un soupçon vague, une forme louche et grise sortir de moi-même : étaient parfaites mes deux oppositions, des opportunités et des entités d'une rare déliquescence de moi-même, du « peut-être » à partir du « oui » et du « non ».

La première et dernière personne : le vilain personnage, le début et la fin même

[48] **Macrovers, *n.m. (invariable) :*** Macro (vision portée sur du grand vers le petit) + univers.
Microvers, *n.m. (invariable) :* Micro (vision à partir du petit vers la grandeur) + univers.

de l'enquête de soi. Représentée par Archipelago, je dus m'attarder de visiter mon incarnation principale, protagoniste de moi-même, mais surtout d'une exteriorité à moi-même, grise, car inconnue. Nous possédons tous une vision. Hélas, celle-ci est trompeuse. Archipelago est un porteur de ce paradoxe. Bien que nous ne soyons pas éternels, donc infinis, nous sommes finis en l'esprit qui désigne nos caractéristiques. Ainsi, nous ne parvenons pas bien à nous définir. Archipelago, lorsque je le vis, se reposait devant la claire fontaine.

« Suis-je... Étais-je le méchant depuis le début? »

Il révélait la question. Je relevais la question. Archipelago...

— Archipelago! Toi qui sois gris des temps ensoleillés! Qui es-tu?

J'avais derrière moi une formation désormais complète d'antonymat : un antonyme à un antonyme, un anonymat ; être coincé entre des extrêmes.

— Je suis Archipelago.

— Ce mot ne signifie rien!

— Tiens donc! Et en quoi un extrême signifierait quoi que ce soit?

Cet être me semblait trop lucide, plus qu'à l'habitude, quand je l'écrivais de ma propre conscience de pair, part et d'autre avec mon inconscience.

— Que se passe-t-il? Es-tu le villain, Archipelago?

— Je ne suis pas le vilain de mon histoire! Je ne suis rien dans la tienne! Qui suis-je, donc? Seulement une masse grise, difforme, inconnue! L'archipel dans lequel s'emprisonne l'homme parfaitement contradictoire ; voilà qui je suis...

— Tu as répondu à ma question. Tu n'es donc pas le vilain. Tu n'es pas un héros non plus. J'ai vu et suivi tes aventures de près. J'ai assisté à la résolution de la prodige Marie : tu ne sais guère y faire face. Tu ne sais guère gérer une équipe. Je suis comme vous tous ; je suis tout, je ne suis rien, mais aussi, Archipelago, je suis peut-être. Une fontaine coule à flot devant toi. C'est le cours de ta vie, celui qui se précipita sans cesse vers le juste milieu, sans jamais te sacrifier, car tu seras hélas toujours la solitude de la parfaite balance. Et jamais tu n'auras vu Alex Côté sous son

réel jour, puisque tu l'es ; seulement, tu survis, tu vois, mais n'agis pas. Le doute germe constamment en toutes direction avec toi, et je me vois privé de finalement « être », que ce soit en étant n'importe lequel des trois « vous » qu'Alex, Côté et Archipelago sont. Archipelago, toi, le gris emblème, tu désactives ta vie par vigilance. Désormais, tu utilises l'équipe de ma vie en moi-même : tu es Alex Côté.

— Quoi? Je ne suis donc... ni le méchant... ni le gentil?

— Tu t'estompes, tout simplement. Tu n'es plus tout ou rien, ni la négation même que cette phrase incarne : tu es Archipelago, Emblème de la Solitude.

« *À la claire fontaine...* »

L'INFINIE TRAGÉDIE

De sa partie sous-jacente :

DRAMEDY, DRAMÉDIE : La Guerre Philosophale

Soit son entremise et sa garante suite, le titre suivant :

GIGANTOMACHIE[49]

[49] Les Titans. Ils vivent en bas de la tour avec les dégénérés, ensemble. Personne n’existerait dehors? La « Tour » seule existerait? C‘est quoi, à la fin, cette « Tour »?! Nouvelle du jour : bordel ultime, des tâches et défis à relever en attendant une révélation qui fait du sens, histoire de se reprendre en main.

I

Vous êtes ici.

« Vous êtes ici » sert de phrase clé dans phase de la recherche où je me suis rendu :

« Pourquoi vivre? »

Je suis un puits

Du milieu de la nuit

Dans lequel querelles

M'ensorcellent.

Archipelago, soudain, sortit de moi-même pendant que je vivais normalement. Qui étais-je, encore? Moi-même ou Archipelago? Une brève hésitation entre les deux?

— Alex...

— Quoi, Archipelago?

— Je ne peux pas m'empêcher de penser, depuis le temps où nous ne sommes plus qu'un, que nous différons, que je ne veux pas de toi.

— Pourquoi?

J'étais plus surpris que toute autre chose.

— Je crois, expliquait l'absurde, que je suis dédié à être moi-même, et non une partie de toi. Même si je ne suis techniquement « rien », même si je suis un personnage... je veux être cela, même si c'est un bien pour un mal. Je ne crois pas que... je suis toi. Je suis Archipelago, comprends-tu?

— Pourtant, tu es ma création, dis-je.

Je reposai mes pauvres bras dégourdis et engourdis par les cannes de fer de l'épicerie pour laquelle je damnais ma vie il y avait si longtemps déjà.

— Tu as le droit de t'opposer à cela, mais... je vais me tenir pied ferme hors de toi, Alex. Et tu resteras Alex Côté, non pas Archipelago.

— Mais... Archie... Je t'aime! Tu es d'une candeur éblouissante, tu es un paradis terrestre!

— C'est peut-être parce que j'appartiens justement à un autre milieu, Alex.

Il me tenait l'épaule, puis la lâcha au moment de la clôture de sa phrase. Je sentis que je descendais au plus profond des enfers. Hélas, je ne me couchais que sur le plancher solide et froid de la réalité. Archipelago, quant à lui, s'élevait quelque part. Les rénovations du marché n'étaient pas closes. Il existait encore des parts d'obscurité, de secrets existentiels, métaphysiques. Archipelago se glissa dans les failles de la vraie vie et fit l'ascension de l'humanité jusqu'à, peut-être, la banalité la plus extrême ou importante : la divination. Peut-être était-ce seulement une hallucination. Pourtant, depuis longtemps déjà, je m'imaginais monter vers les cieux et vivre des aventures incroyables, non pas paradisiaques, presque même infernales, mais certes infantiles et divertissantes ; comme ce livre. Peut-être que je m'imaginais des choses, et peut-être que je doute encore en ce moment même de mon souvenir, mais la réalité est si banale qu'elle s'estompe justement ainsi. Ainsi, donc, je partis derrière les comptoirs et les formules physiques, les calculs physiques et les prototypes d'idées infinies. Finalement, je me rendis au plus creux de moi-même, dans un souvenir éloigné de l'espace-temps que vous connaissez tous, et je devins plus.

Plus que quoi? Je ne sais pas. Je n'ai jamais halluciné de ma vie, mais je sais qu'en cette singulière minute, cette courte entremise entre les minutes, les paniers à rentrer, les cannes à placer, les gens à raisonner, à aider, je vis une orgie de plaisirs et de souffrances, des douleurs d'existence, des réalisations finales et des choses qui nous dépassent tous. Je vis, en gravissant les marches de la deuxième réalité, la gigantomachie. Je savais que j'allais y prendre part. Là où nous avions Le règne des gonflés avec la fausseté et la non-complétion, maintenant, la vérité s'établissait. Non pas qu'un règne de têtes vides soit déplaisant ou plus faux que le réel si on le sonde bien...

Les marches d'une *lacrimose* célèbre. Les illustres morts des philosophes, les condamnations éternelles des écrits. J'avançais dans les ténèbres, et alors, Côté vint éclairer les coins sombres qui m'auraient fait trébucher en me guidant, en m'adaptant à la noirceur. Un éclair, une lumière ultime divine sonda mon être. Il était vide, alors Alex le distrait en le remplissant. Mes yeux me faisaient mal, comme si une lampe torche s'activait à me faire trouble dans ma montée. Je clignai des yeux même si je ne voyais plus et perdais

mes sens dans les souvenirs. Je montai et montai, et puis, soudain, la lampe torche était le Big Bang, l'issue de laquelle je naissais et la lumière qui fut à la fois, comme si je consommais le monde ou le créais, ou, en vérité, si j'effectuais ces deux actions simultanément. Le tout qui me devint disponible s'offrait tel un festin à mes yeux : une prairie. La réelle prairie de laquelle je venais d'appréhender Alex. Le château, au loin, oui, la résidence de Côté.

— C'est le premier étage. Il ne sert à rien à présent. Il est même plutôt étouffant, maintenant, affirma Côté.

— Je propose que l'on continue notre montée, offrit (résolument) Alex, comme pour ne pas directement nous obliger, même si c'était apparent.

Marque de politesse, peut-être.

— Je déteste et admire et envie et critique et confronte cette entité grotesque, mais je suis d'accord avec elle. Quoique, commença Côté, je ne sais pas si nous devrions réellement nous aventurer en terrain inconnu.

— Nous devrions monter, Côté, dis-je.

— Est-ce que mon opinion importe réellement? me demanda-t-il, comme blessé.

— Nous appartenons à une harmonie délicate, baignant comme un canard en plastique jaune sur la baignoire d'un enfant. Ta puissance est de créer un jet avec le trou du canard en plastique que l'on peut associer à un anus par analogie, rétorquait Alex.

Je ris et montai pendant que mes incarnations discutèrent, si ce n'était pas dire « se chamaillaient comme des enfants ».

Je revis le château sombre et nocturne du bout de mes sens, l'affût au temps, et je me perdis dans une rêvasserie de ceux qui y vivaient. Ils n'étaient qu'artificiels, des extensions et outils de compréhension ou de communication de Côté. Je me tournai, encore dans ma mémoire, vers Alex et son espace incompréhensiblement blanc. C'était là les catacombes des hommes, mais l'apogée des instruments artistiques. Tous y demeuraient. Je vis les milliers d'inspirations, des reflets de peintures dans des nuages affublés de coutures, et je

pensai à jouer. Mais je ne savais pas jouer. Je rageai en songeant à jouer encore et encore une note de dessin ou un trait de piano, un mot sculpté ou une statue de livre. J'hallucinai comprendre quoi que ce soit d'autre que moi-même, une relation entre moi et le sujet. Côté me référa aussitôt à Claude Monet, mais je tassai l'image gentiment ; je me mettais dans la peau du Alex initial afin de comprendre ce qui se produisait. Une cacophonie de bruits désastreux occuperait sans doute mes tympans du dedans si je m'y attardais trop, mais je m'y tentai. Alex me caressa le visage en riant gentiment. Je secouai ma frange, me giflai de moi-même et reprit ma route.

Monter des marches était difficile dans une entremise intemporelle. Intempéries m'attendaient sans doute davantage, me dis-je lors.

Je me vis en trombe, sans gros des yeux en demi-ouvertures, puisque l'éclat nouveau du deuxième étage me saisit. Une guerrière étrangère combattait férocement une grosse créature difforme, rose foncé, presque rouge anxiogène. Je m'efforçai de ne pas fermer les paupières, doucement portant ma douce et frêle main sur mon

front. Avais-je dîné avant... de monter jusqu'ici? Je ris, puis, un grondement cessa ma présente course. Je tombai presque dans la cage d'escalier, un carré noir découpé dans l'atmosphère. Alex et Côté me rattrapèrent dans ma chute et me remirent sur pied comme on active un effrayé, effaré et effacé de la réalité. Les alentours : du beau et mousseux gazon vert, tondu tel un terrain de golf, plus pointilleux ici et là. Des drapeaux chics, rouges... Des petits trous... Je levais la tête avec misère. Comme si... une force me tenait à distance de ma propre portée vers l'horizon. Je levai le menton : une tour géante, des balcons, des trous de passages bien pensés là-bas, au profond et lointain recul, et, du plus haut de cette stable tour jaillissait comme une explosion un voile, un voile qui couvrait tout. Oh! Les alentours, la nature, le soleil, les nuages et le gazon, malgré leur existence, ne faisaient que couvrir l'étage comme un vulgaire voile de soie. Je reculai vers la cage d'escalier, cette fois volontairement. Une peur me terrifiait, ironiquement, car je ne voulais pas tomber en déchirant le voile ou mourir asphyxié en tentant de courir sur le voile, finissant enveloppé comme le contenu d'une poche de thé butinée par les philtres, les pores

suffocants. Mon cœur s'arrête : mes amis, Alex et Côté, me poussent contre mon gré vers les touffes vertes. Je panique. Je respire par-dessus mes poumons et mon cou se saisit de lui-même par les courbatures musculaires et les spasmes vicieux. J'altère entre vies et morts entre chaque pas. Je sens le gazon me flatter les pieds. Les pieds? N'étais-je pas vêtu de mon attirail de travail? Je regardai mon corps, mes mains : nus. Mes pieds effleuraient la soie, et le gazon décorait la tapisserie au lieu de me chatouiller les pieds. Je ne riais pas. Je sentis la pression que mes cannes de jambes exerçaient sur le voile et la réponse : je m'enfonçais peu à peu dans une glissade interminable vers l'infusion du thé ultime. Oups. Je criai et bougeai violemment les bras, tout nu, et je sentis mes amis se réjouir de ma détresse. Pourquoi donc? Ils lisaient toujours inconsciemment ce que j'écrivais, alors... peut-être savaient-ils comment gérer la situation, que ce soit un deuil ou un simple pli de feuille. Je rigolai moi aussi, me sentant comme le contenu malpropre d'une poche de thé. On me purifia, soudain ; la jeune femme, habillée en religieuse, me tendait la main de loin. Elle tenait le grand difforme en l'air de son autre main. Elle le

faisait léviter en récitant des prières en latin. Je balbutiais. J'étais plus propre. Je brillais comme un dauphin poli et mouillé, même si... je n'étais pas mouillé. Ou un dauphin. Je regardai les alentours : rien de velours, que du gazon véritable. Étrangement, et je le compris aussitôt, mon interprétation du monde portait une affection supérieure à la compréhension qui m'était valide.

— Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit...

La religieuse s'époumonait sans s'essouffler. La créature devenait de plus en plus musculaire, organique, mais aussi difforme. En ayant une pensée pour *The Blob* et *Akira*, je tentai de supprimer leur atroce bébé graphique. Sans succès. Je ne faisais qu'avoir l'air plus nu d'innocence et stupide en appuyant mes doigts sur mes tempes comme un devin-altruiste-médium ultra-paranormal.

La religieuse cria en me regardant, perçante :

— Sauvez-nous, Ô mon Créateur!

Je cachai alors mon sexe, repliant les jambes dans un tic nerveux si bref que je me ridiculisais moi-même.

— Ce Dieu est damné! Inutile! Invalide et incapable!

Je me pointai du doigt, comme enquérant.

— Ressaisissez-vous, enfin, mon Père!

— M-Moi?

— Oui, vous!

— Non! mourrez! se débattit la forme visqueuse.

— Lurstres est conscient du manque d’interprétation physique qu’on lui donnait, alors il se rebelle. Il est conscient de la narrativité. De la mise en page, sans doute même, dit Côté.

— Pauvre bambin.... C’est sa foi contre celle de Jérémiah. Il perdra, c’est certain, ajouta Alex.

II

« Chere dieuz, aux jours d'huits, j'estoit en prescience de le jeune homme saint-sacré bénit et j'estoit alorz sanctifiez, j'estoit pleines de larmoies et j'allâsses dans lestres réconsfortes de la mienne fortune, bien'aimée et j'aiz destres respectes moltes por la moi femmes que j'allâsses protectia, et bien estoit. Amen. Je priaz pour lez amies de dame bénite que j'aima. Je pensates à Marie sainte-bénite de vous Seigneur, et à cet homme malheureux que vous envoyez sur le mien chemin, malfortun pauvre lui soit alors. Amen. Protégez-nous de les hommes de les affaires nouvelles rebelles et donnez-nous le courage des temps modernes que je puisse modifier avec la tendre et douce Marie. Nous engendrerons un meilleur monde pour vous comme prévu, Seigneur, et nous nous vaincrons jusqu'à mort qui s'ensuive. »

« Combien de temps mon amie va-t-elle durer? Je veux dire, je crois qu’elle pourrait casser comme un œuf, si on est trop brutal avec elle. Je suis un type plutôt muet dans la vie de tous les jours, donc je ne me sens pas à l’aise de lui remonter le moral, même si j’en suis capable. Bref.

Marie m’a demandé d’écrire ce à quoi je pensais. Pour me lire. Honnêtement, je pense que c’est une bonne idée, mais j’ai peur de ce qu’elle en pensera. Je suis gigantesque à côté d’elle. Dire que c’est moi le froussard! Mon amie m’humilierait si elle me voyait écrire aussi calmement, accroupi sur ma propre grande figure. Je n’ai plus mon masque en ce moment même. Je me sens respirer. Mais j’aime porter mon masque. C’est comme s’il cachait ma vraie façade, mais aussi comme s’il m’empêchait de m’emporter trop loin. Bon, je suis un peu violent, plutôt même dérangé parfois, mais ça, Marie s’en fout, et vu qu’elle prend notre charge financière, et juridique dans mon cas, je me sens à l’aise avec la violence. J’ai déjà massacré un gosse. Il ne le méritait pas, mais je l’ai fait. Trop tard. Je me dis juste : « Allons, tu peux faire mieux que la violence. » Pourtant, à chaque fois, je m’y fais mon aise. Bref. Je ne veux pas m’éterniser sur le sujet, donc je vais passer à autre chose. Comme j’allais le dire plus tôt, je crains un peu l’opinion de Marie sur toutes les choses qui se passent autour de nous. C’est comme si j’avais peur qu’elle décide soudainement de me virer et de me remettre derrière des barreaux. J’ai déjà passé un peu de temps en prison, mais

je n’ai pas aimé ça. Pas assez stimulant, même avec ma force brute contre des innocents. Entre le gris métallique et cette odeur de la même famille dans le sang, on n’y trouve plaisir que très brièvement. Je crois que je vais déchirer ce compte-rendu de moi-même. Je sais que Marie veut rire un peu de moi, mais pas méchamment. Seulement, j’ai peur qu’elle pense que je suis une mauvaise influence pour mon amie et qu’elle nous sépare. Je ne comprends toujours pas en quoi ma présence l’aiderait. Je suis probablement la pire ordure qu’elle a rencontrée. Peut-être qu’elle me croit plus sage que je le suis vraiment. Je n’ai jamais fait plus que des petites arnaques, qui n’étaient même pas dirigées par moi-même. En fait, j’ai toujours plutôt été un chien de chasse brutal qu’on déploie au bon ou au mauvais moment selon son jugement, et dépendamment de si l’on veut m’utiliser comme diversion pour la police. Puisque je ne pense pas pour moi-même, c’est souvent moi, sans même s’en rendre compte, qui se retrouve devant des menottes. Marie pense que je suis simplement un peu impulsif. Pas même un poil de plus que ça. Ça me choque. J’aimerais pouvoir l’effrayer et la menacer, lui prouver que je suis supérieur à elle et

que je comprends la vie. Pourtant, c’est elle qui dirige notre petit groupe. L’autre, la religieuse, me condamne et me châtie sans cesse. J’ai l’impression qu’elle ne me comprend pas, même si je souhaite pourtant que Marie me fasse la même chose pour comprendre. Je me sens un peu ridicule maintenant que je me relis, mais c’est la vérité, donc je ne l’effacerai pas. Mon surnom vient d’une erreur d’orthographe. J’avais écrit « Bouledogue » au lieu de « Bulldog ». Je trouvais ça très stylé, mais il est rare que l’on regarde en arrière et qu’on revoie le même éclat. Enfin, c’est du moins mon opinion, et je crois que je ne regrette rien pour cette raison. Bien sûr, il existe des regrets à courts termes, comme par exemple un meurtre accidentel, mais ce sont des petites choses qu’on oublie lorsqu’on apprend à s’y faire, que rien ne sera plus jamais pareil après que les actions sont commises. J’espère que Marie ne me disputera pas pour mon orthographe, d’ailleurs. Non, ce serait ridicule. Elle veut tout simplement me lire. Devrais-je vraiment jeter cette feuille? Je ne sais plus. Marie devrait la lire et la jeter, parce que l’autre va la lire et elle, elle va m’insulter à propos de mon orthographe. Même si elle parle comme au Moyen-Âge et que ses

phrases n’ont aucun sens pour l’audition directe. Elle ferait une bonne professeure. Il lui faudrait seulement une règle métrique, et elle ferait saigner les doigts de tous les pauvres enfants de sa classe. Bref. Je crois que j’ai assez parlé d’elles. Ma bonne amie serait déçue de me lire, car elle croit que je ne pense rien de ces deux filles. Elle croit peut-être que je fantasme sur elles toutes. Ça, c’est faux. Je fantasme sur la violence. C’est une affirmation officielle pour moi. Les fouets, les masques de cuir, les épingles... Les fermetures éclair. L’humanité peut produire des choses magnifiques. Marie serait d’accord avec moi, et mon amie serait d’accord avec Marie. La religieuse, elle, dirait que Dieu est le responsable. Mon cul, oui. Elle fantasme sur Marie. Qu’est-ce que tout le monde a à propos de cette fille? Qu’est-ce qu’elle a de si incroyable? C’est juste une fille normale, même un peu banale. Je ne dirai jamais tout cela, je jetterai ma feuille et personne ne fantasmera sur Marie parce que je ne suis pas d’accord avec cela. Je veux en quelque sorte me rebeller contre elle, mais bon. À quoi bon? C’est comme une croisière gratuite, ici : elle paie tout, elle rend tout le monde heureux, elle nous écoute et nous conseille. En échange, nous la suivons.

Comme des moutons... mais bon. C’en est devenu une habitude. Eh... Je fumerais bien un petit cancer pour me reposer... Réfléchir, ça n’est pas pour tout le monde. »

III

— Archipelago...

— Que se passe-t-il donc, consœur Véga?

— J'apprécie beaucoup l'attention que vous portez aux petits détails de votre vie. Il me semble tout simplement que vous... ne vous souciez pas du tout du reste.

— C'en est le cas. Pourquoi me dites-vous cela, Véga? Vous me semblez freluquette[50].

— Eh bien, Archipelago, à vrai dire, je...

— Oui?

— Comment dire...

— Ne soyez pas timide, allons.

— Non, allons, cela n'est d'aucune allure, d'une lacune opportune.

— Puisque vous le dites. Mais sachez que puisque vous me lisez l'esprit et ceux des autres, vous ne trouverez jamais le

[50] Néologisme (adjectif inventé de « freluquet ».

repos de votre curiosité : chez moi, l'ignorance restera à jamais et vous me la devinerez toujours lorsque vous me sonderez.

— Et j'étais sensée pouvoir lire dans des pensées!

— En effet, ce qui fâche n'est pas le contenu, mais la technique dont on exploite le contenu.

— Je n'y crois pas! Vous venez tout juste de penser à cela! Comment? Mais dites donc, allez!

— Je suis naturel, voilà tout.

— Les gens se mêlent et s'entremêlent entre eux comme dans une piscine, enveloppés dans un drap de soie qui les noie, parce qu'ils ont peur de savoir comment nager même s'ils en seraient pourtant aisés. Je m'y sens comme un poisson, dans leur esprit ; en moi, je suis une prisonnière, mais je le vois.

— Boire la tasse, ça étouffe. Ha-ha!

Véga sourit.

— Vous savez, Archipelago... je ne me méfie point de vous. Vous pourriez ne

point tuer une mouche, même en tant que soldat menacé de la mort. Vous me plaisez tant vous êtes muet de cris et sourd de plaintes... et pourtant confiant d'une solidité, conseiller incessant.

— Je ne suis rien, dame Véga. Je ne suis qu'un simple homme parmi tant d'autres qui s'adonne à l'art de ne rien savoir, ni même ne rien faire ou être.

— Pourtant, cet art... il vous définit et vous le redéfinissez sans cesse.

Elle frissonna.

— Archipelago...

— Quoi donc?

— Laissez-moi vous prendre dans mes bras, vous étreindre... Laissez-moi vous embrasser...

— Ha-haha! Non!

Il fuit.

— Archipelago! No, amore!

Et Fagiolo sort alors qu'elle tente de sortir de son impasse pour passer du côté à bloquer son bien-aimé.

— Dame Véga! Que faites-vous? Vous idolâtrez un ennemi! Il m'a volé une partie de ma naissance : une harpe qui me constitue!

— Oh, Fagiolo! Mon ami! Cette belle créature n'inflige aucune méchanceté aux gens, ce n'est qu'un être tout frêle... Je dois le retrouver, nous devons nous unir à nouveau!

— Dame Véga! Qu'avez-vous donc? s'indigna Fagiolo. Non è il vostro amico, e non è più il vostro amore!

— No! Niente! Niente silenzio da parte tua è un pensiero vuoto!

— Ah! Mathello! Ma Harpe! Si belle! Si bonne! Souffrante de vos amours si des jours dérivés freluquets comme de belles lurettes!

J'entrai sur scène.

— Quoi! Archipelago passait par ici?

— Abattez-le, cet idiot nacré, mon brave homme ; je ne suis plus qu'une plante semée de tous, je ne suis qu'un rempart de ma propre part.

— Oh, mon Dieu... On veut tuer Archipelago! Qui est l'ennemi? Peu importe : il me faut contenir ce fuyard.

Des cieux pluvieux sortit un pied géant. La terre trembla, puis une deuxième fois fit ceci : un pied. Je me ramassai en pièces du sol éclaté comme un miroir, et je vis dans les reflets de la peur mes images d'Alex et de Côté. Côté clamait avoir trouvé deux idées superbes. Je le privai de parole pour peu que c'en soit, et je me donnai un élan vers la tête, puis je m'appuyai comme sur mes jambes. Alex chantait une chanson thématique du moment, comme une trame sonore. Sa voix me plaisait.

— Titan Ourbos! Partez et récupérez dame Véga, mais en capturant Archipelago ; il possède la Harpe mélodieuse du chevalier déchu. Nous ne le laisserons pas faire!

Je m'accrochai à la jambe nue et cornue du titan. Il le sentit.

— Oh, là! Vous! Que faites-vous?

— Je vous accompagne!

Il marcha alors et je me fis discret, même si l'envie de ma peur me forçait presque à décrocher mes mains et à tomber à ma

mort terrestre. Je fermai les yeux et sentit le vent caresser mes cheveux. Ourbos marchait lentement, mais traversait d'incroyables distances en quelques pas à peine. Je fus surpris alors de la distance parcourue par Archipelago en si peu de temps. Nous nous rendîmes jusqu'à une terrasse de restaurant. Il faisait soudainement nuit. Je sentis le froid et ouvrit les yeux. C'était un gigantesque restaurant italien, orné de milliers de tables sur une espèce de balcon. Le titan piétinait avec misère, s'y piquant les pieds. J'aperçus Alex, qui mangeait à son aise à une des tables. Le titan arrêta de marcher.

— Ces tables sont trop petites! Je ne peux pas tout détruire ici ; cet étage me poursuivra à vie comme je poursuivrai Archipelago. C'en deviendra une entrave, je le sens... Je dois prendre mon temps!

Puisqu'il en était ainsi, je demandai la bonne direction à cet « Ourbos ».

— Sire Monsieur, prenez simplement la voie de l'horizon accostant le vide intersidéral. Continuez encore tout droit pendant le restaurant qui durera des kilomètres, et ensuite, vous verres des marches à l'envers. Vous devrez suivre ce

passage coûte que coûte : j'ai vu Archipelago monter ces marches à l'envers! Cette gigantesque et vaste cité ne s'arrêtera pas souvent pour des choses réalistes, alors n'ayez guère peur de continuer votre chemin malgré les embûches.

— Merci!

Le Titan piétina encore et encore. Je me sentis soulagé de voir que certains marchaient encore avec précaution autour de tables. Cet Ourbos me fit descendre de sur sa jambe et me posa au sol, car il voyait parmi les tables mon hésitation certaine.

— Voilà.

— Merci encore!

— Ils devraient esquisser une carte officielle de cet endroit, un jour, et...

Je pris Alex par le collet. Il lâcha un hoquet, puis chanta gracieusement ce poème :

Per me morti,

Memorabilis,

Memoriae,

Sum via.

IV

Quelque part plus bas, en bas de la tour du magasin, il se trouvait deux personnages bien particuliers.

— Mais voyons! Nous ne sommes point des rigolos bandés! Allons, frère, allons!

— Alors pourquoi insistes-tu pour me suivre? S'impatienta l'autre.

Quatre-Cœurs marchait avec les poings fermés, le museau redressé et la terre ferme, comme si elle lui appartenait. Quatre-Cœurs possédait, comme son prédécesseur de titre, une force incroyable ; digne de quatre chevaux, cette fois. Or, n'importe lequel citoyen de la ville des ballons gonflables ignorait parfaitement le désastre que cet ancien héros avait causé. En effet, il avait tué la reine des fleurs à l'abri des regards, causant seulement des impacts chez les gens qui le virent et se censurèrent. Quatre-Cœurs, même s'il l'ignorait, transportait en lui cette même horrible colère. Il admirait son héros, soit Deux-Cœurs, mais il ne le connaissait qu'à travers de vieilles légendes de ses ancêtres.

Pierrot trébuchait avec ses gants gonflés, le pif abaissé et le sol tremblant, comme si il le fuyait sans cesse. Pierrot possédait, comme son père adoptif, une volonté calme, une allure unique et originale ; digne d’un clown, cette fois. Or, n’importe lequel citadin des barraques volante en caoutchouc non-caoutchouteux ignorait parfaitement le triomphe que sa lignée d’adoption avait causé. En effet, ils avaient sauvé le peuple des troglodytes avec l’aide d’un certain vieillard nommé « Scott », causant seulement des impacts chez ces créatures des cavernes qui devinrent, sans les hommes, des Titans. Pierrot, même s’il l’ignorait, transportait en lui cette même claire lueur. Il admirait son père adoptif, soit Lilian, mais il ne le connaissait qu’à travers un vague tutorat, la froideur d’un père anti-choses-loufoques.

V

J'étais assis à une des chaises, la tête effarée sur la belle table noire. Depuis longtemps déjà, je marchais. Trop longtemps. Nous étions tous plus ou moins épuisés à notre manière, mes deux composants et moi. La nuit s'était levée depuis longtemps. Là où nous nous trouvions, les gens ne se présentaient plus afin de manger, non pas que nous soyons arrivés auparavant à une heure particulièrement occupée de la journée quand nous étions avec le géant. Autour de nous, seulement des tables inoccupées, accompagnées de chaises sans maîtres. Les lampadaires, ou plutôt, les lumières ambiantes du restaurant long en hectares, ne se trouvaient plus avec nous depuis une éternité. La noirceur s'était établie, et mon équipe avait décidé d'elle-même qu'il fallait se reposer et reprendre la marche le lendemain : se déplacer parmi des tables au milieu de la noirceur, risquant de tomber dans le vide? Non, merci. Mon chiffre de travail s'éternisait sans doute dans le monde réel. Mais ici, je n'étais absolument nulle part, au beau milieu du vent, avec deux folies de ma propre création. Je soupirai. Côté tentait de faire du feu avec deux pattes de chaises qu'il avait brisées. Il

les frottait ardument ensemble. On entendait l'écho du bois frotté sans cesse.

— Veux-tu que je t'aide? demandai-je, ayant plutôt le froid de la brise dans le corps.

— Non, merci. J'y suis presque.

— Tu es presque en train de me rendre fou, dit Alex.

— Tu l'es déjà, lança Côté.

Il avait lâché ses outils. Je soupirai.

— Toi aussi! Tu l'es à un titre bien pire que le mien, stupide idéaliste-empiriste de basse gamme!

— Je suis beaucoup plus beau que toi. Je suis meilleur que toi! Je n'ai même pas peur de le dire!

— Parler n'existe même pas, ce n'est qu'une action rhétorique, le clochard.

— Je ne suis pas un clochard! Je suis une star!

Ils commencèrent à se battre. Le feu s'alluma de lui-même pendant leur bref chamailler.

— Oh. Ça, alors... dis-je.

Ils se retournèrent vers le petit feu.

— Comme il est mignon!

— Il faut l'agrandir.

— Il faut le garder ainsi.

Je jetai deux chaises dans le feu.

— Désolé, mais je suis d'accord avec Côté sur ce point-là. Nous mourrons de froid si nous nous laissons abattre si facilement par le froid.

— C'est plutôt par une raison stupide et, d'ailleurs, nous n'en mourririons pas exactement, me lança Côté.

— Ferme-la. Tu comprends.

Alex était assis sur la table en position indienne, les jambes croisées. Il boudait la grandeur du feu, si cela est possible. Je m'assis sur l'extrémité de la table la plus proche du feu, tandis que Côté s'amena une chaise afin de s'y détendre.

— Je vais chanter ma souffrance, ne m'en empêchez que si voulez le regretter!

— Vas-y. Je t'écoute.

— Peu m'importe : j'ai mon feu.

Alex se mit donc à chanter d'une voix mélodieuse. Il commença par un poème blanc pour se réchauffer les cordes vocales. Puis, il achemina. Enfin, je m'endormis, serein, à la fin du tout. Voici l'air d'Alex, qui résonnait en ma tête :

J'auras pu de djibouti dans mes poches quand je saura dans mille à l'heure eaux, je suis pas bien placé pour en parler, même. Je crois pas. Je crois pas être le meilleur en la matière, mon ventre. Je crois pas, non, putain de bordel de...

En Amérique, le ciel est bleu pâle.

Au Japon, le ciel est rose vif.

En Amérique, travaille de 9 à 6.

Au Japon, on travaille 96.

En Amérique, on espère s'endormir,

Et se retrouver chez soi.

Au Japon, on espère s'enfuir,

Et se retrouver sans lois.

En Amérique, on aime détester.

Au Japon, on déteste aimer.

En Amérique, on largue des bombes,

Au Japon, on n'existe plus.

En Amérique, on est mort-vivants.

I have felt the sun come down towards me, and I have felt sorry for myself.

I've had warriors, I've had healers in my control, but to no array...

For I feel stray, like some hug,

I fell stray, apart from my lungs.

I had an awful dream where there

Was pressure.

I had an awful dream with a lead

In my head.

I tried to get out of my bed,
And I felt likesome red.

O, glorious disappearance,
Please tell me a fragrance.
O, glorious call of one dance,
Please give all to a stance.

I had an awful dream where there
Was pleasure.
I had an awful dream with a bed
In my head.
I tried to get out of my head,
And I felt gruesome dead.
For my poem, so long,
Eye and spray to a song.
For my poem, so song,
Eye and spray to a long.

What is it? A world in grey?

A world where we tear the gay.

What exit? A mold in gay?

A world where we tear the hay.

Archipelago of mine soul,

Archipelago of mine, fool,

Archie, pillage, oh, go,

Arth she bell ago?

There was a world, astray,

The werewolves of the day,

Needed not anymore to play,

Though kings smelt the grey.

They made out of clay,

The things that they pray,

And never at last bay,

Felt we douce Morphée.

Juncture of the point,

Think of the joint,

Scélérat, celebrate,

Debate, masturbate.

Genocide, suicide,

Infanticide.

Neo pride, abide,

Infant and bride.

O wolves, wolves,

I am not ashamed.

O wolves, wolves,

I am not blamed.

O, wolves of wool,

Wind of the cool,

O, wolves of foul,

Why'm I the fool?

I stopped being ethic long ago.

Long ago was although my Archipelago.

I could pray for my child in this blanc poem,

But I pay for my wild in the bank pro-them.

Ethical, physical, who the fuck is the Mal?

Wolf, lone wolf, let she be your cub.

Wolf, lone wolf, curb she be art yours.

Cold, gone cold, bet she be your curb.

Cold, gone cold, bird she be at yours.

You weaponized the poem and shot the school of thought with it.

You paralyzed the bohème and got the fool and fought with it.

The media are in place with the radio,

And everybody at the journeaux.

I'm proud of you, you made it through,

Wether a killer or just a winter.

No apologies, no criminology.

No stories, no totology.

Totally truly yours, the one at the troubadours.

What is it, the supreme court?

Think of tennis and yogurt?

America was violent.

You never had a chance, poor child.

We never stood in broad daylight.

They fought for us, not with us.

We misunderstood in broad sight.

They fought forfeit, for defeit.

Lord of golf, no women intended.

Lord of the land, no women intended.

Lord of a band, no women intended.

Kill me. Achieve me. O, gloria. O, Victoria.

Sung among a fog of frogs that were bugs,

They pitched a rock and boulders threw,

Rich and poor made us for we, united,

Shall stand,

As the worst kind, as the least best people.

We never wanted to remind thou,

We never breath'd to rewind, you...

And nowadays my poems,

What the who?

Whom arth thou thee,

And an owl foresees...

I'm gonna be charged with drunk trafficking?

Drug?

My friend, he didn't took one drug, ya?

Drug?

Bloated cloud, picture of skies,

What do aloud, oh, oh my,

Pinkish greys and worlds of may,

Beautiful in a stringed end of day,

Evaporated in some month of May,

Like wave at you, in a stance.

Like waves at you, in a stand.

Whites of paint, cotton and faint,

What of the cloud band if it's not there?

Never pictured, out of luck.

Blue of acrylic out of a truck.

Blue of a cyclic, into your duck.

Ends with a jester in front of a house.

May it be his finite and good home, my friend.

VI

L'escalier se trouvait en effet à l'envers. Notre trio scrutait l'issue sombre, macabre, située aux cotes du nivellement ascendant. J'avais essuyé des larmes à mon éveil. Je m'inquiétais pour ma propre personne, par incompréhension. Alex s'était excusé plusieurs fois, accusant son air pour que j'écope ainsi mieux de ma tristesse. Néanmoins, je ne me voyais pas affecté par des mots, je me sentais trop humain pour cela. Je refusais les excuses d'Alex. Côté, quant à lui, réfléchissait à la signification de l'existence de l'escalier. Alex accusait l'escalier, mais Côté se mettait à le justifier sans cesse. Nous nous faisions mal. Au fond, la porte était le seul échappatoire à des kilomètres de la civilisation du grand pic urbain qu'était cette bâtisse étrange. Le restaurant n'était ici que la finalité de la finalité de l'étage. Je grinçais des dents à l'idée de ne pouvoir guère suivre un être aussi banal qu'Archipelago. Je sentais que j'allais le payer cher.

J'entrai par la porte décrépite et je me retournai vers la cloche qui criait au meurtre. Mes deux amis me suivaient ; la cloche s'éreintait sérieusement. Je fermai ardument les paupières : on sait tous quand

les moments sont difficiles, mais on dirait que ça n'est jamais volontnaire ou même sensé tellement parfois, les émotions forçent nos paupières à se rabattre sur elle-mêmes et à se maintenir comme tout près de la cavité de notre crâne, comme si de l'eau ne pouvait en jaillir jamais plus. Je serrai les dents ; il faisait sombre, c'était miteux, c'était un resto-bar ; Alex, Côté, se demandaient ce que je faisais ici, pourquoi nous abandonnions notre entreprise même si elle semblait impossible de prime abord. Je souris, j'avançai et une force diluvienne battait son plein sur mes épaules afin de m'insérer au ridicule creux du coussin ; j'étais dès lors sur le petit banc du bar, dur et à peine ample, qui me glaçait le sang de sa droitesse. Je me retournai la tête de droite à gauche, espérant comme voir Alex, Côté, qui voudraient me consoler. Hélas, se trouvaient près de moi des brutes. Je souris. J'étais rassuré. Seulement des brutes? Un jeu d'enfant! Je leur ferai peur, je leur donnerai bonheur ; ils me tueraient s'ils le voudraient, ils m'aimeraient s'ils le pouvaient. Hélas! Je clignai des yeux, et la femme qui tenait le comptoir en vidant une bouteille toute entière dans un verre me fixait en riant. Je me retournai encore à mes côtés ; c'étaient de vulgaires citoyens

respectueux et aimés de tous. Une audience vêtue de vêtements de football enhardie d'Avant-Apocalypse nous zieutaient, comme s'ils étaient les spectateurs et que nous étions les joueurs. La partie débuta.

— A.C.! C'est donc toi, le pauvre et stupide intellectuel! Quelle honte! Si j'étais toi, je me pendrais!

J'avalai ma salive. Les footballeurs applaudissaient.

— Oh, oui... Quel petit enfant stupide! Il croit qu'il sait tout ; il croit qu'il peut nous dépasser ; il pense qu'il vaut la peine! La peine? Mais quelle peine?! Il n'y a que du bonheur ou du malheur, dans la vie! Pas de peine! C'est un enfant gâté!

Je me mis à pleurer. L'audience se mit à rire.

— Nous aurions dû faire avorter cet avorton! Il est loin du modèle des champions! Il ne nous rapportera rien! Malheureusement, nous l'aimons. Ah, quelle ironie! Il devrait se pendre!

— Non, pas se pendre, mon amour ; il devrait prendre son ridicule livre

poussiéreux et inutile, et il devrait se battre à mort avec!

L'audience acclama mes parents. Mon père me prit par les cheveux.

— Tu ne vaux rien, A.C.. Tu as un potentiel énorme, pourtant! Je ne comprends pas!

Il me frappa le crâne sur la table d'une telle force que mes petites gouttes d'eay provoquèrent une grande éclaboussure sur le comptoir.

— Allons, mon bébé... Arrête de pleurer ; viens dans mes bras.

Ma mère me prit dans ses bras. Je cessai d'avoir mal.

— S'il te plaît, mon chéri, peux-tu nous accorder une faveur? Suicide-toi, s'il te plaît... Allez, nous t'en prions si FORT!

Ma gorge était parfaitement nouée. Je voulais répondre « oui » à ma mère, mais je n'en étais même pas capable. Je ne pouvais prononcer aucun mot.

— Mon fils, commença mon père, tu es une faillite, une horrible faillite. Je suis désespéré, tu me fiches la honte devant

tout le monde que je croise. Je ne suis pas du tout fier d'un tel paresseux qui nie son devoir de citoyen de s'informer. Tu devrais jeter – non – vendre tes livres. Ils sont inutiles ; une véritable perte d'argent, et ils te transforment en un rat vulgaire et banal. Tu mérites qu'on t'arrache les yeux et qu'on te force à travailler de tes mains jusqu'à la fin des temps. C'est pathétique, vraiment. Tu es un inculte, tu es fou de lire tous ces vieux cons à la noix qui ne savent rien sur la vie. Tu dois aller à l'université, devenir professeur ou gagner au moins beaucoup d'argent. Sinon, je te coupe mes finances, que tu ne mérites déjà pas du tout. Tu es horriblement énervant, tu m'énerves. Tu es nul, tellement nul! J'aurais tellement voulu avoir un avocat comme fils...! Ou, encore mieux, un docteur! Tu aurais pu nous rapporter tellement plus d'argent... Mais, au lieu de ça, tu achètes une guitare! Tu achètes un piano! Tu es mauvais aux deux! Tu le sais ; tu as vendu ta guitare, mon fils. Tu as appris de tes erreurs. C'est pour cette raison que tu es excellent et que je sais que tu as un potentiel énorme.

— Oui, A.C., répondit ma mère. Tu es un dessinateur médiocre, et tes écrits n'intéressent personne, de même que tous tes savoirs complètement stupides. C'en est

rigolo, mais bon! Je t'encourage dans tes affaires et sache que nous t'aimons horriblement beaucoup! Jamais nous ne voudrions que qui que ce soit te fasses du mal, car nous sommes tellement habituer de t'endurer que nous voudrions nous tuer sans toi. Moi, personnellement, je n'en ai rien à foutre de te comprendre en tant qu'être humain. Je veux juste te maîtriser parce que tu es sorti de mon vagin, toi, une masse difforme et horrible. Je te déteste parce que tu fais n'importe quoi et que je me sens petite à côté de toi!

— Oui, moi aussi ma chérie! C'est abominable! Absolument fantastique et abominable! Notre fils violera une femme et la forçera à vomir des enfants! C'est un véritable chérubin-prodige...

— Comme il est mignon!

— Madame, donnez-lui votre meilleur verre!

Et la serveuse me servit un verre rempli à presque en couler de whisky. Je regardai l'audience. Elle discutait de plastique pendant qu'elle sirotait du bon vin en quantité minimale. Je regardai le verre.

— Allez, mon fils! commença mon père. Il sortit un fusil de ses poches et le braqua sur ma tempe.

— Bois! Oublie tout cela et bois ton alcool! Oublie tout cela! OUBLIE TOUT CE QUE JE SUIS, OUBLIE MA VIE ET LA TIENNE ET BOIS, SINON JE TE TUERAI ET JE M'ENLÈVERAI LA VIE APRÈS!

— TU ES SORTI DE MON VENTRE! BOIS! TU ES MON ENFANT, JE T'AIME ; BOIS! BOIS JUSQU'À TA MORT, ET DONNE-MOI TOUT CE QUE TU ES, SINON JE REVIENDRAI TE HANTER DANS TES NUITS, PARCE QUE JE TE HAIS!

Je pris le verre dans ma main. Alex et Côté me regardaient tristement. C'étaient des fantômes devant moi, derrière la serveuse. Je savais ce à quoi ils pensaient, mais je n'osais pas le dire. Je regardai en haut du cadre parfait ; ma sœur était minuscule, crucifiée sur une vulgaire et petite croix du bar. Les parents ; moi-même au milieu, les deux fantômes ; la serveuse au milieu et la croix au-dessus. Tout était parfaitement symétrique, orné des spectateurs. Je levai mon verre.

— F... Famille.

— FAMILLE! crièrent-ils tous, levant leurs bières innombrables, se saoulant désormais comme des cochons.

La joie régna sur le bar, la minuscule parcelle de la vie du grand, géant bâtiment de mon aventure, tandis que je m'évanouissait à partir de mon verre.

On me couronna roi de la fête. On se souvint de mon titre, on en discuta le lendemain et pendant la semaine à venir, mais on m'oublia encore. Mes parents pleurèrent sans cesse, m'envoyèrent chez le psychologue, me poignardèrent et m'aidèrent, mais au final, ils me réveillèrent. J'étais dans un lit blanc. Mes deux amis fantômes me fixaient comme à des funérailles.

— Bonjour. Je suis ton père.

Je serrai la main à mon père.

— Moi, je suis ta mère.

Je lui fis un câlin.

— Te souviens-tu d'hier?

— Non, maman.

— Tiens, prends cela.

Je pris un verre d'eau et de petites pillules blanches.

— Parfait! Comme tu es un beau, grand garçon!

— Ça va mieux, mon gars?

J'aquiesçai de la tête en lâchant quelques larmes. Je me souvenais de tout.

— Tu es un homme fort, ça va aller, fit mon père en me tenant l'épaule fermement. Je le sais. Tu es mon garçon.

J'acquiesçai une fois de plus, avec ma voix tremblante. Mes mains étaient squelettiques, mes poumons des ballons troués. J'étais pâle comme un squelette et je leur souriai malgré mes lèvres sèches à l'allure de crevasse désertique.

— Tout va bien aller, tu vas voir.

— O... Oui.

Je fis un pouce avec ce qui me restait de ma main.

— Parlant de bien aller... Vous serez sans doute heureux d'apprendre que j'ai enfin reçu mon poste de retraite.

— De retraite? fit ma curieuse et belle maman.

— Oui, j'ai enfin reçu ma permission de prendre ma retraite de mon travail à la construction! Et désormais, au lieu de construire des bâtiments, c'est moi qui en dirige un! dit mon papa que j'aimais tant et que j'aimerai toujours.

— Mais lequel, donc? demanda ma magnifique, calme et sage mère.

— Je règne sur l'au-delà de l'épicerie de mon fils! Et j'ai tellement d'argent que j'ai TOUT acheté! C'est moi, et moi seulement, qui fit construire toute l'extension de ce bâtiment! Et je suis heureux de vous annoncer que je me suis donné une promotion!

Ma mère applaudit en petites et rapides éclosions de sons. L'intervalle de ses applaudissements cessa après quelques secondes de plus de silence. Mon père sourit fièrement, et me prit encore par l'épaule. Il la serra si fort que j'avais l'impression qu'il allait la casser.

— Mon fils, je veux te dire que je suis fier de toi. Je ne veux pas te dire que je t'aime, mais bien que tu es mon fils et que

c'est tout ce qui compte. Maintenant, je bénificie d'une somme si énorme que tu pourras aller à n'importe lequel emploi à salaire minimum et que, peu importe ce que tu feras, je serai là pour t'encourager en achetant le bâtiment et en te surveillant pour que tu ne démissionnes surtout pas. Tu ne voudrais pas devenir artiste de rue, n'est-ce pas?

Je fis un lent et long « non » de la tête.

— Ce serait misérable, ah-haha-ha! Tous ces gens qui sont pauvres ont fait un mauvais choix dans leur vie! Ils sont stupides, ne méritent pas d'être aimés, ne méritent rien! Mais bon, tu as le droit d'être dégénéré, dans notre bonne vieille démocratie pourrie ; ta mère a failli être comme ça pour toujours, elle, cette conne d'artiste!

Papa giffla le derrière de la tête de maman avec une telle force qu'elle tomba sur ses genoux et manqua d'air.

— Tu es d'accord, chérie?

Elle se releva en souriant. Mon père tint son visage et la giffla avec une violence stupéfiante sur la joue à trois

reprises. Le visage de ma mère rougissait et mon père lui criait des insultes de la pire espèce.

Ils vécurent heureux et eurent deux enfants, dont moi, leur petit garçon, leur bébé gâté, et ma mère se mit à lécher mon père, son visage, ses tétons, puis ils commencèrent à faire l'amour sur le sol. Ils étaient tout nus. J'étais horrifié. Ils m'ont forcé à tout regarder pendant qu'ils se complimentaient, et finalement, mon père traita ma mère de « stupide conne superficielle dégénérée » en éjaculant sur sa bague de mariage pendant que ma bonne vieille mère se masturbait avec sa bague de mariage toute rouillée par le sang des entailles qu'elle avait dans les veines tellement elle se mutilait souvent à cause de sa propre existence et celle de ses enfants.

Ma sœur entra dans la chambre, pleura, se fâcha, me battit et me sortit de la chambre pour me giffler. Elle me dit qu'elle m'aimait, mais que j'étais un pervers horrible parce qu'elle m'avait vu pleurer en regardant mes parents, et elle m'assénit de coups de massue qu'Alex et Côté subirent à ma place. Je tremblais sur le plancher du bel hôtel luisant. Elle me dit alors à quel point

elle m'aimait. Ma sœur me raconta par après tous ses problèmes de vie en m'emmenant déjeuner paisiblement, puis, à la fin, devant la sortie, elle m'écrasa le gros orteil en me disant que je ne parlais que de moi-même parce que j'étais immature et que je méritais de mourir parce qu'elle méritait mieux et qu'elle voulait se tuer plutôt que d'avoir affaire à moi et mes pathétiques livres et mes conversations unidimensionnelles.

En sortant de l'hôtel, je poinçonnai mon poinçon de travail et me rendis dans mon lit, hors de la bâtisse. Je croyais que ce serait ma maison normale, que ce serait la réalité, mais je m'étais trompé : la bâtisse, c'était la société. J'étais humain, mais en même temps, je me sentais incompris. Mais ça, c'est normal. Ça arrive à tout le monde. Ma maison, c'est vous. C'est l'humanité. C'est ma vie normale, quand je rentre chez moi, quand je suis tout le monde.

« Vite, A.C.! Entre dans le livre! »

C'étaient Alex et Côté... Ils me tendaient chacun une main. Je souris à travers mes larmes, puis j'entrai dans L'Infinie Tragédie une fois de plus.

VII

J'entrouvris les yeux. Je ne savais pas où je me trouvais, j'avais la tête enfoncée dans un espèce de coussin dur, muni d'un trou. Soudain, avant de me mettre en marche et avant même de planifier un baîllement ou une routine quelconque, j'entendis une voix féminine et douce :

— Quand on couche quelqu'un ainsi, pour le massage, on appelle cela un « décubitus ventral ». Si c'est sur le dos, on dit un « décubitus dorsal ». Amusant, n'est-ce pas?

Je m'apprêtai à parler, mais une main froide m'effleura le dos.

— Oh... Ton corps semble avoir mal réagi, constata-t-elle. Tu as la chair de poule... tous tes petits doigts se sont crispés... Attends.

Elle commença à me masser les épaules d'un geste bref, comme si elle ne faisait que les tâter, puis elle passa à mes trapèzes.

— Tu sais... Tu as beaucoup dormi.

— Alex? Côté?

Je me demandais où ils se trouvaient, maintenant. M'avaient-ils abandonnés depuis mon dernier éveil?

— Non, chut... Ne fais pas un bruit.

— Mais...

Je sentis une pointe glacer le milieu de la base de mon cou. Je sursautai.

— Chhhh...

J'écoutai aux alentours comme pour vérifier si les sons et les bruits s'accordaient avec la réalité que la voix qui s'adressait à moi imposait. Pas aucun mouvement en courbe. Pas aucune dilatation de la réalité. Sauf ce :

— Ensuite, on applique ceci comme cela...

Je sentis une petite onde s'étendre tout autour de mon dos, amplificant la goutte qui m'avait paru comme une douleur tout d'abord. Elle, si cette voix arborait le sexe, frictionna mon dos d'un espèce de liquide m'étant inconnu. Je soupirai de soulagement en entendant les crépitements de son mélange ; ma peau et le liquide ne faisaient qu'en dans l'action, un malaxage

de chaleur superbe qui m'enlevait mes autres sens.

— Et vous, mon chéri? Qu'entendez-vous par « massage »? Je me suis posée la question maintes fois, et désormais, je crois avoir eu ma réponse. En effet, j'ai fait mes recherches.

Je ne comprenais pas un traître mot de ce qu'elle disait. Ses mains parlaient plus fort que sa voix, qui ne voulait que suivre les mouvements.

— Oui, voyez-vous, cette étape du... s'appelle... pétrir.

Je perdais les mots dans mon filet, car je chassais les papillons avec.

— Et... sujet... calmé... massé...

J'entendis une corde de guitare résonner. Je cessai de respirer.

— ...ponctuelle... muscles... ne t'en fais pas... mon...

Je respirais de plus en plus vite. J'entendais à nouveau beaucoup de mots. Soudainement, une main vint planer au-dessus de mon être entier, puis j'ouvris les yeux une deuxième fois : je me trouvais

dans une noirceur totale. J'éprouvais de la peur, mais la main se trouvait encore au-dessus de moi, me mettant comme à l'ombre des ténèbres.

« Je suis là. »

La main se sépara alors, visqueuse, en plusieurs petits bouts, puis phalanges, puis doigts. Je sentis des milliers de mains venir se poser sur ma personne, tels des petits oisillons palpant le vent du jour rosâtre le plus éternel de la Terre. Les oiseaux dansaient sur moi. Ils couvrirent mon corps et je riai.

Une vague, une douce vague, sépara légèrement son flot sur le sable contre moi-même, et deux géantes mains se partagèrent mon corps, jouant et presque triturant avec un plaisir solennel ce qui contenait pourtant mes organes vitaux. Néanmoins, moi aussi, je sentis l'humeur du jeu présente en moi-même, puis je décidai de m'ouvrir alors davantage au jeu ; les mains jouèrent à chat avec moi, elles me touchaient, encore et encore, mais moi, je ne bougeais pas, comme si mon rôle consistait à les amadouer le plus possible en en faisant le moins nécessaire.

Des murmures creusèrent un minime trou entre ma figure et les chaleureuses palmes. Je sentis une fente s'étendre entre nous, puis, celle-ci se transforma en vortex dévoreur d'âmes, qui volait toute la chaleur du monde.

J'ouvris une troisième fois les yeux ; une femme se tenait contre moi. Elle retirait ses pantalons, alors que je retirais son chandail avec empressement. Je balbutiai :

— D... Donne... Manque... Air...

— Oui, mon amour.

Elle pressa son corps à mi-nu contre le mien. Je frissonnais. Elle dégagea l'huile de massage d'entre nous deux.

— Nous étions séparé par l'âge... le stress... la pression du monde entier... mais maintenant, il n'y a plus personne qui tienne route entre nous.

Elle dégagea les buissons qui tenaient chaleur hors de notre portée, dans le froid astral. Au milieu des étoiles dans ces yeux, à ce moment, je sentis nos deux corps s'unir comme depuis la nuit des temps les gens le firent. La chaleur m'enveloppa. Je me sentis comme un

homme ayant une vraie appartenance, au milieu d'un vide intersidéral.

— Nos deux corps... Unis... N'est-ce pas magnifique? N'es-tu pas comblé de bonheur? Ne désires-tu jamais plus me quitter?

Je ne pouvais plus parler. Elle le savait. Ma bouche s'ouvrait lassement, comme quémandant encore plus de chaleur.

— Très bien. Qu'il en soit ainsi.

Elle enveloppa ses lèvres autour des miennes de sorte à ce que nous partageâmes l'air de nos poumons, non pas dans un bref instant, non pas dans une expérience, non pas par loisir ; par désir : c'était pour survivre. Nous devions partager notre air pour respirer, nous devions rencontrer notre regard pour s'illuminer même au plus clair de la Lune, pour se tâter des mains plus encore. Je disparus. Lorsque je me réveillai, je n'étais plus qu'un être au sein de la vie. Oui, je portais la tête contre son sein, à moitié vivant et à moitié éclaté dans un espace plus loin que ma propre conscience, contrant tout aspect logique de ma vie.

— Mon chéri. Nous sommes unis. Nous sommes en vie, ensemble. Toi et moi, nous sommes Adam et Ève dans la création. Pire encore qu'Adam et Ève, nous sommes Roméo et Juliette dans la dépendance tragique infiniment pénible. Meilleur encore, nous sommes un écrit éternel de ceux de Tristan et Iseut, non pas une fable, mais un air que l'on joue sur nous-mêmes dans les mémoires. Enfin, nous sommes outre tout cela ; nous sommes outre Hunter et Alice, nous sommes « là » et « maintenant », peu importe où soit-ce.

Je respirais fort, comme si j'allais mourir. Elle me tendait le regard volontiers, comme si je devais m'efforcer de participer.

— Je... qui...? Hein... Eh... Oh... Je... Toi...

— Tu atteins, dit-elle, un nouvel équilibrisme. Je suis ton amour éternel, ton cancer. Je te suivrai partout où tu iras. Qui suis-je, donc? À quoi bon le préciser.

Elle m'enlaça. Je tâtai son dos, comme pour vérifier si cette personne existait. Mais elle n'existait pas. Qui était-ce? Ma femme? Une femme? Une femelle? Un animal? De la matière? Un tas d'atomes? Rien?

— Tu m'as choisie, dit-elle. Tu as TOUJOURS refusé de me choisir, dit-elle. Pour toi, je ne suis qu'un jouet, et certes, je ne suis pas plus que toi un être vivant alerte. Certes, je suis un vide. Hélas! Comme cela est Tragédie...!

Elle me baisa la bouche sèchement.

— Comme tu me fais mal...

Je pleurais en suivant ses pleurs, ses coups d'air et de pouls qui rebondirent dans sa cage encore et encore.

— J'ai tué cet éventail que tu as nommé « Anxios ». Oui ; ce n'était qu'un rémanent de ton passé, un reflet non plus complet. J'ai tué le psychologue. À coups de couteaux comme de diagnostics. J'ai tué Miss Jennings en lui versant de l'acide chlorhydrique dans la gorge, à petites gouttes, comme on enseigne petit à petit. J'ai tué tous tes amis en lâchant à chacun leurs mains au-dessus du pont. J'ai seulement gardé ta famille en vie. J'ai tué toutes les femmes de la planète Terre. Pour te prouver mon amour. Ils n'existent plus ; tu es enfermé dans mon cocon, mais tu en ressortiras tel un papillon, mon amour. Je t'aime tant... Peut-être que cette éclosion sera notre mort. Ah! Même un suicide ne

me rendra pas le temps qui nous séparera alors... Comment faire, COMMENT FAIRE pour nous UNIR? COMMENT FAIRE?

— Je ne sais pas non plus. Là aussi, nous sommes unis. Où sommes-nous?

— Dans ta chambre, mon chéri.

C'était effectivement ma chambre. Ne travaillais-je pas? N'avais-je pas de réalité à affronter? De père à démanteler? D'école à fréquenter? D'amis à qui parler? De vraie femme à courtiser?

— Je peux lire dans tes pensées, moi aussi, mon bébé. Hélas! Je ne le sais pas plus que toi. Je ne suis là que pour te donner le sein et te réconforter comme tu es là pour me faire vivre ; tu vis de moi! Je VIS de toi! JE VIS! JE SUIS TOUTE À TOI!

— OUI, MON AMOUR! EMBRASSONS-NOUS, OH, OUI!

ET NOUS NOUS JETÂMES L'UN SUR L'AUTRE, FOUS D'AMOUR, ET NOUS FONDÎMES DANS UN BAISER TENDRE ET CHALEUREUX. NOUS FÎMES L'AMOUR JOURS ET NUITS DURANT, NOUS RAGEÂMES CONTRE LES LIMITES DE NOS CORPS, NOS LES DÉFONÇÂMES, NOUS NOUS TUÂMES COMME DES BÊTES À FOURNIQUER TOUTE

LA VIE, NOUS ALLÂMES AU PLUS PROFOND DE NOUS-MÊMES, NOUS CHERCHÂMES AU FOND DE NOTRE EXISTENCE, NOUS EXISTÂMES COMME VAGIN ET PÉNIS, COMME ANIMAUX IMBRIQUÉS, COMME SUEURS PRIMAIRES ET... et...

...et ils vécurent heureux et ieurent beaucoup d'enfants.

VIII

J'ai intitulé celui-là « *Rhume* ».

Rhume

J'ai l'impression que je vais mourir dans pas longtemps, j'ai l'impression d'avoir besoin d'aide médicale physique et qu'on me branche sur des machines pour que je puisse survivre, et qu'à chaque seconde qui passe, mon corps s'affaiblit parce que ça n'arrive pas. J'ai l'impression de ne jamais exister dans la réalité et que tout est une arnaque qui attend de me rendre esclave, même si, au final, c'est moi l'esclave de cette liberté de ne rien consommer que je me donne. Mais je n'ai pas l'impression de pouvoir retourner en arrière et ignorer les publicités, les détails des choses superficiels et les journaux. J'ai l'impression que tout est là pour me faire perdre du temps. J'ai rêvé que j'étais Otto Von Bismarck et que je n'arrivais pas à gérer l'Allemagne correctement et que ça me stressait.

Vous savez, le problème avec un roman ou un truc écrit, c'est que personne ne le comprendra. J'aimerais vous parler pendant des heures de la façon dont l'anxiété sera peut-être notre finale porte

vers la mort de notre civilisation, vers l'Ère robotique, vers même l'Ère de l'amour ultime ou peut-être de quelque chose de mieux (ou de pire). Il y a, hélas, trop de choses qui m'échappent dans les seuls sons de ces petites expressions qu'on nous apprend tous à étaler sur le bout de nos crayons. En effet, il y a peu de temps de cela, je suis tombé malade. Extrêmement malade. Mais, voyez-vous, ma maladie en tant que telle ne m'a pas autant affecté sur le plan physique, bien que je vomissais, que sur le plan psychologique. Je pensais littéralement mourir, à mourir, à me faire mourir une bonne fois pour toutes. L'Infinie Tragédie, mon éternel combat, continuait alors. Que faire? Intrigue, providence, valeurs, combat perpétuel et douloureux... Je me sentais las, démotivé, complètement abattu. Pour ainsi dire, si je puis possiblement inclure cela dans mon roman, j'étais sans extrêmes. J'étais perdu dans mon anticipation ; analyser ceci, analyser cela. Un devoir ici, un devoir là-bas. Une personne me demande, puis une autre. Je me suis effondré sur moi-même, puis, du couvercle de la toilette à mes pieds, je tombai sur mon père (les culottes bel et bien relevées). En pleurant. « Papa, je t'aime ». Je voulais tout avouer. Lurstre le

Grand Dominateur de la minutie me forçait à refuser ma rédemption dernière. Il doutait de la foi du créateur de l'œuvre dans laquelle il figurait lorsqu'il combattait Jérémiah. Jérémiah, elle, se confiait corps et âme à une cause incompréhensible. Ni vous, ni moi comprendrons véritablement ce qui se passe. Mais je l'ai fait. Je me suis excusé, en quelque sorte, à mon père. Je me suis excusé de l'avoir transformé en idée que je gâchais jour et nuit et tapait de mon poing ensanglanté de mes propres veines pour me défouler, me déchaîner de mon propre inconfort face à mon reflet dans une glace de la moralité ou de la mortalité. Papa, je t'aime. « Papa, je t'aime ». C'était tout ce que je pouvais possiblement dire. Quoi d'autre de plus complexe? Quoi d'autre de plus simple?

Père, Papa

Mon père m'a donné de la liberté,

De la liberté à en chigner et se noyer,

Je vais me venger car je ne veux pas la liberté,

La liberté de me tuer, de me pleurer ;

Je veux juste m'enfermer dans ma vie.

En ce soir noir où je ne pouvais voir,

Je suis allé me choir au milieu du lard,

Mon père gras de sang mien, mon retard,

La liberté de me voir, de me revoir ;

Je veux juste t'aimer, papa. Je m'excuse.

Je me suis excusé seulement dans ma tête pour ce qui est du présent. Hélas, mon père n'a pas idée, en fait avantageusement, de ce que j'ai eu à affronter avant de lui exposer à quel point je me sentais aliéné. Il ne sait peut-être pas encore à quel point c'est sans doute de ma

faute de l'avoir mis de côté, mais papa savait que Freud avait une théorie qui dit que les gens détestent souvent involontairement et inconsciemment leur papa. Ou papas si vous en avez plus qu'un. Mais vous me saisissez, ce n'est que de l'humour, sinon, car au final, je me suis retrouvé dépourvu de mon propre roman après avoir révélé à mon père que je me sentais infiniment redevable de ses services, son aide, ses valeurs, sa rivalité idéale, tout ce qui me forgeait. Je me sentais très mal, alors, et je n'avais pas encore vomi. Personne ne me blâmait, mais j'ai appelé ma tendre et compréhensive sœur à la barre de mon lit comme témoin de ma dernière volonté artificielle. Ma mère dormait, nous nous trouvions tout juste au milieu du monde réel en Enfer sur Terre, puis je mourrus mille fois seul, mais satisfait d'avoir tout dit à papa et d'avoir terminé une grande partie de Ma Tragédie avant ma vraie agonie, une autre tragédie. Une tragédie, une autre tragédie... encore des tragédies... des tragédies à s'y noyer en toussant comme si on allait vomir. Je me suis levé, je suis allé m'étendre au plus profond du fond noir contrastant le blanc de mon livre, mon issue artificielle, et je tentai de dormir auprès de mon pauvre, mais

brave père. Mon père peut être comparable à un Allemand. Je me sentais peut-être comme Von Bismarck dans mon rêve parce que je voulais restaurer la gloire de son Saint-Empire Romain. Ça serait logique. C'est rigolo, mais sérieux en même temps. Là, dans le noir, moi, le nouveau Kaiser à côté d'un ronfleur que ma mère avait laissé ronfler. Je guettais les usines allemandes, leurs taux de production, les coûts, les plans, les préparatifs... Je n'ai pas réellement dormi cette nuit-là. Je somnolais, mais mon envie de vomir horriblement intense me gardait sur le qui-vif pour ne pas salir ma petite Deutschland. Je ne pouvais pas penser à autre chose qu'à mon examen d'histoire. J'ai rêvé, la nuit d'après, que j'avais le cancer. Ma chambre était crasseuse et j'accueuillais des enfants réfugiés de guerre avec tout l'argent qui me restait avant de mourir. Le dernier enfant que j'avais vu dans les yeux avant de me réveiller, ou en fait, de mourir dans mon rêve, c'était un petit Italien dont mon ambassadeur d'Italie faisait savoir que « ses parents ne connaissaient pas son nom ». Je me sentais si proche de ce gosse... Je le comprenais, un peu. Il faisait tellement pitié. Un de ces mômes qui vous donnent envie de faire un don et de vous ouvrir les

veines pour les nourrir de votre sang tellement on dirait qu'ils pleureraient n'importe quand. Il avait de beaux petits cheveux blonds, plutôt même dorés, qui partaient partout et virevoltaient dans les airs. Il faisait pitié...

En me levant, j'avais l'impression d'avoir non pas fait un cauchemar, mais pire encore ; j'avais l'impression d'avoir abandonné tous ces êtres imaginaires à leur sort, aussi bizarre en soit-il, et je me sentais, alors tentant de me rendormir à cette cinquième heure du matin, comme encore dérangé par les échos de leurs voix tremblantes et affaiblies par la vie.

Désormais, dans ce roman, mon père n'est plus mon papa. Mon papa n'est plus un jouet du père, qui n'est plus mon père. Le père est devenu celui qui sied sur le trône du plus haut de cette pile de pages suantes de gouttes lacrimogènes. C'est le Boss Final du magasin éternel, de l'Infinie Tragédie. En réalisant que j'avais pleuré des milliers de fois devant mon père et ma sœur, en cette dure nuit, je notai mon bonheur ainsi, reprenant papa :

« J'ai hâte de voir tout ce que tu vas faire, mon grand. »

Mon père, mon vrai père, c'est le Papa dont le titre de père a été souillé par l'idéalisme et le matérialisme, la philosophie indécise et les standards de la famille post-nucléaire classique.

Papa, je reprends l'épée ici. Papa, ici, c'est l'Infinie Tragédie. Papa, la Gigantomachie. Papa, JE VIS!

PAPA, REGARDE-MOI! TU SERAS FIER DE MOI! PAPA!!!

IX

Plusieurs choses me sont arrivées depuis que je suis sorti de la bâtisse. Je ne saurais pas décrire comment exactement, mais je crois que j'ai changé. Je suis dans un espèce d'univers étrange. Est-ce que la réalité existe encore, ou fut-elle supprimée au profit de ma propre existence? Je ne suis pas un homme bien complexe, je vous le jure. Pourtant, j'ai l'impression de me justifier en ce moment. Pourquoi? Je ne sais guère.

Laurent « Couvert » Thibault, en plein dans l'après-midi ensoleillé d'automne. C'est ainsi que la petite fille du par me surnomme. Je la trouvais bien rigolote, mais je cachais mon sourire sous mon cache-cou. Et mon front sous ma tuque. Et ma vie en arrière des boîtes aux lettres, de là où je ne les dérangerait pas d'un malaise en écrivant silencieusement à leur insu. L'épais criquet semble partir. Je ne savais pas s'il mangeait, mais maintenant oui. Il remuait les antennes et se penchait vers le sol avant de quitter l'endroit où il était demeuré environ cinq minutes, près de moi, me faisant hésiter à rentrer chez moi. La petite qui m'appelle Laurent-Couvercle est peut-être partie ; je ne sais pas laquelle

c'est, je suis en-dehors du parc. Je m'inquiète souvent pour les enfants seuls. Il semblait y avoir une grand-mère parmi elles, car le seul petit garçon est parti il y a peu. Mais je ne suis pas si sûr. Maintenant, les deux ou trois filles rigolent en disant « un pénis, ça rapetisse ». Je les entendais aussi se confier des injures plus tôt. Si cette grand-mère est vraiment une dans le parc, elle n'est pas la leur. Ou est serait partie elle aussi. « LOUIS! EURK, T'ES DÉGUEULASSE! » Prétendent-elles qu'un vrai Louis existe? « C'est bein dégueu... » Mais... qu'est-ce qu'il se passe? Je n'ose pas regarder, mais honnêtement, je trouve tout cela très drôle. Si j'avais seulement un corps de leur âge, j'irais rire avec eux. J'ai pourtant l'impression de ne pas en avoir le droit. Plus tôt, une des filles avait dit que j'étais un « jeune homme ». J'ai bel et bien dix-huit ans, et même que l'âge que j'avais lors de l'écriture de mon premier roman m'aurait peut-être valu le même titre ; environ quinze ou seize ans. Deux « jeunes femmes » passent devant moi en vélo. Je ne pensais pas Dolmis si remplie de liberté. Un homme, au loin, se balance de droite à gauche sur des patins à roulettes. Un petit, très petit homme conduit une minuscule bicyclette de l'autre côté de ce coin de rue.

Son ami, à peine quatre têtes de long, joue à la trottinette. Rue bordeleau, maximum 30. C'est une courbe ; une tengeante vers le boulevard, mon boulevard, et l'autre extrémité s'étire loin. On y voit les résidences, la paix. C'est calme, ici. Je viens de regarder un film d'horreur, donc je me demande comment Michael Myers s'y prendrait pour tuer tout le monde ici. Plutôt, je me demande comment cette ville pourrait se transformer en tragédie. Une des fillettes me regarde ; je le sais, j'entends ses pas indiscrets près de moi, du côté gauche du poste de lettres du quartier. Les enfants adorent espionner. Dommage, car ils ne verront pas ce que j'écris. Au dessus de la limite de vitesse, on lit que la Lune est à moitié pleine. J'ignore comment lire les phases lunaires, donc je vais seulement la décrire : à moitié pleine à partir de la droite. Belle, grosse et probablement encore ronde même si je ne le vois pas. C'est drôle comment elle se camoufle dans le bleu pâle, on jurerait qu'un astre ne peut pas s'y préparer. J'écris sur la Lune, car je n'entends plus les enfants. Pourquoi y a-t-il trois bouches d'égouts tout juste au devant du trottoir? J'entends l'eau couler paisiblement de l'une des trois pièces de fer géantes. Un écho de

petite voix, un panneau de bus juste là, puis je me prépare mentalement à me lever et à rentrer chez moi. Je n'aime pas me trouver entre des poubelles, seul sur un banc. Et puis, le parc aurait été trop petit pour moi de toute manière...!

La fin de semaine J'suis dans ma bagnole,
peinard. Je me suis réveillé en retard. J'ai
manqué un examen important, mais je me
sens vivant. Je me sens au-dessus de la
ville, près d'une fenêtre où une ballerine
vrille, un être champêtre qui donne un
rythme à ma vie comme je sens une hymne
à la ville.

X

Dans un sens, je crois que les gens sont plutôt immatures. Ne me méprenez pas, je suis un homme comme les autres, je crois que personne n'est parfait. Néanmoins, il me vient souvent cette notion d'inégalité infantile entre nous, frères, puis je me demande pourquoi la société est construite comme une gigantesque tour. Même mon papa, numéro A., m'a dit de ne pas m'en faire parce que c'était normal.

Je revenais chez moi après une longue et dure journée de travail intense, puis je me dis que je devais sans doute relaxer. Personne ne sait plus que moi comment relaxer. En vérité, je suis probablement le summum du divertissement moderne. Personne d'autre que moi ne sait aussi bien distraire mes trois numéros, par exemple. La facture est longue quand je ne suis pas leur maître du jeu. S'ils vont au dépanneur, à l'épicerie, à la station d'essence, ils ne rapportent jamais autant qu'avec moi. Je suis leur maître du jeu, tout simplement. Mon papa, A., sait que nous sommes des meilleurs joueurs que les autres. C'est pourquoi il nous a permis de jouer il y a bien longtemps en nous donnant des tickets de

plaisirs. Nous pouvons tout faire, sauf épargner quelques secondes ici et là, avec les tickets de plaisirs. Nous pouvons obtenir tout. Sauf beaucoup de choses, comme l'immortalité.

1, c'était moi. Je suis aussi un joueur, mais je suis aussi un directeur. Le jeu me concerne beaucoup plus dans ses concepts, ses adaptations de la réalité et ses entreprises techniques. Par exemple, si je dis que numéro 2 doit tuer quelqu'un, ça n'est pas seulement une possibilité. C'est une règle qui doit être suivie ou non, avec une conséquence ou non. Je dois prendre cela en compte. 2, 3 et 4, eux, ne savent pas exactement quel poids cette réalité possède véritablement. Je suis à la merci de mes propres engagements sans cesse, mais cela me convient parce que je me sens taillé ainsi. Moi, mon maître du jeu est la vraie vie. Si je veux utiliser 2 pour tuer quelqu'un, je prends en compte pourquoi je le tue. Je ne suis pas la cause, je ne suis pas là conséquence. Je suis le choix, je suis la balance dans la vraie vie que mes amis ne voient pas. Lorsque je suis maître du jeu, et c'est la plupart du temps, je suis à l'apogée de ce rôle paranormal.

Bon, temps pour une histoire.

Je marchais dans la ville. Un taxi était complètement kaput. Je regarde ses pneus. Il est complètement kaput. Je ris. Le chauffeur se fâche et sa tête gigote en-dehors du taxi jaune. Les gratte-ciels aux alentours reflètent les nuages gris parfois à l'envers et les trottoirs gris parfois à l'endroit. Je vois une ligne continue droit devant moi, une foule, une masse noir discontinue et opaque à la fois. Je prends mon élan et me lance dans la flaque de kérosène qu'est la marre de pétrole, le bouillon juteux et dur de la route. Le taxi est encore là. Les têtards larves de citoyens passent aux alentours. J'avance et j'entre ma grosse tête dans le cabinet du conducteur. Notre Quincy est grande, mais pas trop. Les fusils y sont à la mode, même si les criminels y sont rampants, souvent littéralement presque morts dans des ruelles. Le ciel possède un échappatoire visuel bleu, quelque part au milieu de la ville ; un vide, un pénitencier gigantesque et des agglomérations urbaines, de vraies villes rurales dans une ville urbaine. Une... comment appelle-t-on cela...? Une banlieue, voilà! Il y a banlieue en pleine ville, étrangement.

— *Sôlut jôli peutit têtard*!

— AHHH!!!

L'homme du taxi éprouve de la peur quand j'entre ma baffe dans sa taffe.

— Laissez-moi entrer, *mônsieuh*, s'il vous plaît!

Il crie encore.

— D'accord, j'arrive. Je vais vous aider.

Il tente d'attraper son fusil, mais je suis déjà étendu comme une *petita* étoile de marre. Je rigole sur ses cuisses comme un enfant un peu trop prêt à recevoir une correction de sa mère, ou d'une mère coquine à la fessée du Père Noël. Je rigole, puis l'homme réalise que je suis stupide. Comme dans un bloc de concret, je me retourne vers lui, car je faisais face au plancher de son taco.

— *Emmeunez*-moi loin d'ici! Allez!

Finalement, nous nous sommes entendus pour me garder dans le coffre arrière de la voiture, avec son fusil dans mes mains. Jusqu'à mon arrivée au bercail. Je pris une grande respiration, puis je fis un rot.

— Qui êtes-vous, monsieur?

— Euh... Moi? Roger.

— Vous êtes un homme bien brave, Roger. Tenez, vous méritez un petit tapotement sur l'épaule.

Je pointe mon fusil vers le rétroviseur avant en me penchant sur la banquette. Je n'ai pas l'intention de tirer, donc je me demande pourquoi Roger panique. Bref, je donne une liasse de tickets à cet homme avant de sortir de la voiture en le saluant. Il fut probablement heureux et vécut sans doute beaucoup d'enfants.

Voilà. Devant ma maison.

C'est une piaule splendide : manoir noir, en fait rose, blanc et un peu bleu porcelaine. C'est dégoûtant, comme décoration, mais bon, ça rappelle un délicieux gâteau. Cela me satisfait. J'entre dans le manoir abandonné qui me sert de maison et moi et mes amis trouvons notre petit engouement quotidien menstruel : de la cocaïne.

Bleh. Je secoue mon coco *cocaïné*.

Dans l'armée, ce serait beaucoup plus drôle s'ils disaient : « Enroulez vous

pour votre pénis, pénétrez dans la circoncision et branlez la puissance de l'opposé. »

Je marche. Oh, OUAIS! HA! JE MARCHE! Boum, boum, boum. Wouh! Boum, boum. Yeah! Eh, *yeah*. *Yeah*, eh. Eh! Heh! Hmm, mh, mh. Je frappe numéro 4 au ventre, et il se pense. Nous commençons à nous battre. Numéro 4 sourie, je souris, et les deux autres applaudissent.

— Chef va gagner!

— Toi!

Les deux autres se battent aussi. Mais je ne les vois pas, je ne vois que 4 qui fonce tout droit vers moi. Je saute par-dessus lui et culbute à terre. Je me relève, puis il me plaque dans le dos. Je manque d'air, mais c'est comme si je possédais encore toute la puissance du monde. Ainsi, je me retourne vers mon adversaire, qui m'asséna un coup de poing, mais je lui en fout un droit sur la poire. Il se tient le nez, et je ris. Je le prends par les épaules et le brasse en criant. Il me crache dessus.

— Ah, *jombiwoog*!

— *Zoombiwoogie*!

Je danse avec lui pendant qu'on se abaisse chacun de notre fermeture éclair.

— Celui qui pisse le plus loin gagne un niveau!

Tout le monde s'attroupe le long du terrain de gazon vert. Nous rigolons et gigotons comme des fumiers. Nous commençons à uriner. 3 écrit son nom, pensant qu'il ne pourra jamais réussir à nous battre. 4 tire son bassin le plus en avant possible, espérant follement que sa langue tirée en l'air l'aidera aussi. Je fais pipi normalement, concentré sur l'intensité de mon jet. 2 est tout aussi concentré que moi ; nos regards se croisent ; nous plissons les yeux et pissons encore plus fort. J'entends une vieille grand-mère crier « oh, mon Dieu! » Je me retourne.

— Vous avez tous gagné un niveau!

Tout le monde applaudit et bondit comme des petits singes.

— Mais c'était seulement pour vous préparer au défi que voici!

Nous défigurons la grand-mère, chacun la bite à l'air.

— Allez, hop!

La grand-mère nous voit courir vers elle, encore nous membres respirant le frais. Elle croit sans doute que rentrer chez elle et déposer une plainte à la police règlera quelque chose, mais elle ignore que ce sont eux qui nous vendent notre cocaïne. Nous sautons sur la grande clôture noire qu'elle a payé pour nous garder hors de portée de son chihuahua tout rasé quand elle l'envoie pisser dehors comme nous sur de la verdure de cour de riche. Nous grimpons la clôture alors que la vieille « court » en « criant » à l'aide. Mais elle était trop vieille!

Nous l'avons battue fortement, et 4 l'a même violée une fois morte. Enfin, bon, ce n'est pas un viol ; elle était morte.

Nous sortons vers Quincy, première rue à partir de notre maison, mais nous devons attendre que 4 aie rangé son nouveau jouet dans la maison avant de partir. Je regarde ma montre noire. Cinq heures du soir. Ça laisse plein d'heures avant le demi de la nuit. Puis, 4 revient. Nous l'accueillons à bras grand ouverts.

Les *popos*. Ce sont des êtres horribles. Heureusement, presque tout le monde à Quincy nous ignore. C'est comme

si nous n'existions pas à leurs yeux. En vérité, ils sont tant préoccupés par leurs batifolages et leurs ébats de tourtereaux que nous, les hommes, les vrais *Übermenschen*, nous grattons du nihil avec notre palais rauque et contemplant le vide parce que notre gueule d'animal est ouverte devant la surprise du néant. Nous sommes des attractions, nous sommes des ultimes parcs.

Nous rencontrons un vieil homme qui regarde un panneau indiquant le nom (inutile) de la rue. Il tient un livre dans un sac de plastique dans ses mains. Nous le regardons de près, mais nous parvenons à peine à le déceler de son habitat : il est enveloppé dans un cache-cou, les sourcils sous une tuque et des bigleuses devant les yeux.

— Qui es-tu?

— Oh. Bonjour, je m'appelle Laurent Couvert Thibault. J'ai trois noms.

— Vraiment? « Couvert » est une partie de ton nom? Ça sonne comme « couvercle »!

Mes amis rient avec moi. Le vieux navet sourit.

— Vous savez, je suis content de converser avec vous, les garçons. Il y a longtemps que je n'ai pas revu ma propre bande de vieux compagnons. Je suis un vieillard seul, un être décrépit, mais c'est probablement moins que ce que vous savez de moi seulement en me regardant.

— Oui, eh bien, vous êtes enveloppé dans un tortillas de vêtements, monsieur.

Je hausse un sourcil, un coin de bouche, puis fait « oui » de la tête comme pour acquiescer le rire venant de mes amants.

— Oh, je vous apprécie, jeune homme. Vous me rappelez ma jeunesse!

Un silence. Il sourit comme un mourant. Honnêtement, ça fait pitié. Il est satisfait, mais de son sort et non de ses choix. Pourtant, même nous, *Übermenschen* enfermés dans le boîte du jeu de la vie, nous pouvons vivre sans survivre.

— Alors voilà. Voilà ma vie, maintenant, dit-il comme si l'horizon lui servait ses souvenirs sur un grand plateau doré ; des enfants rient dans le parc. Lui, il

côtoie les poubelles à l'écart des autres, en-dehors de la clôture.

Je souris davantage...

— Ok, les amis. Montrons-lui quelle est sa vie, désormais.

4 sourit. Les vieux, ça réchauffe les muscles avant les vrais combats.

2 et 3 saisissent l'homme, chacun par un bras. 4 sort un canif de sa poche. Il le fait tournoyer habilement d'une seule main. Le vieux monsieur a peur, mais 3 lui bouche la bouche. Il tremble, je le vois. Je me serais senti mal si j'avais été à sa place. Mais je ne le suis pas. J'avance et défait la fermeture éclair du manteau du vieux. Pour 4.

— C'est ta récompense pour avoir pissé plus loin que les autres, dis-je.

— Oh, HO-HO!

Les enfants aux alentours sont soudainement tous pressés contre la clôture, comme des pâtes à mouler, les doigts ressortant du lot. Je ris et les effraie avec des bruits de chien méchant. Une petite fille crie.

— Oh, fait 2. Leurs vélos sont ici. Ils ne veulent sans doute pas partir sans.

— Excellente remarque, mon cher intellectuel!

— Qu'est-ce que ça peut bien faire? fait 4.

— Observe et apprends, que je dis.

Je prends un petit vélo rose. Un tricycle. Une naine me regarde en pleurant et en criant, horrifiée. « NON, NON, NON! » Je maintiens le vélo en l'air, sous ses yeux. Tout le monde retient son souffle, le vieux ayant les yeux écarquillés et les gencives probablement mordillant son dentier.

— Attends.

Je ne sais pas qui a parlé.

— Je vais t'aider, petite.

— Qui est-ce?

Là où les enfants regardent tous non pas ma personne, mais une autre en se mettant à dos de moi, je ne perçois rien. Soudain, les enfants se tassent en deux vagues comme ce que le prophète a fait pour tasser l'eau et laisser ses moutons traverser l'océan.

C'est une vieille femme.

— LAISSE MON MARI TRANQUILLE!

NOUS ÉCARQUILLONS LES YEUX ; ELLE VOLE, ELLE VOLE, PUTAIN! LA FEMME VOLE PAR-DESSUS LA CLÔTURE, EN MODE KARATÉ ET LES POINGS SERRÉS, LA JAMBE DISPARATE FLOTTANT COMME UNE LUMIÈRE DE PHARE À UNE VITESSE INTERGALACTIQUE!

Elle atterrit en-dehors du parc, avec nous, dans la cours des grands. Je stresse. Qu'est-ce qui s'est passé?

— TANT PIS!

Je prends le tricycle et le massacre à terre. La petite fille pleure et se désole sans cesse. Les enfants se rassemblent autour d'elle en nous jugeant. Le vieil homme crie « ARRÊTEZ! », mais il crie « C'EST PARTI! » à l'oreille de mes amis, qui se ruent et se défoulent sur lui. Une vieille torche ne nous empêchera pas de faire ce que les *Übermenschen* veulent faire!

Mais elle prend le tricycle. Je la regarde ; je ne tabasse pas le vieux.

— Est-ce que vous voulez le tuer? demandai-je à mes amis.

— La vieille! crie 3.

Je regarde. Elle n'est plus là. Je me retourne. Mes trois amis sont à terre, inconscients! Comme ça! La vieille femme aide son torchon à se relever.

— Mais, bon sang, qui êtes-vous donc pour tapisser mes trois beaux et bons petits neveux de la sorte!

— Je suis ton pire cauchemar, se vante la vieille.

— Pteuh!

— J'vais te casser en deux, sale DÉMON!

— OUI, BON ; C'EST ÇA ; ALLEZ ; RETOURNEZ MANGER VOTRE TIÈDE ET BLANC GRUAU AU GRAINS ENTIERS!

Elle soulève une fois de plus le tricycle cassé ; elle l'avait utilisé afin de battre mes patriotes.

— Vous êtes une créature horrible!

Le dernier mot qu'elle dit résonne dans ma tête. Je souris encore plus qu'auparavant : je prends un vélo aussi, même si le mien n'est probablement pas aussi facile à manier car plus grand et

moins brisé. C'est un peu comme dans *Star Wars*! Le vieux monsieur tousse et est à dos, couché sur son pauvre banc d'auparavant.

La vieille brise la glace avec une note aiguë, mais je la suis avec une autre note de la même sorte. Notre enregistreur roule et roule pendant que nous balançons la cadence partout. J'entends une ou deux note grave en alto, comme si le métal tenait à être remarqué. Malgré ce fait, il laissait un impact indéniable, digne d'une chanson à double ton. Secrètement, les notes de musique se logeaient entre les mécanismes complexes de nos instruments, puis vint le deuxième acte ; rupture totale de l'instrument de guerre de notre dame. Le mien étant un ensemble plus complexe et probablement plus cher, ce n'est guère une surprise très grande. Elle ouvre la bouche comme en surprise, mais elle sait que la prestation doit se terminer de manière appropriée. Le fossile vivant approfondit la musique en balançant ses pièces détachées sur moi, ce qui recule l'importance sonore de mes attaques. Je décide de la jouer discret, mais elle commet de l'opéra et enterre même ses instruments. Pour clore le tout : une attaque de tuyau brisé comme le Titanic. Le

drame, l'air me coupe le souffle : mouvement final, dernière note. Excellent duo. Je ferme les yeux. C'est maintenant à mon tour de tousser comme le pépé. Je m'effondre sur mes genoux. Je retire le débris de mon être, car je suis un *Übermensch*, puis je me couche doucement sur le sol, un isolant excellent pour mon oreille droite. J'apprécie le silence et révise la mélodie bipartite...

« Ne t'inquiètes pas, petite. Je vais t'acheter un nouveau tricycle. Celui-ci aura eu une mort noble, n'est-ce pas? »

Putain de grand-mère!

XI

Nous n'avons pas le choix de nous connaître! Nous vivons dans un univers confiné et réglé à un tour de clé de près!
Association des Tueurs en Série
Dans
Un monde de zombies
On appelle ça Con-Royal, même si avant on appelait ça Mont-Royal. Mes drogues et moi, on aimait bien la cité. Mais ça, c'est différent. Je ne dirais pas mieux, mais je dirais vraiment très, très différent.
Ils ont libéré le Pénitencier de Quincy.
Les drogues sont partout à Dolmis. C'est la ville des drogues, maintenant.

Les Mécaniques d'une Orange[51]

[51] Référence tournée du titre « *Orange Mécanique* » d'Anthony Burgess ; cette nouvelle d'un univers parallèle rend hommage à cet auteur très intéressant, qui composait apparemment beaucoup de musique classique et qui aurait préféré qu'on s'intéresse à davantage que son bouquin cité, étant son seul vrai succès retentissant. Encore là, une tragédie ; il composa même cet ouvrage en pensant que ce serait son dernier : il avait le cancer et

— Toi, ta gueule! Tu ne connais même pas David Hume! Et encore moins David Foster-Wallace! Pas que ça ne porte une porte vers l'importance, oh, non! s'écria 2.

— Jeux ne suis qu'une poivre âme *découvrante* le bon grand lait frappé, le *milkshake* de la vie des années 2000, six ce n'est pour dire-euh, déclara 3.

— Tout est dans la traduction. Vous deux ne parviendrez pas à comprendre vos sophismes puisque vous surpassez l'entendement de la logique par pur

---

souhaitait léguer une dernière histoire au monde. Véritablement admirable. Un film de Stanley Kubrick du même nom a été réalisé aux alentours des années 1970-1980, bien que le livre lui-même est, selon moi, davantage intemporel (il date encore plus, et pour une fiction, il est un peu étrange de voir du si farfelu encore en son plein battant dans l'actualité du XXIe siècle.
Autre note utile pour défaire l'absurdité aux yeux des lecteurs ; j'ai imaginé un univers parallèle avec des zombies, puis un autre univers sans zombies. Les deux ont la même valeur à mes yeux, bien qu'ils se ressemblent sans nécessairement s'assembler.

conformisme relatif en termes de lettres, car Dieu sait que les mots ne suffisent plus : il nous faut tous chercher la cure entre non les lignes, mais bien les langues, fit 1, tout emberlificoté.

— Mes amis, mes amis! Cessez de vous disputer et nous pourrons faire la guerre bientôt à d'autres. Car, oui, il y a guerre à laquelle guerroyer, dit 4.

— Laquelle est-elle? s'en hasarda 1.

— La guerre civile! En effet, il semblerait que nous soyons comblés à trop. Les gens ne vont plus et ils traînent comme nous au lieu de travailler. C'est dommage, car nous devrons maintenant... travailler.

On se leva.

Dans cet univers, le moment où Cherry prit possession de la cité de Mont-Royal afin de la transformer en son dominion et causer une apocalypse se transforme, change. En effet, plutôt que d'être obsédé par la volonté de bâtir pour dominer, Cherry s'enveloppa dans l'idée de détruire pour asserter sa dominance et manipuler en ouvrant la voie d'armes biologiques sur une nation ennemie qu'il haïssait par racisme. Cette haine mena les

hommes générateurs de destruction à travers le chemin d'adoption du pauvre homme dépourvu de productivité : le malade. L'arme bactériologique déployée sur les terrains visés dériva de deux chemins toutefois : son objectif concret et son objectif technique. Le premier étant l'annihilation et la peur donna la soutenance d'un nouveau régime de gens bel et bien présents et insensibles, créant beaucoup trop de peur chez la mauvaise nation (et bien d'autres). Le deuxième objectif étant le technique, il y eut en effet quelque chose de positif dans le virus propagé : au lieu d'affaiblir la populace et de prouver sa soi-disant faiblesse, il la rendit vivante dans sa mortalité... et incroyablement hideuse et puante et stupide et méchante au lieu d'un tout petit peu de tout, ce qui terrifia le monde et le mena à son écroulement lent et graduel. Ce monde, une compilation de populaces, traîna les gens du pays visé et les donna à tous, donnant par ailleurs le malheureux virus. Et, cette malheureuse chose, 1 et 2 et 3 et 4 l'observaient à la télévision lors du moment la chute de l'empire des hommes. Partout aux nouvelles, dans les médias et non-médias, la panique générale fut. 1 et 2 et 3 et 4 virent cette annonce très mal,

mais non pas pour les raisons du peuple : telle que fut la panique générale, la lumière fut pour la foule : elle devenait paresseuse ; morte-vivante, littéralement. Le quatuor de truands criminels ne souhaitait guère qu'on leur vole leur place, car cela signifiait qu'ils s'obligaient à prendre la leur : celle de ceux qui commettent la besogne qu'ils rechignent.

— Bien, *MaChérie BelleAmoure*. Soit. Je propose que nous nous *levoyâmes* et que nous alliâmes, Allah besogne, dit 1.

— Bien, bien! C'est trop frais! vanta 4.

Et Une é deux *partimèrent* de leur bord, tandis que trois puis quatre *allassares* de leur bord de même, mais point trop loin. Et comme une partition de musiciens, les temps se divisaient : 1, 2. Puis, d'autre, 3 et 4. Jouer. La mélodie : le quatuor qui tue des corps morts. L'harmonie des paires force à suivre un tempo plutôt hypnotisant, et comme dans toute musique théorie, il y a un « pop » hypnotisant ici, soit 3 et 4 quand nous les observons clore les avances rythmiques de 1 et 2, qui lancent un refrain médicalement précis. Mais il ne s'en fait pas plus que tache, tâche particulière et

remarquable à peine. 1 ouvrait la marche en bottant les visages sombres et verts, tandis que 2 accomplissait son devoir en le même rythme et le même ton, de sorte à ce que personne ne se laissât mourir parmi les vivants. Ils portaient des vêtements blancs seulement pour les tacher de rouge après les évènements. Couleur de tonalité. Rythmiques s'ensuivent, nous passons à la cible deuxième : le deuxième petit clan. 3 violente les corps vivants, tandis que 4 clôt la courte valse épurée. Il l'ensanglante. Et nous revenons à 1, dans ce cycle. Distinguer les deux duos est important, car cela les rend plus uniques et prévisibles qu'une seule suite.

1 tenait aux prémices. Comme il lisait par quelques fois de la littérature profonde, il s'élevait à un niveau intellectuel plus haut que celui de la moyenne, non pas que cela le rende nécessairement supérieur en tant qu'acteur de l'humanité.

2 tenait au jeu des connaissances. Il se noyait dans les livres et, à ce que l'on sache, n'en était jamais ressorti. Il analysait tout avec intensité pour associer à ses lectures, donc il était en un sens bien supérieur à 1. Toutefois, il lui manquait un élément crucial pour diriger une équipe : de

sa propre perspective. En effet, 2 ne savait qu'associer ou réinterpréter, et non inventer. Cela lui enlevait le goût de choisir, et donc, il se sentait beaucoup plus à l'aise (comme il était d'ailleurs plus efficace) en tant qu'amplificateur de la puissance créatrice de 1.

3 balbutiait des rigolades. Il ne savait rien en termes de connaissances techniques ou précises, donc il ne savait que créer. Peu importe ce qu'il créait, il se sentait toujours à l'aisance primaire dans ce sentier souvent non battu. Donc, 3 ne se gênait pas de faire des affronts si on ne lui assignait aucun sous-département dans lequel il pouvait *lieberment* créer. C'est pourquoi il avait besoin du suivant :

4 servait à mettre les choses évidentes à jour pour tous, chef des constats, mais aussi à contenir l'impression de puissance de 3. Il faisait la sous-besogne de 3 avec plaisir tant qu'il y avait du nouveau d'une perspective purement empirique. Si 1 était original, lui en était tout le produit et il y tenait : sans lui, personne ne pouvait clore la boucle de l'équation hiérarchique. Ainsi, son travail était valorisé.

Et 1 eut soudain une idée après le massacre des perdants à la vie : et si toute son équipe s'armait d'une volée? La ville de Quincy, Anglaise de naissance, logeait sous son aile le pénitencier le plus réputé de toute l'Angleterre-France : le pénitencier de Quincy. Il fallait se méprendre au nom, car c'était un titre fallacieux qui abolissait ses lavages de pureté : un policier de justice entrait à Quincy et en ressortait aussi criminel que les sous-merdes entre les craques des bâtiments de la nuit de London City. La villa était reconnue pour stagner des présidences du mal : les plus grands de l'Angleterre-France de vague bagnes condamnés s'y retrouvaient comme dans la magie d'une œuvre d'horreur. Les « chérubins et Richards » de la cité s'en tenaient à leur came usuelle sans solliciter les portes jamais du mur à violence. 1 admirait la vue, avait passé à un ou deux cheveux d'occasions d'y reposer comme dans un tombeau par maladresse criminelle adolescente, mais sa ville natale l'*aisait* à point où crime se stagna pas et lui ordonna la beauté d'y loger depuis tant. 2 savait tout sur les criminels de Quincy et ne se sentait pas prêt à les affronter d'ici demain, et avec une bombe nucléaire *anti-film-d'horreur* seulement. 3 se fichait de la cotte

des criminels du pénitencier, il avait même commencé à supposer qu'il pouvait en violer un une fois qu'ils se trouveraient au bagne. 4 savait qu'on lui assignerait quelques tâches de véridicité alarmante et tentait de s'y faire en se soignant de la légèreté de 4, s'il pouvait repousser l'idée que ce fou allait peut-être amener le plan au bois de poêle et pisser dessus avant de l'allumer.

« Maintenant que nous avons parlé des vivants et de quelques morts massacrés, parlons des non-vivants, et non pas des mort-vivants, non, de ceux qui ne le sont point plus : de ceux dont le souffle de la vie ne fut jamais été insufflé. En effet, le comptoir seulement rétrécit toute l'histoire et l'amène à sa perspective d'objet inanimé. Certes, argumentez que l'arbre était le vivant, que le comptoir et ses tiroirs vont à l'encontre du principe d'inanimé et en plein dans le milieu de recyclage du vivant, mais aussi, n'oubliez pas d'aller vous faire foutre. Donc, comme je, nouveau directeur suprême et sans pitié du bureau allait raconter, ce bureau en vit bien de *tourmor* moulés dans sa vie, et pis dans sa naissance fut le moule de la *muerte*. Et pis, on bagna tous les prisonniers et pis il dit en armoire : je les bise de moi, et je les bise.

Les tiroirs imitaient l'armoire, voyez-vous? Et non seulement cela, mais d'autre endroit, comme la perspective d'une mouche, on l'a sans doute *moltes* fois confondue pour ce, en minuscule. Le pénitencier de Quincy nous appartient, les gars. Et l'armoire! L'armoire dit de la scruter, ses milles nez : ce sont des poignées noires et crochues comme le truc des Juifs qu'on leur donne. Bref, j'ouvre le tiroir et je me penche et je vois passer un gars devant le bureau devant le comptoir : un gars pas sûr-sûr. Il se fait emprisonner. Mais c'est une feuille dans mes mains, putain, 3, écoute un peu! Je te la montre! Regardez-moi ça... Lui, il fait peur. Chef d'accusation : tuer en série... Wow. Je suis vaincu de convaincu, et je te prends la clé et je te la donne. 3, tu dois trouver le chemin qui mène à lui et le libérer. Tu nous l'amène. Je vas penser à un *tourlour* pour le séduire à nous rendre main propre, et nous serons retrouvés ici par vous, pendant l'après. C'est-tu clair, 4? Bin! Bon! 3, tu le suis. Bonjours à vous mes p'tits messieurs, pis mourrez 'ci donc pas. Toi, 2, nous allons théoriser une voltée d'armes et pis craindre le pire et applaudir le meilleur si on n'explose pas sa tronche à ce connard du

bagne s'il aura quasi-tué 3 pis 4 en tentant de s'échapper. Bon! Presto! »

Le temps passa. 3 et 4 ne revenaient pas. 1 et 2 ne s'inquiétaient pas : ils s'impatientaient. Soudain, 1 fit :

« Le tonnerre grondait comme une caresse bienveillante. Un endroit en-dehors de la maison répétait « *plic* », comme si l'averse s'était déjà terminée à cent reprises. J'avais beaucoup à faire. Une énorme dette, un poids gigantesque sur la conscience. Dépersonnalisation, déréalisation. Existence. Sang, souffrance. J'existe. Bourse, femme, dette, rembourser... Je suis moi, mais qui...? Personnage, événements, écriture... J'aurais aimé vous parler du mathématicien, l'Équation ultime... Équation. Équation. Je vous parlerais de l'équation et je... Payer dette. Nombre de pages. Nombre de mots. Nombre de chiffres. Banque. Dette. Anarchie. Liberté. À travers un mélange d'émotions vivaces, je me pimente moi-même et j'existe sous l'ombrelle d'une couleur. Descriptions. Mots jolis. Visage de jeune femme. Visions horribles, accablantes. Cadre. Enfermé. Débattre. Je me sors du pétrin en n'existant plus. Vide, néant, que nenni. Voile, traîtrise. »

2 n'en crut pas ses yeux. Il n'avait pu interrompre le discours de son ami.

— Qu'est-ce que c'était que cela, 1?

— Un phénomène surnaturel, mon ami. J'incarnais une personne en me désincarnant. Ça s'appelle F48.1 dans l'index, mon frère, et, bien que ce ne soit qu'un diagnostic découlé des méthodes de Freud, c'est aussi de la philosophie, de l'agoraphobie, des termes en « i », des amis en coloris. J'ai mémorisé le chiffre en espérant l'utiliser ainsi, ce qui ne m'embête pas du tout.

Ils marchaient dans le corridor de la prison.

— Et soudainement, poursuivit 1, nous, hommes, ne savons plus qui nous sommes. Nous sommes une action dans un brin d'ombre. Une valse de pieds dans une allée déserte à en rêvasser, et pourtant, nous ne présentons rien de spécial même si nous ne voulons pas dormir. L'état à la nature de l'homme, c'est l'était du travail, de la création, de la consomption. L'anarchie, c'est l'affirmation intense d'une dernière lumière de cette nature fermée dans notre ancien monde, et pendant que nous frapperons ces guenons, ces guignols

à en tuer la tête, nous nous verrons sans doute sous un jour différent, puisque nous agirons, bien que nous n'en dirions rien si nous ne savions pas que nous sommes rien en ce moment et que nous serons quelque chose plus tard, et, techniquement, tout cela est faux du point de départ partant.

Il se mit à pleuvoir en crescendo pendant que la prison noircissait du plus au plus. On entendit un *vrillement*, un espèce de signal que la vie se manifestait au-delà de l'obscurité et la vie elle-même. Un espèce de « Zzz », comme si une abeille virevoltait au loin. Puis, plusieurs « clang! » suivis de « clong! » et de « cling! ». Le duo se consulta et décida de continuer son chemin.

— C'est sans doute celui des papiers que j'ai piqués du bureau du troufion, fit 1.

— Effarant.

Ils distinguèrent ensuite les silhouettes de deux humains autres : 3 et 4. La mélodie en quatuor se formait une nouvelle fois.

— Que se passe-t-il?

— 4 et moi avons trouvé le pipeau que tu voulais, mais il refusait de venir sans

sa tronçonneuse, qui était confisquée. Nous sommes donc partis la lui chercher, et maintenant, tout ce secteur de cellules est maudit.

2 sondait l'obscurité. Dedans : un fou avec une tronçonneuse qui coupait les barreaux des autres prisonniers pour accéder à leurs corps et les en débarrasser. La vision était horrifiante pour le monde éteint par l'épidémie, donc, horrifiante pour absolument personne parmi 1, 2, 3 et 4, mais aussi, techniquement, l'humanité déchue créait une différence majeure entre criminels sadiques et criminels survivants. 3 encourageait vivement, si ce n'est dire violemment, le tueur à tuer. Quelques fois, ce dernier se retournait et remarquait l'existence du groupe. Cela effrayait 4, qui avait fait tout le sale boulot pour trouver cette pauvre tronçonneuse qui se faisait maltraiter et ces barreaux qui confirmaient fois après fois que la porte de fer qui les tenait devant le clapet aux aguets n'allait peut-être pas survivre infiniment.

— Dis-donc, 4... Vous avez vu toutes les armes de la salle de confiscations?

— Euh... Oui, chef. Pourquoi?

— Pourquoi n'en avez-vous pas rapporté d'autres pour vous-mêmes?

— Parce que nous devions ramener cet homme, et non une arme.

— Mais cet homme doit nous servir d'arme.

— Mais...

— Mon cher petit 4, je ne fais que dire que tu es stressé pour rien ; tu as choisi de ne pas amener d'armes et convaincu 3 de faire ce choix : c'est visiblement contre la nature de l'autre de ne rien ramener. Mais ce n'est pas le problème. Tu es stressé, tu as peur de mourir... Pourquoi? TU as décidé de ne pas amener de moyens de te défendre, d'obéir seulement...

— O... Oui, chef... C'est vrai.

— Donc, fais-moi plus confiance. Ne tremble pas, ordonna doucement 1.

Et c'est à ce moment que le fou à la tronçonneuse se précipita sur la porte de fer, à la surprise de 4 seulement.

— Venez. Je vais vous montrer pour quelle raison 4 me doit plus de confiance,

que 3 me doit des remerciements d'avance pour les armes que nous irons chercher, que 2 m'analysera que plus et que 1 restera 1.

Et 1 se rendit à la salle de contrôle avec ses frères d'armes et ouvrit stratégiquement les portes et barricades jusqu'en-dehors du pénitencier de Quincy, de sorte à ce que les cerveaux derrière le tableau de contrôle restent en toute sécurité. On observa l'écran qui projetait la vision d'une caméra posée à l'entrée principale : une armée de mort-vivants contre un fou furieux à la tronçonneuse. C'était un splendide spectacle. Finalement, l'homme mourut dévoré et les autres rescapés derrière ne purent rentrer dans la prison eux non plus : 1 avait refermé le tout. Et tous ces prisonniers moururent d'une mort atroce, gore et violente. Le quatuor s'extasia devant le spectacle, chacun avec sa propre variation de la fascination.

— Et ça, mes boys, c'est pas pantoute la fin de l'orgie de violences...

Le trio conduit par 1 s'enjoliva et gambada jusqu'à la chambre des armes

confisquées. 1 reprit sa narration rendu à la salle fétiche :

« Aussi absurde que cela puisse l'être, et personne ne me coupait, déjà, pendant que je narrais (c'était une règle désormais agréable et rigolote, instaurée par respect), je regardais le mur et le comparais à une feuille quadrillée illustrée d'armes à feu multiples issues du rêve d'un futur auteur de fusillade bavant pour ses rêves. Moi et mes amis étions seuls et pouvions aisément briser les barreaux qui censuraient la beauté de la machinerie d'avant-apocalypse. Les malades, ces pauvres mort-vivants, ne se doutaient point de leur esprit amoché que nous, êtres supérieurs à leur race souvent oubliée, n'allions pas les considérer comme un choix éthique. 4 prit des panoplies de mitrailleuses pour se sentir dans son élément. Il s'arma de quelques explosifs, et je lui tenais l'épaule quand je lui dis que toute cette disponibilité m'impressionnait encore. 3 prit seulement une hache, mais je lui dis que ce n'allait suffire. Il en prit une deuxième. Je lui ordonnai alors de choisir parmi les fusils de gros calibre. Il prit un fusil à pompe, puis un deuxième, puis un troisième et deux longs couteaux de chasse. Satisfait, j'en vins à 2, alors que les

deux autres attendaient à la sortie de la chambre froide comme la mort, nous regardant. Je demandai à 2 de se dépêcher un peu, lui qui scrutait ce qui constituait probablement une variante d'assassin illégale, un flingue à longue portée modifié. 2 l'attacha à son dos, ravi, et, malgré son inutilité sur le terrain de combat, ce dernier tint à l'emporter avec... deux fusils de neuf millimètres. Et plusieurs cartouches de recharge. Quant à moi... Eh bien, mes amis, j'envoyai mes amis sur le terrain tout de suite : j'avais trouvé mon arme et je voulais la préserver de leur œil avant le grand événement. Le bal de l'école n'allait rien être à comparé à cela une fois que j'aurais testé mon truc sur un prisonnier resté enfermé. ».

4 fait de son mieux, et son mieux possède une fin. 3 s'essouffle. 2 sait quoi faire, mais il ne peut plus rien faire. Environ dix minutes se sont écoulées depuis que l'attaque a commencée. Puis... 1 arrive avec un lance-flammes et, glorieux, il brûle tout ce qui bouge, c'est-à-dire tout le monde sauf ses partenaires frigorifiés par l'intensité du moment. Tel un dragon, il entrait sur scène en criant « AAAHHH! », s'époumonant tout rauque et crachant du feu dans les airs. Les mort-vivants des

environs meurent tous. L'équipe retourne à sa base et tous les subordonnés félicitent leur capitaine, qu'ils, au final, avaient mal jugé.

XII

La vie est un théâtre d'improvisation qui ne finit jamais.

Sa peau... elle sent bizarre. Je sens jusqu'à la racine sa chevelure, et, bien qu'ils soient lavés, bien qu'ils soient éclatants, ses cheveux sentent quelque chose de... particulier. Une odeur qui ne ressemble les autres en rien. « Toi et moi, nous sommes inséparables. »

Est-ce sa voix? La mienne? Qui? Je ne sais plus.

« Mon amour, je pense que nous sommes devenus trop distancés par la réalité, ces temps-ci. »

Je regarde autour de moi. On me donne encore un massage. Hormis, cette fois... Je sais déjà qui peut me toucher le corps ainsi.

— Yandere...

— Oh, mon amour...

— Je ne me sens pas bien...

— Je sais, mon toutou.

— Quoi?

Je regarde à mes pieds ; une flaque de sang.

— Ne t'en fais pas, tu ne perdras pas tout ton sang.

— P... Pourquoi je perds du sang?

— Je ne sais pas. Nous sommes dans un jardin qui tient sur de la soie. C'est sensible.

— Je... C'était ici que Jérémiah et Lurstres s'affrontaient. C'est... l'automne.

— Je sais.

— Comment le sais-tu?

Aucune réponse.

— Vais-je mourir? Est-ce que...

Elle met son index d'une douceur sur mes lèvres.

— Ça va aller.

Il se met à neiger dans le globe de soie.

Un sapin de Noël en guirlandes d'entrailles. Des boules de Noël qui sont des cœurs humains qui battent encore...

— Bientôt, mon amour... les temps arriveront où ce seront les fêtes, et toi et moi serons enfermés dans un bloc de béton enfoui sous les avalanches des tempêtes de neige... Nous serons emprisonnés l'un dans l'autre, hivernant éternellement.

— Mais...

Elle laisse son index sur moi. J'ai l'impression que c'est un biberon pour enfants... Je me sens faiblir...

— Tu sais, Yandere... toi et moi...

— Oui, quoi?

— Je... ne sais plus.

Elle rit.

Je respire avec difficulté. Comme si une tronçonneuse me passait de barre en barre à travers la poitrine...

« T'es qui, dis? J'ai ouvert mon cœur pour toi... Mais tu l'as laissé vide. Je me sens comme un accord de guitare laissé entre des fils extraits de leur essence, conne, une chose qui tient parmi des cordes cassées. Je t'ai laissé là, puis, tu m'as brisé le cœur. Pensais-tu vraiment que j'allais te laisser de ton côté? Je suis Alex, oui, je suis

l'artiste, et j'adore la comédie qui est ton ridicule. J'adore te rabaisser, mais parce que tu es beau quand tu pleures. Tu te crois tellement intelligent. Tu te crois tellement objectif, même si nous vivons dans une poubelle de mots. Tu te crois comme supérieur à nous, les fous qui font toute ta carrière, une race entière...

Je ne suis plus capable de supporter tes statistiques, tes plans aux noisettes allergènes. Il me faut du chocolat. Je veux te péter la gueule, je veux te faire l'amour, je me nourris de toi ; tu es ma tourterelle, l'originel, toi, la sentinelle, une belle tourterelle, une femelle ; tu es mon amour, tu es mon plus beau jour ; tu es ma muse, m'amuses à me museler comme un animal, à bientôt mal, à tantôt bon argot. Tu es comme moi, tu le sais. Tu es une piste défrichée d'hiver. Tu es frêle, comme une boule de neige attaquée par sa cible. Tu es comme un passage des étés aux cieux pieux qui, vieux comme le monde, ne sont que les saisons ardentes des reflets du soleil crématoire ; une crème de Noël, ton baume des plus belles jeunesses cryogénisées, encore bébés...

J'esquisse ton visage avec une craie de charbon, à côté de ma harpe, balançant

les pieds. Je sais où est Archipelago, car je lui ressemble un peu. Je le sens... du plus profond de moi, crois-le ou ne le crois pas, il est là-bas, dans la tour, plus près de toujours en toujours du tout jour ; le grand frère de la Terre qui te regarde. »

Moi, Mime des Nimbes

Voyez-vous j'écris en prose,
Mais ce n'est pas toujours rose,
Ça devient plutôt morose,
Lorsque l'on répète cette chose.

Quand ma plume je dépose,
Je reprends une donnée dose,
Une nouvelle, belle pose,
Ding, dong, gong, telle pause.

Deuxième couplet, deuxième couplet,
donnez-moi des mois, donc des triplets.

L'air me tonnerre de terre,
Je suis le ver qu'on enterre,
Sous des flaques d'hivers,
Sous des bacs d'univers.

Me jetez-vous en terres,
Vous, thés, jeux entre airs,

Manque qui crient les nerfs,
Crispent, der de der, la guerre?

Deuxième couplet, deuxième couplet,
donnez-moi des mois, donc des triplets.

On revenait juste de rentrer,
La peau collée aux os,
On est monté en haut,
Puis, Mort et « Pop » épuisé.

Je sens que je vais crever,
Tant tu es tellement beau,
On est monté en haut,
Puis, top et pop épuisé.

Mes dents que je veux montrer,
Tant tu es tellement lent,
On est monté en saut,
Puis, hop et hop épuisé.

Deuxième couplet, deuxième couplet,
donnez-moi des « toi », donc des gilets.

Je puisse te vêtir,
Je puisse endormir,
Je veux pas mourir,
Je veux pas, mou, jouir.

Mou d'un sens d'existence,

Mot d'un sens avec latence,
Mort comme dans carances,
Garances vacances, cadence.

Je pense à un sens du silence, deuxième couplet. Donne-toi donc des moi, tronc des stérilets.

Aboyez tout, j'écris en prose,
Laid et n'est pas toujours rose,
Ça des « viens » plutôt moroses,
Lorsque tons « rés » pètent cette hausse.

Laisse-moi mourir,
Baisse-moi, sourire,
Baise-moi, sous-fifre,
Base? Moi, fictif?

Duel Fuel Day...
Je, Je
Ha
Ti
I can Life
I Amer
La mia Mi
Oh My Dio
Lorsque tu me
touches et en O
l'air je que Am
D'amour Et D'amour er
Là que O

Ma LE .
Seule dans NÉ W
Création AN E
Que je suis T LOVE
Che io abbia
La tua M A
Ho N O
Difficile O
fame.
de suivre N O ,
la
I O
Cadence. Foulard!
ti amero. I…
I…

I…

I…

XIII

Acteur… Mon nom ne porte plus de signification quelconque, sinon un bout de hasard... Que se passe-t-il? Archipelago, dove sei? Où es-tu? Tu me manques, tu es perdu... Je te cherche, toi, être primaire qui saute par-dessus les établissements, et je me perds au milieu de la bassesse dans laquelle je me trouve parmi la plus haute élite intellectuelle ; les classiques ne suffisent pas pour retrouver l'amour de la vie, ni même les plus grandes fois qui vont vers un chemin d'espoir bâti sur des rêves qui ne cessent jamais, comme des espoirs ; l'ambition se construit sur le dos d'une réalité sans opposition à nous, et notre société est bloquée dans sa gorge, elle a un animal sauvage qui rompt ses liens entre palpitations du cœur et pures pensées... Je suis monté au plus haut de la tour. J'y ai trouvé le numéro treize ici présent ; ce chapitre vous conjure, mesdames et messieurs, à ouvrir votre esprit encore plus qu'auparavant ; vous vous trouviez dans le vide, mais désormais, on ne flotte plus autour des bâtiments avec 1, 2, 3 et 4. Nous ne vivons pas emprisonnés autour de *Big Brother* comme dans *1984,* car la société n'existe pas au niveau le plus haut de la philosophie. Ici, lorsque nous

devenons penseurs, nous abritons une tour, peut-être la tour de Mont-Royal, fameuse évocation impossible de mon premier roman. Peut-être un idéalisme inatteignable. Peut-être sommes-nous des gens qui sont en fait chacun enfermés dans leur propre tour, abrités de tout comme ceux du stoïcisme, de véritables armures anti-sentiments réels, qui bougent partout dans leur tête, mais seulement selon un alignement limité de formules mathématiques dans la réalité. Je ne sais honnêtement pas comment décrire la tour, mais je sais maintenant qu’elle s’érigeait devant moi depuis tout ce temps et que j’en suis autant fier que dégoûté et que, si je la dévalorise, même si je veux la détruire à la kamikaze, ce ne serait que de cracher sur toutes les phrases que j’ai dites. Je ne veux plus cracher sur toutes les phrases que j’ai dites. Je veux embrasser certaines de mes convictions : j’ai dressé une liste de mes valeurs personnelles, de mes convictions, et étrangement, lorsque je les montrais aux gens, seulement « justice » ressortait du lot, plus encore que « choix ». Serais-je un justicier? Ridicule, car je ne suis pas un communiste, je ne suis pas un fasciste, je ne suis pas un juge, je ne crois pas au bien ou au mal, je ne crois même pas que je sois

capable de suspendre mon caractère d’hésitation perpétuelle ne serait-ce qu’une seconde concernant la vie. Au début, lorsque je pénétrais et que je reconstituais ma vie à partir de ma seule volonté, je croyais pouvoir utiliser mes deux côtés polarisés, soit l’art et la philosophie, afin de m’aider à avancer vers quelque chose, quoi que ce soit ; peut-être vers mon être le plus essentiellement primaire, comme un Archipelago en fuite, mais nous nous sommes tous séparés aussitôt que ma vraie vie refit surface ; comment blâmer des personnages de ne pas suivre une réalité? Je me suis facilement rendu compte que j’étais laissé pour compte, même ralenti de mon but qui est de retrouver Archipelago, car j’étais constamment avec les autres, d’une autre existence, complètement. Comment blâmer des figures avec des caractéristiques de refléter leur propre personne sur les autres. Nous existons tous dans une version de la réalité qui nous est propice. J’irais dire, si j’étais un lecteur, « pourquoi ne pas te téléporter comme par magie auprès d’Archipelago? N’es-tu pas le Dieu de ton univers? N’es-tu pas capable d’en faire ainsi? » C’est justement la question que je me pose. Voudrais-je créer une intrigue en tentant de me distancer de

quelque fruit, une invention de mon esprit? Je me demande plusieurs choses. Je me demande pourquoi Archipelago ne veut pas de moi. Est-il quelque part de bizarre? À un endroit polarisé entre moi et lui-même? Comme par une espèce de hasard... C’est bizarre. Plusieurs questions, peu de réponses diverses, ou trop de diversité, même! Je suppose que nous devrions désormais passer à l’autre étape prévue au programme. Ces gens que je laisse abandonnés à leur propre instinct me sont sans doute boudeurs, sinon très reconnaissants déjà d’avoir suscité en eux quelque indignation pure, un rapport de pont entre eux-mêmes et leurs sentiments déboulant dans les escaliers comme un tapis rouge dans des endroits importants sur lesquels on situe notre horizon sans remarquer que le tapis rouge cache les marches ; cela crée une pente diagonale en tapis rouge, non pas un escalier. On trébuche et l’on tombe dans les marches lisses... On se rend compte que la douceur de la texture du tapis cache la colonne vertébrale sans pitié de céramique dure comme un cœur brisé et endurci. C’est un peu comme la vie qui nous donne un coup de poing à la figure comme présent, à la fois pour nous nuire et nous aider à

comprendre qu’on nous nuit. Nous finissons donc sur un trait de malchance, comme une mauvaise naissance ; chapitre treize. Je soupire, soulagé, et nous demeurerons dans cette bouffée pendant on-ne-sait-quoi en termes de temps. À vous de choisir! Prenez une bouffée d’air, arrêtez, avant de revenir plus posé, de lire. Je vous souhaite un bon repos et une certaine curiosité : je veux vous montrer une société avec des rôles inversés, mais je ne vous dirai pas lesquels pour tout de suite.

Je Je Je Je JE JE JE JE JE JE JE JE JE

SUIS SUIS SUIS SUIS SUIS SUIS SUIS

Suis... Suis...
Femme!

FEMME FEMME FEMME FEMME FEMME FEMME femme...

m
Fille Je

a i e
Fille

T' ^ ^
Ha, ha!

Je Oh Oh Amero Donne
suis

Bis! Wow Wow Amero WOW!

Bécot! I Dis-moi!

Toi n gens?
la

?! U des

Je ne dessine que Timide!
C’est elle! Hajime
belle C’est elle!

C’est elle ! ! !
No

Love

Are
you shy? Fille.

Are
you

Shy? Do
you fly?

L'INFINIE TRAGÉDIE

Reprise de sa partie sous-jacente :

DRAMEDY, DRAMÉDIE : La Guerre Philosophale

Soit la fin de son entremise et sa garante suite, le titre suivant :

P

A

R

A

S L

O



Alors, avec ceci étant le nouveau chapitre, facile de s’imaginer : comment cet arc narratif de l’histoire commencera? Des personnages furent précédemment introduits, mais aucun temps ne leur fut consacré à les développer. Eh bien, plutôt que de le voir de cette façon, il faut se demander : quel sera le thème de cet arc narratif? Clairement, ce sera la sexualité. Ayant accumulé des liens entre les personnages (et non des connaissances d’eux-mêmes), des sentiments concrets (comme la mort du père autoritaire ou l’appréhension pour la tour à affronter), des positions politiques diverses découlant au fur et à mesure des introductions et confusions philosophiques, la réflexion est amenée à un tout autre niveau lorsque les concepts de l’amour et de l’existence entrent en collision ; sensualité, sexualité, idéalisme, matérialisme, politique, opinions, et cetera. Cet arc narratif en entier est raconté d’une manière extrêmement non-conventionnel : il donne l’impression d’un roman, possède un point de vue clair et des principes cohérents et consistants, bien que bizarres au premier abord. Prenant le tout du livre en compte, cette singulière histoire n’atteint jamais une conclusion claire et

laisse avec beaucoup de possibilités et plusieurs idées différentes. Comment cela se peut-il? La simple explication de l'histoire est que son protagoniste est forcé d'observer le monde au-delà de lui-même. Comment est-ce, encore une fois, possible? C'est une histoire qui ne laisse pas de quartier au lecteur ; elle veut le faire penser de manières qui dépassent le commun et tente de susciter la créativité et le plaisir de ce que le thème de notre vie quotidienne peut être. Une autre chose à propos de ce récit est qu'il est si confus et perdu que, presque toujours, les points établis par la narration créent un ressentiment de non-progression, comme s'ils étaient tous une fin en soi. Par exemple, nous aimons tous ressentir que nous effectuons les bonnes décisions, mais parfois nous nécessitons seulement le choix effectué parce que cela est logique, cela simplifie notre vie, et nous savons tous très bien que nous pourrions obtenir quelque chose de très intéressant à partir de ce choix sujet à l'automatisme de la vie quotidienne, ce qui est un peu frustrant considérant le fait que nous philosophons à son propos et qu'il répercute notre vie sous tous ses autres aspects, comme au-delà de notre pouvoir d'actions. Néanmoins, dans un sens plus

large, gérer l’automatisme consiste en un gros rôle politique des individus, des citoyens, et non seulement des institutions (Qui fera l’écologie? On le crie, mais le fait-on?). Nous pensons souvent en termes du « génie solitaire », du type citoyen normal comme nous le sommes tous, mais alors se trouve une très longue Histoire de la pensée des gens en tant que masse, que groupe social tout uni ; chacun un acteur, chacun un foyer auquel nous appartenons finalement tous. C’est une de mes plus grandes frustrations avec ce livre ; même si j’essaie d’en sortir les incohérences et défauts de chaque théorie, je tente de tuer des mouches avec une bombe nucléaire : je m’attarde sur ce qui est laissé aux autres, je cherche comment ne pas chercher. Je cherche ce qui fait le « génie solitaire ». Et pourtant! Je fais tout sauf cela lorsque j’écris, ironiquement! Je vais faire des affirmations. C’est pourquoi je dis des choses comme tel : il est possible d’argumenter que tout n’est pas une question d’être meilleur à ceci ou à cela, mais qui décide que c’est important? Qui décide ce qui vaut la peine d’être exploré, *ce qui devrait être exploré*? Ce peut être le même questionnement que l’hésitation entre présenter quelque chose qui vaut une

réflexion ou repenser le rôle même des mots qui soit approprié ou non pour communiquer de la bonne manière avec les émotions et les gens.

Voilà les sciences sociales qui constituent donc le nouveau thème abordé ici, non? Le tout n’est pas à propos de dire que la réponse est évidente ; c’est à propos de dire que ce qui est évident n’est qu’une illusion, et que la question est la manière dont on passe outre ce qui est normal pour enfin se diriger vers ce qui est nouveau. Pour moi, cela constitue en quelque sorte l’essence de la philosophie. Ce n’est pas à propos d’argumenter pour savoir qui a la bonne réponse ; c’est à propos de créer une discussion : quelles questions valent la peine d’être posées, quelles idées valent la peine d’être développées?

Maintenant, à propos du thème de l’homosexualité. Alors, si nous voulons parler du thème de l’orientation sexuelle, nous devrions parler de l’attraction conceptuelle au même sexe et que la façon dont les gens sont attachés à leurs attractions, ou ce à quoi ils pensent que leurs attractions sexuelles ressemblent. La façon dont les attractions sexuelles sont construites vont peut-être à l’encontre de la

logique scientifique de ce qu'une attraction sexuelle est. Pourtant, à s'en référer seulement à un être humain ayant atteint la maturité sexuelle, à s'en référer seulement au statut d'attractions sexuelles formées et comment elles agissent dans le présent, c'est tout ce dont nous avons réellement besoin pour savoir comment les sociétés se sentent à propos de gays, des lesbiennes ou des bisexuels. Ça n'est pas l'orientation sexuelle, mais bien l'impression que nous sommes attirés par quelqu'un sur une base préemptive de « comment ils paraissent ». En vérité, tout le monde est ainsi, quand même nous soyons homosexuels, hétérosexuels ou quoi que ce soit entre les deux spectres ci-présents. Nous regardons une personne et, qu'un gay ou non soit l'observateur, nous percevons tous cette personne de manière limitée : nos cerveaux se sentent soit sexuellement réprimés, soit sexuellement non réprimés ; nous sommes sexuellement attirés selon cette activité intellectuelle qu'est la perception. Enlevez-vous la vision, et qu'obtenez-vous? Une perception sexuelle tout autant plus fascinante des gens, plus facile à brouiller : qui est votre partenaire, physiquement? Tout cela doit être, selon moi approfondi à l'aide d'un autre exemple. Cette fois, voici

la culture populaire des travestis, peu importe leur motif, qui font sensation dans cet art de la tromperie sexuelle : « Si un homme est attiré par ‘’les femmes’’, qu’est-ce qui définira vraiment ‘’les femmes’’? » C’est un concept, une idée, et non pas une claire projection physique. Il est facile de croire le contraire au premier abord, mais lorsque nous brouillons les lignes et mélangeons les gens, les vêtements, les styles, les détails, nous obtenons des êtres qui, partout à travers la planète, nagent dans un océan de confusion. Effectivement, c’est vraiment à une haute fréquence que la sexualité est remise en question partout dans le monde, et de différentes manières dans la société et même dans la vie d’un seul individu. Il serait ridicule d’affirmer que personne, au grand jamais, ne fut berné par des apparences physiques ou mentales ; cette fille est belle *à l’intérieur*, cet homme est beau *même si toi tu ne le trouves pas beau*, cette femme est attirante même si sous son jupon se cache *un organe sexuel masculin*. Alors... que peut-on faire à propos du caractère énormément vague de la sexualité? Une chose, un bon début, est d’être avant tout patient avec soi-même, de s’accepter peu importe ses impressions et d’apprendre quel profil cela nous aide à

dresser de nous-même ; sinon, vous ne sortirez jamais du labyrinthe de la sexualité. Il est nécessaire de reconnaître que nous possédons tous nos limites. Le vrai problème est tout ce tracas que les autres nous causent : « Ils ne comprennent pas ; ils se fichent complètement de moi et ne comprendront jamais mes limites, car même moi je ne les comprends pas! Même moi je les ignore! » Patience. Vous pouvez penser que toutes ces personnes autour de vous possèdent plus de réponses sur leur personne, mais vous oublierez qu'absolument aucun être en ce bas monde ne possède la connaissance nécessaire pour se sentir sexuellement ou tout autrement illuminé ; tout le monde se remet en question, ce n'est qu'une question de temps. L'être humain possède une capacité inhérente, soit acquise à la naissance, de réfléchir au fait qu'il réfléchit ; *Homo Sapiens-Sapiens,* « l'homme pensant au fait qu'il pense ». Cela le condamne à se remettre en question...

C'est pourquoi il est nécessaire d'accepter le problème de la sexualité et d'apprendre à partir de celui-ci. J'ai un ami qui m'a dit que ce que les gens traversent est « une impasse de honte ». Je n'ai jamais pleinement compris ce que cela voulait

dire. La société impose certainement la honte en décidant l'importance de ceci ou de cela, mais la sexualité n'est pas seulement une épreuve de culpabilité et de fierté. Suffit de prendre une personne fière, mais confuse à propos de sa sexualité que le problème ne réside pas seulement en la « fierté sexuelle ». Nous pouvons parler de l'idée qu'une personne ressent trop de honte pour afficher ses propres désirs, et que cela engendre un cycle de défis qui crée l'identité sexuelle. Sans aucun doute, cela est une erreur infantile ; comment avoir peur d'afficher ce que l'on ne connait pas? Car il faut faire de l'introspection afin de connaître ses désirs...! Nous faisons tous de la philosophie, encore une fois. Bref. Nous sommes tous conscients des questionnements, qui est une raison de plus pourquoi personne ne trouvera une réponse ultime à la sexualité. L'idéal de quelqu'un risque très, *très peu,* de devenir l'idéal de tous...! Alors *quoi?*

Comment vivre une relation saine à partir de ce raisonnement?

Comment « briser les barrières de la honte » pour aimer? Comment dois-je dépasser la honte que les autres m'imposent, comment outrepasser mes impressions et voir mon

reflet dans l'étang de mon jardin secret, sous l'heure la plus ensoleillée du jour à même le jour? Est-ce que cela se lie vraiment à ma vie, s'applique à moi? Eh, bien? Y a-t-il vraiment une question exacte, une réponse exacte, mes chers philosophes? Du plus loin que je puisse aller, il y a une trop grande complication dans un questionnement sans réponse catégorique (je réponds soit un « oui », soit un « non »).[52] De plus, ce genre de questions ne s'applique pas aux débats philosophiques ; elles servent à de l'induction pure, ce qui revient à la polarisation[53], comme David Hume l'observa il y a des lustres. Pour moi, répondre correctement à l'orientation sexuelle est seulement prendre un pas vers

[52] Ici, Nietzsche explique que chaque raisonnement est mort une fois observé ; il a déjà vécu, est mort, puis est revu mort par le penseur. L'homme serait donc d'abord et avant tout un « catégorisateur d'idées ».

[53] La polarisation, pour clarifier, c'est de dire « Ça, c'est bien. Ça, c'est mal. » Nous pouvons dire que la polarisation équivaut, dans la cour du débat philosophique, que cela revient à dire « Ça, c'est orange. Ça, c'est bleu. » : qu'est-ce que le bien et le mal, mon cher créateur de champs magnétiques? *

* C'est un jeu de mot, HAHA.

l’arrière et observer la situation, comme dans un mélange entre le funérarium de catégories de Nietzsche, l’abstinence à dépasser les prémisses de Hume, et, finalement, l’existentialisme de Sartre : tu décides, choisis ce qui te plaît le plus ou ce qui suit le mieux ta propre logique. Je dois inspecter en profondeur pourquoi, comment et quand je m’engage dans une pensée sexuelle. Certes, la pensée prive l’être de ses instincts primaires. Plutôt, voyez le tout ainsi ; c’est un préliminaire aux préliminaires, une vision qui permet d’encadrer sa vie, car comment se sentir bien si l’on est « sexuellement désorienté », « perdu dans sa sexualité »? Je dois m’améliorer, comme une pâte à modeler que l’on moule d’une manière pour en voir le résultat, en reconnaissant mes propres biais et sentiments d’égo, d’estime de moi-même, et je devrai faire face à mes propres besoins et au manque de confiance que j’éprouve envers mon partenaire ; voilà l’orientation sexuelle. Je dois accepter qu’une relation est basée sur un intérêt qui ne sera jamais « parfait ». Cela n’en revient pas à dire que je veux commencer ou finir une relation, non, ni même à dire que mon partenaire ne peut pas obtenir ceci ou cela de moi-même. Nous parlons ici plutôt de ma

propre personne qui recule d’un sobre pas, qui clarifie avec soi-même ce qui fait que je consiste en un partenaire, à la fois physiquement et émotionnellement. Qui suis-je pour faire confiance et aimer?

Bon. Il est évident que cette conversation sur l’orientation sexuelle est beaucoup plus facile à résoudre dans une conversation structurée. Nous pouvons chacun voir les pièges et défis que notre comportement apporte et en discuter en profondeur lorsque nous sommes des individus rapprochés, or même lorsque nous voulons seulement découvrir notre sexualité à travers notre propre enquête sexuelle chez les autres. Cela devrait activer de plus en plus efficaces méthodes d’expression de soi-même et d’exploration si ce n’est guère la première fois que nous nous engageons dans un acte sexuel intime, même si ça l’est, et même si nous nous croyons comme ceci ou comme cela. Nous possédons des sentiments intimes. Réalisez-vous l’ampleur de cela? De plus, alors que nous essayons de créer nos désirs et des désirs pour le plaisir des autres, nous pouvons utiliser cette intimité afin de nous rappeler que nous sommes, que nous pouvons être. Le sexe est à propos de multiples choses ; nous pourrions même faire des choses que

nous considérons comme « bien » ou « mal » et finalement s’enchanter en se considérant comme une partie d’un tout amoureux ; notre espèce vit du sexe. L’amour est inconditionnel, nous nous laissons aimer sans véritables conditions, et à chaque fois un peu différemment. À chaque fois, nous rendons aux autres le service de la sexualité par la pure existence de notre personne ; nous avons été engendrés par l’acte primaire, nous descendons de celui-ci tous à une certaine extension. La vie consiste en quelque sorte la façon par laquelle nous nous côtoyons, par laquelle nous sommes ensemble dans un grand cercle d’amour parfois triste et parfois joyeux. L’amour prend une envergure surprenante ; nous sommes séparés, nous souffrons. L’être humain aliéné, seul, solitaire, est un amoureux quand même. Même l’humain robotisé est amoureux de manière cryptique, même l’humain sans sexe est un éternel sensuel, un amoureux, un aspect de l’érotisme. Il n’y a pas qu’une seule façon dont l’amour marche ; et, souvent, ça fait vraiment plaisir, à un tel point que l’on oublie ce que nous voulons vraiment. Le plaisir est comme une efface ; il vous fait oublier ce que vous aimez : il veut que vous le

cherchiez sans arrêt. Nous oublions souvent, d’ailleurs, d’exprimer pourquoi et comment nous faisons notre amour envers une autre personne. Très difficile, comme travail! Surtout lorsqu’on, soi-même, doit être apparent envers nous-même avant tout. Par exemple, il est plus facile de vous convaincre que vous aimez une personne s’il est difficile pour vous d’accepter qui vous êtes vraiment, d’accepter les raisons pourquoi vous êtes dans telle ou telle relation, et d’accepter quelles sont vos valeurs intimes et personnelles. Il est plus facile de combattre constamment une idée que d’être honnête avec soi-même. C’est une chose que j’ai appris en aimant de plus en plus cacher l’ambiguïté de mon orientation sexuelle ; une fois devant mes vagues préférences sexuelles, je me retrouve sans armes, je me retrouve seul. Je dois être patient! Comment être patient?

J’écris ceci. Je me découvre. J’écris... et je pense. Écrire est une forme d’art, certes, mais c’est aussi un portail vers la logique et l’analyse. J’essaie d’écrire des choses qui me plaisent, mais aussi des choses que je tenterais de comprendre si elles m’entouraient en ce moment même. Ce peut être des événements concrets ou de simples questions. J’écris, je dis des

choses, je pense à des choses. J’écris tous les jours. J’essaie de ne pas croire que c’est une échappatoire, mais j’essaie de ne pas croire que je suis emprisonné dans ma réalité. J’écris souvent en termes d’idées, en termes de pensées qui explosent dans un sens, puis meurent pour l’instant. Quand j’écris, j’essaie au moins de penser autour de l’acte d’écrire lui-même. Je m’implique ou j’improvise, puis analyse. J’écris parce que je ressens une chose, que j’y pense plus qu’aux autres choses. J’écris tel poème, j’écris telle prose, j’écris telle pièce, j’écris telle pensée philosophique ou logique, puis, cela me sert de référence à la vie. Parfois, j’écris, et je me demande : « Crisse[54], mais qu’est-ce que c’est que cela? » ou « Criss, kosséssa!? » C’est ce que je me dis, parfois, oui : « Comment est-ce arrivé? Pourquoi me sentais-je ainsi? Pourquoi est-ce que cela résonne avec moi? Que puis-je en tirer, qu’est-ce que les autres pourraient en tirer de pertinent? Comment est-ce que je me sens lorsque je me relis, lorsque je pense à tout cela? Pourquoi cela m‘arrive-t-il à moi? Devrais-je m’en soucier? Que puis-je faire, de toute manière? » Et cetera.

---

[54] Sacre québécois.

Vous allez probablement ignorer certaines ou même toutes ces informations, mais cela sert d’expérience d’apprentissage par-dessus tout, une chose qui intéresse plus souvent les autodidactes de la technique que les vivants à pleines émotions. Mais! Comme Albert Camus le dit, on ne peut vivre la vie si on s’arrête toujours pour se poser plein de questions existentielles. Quoique je puisse contredire cela : si l’on passe sa vie à se poser des questions, on est encore vivant d’une vie. On se sent certes déconnecté de notre propre vie à force de se poser des questions, on n’existe pas en termes de choses établies si on remet tout en cause ; mais disparait-on pour autant? Non ; on existe, on vit.

La question, « Comment vivre? », n’est en fait pas du tout une question. Avec la philosophie et le scepticisme éternel, *les questions deviennent les réponses.* Vous savez que vous ne savez rien, puisque la question résume toutes vos valeurs de vie, mais cela demeure tout de même votre dicton : la question. Ainsi est un philosophe : il cherche les réponses, ou plutôt, il vit à travers les questions.

En tout cas, cela conclut notre essai. À vous de voir si vous voulez vivre à travers

les questions, même si Albert Camus voulait probablement dire que nous ne devrions pas nous attarder à des questions qui n’ont pas de réponses et tout simplement vivre. Mais, si vous pouvez vivre à partir des questions elles-mêmes, eh bien, vous comprendrez alors peut-être que vous êtes un philosophe, ou que, peut-être, vous devez vous poser un peu de questions avant de pouvoir dormir tranquille, satisfait de vous-même, de votre orientation sexuelle et d’être en vie.



Nous étions des hommes. Ils nous surnommaient ainsi, mais nous n'avons jamais appris... Jamais appris comment aimer, jamais appris comment apprivoiser ceux que l'on voudrait garder. Ils nous surnommaient « hommes », mais ils les surnomment tous « hommes », n'apprennent à personne ce à quoi cela donne, de qui l'on raisonne, l'on résonne, et l'on ne sait jamais vers qui il faudrait que l'on donnât le meilleur de soi ; sinon, quoi, savons-nous quelles lois régissent notre foi? Savons-nous en quoi tu serais meilleur que le « soi »? Personne ne nous l'a appris, et nous nous sommes promis, hommes et femmes unis, que nous n'étions que Vie, fidèle aux natures neutres qu'elle suit. Les rôles sont drôles. Nous suivons notre cœur. Rien ne nous fera plus jamais peur ; nous ne sommes pas leurs ; leurres ; ne nous donne pas l'heure ; je t'aime n'importe quand, tu es porte de mes chants. Ensemble dans le sang, mélangeant notre air dément, je suis un homme, un homme parmi les autres.

« Je... Euh... Prends-le. Je sais que tu es prêt à le voir, ça se voit à la lueur de tes yeux. Ton cœur... il palpite d'excitation.

Allons, ne joue pas au malin avec moi. Je sais que... tu le veux. Seulement, tu refusais de le dire. Maintenant, tu devrais le dire. Je sais que tu y penses! Mais – chut – attends ; ne le dis pas. Ne te sens pas pressé... Tiens, vas-y. Touche-moi. Non, non, juste ma peau, petit sot! Hihi! Oh, allez, ce n'est que mon doigt! Tiens, ce n'est pas parce qu'il gigote que... Bon, alors? Comment est-ce pour toi? Aimes-tu la texture de ma peau? Sens-la bien... Regarde-la. Tâte-moi donc les épaules... Oh, tu es un bel homme! Tu le sais, ça, pas vrai? Attends, je vais juste... Tiens. Touche-la. Ronde, mais pas exactement. Un peu douce, mais aussi complexe. Lisse. Je n'ai pas les épaules aussi fermes que toi, mais... Bref. Veux-tu que j'enlèves mon chandail? Je peux l'enlever, si tu veux. Oui? Allez, parle, espèce d'idiot! Tu vas me faire rougir... Bon, tiens... voilà de quoi rougir. Regarde-moi bien, je te l'offre. C'est mon corps. Personne n'a le droit d'y toucher si je le désire ainsi. Nous vivons dans un endroit étrange, mais fabuleux... La plupart des gens m'effleurent sans s'en rendre compte, ou me touchent sans plus d'intention. Mais pas toi. Touche-moi. Vas-y. Le moment a sonné. Tu... me touches. Oui. Oui, je sais, ce mot te perturbe. Je ne vais pas arrêter de le

répéter pour autant, au contraire. Haha. Attends, tiens... Anh... Mes cheveux, tu les aime? J'aime quand ils sont retroussés, comme ça... Et hop! Voilà! Hihi! Attends. Tiens, suis ma chevelure... Mes joues... Mmh... Hm... Ah. Bécot-bécot. Mwah! Mwah. Mmh... Ahhh... Tiens, regarde. Peut-être pas trop poli, mais zeste de politesse, ça sert à rien ici. Blehhh. Haha-ha! J'ai le doigt mouillé, je vais juste l'essuyer avec mon chandail... Ma bouche? D'accord. Tiens. Il en reste? D'accord! Je ne suis pas aussi sauvage que je le croyais. Hé. Tu sais, ce doigt, il est allé loin! Haha. Laisse-moi te câliner... Moui... Ohhh... Je t'aime tellement fort... Tiens, laisse-moi te faire un bisou, encore... Mwah. Mamour! Donne-moi ta main... Oui... Tiens... Voilà... Je ne suis pas d'une méchanceté soudaine, je suis... Tu m'apprivoises, haha. Je pourrais dire le contraire, toutefois. Je... Je... Hé, j'ai quelque chose à te dire. Je sais que je ne voulais pas te presser, mais... C'est plus fort que moi ; je veux... Je le veux. Je veux l'avoir dans ma bouche, je veux te sucer... Oui... Je m'excuse, c'est que... Oh... Oui, vas-y! Attends, je vais me... Voilà, comme ça, ça ira mieux. Wow. Oh, j'ai hâte! Je ne te presse pas, hein? D'accord, d'accord. C'est bon. C'est... bon. Heheh. Oh, bordel de Dieu

de merde... Oui... Je la sens... Mh... Tiens, tape-la sur ma joue. Encore, oui... Ah... Hmmmm... Laisse ça... Eh... Hmm... Nh. Nh. Hmmmm... Anh. Ah... Ah... Ah! Hm-hm-hm-hm... Ouih... Hm... Hm... Hmmmmmmmm... Hihi... Pop! Hahah, sale coquin, tiens! Anh... »

B'jour. C'est pour parler de mon père. Je suis ici pour parler de mon père. Je ne respire pas à cause de mon père. Je veux mourir à cause de mon père. Je me pensais fort, je me pensais normal, mais mon père a levé le petit doigt. Je me sens mourant. J'ai besoin d'aide, mais partout ou j'ai cherché, j'ai trouvé mon reflet dans la glace. Donc, me voici. Je m'appelle Alex Côté. J'ai dix-huit ans, presque dix-neuf, et je prie presque pour qu'un monstre me mange d'une seule traite la nuit, une fois que j'ai, comme d'habitude, regardé sous mon lit et tombé dans un profond sommeil (après des heures d'insomnie). Mon papa n'est pas mon père. Papa, c'est mon Papa. Mon Père, c'est un père. Je ne vois pas ces deux entités comme une seule et même personne. De plus, je crois que j'habite dans une prison élaborée par les manigances très alarmantes de mon père. J'ai l'impression que Père me regarde partout où je vais, et je me suis enfermé dans une

tour. Je me croyais à l'abri de mon père. Mais... mon père règne sur la tour. C'est le patron. Il complote des choses horribles, dans ses temps libres il fait attendre des enfants dans une voiture... Oui, je me souviens...

C'était il y a longtemps, mais je m'en souviens encore. J'adorais papa. Je ne savais pas qui était Papa, mais il était quelque part. C'était un aventurier, un espion, un héros, un criminel réputé et un bohème. C'était un personnage principal. LE personnage par excellence. Cependant... à chaque fois qu'on me disait « tu vas voir ton père », on me délivrait de ma vie belle ou laide et on m'emmenait dans une grosse boîte en fer. Dedans, il y avait un homme froid, froid comme la braise de l'hiver. « Comment? » me disais-je. « Cela doit être une erreur. Mon papa rit beaucoup et il joue à des jeux. Mon papa aime ma maman, mon papa fait la beauté des choses ; la beauté de la vie. » Mais hélas! L'homme en cravate et endurci, fondu dans un masque stoïque, c'était celui que l'on avait confondu à mon père, et on me livrait à cet homme. Il agissait comme un robot. Je lui demandais « Monsieur Père, est-ce qu'on peut jouer? » Alors, Monsieur Père m'achetait un jouet. Je n'avais même pas besoin de le demander

deux fois. Mais... il achetait le jouet et nous repartions. « Où allons-nous, dans cette grosse boîte en fer, Monsieur Père? » Alors, de sa voix uniforme, cassée et répétitive, le monsieur disait : « Toi et moi allons travailler. » Travailler?! Je paniquais. Je ne savais plus quoi dire. « Si tu ne veux pas travailler, reste dans la boîte. » Alors venait le plus grand défi de ma vie ; les secondes passèrent, et je vis Père partir dans une bâtisse. Que faisait-il, en plein jour de congé? Allait-il vraiment travailler? Je me souciais pour son bien-être, alors j'ai suivi Monsieur Père jusqu'aux tréfonds à la base d'un petit champignon au milieu des autres petits champignons du jardin de Dieu. Dedans : de la moisissure, des gens crispés, morts à l'intérieur et livides, qui me scrutaient l'âme si je les regardais. C'étaient tous des gens pleins d'intentions qui m'étaient inconnues... et justement cachées : ces gens demandaient des services à Monsieur Père. Pour de l'argent. Monsieur Père entretenait des maisons. Dans ses temps libres! J'étais bouche-bée. Quel idiot faisait cela pour le plaisir? Quel idiot s'obligeait à faire cela? Papa, c'était un aventurier, pas un marchand ambulant. Malheureusement, j'ai plus tard découvert davantage de choses sur Monsieur Père : il

cachait Papa dans sa garde-robe et le mettait seulement lorsqu'il le voulait. Ainsi, je voyais souvent Papa apparaître, de nulle part, et disparaître comme un ballon dégonflé, sortant par la fenêtre alors que mes yeux étaient ronds comme des ballons encore gonflés. Papa était un véritable aventurier. Du moins, ça, je le savais par son absence. Monsieur Père me racontait les exploits de Papa lors de rares fois, et, bien qu'ils étaient mal transcrits dans sa « boîte à bla-blas » automatique et grise, je savais comment imaginer mon Papa. J'étais fier de lui. Mais... où était-il? Monsieur Papa me fixait dans la boîte en métal polluante. « Je peux te parler des boîtes en métal polluantes, si tu veux. Je les adore. Je sais comment il faut faire marcher les bobineaux dans les bobinettes. » Je soupirais dans ces temps-là, faisant faire une ronde à mes yeux ; cela ne m'intéressa jamais, et bien que Monsieur Père connut le dictionnaire des bobineaux et bobinettes par cœur, je ne trouvais pas cela très... mouvementé. Un jour, alors que Monsieur Père revenait dans notre boîte en fer, qui était pour ma personne une chambre à torture d'un ennui mortel, je devins soudain curieux :

— Père. Enfin, Monsieur Papa. J'aimerais faire quelque chose d'autre que de lever et descendre des piles de blocs dans les maisons inutiles.

— Monsieur Fils, je pense que vous ne comprenez pas le standard du plaisir commun des jours : il fait soleil.

— Oui, mais...

— Sortez de la boîte. Il fait soleil. Ne faites plus rien d'autre que sortir dehors et regarder le soleil, car il est bon pour votre santé.

Le soleil chaud et gluant me torturait les rétines, mais j'ai obéi. Après plusieurs heures entre les boîtes à toits et les boîtes à roues, j'étais épuisé même si je ne m'étais qu'ennuyé.

— Monsieur Père?

— Attendez. Mon travail n'est pas terminé.

Je devais attendre des heures et des heures. Les secondes, les premières secondes où Monsieur Père était parti, je ne m'étais jamais douté qu'elles allaient sceller une routine militaire pour moi. Soit sous le soleil gluant ou les flocons mortels, soit

dans une boîte sombre avec des jeux inutiles à Père, soit au milieu des affaires de ce même Père comme un jeune chiot innocent et perdu, je ne faisais qu'attendre. Monsieur Papa devait me distraire, mais il s'y prenait si mal... Lorsque j'avais chaud : achète ceci. Lorsque je me sentais seul : viens devant nous, regarde nous discuter de choses qui ne sont pas de tes affaires, moi et mes clients. Lorsque je ne voulais pas être dans la boîte : retourne dehors. Alors, je me retrouvais forcément dans la boîte : je ne voulais pas me faire torturer par mère nature et je ne voulais pas être devant des conférences de choses et de gens inutiles qui me mettent très mal à l'aise. J'étais donc ainsi seul, pris dans la grosse boîte en fer. Avec des jeux. Des bonbons. J'étais comme Dieu : seul. Je m'ennuyais, alors je créais Adam et Ève, puis je lançais après quelques heures le grand déluge. Je m'imaginais que Papa était quelque part, en train de vivre des aventures passionnantes. Je me sentais bien à l'idée qu'un jour, moi et Papa allions nous retrouver et nous faire un grand câlin. Je pleurais parfois, seul dans la boîte pleine de noirceur. Je ne voulais pas en parler à Monsieur Père, parce qu'il n'était pas humain. Il ne me comprenait pas. Il ne

pouvait rien faire d'autre que prolonger ses trois tours de robotique démodés. Et cela me torturait sans même qu'il le sache, ou, en fait, au contraire : il le savait, mais continuait. « Sort plus dehors! Viens plus souvent avec moi! » Je ne compris jamais cela. Ma maman, elle, comprenait que je n'aimais pas cela, mais, bizarrement, aux moments où Monsieur Papa venait dans la maison et poinçonnait son rôle de Papa de remplacement, il repartait sans que maman ne s'y oppose. Où était donc Papa?! Je me rendis compte que tout cela n'avait ni queue ni tête. J'emmenai ma sœur avec moi plusieurs fois, mais elle se lassait rapidement de notre solitude, et, puisqu'elle avait beaucoup d'amis, elle s'enfuyait souvent chez ses amis. Comme mon Papa, sans doute. Normal ; qui voulait vraiment de Monsieur Père? Je me sentais triste pour cette chose. Alors, un moment donné, j'arrivai devant Monsieur Père et lui dit : « Monsieur Père, vous et moi devrions devenir amis. Peut-être êtes-vous réellement mon Papa. Si c'est le cas, et bien, allons explorer et nous aventurer quelque part ensemble! »

Le visage de Monsieur Père cligna et émit des « bip » fréquents. J'étais content : il faisait une chose que j'avais jamais vue,

comme si on pressait un nouveau bouton sur une imprimante. Mais...

— Monsieur Fils, nous irons dans les bois ensemble.

— Quoi?! Dans les bois!? Pourquoi???

— C'est divertissant.

Je me retrouvait des jours et des jours dans les bois, seul avec Monsieur Père, qui ne parlait pas. Silence total. J'avais des milliers de jeux dont je ne prenais même plus l'espoir d'emmener pour créer une ambiance dynamique : je savais que Monsieur Père n'enregistrait que les mots de boîtes dans son enregistrement. J'étais triste. Les arbres, c'est certainement beau, mais... c'est nul. Après un arbre, on sait souvent à quoi l'autre ressemblera. De plus, si on plisse les yeux, tout devient vert et brun. Des couleurs très peu passionnantes. Après quatorze dessins complexes d'affilée, je n'avais plus d'encre dans ma créativité. Je me retrouvais à nouveau prisonnier du camp de concentration *Pèresque*[55]. Oui, camp de concentration : il fallait se concentrer. Sur le silence. Lui et moi. Mais... je connaissais déjà les mots du silence. Je

[55] D'une catégorisation parente au père.

les entendais résonner et résonner dans ma tête, de plus en plus fort, dans l'isolement parfait et étouffant des boîtes. La nature me torturait, en plus de tout cela : températures insupportables, escadrons de mouches du camp de concentration qui me guettaient, et, surtout... la noirceur. Monsieur Père, fait intéressant, émettait des sons qui indiquaient qu'il se rechargeait d'énergie électrique quand il fermait les yeux. Ces sons étaient insupportables, comme une de ces machines qui font sautiller les travailleurs de la construction (comme Papa) alors qu'ils cassent du béton. Oui : Monsieur Père brisait le calme sans arrêt, comme des « TAC-TAC-TAC-TAC » la nuit durant. Il pensait convenable de se permettre cela pendant que j'essayais moi aussi de me recharger comme lui... quoique, moi, quand j'étais rechargé, je ne voulais pas plus travailler et besogner comme lui. Et donc, comme je le disais, la nature s'avérait cruelle à l'extrême alors : la nuit venue, au beau milieu de la noirceur, Papa étant lointain déjà, les MONSTRES, je dis bien MONSTRES, venaient rôder aux alentours de notre base militaire. Je respirais fort, j'avais chaud, il y avait des soldats qui me piquaient avec leurs baïonnettes et me mettaient constamment

sous la pression de tests d'endurance mentale et physique. Les monstres étaient partout, leur langue léchait le sol près de moi en attendant ma main, mais les soldats et Monsieur Père ne faisaient rien! Ils attendaient tous, même si le moment de se défendre était arrivé! Finalement, je m'évanouissais d'épuisement le petit matin venu. Et alors, la routine recommençait : Monsieur Père me critiquait, me prescrivait de mourir au soleil.

« Je te déteste. Tu es horrible. »

Maman tomba en dépression et je vécus jusqu'à la fin des temps.

♥

À l'aide... je... papa... qui es-tu...? Kafka et moi, nous étions ton ami... Père, ne me regardez plus... Vous me percez du regard... Père... Je ne souhaite plus prendre par à vos petits jeux, père... Vite, Kafka... fuis! Fuis aussi loin que tu le peux, mon ami...! Je sais que nous ne nous connaissions à peine et que, déjà, nous devons nous séparer, mais je m'en sortirai... Mon père... Il a créé... à partir de son corps...

Archipelago est... le Watchman. Le moindre mouvement intérieur, le moindre recoin de votre tête devient un... une sombre prison.

Franz...? Que faites-vous? Je vous avait ordonné de ne pas me suivre... Bordel de merde, nous mourrons ensemble, vous avez raison... Nous ne sommes que des pions. C'est terrible. Je nous croyais pourtant si bien entourés, et pourtant, nous voici dans un sale pétrin...! Ils ne brûleront rien, ils ne sauront pas comment nous voir, ils ne sauront rien... et pourtant, ils verront tout de nous! Franz! À l'aide! Je tousse, est-ce du ressentiment ou ma gorge qui se noue parce que je pleure? Tenez, prenez ma main et levez-moi donc... Merci, Kafka.

« M. Franz Kafka », devrais-je plutôt dire. Ils nous observent. Nous observent. Ils nous observeront toujours. Peu importe où nous irons sera écrit sur de grands écritaux « autorité ». Nous ne verrons jamais la fin de... de tout cela. J'avais ramassé une amie en cours de route, mais je ne sais plus où elle se trouve. Enfin, c'était un homme plutôt ambiguë, mais vous saisissez que c'était essentiellement ma femme. Pas vrai? Oui, cela importe effectivement peu. Nous nous retrouvons seuls, ici, enfermés. Attendez. J'ai la clé avec moi. Monsieur Sartre me l'a donnée. Vous n'avez probablement pas rencontré les mêmes gens que moi au cours de votre vie, et c'en est d'autant plus triste pour nous, mais je vous expliquerai qui sont certains cartographes de ce labyrinthe que vous devriez connaître, comme Sigmund, Albert ou bien d'autres. Mais le temps presse! Tenez, Franz, prenez cette clé, vous devez sans doute mieux voir dans le noir que ma propre personne. Non? Bon, attendez... Nous y voilà, nous pouvons sortir! Attendez. Nous irons à ma marque de départ. Oui, je sais, nous ne pourrons pas descendre d'une tour entière au pas de course, surtout pas chassés par cet horrible Watchman, qui guette nos moindre mouvements sur des

appareils de surveillance... Mais faisons de notre mieux! Et puis, bon! Nous devrions nous en sortir! Franz...? FRANZ! OH, NON! FRANZ KAFKA EST DÉJÀ MORT! LA LUMIÈRE ÉCLAIRCIT LE PLACARD ; FRANZ KAFKA EST MORT, ET SON MANUSCRIT DE LIVRE EST EN FEU!

Je l'ai éteint. Le squelette de Franz portait encore son costume cravate... C'était d'une tristesse! Mais je suis sorti avec son manuscrit. Je cours encore dans les couloirs, je dors dans des classes d'écoles improvisées, des cuisines de restaurants, des hôtels miteux, des tonnes et des tonnes d'étages de la grande bâtisse de Père. Je vis constamment sous la menace du Watchman de Père, le corps inanimé d'un vieux philosophe qui jouait de la Harpe dans des prairies auparavant... Vais-je vers les Titans? Vers 1, 2, 3 et 4, les terreurs de la rue? Où irai-je lorsque je me serai échappé de la tour? Est-ce qu'Alex et Côté me connaissent encore? Je ne les trouve plus. Toc. Toc. Toc. Toc. Toc. Toc.

Le Watchman me suit, j'entends ses pas résonner à travers ma vie comme des coups de marteau sur ma tête.

Le pouvoir de Watchman est littéralement aussi puissant que des coups de marteau réguliers sur ma tête... Comme quoi, serais-je l'inverse du stoïque?

Père... Ô, mon père... Vous mourriez si doucement sur ce lit de mort, vous, philosophe, de la pensée, et moi, seulement homme de mots confondus. Vous étiez Socrate et j'étais Platon. Hélas, vous mourriez. Bref. Assez perdu de temps sur cette grave emphase... J'avais toujours admiré, père, votre capacité à me faire songer davantage, à approfondir mes connaissances... et aussi, à me torturer. Comment un seul homme pouvait-il en torturer un autre, son égal de chair, mais aussi de sang et d'esprit? Père, Ô, papa... Je ne regrette pas votre mort, hélas. Je ne regrette rien, évidemment, mais je ne regrette pas votre mort, bien que je ne l'aie jamais causé, ne serait-ce qu'en un préalable. Vous et moi discutions si bien ensemble, et cela me rendait triste rien que d'y penser en vous voyant souffler vos derniers accords musicaux : vous jouiez de l'homme, et votre instrument possédait un accord philosophique parfait. Hélas! Était-ce une douce mélodie? Une violence? Un chant qui me rendait joie, un chant qui me rendait

tristesse? Hélas! Je ne savais guère et n'aurais jamais pu savoir.



Le Romantisme Absurde

La femme, la plus belle créature du tout monde.
Elle dépasse largement l'entendement des hommes.
C'est une enchanteresse, déesse imparfaite.
Logiquement, non de doute, nom d'envoûte veloute.

L'affable l'a plu, bête créature, du tout, monde.
Elle, dés, passe largement l'entente, ment des sommes.
C'est une, en chant, restée aise, impaire et faite.
L'orgie te ment, nom de doutes, non d'envoûtes veloutés.

L'âme, fable a plu, gel créa rue du bout du monde.
Elle, départ, désarmement, attente, ment des tonnes.
Ses unes, enfants, restent, détestent hymnes, airs, fêtes.
L'or git, dément, onde d'outre, non d'en vous, développés.

L'arme pâle, ail cru d'ailes, a brûle, chouchou des gongs.
Ère des parts, déjà récent à dents me hante d'hommes.
Ces urnes d'antan restent hantées d'estime, l'Ère faite.
L'orchidée, menton d'outres tons, danse, dévouée, optée.

L'ardente paille baille, bretelle à muses des bons.
Harpe, nous déportés, ma descente à Dante marmonne...
Césures d'en-dedans, Satan en, et est, brime, perfide.
L'orgue vidée, canetons d'août bornent désavoués prés.

Comment?
Bon.

Comment sa jupe lui conviendrait
Quand vraie nature du vent indécent
Lui arracherait en plein l'air frais,
Devant tumultes de disgracieux gens?

Comment saurais-je la complimenter
Quand même s'est dit l'infini et plus?
Quand mille feux sont déjà cent chantés?
Mon moi me manque en même surplus.

Comment, oui, comment ses gracieux, oui,
Gracieux cheveux flottent-ils au vent?
Je souris, oui, vis, vis ses « ça », ses « ci »...
Puis, mon cœur, battant tout le sang, les sens...!

Comment?



La police patrouille aux alentours. Les cloches de la mort... Le cri d'une alarme stridente, paniquée... Je suis là, seul et en fuite. Le Watchman se promène dans la tour, cherchant « un homme tout juste sorti du placard ». Tout m'est verrouillé à clé de je-ne-sais-où ; en vérité, si je m'abstiens de mon ascension et que je tente de m'échapper de cette tour, je me projette dans le vide : Dolmis ne constitue plus qu'un vague souvenir de mes plusieurs existences. En fait, Dolmis existe encore dans mon paysage. Seulement, la ville rapetisse parce que je m'élève. À chaque fois que son paysage urbain me revient en main, je me sens si lointain que j'ai l'impression de tomber. J'ai le vertige ; effet Vertigo alors que je descends les marches. Des visages apparaissent comme des portraits, beaux et artistiques, mais... ce sont des figures défigurées, des masques d'émotions arrachés de mon monde qui me reviennent en vagues souvenirs. Mon entreprise m'éleva si haut que je me retrouve en enfer, non, pire encore : sur terre ferme, là où j'ai enfermé la réalité. Soudain, d'un verrou appartenant à une porte majestueuse chromée, je vois un œil refléter la colère sur mon blason mal doré ;

mon cœur, attaqué par le Watchman. Ce sont là les décombres d'Archipelago. Une grande main jaillit de la petite fente des lettres et du courrier. Comme un missionnaire, l'ancien Archipelago glisse son poing branlant d'une ancienne folie vers moi. Il est autoritaire ; c'est le Watchman. Mais... il se décourage. Il m'a enfermé ; il m'a eu. Il sait sans doute que je ne reculerai plus dans la tour. Il trace mentalement le chemin qui lui évitera de briser sa jolie porte en platine. Je soupire, expire, j'expérimente le pire dans mon empire ; empirisme. Drôle de voix. La Harpe!

Le corps angélique de Mathello glisse à travers la fente : Archipelago, son dernier rempart, me confie la Harpe modelée du corps de Mathello le chevalier noble, qui était en amour avec celle qui cherchait Archipelago lui-même. Qui était-ce? Je le ressens en serrant le doré de l'instrument : c'était Véga. J'ignore tout sauf son nom. Bref, je me sens ravitaillé. Le sol se transforme en matelas doux et confortable. Je joue avec paresse des sauts de doigts sur des fraîcheurs qui sondent partout là où les petites lignes de mes doigts touchaient les vents. Je fixe les globes de lumière aveuglants dans cette salle ; un restaurant?

; ce n'est qu'un festin de soleils. Je brûle d'envie de jouer, mais seulement ma paix intérieure me travaille. Le Watchman est parti : il m'a offert son dernier cadeau, une offrande avant que j'en devienne une moi-même à ses yeux assombris...

Une tête sort du toit ; c'est un petit pois... comme un bébé. C'est Fagiolo! Il me fixe en plissant des yeux, les fissures courant sur les murs. Les pattes des plantes percent le toit, toisent les poussières et s'en viennent à terre avec moi, là où règne un certain froid. Fagiolo descend de ses grands chevaux verts, me rejoint et se réjouit :

— Tu l'as trouvée! La Harpe!

— Je l'ai perdu... Archipelago...

— Allons, mon ami!

— Non... Pas encore. Pas tout de suite. Ici, en cette pièce, je me prépare à m'échapper encore et encore... Pourquoi? Pourquoi ne pas me reposer, le temps d'un instant?

— Certes...

Il tente de m'arracher la harpe des bras.

— Dois-je?

— Allons, mon ami...

— Devrais-je donner la Harpe...?

— Non, non, non! J'en ai assez! Cette Harpe, c'est moi qui l'ai inventée de mes racines... Elle m'appartient?

Son ton changeait à la fin de sa phrase : je jouais de la Harpe.

— Quoi? fis-je.

— Continue. Joue encore.

— Euh...

Je jouai quelques secondes, puis il me l'arracha des bras.

— Je vais jouer!

Il joua une mélodie toute aussi belle que la mienne, mais décidément, Fagiolo fut sujet à une impression incroyablement pesante, puisqu'il me redonna la Harpe comme pris d'une pleine cuillérée de culpabilité.

— Je... suis désolé. Tu es mon ami. Nous pouvons frapper le monde ensemble ; toi, tu as la Harpe. Moi, je t'ai.

— J'ai tes racines, quand je t'ai, dis-je à ce pauvre Fagiolo.

Il sourit. Je souris. Souris. Il y avait littéralement une souris qui nous fixait depuis le début.

« Je Je Je rESSENS ES SENS EN S S S...

Ses... se... se se... essence, ses s... sens ses... sens, sens.... Oui, je... Haha... Vas-y, attrape...! Ma main...! Haha...! Ha... Je t... Ha... Ha... Je...

Je suis allé au supermarché faire des courses, des emplettes, mais je n'ai rien trouvé, alors j'ai demandé à la caissière de me rembourser ma vie puisque je ne pouvais même plus la payer, elle était déjà périmée et... je n'éprouve plus les sens sens... sens... Les sens... Le prix de l'essence... Le coût de la vie... Je prie de... Je pris de... Je... Je, ha... ha... ha... Je veux un REMBOURSEMENT. TOUT LÀ DE SUITE. Cris de peur. Le restaurant n'a rien sur le menu, je me sens déjà endetté, mais en plus, je dois payer pour manger du vent. Je dois... Aouch... Je... Laissez-moi vivre à la fin, seulement à la fin, là ou rien n'est plus, pas même demain, laissez-moi dans mes propres mains, confiez-moi à mon médecin et sens le déclin des engins à turbines... »

Les gens n'ont peut-être pas vraiment peur de l'inconnu. Ils ont peut-être peur de découvrir ce qu'ils détestent d'eux-mêmes…

UN ÉTÉ DE CUIR NOIR ET CHAUD

par

~~Alex Côté~~

PERSONNAGES

HUNTER, *meilleur ami de Nora*.

NORA, *meilleur ami de Hunter qui est amoureux d'Alice*.

ALICE, *une nouvelle dans l'école*.

L'histoire présente une version dramatisée des personnages du premier opus légitime du Cycle de la Romance ; du début du début de toutes les histoires dans ce livre. C'est la romance initiale où Hunter et Alice tombent en amour, sauf que c'est aussi une tragédie entre Nora et son partenaire. Si vous vous demandez où se trouve l'histoire originale en ce moment, parce que oui, le premier opus lui-même est encore caché, eh bien vous avez raison de vous le demander. À vrai dire, les personnages essentiels et leurs traits sont présentés via les petites histoires que j'étale, afin de justifier l'existence autant de mes fictions d'adolescence que ma propre existence ;

Hunter m'incarnait, j'incarnais Hunter, et je me distançais finalement de mes personnages pour enfin tomber dans une crise existentielle qui donna naissance à l'Infinie Tragédie. Archipelago représente une version abasourdie et blanchie de Hunter ; il a tué la romance comme j'ai coupé les veines de mon roman innocent pour tourner en rond sans cesse, revenant à ma condamnation au ridicule : j'ai écrit un truc horrible, et ce sera mon historique au grand jamais. Tragédie à la fois maladroite, charmante et rigolote lorsque je la relis. De plus, le personnage de Nora lui-même joue sur l'enjeu magnifique de ma perte d'emprise sur ma sexualité et mes repères du moment. En gros, lorsque je présentais tous mes personnages dans mes précédentes pièces, c'était comme pour vous relater le chaos qui me poursuit. Maintenant, vous verrez avec simplicité et une clarté presque décevante le triangle amoureux entre un jeune innocent, une adolescente vide et un homosexuel caché dans les silences de l'amitié, le tout dans cette courte pièce ultra-dramatique.

Dernière note : cette version de l'histoire reflète davantage la vision de Nora.

ACTE PREMIER ET DERNIER

(La vérité d'en face)

PREMIÈRE SCÈNE

Dans un corridor d'école vide.

Entrent en scène Nora et Hunter.

HUNTER. — Mais, pourquoi restes-tu ici à ne rien faire, mon cher ami? Sache que je t'ai cherché avant que cette période qui est terminée ne prenne cours.

NORA, *sortant de sa bulle.* — Ah, Hunter, comme tu tombes à pic!

HUNTER. — Qu'y a-t-il? As-tu besoin de moi?

NORA. — Tu es mon frère non par le sang, mais par la confiance, alors je me dois de te confier ceci: une voiture m'a frappé et je suis dans un lit d'hôpital, en train de rêver. N'est-ce pas?

HUNTER, *secouant la tête, surpris.* — Pardon? Dois-je te gifler pour te sortir de ton hallucination?

NORA. — Fi de tout cela, frère! Désolé, je disais rêver d'amour par métaphore. Mon langage souffre de l'amour, lui aussi, alors pardonne-moi.

HUNTER, *secouant de nouveau la tête.* — Oh, parbleu, mais suis-je en train de rêver moi-même pour t'entendre parler d'amour ainsi?

NORA. — Cessons de tourner en rond comme les petites bêtes insignifiantes tournent autour des poubelles des centres de restauration rapide. En un délicat résumé, je cite de ma professeure que cette nouvelle élève se nomme Alice.

HUNTER, *tentant de cacher sa déception.* — Ah… Je vois.

NORA. — Dans mes rêves, si elle m'enivre, c'est bien parce qu'en notre réalité, une lourde impression se moque de moi et me dit qu'elle ne peut que me séduire: voilà ma métaphore en son revêtement entier. Je suis un adolescent indigne de son air à ravir, ô, ma foi!

HUNTER, *soupirant.* — Pauvre fou, dis-tu ne pas avoir le regard charmant? Dis-tu ne pas mériter sa beauté? Toutes les filles devraient tomber à tes pieds. N'hésite plus, va! En tant que meilleur frère de cœur, tu dois m'écouter : courtise-la, car je sais que

ton sourire éblouit d'un tel éclat qu'un miroir ne saurait pas lui-même le refléter!

NORA, *mettant sa main sur l'épaule de Hunter.* — Le sage frère que j'ai là en vaut mille. Merci à toi, et, sur ce, je l'aborderai pendant l'heure du dîner.

Nora quitte la scène.

HUNTER, *à part.* — Oh, pauvre moi...!

DEUXIÈME SCÈNE

Dans la cafétéria de l'école.

Entrent en scène Alice et Nora, entourés d'élèves qui dînent.

NORA. — Bonjour. Puis-je m'asseoir à vos côtés?

ALICE. — Pourquoi? N'as-tu aucun ami? Lorsqu'on m'a présenté, en classe, tu ne semblais pourtant pas être un nouvel élève, comme moi. Es-tu rejeté des autres?

NORA. — En voilà une qui s'avère bien curieuse.

ALICE. — Oh, ne faites-pas le malin. Dites-moi qui vous êtes.

NORA. — On m’appelle Nora Maverick. La réalité des autres est que je manque d’amis, mais, selon moi, j’en ai plus que trop.

ALICE. — Vous ne vous encombrez de rien, à ce que je puis constater. Seriez-vous un de ces loups solitaires qui rôdent dans les alentours sans vraiment chasser quoi que ce soit?

NORA. — Pas plus que vous en ce moment.

ALICE. — Je suis davantage solitaire que vous ne le croyez: voyez, là-bas, ces filles qui jacassent à propos de nous? Eh bien, je ne suis pas sotte: vu ma beauté, dont je suis consciente, me lier d’amitié avec elles aurait été facile. Seulement, je ne crois guère en la superficialité qui comble les trous.

NORA. — Vous me plaisez.

ALICE, *souriant.* — Vous de même, mon cher. J’aimerais davantage pouvoir discuter avec vous, mais le temps file et défile à

toute allure. Revoyons-nous une prochaine fois.

NORA. — Sans problème!

Nora et Alice se saluent, chacun en quelque sorte sous le charme, puis quittent la scène.

TROISIÈME SCÈNE

Dans une classe d'école.

Entrent en scène Alice et Nora, entourés d'élèves et d'une professeure qui travaillent en silence.

Nora touche l'épaule d'Alice, qui tourne sa tête vers lui.

ALICE. — Qu'y a-t-il, Nora?

NORA. — J'aurais besoin d'un crayon de plomb, s'il te plaît.

ALICE. — Et s'il ne me plaît pas?

NORA, *haussant les épaules.* — Euh, je ne sais pas, alors...

ALICE. — Je blague, je blague, ha!...Tiens.

Alice tend son crayon à Nora, mais ce dernier l'échappe instantanément.

Nora et Alice se penchent en même temps afin de le reprendre, mais ils se cognent la tête.

NORA ET ALICE, *en même temps.* — AOUCH!

LA PROFESSEURE, *cessant de corriger un travail.* — Ma foi, mais que se passe-t-il à l'arrière de cette classe? Cette année scolaire commence à peine, et déjà, on manque de respect au silence qui est la règle d'or de cet endroit!

Tous les autres élèves de la classe observent silencieusement Nora et Alice.

NORA. — Désolé, madame! Je ne faisais qu'emprunter un crayon à ma comparse de travail...

ALICE. — Il dit vrai.

LA PROFESSEURE. — Eh bien, vous saviez que votre réputation vous précède, n'est-ce pas, mon cher Nora? Il vous serait tout bonnement favorable de redonner un peu de splendeur à votre nom cette année,

alors faites tâche de ne plus causer un vacarme lors de votre prochain emprunt.

NORA, *ravalant sa salive.* — Ah, ça, pour une surprise...

Tous les élèves se mettent à rire de Nora.

ALICE, *à part.* — Oh, mais quelle réputation a-t-il, exactement? Ce jeune homme serait-il un rebelle, un bohème?

Alice observe Nora quelques secondes, puis, celui-ci la remarque.

NORA. — Oh, ne me dis pas que tu crois en tout ce qu'elle dit et dira? Ne sois pas aussi naïve que tu es nouvelle: cette enseignante prend toutes les occasions pour se moquer de ses élèves depuis le début de l'année...

ALICE. — Ah, bon! (*Alice se penche doucement vers Nora et lui chuchote à l'oreille*) Tu sais, le jardin secret de tous doit être cultivé, mais toutefois, lorsqu'on possède un trop volumineux jardin, l'abondance de ses fruits peut être trop pour un seul homme. Il doit donc partager ses fruits pour nourrir l'espoir et l'amitié de sa vie.

NORA, *surpris.* — Ce sont de sages paroles. Toutefois, nous ferions mieux de discuter plus tard. Nous devrions travailler, en ce moment...

ALICE. — D'accord, alors… à ce soir.

QUATRIÈME SCÈNE

Dans un des couloirs de l'école, après les classes.

Entrent en scène Hunter et Nora, qui marchent ensemble et seuls.

HUNTER. — ...et la tu rencontreras donc ce soir?

NORA, *souriant.* — Oui, oui! Suis-je chanceux, suis-je chanceux?

HUNTER, *à contrecœur.* — Horriblement! (*À part, le sourire se dissipant*) ...et moi, dans tout cela? Ô, pitié, prétendue « Alice », laissez nous… je ne puis supporter votre fardeau.

NORA. — Hunter… Hunter!

HUNTER, *surpris.* — Q-Quoi?

NORA. — Cesse de te distraire. Cela m’ennuie.

HUNTER. — Pardon.

NORA. — Peu importe : je dois partir pour commettre la galanterie.

Nora quitte la scène.

HUNTER, *désormais seul.* — Il est trop tard pour que je puisse faire quoi que ce soit.

Hunter s'assied sur le sol, broyant du noir alors que les rideaux se ferment.

CINQUIÈME SCÈNE

Dans un vestiaire.

Entrent en scène Hunter et Nora (dans cet ordre).

NORA. — Pourquoi tant de hâte à t’habiller? La compétition commence dans longtemps.

Hunter ne répond pas et se contente de s’habiller.

NORA, *après une longue pause.* — Qu’as-tu, ma foi? Le trac?

HUNTER, *dépourvu d’émotions.* — Oui.

NORA. — Allons, ça va aller. Je suis certain que nous écraserons la compétition.

HUNTER. — Je ne partage pas ton avis.

NORA. — Pourtant, tu me disais que–

HUNTER, *interrompant Nora.* — Affronte-moi.

NORA, *surpris.* — Quoi? Ici? Maintenant?

Hunter approuve de la tête silencieusement.

NORA. — Bon, d’accord, je vais te prouver que j’en vaux la chandelle…

Nora commence à s’habiller.

HUNTER, *après une courte attente.* — Allez, dépêche-toi.

NORA. — Un peu de pitié, s’il te plaît.

HUNTER, *froidement.* — C’est long et pénible, voilà tout.

NORA, *s’impatientant.* — Hunter, arrête! Je sais que tout cela est important, mais–

Hunter dégaine son épée d’escrime.

Nora recule sur son banc.

HUNTER. — Allez. En garde.

Hunter tente de frapper Nora, qui n’est toujours pas complètement habillé.

Nora parvient à se défendre.

NORA. — Arrête! Arrête!

Hunter riposte de plus belle.

Nora le désarme.

NORA, *pointant son épée vers le perdant.* — Tu n’as plus que tes mots pour te défendre, désormais. Ne me fais pas hésiter, car tu n’as pas hésité avec moi.

HUNTER, *levant les mains en l’air.* — J’ai mal agi, peut-être… mais c’était pour te tester. Désolé.

NORA, *abasourdi.* — C’est tout? Mon ami, ton mal te manipule. Jamais le Hunter que je connais ne tenterait de… de me tuer!

Hunter s’assoit sur un des bancs du vestiaire.

HUNTER. — Je peux me vêtir d’absolument aucune excuse. L’eau s’approprie la goutte de sang, mais la voilà transparente et avouant son crime par sa teinte.

NORA. — Voulais-tu me tuer?

HUNTER. — Non, mais je n’ai aucune prière à t’adresser. Va-t'en.

SIXIÈME SCÈNE

Dans un corridor d'école vide.

Entre en scène Hunter.

HUNTER, *à part*. — Nora, ses yeux sont adamantins; bruns comme son nom l’indique, mais difficiles à dompter malgré l’image classique qu’on leur donne. Les noisettes, tout le monde connait. J’en raffole. Je ne peux pas me résoudre à m’en séparer. Elles ne se brisent pas sous mon emprise, mais, un jour, ses yeux cesseront de me figer et j’interviendrai dans un plus grand spectacle que ma vie; je compte

embrasser Nora, qu'il le veuille ou non. Ma fortune m'y oblige et je ne puis reculer devant de si beaux yeux, et surtout, les punir pour ma tristesse me plairait.

Entre en scène Nora.

HUNTER. — Toi! Ne bouge plus!

NORA, *craintif et frustré.* — Ah, non! Hunter, cesse tes stupidités! Je ne t'appartient pas! Bien sûr, nous formions une équipe formidable, et je nous en félicite, mais... il faut te résoudre à accepter la vie.

HUNTER. — Je l'accepte, ne le craint guère... Mon cher, sais-tu prendre tes responsabilités? Toi et moi formions la meilleure des équipes en ce bas-monde... Pourquoi la détruire et danser sur son cadavre? N'est-ce pas là la plus grande insulte; danser au lieu de se responsabiliser?

NORA. — Je ne vois point de ce que tu parles. Si je souhaite quitter une équipe, mon consentement est retiré du jeu. C'est tout.

HUNTER, *fâché.* — C'est tout? C'EST TOUT? Que fais-tu de tous nos bons moments? De

nos déboires, de ces temps où seulement des frères comme nous triomphèrent au dernier moment? Notre club d’escrime ne te comprend pas plus que moi. Sache-le. Ils ne me comprennent pas, mais ils te comprennent encore moins. Sache-le.

NORA. — Arrête. Tu me fais pitié... Sur ce, laisse-moi m’en aller.

HUNTER, *outré.* — C’est toi qui me fais pitié! (*Il fonce vers Nora et amorce son dialogue en retournant Nora vers lui.*) Assume ta vie, m-

Alice crie « Nora! » en-dehors de la scène, puis y entre en courant. Son cri a interrompu les actions de tous les autres personnages.

ALICE. — Nora! Que fais-tu? Ne disais-tu pas m’aimer?

NORA. — Oui, mais...

HUNTER, *coupant Nora.* — Ce n’est qu’un lâche! Il n’ose pas s’assumer!

ALICE. — Je l’avoue; il a peur de me montrer toute marque d’affection physique... Il ne veut pas m’embrasser!

HUNTER, *avec beaucoup de sarcasme*. — Hein? Est-ce vrai, Nora? Qui l’eut cru! C’est comme si... comme si Nora n’aimait pas embrasser les filles!

NORA, *honteux*. — Pitié, arrête, Hunter...

ALICE, *séparant Hunter de Nora.* — Oui, arrête, toi, pauvre fou! Pas la peine de remuer le couteau de ses plaies...

HUNTER. — Tu n’y comprends rien, toi, innocente petite fille: Nora te cache son vrai visage. Tout ceci est une mascara-

NORA, *se fâchant* — Hunter, pour l’amour! Arrête...

HUNTER. — Pas question... Tu vas briser le cœur de cette fille sans raison!

NORA. — Je suis une raison!

HUNTER. — Tu as perdu la raison.

ALICE, *confuse.* — Hein? Quelles choses me caches-tu, mon amour?

NORA, *paniqué.* — Rien. Rien!

HUNTER, *ignorant complètement Alice.* — Nora, ne me laisse pas tomber... Je ne te

laisserai jamais tomber. Aucun secret ne devrait ruiner ta vie. Nous pouvons quitter ce club d’escrime, si tu veux, mais... restons ensemble. Je t’en prie. (*Il s’approche de Nora.*) Je t’aime, Nora. Je t’aime...

Nora recule un peu, gêné et apeuré. Hunter le réconforte et l’embrasse.

ALICE, *complètement déboussolée*. — Voici donc le visage de la vérité...

NORA. — C’est un visage fumant et rougissant de honte, Alice. Comprends-moi, je ne puis accepter ma vie si facilement...

ALICE, *calmement*. — Je suis fâchée, mais... Je ne ressens aucune bourrée d’émotions. Je suis... émue, dirait-on.

HUNTER. — Reviens me voir après t’être expliqué avec cette fille. Tu en es capable, maintenant. Ne me déçois plus, Nora.

NORA. — Ou... Ouais...

Hunter quitte la scène.
ALICE*, se rapprochant de Nora en esquissant un sourire.* — Alors, qu’est-ce que c’est que cette histoire? Tu ne m’avais

pas dit que tu aimais ton équipier... ou que tu aimais les garçons. Ou même que cette école supportait un club d’escrime.

NORA. — Eh, bien... Pour commencer, disons qu’il n’y a jamais eu de « club d’escrime » dans cette école...

FIN



BON! Enfin, j'ai réussi à me faufiler quelque part d'AUTRE que cette pièce dans laquelle l'effrayant tentait de trouver un raccourci à travers lequel il pourrait venir me tuer. Dire que cet imbécile irrationnel et sans cœur est Archipelago sous une coquille surommée « Watchman ». Je parierais qu'il écrit un journal intime pour se défouler.[56] Je me trouve dans une espèce d'entrepôt. Tout est gris, ici. Je... Pourquoi ai-je l'impression d'écrire? Je suis littéralement en train de marcher, tout seul, et... Non. Alex l'artistique se tient derrière moi, comme un fantôme. Au fur et à mesure que ma pensée se développe et creuse mes idées, je vois s'inscrire sur le corps nu et blanc d'Alex toutes les choses que je me suis dites. Il flotte par-dessus moi, comme une hantise. Il me regarde, attendant toujours plus de mots de ma part. Ils viennent, encore et encore. Alex s'emplit de lignes noires, comme une feuille blanche. Il est blanc. Je ne vois que les formes distinctes de ses muscles. Cela me donne envie de dessiner son anatomie, ma propre anatomie. Hélas, je suis en pleine

[56] C'est, comme je le découvrirai plus tard, le cas.

fuite. Je ne puis guère m’arrêter pour dessiner ; je n’ai pas de papier, de toute manière. Alex a les cheveux aussi blonds que d’habitude, mais... ils brillent, ici. Ils ne créent aucune lumière ambiante, ils me percent seulement les yeux d’un halo de lumière dédoublé dans mes lunettes. Où est Côté? Le philosophe Côté? Peu importe... Je me cache derrière une grosse boîte blanche, comme d’un bois peinturé, mais trop lisse et parfait pour imiter un bois réel : c’est du métal. Est-ce du métal? Peu importe. J’ai froid. J’entends des choses articuler, des engrenages bouger et des cliquetis multiples, de plusieurs tonalités. Je me demande si le Watchman me suit. Les pas que j’entends me donnent froid dans le dos. J’entends aussi des espèces de bruits dégoutants. Je ne veux même pas savoir d’où ils viennent. Néanmoins, je sais que je me trouve dans la pièce où tout se joue ; je dois sortir d’ici. Je dois... fuir le Watchman. J’entends les bruits de pas se rapprocher de moi. Alex me fait une tendre étreinte. Je ressens une froideur qui me revigore. Pourquoi Alex ne parle-t-il plus? Est-ce désormais un simple objet, un animal froid, ou un être surréel? Je sors de ma cachette.

Je me relève et me retrouve nez à nez avec le Watchman. Ou, enfin, je suis à peine à la

hauteur de ses épaules du bout de mes pieds...

Edmond Chapelle croyait en l'avenir. Il avait envoyé sa meilleure élève, soit Jérémiah, libérer la planète. Assis à sa modeste place, dans le conseil des « Humains de la Terre », il joignait ses mains comme en prière. Il zieuta autour de lui, et trouva que la scène ressemblait à l'iconique souper de Mont-Royal, là où tout s'effondra et où la légende de ce roman même naquit. C'étaient alors de vieilles légendes, de telles histoires. Néanmoins, lui et ses confrères formaient une joyeuse bande de camarades ; ils savaient quoi faire dans quelles situations. D'un, ils avaient financé et aidé intensément des géants exemplaires, selon eux-mêmes. L'élite présente vivait dans le gigantesque tour de Dolmis, désormais nommée « Dolmis » puisque son ampleur couvrait toute la ville. Edmond Chapelle et ses fidèles collègues reprenaient l'ordre de l'histoire : ils savaient que la figure du Père qui régnait sur la gigantesque tour Dolmis s'avérait visiblement biaisée, ou tout simplement corrompue.

— Vous savez, si vous suiviez une religion, on vous surnommerait « père Chapelle », ou « père Edmond ».

— En effet, répondit-on à Bleuette. Si j'étais sans politiques...

— Je préfère ne pas imaginer, dit Pierrot Pierlot-Pierpont. Il fit klaxonner son nez, puis bougea la tête de droite à gauche rapidement ; il était déguisé en clown, car c'était Pierlot-Pierpont en politique (et donc avec un nom plus long parce que ça donnait une allure plus officielle), mais il n'en demeurait pas moindrement un Pierrot.

— Noi devrions parler de ce bougre, plutôt, chi reposait dans notre salle di rencontra al restaurant hebdomadaire.

— Je suppose que tu as raison, Gianluca.

— Nous devrions aller le chercher, héhé, peut-être le recruter. Il s'est lié d'amitié avec un Titan (Ourbos), après tout. Pouet-pouet.

— E un certain Fagiolo.

— Nous ne voulons pas le recruter! Nous voulons le sauver! s'exclama Edmond Chapelle. Rappelez-vous que personne ne joint réellement un groupe sans son plein gré.

— Sì, ma...

— Pas de « mais »!

— Pouet-pouet?

— Ah, ce clown m'énerve un peu!

— Pierlot-Pierpont, c'est mon nom!

Il couina encore, mais Bleuette mima un coup de poing vers son nez. Le Pierrot s'agita dans une explosion de cris rauques et tous se mirent à rire. Bleuette caressa le pompon de la tenue clownesque comme pour calmer un chien.

— S'il avait una flora qui giclait, ce serait très sensuale.

— Ah, Gianluca! Petit freluquet! Oh, oh, oh! Pouet-pouet.

La table était composé d'environ une dizaine de personnes. C'était un très long meuble, probablement manufacturé par

une compagnie bâtie sur un héritage très artisan, mais modernisé, et donc concis et concret ; simpliste et décis. Peu importe ce que cela signifiait, en bref, tous ceux qui s'y asseyaient formaient les plus importants humains de l'extérieur : ils contrôlaient les Titans. Enfin, certains.

— La fabuleuse Caurantine a inventé la religion moderne, pouet. C'est une grande femme. Svelte, grande, et elle a les cheveux blancs. Pouet. Même si elle est plus une enfant qu'une adulte. Le parti du Tartare a été créé par son autre adorateur : il se nomme Quatre-Cœurs.

— Bon cours d'histoire, le clown, dit Bleuette. Bon. Alors. Comment fait-on pour aller pêcher ce jeune homme? Personnellement, il ne me plaît pas de devoir aller chercher qui que ce soit aujourd'hui. Je veux... dormir. Et... manger. Je crois que je vais rentrer chez moi.

D'habitude, Bleuette n'était pas la première à parler, mais cette particularité prouvait justement sa fatigue. Gianluca fredonnait une petite chanson, calmement. Sa sérénité ne collait pas à l'air jovial de la chanson.

— Nous devrions tirer les volontaires aux cartes, suggéra Pierrot.

— Ah, non! Ça, je ne veux pas! se plaignit Bleuette. Ça finit toujours mal.

— C’est ça, c’est ça, dit Gianluca. Vas-y, Pierrot. Tire tes cartes et trouve-nous un système qui décidera de ceux qui iront chercher le jeune homme aux étages inférieurs.

La majorité fut d’accord. Les gens ne se sentaient pas particulièrement motivés ou unis en ce jour. Pierrot expliqua un système de tirage au sort extrêmement compliqué à tout le monde, y compris à M. Chapelle. Finalement, Pierrot avait truqué le système d’avance et tira deux cartes « Joker » de son paquet, et un as de cœur.

— Je suis l’as des sentiments, j’accorderai l’équipe la plus légitime pour partir d’ici en toute harmonie.

— Bon! Le voilà qui décide de tout! Faites quelque chose, monsieur Chapelle! s'exclama Bleuette.

— Non, ma fille. Nous saurons son choix, et puis ce sera tout.

— Stupido.

— Je choisis Gianluca et Bleuette.

Rires dans la salle. Le clown avait fait une atroce stupidité, mais elle était rigolote, au fond. Et puis, bon, il supporterait les plaintes des gens parce que c’était un Pierrot et qu’il était si triste que c’en était ridicule de premier abord.

Quelques minutes plus tard, et déjà, les trois aventuriers de la Tour Dolmis se trouvaient dans un ascenseur géant, du type à laisser assez de place pour une vingtaine de personnes se reposer à plat ventre sans encombre. Mais seulement Pierrot se reposait stupidement à plat ventre. Les deux autres, non.

— POUET-POUET.

— ARRÊTA DA DIRE POUET-POUET!

— ARRÊTE DE LUI DIRE QUOI DIRE!

L’ascenseur tomba rapidement. La lumière coupa à quelques reprises.

— Rassurante! Si la cosa tombe jusqu’en bas, c’est la morte, fit Gianluca, boutonnant et déboutonnant une des manches de sa chemise.

— POUET-POUET!

Ils sortirent de l’ascenseur. Ils tombèrent nez à nez avec une véritable usine grise ou blanchâtre. Des robots travaillaient harmonieusement avec des humains épuisés, et parfois même d’autres créatures insolites.

— Oui, bozo. La morte. Ah, là, là...

— Eh. Les amis. Nous devrions nous séparer pour fouiller.

— Bonne idée. Je pars avec *Scooby*, dit Pierrot.

— « *Scooby* »?

— Peu importe, conclut Gianluca. Il a beau m’appeler comme il veut, il demeurera toujours le clown de la bande.

— Bon. Eh, ben... Je ne m’attendais pas à me retrouver seule en ordonnant la séparation de notre trio. Mais bon. Je peux me débrouiller seule, dans mes mauvaises journées...

Pierrot savait éperdument qu’il énerverait Gianluca, alors il fit plusieurs « pouets » afin de se faire bannir du duo. Il partit en solo escalader des boîtes...



AHHHHH!

PAPAPAPAPAPAPAW! PAW-PAW![57]

(Multiples hurlements de la mort qui tue.)

AAAAHHHHHHHH!!!

(Pas de course méga-pressés. Silence. Bruit de pas qui s'approchent rapidement.)

IHHHHHHHHHHHHHH!

(Bruits des écroulements des boîtes qui traînaient autour du champ de bataille.)

JE VEUX PAS MOURIR! PAS AUJOURD'HUI!

RATATATATATATATATATATATATA!!!

Mange ça, sale GUEUX! AHAHAHA!

(Bruits de boîtes métalliques qui partent dans tous les sens.)

[57] Alex protège Alex Côté en mitraillant les mots pensés, comme des balles, sur le Watchman.

POUEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEET!

(Bruit de clown qui couine en rebondissant plusieurs fois au sol après sa chute des boîtes les plus élevées du gigantesque entrepôt.)

Qu’est-ce?!



Bonjour, M. Chapelle,

La direction de cet établissement effectue cette adresse formelle et solennelle à votre parti et surtout à vous-même afin d'alerter au propos des pertes de l'établissement qui furent causées hier. Voyez-vous, nous avons envoyé l'un de nos fonctionnaires à la recherche d'un criminel, un hors-la-loi immoral qui se doit d'être mis sous détention convenable, et votre parti sociopolitique a agi à l'encontre du fonctionnaire qui fut envoyé afin d'aider à la Loi.

Les deux principales entraves à la Loi dont votre parti est accusé sont :

Mise en danger du personnel de l'établissement Dolmis. (Loi 101)

Mise en danger du personnel employé à l'établissement par des actionnaires et compagnies liées à l'établissement de Dolmis. (Loi 21)

Conformément au code spécifique du district affecté par votre présence à l'étage numéro 418, non seulement l'indemnité au niveau strictement juridique de votre parti est atteinte, mais en plus, votre

comportement au niveau réglementaire face à la compagnie *Store and Biomassive Slugs Incorporated* est considéré comme infracteur.

Il reviendra à la compagnie elle-même de décider d'effectuer une poursuite contre vous ou de trouver un terrain d'entente avec votre parti au propos de ces viols de leur code clairement et strictement stipulé quant à tous ceux qui vont à l'étage numéro 418. Les chefs d'accusations présents élèvent des factures aux prix qui suivent :

Facture de 2,040 SBSI$ pour dédommagements de matériel corporatif.

Facture de 50,320 DAD$ de traitements hospitaliers requis aux employés blessés.

Facture de 9,000,000 DAD$ pour la mise en quarantaine du secteur où l'escargot biomassif destructeur fut libéré par M. Pierrot Pierlot-Pierpont (des preuves vidéo sont présentes).

Nous vous prions de consulter vos droits dans l'édition appropriée du *Code de Loi Dadaïstes conformément aux lois papales de Dada, le Papa ultime*. Vous

aurez à vous défendre de la compagnie plaidante en Cour d’ici les 10 prochains jours contre les chefs d’accusation portés étant donné votre affiliation au parti politique que vous-même représentez pleinement. Quant à vos accusations au niveau strictement gouvernemental, nous vous prions de nous livrer Alex Côté dans les plus brefs délais si vous voulez vous libérer de vos infractions illégales et immorales.

— Monsieur Père.



Un Alex en Artiste vers le romantisme

Il fut une fulgurante fois où la loi s'échappa, oui,

Elle tomba et les gens virent les rois dans leurs sueurs sous leurs couettes,

Et toutes Freluquettes Poupettes, de Tremblers et de dettes, s'Élançèrent des bras de leurs pères

Jusqu'aux solutions de la révolution.
Mais dites-moi, qui est, de quoi, bien ou mal?

Vous vous prenez sales, mais la propreté de la beauté n'est qu'un aparté sans aucune publicité ; où voyez-vous vos foules, du milieu dedans votre tête où tout s'écroule?

Le même qui condamnera Dieu vénèrera pourtant le peuple, rabat de ses mille feux à mine de rien d'égo ; oui, vous, vous ne voyez pas, sinon cachez bas votre égo, de peur d'attirer le malheur d'en haut. Le mal de l'heure, oui! Quelle Infinie Tragédie! Mais

voyons, vous vivrez, vous aussi! Ayez-en, de l'esprit!

Peu importe ce qu'est vraiment la vie : nous la peindrons en bleu pour la repeindre en rouge! Nous la peindrons en vert parce que c’est l’hiver! Nous la peindrons en jaune parce que vous avez les blues!

Allons, mes amis, n'abandonnez point l'envie ; pleurez pour votre vie! C'en deviendra une comédie!

LE CYCLE EST FINI! PASSONS À AUTRE CHOSE DANS L'INFINITÉ DE POSSIBILITÉS!

L'INFINIE TRAGÉDIE :

Romantisme Absurde

Introduction

Marie.

— Marie?

Elle... me projette une image. Je ne vois pas son visage, elle n'est pas là. Je ne la connais pas. Qui est-ce? Je suis isolé, dans une pièce sombre. Je ne possède pas beaucoup de temps pour m'expliquer. Je dois recharger les munitions d'Alex afin de pouvoir me défendre pendant que je suis encore seul. Les mots auxquels je pense s'inscrivent sur lui. Il lui en faut plus pour qu'il soit capable de les déverser sur nos ennemis potentiels. En gros, le parti politique du Tartare m'a pratiquement kidnappé et offert un refuge en même temps. Ils disent qu'ils veulent ma liberté et prendre le plus grand soin possible de ma personne, mais je... je ne sais plus quoi faire. Je ne savais plus, en fait. Depuis peu de temps, le parti m'a assigné à deux gardes du corps, des élèves de mon maître, qui s'appelle M. Stirner. Ce dernier est notre professeur, mais il le fait seulement parce qu'il est payé. Il possède le pouvoir de l'Unique et de sa Propriété, et il peut disparaître de la réalité. Il prétend que personne ne peut le trouver là où il va,

comme s'il allait en-dedans de lui-même. Je crois utiliser ce pouvoir en ce moment même, et les autres élèves tentent de le comprendre afin de disparaître en cas de grave danger, puisqu'on nous dit que le parti du Tartare est persécuté par Monsieur Père. Néanmoins, le problème est que... qu'une femme nommée Marie me rejoint même au plus profond de moi-même. Je me sens comme côtoyant un clone de moi-même, une personne toute autre mais qui me représente aussi, une âme sœur, une autre entité... mais aussi moi-même. M. Stirner ressent mon manque de concentration lors de ses enseignements, mais il n'est pas concerné par cela puisqu'il sera payé même s'il échoué son travail d'enseignement. Marie... Elle était debout, devant mon lit, hier... Nous dormions, chacun dans notre chambre d'Unique, mais mon ego fut atteint par une autre entité... C'était comme si le « Je pense, donc je suis » était devenu « nous pensons, donc nous sommes ». M. Stirner disait, après mes questions, que cela était impossible, que ce n'était qu'une idée, mais le problème est que mon ego se manifestait de façon plurielle, comme s'il existait un Cogito fantôme, une projection par moi-même d'un autre Cogito, mais à propos d'une personne

qui existerait déjà dans le monde physique. Et voilà que je rencontre Marie. Je le sais, je le sens. Marie. Je suis devant elle. Je pense à elle, et elle pense à moi. Elle cherche à retrouver Archipelago et je me dis « je devrai combattre Archipelago un jour ou un autre ». Je devrai maîtriser cet être, une partie de moi, le subconscient lui-même, peut-être. Je ne sais pas. Pas encore. J'ai l'impression d'être dément, mais une autre personne, dans la réalité, parle au vrai Alex Côté. Alex Côté parle vraiment avec une Marie, et Marie ressent vraiment tout cela. Elle ressent mes pensées, mes impressions, et nous partageons ces émotions... Ça n'est pas normal. Je me croyais seul, selon M. Stirner, mais... comment fait-elle?

×

Romantique et Absurde pour Marie

Voyez comment l'Amour assujettit le cœur.
Il agenouille les passions et bonheurs...
Il leur font subir toutes les ardeurs, malheurs.
En effet, l'Amour, j'en mourrais toute heure.
L'est cependant pour ressentir le plus vivant.
Le meilleur de moi, endehors comme dedans.
Je me sens, ma foi, dément, si, ma foi, plus grand.
Je triomphe de tous mes gérants et géants.
Marie, levez-moi, levez-moi hors de mon moi.
Marie, aimez-moi, aimez-moi hors de tout mois.
Genèse mienne, mettez-moi en haleine.
Mettez-moi en haleine la plus vie saine.
Voyez-vous, je vous adore jusqu'à ma mort.
Voyez-vous, je me battrai sans plus aucun sort.
Je mettrai mes Majuscules partout pour Vous.
Je visiterai le crépuscule en nous.
Je choisirai de ne jamais choisir pour vous.
Je dédierai orées et nuitées à nous.

Les nuits et ors passés, jamais les rois nous voient.
Les jours et ormes à nous-mêmes sont sans lois.
Ah, comme trop je respire, me sens vivre!
Inssuffle de jouirs mon corps non assez ivre!
Jamais je ne te quitterais, jamais, jamais!
Aime-moi, aime-moi et donne-moi tout toi!
Les larmes et pleurs me réconfortent, chaleurs.
Quand je me meurs, j'en suis sans mœurs autres, ma fleur.
C'est vous qui me donnez du cœur, oh oui, j'en meurs!
Mon passé ne m'est que boue, vous êtes partout.
Les réglages, vos adages, me rendent fou.
Oui, pour cette raison, j'écris encore, songe.
Les songes dans lesquels ma folie se plonge.
Elle extrait racines, fait des capucines.
Et haut et fort soit mon cœur en ma poitrine.
Tapis des rêves marins, capucins ma fin.
Tapis de lèvres ras mains, sans du teint malin.
Sang du teint malin, malin comme je t'aime!
Malin comme je m'erre dans l'air bohème!

Sains et satins, sein, bain de ma faim, aidez-moi!
Je me meurs pour une femme, je me meurs! Moi?
Ah! Non! Ah! Oui! Ah, Ah, à en passer la nuit!
N'en saurais-je donc pas plus m'exprimer comment?
Marie, vous et moi, comme de ces parfaits amants.
Marie, vous et moi, comme de parfaits gras enfants.
Soulons-nous comme, et que désirerez-vous?
Soyons comme nous, et que démenterez-vous?
Déshabillés du regard, il sera trop tard.
Désarmés et hagards, jusqu'où ira le noir?
Rassurés et enchantés de plaire.
Émancipation éphémère sans les airs.
Les airs ici sont ceux pour lesquels je vous veux.
Si Dieu existait il n'aurait pas raison.
Car vous êtes ma seule, unique chanson.
Je volerais la robe du monde plus beau.
Je la lui mettrais doucement, lui en priant trop.
Car elle est si modeste ; elle déteste!
La plus sage femme est la plus modeste.
Et enfin, j'arracherais sa belle robe.

Nue, au final, voilà bien une noble.
C'est à nu sa vraie tenue de beauté pure.
Et à cela, j'y crois un tantinet trop dur.
Elle est imparfaite, mais ainsi faite.
Marie, pour t'aimer, ne veut pas de défaite!
Aux abois, lorsque je me sens trop loin de toi.
Un, deux, trois, sur mes doigts, un, deux, trois, aime-moi.
Marie, la maison véritable de l'amour.

×

Ça y est. Nous y voici. Elle hésite. Marie hésite, et elle et moi sommes enfin avoués d'un certain amour certain. Mais personne ne savait qu'elle était avec un autre personnage complètement inconnu, en couple depuis déjà un an. Je lui ai répété mille fois le dilemme dans ma tête, mais aussi entre nos visions. Et désormais, je le répète encore comme je lui répèterais :

« Tu es l'événement déclencheur de ma vie depuis déjà tant de temps que je ne me rappelle plus de ce que j'écrivais, comment... »

« Et c'est justement ça qui me blesse, parce que tout ce que je fais c'est d'être égoïste, et y'a comme un paradoxe où je

t'aime, mais où je te laisse aussi choisir... ce qui engendre une attente interminable. »

« Mais, comme pour l'Infinie Tragédie, c'est justement cela que je trouve beau, ironiquement... »

— Mais... je crois vraiment en son amour, disait Marie.

— En effet ; il faut le comprendre, aussi.

— C'est cette croyance qui m'attache à lui. Et ça, c'est... égoïste.

— Est-ce le temps?

— Sûrement.

— Et pourtant tu es un amour et je ne suis pas du temps à mes yeux. Je... me sentirais vide, sinon.

— Mais j'ai tellement le goût d'être avec toi... physiquement, te voir... Je ne veux pas le tromper. Je dois choisir. Je dois choisir, mais je ne dois pas me presser.

— Mais... est-ce qu'au final, tu fais une décision?

— Je ne veux pas le perdre.

— Je ne peux pas dire que je te comprends vraiment. En tout cas, et je m'excuse si je suis brutal, tu auras eu de bons souvenirs avec lui.

— J'aime vraiment ton honnêteté.

— C'est parce que je te veux, je veux t'aimer et ne pas me sentir mal, que je suis honnête.

— ...

— Et c'est justement cela qui me blesse, parce que tout ce que je fais, c'est d'être égoïste, et y'a comme un paradoxe où je t'aime, mais te laisse choisir.

J'ai déjà tout abandonné. Je suis prêt à tout. Je vis à l'intérieur du livre. Ah, retourne un poignard dans mon cœur et tue-moi tout de suite! Ah, non... Je ne peux pas vivre comme ça, car tout recommence, et recommence...

— Et c'en devient une comédie. Enfin, selon mon appropriation de la situation, c'est une vraie farce.

— M. Stirner?

— Exact. Tu lui as parlé suffisamment longtemps, à cette...

— Cette...?

— Peu importe. Tu ne comprends pas tous les principes de l'égoïsme. Tu devrais les comprendre ; tu les comprenais. Tu parviens à t'isoler, donc en voilà, une belle preuve. Je ne comprends tout simplement pas pourquoi tu t'attaches à une idée comme une enclume à un bateau : cette jeune femme est ta propriété, tout est ta propriété. Tu es l'homme libre, l'ultime, l'unique. Je ne comprends pas ton raisonnement, mais tu es mon objet selon mon propre égo. Ainsi, il ne me dérange point de jouer avec toi et de t'aider ou de te nuire dans cette situation, tant que je fasse comme bon me semble, à mon avantage. Donc, comme j'allais le dire : tu devrais faire comme moi. Tu devrais être un parfait égoïste. Mais bon, tu es ma propriété, et peu m'importe ta compréhension de moi-même.

— Donc...

— Donc, tout ce que je dis, c'est que tu te laisses posséder par Marie. Tu la possèdes à une certaine extension, mais tu t'abandonnes à des émotions, des imperfections, des petits détails critiques : Marie te possède! Marie... te... possède!

Penses-y. Peu importe où tu iras, elle sera là. Peu importe qui tu seras, tu incarneras une enclume ruinant son trajet comme un bateau amarré, et elle, elle te traînera partout comme un petit canard tremblant, tu te cogneras partout, tu te noieras dans tes eaux troubles, quand en vérité, tu n'es qu'un canard dans sa propre marre qui décide de se rentrer la tête dans l'eau et de se noyer par croyance au lieu de se laisser flotter sur le lac. C'est ton lac ; tout est ta propriété.

×

Je suis dans la douche, seul. Les gouttes me touchent toutes, chacune seule. Leur harmonie et la façon dont elles s'entremêlent n'est qu'illusion perverse, car je sens chaque picotement dans ma gorge, chaque picotement de la vapeur. Je sens mon haleine. Elle sent bon. C'est... Marie. Je le sens. Je me perturbe, mais je suis seul. Je commence à toucher mon avant-bras gauche, je le tâte pour vérifier que j'existe vraiment. Je m'assois dans le minuscule coin de la douche, un coin froid d'où la lave me brûle, goutte à goutte. J'ouvre les paupières brusquement, les yeux

transpercés par la brume asphyxiante, puis je respire encore et encore. Ça sent si bon... Je repose ma tête contre le mur. L'eau me caresse soudainement le derrière de l'oreille. Non pas les gouttes, mais l'eau. Comme si un tout dépassait l'unité. J'entends ses murmures dans mon oreille. Je sursaute peu à peu, surpris. Je... mords ma jambe, ne sachant plus trop quoi faire. En fait, je la mordille, je mordille mon genou, encore caché, recroquevillé. Je regarde cette même jambe, puis la flatte comme on flatte un animal qui se tient à nos côtés. Je l'observe silencieusement. Quand cette jambe mourra, mourrai-je? Pourquoi suis-je en vie? Je souris. Je me sens... vivant. Je sens chaque haleine sortir de ma bouche telle un battement arrivant et repartant du cœur. L'odeur... Quelle est-elle? Suis-je fou? Sans doute ; les écrivains sont tous fous, à ce qu'on dit. Mais qui est « on »? J'ai une grande difficulté à comprendre la vie. Je lève la tête, placé pour ne pas me faire brusquer de gouttes d'eau aux yeux. J'observe le torrent de la douche. Une telle puissance... Papa dort juste à côté. Maman dort dans le sous-sol. Ma sœur est éveillée quelque part dans la maison. Il se fait tard, je n'ai finalement rien mangé ; je ne me sentais pas propice.

Marie... Que puis-je faire? *Let It Be*. Les *Beatles* chantent... Je repense à Archipelago, qui titubait dans le bar pendant que les Lovers jouaient leur mélodie. « ...*Mother Mary comes to me*... » Je fige sur place. Je regarde mon téléphone, puis aux alentours, pour voir si M. Stirner et ses élèves ne se sont pas réveillés. Je suis dans un pyjama bleu, le téléphone à la main, avec la douce, ferme, mais merveilleuse voix de Paul Mccartney, qui s'élance et balance entre chorale et poésie. Je souris encore, imperturbable. La chanson est déjà finie. Je réveille M. Stirner, qui peut être nu. Il se gratte la tête et grommelle, mais il ne m'aurait pas apparu s'il n'avait pas voulu apparaître devant moi, selon son propre intérêt. Un égo mystérieux le motive, et mieux vaut ne pas questionner cela.

— Monsieur.

— Oui?

— J'ai halluciné la vraie vie... J'ai vu M. Papa, le vrai. Et Mme Maman, même. Et... une autre personne, une personne hors du commun.

— Était-ce Marie? L'as-tu véritablement vue de tes yeux? Où te voyais-tu?

Son sérieux lui était venu très rapidement.

— Je... Euh... Oui, je l'ai vue. Enfin, non. J'ai plutôt senti Marie. Elle veut me voir. Elle veut me rencontrer, me parler, tenir ma main, même. Mais... l'autre fille que j'ai vue faisait partie de ma famille.

— Quelle histoire... Je ne sais pas trop comment interpréter tout cela. Et le lieu? Quel était le lieu? Ce peut être important pour localiser M. Père.

— Oui, bon... Euh... On ne vous paie pas pour rien, haha.

— Parle.

— Nous étions dans une maison de Dolmis, avant l'Apocalypse, avant Archipelago, avant plein de choses.

— Et comment vois-tu la situation?

— Je ne sais pas trop... Honnêtement, M. Stirner, j'ai plutôt envie de rencontrer Marie. Et non pas M. Père. J'ai senti la

présence de M. Papa, après tout. Je ne le croyais plus existant.

— C'est mauvais signe.

— Quoi?!

— C'est mauvais signe ; il faut localiser Monsieur PÈRE, pas un vulgaire petit papa tout innocent...

— Mais...

— À moins que...! À moins qu'il se cache à un étage ressemblant à ton souvenir, dans cette tour... Il pourrait peut-être imiter le M. Papa auquel tu te réfères afin d'alimenter son énergie négative : c'est comme un mal qui nécessite un bien pour vraiment s'appeler « un mal ».

En tout cas, on ne pouvait pas traiter M. Stirner d'idiot. Il déduisait avec servilité et intensité respectables, pour un égoïste.

— Bon, dit M. Stirner en laissant sa tête tomber sur son oreiller, te reste-t-il des munitions?

— Des mu... mu...

— Des munitions, des mots! As-tu encore la présence du fantôme Alex

l'artistique qui te suit? Tu sais, celui qui peut littéralement mitrailler des mots?

Son ton sarcastique pointait ma maladresse finement.

— Euh... Je... Non.

— Quoi?! Ne viens pas me dire que...

— Oui. C'est Marie qui l'a. J'en suis convaincu.

— Bordel de merde! Et si elle travaillait pour cette merde matérialiste de M. Père, hein? Tu y as pensé, à ça?

— Non, je crois plutôt que...

— Toi, tu crois au pire : M. Papa, ou, « une idée »! C'est encore pire, un idéaliste! Ce n'est rien! Tes émotions, Alex, ce ne sont pas réellement toi! Ce sont des spectres, de mauvais esprits que tu possèdes, des idées, comme Alex l'arme qui tire les mots!

Je me sentis blessé, mais j'acquiesçai. Après tout, M. Stirner n'avait pas besoin de me comprendre pour me posséder... et je n'avais pas besoin de lui plaire pour le posséder. En vérité, M. Stirner oubliait peut-être quelque chose. L'égo...

était-ce réellement la chose qu'il contrôlait? Qu'est-ce qui prouvait que ça n'était pas une illusion elle-même? Et si le concept de l'unique et de sa propriété, du M. Stirner original, n'était pas vrai? Comment peut-on ne pas supposer de cela que ça n'est qu'une idée aussi, qui peut prendre le monopole injuste des vies autant que l'idéalisme ou le matérialisme?

Je me couche dans le lit en pyjama. Sur les couvertures et l'oreiller, par-dessus tout excepté l'air frais qui paresse tout autour de moi, dans cette chambre de motel. Je ferme les yeux, le visage de porcelaine, conservé par des mains d'argile, de Marie, qui me garde en attendant de se rendre jusqu'à moi. J'entends ses pas, des centaines et des centaines de doux gongs à l'horizon, qui m'aident à dormir.

L'air frais de l'hôtel me fait sourire. Je ne crois pas qu'il y ait d'insectes cachés ici, même si le tout est de piètre qualité. M. Stirner choisit bien ses coupures économiques. Est-ce que je balbutierai devant Marie? Est-ce que ses cheveux seront de la même couleur que je les perçois? Sera-t-elle enjouée ce jour venu où nous nous verrons? Timide? Serai-je timide? Je pense que oui, mais je ne sais pas si

j'agirai en extraverti ou en introverti. Ou les deux. De quoi parlera-t-on...? Nous... pourrions parler du soleil. Elle a un... beau visage... vous savez... Je... l'imagine... rire... parfois... Jouent... ukulélés... parasols... déployés... sourires... brillants... éclats... lueur...

Marie... Rassure-moi... Fais-moi une tragédie. Connais-tu tes limites corporelles? Je connais mes limites sensorielles. Je... t'aime tant. Et pourtant, c'est une tragédie... Ta peau, je veux la toucher. La fleur de tes doigts. Les caresses de tes yeux. Je me sens évanoui, engourdi, comme flottant à travers l'irréel. Je ne comprends pas pourquoi, mais l'envie de pleurer me vient sans cesse. Tu es mon seul remède à la solitude... Je ne veux pas mourir hors de tes bras. Je ne veux pas vivre sans toi. Je ne peux pas vivre éternellement à ton sein, seuls ensembles. Pourtant... je ressens un pressentiment. Sais-tu lequel? Une infinité de possibilités, une infinité de ratées... Une larme charmante me rejoint. Je te vois en rêve, encore assuré de ne pas exister. Marie... Attends. Tu es absurde! Marie, tu es absurde... il te manque un nom. Je le connais, mais personne d'autre ne le lira. Nous saurons duquel il s'agit, ensemble. Cela demeurera notre blague. Il faut la

comédie pour contraster à la tragédie de ton nom. Sinon, ton deuxième nom cache en vérité une tragédie derrière ce si beau sourire... Non. Je ne dois pas penser ainsi... Pourtant! Marie, levez-moi... Marie, élevez-moi... Marie, descendez-moi jusqu'à la mort des soucis, là où tout s'oublie.

L'amour est-il un idéal? Il fane, fane avec la mort. Les morts vivent éternellement. Je ne suis pas envie de mourir. Je ne suis pas la tragédie. Je suis moi. Tu es toi. Nous sommes... quelque chose de plus grand que tout cela. Marie, il ne faut pas que l'on nous oublie. À chaque fois que je pleurerai dans le néant, à chaque fois que je rirai dans le vide, je penserai à l'amour que je te dois et que je dois à l'humanité. Nous possédons un seul et unique cœur, alors il est de mon devoir d'écrire au rythme qu'on m'a insufflé dès même ma naissance. Non, Marie, non... On se... On se chamaille, on se bataille... L'humanité n'a pas tout le cœur, ce n'est qu'un concept primaire, et nous, des animaux... Et pourtant! Nous agonisons d'une manière si belle. Je sens la souffrance, je ressens une hémorragie interne, dans mon cœur, et je me sens saoulé par les baisers et décombres de l'Histoire... Nous sommes, véritablement, misérables. Nous sommes des misérables,

multipliés par des vecteurs sans cesse croissant, de long en large, tout droit, tout loin de l'horizon... et mon cœur, mein hart se brise... Je ressens une passivité dans la cruauté, une intention soudaine... Une intention brisée en mille morceaux par la réalité. Je me sens en vie, reflété par des centaines de milliers de yeux doux et clos, des échos par milliers, des vagues de tendresses et de maladresses... Marie, est-ce que je me noie? Suis-je en train de me noyer. Je t'en prie... prends ma main. Je t'en prie.

« As-tu ressenti tout cela pour vrai? »

Tu es intelligente, et tu possèdes une beauté sans ton intelligence, et tu possèdes mon âme sans rien.

Je ne sais pas plus que toi pourquoi je peux agir de telle ou telle façon, mais, dis-moi... le sais-tu plus pour toi-même?

Crois-moi

Croix-moi de croix à boire,
Croix noire en ébène,
Et ton visage de porcelaine,
Que la haine s'amène

Car je suis prêt à choir,
Tel un lac las, crois à boire,
Mon eau n'est que sereine,
Et toi, la reine

Crois-moi de bois à foires,
Feux dans le plus grand noir,
Duquel nous pouvons nous voir,
Mais nous toucher avec peine.

Je ne peux pas, avoir,
Je ne peux pas, devoir,
Je ne peux pas, falloir.
Mes trois soldats, il faut me croire.

Je me réveille. Je prends conscience. Je suis égoïste.

Chapitre premier

Le Far-Est. Stirner m'emmèna là-bas et me largua au beau milieu de... nulle part?

Nous y étions arrivés : l'Est du pays. Le territoire d'un Roi-Philosophe. C'était l'Angleterre de l'Union Angleterre-France. Néanmoins, la renaissance de l'homme à travers le continent ne suivait pas un rythme régulier. Peu importe les dates et faits historiques. 1800, cœur plein battant, mais ignorions que 1600 habitait en quelque sorte la région...

— Alors, M. Stirner... c'est la fin pour vous?

— De mon voyage jusqu'ici, oui. Pour vous, oui. Mais vous êtes ma propriété. Bref... Je vous souhaite seulement la bonne heure, espérant que vous en soyez heureux.

— Oh, mais moi de même, monsieur. Moi de même.

Il se retourna. Les deux gardes du corps acquiescèrent, puis vinrent vers moi. Stirner garda le dos tourné.

— Vous manquerez beaucoup de choses, vous savez? À Dolmis, les gens vont vous manquer. Et puis, fuir M. Père n'est qu'une question de temps. De plus, vous abandonnez Archipelago, qui est enfermé comme un poussin fragile dans la coquille du Watchman, sa forme la plus destructrice. Et, finalement, le parti du Tartare a dû payer cher pour la destruction de l'étage que votre présence a causé.

— Oui.

— Sans compter que le parti du Tartare comptait des traîtres... Un certain Gianluca et une certaine Bleuette, de plus que d'autres aussi, ont fui le parti afin de rejoindre le parti des Travailleurs, un parti de Titans qui se revendiquent comme égaux aux humains. Ils nous trouvent oppressants, ils veulent abolir l'espace entre la classe ouvrière de Dolmis et la classe des habitants normaux de la tour Dolmis. Une guerre se prépare. Vous voudriez la manquer, je suppose.

— Certainement!

— Pierrot Pierlot-Pierpont fut kidnappé, puis ses deux traîtres le conduirent au cerveau de l'opération : Quatre-Cœurs. Il cherche une certaine « Caurantine ». Et il compte ordonner à tous ses Titans de foncer tout droit sur la tour de Dolmis.

— Auparavant, j'ai le pressentiment qu'on l'appelait « Tour de Mont-Royal »...

— Peu importe ; il n'y ni mont, ni royauté à Dolmis : seulement M. Père.

— Ce doit être pour cette raison que je fuis.

— Certes. Et peu m'importe vos raisons personnels. Je serai payé par le parti du Tartare, puis je m'en irai. D'ailleurs, je ne sais pas pourquoi ils souhaitent vous garder si isolé de tous. Peut-être par rébellion oligarque contre M. Père. Peut-être pour empêcher le parti des Travailleurs de gagner quoi que ce soit de neuf.

— Peut-être est-ce parce que je suis l'auteur de toute cette fantaisie.

— Peu importe. Suivez vos fantaisies égoïstes ; je suis les miennes. Nos chemins se séparent... Bonne chance pour survivre.

— Vous aussi.

Il partit, mais pas complètement.

— Ah, j'avais oublié une chose.

— Quoi donc?

— Et... ne vous laissez pas vous faire marcher sur les pieds. Je peux sembler malhonnête ou frauduleux pour les illusoires, mais moi, je sais que l'essentiel est la survie. Nous devons tous survivre. Survivez, monsieur Côté. Je ne veux pas le mal.

— Ni le bien.

— Bingo. Je ne veux que moi-même, et vous, que vous-même.

— Je tiens à différer.

— ...Tant que vous survivez, peu importe. Et au final, je ne veux que parler. Le trajet du retour sera long et solitaire, M. Côté.

— Bonne chance...

— Les gardes du corps vous accompagneront jusqu'à une taverne. Ils vous donneront le strict nécessaire afin de commencer une vie nouvelle... et puis, entre nous deux, sachez qu'ici, tout diffère. Les lois narratives changent de temps à autre, selon les frontières et cetera...

— Oui, oui, M. Stirner. Vous avez été un professeur exemplaire, que ce soit pour le bien ou le mal.

— Que d'illusions, des fantômes! Ce sont des concepts illusoires, M. Côté. Au revoir...

— Au revoir!

Il partit. Les deux gardes du corps me forcèrent presque à les suivre. À vrai dire, je me sentais comme un enfant sous tutelle depuis longtemps déjà. Je me sentais attristé par ma nouvelle désillusion, soit que Dolmis n'était qu'une tour. Et, enfin, en fait, je ne voulais que changer d'air, mais rester. Tragique, je sais.

— Nous devons vous apprendre quelques petites précisions, dit le garde du

corps le plus grand des deux, bien qu'ils fussent tous deux de taille plus large à ma personne. Au nord d'ici se trouve la côte d'Italie. Au nord-est, c'est la Germanie. À l'est, c'est encore l'union Angleterre-France, mais tout à l'est, c'est l'Angleterre conservatrice, contrairement à l'autre extrémité. Si on continue après... ce n'est que désert. Personne n'a jamais vraiment traversé le désert depuis... longtemps. Pas depuis l'apocalypse, non plus. Il est si arride, si sec... Il recèle d'anomalies, d'ailleurs. À ce qu'il paraît, les peuples qui vivent à la suite de ce désert s'éteignirent après l'apocalypse.

— D'accord...

Je marchais calmement pendant qu'il m'expliquait tout cela. Nous entrâmes dans la taverne que je présumais comme notre destination évidente. Il n'y avait plus un chat depuis des lustres, alors voir une taverne, au beau milieu de prairies innombrables, me faisait un peu peur. Devais-je vivre en tant que barman? Servant? J'allais faire ce que je voulais, mais je voulais voir ce qui allait se passer. Nous entrâmes, donc, et je m'assieds à une

banquette avec les deux gardes, chacun me côtoyant. Le barman, dans la salle qui était à peine pleine, souriait.

— Les clients se montrent de plus en plus nombreux, ces times-ci. J'ignore why! dit l'homme moustachu.

— Ce sera deux demi-litres, monsieur.

— You mean pints of beer?

— Oui.

Je frissonnai. Mon livre s'écrivait en français, pas en Anglais. Allais-je côtoyer des Anglais et ruiner la belle langue de mon roman?

— Je suis pleased de vous rencontrer, sirs. Comment la soirée's going?

— Nous venions vous porter ce « young lad, mate ».

Les yeux du barman s'illuminèrent.

— Tôt? Si tôt! So tôt! Oh, whatever. Just promenez-vous ou buvez un little peu, puis je vous rejoin dans un little peu. Je must me préparer à la soirée du bar.

— Très bien.

Le bar semblait pourtant vide. Nous avions traversé de vastes prairies vides! Rien autour! Enfin, bon, il y avait des fermes, des châteaux et des royaumes de fermes étranges au sud, mais peu importe. L'Espagne se trouvait au sud, et ça, les gardes ne l'avaient pas mentionné puisqu'ils savaient sans doute qu'une guerre courait les rumeurs. Peu importe. J'étais dans l'Angleterre de l'Angleterre-France, désormais. Peut-être allais-je pouvoir visiter les petites îles de l'Italie ou même la Germanie, plus tard. L'idée d'un futur voyage vers le nord me plaisait largement. Peut-être allais-je finir mes jours là-bas, tout tranquille?

Le temps passa. Il se mit à faire de plus en plus noir. La lune venue, il commença réellement à faire nuit. L'été était donc dans son plein battant, ou du moins, je pouvais le supposer.

— Nous vous quittons, monsieur Côté. Bonne chance.

— Merci. Vous aussi, mercenaires.

Ils semblèrent rire sous la couette du terme que j'employais, mais peu importait. À quoi bon m'en soucier, désormais?

Les Lovers entrèrent dans la gigantesque barraque de bois presque vide. Ils se mirent à accorder leurs instruments, qui n'étaient plus modernes. L'un des membres s'adressa aux gens de la salle une fois que le groupe de musique fut bien installé sur scène (chacun des quatre sur un petit banc noir) : « We are The Lovers, from Loverpool, and we want to make this place a stop since we sang here a lot when we were first... »

J'arrêterai d'écouter le monsieur parler, car je n'étais pas sensé saisir l'anglais, la langue absurdement simple dans cette histoire. En vérité, je ne comprenais que l'anglais avec ma tête ; pas avec mon cœur.

— Well. Here we go, Cupids.

— Yay! dit la petite foule, qui s'amassait de plus en plus de participants au fur et à mesure que le temps s'écroulait de mes épaules.

— Je peux vous prendre un verre? demandai-je au barman occupé.

— Pardon me, sir?

— Un verre. A glass. D'alcool.

— Oh, you mean a glass of alcohol? Um, sure, yeah.

— Super.

La musique des Lovers jouait paisiblement dans le bar. Plus le temps passait, plus je sentais le doux parfum de l'alcool anglais me geler le palais. Plus le temps passa, plus les Lovers me bercèrent les oreilles. Tout d'un coup, je me rendis compte que le bar était rempli. En fait, c'est lorsqu'on tamisa la lumière (faites surtout par des lampes à l'huile) que je remarquai qu'il se cachait dans la noirceur des centaines de personnes. Un des membres du groupe de musique commença à jouer un solo pendant que ses confrères sirotaient du thé. J'arrivais à peine à garder les yeux ouverts, mais un petit projecteur focussait mon attention sur la même chose que l'audience sculptait du regard. Le

chanteur, seul avec son instrument, itéra cette phrase :

« *When I find myself in times of trouble, Mother Mary comes to me... speaking words of wisdom ; let it be.* »

Mes yeux s'écarquillèrent. **MARIE.**

Chapitre deuxième

Je lisais les gros titres d'une gazette du coin : « INSURRECTION WAR EXPLODES IN DOLMIS! ALL OF FRANCE-BRITANNIA IS CALLED FOR CIVIL DUTY! » Je baissai le journal, puis levai le menton en soupirant. Assis sur mon banc, je n'allais pas changer grand-chose à l'écroulement de la tour. Et puis, au final, qui était M. Père? Les Titans pouvaient s'arranger entre eux-mêmes, les choses allaient couler comme le flot d'une rivière. De plus, je ne désirais pas participer à une guerre. Je me considérais comme un pacifiste. Un amoureux de la vie, en quelque sorte. Je ne savais pas exactement ce que j'aimais, mais je voulais aimer...

Les passants me regardaient occasionnellement. Je me souvins de ma propre apparence quelques fois : j'étais vêtu d'une tenue plutôt chic, pour un paysan. Parfois, j'avais peur qu'on me découvre et qu'on me tue, qui que ce soit. Je perçai la foule tel un aigle paranoïaque, un fantassin, plutôt, puis je me mordis la lèvre. Je croisai le regard d'une jeune femme. Elle me dévisagea, puis tourna le

menton. Je soupirai. Je... qu'étais-je? La main sur le front, je secouai le visage. La lueur du jour m'emplissait de fatigue, puis la foule me foulait l'esprit. Le journal... L'Angleterre, ça n'était pas comme la France. Et puis, la France, ça n'était pas Dolmis, non plus. J'allais m'ennuyer de...

Je sentis quelque chose. Un regard. Me frotter les cheveux, me toucher la cuisse. Me tâter le visage, m'empoigner les mains. Une coiffe de paysanne, des petits gants de satin. Une ombrelle, une robe... Elle étouffait sans doute, dans son attirail noir. Sa figure, blanche, n'avait pourtant absorbé aucune rougeur. Elle me fixait éperdument. Je sursautai lorsque je me tournai vers elle. Elle sursauta en me voyant sursauter. Je regardai mon journal, puis ma montre. Midi. Je me levai et partis, mine de rien. Était-on venu me...? Impossible. Enfin, non, mais bon. Sans doute était-ce une simple paysanne, sans inhérente mauvaise intention... Je marchais au cœur de la foule anglaise, mais j'entendais le français me suivre. Je remplis mon Alex de munitions.

— Your name? dit-elle, me tendant la main.

— Alexander, répondis-je à travers un swing de ma tasse de thé. Je buvais, elle me fixait encore.

Elle m'avait retrouvé. Dans un petit café. Seul. Au milieu d'une foule. Un café de midi, rempli comme une théière à un souper anglais. Je m'appelais « Alexander Jr. » sur mon passeport. Si on me demandait ce que « Jr. » signifiait, je devais ne pas répondre, selon les enseignements du barman auquel j'avais été désigné il y avait quelques jours de cela. Néanmoins, dans un cas d'urgence comme par exemple si la police m'interrogeait, je devais emmener ladite autorité dans un coin de rue et lui expliquer que j'étais le fils de M. Père. S'ils ne me croyaient pas, je devais leur prouver en évoquant Alex, qui était doté d'un recueil de toutes mes pensées. S'ils ne me croyaient toujours pas, alors on m'avait donné conseil de garder patience dans une cellule jusqu'à l'intervention du parti du Tartare, sinon, de cribler les limiers de balles. Il était donc facile pour moi de m'inquiéter dès que l'on m'abordait. J'étais

fils d'un dictateur ou un sage. Je préférais ne pas le mentionner. Mais la femme devant moi ne lisait pas mes pensées. Hah, elle ne pouvait même pas voter... pas que ce fut plus important que ça semblait l'être : avec le pouvoir du vote, qu'allions-nous faire de plus qu'une autre guerre? Le tout n'était qu'une drastique attente. Bref.

— I know what thou are.

— What?

— Thee shall followeth me. I require assistance from a man, you see.

Je ne me sentais pas à l'aise de la suivre, mais je la suivis quand même. Je savais ; il ne faut pas laisser l'agresseur emmener sa victime sur le second lieu de son plan mental d'un crime, mais je ne pouvais que suivre, comme un enfant dépourvu de réelle volonté. Après, qu'étais-je? Un réfugié? Un rescapé? Un immigré? Un condamné, damné? Si ma vie suivait le cours de la mort, alors je souhaitais que la mort s'empare de ma vie plutôt que de fuir. De plus, je ne me sentais pas intimidé par quelqu'un qui ne me touchait que du regard...

Elle retira son maquillage du visage, retira la peine de son haleine ; comme lasse, elle parla le français.

— Qui es-tu?

— Alexander.

— Non... Vous devez... me suivre...

Elle partit. Je ne pus la suivre. Jà, je me rendais compte de mon entourage : un petit quartier français, qui vendait des baguettes de pain. J'allai en acheter une, puisque le thé ne comblait point à ce point. Elle ne revint pas me voir. Afin de me consoler, pas de nouvelles étaient de bonnes nouvelles.

Je dansais. Était-ce Marie? Qui était Marie, de toute façon? Une vague impression, une vague impression. Alex me surveillait. C'était comme... un garde du corps. Je comptai sur toi, Alex. Moi, je devins Alexander, Alexander the Great, et personne ne m'atteignit de là où je me situais. Vous saviez, c'était cela, l'amour. C'était cette sensation, l'amour : ça vous donnait envie de vous serrer la poitrine et de soupirer légèrement, mais au final, ce

n'était qu'une crise cardiaque glorifiée. Je dansais la convulsion au milieu d'un ciel étoilé. Alex me tâtait le visage alors que je convulsais bizarrement, encore et encore sautillant par-dessus mon propre corps et écrasé par le sol à plusieurs occasions. Je paniquais, mais je ne paniquais plus. Vous savez, à force, tragédier... ça n'était ni drôle, ni triste. C'était d'un ennui fondamentalement noir. Le vide. Le vide me scrutait. Alex me fixa, me prit par le visage intensément alors que je bavais, à moitié mort, dehors, dans la noirceur. Alex... Allais-je...? Abandonner? Je mourrais... C'était cela, mourir! Mourrais-je? Ah! Ah! À l'aide! ALEX! AAAAAAHHHHH! Mes poings flottèrent dans tous les sens, mes doigts s'éparpillèrent dans de multiples directions. L'adrénaline de la mort me chevauchait. Si je ne mourais pas là, tout de suite, on irait me croire tel un pauvre fou au milieu de la petite cité, on allait m'enfermer, on allait me pendre en deux et, sinon, l'anxiété allait m'achever. Je ne savais plus comment réagir... Marie... Alex... AH! Je... Ah... Non... Mon cœur... me serre... Je sentis les os me peser sur le corps. J'allais être... un damné. Je vomis, relevé et appuyé contre un mur.

Alex me supportait comme un capitaine à bord d'un matelot qu'il ne devait pas abandonner... Je souriais, je me pliai sur mon propre ventre et expirai mon âme plusieurs fois. Que se passait-il? Mes mains. Le matin arrivait comme une explosion, le jour du futur se téléportait dans ma tête, et déjà, je me retrouvais dans l'armée. J'étais circonscription, j'étais soldat, j'étais idée. Marie. Marie. Marie... Je tuais des gens. J'avais tué des gens, beaucoup de gens, au cours de mon existence... Je me sentais sale, pas propre, tout déboussolé et en manque de soutien de quiconque que ce fut qui fut trop proche de moi pour s'éloigner. Puis, la nuit revint comme une coupe de secondes dans un verre de vin devant non pas rien. Alex me regardait sérieusement, muet comme il l'était depuis trop longtemps. Où diable se trouvait Côté? Je ne pensais pas à cette question... Je me reconvertis en meurtri et je me pliai sur moi-même une fois de plus, dans des tranches de boue, dans des espaces de villes désertes... Les Titans couraient dans les prés anglais, ce qui était très rigolo à voir lorsqu'on n'était pas dans l'idée de la guerre. La terre tremblait, je me sentais

secoué sans cesse par les vibrations, mais les autres autour de moi ne flanchaient pas. S'il y avait bien une chose qu'on ne pouvait pas reprocher aux Anglais, c'était bien qu'ils ne flanchaient jamais, même dans des moments désespérés. Je ne comprenais pas cela. Des morts, des restants de bras décapités, des restants de jambes détrônées... Je vis même une tête s'écrabouiller sous un géant pied. Les Titans. Les Titans, féroces, luttaient contre les Anglais. C'étaient des Titans non pas du Tartare, mais du front de libération des travailleurs. Le parti des Travailleurs, l'appellerai-je. Les Titans couraient dans tous les sens et se débattaient, nous secouaient, nous, les fourmis. Alex ne flanchait pas. Personne ne flanchait, excepté moi-même. Les Titans... Comment je les décrirais? Ce ne furent que des gens normaux. Ce furent des muscles, des organes, des cerveaux simples et braves, qui ne se laissaient pas effrayer lorsqu'ils croyaient aux idées des hommes. Sinon, qu'étaient-ils de plus? La taille ne dépassait pas les idées.

— Il me faut de la drogue! Il me FAUT DE LA DROGUE MÉDECINALE!

Mon sergent me claqua le visage contre sa porte de main, portant son fusil.

— IDIOT! TU N'ES MÊME PAS BLESSÉ! TU ES NOTRE MEILLEUR SOLDAT, REGARDE-TOI!

Je mitraillais les Titans avec peur, mais je les tuais. J'en avais fait tomber plusieurs, oui. Mais la peur... Le Titan qui s'écroulait élevait une âme, une âme qui portait le rêve. Ce rêve... il m'effrayait encore plus que les Titans. Un Titan sans idée, c'était un vulgaire homme de grand format. Sans les idées, la paix était assurée, et plus je tirais sur les poitrines, plus les idées fuitaient comme des aqueducs déclenchant des robinets...

Soudain, je me mis à mitrailler des mots dans tous les sens.

— AAAAHHHHH! AAAHAHAHAHAHA!!! TROP TARD! ON NE RECULE PLUS, MAINTENANT! AAAAAAAHHHHHH!!! PAS QUESTION! PAS QUESTION! NON! NOOONNNN!!! JE NE SUIS PAS UN LÂCHE, MONSIEUR! EAT THIS, YOU BLOODY MURDOCHVILLE-SQUATTER! I'LL RIP YOUR DAMNED EYES OPEN AND SEEK YOUR

FORSAKENING INTO THEM! I'LL PRAY TO YOUR MOTHER SO THAT SHE HEARS MY LAUGHTER WHEN I BECOME OLDER! I'LL BE THE ONE NIGHTMARE THAT NO ONE CARES ABOUT, FOR I AM NOTHING! ABSOLUTE TRASH! I AM UNDER MYSELF, I AM ONLY A BLANKET TO LET SLEEP BEAR ITSELF, FOR I AM ONLY BORED! I'LL LET ANYONE PRAY, FOR THAT IS VERY, VERY JOYOUS AND GAY! HAHAHAHA!

Les mots résonnaient avec ardeur, comme des brisures massives de la barrière du son à travers l'univers ; chaque balle explosait l'atmosphère, chaque mot, un petit peu plus gros et en trop.

Puis, je m'évanouis. La boue avait effacé toute trace de mon passé, et le sang ne faisait que prouver ma présence sur un champ de bataille. Véritablement, j'étais devenu un damné. Pour oublier... Oublier plus que juste Marie. Plus qu'un sentiment. Oublier mes vies, toutes mes vies, celle-ci y compris.

Alex notait. L'écriture ; une thérapie. La tragédie : un chiffon à absorber la boue.

— AAAAAHHHHH!!!

— SERGENT, SERGENT!

— ON NOUS MITRAILLE!

— WHAT THE FUCK! SPEAK IN ENGLISH, I CAN'T UNDERSTAND YOU ALL AT THE SAME TIME, TOO!

— ON PRÉPARE DES EXPLOSIFS! COUCHEZ-VOUS!

BOUUUUUUUUUUUUUM! RATATATATA!!! TRATATATATATATA!!!

— WELL DONE, ALEX!

POW! POW!

— PUTAIN DE MERDE!

— SOLDATS ÉCRABOUILLÉS! LE TITAN QUI A TOMBÉ LES A... CAPITAINE, CAPITAINE!

— WHAT? I DON'T UND...

— C'EST CAPORAL, HAHAHA!!!

— AAAAAHHHH! MON BRAAAAS! AAHHH! JE SUIS ENCORE VIVANT!

BOUM! BOUM! BOUM!

JE VAIS TIRER SUR LA FOULE! CES... CES... AHHH! JE N'EN PEUX PLUS, JE PLEURE, PUTAIN!

GROOOOOOOUUUUUMMMM. BOUUUUMMM. PAOF!

— LE DÉTONATEUR N'A PAS... MARCHÉ... ATTENDEZ!

— I SWEAR TO THE QUEEN! YOU WILL MAKE THIS SHIT WORK!

— OUI, OUI, CAPITAINE!

PAOF!

AAAAAAHHHH! RATATATATATATATA!!!

— JE ME SUIS... FAIT PIPI DESSUS... CAPTAIN, I'M NOT FEELING...

— AH, SHIT! THIS FROG GAVE UP ON US! FROGS! COME FORTH! ABANDON!!!

— YES!

— YES!

— OUI, CAPITAINE!

— YES!

— MY LORD! THEY ARE COMING CLOSER EVERY SECOND!

BOUM! BOUM! BOUM!

— FIRE! FEU! COUCHEZ-VOUS, À TERRE, À TERRE! ON THE GROUND IN...

BOUUUUUUUUUUUUUUUUUUUUUUUUUUUUUUUUUUUUUUUUUUUUUUUUUUUUUUUUUUUUUUUUUUM!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!

— J'EN... J'ENTENDS PLUS RIEN, PUTAIN! AH! JE... AHHHH!

— FERME TA GUEULE, SOLDAT, VEUX-TU?! ON N'EST PAS ICI POUR BADINER!

— SIR!

CRAC!

— HE'S DEAD! OH, MILORD!

— EVERYBODY REPLY!

— REPLIER C'EST PAS CE MOT-LÀ EN ANGLAIS, PAUV' CON!

— SHIT! C'EST QUOI, AL...

BOUM!!! BOUUUM!!!

— FUYEZ! FUYEZ! TAKE COVER!!! REPLY! REPLY!!!

— HAHAHA, R'GARDEZ-LE QUI DIT DE RÉPLIQUER!

— JE VAIS VOUS EN RÉPLIQUER UNE, MOI! AHAH!

RATATATATATATATATATA!!! TATATATATATATATATATATATATATATATATATA TATATATA!!!

KABOUUUUUUUUUUUUUUUUM!!!

Ah... Ah... Ahhhhh...

— SOLDIER! SOLDAT! FRANÇAISE OU ANGLAISE?

Pfff... Eh... Ah... Ah... Ah...

— Qu... WHAT? QUOI?

— PARLEZ-MOI IN ANGLAIS!

— OKAY, WHAT?!?

— FIND COVER!

— OKAY!!!

RATATATATATA!

AAAAAHHHHHHHHH!!!

BOUM! BOUM! KAPOW! CRAC! SPLORT! CRIC... CROUNCH!

— EUUHAAAAHHHEEE.... EH... BLERGH...

— LES TITANS ONT TUÉ LE PUTAIN DE CAPITAINE! FLEE! FLEE! FUYEZ!!!

— MON DIEU! MON, AH, OH MON DIEU!!!

BOUM!

— EHEH, Y ME RESTAIT UN EXPLOSIF!

— WELL DONE!

— GOOD JOB, MY BROTHER! AH!

RATATATATATA!

— FLEE, FLEE, FLEE! FUITE! FUYEZ!!!

RATATATATATA!

— ALLEZ, ALLEZ! GO, GO, GO!

RATATATATATA!

— COME ON! COME ON! FOR FUCK'S SAKE!

RATAT... TAT...

Alex m'abandonnait!

— FUITE! FUITE!

A–

— Hey, you! What the fuck are you doing, you!

— Qu-what? What?

— Parle french?

— Ou... Oui! Oui!

— Calme-toi down! Du calme! Chhh...

BOUUUM... BOUM... Boum... Boum... M... M......

— Ici, nous sommes à l'abri, mon frère.

— Frère d'armes, ahahah... Ha...

— Chut... Attends un peu avant de devenir fou... Ton nom?

— Je... Plus de munitions... Alex est vide... Is vide...

— Empty? Empty, empty, empty! Clean your mind! Vide de tête, okay? Chut!

Clac! Clac! Clac!

— Là, là! Tu vois? Tu ressens encore, avec ton visage! Tu veux que je te le tripote encore? Non? Bon, eh ben, ta gueule!

— Euf... Euf... Euf... Ah... Ah... Ahhh...

— Oui, c'est bien. Du calme. Ton nom?

— Alex... ander. Alexander.

— Oui, okay, mais... Bon, peu importe. Je m'appelle Caseménor. Ça va? Aucune blessure?

— Oui... Non, enfin... Non!!!

— Où sont tes maudites blessures?!

Il vérifie.

— Tu n'en as pas! Alors du calme! Regarde ma main! Tu la vois?

— Je... Euh... Oui...

CLAC!

— Aouch!

— Chut! Resaisis-toi, soldat! Du calme! Il n'y a rien à voir, tu vois?

— Arrête, arrête! Ne me frappe plus! D'accord, d'accord, c'est bon! Je ne vois plus ta main!

CLAC!

— Je vois ta main! Je vois ta main!

— Je m'appelle Caseménor, et toi, tu es Alexander? Alexandre, plutôt? Né de parents Anglais, pas vrai?

— Ne... Non. Non.

— Nous allons rester ici pendant un bon moment. Personne ne devrait nous trouver, ici.

— Mais... Et les autres?

— Qu'importe, les autres! Regarde-toi, putain! Tu vas éclater de peur! Exploser, si t'y retournes!

— Et... Et toi?

— Moi aussi, alors on se la ferme, et on reste ici!

— D... D'accord... Ton nom, déjà?

— Caseménor. Rappelle-t'en, maintenant. D'accord?

— D'accord...

Le coche de marché paysan avançait vers la ville à toute petite allure. Nous étions embarqués à l'arrière, dans la petite unité de transport de fournitures, cachés dans le véhicule à traction chevaline. Nous avions payé les conducteurs, une famille unilingue anglaise, sans lui expliquer la raison de notre voyage.

— Je suis, expliquais-je, un circonscrit. On m'arrêtera dès qu'on me retrouvera, puis on me fera du tort puisque je suis un lâche et puis un immigré illégal.

— Mais! Si seulement vous saviez! Vous parlez l'anglais, et puis vous pouvez vous débrouiller sur un champ de bataille, avec votre espèce de courage débile...!

— C'est quelque chose, je l'avoue.

— Je ne comprends toujours pas, pourtant : pourquoi avoir fui ici? La guerre! La guerre est partout, ici!

— Je ne sais plus... Enfin, en fait, non, je le sais.

Je regardai aux alentours : que de couvertures, de légumes au frais et de petits articles de pacotille. Je soupirai.

— Puis-je vous faire confiance, euh... Votre nom, déjà?

— Caseménor. Rappelez-vous-en.

— D'accord. Alors, Caseménor, je... suis en guerre, mais pas contre la France. Ah, ça, non! Peu m'importe la tour de Dolmis : elle n'est rien à comparé à ma guerre.

— Vot' guerre, sire?

— Eh, oui!

— What? haha!

Il se moquait visiblement dans Anglais. Je fis un sourire par malaise, mais par après, je sentis que son humour servait à l'amitié. Je ne sentis alors pas de haine : que l'humanité d'un frère.

— Si, si : je guerroie pour gagner.

— Gagner quoi, pardi!?

Caseménor s'impatientait.

— L'amour! Bon, voilà! C'est tout dit.

— Ah! L'amour! Oh! L'amour! L'amour d'une femme!

Il pencha la tête en haussant un sourcil comme un faux romantique.

— Bisous, bisous. *Mwah!*

Il m'envoya un baiser. Je ris en même temps que lui.

— Comment s'appelle votre douce?

— Marie.

— Très bien. Sachez que moi aussi suis un conscrit, puis que je ne m'en vais guère guerroyer, non pas pour ma France déchue, et non pas pour l'Angleterre qui m'a déçue. Je guerroie pour les cœurs tels les vôtres, car mes frères, je tuerais pour. Les autres? Ah, ça, non, pardieu! L'amour, c'est la seule idée pour mourir : c'est la seule idée de la vie! Pour vivre, il faut aimer, et vous, mon frère, souriez comme un badin d'amour... Oui, vous, je vous

aiderai. Je me bats pour l'humanité, non pas contre!

— Oui! Voilà tout dit! Si les Titans nous aimaient réellement, si les Français et les Anglais s'aimaient réellement, il n'y aurait alors aucune guerre entre rien ni personne!

— Parbleu! Avec l'amour, les munitions, ce sont les enfants des générations! Pas les guerriers à envoyer se faire tuer! Ah, là, là!

×

Mon ami... Je me suis donné plein, tout plein... Je me sens vide en dedans... J'attends, Marie, j'attends Marie... J'attendais... Maintenant, c'est... Haha... C'est ça qui est ça. Comment le dire? Comment le dire autrement? Une pelletée de mots, des mots désordonnés, désorganisés, et je me sens encore jugé parce, par ce que j'ai écrit. Je me sens dans un grenier, un petit levier qu'on veut juste toucher pour se sentir armé contre les décédés parce que je suis décidé ; élucidé à

ne pas me tuer. Je ne suis pas un homme, je suis un roman. Je suis devenu un roman, parce que je n'ai pas fait attention à ce que les gens pouvaient faire de moi. Les gens me lisent comme des feuilles se sentent importantes sous une seule et grande couverture qui les garde au chaud et... je me retrouve seul au milieu de solitaires, en plein dans la misère. Je suis complètement saoulé de tout ce qui a été philosophé. Je suis complètement épuisé, au bout de ma force. Je ne sens plus ce Côté de moi-même, et Alex n'est alors qu'une image aux yeux des autres. Archipelago est perdu, Archipelago est perdu! Je suis si seul! Solitude dans une foule de solitaires! Je me sens seul, si seul! Laissez-moi dormir, laissez-moi rêver! J'ai le droit de respirer et de m'approprier la réalité à un point où je ne fais pas que des cauchemars! L'humanité, je me suis agenouillé devant, je me suis porté volontaire comme une espèce de révolutionnaire, me pensant intelligent... mais au final, les gens sont tous profiteurs. Ils m'ont tous marché sur les pieds, ils m'ont tous laissé badiner avec leurs sentiments, les démêler comme des toiles d'araignées en dents émaillées, du fer battu

et charnu, prêt à me découper! Je me sens à genoux, mais le problème, c'est que j'ai la volonté et la force de me relever à cœur ouvert, prêt à se faire percer. Tous les risques de ma vie, et toutes les femmes...! J'ai la chavire, j'ai le morne, j'ai l'absence, j'ai le poids! Je me sens noyé! Je tombe... coule... dans une petite marre... des canards... et je vois... leurs problèmes... Leurs problématiques sont... là...

— AH, ALEX, ATTRAPE MA MAIN!

— C... CASEMÉNOR! ATTRAPE MA MAIN!

— MON FRÈRE! MON FRÈRE, TU SAIGNES LE SANG! AH!

— AH, MON FRÈRE, JE...

Les larmes se versent. Je virevolte de la tête, puis Caseménor me prend dans ses bras.

— MON FRÈRE! N'ABANDONNE PAS, MÊME DANS LA NOIRCEUR! ATTRAPE MA MAIN, TIENS-LA BIEN FERMEMENT ENCORE, MON AMI!

— O... Oui...

Je crache du sang. Caseménor serre les dents.

— Nous allons dîner dans un petit restaurant jaune, teinté des parsemés de lumières des milliers d'éclats différents...

— Caseménor... Je me sens faiblir... Ma voix, mes lèvres tremblent...

— Arrêtez, Alexander...

— Appelez-moi Alex...

— Tout ira bien, Alex!

— Arrêtez de m'appeler par mon nom, il est horriblement pénible à entendre, il me rappelle ma vie...

— Comment vous appeler, mon ami?

— Je ne sais point... Attendez... Je...

...Je crache du sang.

— Alex...? Alex! Alex!!! ALEX!!!

Bein, je me considère comme un élève de... de chaque personne que je lis, et que c'est comme assister à leur cours... sur la vie. Et parfois... parfois... je suis d'accord, parfois fois non... mais... au final, je veux

comprendre au maximum leur vision, en partie pour tout avoir comme... comme un outil à ma disposition, mais aussi pour être... pour être bon. Pour exceller dans ce domaine d'études, parce que ça va me permettre de vivre... en tant que, justement, enseignant...

Et plus intimement, j'ajouterais que je garde toutes les informations aussi pour les critiquer dans mon œuvre.

Ah... et... aussi... parce... que... ça... me... donne... une... vraie... raison... de... de... vivre, côtoyer des... des humains... des humains qui... qui cherchent avec moi... le sens... de... de la vie...

×

Gavroche est mort dos aux Anglais

J'vas passer une hostie de nuit d'enfer,

Ouais, j'vas m'la fermer puis j'vas me taire.

J'vas passer une hostie de nuit d'enfer,

J'vas m'saler la langue avec du fer.

J'vas faire ma Christ de nuit à terre,

Ouais, j'vas m'la fermer puis j'vas me taire.

J'vas passer une hostie de nuit d'enfer,

Parce qu'y'a personne sur Terre.

J'vas passer ma nuit sans pu d'envies,

Parce que j'l'ai perdue, mon hostie d'vie.

J'vas passer ma vie sans pu d'envies,

Parce que j'l'ai perdue, mon hostie d'nuit.

J'vas passer une hostie de nuit d'enfer,

Aidez-moi, je suis né à Nanterre.

J'vas passer une hostie de nuit d'enfer,

Aidez-moi, je suis tombé par terre.

×

« Je me réveille. Je suis par terre. Caseménor me dévisage, affolé. Des gens sont partout autour de moi. Ils discutent à mon propos. Je respire mal. Je regarde ma main qui serre ma poitrine toute seule. J'ai une balle figée au cœur. C'est Marie. Les gens discutent de Marie. Ils le font seulement pour attirer l'attention. Le char de la police arrive. Un char de l'hôpital arrive. Je suis emmené dans une prison. On me soigne sur les lieux. On me donne un cœur artificiel ; le mien m'est confisqué et confiné. Je n'ai perdu mon cœur, perdu Archipelago... Caseménor n'est plus avec moi. Je suis encore couché. Je ne me suis jamais relevé. Je ne veux plus me lever. »

— Ah, disait le vieil homme.

— Qui êtes-vous?

— Je m'appelle Monsieur Papa. Je vais t'aider à te relever.

— M... Monsieur Papa? P... Papa?

J'avais les larmes aux yeux.

Papa me sourit.

— La France se bat encore contre elle-même. Entre Monsieur Père, la parti du Tartare et celui des Travailleurs, personne ne sait qui soutenir ; l'aide anglaise a donc beaucoup de difficulté à rester constante. Les soldats eux-mêmes ne savent plus quelle cause supporter : les fervents entrepreneurs, les moyens citadins ou les pauvres Titans? Personne ne sait quoi faire. Les Anglais en finissent aux tueries entre eux-mêmes, et à London, la famille royale ne sait plus quoi faire. Ils craignent une insurrection. De plus, les tensions raciales entre les Anglo-Franco-Uniens et les fruits et légumes des pays du sud escaladent. Personne ne sait comment tout cela va finir.

— Ça, alors...

— Et toi, mon p'tit gars? Ça va?

— Non... Je saigne encore. Ce cœur artificiel opère mal. Je n'ai pas de sang artificiel, je ne peux pas effacer la douleur qui m'est coulée dessus... Je... Argh... Ma tête...

— Détends-toi, mon gars... Moi aussi, je vis des problématiques semblables aux tiennes. Je suis aussi un prisonnier politique, d'abord. Nos liens avec M. Père nous ont mérité cet enfermement. Ils ne savent plus qui aider et qui faire chanter, donc les Anglais ne prennent plus de précautions... Et tant mieux! L'Angleterre ne devrait pas sombrer dans le même merdier que les autres.

— Oui... mais comment ont-ils su pour notre affiliation avec M. Père?

— Oh, eh ben, j'me suis moi-même dénoncé. Je t'attendais ici, en fait.

— Comment saviez-vous que...?

— Appelle-moi papa, mon gars.

— Papa... comment t'as su que j'allais aboutir ici?

— Mon fils, dans la vie d'un homme, il y a toujours un moment où sa seule issue est, ironiquement, de s'enfermer. Je le sais. Je suis passé par là. Je ne pourrai pas choisir ta destinée ; tu es un homme des plus libres. Je t'aiderai tour simplement à te relever. Cela me convient, et doit sans doute te plaire aussi. Ai-je raison?

Je ris.

— Nous sommes dans une prison, et tu me dis libre? Au paroxysme de ma liberté? Pff...

— Tu comprendras quand tu seras grand...! Ou pas. En vérité, tu ne comprendras rien pas tant que tu seras couché : tu ne vois même pas l'expression de mon visage, alors comment agencer mes paroles à un sens quand tu te prives de la chance que tous les aveugles n'ont pas? Lève-toi, tu verras. Tu le peux.

Chapitre troisième

Les Anglais avaient de quoi être fier. Les Anglais avaient une cité, un empire, un je t'en prie, un jet de bris collatéraux qui déferlaient par vagues partout dans le monde. Les Anglais avaient tout ce qu'il fallait. Les Français, eux, n'avaient plus d'autre choix. Les Français, ils étaient restés bouche-bées. Les Français, ils étaient des Français. Les Français, qu'étaient-ils? Les royaumes... L'Angleterre, la France... L'Angleterre-France... La Germanie... Les barrières... L'empire germanique... La fureur. La reine les guidait. L'espagne, la guerre des fruits et légumes... La France, à Dolmis, l'écroulement de la tour... La magnifique tour de Dolmis... Les pleurs, l'emprise, la révolution... Les pays s'entremêlèrent dans la nuit, lorsque les Titans passèrent en courant partout, en écrasant la modernité. Tout le monde y gagna quelque chose : les Anglais devinrent des royaumes d'usines, les Français, des débris romantiques, et les Germaniques, eux, surent comment envahir les rêves. Ils apprirent à envahir les rêves des gens. La

guerre des fruits et des légumes ayant pris fin, les laitiers décidèrent de changer le tout et de stabiliser le monde communément appelé « Espagne ». Néanmoins, un symbole resta présent dans l'histoire : « La Mouette en Lactose », de Pablum Picassé, demeura tel un hymne de la paix alimentaire. Néanmoins, nous décidâmes, Papa (je me réfèrerai à lui ainsi désormais) et moi de retourner à Dolmis malgré les vents du siècle et les tempêtes. L'aiguillette des secondes s'effilochait à chaque seconde, dévalisant notre banque temporelle, et nous devions retourner à nos racines. Nous emportâmes Caseménor avec nous, et en fait, le chemin du retour fut sanglant. Tout au long de cette aventure, je fus déstabilisé et à-demi éveillé, absurdement, comme une espèce de bébé en développement, un homme de renaissance. Ainsi, le récit d'Alex Côté, le romantique absurde, prend une ampleur plus ample.

En Germanie...

Comme nous l'avions vaguement et brièvement mentionné auparavant, l'empire germanique causait beaucoup de bruit puisqu'il différait des autres pays du moment. Un Italien sans nom, sans pays, sans argent, avec une seule voiture décrépite, s'était faufilé jusqu'aux académies germaniques dans le but de rencontrer la sainteté germanique. La reine de Germanie se bâtissait effectivement une armée et recherchait des fâchés, des gens qui ne voulaient pas se calmer ou lâcher leur rancœur, des gens qui voulaient détruire la tristesse et s'emparer de la fierté ultime : une idée, un rêve. Lequel était-il? La reine germanique elle-même. Comme vous vous en rappelez peut-être, Taraut était un ambassadeur germanique dans la ville des défis, alors qu'il accompagnait Archipelago. Il s'était fait tuer par un inconnu très fâché pour une raison qui nous échappe à tous. C'était sans doute le destin, faut-il croire, faute d'autres alternatives. Néanmoins, tous les Germaniques n'étaient pas fanatiques comme cet homme qui tua Taraut, et les Italiens n'étaient pas nécessairement tous enthousiastes comme ce parfait inconnu

explorateur à bord de sa vieille bagnole du passé. Les tensions nationales bougeaient et muaient comme des voix d'adolescents perdus, mais pourtant, c'étaient tous des Titans, des ancêtres ultimes, ces pays.

Donc, hormis tout cela, qu'advenait-il de la Germanie? Difficile à dire en quelques bouts de phrases, alors mieux vaudrait tout raconter avec cette histoire qui se présentait devant le petit Italien.

L'académie. C'était un endroit prestigieux, un endroit très droit, et ses tours, ses bâtisses, rappelaient de gigantesques prismes remplis de coulis de béton durs. Pourtant, cette académie, c'était bel et bien une réalité. Les Germaniques habitaient des abris très pointus, car tout le reste était en ruine : en effet, l'eau, toute l'eau, se propageait différemment en Germanie. Les courants et les flots se transportaient à travers des arcs, des paraboles et des courbes gravitationnelles. Ainsi, chaque jour assistait-on à de gigantesques voyages de sphères aquatiques. Cela pouvait sembler amusant, mais toutes les ruines avaient été causées par ces gigantesques amazones aquatiques. Les petites maisons de bois,

puis de briques, puis de fer, ne suffirent jamais. Au contact des boules d'eau géantes, tout déclenchait une avalanche hydraulique. C'était donc pour cette raison que les bâtiments, surtout ceux des gouverneurs et des institutions prioritaires, étaient de géants blocs gris.[xxx]

Chapitre quatrième

Caseménor Gavroche

Essais du Pays de la Liberté

Sous la direction de M. Papa

FIRME SOCIO-PHILOSOPHIQUE

« EST-CE QUE LES MÉDIAS SOCIAUX CONTRIBUENT POSITIVEMENT AU DÉBAT PUBLIC ? »

Travail soumis à la fondation

IRDAAT

Département de littérature et de philosophie

Institut de restauration des données datant d'avant l'apocalypse technologique

Et du développement du collectif intellectuel après la guerre postmoderne

(IRDAAT)

Le 1er de pluviôse 2250

Introduction

Est-ce que les médias, soit ces choses qui apparaissaient aux écrans d'antan, contribuent positivement au débat public? Selon moi, non. Il suffit de se pencher sur quelques aspects de l'histoire de l'humanité, dont la nature humaine et la primauté de cette nature humaine dans la société afin de réfuter la base de toute positivité contribuable dans peu importe ce qui est impliqué, voire alors amplifié à travers les médias. De plus, il se pourrait tout aussi bien que, même avec la positivité dans son optique, l’humanité se découvre finalement incapable de contribuer positivement au cours de ses projets à travers les médias parce que ses idéaux la dépassent ou l'oppressent : ici interviennent les simples définitions et théories. Nous pourrions classifier ce texte dans deux catégories concrètes : c’est un antécédent des médias et de la vision humaine elle-même de ceux-ci en tant qu'outils, mais aussi un débat sur le conditionnement de l'homme en général, du régime politique parfait datant de l'Antiquité jusqu'à l'optimisation de nos théories postmodernes.

Afin de répondre à la question, des bases sont posées de sorte à pouvoir répondre à chaque partie de la phrase « Est-ce que les médias contribuent positivement au débat public? » Tout d'abord, il sera expliqué dans ce texte ce que « contribuer » peut être dans un « débat public ». Ce faisant, il sera alors possible de découvrir l'histoire des « médias » dans la société. Ensuite, il faudra se pencher sur le « positivement » et décortiquer l'implication de la nature humaine dans un « débat » ou une construction sociale. Finalement, les conclusions qui seront tirées de ces implications prendront une forme, des exemples et théories plutôt d'actualité à la toute fin du texte, car l'apport de tout le reste servira à tirer une conclusion logique au débat.

Prouver l'implication humaine dans la société et emmener la question du débat

Tout d'abord, nous pourrions croire que le lien entre les médias et tout ce qu'ils touchent à l'aube du XXIème siècle dès lors suffit à la compréhension de la société

moderne, à toute l’équation. Pourtant, ce n’est pas du tout le cas. En vérité, l’Histoire se répète à une plus ou moins haute fréquence, dans une forme plus ou moins métamorphosée selon le contexte de chaque événement que l’on peut catégoriser. Ainsi, non seulement est-il nécessaire d’observer les principes qui forgèrent le passé afin de comprendre le présent, mais en plus, il est impératif de comprendre le cours général des événements afin de prédire correctement le champ d’issues réaliste qui entoure la question elle-même des médias.

Si le sujet s’oriente vers l’utilité des débats, des querelles et des origines sincères de l’Histoire humaine afin d’appréhender une direction concrète pour des prédictions quelconques, Jean-Jacques Rousseau suffit amplement afin de commencer à retracer la si longue piste qui, au final, se perd facilement de vue au cas-par-cas ; « l’humain est-il fondamentalement bon ou mauvais ? » Par le biais de cette question intensément analysée grâce à cet auteur d’antan, nous retrouvons alors une multitude de concepts qui aident non seulement à orienter la causalité de l’agora

public moderne, mais de plus, nous nous penchons sur l’intention fondamentale de l’être humain en général dans les débats. Autrement dit, Jean-Jacques Rousseau fournit deux sources fondamentales et logiques à la question « est-ce que les médias sociaux contribuent positivement au débat public ? ». Tout d’abord, l’aspect « qu’est-ce qu’une plateforme sociale en premier lieu ? » esquisse un prototype du terme « média social » dans la question. Ensuite, le fondement originellement bon ou mauvais (ou encore neutre) de la nature humaine définit un pilier solide : « contribue-t-on *positivement* à quoi que ce soit ? Est-ce dans notre nature ? Sommes-nous aptes au contrôle du mouvement moral et éthique dans un univers conceptuellement social ? » Suffit de voir ce que M. Rousseau pense de tout cela, et ensuite, il sera facile de calquer ses formules et concepts logiques sur notre société.

Rousseau affirme que la nature humaine est fondamentalement neutre, ou, en vérité, positive par son caractère plutôt pacifique. Cette déclaration remonte à la pensée de l’homme primaire, l’acteur passif

et non impliqué dans une société quelconque puisque ce concept n’existait pas encore alors. En effet, les grandes structures sociales se décomposent au fur et à mesure de ce voyage dans le temps vers le passé. L’évocation de l’homme dans sa nature primaire nécessite que l’on s’imaginer, par exemple, un humain non trop doté de conscience ou, sinon, non trop conscient de sa propre conscience. Comment cela est-il possible ? La première réponse : l’humain étant alors animal primitif, il n’est qu’innocent. La deuxième : ce n’est qu’en se comparant à d’autres êtres humains que l’homme en général ira inventer une plateforme sociale dans laquelle il utilise toutes ses caractéristiques afin de s’avantager, d’où le manque de passivité et donc le forcé « mal » humain. L’homme voulant survivre serait donc un homme passif et neutre, tandis que l’homme impliqué dans une structure sociale serait un acteur, désormais possiblement bon, mais aussi mauvais, ultimement compétitif.

Le *contrat social* ; la forme la plus pure du « média » quelconque. Maintenant que le lien entre l’humain et les intentions est formé

dans la société nouvelle (c'est un lien de compétition qui n'est aucunement passif), il est facile d'aborder la définition du terme *contrat social* dans l'esprit apparenté à Rousseau : le profit, le gain, toute forme d'hiérarchie ou d'hiérarchisation, et encore, toute forme de gouvernement, n'est qu'une force qui oblige tous les hommes d'un secteur à s'impliquer dans les codes ou *mœurs,* les habitudes (ou habitus) prescrites (ou prescrits) par une structure sociale. On peut exemplifier cette situation ainsi : c'est comme si une bande de rebelles qui se concevait un territoire et finirait par convaincre (ou forcer) tout le monde à devenir rebelle.[58] Ainsi, tout nouveau membre impliqué (volontairement ou non) dans la société rebelle est encouragé à étendre l'empire par gratification et égoïsme compétitif.[59] Comment cela se montre dans la société moderne ? Les frontières, les standards, les polices, les systèmes correctifs, les

---

[58] Ici, le mot « rebelle » est surtout choisi pour signifier que la conscience de la conscience elle-même engage l'être humain à se rebeller contre sa nature primaire et à agir de manière non passive, et donc, rebelle à la nature primaire.

[59] Nous y reviendrons avec Max Stirner.

systèmes judicaires, les institutions et toutes les autres formes d’exercice de pouvoirs opprimants ne symbolisent qu’une chose : on force les gens à être libres, libres selon le cadre social qu’on leur impose ; *selon le contrat social.*[xxxi]

Voilà donc la place fondamentale des médias et de la positivité dans notre société selon le principe rousseauiste du contrat social : ce sont des, en quelque sorte, outils d’oppression. En effet, puisque l'homme serait nature originellement bonne, mais ensuite mauvaise. Cela serait dû au fait que les médias agiraient comme une porte d'entrée dans le monde de la comparaison et de la compétition, ce qui rendrait toute interaction humaine normalement méchante, comme l'affirme Rousseau. Avec l’avènement de notre ère de la communication rapide, cette barrière de la comparaison explose, laissant entrer de mille façons la communication et l'implication sociale dans nos vies. Le problème : la compétition devient alors gravement exagérée, comme si l'isolation sur internet était une vague d'intensification de d'égoïsme et du narcissisme.

Réfuter la primauté animale de l'homme grâce à l'existence et la conscience

La société moderne dispose d'un espace, comme plus tôt abordé, médiatique largement prolifique. Contrairement au temps de Jean-Jacques Rousseau, le XXIème siècle présente cette caractéristique unique qu'est l'Internet (dont l'Internet 2.0, soit le web participatif). Sans trop en faire l'historique technique, la caractéristique dominante de l'Internet moderne est la vaste masse d'information qu'il fournit à tous ceux qui y ont accès, et ce, de sorte à ce que tout savoir général du Moyen-Âge soit des millions de fois minimaliste à comparer aux options et variétés qui sont disponibles.

Cependant, toute cette information, qu'elle soit propagande ou non, est largement questionnée par le moindre sceptique de notre époque. Cela ne remonte pas aux coutumes d'aujourd'hui, non : nous ressentons ici l'instinct primaire commun de l'homme devant la hiérarchie. Bien que M. Rousseau soit apte à supposer l'explication

entre la structure sociale humaine et la nature humaine elle-même, le rêve d’une société idéale joue encore un rôle majeur dans l’esprit collectif. Voyons comment cet idéal affecte la question de l’implication humaine dans les échanges dans la mondialisation.

Pour s’attarder à l’aspect « positivité » de la question des échanges médiatiques, devant une des questions fondamentales et existentielles de la vie (l’origine de la vie elle-même), il existe comme réponse le nihilisme ; la croyance que la conscience (humaine) n’engendre aucune vérité.[xxxii] Cette philosophie est fondamentalement utile dans l’explication de l’orientation d’un débat : Est-ce que tout est fondamentalement inutile ? À cela, la réponse du nihilisme est « oui ». Il serait facile de continuer sur cette tangente et de réfuter tout argument logique hors du domaine de l’implication sociale et de tout simplement réorienter le débat sur le sens de la vie, mais nous allons plutôt user d‘un concept de cette philosophie du néant (le

funérarium idéologique[60]) afin d'expliquer la vision humaine de la pensée elle-même dans le contexte social de Jean-Jacques Rousseau. Avec le funérarium et l'existence poussée dans un sens positif et créatif plutôt que négatif, l'être humain se retrouve à catégoriser et à choisir ce qu'il catégorise dans son existence. Oui : tout n'est que souvenir, mais tout est alors classifié et offre une alternative propre à la volonté. Par le biais de l'existence elle-même, l'être humain se voue alors au phénomène de la classification et de la sélection. L'aspect « sélection sociale et naturelle » de Rousseau amplifie alors un ressenti... celui de sélectionner une politique. La politique est un aspect majeur de la société moderne, une question presque plus philosophique que la philosophie elle-même : là où la philosophie reste sceptique ou idéale, la théorie politique exige révolution ou l'action.

[60] En relation avec la philosophie nietzschéenne, le *funérarium* (des idées) présenté dans *Le livre du philosophe* aborde la mémoire comme un simple algorithme de classification duquel chaque expérience ne sert qu'à classer l'existence selon les variations sensorielles qu'elle offre.

Voyons comment ce désir d’agir et de systématiser est illogique, et donc non-productif, même à travers l’existentialisme.[61]

[61] L’existentialisme (sartrien) suit le principe « l’existence précédant toute essence », dont le néant lui-même. Étant un concept très vague, ou à la limite une maxime ou un proverbe, nous n’entrerons pas dans la définition de Sartre de l’existence et tout le débat existentiel. Ici, nous parlons plutôt de l’existence comme réponse au néant de Nietzsche, mais aussi comme une victime de la systématisation présentée par le manque de réponse catégorique ; nous nous inventons alors une définition claire de l’existence, une morale, un code, un principe, ou du moins, nous suivons les préceptes psychosociaux imposés par notre primauté existentielle (ou, en gros, nous vivons tout d’abord comme des animaux dotés d’une conscience aigüe, puis nous voyons ensuite en l’existence une réaction à nos motifs primaire). Construire une société et se fixer des buts précis n’est

Réfuter la nécessité de l'implication humaine même à travers la conscience sélective grâce à Schopenhauer

L'implication humaine dans les médias sociaux peut paraître vague, surtout lorsqu'on l'associe à la raison pure et à l'existence même. Après tout, les médias, que sont-ils ? Il existe une telle variété, une telle abondance d'information et de moyens d'interaction avec les médias (les sites de collaborations, de discussions, de travaux collectifs, de partages, de messageries, de productions et cetera !)[62] Comment un existentialisme, choisissant la vie plutôt que le néant, le nihilisme, peut signifier l'anti-productivité, même s'il produit dans le seul but de ne pas consommer ou de faire face au néant derrière la signification de l'existence ? Si nous jouons au jeu de la définition de soi à travers l'action, le scénario de l'agora grec offre la parfaite allégorie avançant ce débat. « Est-ce que

---

donc qu'une conséquence presque obligatoire de l'existence.

[62] Notons là que nous parlons de catégorisation, et donc du funérarium de Friedrich Nietzsche.

les médias sociaux contribuent positivement au débat public ? » Si débattre publiquement place les médias dans la position de l’agora grec, la contribution de l’existentialisme signifie la productivité, la contribution au débat public. Le problème qui empêche ce débat d’en finir avec seulement l’existence comme orientation : l’idée. Le concept d’une idée elle-même pousse l’homme primaire impliqué dans un contrat social rousseauiste à s’impliquer dans la société à travers un acte surnommé la dialectique éristique. Cette dialectique, Arthur Schopenhauer la définit ainsi :

« La dialectique éristique est l’art de mener un débat de manière à avoir toujours raison, donc quels qu’en soient les moyen (*per fas et nefas* […]). Il arrive en effet qu’on ait *objectivement* raison, tout en ayant tort aux yeux de son auditoire, parfois même à ses propres yeux, et ce lorsque l’adversaire réfute la preuve que j’avance, et que cette réfutation porte sur la proposition elle-même, qui pourtant admettrait d’autres preuves – auquel cas la réciproque s’applique à l’adversaire : il a raison, et ce en ayant objectivement tort. La vérité objective d’une thèse et sa validité

aux yeux des disputants et de l’auditoire sont donc deux choses bien distinctes. C’est sur cette dernière que porte la dialectique.

À quoi cela est-il dû ? À la nature mauvaise du genre humain.[63] […] »[xxxiii]

Alors, l’agora, l’endroit par excellence dédié au débat public, perd tout son sens. L’idée humaine singulière, soit l’interprétation que chacun donne à son existence, devrait plutôt primer selon cette logique. Mais encore là ! Quel idéal faut-il encourager ? C’est là la question politique moderne : chacun interprète le monde, chacun choisit son combat politique : monarchie, aristocratie et démocratie sont les trois plus grands cadres dans lesquelles une classification (ou typologie) serait possible selon Platon. Ils sont, avec la dialectique éristique, inutiles.

---

[63] Ici, Schopenhauer affirme, tout comme le fil développé au cours de ce texte, que la nature humaine est mauvaise. Ce philosophe se réfère à d’autres théories qu’il assume étant dans notre connaissance et, dans ce cas-ci, la présentation de la logique appartenant à Rousseau me permet d’inclure ici Schopenhauer.

Platon et Emmanuel Kant à propos de la participation sociopolitique

Beaucoup de gens croient donc, comme on le disait, que l'implication dans les médias sociaux est importante, sinon nécessaire, à cause de l'existentialisme : on refuse de dire que notre vie est dépourvue de sens, puis on s'en construit un afin de le prouver. Si la participation sociale est, dans cette fabrication du sens, nécessaire (ce que je vais réfuter ici), l'implication sociale a donc un impact important et non négligeable. Platon imaginait une utopie sociale dans son œuvre politique, une ville nommée *Callipolis*, et il suffit de s'attarder sur son *Livre V* de *La République* afin de détailler cette situation.[xxxiv] Donc, si nous participons à la vie sociale, ou encore mieux, au suffrage, à la révolution, au commandement du pouvoir politique, sommes-nous réellement utiles ? Selon Platon, chacun aurait sa place dans la société. Néanmoins, la participation gouvernementale ne serait pas le rôle de tous. En effet, des classes se divisent dans le régime platonicien : la populace, l'armée

ou les fonctionnaires, puis les philosophes peu nombreux qui ne veulent pas régner, mais qui règnent quand même sur la cité par devoir. Cela les rendrait, encore selon cet auteur, sobres dans leurs décisions. Hélas, cette idée s'écroule sur elle-même : comme dans l'aristocratie, la démocratie, cette forme de monarchie du « roi philosophe » possède des mauvais côtés. Des versions perverses des régimes politiques existent (encore une fois selon Platon) : l'oligarchie pour l'aristocratie, la démagogie pour la démocratie et la tyrannie pour la monarchie. Ce sont donc des idées possédantes chacune un antagoniste. Il est difficile de voir comment un philosophe ne pourrait pas devenir corrompu ou devenir dictateur. En fait, il est impossible qu'il n'arrive jamais le cas contraire : comme Kant l'affirme, la roi philosophe pur est condamné à ne pas agir ou choisir pour son peuple, car la philosophie est l'inaction, la pensée. Ainsi, tout roi incarne la décision, l'action.[xxxv] Donc le malheur serait nécessaire à la politique gouvernementale, laissant finalement dans la poussière l'utilité de la contribution : à quoi bon contribuer quand quoi que ce soit

s'avère un simple revirement de malheurs et de bonheurs ? Le statut global de la positivité dans la dualité et non l'idéal utopique (qui est impossible) ramène donc aussi à un cas exaspérant de perte de temps. Oui, car se peut telle ou telle classe, et pourtant, la paix éternelle ne se peut. Ce serait littéralement une utopie, même pour celui qui proposa à la base un concept fictif de roi philosophe.

Mikhaïl Aleksandrovitch Bakounine : une solution dans la simplicité ?

Il reste de l'espoir pour l'utopie. En vérité, bien que ce soit une idée à la base, son affirmation peut être idéologique (basée sur des concepts) ou purement matérialiste (basée sur un contexte de matérialisme historique). En effet, les gens construiraient leur vie plutôt grâce aux permissions des conditions plutôt que grâce à des idées, la dernière option n’étant qu'une conséquence arbitraire du matériel lui-même. Il est impossible de défaire le concept d'une idée ou que le matériel est une idée et *felix qui potuit rerum*

cognoscere causas [64], et ce serait trop inutilement complexe à faire ici puisqu'il faut tout bonnement démontrer qu'un point de vue essentiellement matériel peut mener à une pratique de la contribution médiatique immédiate et efficace des hommes. Donc, nous voici dans la piste du matérialisme. L'idée étant une chose très floue et malléable, le matériel peut déjà servir de boussole : il est vrai qu'un tel ou tel territoire définit facilement ses propres limitations aux yeux de ses habitants ; la condition d'un territoire peut directement affecter sa population (par exemple : la peste noire donne une assez bonne idée de la qualité de vie et les mesures nécessaires à prendre pour vivre dans un endroit… ou pour ne pas y vivre). Le réflexe humain primaire et la conscience forcerait ainsi les humains à s’entraider naturellement, outre la condition de l'état primaire de l'homme (on renie ici Rousseau). Toute cette théorie est, à vrai dire, l'invention de Michaël Bakounine, un Russe anarchiste qui s'opposait justement aux concepts de

[64] Expression générale en latin signifiant « Et félicité soit celui qui connait les causes de la vérité. »

gouvernance directs puisqu'il affirmait justement les régimes idéologiques comme fertiles à la corruption.[xxxvi] Néanmoins, comme dit plutôt, nous oublions ici que l'idée (son concept) est très difficile à démanteler (surtout en théorie) et que l'anarchie totale était préconisée par Bakounine en tant que pratique : selon ce principe, les médias seraient un pont très court et direct, une espèce d'interaction locale et quotidienne qui enlèverait justement toute barrière opprimante des régimes politiques. Les avantages de cette théorie : nous pouvons affirmer que les médias sont utiles, qu'ils sont possibles si nous nous y exerçons tous, et surtout, la hiérarchie politique est retirée du cadre, ce qui enlève un poids manifestement handicapant dans la recherche de la contribution médiatique humaine. Les désavantages de cette théorie : comment agir en tant que collectif si nous ne maîtrisons pas les autres ? Par la force ? Ce ne serait alors pas une contribution positive directe, au contraire. De plus, la nature humaine, si on préconise sa liberté totale dans un système sans classe, mène à la création de nouvelles classes ; le manque

de supervision crée l'oppression. Finalement : le manque de classes sociales crée le plus gros problème, ironiquement : la caractéristique humaine d’être un seul et unique individu pensant prive de l'égalité totale de l'optique communiste ou anarchiste-pacifiste. Même un scénario horrible pourrait être remédié grâce à la différence humaine : dans une dystopie, la nature différente entre les humains empêche un état éternel d'oppression inégale ; la lutte non pas des classes, mais des *différences* est éternelle, puisque l'humain est *différent de lui-même dans la normalité.*

Diogène de Sinope : la réponse dans l'isolement ?

Comment apaiser les différends, si *faciam quodlibet quod necesse est* ? [65] Selon Diogène de Sinope, créateur de l’école du cynisme, l'humain atteindrait son paroxysme social en isolement, et donc, en profonde harmonie avec sa nature

---

[65] Expression du latin signifiant « si je le fais coûte que coûte ».

originelle. Et Jean-Jacques Rousseau revient ici : l'homme est-il réellement capable de ne pas participer à la société ? Certes, ce serait possible. Néanmoins, ce serait très difficile puisqu'on le tente constamment de le forcer à participer à la liberté encadrée par la société. Mais là encore, il y a un problème : le cynisme de Diogène de Sinope n'est qu'une poudre aux yeux si les médias et la contribution sociale sont dans la question : comment un homme isolé du monde, vivant comme un sauvage, un *Tarzan* ou encore un *Mowgli,* dans la nature, contribue à quoi que ce soit, sinon à la non-participation ? Il serait rigolo d'affirmer avec ardeur que la non-participation est une forme de participation, mais dans le *brut*, il est ridicule de croire que le sauvage surgira comme une lueur d'espoir en pleine dictature afin de sauver les gens. Non ; c'est lui qui se sauve de tout. En théorie comme en pratique, cette fois, ce qui pouvait sembler incarner la solution aux différends obligatoires de l'homme n'est en vérité qu'une entrave au climat de contribution sociale global.

Le pilier comportemental de la société postmoderne : l'égoïsme (et, par conséquent, l'individualisme)

L'Égo est un concept, une notion de soi. L'égoïsme se base sur la notion de la conscience de sa propre conscience avant tout. On peut le remonter jusqu'à René Descartes vers 1700 (« Je pense, donc je suis » prouve la réalité, ou du moins, la possibilité de l'interpréter).

Tout philosophe abordant les sensations s'avère alors utile : l'interprétation des émotions de l'égo est plus facile avec d'autres philosophies qui tentent d'aider (ex : David Hume et sa théorie de l'inexistence de la causalité, les hédonistes et leur vision de l'utilité du plaisir, les partisans de l'épicurismes et leur utilité minimale du monde matériel dans le but d'atteindre l'optimal des émotions, etc.). L'utilitarisme étant un dérivé de l'égoïsme, il prône surtout un concept comme suit : il y a un idéal, et cet idéal peut justifier tous les moyens.

Néanmoins, l'utilitarisme vise un idéal, ce qui permet de réunir les gens entre eux et

d'assembler un collectif quelconque. Ainsi, ce n'est pas de l'égoïsme pur.

On peut remonter l'égoïsme encore plus loin, jusqu'à Diogène de Synope en ce sens : on s'isolerait de la société et on tenterait de vivre hors celle-ci de manière finalement égoïste. Même Socrate, le premier philosophe grec, était connu pour se manifester de manière à présenter son égo : « Tout ce que je sais, c'est que je ne sais rien ». L'orientation de son existence est dirigée par un acteur : lui-même. Néanmoins, le but précis de Socrate était seulement de questionner toute connaissance, et cette maxime peut parfaitement contredire le concept de l'égo : « Si vous pensez connaître quoi que ce soit, questionnez-le, puis constatez que vous commettez un sophisme » est en quelque sorte le principe de la remise en question socratique ; Socrate se servait de son habileté à argumenter dans le but pur de briser les croyances des gens si elles étaient biaisées et illogiques d'un point de vue tout de même dialectique. Au final, la réelle définition de l'égoïsme lui-même reste une chose très difficile à faire, puisque chacun possède (du moins supposément)

une pensée propre à sa personne. La personne la plus connue abordant directement l'égoïsme se nomme Max Stirner.

Personnage clé : Max Stirner (1806-1856)[xxxvii]

Philosophe allemand pionnier de l'égoïsme radical et, par conséquence, de l'anarchisme, il adhère au racisme de son temps surtout orienté envers les Juifs, les Asiatiques et les Africains, donc il faut prendre cela en compte et le retirer de sa théorie en le lisant puisque c'est un préjugé non fondé et que nous n'abordons pas ici une théorie du racisme. L'égoïsme de Stirner est surtout une philosophie fondamentale (questionnement à propos du sens ultime de la vie) et une philosophie réactionnaire aux autres philosophes allemands de son temps : des idéalistes. C'est donc une philosophie très matérialiste ; elle s'oppose aux idées et cherche le physique tout comme l'action.

L'anarchisme individualiste est donc une clé de secours devant la modernité idéale :

c'est d'agir devant quelque chose, soit un régime politique quelconque ou une autorité quelconque. Les principes de départ ne sont alors pas considérés comme des idées sur lesquelles l'individu se base, mais plutôt, ce sont des pensées que l'on sort des actions du caractère individualiste humain afin de justifier son comportement égoïste et, par conséquence, anarchiste.

Karl Marx était très populaire dans ce temps-là, et puisqu'il était vivant, il pouvait réagir aux textes de Stirner, qui critiquaient fortement les idéaux. La popularité de Marx est un facteur majeur dans l'oubli et le souvenir de Stirner : l'idée de Marx a certes triomphé dans le temps, mais les écrits de Stirner existent encore parce que Marx s'y adresse beaucoup. L'anarchisme naissait aussi dans ce temps-là en Russie (voir Bakounine pour le début, puis Kropotkine pour la fin du XXième siècle) et Dieu était aussi très souvent remis en question ou exclus de la philosophie. La vision Russe de l'anarchisme était très étroitement liée au communisme : c'étaient tous deux des idéaux *pour le peuple*, mais l'anarchisme suivait un concept clé différent : l'idée de la cohabitation pacifique sans gouvernement.

L'anarchisme de Stirner diffère par son manque de volonté d'aider les autres dans une société : c'est au niveau purement individuel qu'une personne abolit toutes les lois, et donc, on ne parle pas ici de remettre en cause le gouvernemental ou le cynique.

L'égoïsme de Stirner lui-même :

- Tout commence par l'égo, puisqu'il est la seule chose prouvable (voir le « Je pense, donc je suis » de Descartes). Cet égo que l'égoïste possède se nomme « l'Unique ». Ce terme définit surtout l'impossibilité de prouver que les pensées des autres existent.

- L'égoïste doit ensuite bloquer tous les autres concepts de sa vision du monde : Stirner compare les concepts et idées autres que l'Unique à des illusions.

D'où le titre de son essai philosophe : L'Unique (ou égo) et sa propriété.

- La propriété va alors ainsi : tout appartient à l'Unique, même les idées et le monde, la société, les autres, et cetera.

•Puisque tout appartient à l'Unique, s'il croit à une idée, il croit à une illusion au lieu de voir sa propriété : selon Stirner, ceci est une erreur. À partir du moment que l'Unique ne voit pas sa propriété ou une illusion qui le ramène à sa propriété, il redevient un homme possédé par une idée qu'il devrait plutôt lui-même posséder.

⚠ Ici se trouve le noyau qui perpétue cette philosophie. Et sa meilleure critique. Le problème : l'Unique est-il lui-même une illusion, selon cette logique? La propriété est-elle, elle aussi, encore une fois une erreur de jugement pur? Rien ne prouve que l'égo est directement lié à la propriété, rien ne prouve que la propriété est directement liée à l'égo ; les deux sont émotionnellement connectés, mais non pas logiquement comme dans « Je pense, donc [*j'existe*] » (cela se peut, mais entrer dans une espèce de possession de tout ce qui existe est véritablement une idée qui se doit d'être reconnue, puis adhérée, tandis que « Je pense, donc je suis » est un mécanisme naturel de la conscience). L'altruisme humain est aussi valide que la priorité de l'égo dans le cartésianisme (philosophie de Descartes du « Je pense,

donc je suis »). Dans l'égoïsme de Stirner, ce dernier argumente qu'il est impossible d'agir autrement qu'en sa propre volonté.

L'être humain est alors laissé seul devant lui-même, et c'est de ce philosophe que s'est inspiré Nietzsche, une génération par après, pour mettre un doigt sur le nihilisme. Le nihilisme et l'égoïsme sont presque la même chose : des précurseurs à l'existentialisme. L'Übermensch nietzschéen représente la transcendance obligatoire du vide affronté, tandis que l'anarchisme de Stirner est un reflet individuel de la liberté ultime et assumée devant le vide... tout comme l'Übermensch, en principe. Stirner est donc un précurseur de l'individualisme, de l'anarcho-capitalisme et du libéralisme extrême en plus d'avoir défini l'égoïsme une bonne fois pour toutes. Il fut oublié par ses pairs et les deux générations le suivant, ou du moins glissé sous carpette, mais son influence refait surface depuis la résurgence des nihilistes (avec Nietzsche et son « la vie n'a aucun sens » comme base des structures enseignées) dans les académies postmodernes.

Forces et faiblesses de Stirner dans la modernité et les médias[66] *:*

+On ne peut pas prouver que l'égoïsme est « illogique » ou « réellement une illusion » puisque chacun possède sa propre conscience sans pourtant arriver à prouver celle des autres.

+Être égoïste est d'agir en vue d'être avantagé (selon lui-même) et donc, techniquement, rien n'entrave la route d'un égoïste.

-Tout le monde peut être égoïste, et si chacun est égoïste, chacun agit à son avantage et à son avantage uniquement. D'un point de vue strictement matérialiste, il est impossible de violer les réalités sociales seulement en se disant qu'on la possède (ex : voler sans croire que cela aura des répercussions). Au final, l'égoïsme de Stirner est comme le nihilisme : si on accepte le concept, on en vient rapidement à passer à autre chose, car songer

[66] Note : les symboles « + » et « - » servent d'indicateurs respectifs à la positivité et la négativité des points évoqués. Les paragraphes en-dessous de ces points servent à l'expansion des propos précédant ces mêmes paragraphes.

naturellement toujours à la même théorie n'est pas un geste de conscience, mais de paranoïa.

-Stirner (ou un quelconque égoïste) seul sait vraiment ce que son égoïsme signifie : selon lui, nous sommes sa propriété et ne pourrons jamais le comprendre pleinement en tant que concepts l'entourant, et donc, les efforts de collaboration humaine sont nullifiés.

-La nature humaine possède plusieurs aspects différents, même d'un point de vue strictement scientifique : l'humain n'est pas seulement possessif, il est aussi sympathique, empathique, émotionnel, social, psychologique et bien d'autres traits qui, au final, peuvent tout autant être mis de l'avant que la soif de propriété. Donc, si nous prenons l'égoïsme comme commandement ultime, le seul chemin d'accès vers les autres concepts et idées, nous en revenons à un paradoxe : est-on égoïste parce qu'on possède, ou possède-t-on parce qu'on est égoïste?

+Les égoïstes peuvent se distancer très facilement des choses et concepts

grâce à ce même paradoxe, ou même calculer froidement et choisir leur degré de transparence dans le but de manipuler. Cette branche mène à l'utilitarisme, qui n'est alors plus de l'égoïsme pur.

+L'égoïsme peut servir de porte d'entrée vers une certaine paix intérieure malgré les malheurs de la vie (ex : un égoïste dans un contexte apocalyptique est avantagé dans ses gestes froids, mais les liens humains finissent par le rattraper ; est-ce alors vraiment un outil, ou seulement une illusion pour se rassurer faussement?)

Henri Laborit dans la modernité psychosociale

De nos jours, un être humain des plus communs ne sait pas comment influencer la société, pour proprement le dire, directement. Selon le labeur scientifique et les vulgarisations explicatives de monsieur Henri Laborit, les principes qui pousseraient les humains à agir serait ceux-ci : consommer le monde physique afin de survivre tout en cherchant le plaisir, puis combattre, fuir ou prévenir.

La réaction devant un obstacle aussi vague et trompeur que les médias pousse la théorie de Stirner dans un sens alors jamais vu auparavant, étant combiné à l’abondance des informations fournies par l'Internet 2.0 : l'homme détenant pourtant une portée d'information incroyable, il choisit toujours de s'abstenir de tout réel conflit révolutionnaire, et ce avec l'ajout de la bombe nucléaire comme assurance mutuelle d'autodestruction en cas de conflit trop intense. Ainsi, comment réellement s'engager dans un conflit quand l’humanité est si puissante, si intense, si diversifiée et si vague qu'elle ne semble non seulement prôner l'individualisme, mais aussi l'isolement ? Voilà la réponse qu'apporte Stirner : tout combat est une fuite des conflits superflus, tout combat en revient à fuir jusqu'à l'appropriation de terrain lui-même d'argumentation. Ainsi, il n'est plus du tout surprenant de se retrouver devant le *mème*[67] d'internet, véritable phénomène de prise de position semblant purement

[67] Un même est un élément culturel servant à la communication par la reproduction, la transmission et l'imitation (Mème. (s.d.). Dans Wikipédia. Consulté le 13 décembre 2019 sur https://fr.m.wikipedia.org/wiki/M%C3%A8me).

illogique[68], revenant pratiquement à de la propagande, mais pourtant efficace de manière universelle, de façon à même en déformer des plateformes, des médias et des débats sociaux. Les individus choisissent de protester contre des plateformes en participant de manière minimale, mais optimale aux ponts qui communiquent vaguement les données. L'aliénation à son paroxysme s'exprime dans le nouveau langage codé des gens, comme si tout un chacun possédait une bible de l'interprétation unique des choses, comme si tout appartenait à l'Unique, mais aussi comme si chacun était ce même Unique. C'est donc dans les tranchées de l'anonymat et le cybernétique que la primauté de la nature humaine s'exprime réellement ; dans les « monopoles », le contenu est créé selon les anciennes hiérarchies tenant encore malgré Internet 2.0. Dans les « villes », le contenu est partagé à une vitesse sanglante, qui « tue » le mème standard. En effet, c'est seulement

[68] Aux yeux d’observateurs extérieurs à la situation μετά (méta) de cette situation, quoiqu'elle soit finalement une métaphysique artificielle d'internet servant à communiquer secrètement comme l'explique la source « [vii] ».

dans les « villages » ou petites bandes qui communiquent selon des codes très complexes que les véritables avancées et percées sociales s'effectuent, quitte à former une élite de propagande très instable ou à repousser les gens dans l'automatisme de leur vie : la consommation et l'ignorance.[xxxviii]

Guy Debord et la société de consommation, de l'ignorance (d'avant-apocalypse postmoderne) : la société du spectacle[xxxix]

Selon toutes les informations qui furent précédemment présentées et selon les antécédents historiques qui pointent vers une progression, une conclusion, une théorie fondatrice de la vision sociétale moderne s’impose. En effet, les répercussions de la vision des réseaux passèrent peu à peu de villages jusqu’à des cités, puis maisons devenues technologiques, mondialisées, voire même purement psychologiques et sociales (si ce ne fut pas toujours le cas de la vision standard du monde). Comment alors décrire l’Amérique, et plus spécifiquement,

l’Amérique du Nord (ou encore, le Canada, le Québec, et l’intérieur même de ma maison, puis, ma tête) ? Selon Guy Debord, la réponse réside en un régime politique qui constitue en une fausse démocratie ; la société du spectacle. Réitérer quelques dictons du bouquin lui-même afin de mieux comprendre se voit ainsi :

- La vie serait un spectacle entretenu par la gouvernance.
- Le spectacle serait une illusion de rêve, un rêve à atteindre qui se renouvelle puisque le but réel du spectacle serait d’entretenir un désir constant afin de ne pas créer de dévolution de l’existence exclusive et dominante du spectacle.
- Le spectacle serait négatif, mais inhérent à la démocratie nord-américaine ; toute entreprise lucrative et compétitive doit suivre une tangente économique croissante, et ce, par l’inflation, la déflation et l’illusion volontaire dans la perspective publique de la société : le mal et le bien sont alors utilisés afin de convaincre les consommateurs purs de créer et

produire afin de contribuer aux spectacles et illusions crééees, à « aller de l’avant » et faire ressentir un sentiment de progression pourtant nullissime.

Conjoncture du spectacle ironique et de l’égoïsme postmoderne

La société du spectacle s’agence parfaitement à l’anarchisme-individualiste des consommateurs et créateurs de l’Amérique du Nord ; en vérité, les concepts de « république », de « démocratie », de « capitalisme », de « l’égo » et de toute autre interprétation s’apparentant aux moyens de production et de gouvernance sociale s’orientent en vérité sur un « *American Dream* » illusoire. Sous la couverture, le rêve américain se retrouve en fait détenteur de l’état végétatif citoyen. Le droit de vote, les lois, l’éthique, la philosophie, les institutions, les gouvernements, les termes et même la philosophie se retrouvent dénaturés et manipulés dans le seul but de créer un « spectacle » dans lequel l’égoïste peut se

plaire : puisque le spectacle encourage l’état végétatif, illusoire, rêveur et confortable de quiconque y assiste, l’épanouissement de l’égoïsme s’y fait de même. Le problème : l’égoïsme n’est justement pas productif. Au final, l’égocentrisme, soit la croyance purement vide, anti-religieuse ou anti-spirituelle et antiphilosophique (bien que le cas contraire puisse paraître pour chacun de ces éléments) de la vie hormis lorsqu’il est le cas de l’égo et de son épanouissement prouve que la société du spectacle va main dans la main avec le cliché de l’Amérique complètement abrutie et inapte à quoi que ce soit. L’affirmation de l’existence devient alors un piège dans lequel tout épanouissement social s’enferme ; tout encourage le spectacle. Cette vision, bien que fataliste, est très révélatrice de la vision des autres pays de notre propre existence, car là où les régimes politiques diffèrent, on constate que les commentaires Facebook, Twitter, Instagram, Snapchat ou qu’importe la babiole déviante du moment, ne font qu’engendrer un cycle « spectaculaire ». Nous pouvons alors directement, à partir de tous les

fondements bâtis avec le registre historique et philosophique de notre société, que notre existence est purement idéaliste et nulle.

Précision à propos du « démocratique » américain et de sa supplantation

Le problème tout aussi légitime de la contribution québécoise, voire nord-américaine, aux débats est renchéri, comme plutôt précisé, par l'instabilité des termes. Dans le but d'éclaircir la position prise ici contre la démocratie par Guy Debord, nous pouvons entre autres emmener ce concept sur table :

« L'agoraphobie politique indique une attitude critique à l'égard du peuple se gouvernant seul, souvent associé au peuple émeutier. Le *demos* – le peuple assemblé a l'agora pour délibérer – n'est que l'embryon de la *plèbe* – le peuple massé en foule qui prend la rue. Pour reprendre l'expression du politologue Martin Breaugh, l'assemblée populaire n'est souvent que le prélude à un « moment plébéien », soit à des turbulences, une émeute, une insurrection […] »[xl]

Ceci expliquerait le pouvoir présenté dans la société du spectacle de Guy Debord d'une manière : le gouvernement tenterait de garder le pouvoir spectaculaire par peur d'engendrer des émeutes et protestations incontrôlables. Effectivement,

Conclusion, première partie : les dérivés de l'humanise comme réponses directes à la société du spectacle ?

Bien que la société du spectacle incarne plus ou moins la conclusion la plus fatale des plateformes postmodernes, elle ne fait en vérité que poser les bases, la question d’une équation qui est logique pour tout autre régime politique dans le monde :

« Comment régler la dissonance entre l’homme, l’autorité et la réalité ? »

En effet, ces trois éléments qui propulsent les conflits partout dans le monde et déchirent les partis politiques, les idéologies, les idéaux et finalement les gens savent être répondus, mais pas appliqués. Cela est navrant, et la mondialisation

illustre facilement le conflit du pouvoir, tandis que le problème de la réalité se résume tout aussi bien par le biais de l’interprétation et de la technologie, les deux outils, détruisant toutefois l’homme par leur simple contact. Ainsi, passé, présent et futur ne servent plus de références ; l’action (que ce soit par la pensée ou la réaction physique) répond aux questions du postmodernisme : la problématique humaine est la réaction, la réaction absolue, la réaction à absolument tout et rien du tout. Ainsi, toute réponse positive à la négativité de la vie ne serait qu'une variable : sois l'organisme humain est voué à l’échec, sois il est voué à se surpasser grâce à des inventions et autres biens matériels qui l'amélioreraient, flouant alors la qualification d'homme et de machine (car, en effet, une autorité automatisée et impartiale serait idéale). Ainsi, nous pouvons décrire la réponse finale à cette question en deux termes : antinatalisme ou post-humanisme.

L'antinatalisme est une conclusion évidente, logique, efficace, mais très polarisée du débat concernant l'existence humaine. L'humaniste commun verra

souvent cette position comme « d'un pessimisme extrême » et tendra à la discréditer à la discrétion de son public, car une certaine notion de dépassement de soi et de suppression de toute tentative constructive est vue comme aberrante selon les antinatalistes. C'est certain ; la suppression de la vie, ou même son apport par l'inaction, est très contre-intuitive. Néanmoins, c'est une des réponses les plus concrètes qui existe. Elle revient un peu au nihilisme, mais c'est plutôt une philosophie rationnelle qui apporte des résultats calculés.

Le transhumanisme[69] est une voie de développement par intérim de l'humain, comme étant alors de plus en plus automatisé et aidé par les machines et robots. Ses points forts consistent surtout à améliorer ce qui peut être amélioré ; c'est ainsi déjà un exemple existant (voir toutes les technologies et avancées médicales, ou encore les inventions qui améliorent la qualité de vie). Seulement, la limite du transhumanisme commence là où

---

[69] Importation directe du terme anglais « *Transhumanism* ».

l'humanisme réside : si quelqu'un croit en un dieu quelconque, un principe ou encore une valeur qui bloque l'intervention robotisée, le transhumanisme cesse d'être efficace, et ce, avec raison : l'éthique et la nature humaine et remise en question si elle est trop modifiée. Néanmoins, comparativement à l'antinatalisme, le transhumanisme est déjà une mesure efficace et employée partout dans le monde à un certain degré.

Le post-humanisme (transhumaniste), quant à lui, répond à tous les critères de l'humain par l'automatique. Ainsi, l'être humain n'est qu'une étape logique entre l'animal et le robot, engendrant donc une société purement logique et distancée de la nature primaire humaine. Si on se penche sur la question d'un point de vue strictement logique, la réponse à l'homme semble bel et bien être le robot : la mémoire, les capacités physiques, la perpétuité, la durabilité, l'apprentissage, la capacité d'amélioration infinie et toutes ces choses font des robots des êtres d'une transcendance telle que l'homme est en vérité un obstacle à la croissance que l'on pouvait croire fausse dans la société. Oui ;

le robot, une fois bien aligné, ne régresse jamais, tandis que l'homme demeure un éternel sceptique et, au final, un humaniste involontaire, même au prix de la dévolution de ce qu'il entreprend.

Conclusion, deuxième partie : est-ce que les médias contribuent positivement au débat public ?

Au final, le verdict des choix finaux apposés tentait de voir cette question comme radicalement impossible à répondre de manière positive, mais comme il le fut démontré plusieurs fois dans ce texte, plusieurs tangentes de chacun des paliers de progression de cet aboutissement mènent aussi à des circuits morts ou étranges qui n'en demeurent pas moindrement tout aussi intéressants. Par manque de temps, les dérivés de toutes ces philosophies et théories restent d'une pertinence à jauger selon le pur choix du lecteur. Les informations qui furent approvisionnées dans ce débat tentèrent, comme je le précisais et le précise encore, de faire varier l'angle d'attaque et de prise

de position dans le tout, sous l'ombrelle d'une réponse néanmoins négative à cette question. C'est en espérant que votre optique de cette problématique fut élargie, tout comme votre champ de connaissances, que je vous remercie sincèrement de m'avoir lu.

Note : Allez chier, professeur. Je vais vous prouver que c'était un texte valide. C'est dans mon livre.

Chapitre cinquième

La concupiscence relative à l'embarras est dévolution ; les gens entourant les langues d'asphalte pleurent larmes de béton, chaque pas effleurant un certain vent bref et concis qui s'apparente à la fois à l'ignorance et à la volonté de perpétuer cette ignorance de sorte à ce que la prise comme avec main d'une émotion soit réalisée, sans pour autant perdurer l'anxiété de voir au-delà de l'être humain conscient lui-même dans un espèce de trouble, un espèce d'ovale aspirateur qui, au fil des années et mesures, change et change, histoire de rémunérer les doléances vaines et futiles, les petits plaisirs et toutes les autres choses entre ces deux minuscules extrêmes nourrissant la culture évanouie d'une société internationale, bannissant la conformité consciente, non pas celle inconsciente de la conscience, et les masses s'amassant dans une vaine gloire infernale, une spirale en essor et pourtant en aval des temps d'antan puisque les souvenirs constituent un symbole du spectacle ultime, apogée de la dévotion passive et cynique, un peu comme la victime de l'individualisme sombre

involontairement dans l'égoïsme, qui accouche de l'égocentrisme, un chemin synonyme de solipsisme finalement radical, d'une essence incomparable due au pilier fondamental de la communication qu'incarne l'incompréhension : en somme, la culture se rattache au matériel comme un autocollant appliqué à une idée, l'idée étant le bien sous sa forme physique, puis la culture étant un attachement très aisément ressenti à travers la possession contrôlée, ce qui donne finalement une espèce de fusion énormément dissuasive et symbolique d'un au-delà presque inatteignable pour les gens souhaitant raccordements entre les pensées à travers les discours et procédés logistiques.

Chapitre sixième

Les choses suivantes sont des extraits de mes diverses notes à moi, l'auteur de ce livre, et elles sont éparpillées, brutes et abstraites de sorte à ce que le mystère derrière les tragédies demeure beau et, ma foi, autiste. Je crois que lire ceci vous aidera à comprendre ou, au contraire, à vous perdre dans L'Infinie Tragédie.

Notes du carnet de notes

Auteur - Alex Côté
Pays - Canada (Québec)
Langue - Français
Genres - Fiction hystérique, éloge romantico-absurde, essai philosophique, roman encyclopédique, raison de vivre
Maison d'édition - Aucune ; manuscrit
Date de commencement et de parution - 2015-2020
Type de média - Livre manuscrit numérique
Pages - 384 / 1,079



Idées de noms etc. :

Sean of Lathimburg

Milkshakespeare of Stratford-Upon-Bacon, Lord de terres Anglais dans le pays de la patate mécanique qui est des Laitiers

Onirique ;
Le Rêve d'Oklipsis
Épilogisme
Bel-Enfant Souffle-D'Ange

Rabelaisien ;
Solénoïde
Éverguain
Rector

Français ;
Véga
Lissens
Manneville
Géneral Edécius
Phélénise
Olivaine
Caseménor
Bérubin
Caurantine
Alejève
Potivert
Méandre
Mai

Elizabeth

Germanique ;
Erika Sandgestrahlt

Anglais ;
Niles
Ashton Keatox
Dalilah
Sherlyn
Hugo
Roi Lathimburg
Mabel Fulburne
Marie



Une guerre d'insurrection politique éclate en France, Union France-Angleterre.
L'Angleterre
America burana, tadadada ~ !
Matine est la religion, Les Farces de l'Espoir
L'Infinie Tragédie (Infinite Pest encadrée par la traduction philosophique et les institutions)
Les Farces et Faces de l'Espoir

★

Tuer quelqu'un mais seulement dans l'optique unique pauvre versus riche ; les riches qui peuvent parfois voler à la société sans conséquences.



Quelqu'un devrait écrire un livre philosophique ou quelque chose dans le même genre qui s'appellerait « Sur la colère », dans la tradition de bien d'autres livres philosophiques qui portent un titre étant « Sur [tel sujet] »...



J'ai fait beaucoup de rêves portant sur l'eau, je devrais écrire un recueil avec un nom comme « Aquatique » ou quelque chose dans le même genre, qui indiquerait clairement que le sujet est l'eau tout en ayant l'air mystique et fantastique. Dedans, je pourrais détailler tous mes rêves portant sur l'eau ; *Test de l'hydre pour les superhéros, La fin du voyage italien, Les vagues énormes, Le meilleur pêcheur, La poudre bleue*.



Το κρομα εναι λουλούδι.
Δο αλεχειν σκεψεις, σκεπψειν δοι αλεχειν.
Ψή ήτε, ψή ήμε.
Δέσποινα εναί καλό.



Je pense, donc je suis,
Je danse, donc je vis.

Ça pourrait faire une bonne introduction à *Ballet Boys*.



Patates Hachées,
Un gros gars qui
S'arrache la face.

Hahahaha.



Le roi rougissant comme *Le roi pâle* de David Foster Wallace (dans le même esprit que *L'Infinie Tragédie* versus *L'Infinie Comédie*).

Thèmes et symboliques possibles ;
Le suicide / les larmes de sang

La joie de vivre / rougir de plaisir
Les addictions / l'alcool
L'amour / rougir
La rage de vivre / rugir
Palais glacé
Mon petit prince
Coupe à moitié pleine ou à moitié vide
Comédie Tragique

Chapitre septième

Quand on s'est quittés plus qu'un peu je suis devenu – évidemment – très triste, et puis j'arrêtais juste d'accorder de l'importance aux choses banales, et parmi ces banalités fut Julia qui revint (encore évidemment) dans ma vie. Nous parlâmes et du fil à l'aiguille, j'étais de retour avec elle sans (nécessairement) être vraiment dans l'instant présent, et j'avais mes livres et mes amis et ma famille et Noël à portée de bras, à m'en noyer dedans (ce que je fis) et j'eus bel et bien l'impression d'être une coquille vide de ce que j'étais auparavant. À ma fête, Julia m'invitait à se rencontrer et je ne voulais même plus la voir, donc ça a mal tourné, disons, pour quelques jours de plus (et après, j'ai finalement mis fin à cela). Et depuis, je ne suis plus trop certain de ce que je vis. Honnêtement, Marie, je suis dans le vide un peu, un peu comme quelqu'un, quelqu'un qui fait quelque chose, quelque chose qui fait de moi quelqu'un. J'essaie de ne pas penser à ce genre de choses maintenant, mais ça vient naturellement vers moi, bien sûr. Le changement. Je vis

désormais la nuit, je me réveille et me couche le soir durant, il ne fait jamais soleil là où j'existe, et au final, j'en ris quelque peu puisque j'ai l'impression d'être entre mon passé et mon futur, entre vous et eux, l'école et l'adulte que je serais. Je lis, mais je dors, surtout les yeux ouverts, et hier je rêvais que Satan me torturait en enfer parce qu'il savait que les hommes m'attiraient tout autant que les femmes et que je pensais que ce serait ma destinée de solitude. Il me torturait, et je regrettais de ne pas avoir pensé que le paradis existait plus tôt. Et seulement tes paroles éveillèrent mon souvenir de ce rêve, je ne sais pas pourquoi, et je lis Dracula, je me sens comme cet homme emprisonné avec quelque créature banale et oubliée par le temps qui, pourtant, m'enferme dans une tour.

Et j'ai écrit quelque peu, et j'ai lu quelque peu, et j'ai espéré voir plus loin que moi-même, j'espère me dépasser en écrivant ceci, j'espère trouver une solution à toi pour toi de moi en écrivant tout cela, je bafouille seulement pour m'expliquer, puisque dans mes gestes, je ne suis plus qu'un papier de soleil. Le petit prince, tu

l'as lu? Parfois j'aimerais te le reprendre, que tu sonnes à ma porte, que j'en rachète un, mais je n'ai pas la volonté d'un sablier ou du temps. Je ne regrette pas, seulement, j'aime aussi le petit prince. J'écris un truc qui s'appelle « Le roi rougissant », pour différencier du « petit prince » qui me déforme peut-être bien, « Le roi pâle » qui me touche aussi d'un doigt de mort comme c'est de David Foster Wallace aussi (celui de L'Infinie Comédie).

C'est rigolo comme le temps passe.

J'ai reparlé avec mon ami d'enfance, Vincent, au nouvel an. Nous étions contents de jaser, il allait mieux. Ça m'a rendu heureux. J'étais vraiment heureux. Je lui souhaite le meilleur et j'espère sincèrement le revoir. Tu sais, te parler me donne encore le goût de jouer de la guitare... J'ai acheté un support pour mon piano, j'en joue plus souvent maintenant et je suis devenu un peu meilleur qu'avant (mais pas trop).

Sans regarder, j'ai dit « non ». Non à la mairie, non à tout. Au plus profond de mes désirs de sagesse, parmi toutes les gouttes de sang multiples, laisser cette expérience me border consistait en un acte de foi incroyable. J'avais souvent fait un rêve quelconque, un rêve souvent trop énorme pour moi-même, et une espèce de sorte de néant me florissait dans l'estomac, quelque ballon qui gonflait en moi tel une nausée astrale. Si je devais recommencer ma vie, j'aimerais la recommencer devant moi-même non pas en tant qu'enfant, mais bien en tant que parent, d'où la capacité extravagante des gens qu'est la reproduction. En effet, si la vie est une prison appartenant à la mortalité, nous pouvons tous bien souligner l'importance des bébés ici même, présents et gazouillant tels des espèces d'oiseaux aux rêveries qui se tortillent dans leur tête comme des trains, trains dont les sifflets intenses sont les sons retentissants de leur bec lisse et bien poli, même si tous les rêves peuvent passer par des perrons de mauvaises intentions, comme des obstacles de parcours vagabonds et extrêmes. De perron en perron, les cascadeurs de la vie risquent

le péril le plus grave et l'abysse infinie de la chute du changement à travers le championnat. Ce sont des excentriques que l'on surnomme les vivants, vivants desquels ceux qui s'essoufflent reposent dans un château de bonnes intentions et dans lesquels les fenêtres de ces perrons font clôture de sorte à ne plus laisser pénétrer les vents de jeunesses intrépides.

— Hé. Hé toi. C'est quoi ton nom? Tu viens d'où?

— Stockholm.

Nous nous promenions au supermarché ensemble. C'était mon ami, mais mon bon ami. Mon beau ami. Mais je ne l'avais jamais dit, la deuxième partie. Nous nous promenions ensemble en riant et en souriant des choses autour de nous. Je ne me sentais que rarement mal à l'aise, mais quand ça arrivait, j'avais l'impression qu'une malédiction reposait sur moi, que quelque chose d'horrible pouvait et allait m'arriver. Et ça, je le voyais seulement à travers ses yeux. Cela m'inquiétais. Mais lors de ce jour, alors que nous ne nous connaissions pas beaucoup encore, nous

marchions ensemble jusqu'au milieu du centre d'achats. Alors, une fois attablés à une petite table ronde de deux chaises seulement, nous nous mîmes à songer au restaurant duquel nous allions prendre notre repas. J'étais plutôt pauvre, il me manquait ce type d'argent de surplus gardé juste au cas où qu'un le moment tel que celui-ci viendrait, et je m'abstenais de choisir un service de restauration rapide. J'avais peur. Mais il me regarda d'une manière hésitante, avec un sourire en coin plutôt amusé.

— Je te le paie.

— De quoi?

— Le magasin que tu veux. Enfin, le resto.

— Quoi? Non, mais...

— Allons, choisis vite, j'ai faim.

— Oui, moi aussi, mais ça n'est pas nécessaire...

Il y avait beaucoup de monde autour de nous, nous avions choisi ce banc afin de

ne pas créer de malaises avec d'autres, étant quelque peu isolés comme sur un îlot.

— Tu sais, on devrait manger là, fis-je, en pointant un restaurant très économe, mais plutôt malsain.

— Bon. Comme tu veux. Je t'aurais payé n'importe quoi, tu sais.

— Ça n'aurait pas été nécessaire.

— Ah, tu penses que je retire ce que j'ai dit? Non, non, attends. Tu ne comprends pas. Je t'ai dit plusieurs fois que je pensais qu'on s'entendait trop bien. J'peux pas juste... ne pas te payer ça.

— Non, allons... Tu plaisantes, là...

— Bon. Écoute. Je fais ça pour qu'on ait du plaisir, tu sais? Tu n'as qu'à manger, puis tu verras comme c'est bien de se faire payer la traite.

Je souris timidement.

— Bon, d'accord, mais... je te revaudrai ça.

— Parfait. C'était mon plan.

Il me fit un clin d'œil. Je vins presque blême, je crois. Était-ce un avertissement? J'étais terrifié.

— Garde nos places!

Il partit sans m'avertir. Il se retrouva dans une file interminable, devant une grosse madame. Nous nous fixions l'un l'autre, de loin... et il était encore très séduisant, même de si loin. L'attente dura plusieurs minutes, quand enfin, je reçus un coup de fil. C'était lui, de la file :

— Tu veux quoi?

— Bah, tu paies! Choisis!

— Ah, non, mais ça va te déplaire, tu sais...!

— Non, mais... c'est toi qui paie la traite, alors tu peux...

— Écoute. C'est une dette que tu as envers moi, alors choisis ce que tu préfères.

— Et tu crois que je connais leur menu? fis-je, énervé.

Comme il était beau. Son air hésitant, sa gêne qui lui rabaissait le menton et

posait pourtant son regard sur le mien. Cela ne dura qu'environ trois secondes, puis il s'élança :

— Bon, bah tant pis! Tu auras de la nourriture comme il se doit!

Je regardais notre table, gêné. Je ne me sentais pas prêt pour dîner en face à face avec lui. C'était peut-être un peu trop. Il était si courtois, il croyait que le monde... nous appartenait. J'avais l'impression d'être son diamant, un diamant précieux. Mais je me sentais réticent à l'idée de ne pas me soucier de lui en retour, donc j'étais un peu maladroit.

— J'ai entendu dire que... dit-il, la bouche pleine.

— Que quoi?

Il leva les yeux, comme pour chercher une fausse réponse.

— Je finis ma bouchée. Attends. Ok, bon. J'ai entendu dire que t'aimais pas le porc.

— Bah... Ouais.

— Alors pourquoi manger ces hot-dogs?

— Bah... Pour te faire plaisir. Et pour manger.

— Ah. Mais tu me fais déjà plaisir, tu sais? En tout cas... Je peux manger les restants si tu veux, hein...

— Non, non, c'est bon. Je vais... manger les restants aussi, haha.

— Écoute. Arrête d'agir bizarrement. Tu sais qu'on s'entend bien, toi et moi, alors...

— Quoi?

— Tu peux arrêter de faire comme si tu marchais sur des œufs avec moi. Je me fous de ton... de ta gêne, tu sais? Tu peux être honnête avec moi, tu dois la bannir, cette gêne.

J'acquiesçai de la tête, puis mangeai mes restes. Il avait fini son plat depuis un bon moment.

— Ce que tu manges lentement! J'avais, genre, cinq secondes top chrono, et puis bim! Dans le bide.

— Ah, mais toi, je suis pas comme toi, hahaha!

— Mais quand même! Tu aurais pu te dépêcher! On a tout notre temps!

— Hein?

— Je veux dire, on pourrait faire beaucoup plus de choses dès maintenant!

Nous nous promenions dans les magasins en riant de choses bénignes. Cela faisait notre affaire ; nous n'avions rien d'autre à faire. Il devait bientôt être trois heures. Marcher comme ça, c'était bon, mais fatiguant.

— Dis, je rentrerais bien. Pas toi?

— Chez toi?

Ça me tentait, mais...

— Euh... Je sais pas trop, haha.

— Pourquoi? On pourrait faire quelque chose de tranquille, si tu veux... Comme, je sais pas, moi, regarder un film.

— Bah, à vrai dire, je...

— Quoi? Dis-moi pas que tu vis avec un pote ou je sais pas trop quoi!

— Non, je t'assure : je vis bien seul. Mais genre...

— ...Genre?

— Euh...

— Bon, écoute, c'est pas grave. T'as qu'à me ramener chez moi et puis ça boucle tout à merveil quand même. De toute manière, on a des cours demain matin.

— Non! Attends, attends... C'est pas ça que j'voulais dire. Je dis juste que... bon... Je dis juste que tu me fais... Je sais pas, j'ai l'impression que tu...

— Hein?

— Bon, laisse faire. Mais tu me promets qu'on regarde un film?

— Oui.

— Et on fait juste ça et après je vais te porter chez toi.

— Rahhh! Quel rabat-joie! Toujours là à tout planifier au quart de tour! Mais j'accepte.

Son sourire, encore. J'avais envie de l'embrasser. Mais je me suis retenu, évidemment.

— Pourquoi ne manges-tu pas de porc?

— J'aime pas. C'est tout. Mais c'est pas grave, il m'arrive d'en manger, je ne veux tout simplement pas en manger. Voilà.

— Ah, ok, ok. Mais est-ce que t'es végétarien?

— Non. Pas pour autant. J'aime...

Je me relevais du panneau de l'armoir, le bol de popcorn à la main. J'allais le dire, mais une gêne m'avait envahi. Il me regardait avec un air intrigué, confus et amusé.

— Bah! J'aime la viande!

— Ah, ok, ok...

Il se mit à rire.

— Quoi?

— T'es trop mignon, tout gêné comme ça! J'te comprends pas, des fois...

— Oh, arrête... C'était juste que j'avais une pensée louche... Avec toutes ces blagues de « meat » américaines, je suis incapable de ne pas y penser en disant ça.

Nous nous mîmes à rire. Ensemble. Il riait plus que moi, il trouvait cela drôle. Moi, je feignais mon rire, car j'aimais vraiment certaines viandes et... bon. Je voulais le faire pour lui. Rire.

— Qu'est-ce que tu veux écouter?

Il proposa un film de comédie.

— Putain, tu déconnes?

Il se mit à rire, puis dit :

— Bah, t'aimes quoi?

— J'aime pas les films.

— Hein? Alors pourquoi veux-tu en regarder un avec moi?

— La réponse est dans ta question, saligaud. Mais j'ai déjà vu ce film.

— Moi aussi... Alors... pourquoi pas...

Il ne savait pas plus que moi quel film mettre. Nous avions un bol de popcorn, des couvertures, la télé et tout sauf un film. Il prit la manette dans ses mains.

— On va zapper et trouver quelque chose.

— D'acc.

Il zappa et trouva effectivement quelque chose : un long documentaire à propos d'une légende urbaine. Le programme avait commencé depuis seulement quelques minutes.

— Ça parle de paranormal. Ouhhh.

— J'aime pas, enfin, bon, j'aime les trucs d'horreur, mais le soir, comme ça...

— Ah, non! Ça a l'air super! S'il te plaît, on regarde ça!

Il était mignon, même dans le noir. Je touchait la manette même si je ne voyais pas bien dans le noir.

— Laisse-moi juste baisser le son. Il est trop fort.

— Bon, bon... Ok.

Il me regardait en souriant, mais je fis mine de ne pas l'avoir vu. Je me laissai absorber par l'émission qui, d'ailleurs, ne me plaisait pas. Je ne croyais pas aux fantômes.

— OH, NON!

— VA CHIER!

— HAHAHAHAHA!

Je sursautais même si j'appréhendais déjà un truc du genre.

— T'es pas drôle, j'vais pas pouvoir dormir, maintenant... Bordel de merde... Et puis on voit rien, ici...

— C'est chez toi, ducon. Il ne reste presque plus de popcorn, ajouta-t-il.

— Alors enlève ce bol, dis-je. J'ai peur et je me sens apeuré de toute façon.

Je me rapprochai de lui. Je tâtai son visage. Sa bouche.

— Que fais-tu...?

— Je vérifie que tu es bel et bien là. Pour regarder un film.

— Bon, bon... Tiens. Prends mon bras comme ça...

— Je vais tasser la manette.

— C'est mieux, maintenant?

— Ouais, enfin...

Je regardai la télé.

— Bon. J'ai encore peur que tu me bouffes.

— Ne t'en fais pas, je ne te ferai plus peur. Ça va, maintenant?

Je le fixai dans le noir et cette même noirceur me donna la frousse.

— Ah!

— Ça n'est que moi! Allons! Tiens!

Il remit ma main sur son visage. Il mit sa main sur mon cœur.

— Ça va vite chez toi, dit-il.

— J'ai peur, c'est tout.

J'avais vraiment peur. Il joua toutefois avec ma main pour me rassurer. Je me rapprochai de lui. Nous étions pratiquement collés l'un à l'autre, sous de différentes couvertures. Le documentaire devint superbement effrayant pendant quelques secondes, mais je n'eus pas peur.

— Ça va? me dit-il, saisissant mes épaules.

— Ouais, je... j'ai seulement peur que tu me manges, et à côté, ce documentaire...

— Que je te mange...?

— Bah, que tu deviennes ultra-effrayant avant de sauter sur moi, genre...

Je crus déceler la tristesse dans la noirceur et son regard.

— Suis-je effrayant à ce point?

Il se distançait de moi.

— Non, non! Au contraire!

Je soulevai nos couvertes afin de nous unir sous une seule d'entre elles.

— Tiens. Voilà, là, c'est mieux. Je veux seulement m'assurer que tu n'es pas un monstre qui me mangera...

Il commença à me caresser les cheveux et à me flatter le corps.

— Je ne suis pas un monstre... Tout doux, là...

— Je peux?

— Oui.

Je tâtai son visage une fois de plus.

— Je ne mords pas. Tiens...

Il caressa mon visage, tenant enfin ma tête avec ses deux mains, puis, nous nous embrassâmes. Je touchais ses joues, puis je le tenais par le menton.

— J'avais entendu dire que tu étais gay.

— Moi aussi. J'avais espéré te le demander ce midi, mais... ça m'a gêné.

— Et dire que j'étais le mec gêné des deux, wow!

— Ha. Très drôle.

Nous nous embrassâmes encore.

— J'dois te confesser quelque chose.

— Quoi?

Peur soudaine de ma part.

— Ça reste entre nous deux.

Peur croissante qu'il soit un monstre.

— Je ne suis pas un monstre, mais je te mangerais bien, je te dévorerais, si tu vois ce que je veux dire...

THE BYE-BYE BOYS

PERSONNAGES

ALI (TALYOR), *jeune homme à la fois timide et gêné.*
DURSUN, *meilleur ami d'enfance d'Ali.*
JAMES, *sportif très confiant en lui-même.*
ALESSANDRO, *définition d'un blagueur pervers.*

(Ensemble, ce groupe de jeunes hommes s'appelle « The Bye-Bye Boys » tout au cours de l'histoire. L'expression peut varier et est utilisée malgré l'anglicisme afin de simplement désigner leur bande et de bien projeter une connotation recherchée.)

IRINA, *assez têtue et vaillante.*
JOYCE, *au cœur plutôt jeune.*
LOUKA, *sportive sérieuse et disciplinée en général.*

DES ÉTUDIANTS ET DES ÉTUDIANTES, *de l'école privée des Bye-Bye Boys.*
UNE SERVEUSE.

(Tous les étudiants, dont les Bye-Bye Boys, sont vêtus d'uniformes scolaires obligatoires.)

ACTE PREMIER

PREMIÈRE SCÈNE

Sur le terrain du campus d'une école privée, à l'extérieur. L'été tire à sa fin. Entrent en scène The Bye-Bye Boys et des figurants étudiants, dont un groupe de fille qui se tient à l'écart de la petite mêlée. Les Bye-Bye Boys commencent à sortir et à se démarquer de la foule aussi.

DURSUN. — Bon, bon et bon ! Qu'a-t-on tout juste sous nos yeux ?
Tous les garçons se tournent là où le regard de Dursun s'est posé, c'est-à-dire vers le petit groupe de filles isolées.
ALESSANDRO, *rigolant, se penchant en grattant son menton de son indexe comme s'il examinait les filles de près.* — De belles et fines filles, de beaux petits ou gros lolos, et de ces affolantes fesses, héhéhé...
DURSUN. — Ales ! Retiens ta voix, mon gars… On va nous regarder comme la dernière fois, sinon !
JAMES. — Hmm… Vous avez tous les deux raison. Mieux vaut la séduction discrète, surtout avec un groupe de minettes. Je ne veux pas revivre cette fois où les claques s'enchaînaient sur nos figures à la cafétéria…

ALI, *gêné.* — Difficile de faire profil bas quand on nous surnomme déjà « The Bye-Bye Boys » partout…
ALESSANDRO. — C’est nous qui l’avons choisi, ce nom !
ALI. — Eh bien, tu l’as accueilli à bras grand ouverts, mais nous, non.
JAMES, *après une certaine hésitation*. — Je l’aime bien, moi, ce nom ! Il représente notre union ultra-macho, masculin et fraternel… n’est-ce pas ?
ALI. — Difficile d’éviter les qualificatifs Don Juanesques avec…
ALESSANDRO. — Je m’appelle Alessandro ! ALESSANDRO ! J’ai du SANG de Don Juan qui coule à travers mes veines ! Y’a rien de mal à ça.
DURSUN. — Peut-être, mais le titre cherche visiblement à nous comparer à des clichés.
ALI, *renchérant.* — Pour se moquer de nous.
ALESSANDRO. — Peu importe, peu importe… Ça ne nous empêche pas de…
Alessandro se penche encore vers les filles et forme un cadre de ses deux pouces et indexes afin de les comtempler.
JAMES, *comme embarrassé par l’attitude de son ami*. — Euh… On devrait faire quelque chose.
Dursun soupire.

DURSUN. — Va les voir, si tu ne peux pas t’empêcher de les regarder. Tu nous fout la honte.
Alessandro reprend une posture normale.
ALESSANDRO. — Elles ne valent pas la peine d’être séduites.
ALI. — Hein ?
ALESSANDRO. — Elles n’ont pas assez de… de…
Il mîme une femme qui se caresse les seins.
DURSUN. — À priori, j’avais seulement regardé l’une d’entre elles concernant… cet aspect.
JAMES. — Donc elles ont de jolis minois, et puis c’est tout…
Ali soupire.
DURSUN. — Qu’est-ce qui te prend et te fait soupirer ainsi, mon cher Ali ?
ALI, *comme désemparé*. — Euh… Eh ben…
DURSUN. — Bon, bon, bon… Tu aurais voulu aller les aborder, toi, hein ?
JAMES, *comme détendu dans sa honte*. — Ah, évidemment, hahaha !
ALI, *repris par sa gêne.* — Eh bien…
ALESSANDRO, *esquissant un sourire narquois.* — Tu pourrais toutes les faire craquer avec ton visage d’ange... (*Il prend Ali par les épaules.*) N’en sois pas effrayé et va ! (*Il pousse Ali vers les filles et prend un*

ton dramatique.) Va les chercher pour nous, apprenti-Don Juan… Va !

Ali attire l'attention des filles, qui cessent de parler entre elles pour le fixer à travers les quelques autres figurants. Ali jette un coup d'œil non trop certain vers sa bande, puis vers la bande de filles. Il se résout finalement, après une bonne inspiration, à aborder les filles.

JAMES, *l'observant aborder les filles*. — Je ne peux pas le laisser briser toute la glace... Il va toutes les séduire !

Il suit Ali, puis les deux autres garçons le suivent aussi.

ALESSANDRO, *s'adressant à Dursun et à James*. — Elles n'en valent pas la peine, les gars. Je les ai évaluées. (*Les garçons ne lui répondent pas.*) Vous ne pourrez pas dire que je ne vous avais pas prévenu…

DEUXIÈME SCÈNE

Dans un service de restauration rapide. Sont déjà attablés les Bye-Bye Boys.

DURSUN. — Alors ? Avez-vous réussi à garder leur confiance ?

ALESSANDRO. — Je n'ai même pas essayé. Elles n'en valaient pas la peine, Dursun !

DURSUN. — Ça n'est pas le point. Le vrai objectif était d'apprendre si on nous faisait

encore assez confiance pour garder l’espoir d’une relation amoureuse…
JAMES. — J’me suis débrouillé. J’ai même pu me dégoter d’autres contacts à partir de la fille.
DURSUN. — Ah, ça, c’est bien ! Tu vois, Alessandro ? Si ton poisson est laid, il y en a forcément d’autres plus beaux dans le même lac.
ALI. — Tu déformes un peu l’expression, là… Suis-tu tes propres enseignements ? J’espère que tu en as recueilli au moins une…
DURSUN. — Eh bien, je n’ai rien de trop extravagant : seulement deux numéros de téléphone.
ALI. — J’en ai eu dix.
ALESSANDRO, *abasourdi*. — SIX ? ! ?
ALI. — Non, pas six. Dix.
ALESSANDRO, *riant.* — Dix ? Dix. (*Il s’imite en train de pleurer :*) Dix… Don Juan me renierait s’il me savait si peu performant à côté toi !
JAMES. — Il nous a complètement battus. Une fois de plus.
DURSUN. — Eh bien… Je n’en visais qu’une en particulier. Elle possédait un visage que je voulais faire pleurer. (*Il sourit.*) Vous savez, ces filles confidentes qui se pensent au-dessus de tout ? Ouais, bah c’en était

visiblement une. Et je l’ai faite pleurer. Comme je le voulais.
ALESSANDRO. — Ces monstres méritent d’être purifiés.
JAMES. — Par chance, nous sommes des justiciers pour la gente féminine.
ALI, *cachant son manque de sincérité du mieux possible*. — En effet… m-mais n’empêche que tu aurais pu t’en trouver d’autres.
DURSUN, *esquissant un sourire*. — N’affirmais-je pas que j’avais un autre numéro de téléphone ? Je savais que tu me sortirais un truc dans ce genre, alors…
JAMES. — Alors quoi ?
DURSUN. — …J’ai gardé le numéro d’une autre fille. Pour commencer quelque chose.
ALESSANDRO. — Quoi donc ?
DURSUN, *souriant avec engagement*. — Une compétition. Entre nous !
ALI. — Euh… d’accord, mais en quoi consiste-t-elle, exactement ?
DURSUN. — Voici l’objectif de cette compétition : obtenir le plus de filles possible.
ALESSANDRO. — Merde. Je ne suis pas trop avancé, alors…
JAMES. — L’idée me plaît. Je suis persuadé d’avoir plus de charisme que le citoyen moyen et je peux vous le prouver…

Il dévêtit son bras et montre ses biceps.
ALESSANDRO, *riant.* — Tes muscles servent et séduisent, mais pas autant que… (*Il tire la langue et la fait bouger avec sensualité.*)
Une serveuse arrive devant leur table.
SERVEUSE. — Bonj-
Elle remarque ce que fait Alessandro et un long silence s'impose. Alessandro s'arrête en même temps que le silence surgit.
ALESSANDRO, *à la serveuse.* — Je leur montrais comment j'embrasse. Est-ce que vous voulez e-
ALI, *coupant Alessandro.* — Nous sommes prêts à commander.
James se met à pouffer de rire, accompagné par Dursun. Ils rient d'Alessandro.
SERVEUSE, *tentant de se concentrer uniquement sur Ali.* — Qu'allez-vous prendre, jeune homme ?
ALI. — Je vais prendre des frites et-
Les trois autres garçons se mettent à rire ensemble. La serveuse les regarde, à la fois intriguée et amusée. Ali désespère.

TROISIÈME SCÈNE
À l'extérieur du service de restauration rapide.
Entrent en scène The Bye-Bye Boys, sortant tout juste du restaurant.

DURSUN. — Bon, bon, bon… Comme je le disais, personne d’entre nous croit pouvoir perdre.
ALI, *comme gêné.* — Vous ne savez pas comment vous y prendre avec les filles… dont les serveuses.
ALESSANDRO. — Ouais, ouais… Ma langue peut prouver le contraire.
JAMES, *tentant de s’encourager*. — Je peux faire mieux que ta langue. J’en suis persuadé.
DURSUN. — Bon… alors la compétition commence. Ramenez le plus de numéros de téléphone possible afin de prouver vos prises, puis on dira du gagnant qu’il a raison.
Ils acquiescent tous.
ALESSANDRO. — Je vais commencer mon périple maintenant. Quand finira la compétition ?
DURSUN. — Dans… deux semaines, disons.
JAMES. — Parfait. Je te suis, Alessandro. En se soutenant, nous nous devons de devancer ces deux-là...
Alessandro et James quittent la scène.
DURSUN. — Alors, Ali…
ALI. — Quoi ?
DURSUN. — Tu penses que je ne traite pas bien les filles ? Tu penses que nous,

hommes, devrions tout leur servir sur un plateau d’argent ?
ALI, *complètement pris au dépourvu.* — Hein ? Mais pas du tout !
DURSUN, *souriant*. — Bon, bon, bon… tu est trop humble pour nous et tu ne l’assume pas. (*Ali ne se défend pas, contrairement aux prédictions de son interlocuteur. Dursun perd patience*.) Allez, dit quelque chose !
Ali ne dit rien, un peu trop apeuré.
DURSUN. — Tu m’amusais beaucoup avec ton caractère unique, quand nous jouions dans les petits parcs, il y a bien longtemps… mais maintenant, tu as changé. Tu joues l’innocent pour finalement me faire mordre la poussière. Tu me laisses sans cesse derrière…
ALI. — Désolé, je ne pensais p-
DURSUN, *interrompant Ali.* — Ne t’en excuse pas… (*Le regard d’Ali s’éclaircit.*) … car si je gagne, je ne m’excuserai pas.
Le regard d’Ali perd sa brillance. Voyant cela, Dursun pose sa main sur l’épaule d’Ali.
DURSUN. — Nous sommes des hommes. Nous devons nous surpasser. Nous sommes amis, mais aussi rivaux. Garde cela en tête.
ALI, *prenant de l’assurance*. — D’accord, alors… bonne chance. (*Il sourit.*) T’en auras besoin.

DURSUN, *souriant.* — C’est ça…
Dursun quitte la scène.

QUATRIÈME SCÈNE
À l’agora de l’école privée.
Entrent en scène tous les Bye-Bye Boys à l’exception d’Ali. Ils entrent d’un côté distinct de la scène et se tiennent toujours de ce côté pendant la scène.

JAMES. — Alors, les gars ? Vous rapporte-t-elle de bons fruits, cette chasse ?
DURSUN. — Non. Pas du tout. Je suis un loup solitaire et charmeur. J’ai mal choisi le défi. Il faut me croire…
ALESSANDRO. — Pff ! Parle pour ton orgueil ! Un vrai Don Juan ne sait pas faire d’exceptions selon le territoire et les conditions…
JAMES. — Mais je…
ALESSANDRO. — Cesse de chercher des excuses, toi aussi ! Suis-je seul véritable étalon hormis ce petit Ali ?
DURSUN, *d’un ton sérieux*. — Ne me provoque pas. Je ne mentais pas et tu le sais très bien…
JAMES, *anxieux* — Allons, les gars… Du calme !
Les garçons ignorent James à partir de ce moment.

ALESSANDRO. — Tu es le chef de notre bande, mais le concept du mâle alpha t'est visiblement abstrait. Je devrais devenir notre chef.
JAMES, *complètement ignoré*. — Hein ?
DURSUN, *se fâchant*. — Un chef ne saute pas sur tout ce qui bouge comme un lapin en le criant. Ça sait se battre. Viens. Viens te battre !
JAMES, *perdant son sang froid.* — Non, non ! Allons ! On se calme !
ALESSANDRO, *s'approchant de Dursun*. — Tu ne sais pas t'en tenir à tes mots, chef. Tu perds à ta propre compétition ! Pathétique serait là un bon qualitatif...
JAMES, *humilié*. — Les gars…
ALI, *hors-scène.* — LES GARS ! Tout le monde vous regarde !
Les deux garçons se tournent vers le côté opposé de la scène.
Entrent en scène Ali, Irina, Joyce et Louka.
IRINA, *souriant avec un certain mépris*. — Bon, bon, bon… qu'a-t-on là, les filles ?
JOYCE, *avec enthousiasme*. — Ce sont les autres Bye-Bye Boys, non ? (*Elle affiche une expression de choc en les regardant, impose un court silence en regardant ses deux amies.*) Ils se battaient ?
LOUKA, *sérieusement*. — Oui. Enfin, non… (*Elle coupe son hésitation.*) Peu importe : ils

ne doivent sans doute pas savoir comment se battre pour de vrai.
Ali rit avec timidité, puis regarde les garçons, qui lui retournent la pareille, ne sachant trop comment réagir.
IRINA, *mettant sa main sur l'épaule d'Ali*. — Mon chou, ce nom que votre bande porte est plutôt ridicule et désuet pour des garçons de votre âge… Va régler ce malentendu... (*Elle retire sa main de l'épaule d'Ali pour la placer sur son dos.*) ...si tu me veux vraiment !
Irina pousse Ali vers ses amis, soit de l'autre côté de la scène. Ali regarde les garçons, qui sont tous les trois stupéfiés et confus. Il regarde ensuite les filles derrière lui. Elles le saluent toutes très gentiment, puis se mettent à parler des garçons entre elles. Tous les autres Bye-Bye Boys le jalousent et vont le chercher sans patience.
JAMES, *complètement ébahi*. — Par Apollon ! Qu'as-tu fait pour mériter la grâce des trois plus belles filles de notre école ?
ALESSANDRO, *dans un étonnement incessant*. — Pourquoi toi ? Pourquoi toi ? (*Il prend Ali par les épaules se met à le secouer*.) Don Juan me renie ! DON JUAN ME RENIE !

DURSUN, *poussant Alessandro de côté, donc libérant Ali de son emprise.* — Que se passe-t-il ?
ALI. — Eh, bien… Je trouve des filles, moi aussi.
ALESSANDRO, *s'effondrant sur ses genoux.* — Oh, mon Dieu ! Ce n'est pas possible ! Il dit ça si aisément ! Je n'ai qu'eu des rejets !
DURSUN. — Ah-ha ! Je le savais ! Tu n'accumules rien de mieux que moi, le prétentieux !
ALESSANDRO, *s'agrippant aux culottes de Dursun*. — Camarade… Mon âme s'amenuise et se brise… Je m'effrondre, aide-moi…
Les filles rient d'Alessandro qui crée tout un drame alors que James l'aide à se relever, aussi embarrassé que son ami humilié peut humilier.
Alessandro essuie la honte de son visage une fois debout.
ALESSANDRO, *frustré*. — Je te comprends, maintenant, Dursun… Cette compétition n'est pas juste !
ALI, *comme pris au dépourvu*. — Hein ?
JAMES. — Même chose ici… Je n'ai pas pu dénicher beaucoup de trésors, tandis que ce pirate vole tout l'or du monde !
ALI. — Allons, les gars, c'est pas si gr– (*Une réalisation stoppe sa phrase. Il réfléchit,*

puis, se reprend.) C’est pas si compliqué que ça : vous avez perdu la compétition, et maintenant, vous devez l’avouer !
DURSUN. — Pas si vite, l’ami. Au cas où tu ne l’aurais pas remarqué, nous voudrions tous les trois continuer le concours… Simplement, voilà tout : tu possèdes un avantage trop grand en séduction de masse. Tu es TROP mignon. Nous devons donc remédier à cela grâce à un handicap…
ALI. — Hein ? Quelle injustice !
ALESSANDRO. — Pas du tout !
JAMES. — Loin de là…
Ali prend un air inquiet.
DURSUN. — Donc, comme j'allais l'annoncer, chacun de nous devra trouver UNE fille. À la fin du temps alloué, soit lorsque tous auront trouvé une partenaire, nous désignerons ensemble qui est la meilleure. Celui qui aura décroché la perfection gagnera.
Léger silence.
ALI. — Ah… Bon, d'accord.

ACTE DEUXIÈME

PREMIÈRE SCÈNE

Dans un supermarché à une heure de pointe.

Ali entre en scène, cherchant du regard.

ALI. — Ah, ah, mais bon, mais bon, où aller…

Irina entre en scène. Elle se met derrière Ali.

IRINA. — Coucou, petit chou…

ALI, *sursautant.* — Ah ! (*Irina lui sourit et il sourit en retour.*) Salut, haha !

IRINA, *sensuelle*. — Je t'ai entendu parler, avec tes amis… Vous étiez si…

ALI. — Si… ?

IRINA. — Si étranges. Vous, les hommes… vous êtes le mystère.

ALI. — Allons, allons, ne dit pas de telles choses. Tu sais très bien que nous…

IRINA, *coupant Ali.* — Ne sommes que des êtres humains ? Que des porcs. Que de rien, que de tout…

ALI. — Euh… Est-ce que tout va bien, Irina ? On dirait que tu n'es pas dans ton assiette…

IRINA, *gaiement*. — Oh, mais tout va très bien, Ali, mon doudou… Viens… J'ai besoin de toi pour m'aider…

Elle prend Ali par les mains au milieu de la foule, ce qui le gêne.

ALI. — Pardieu, que fais-tu… ?

IRINA. — Ne désiriez-vous pas comparer des femmes, vous, les grands salauds… ? Ne voulais-tu pas de trophée pour la leur boucler, Ali… ?
ALI. — Nom de jeu, laisse ces balivernes de côté, ils ne sont même pas ici…
IRINA. — Laisse-moi deviner; tu ne veux pas jouer le rôle avec moi parce que tu dois trouver la plus belle…
ALI, *confus et vivement*. — Quoi ?
IRINA. — Tu dois trouver la plus belle... Ne suis-je pas belle ? Ne suis-je pas la plus belle ?
Avant qu'Ali puisse se prononcer, Irina presse son corps sur celui d'Ali.
IRINA. — Oh, Ali…
ALI. — Irina, je, euh…
IRINA, *avec impatience*. — Oui ?
ALI. — Je crois que nous attisons trop l'attention des badauds. Partons d'ici.
Irina regarde autour d'elle. La foule s’est bel et bien fixée sur eux.
IRINA. — Tu as raison. Partons.
Ali tente de partir, mais est retenu par Irina, lui tenant encore une main.
ALI. — Allons, Irina… !
IRINA, *enfantine*. — Oui, j'arrive…
Les deux adolescents quittent la scène. Entre Joyce, zieutant le duo qui s'en va.

JOYCE, *frustrée*. — Oh, au nom ma mère, elle recommence… ! Vite, j'appelle le service d’urgence… !
Joyce compose un LONG numéro sur son téléphone cellulaire avec maladresse.
JOYCE. — Ô, Louka ! Laisse-moi verser du bleu ! Nom de ma mère, elle recommence ! Pitié, pitié… !
Louka répond quelque chose au téléphone.
JOYCE. — Oh, là là… ! Oui, et impérativement !
Court silence.
JOYCE. — D'accord ! À plus.
Joyce quitte la scène.

DEUXIÈME SCÈNE
Dans la chambre d'Irina.
Ali et Irina entrent en scène.

ALI. — Bon, alors à plus !
IRINA, *verrouillant sa porte de chambre et barrant la route d'Ali*. — Allons, ne pars pas. On peut encore faire quelques trucs, s'amuser, parler de plein de choses…
ALI. — O… Ok.
IRINA, *prenant Ali par l'avant-bras.* — Viens… (*Elle l’amène vers son lit.*) Couche-toi ici.
ALI. — Quoi ?
IRINA. — Couche-toi !

ALI. — Ah, d'accord…

Ali tente de se coucher de lui-même, mais Irina le prend par les épaules et les pousse sur les couvertures. Ali est trop gêné pour s'opposer à Irina. Cette dernière se couche sur le corps d'Ali.

IRINA. — Comme tu es mignon, si… si…

Elle prend Ali par les joues.

ALI. — Arrête, s'il te plaît… Ça fait mal.

IRINA, *se retirant subitement du lit, comme paniquée.* — Oui, tu as raison… ! Je suis désolée !

ALI. — Ce n'est pas grave…

IRINA. — Je veux te maquiller. Est-ce que je peux ?

ALI. — Irina, non... On en a déjà parlé…

IRINA. — Oui, mais tu disais que…

ALI. — Oui, mais c'était avant…

IRINIA, *suppliante.* — Je t'en prie, Ali ! Tu es ma seule amie !

ALI, *tout plein de gêne.* — Bon, d'accord… Mais fais vite. J'aimerais pouvoir retourner en ville avant que les magasins ne soient fermés.

IRINA, *flattant une des joues d'Ali*. — Ça nous laisse beaucoup de temps…

ALI. — Dépêche-toi avant que je ne change d'avis.

IRINA. — Oui, d'accord… Nous commencerons par tes ongles.

ALI. — On parlait de maquilla…
IRINA, *coupant Ali*. — Montre-moi tes mains.
Ali s'exécute. Irina observe les mains d'Ali. Elle se lève et va chercher une grosse trousse remplie de choses de fille.
ALI, *plus ou moins patient*. — Alors ?
IRINA. — J'ai choisi une couleur qui va bien avec tes yeux. Mais, pour faire original…
Irina accourt jusqu'à son garde-robe et en sort une robe rose.
ALI. — Ah…
IRINA, *excitée*. — Qu'en penses-tu ?
ALI. — Eh, ben…
IRINA, *désillusionnée*. — Quoi ?
ALI. — Je l'aime bien, je l'aime bien…
IRINA. — Tu n'es pas très convaincant.
ALI. — Ah, non, je te jure que j'suis sincère.
IRINA. — Enfile-la tout de suite, alors.
ALI, *haussant les épaules.* — D'accord.
IRINA, *recommençant à sourire.* — Bien ! Je vais chercher le reste du maquillage pendant que tu t'habilles…
Ali change sa tenue dans la chambre pendant qu'Irina fouille dans une autre pièce. Irina revient avec une perruque de cheveux de fille. Elle observe silencieusement Ali qui se change dos à elle sans la remarquer. Elle tient la perruque de ses deux mains, près de sa poitrine. En fixant Ali, elle soupire joyeusement. Ses

bras s'abaissent jusqu'à un calme total, ses mains tenant la perruque. Ali est figé sur place; il sait qu'Irina le regarde.
ALI. — Ne regarde pas. Je ne veux pas que tu me regardes quand je me change. Tu le sais.
IRINA, *avançant lentement vers le jeune homme.* — Pourtant, je te regarde. Je veux te toucher, tout le temps. Tu es fascinant, mais tu en as peur.
Ali enfile la totalité de sa robe avec empressement pour enfin se retourner avant l'arrivée timide d'Irina.
IRINA, *voyant Ali de face.* — Si beau… Si belle… Tels les deux, tel un animal, mais un hermaphrodite; un ange, outre lui-même, qui…
ALI. — Arrête.
IRINA, *caressant l'épaule d'Ali*. — …qui est appréhensif.
Ali arrache la perruque des mains d'Irina. Il la met de sorte à cacher ses propres yeux.
IRINA. — Attends, laisse-moi t'aider…
Ali soupire alors qu'Irina arrange la perruque correctement.
IRINA. — Tiens, c'est beau, comme ça ! Ça te va à ravir !
ALI. — À ravir ?
IRINA. — Je reviens, attends…

Irina repart dans l'autre pièce, refermant la porte. On entend les deux amies d'Irina, Joyce et Louka, entrer dans la maison. Elles parlent ensemble pendant qu'Ali, pris de panique, se met le vernis à ongle qu'Irina lui avait emporté. Il se dépêche de mettre du mascara devant le miroir de la coiffeuse. Il met aussi du rouge à lèvres, fort heureusement déjà quelque part dans la chambre de la fille.

Joyce entrouvre la porte de la chambre, mais Irina la pousse et entre la tête dans l'ouverture.

IRINA, *chuchotant*. — Oh ! Tu as presque fini !

Ali la regarde en silence, paniqué.

IRINA. — Bon, d'accord, tiens…

Irina fait glisser le maquillage dans la pièce jusqu'aux pieds d'Ali.

IRINA, *chuchotant à Ali.* — DÉPÊCHE-TOI !

Ali fait « oui » de la tête et s'empresse de vider toute la trousse de maquillage.

TROISIÈME SCÈNE

Dans le salon de la maison d'Irina.

Se trouvent Ali et Irina sur le sofa, tandis que Joyce et Louka sont assis chacune sur une chaise à une des deux extrémités du sofa. Il y a une horloge quelque part dans la pièce.

IRINA. — Nous devons parler entre filles. J'ai une annonce importante à vous faire !
JOYCE. — Quoi ? Quoi donc ? !
IRINA. — Oh, ne sois pas si impatiente. C'est à propos de ces idiots de Bye-Bye Boys. Ils doivent payer pour nous avoir traité tel de vulgaires objets. Nous devons les écraser après les avoir placés au creux de nos fines paumes. Mon amie ici présente, les filles, a récolté les informations qui me menèrent à cette conclusion.
LOUKA. — Ton nom ?
ALI. — Taylor.
LOUKA. — C'est joli ! Ça sonne Américain, j'aime bien. Mon nom sonne peut-être trop Français.
ALI. — Ah, eh ben, merci. Je pense que ton nom te va comme un gant. J'aime plutôt bien la façon dont le « k » pimente le tout.
JOYCE. — Moi, c'est Joyce. Ravie de te rencontrer.
ALI. — Même chose ici, haha !
JOYCE. — Alors, tu portes les bonnes nouvelles ? Que se passe-t-il ? J'en meurs… dis-m'en plus sur l'origine de toute la situation, sinon je me désabonne.
IRINA. — C'est Ali. Il a dit à Taylor, ici présente, que les Bye-Bye Boys voulaient rapporter des filles comme des trophées.

JOYCE. — Ça n'est pas surprenant, mais… Pourquoi t'en a-t-il parlé à toi, de toutes les personnes ?
JOYCE. — Je… Euh…
IRINA. — C'est son amie d'enfance.
JOYCE. — Ouf !
IRINA. — « Ouf » ?
JOYCE. — Je pensais qu'Ali cherchait une autre bande que la nôtre. C'est le seul bon Bye-Bye Boy, nous devons le garder pour nous.
ALI. — Ah, c'est flatteur. Je lui dirai.
JOYCE, *couvrant son visage de ses mains.* — Ah, ça, non ! J'en mourrais d'embarras.
LOUKA. — Allons, Joyce…
JOYCE. — Non ! Je ne veux pas de ça, l'amie. Ali est mignon. Je l'aime bien, mais je ne veux pas qu'il le sache… Je veux le séduire, prendre sa belle petite frimousse dans mes mains, l'embrasser, le cajoler…
IRINA, *surprise.* — Hein ? Tu ne nous en avais jamais parlé.
JOYCE. — C'est mon secret. Tu le gardes, hein, Taylor ? Aide-moi à séduire Ali. J'ai besoin d'un coup de pouce.
ALI. — Euh… Je verrai ce que je peux faire.
JOYCE. — Oh, Dieu merci ! Cet ange… Il me le faut. Et si tu me défies…
IRINA. — BON. Pour passer à autre chose, sans vouloir vexer Joyce, sachez que les

autres Bye-Bye Boys veulent cruellement comparer celles de notre gente. Nous devons leur faire regretter cette décision.
LOUKA. — Comment… ?
ALI. — Ils veulent chacun la plus belle fille possible. Suffit de… de s'arranger pour qu'ils échouent d'une manière quelconque.
JOYCE, *coquette*. — Suffit de donner la plus belle à Ali.
IRINA. — Non, pas nécessairement. Il faut aussi embarrasser les autres gars le plus possible. Leur faire regretter leur choix.
LOUKA. — Franchement, j'ignore pleinement quel plan réussirait pour cela.
ALI. — J'en reparlerai avec Ali. Il saura sans doute comment faire.
JOYCE. — Bonne idée. Il les connait mieux que personne, il sait sans doute comment la leur boucler.
IRINA. — Ah, ça, oui.
ALI, *regardant l'heure.* — Oh ! Je dois y aller, les filles !
LOUKA. — Salut, fille !
JOYCE. — À la prochaine.
IRINA. — Au revoir !
Ali quitte la scène.

QUATRIÈME SCÈNE
Au centre d'achats.
Entre en scène Ali.

ALI, *à lui-même.* — Merde ! Il reste trop peu de temps pour que je puisse revenir à des habits normaux. Je dois faire mes emplettes ainsi…

Entre Alessandro. Il croise le regard d'Ali.

ALESSANDRO, *à lui-même*. — Oh ! Bon Dieu, je suis béni par Don Juan, sauvé par le centre d'achats !

ALI, *à lui-même*. — Ah, non ! Pas Alessandro !

ALESSANDRO. — Oh, hé, toi, petit minois chuchoteur… Tu sembles perdu, l'es-tu ?

ALI. — Oh, non, non. Ça ira.

ALESSANDRO. — Bon, alors où va-t-on ?

ALI. — Je voulais… m'acheter quelques trucs avant la fermeture des magasins.

ALESSANDRO. — Je peux te les payer. Tu sembles dans un embarras, sans bourse, comme ça…

ALI, *à lui-même*. — S'il voit mon portefeuille et le reconnait plus tard, je suis foutu ! S'il m’achète quoi que ce soit aussi, d'ailleurs…

ALESSANDRO. — Oh, là, là… Pauvre minette ! Ne sois pas embarrassée par ma présence. C'est moi qui doit vaciller devant un tel visage…

ALI. — Je ne peux pas !

ALESSANDRO. — Pardon ?

ALI, *dramatique.* — Je ne puis pas me laisser conquérir par un autre charmant jeune homme tel que vous-même, Ô, mon pauvre !
ALESSANDRO, *déconcerté*. — Hein ? ! Vous êtes déjà prise ! ? ! Par qui, Ô, charmante jeune femme ?
ALI. — Hélas, je ne puis révéler ma vie à un pur passant. Oh, ça, non, jamais ! Je m'étais promise de ne pas tomber pour le hasard…
ALESSANDRO. — Allons, fille, ne me dites pas que vous êtes de l'ancienne école de courtoisie… Regardez-moi dans les yeux et affirmez-le, sinon.
ALI. — Je ne puis me permettre vous. Bon, voilà… autant que cela me brise le cœur, je l'ai dit quand même !
ALESSANDRO. — Ah, non ! Vous méritez mieux que la galanterie… Vous méritez le plaisir de la vie, ma belle et malheureuse jeune femme…
ALI. — Mais… entre vous et l'autre…
ALESSANDRO. — Qui est ici en ce moment ?
ALI. — Je ne connais pas vôtre nom.
ALESSANDRO. — Je m'appelle Alessandro, bella ! Ne l'oubliez pas…
ALI. — D'accord… Autant que j'aimerais me présenter, je dois y aller…
ALESSANDRO. — Coquine, vous voulez fuir… Peu m'importe. Je suis adorateur

d'histoires dramatiques… Puis, bon, vous vous souviendrez sans doute de moi après cela…

Alessandro embrasse Ali. Ali demeure figé sur place, même après le baiser.

ALESSANDRO. — Au revoir, belle sans nom !

Il quitte la scène.

ALI, *à lui-même*. — Pas moyen de magasiner tranquillement en tant que femme ! Tant pis; je me change en homme de ce pas et reviendrai demain.

Joyce entre en scène.

ALI, *frustré*. — Merde, merde, merde !

JOYCE, *riant*. — Je sais ; trop tard ; les magasins ferment déjà.

ALI. — Euh… En… En effet.

JOYCE. — Je te cherchais.

ALI. — Qu'y a-t-il, l'amie ?

JOYCE, *timidement*. — Ben… Euh… J'aimerais juste que… tu demandes à Ali de me rencontrer, demain, ici même…

ALI. — Oh ? (*Il soupire.*) À ce point… ?

JOYCE, *brusquement*. — Écoute, la diva… Je ne demande pas la Terre entière. Seulement une main ; celle du seul ange qui existe… Tâche de ne pas me le dérober non plus, car tu regretteras, comme j'allais le dire chez Irina…

Rideau. Les lumières se dissipent.

ÉPILOGUE

Ali séduit et brise le cœur de toute la bande de filles (surtout celui de Louka, qui a trop un gros égo pour se laisser tenter) et trompe toute la bande de garçons, surtout Dursun. Il s'en excuse et une ambiguïté reste quant à l'orientation sexuelle renouvellée de Dursun. En bref, Ali s'était révélé comme étant un garçon à la fin de la compétition, comme étant l'objet présentable de chacun de ses adversaires. Note : James a en quelque sorte été lui aussi épargné du sort que lui réservait Ali parce qu'il manquait de confiance. Louka et James finissent ensemble. Alessandro cesse de faire partie des Bye-Bye Boys le premier, puis James quitte naturellement le groupe. Dursun reste seul avec Ali, car après tout, ils s'aiment bien et se connaissaient depuis longtemps. Joyce apprend à mieux gérer ses sentiments après avoir eu le cœur déchiré par Ali, mais elle ne le lui pardonne pas. Elle se tourne plutôt vers Irina, qui apprécie alors sincèrement son amie puisque la seule personne qui comptait pour elle (Ali) l'avait trahie.

C'est du romantisme absurde. Ali finit en quelque sorte encore frustré, indécis et malheureux.

L'AVOCAT QUI TOMBA TRÈS BAS

I

Victor vivait une vie de riche. Il était avocat, et, dans la cour, son seul but consistait à défendre des clients fortunés afin d'obtenir des payes bien grasses lors de ses réussites. À vingt-cinq ans seulement, le jeune prodige n'avait perdu aucun de ses débats. Sa voiture ? Elle coûtait probablement le bras, les reins, la tête, même, de n'importe lequel pauvre. On aurait pu ajouter plus encore à ce lot, mais la nécessité de cette précision devient futile. La maison de Victor prenait beaucoup d'espace même dans le quartier bourgeois dans lequel il vivait. Seulement la porte de sa maison coûtait davantage que le salaire d'un citoyen moyen. Si on ajoutait tous les articles inclus dans la barraque, tout le tralala, l'hypothèse d'échanger plusieurs maisons de citoyens normaux contre celle-ci serait légitimement considérable.

Un beau jour d'été, alors qu'il profitait d'un merveilleux jour de congé, l'avocat

décida d’embarquer dans sa voiture hors-de-prix. Le moteur vrombissant, le jeune et bel homme sourit légèrement. Vantard dans sa promenade, il restait toutefois normalement de marbre lors de ses voyages. Ce qui comptait, c’était le fait que tous voyaient sa belle voiture. Le passe-temps favori de Victor consistait en cela : faire baver des gens normaux. Depuis son enfance, le jeune homme pouvait être décelé en tant qu’anormal vu cette pratique. Il profitait toujours jusqu’à la dernière seconde de chaque bonbon qu’il possédait pour emmerder les autres enfants. Sa position lui donnait une impression de pouvoir– ou, tout simplement, lui en donnait pour de vrai.
Ouvrant la porte brillante de son véhicule, il débarqua finalement. Cherchant dans sa poche un billet de cent dollar, il entra dans le bar. Les passants s’ébahissaient comme des mouches devant la lueur de la voiture, qui réfléchissait la richesse. Ils sursautèrent lorsque les portes se verrouillèrent en émettant un puissant « Bip-bip ». Une fois assis sur une des

maintes banquettes de l’endroit, l’homme commanda la plus chère des boissons de tout le menu et paya avec son billet. Il passa une dizaine de minutes à observer les passants jalouser son véhicule, quand soudainement, un homme se posta indiscrètement à l’avant de la portière du conducteur. Il semblait vouloir repartir non à pied, mais bien sur roues. Victor, un peu ivre, sortit du bar en paniquant. Toutefois, le temps n’était plus pour sauver sa voiture: le voleur démarrait le moteur et s’en allait déjà. L’avocat embarqua avec une rapidité inouïe dans le siège du passager, et le voleur le regarda d’un air surpris. Ils se fixèrent quelques secondes, puis, le malfrat sortit une arme à feu de sous son jean. Il le menaça de mort, mais Victor s’avérait trop durci par l’alcool pour flancher. Le fortuné balança alors un coup de poing à la figure du malfrat, ce qui résulta en un coup de feu quelque part à l’intérieur du bijou sur roues. Fâché par l’endommagement de sa voiture, Victor prit le fusil de l’assaillant de ses mains, et le braqua

sur son visage. Le voleur écarquilla les yeux, levant les mains, mais il était déjà trop tard: ne pouvant que trop mal juger, emparé par la fureur, l'avocat troua la tête du voleur en une fraction de seconde. Sursautant après avoir subi le recul du coup de feu commis, Victor réalisa l'importance de l'erreur qu'il venait tout juste de commettre. Terrorisé, l'homme prit le corps dans ses bras pour ensuite le lancer sur la banquette arrière. Les passants commençaient à s'attrouper autour de la bagnole, alors l'avocat prit peur, le volant et écrasa de son pied la pédale d'accélération. Le moteur vrombit, fit les cent tours et les chevaux hennirent, crièrent, tels les bêtes enfermées dans le métal chaud et bruyant qu'elles étaient. Filant en un clin d'œil vers son destin, Victor transgressa la loi en ignorant complètement un panneau de signalisation d'arrêt. Continuant à augmenter la rapidité de son engin, son champ de vision subit une diminution. L'adrénaline le poussait de plus en plus loin, vers ce qu'il présumait être hors de tout danger. Toutefois, des voitures qui

s’apprêtaient à traverser l’intersection qu’il avait précédemment franchi klaxonnèrent, ce qui le distrait. Regardant le pare-brise arrière pour voir déjà ce qui se trouvait au loin de lui, il perdit le contrôle de son véhicule, et, pour conclure le tout, ce dernier se mit subitement à dessiner une ligne toute sauf droite. Les sueurs froides au visage, Victor ne put vraiment empêcher son propre accident: il serra son volant fermement dans ses mains, souhaitant maladroitement reprendre le contrôle et remanier sa trajectoire, mais trop tardive s’avérait la manœuvre.

Sa voiture cessa de rouler lorsque ses pneus du côté droit firent un arrêt fulgurant, brusque, tels un enfant qui subirait une jambette. La machine se mit donc à exécuter sans cesse des tonneaux aussi spectaculaires que dangereux, apeurant les citoyens autant passants que conducteurs.

Victor donna ainsi naissance à sa mort, massacré dans son cercueil de fer, allant directement en enfer.

II

Le ciel ne brillait déjà plus, vu la profondeur dans laquelle Victor s'était enfoncé. Il tombait à une vitesse ahurissante. Après environ une heure de descente, le jeune homme s'éclata le pelvis arrivé en bas, sur un siège de salle de pacotille, fait de plastique non coûteux et peu confortable. Criant à la douce mère Marie des injures, il eut involontairement raison d'être parmi les démons. Son pelvis lui faisait mal comme jamais. Toutefois, il sembla cesser de lui provoquer de la douleur comme par magie, et, finalement, Victor enterra ses injures sous sa crainte: des milliers de gens attendaient dans ce couloir de pierres froides, bien assis chacun sur leur chaise. Victor voyait devant lui un homme vieux, très, TRÈS vieux. Il semblait en fait n'être que le restant de plis qu'un aîné pourrait produire en quelque cent années. L'avocat regarda alors son voisin de gauche, puis détourna directement ses yeux de la vue: il y avait là, à côté de lui, un aussi jeune homme que lui, aux cheveux blonds qui saignait

éperdument des yeux et avait la bouche grande ouverte à cause de sa mâchoire, toute décrochée du reste de sa figure. Ses dents étaient toutes cassées, arrachées ou tassées de leur emplacement originel. Son nez se cachait dans le reste de son crâne, tout massacré.
— Eh'cusez ma laideur, gent'homme. He hui mort au combat à cause du fléau d'armes d'un h'antassin... Il ah écrajé mon visage, révéla péniblement le blondinet.
— Oh, vraiment ? Je suis désolé pour vous, monsieur... Je ne voulais pas vous forcer à parler, vous savez... ou me forcer à vous regarder.
— Ô, he vous comprends! se plaignit le jeune homme. Thou n'êthes pas z'oblihé de me hegarder...
Victor avala sa salive, puis, il regarda le plancher de l'endroit: fait de pierre. Tout, sauf les chaises, était fait de pierre froide, dure et grise. Il tourna la tête et chercha une sortie au bout droit du couloir: hélas, il s'étendait plus loin que l'œil humain puisse percevoir les choses. Son regard, se réajustant vers

le milieu du couloir, zieuta par accident son voisin du côté gauche en revenant là où il le devait.

La personne en question était un vieil homme à la longue et blanche moustache.

— ...et vous ? Qui êtes-vous, exactement ? demanda Victor.

— On me surnommait Dr. Seuss, quand j'étais vivant et que j'avais encore une belle face! O-hoho, ho!

— Hé, mais... Je vous reconnais! Vous écriviez des histoires pour enfants, c'est bien cela?

— Mais oui, sapristi! J'étais un homme reconnu, mais ce que peu ont su, c'est que j'ai fait une cocue!

— Une cocue? Arrêtez de parler en rîmes, s'il vous plaît. Cela vous force à utiliser des mots étranges qui me rendent confus.

— Je ne peux pas, ma foi!

— Je ne vous crois pas.

— Alors, vaurien, change de train! Et sache que ces rîmes sont ma malédiction, sale petit con!

— Ouah, il n'est pas nécessaire de m'insulter, m'sieur...

— Ne me parle plus, espèce de trou de cul, car je dois improviser ce que je dois prononcer ET rimer, sinon, je...
Dr. Sass se mit à paniquer. Il cherchait visiblement une rime au fond des tiroirs de sa mémoire, mais le pauvre moustachu n'en pouvait plus. Il craquait sous la pression... C'est alors que Victor vit l'homme se mettre à dévorer de manière incontrôlable sa propre moustache, l'arrachant du dessous de son nez. Il pleurait à cause de la douleur, mais ne pouvait s'empêcher de tirer sur ses poils. L'homme, après s'être étouffé avec sa «nourriture», se mit à cracher une boule de poils de moustache dégoutante et dégoulinante d'un liquide indescriptible. Le docteur se mit alors à se pencher vers le sol, pleurant davantage, envahi par la peur et soumis à sa malédiction. Il mangea à nouveau les poils qu'il venait tout juste de vomir. Finalement, Victor cessa d'observer le spectacle, ou, en fait, la vision cauchemardesque d'un gentilhomme qui avait écrit les histoires qui le bordaient lorsqu'il était jeune.

L'avocat prit l'initiative de demander au blondinet depuis combien de temps il se trouvait dans cet endroit.
— Ô, mon her, j'ignore depuis hombien de hemps he huis ichi! En tout has, h'ai eu le hemps d'apprendre he hangage moderne des hommes, parce qu'il hemble avoir hangé depuis ha mort du roi...
— Du ROI? s'exclama Victor. Les rois ne règnent plus sur terre depuis plus qu'une centaine d'années...
Le jeune homme à la mâchoire décrochée se mit à pleurer, désespéré.
— He ne sais même pas pourquoi nous hattendons ichi!, chigna-t-il.
Victor chercha dans les alentours un visage plus menaçant que l'attente qu'il devait subir. Puisque celle-ci semblait être éternelle, il n'en trouva aucun. Se levant de sa chaise de plastique inconfortable, l'avocat regarda vers la voie dont il n'avait pas observé la distance: la droite. Celle-ci s'étendait autant que la première voie. Un choix s'imposait alors: le chemin de droite ou celui gauche. Victor décida de

demander au jeune défiguré le droit chemin.
— Eh bien, quand ils happellent les hens avec he microphone, ils partent hers la droite.
— Merci bien.
Victor ne chercha pas à comprendre davantage la raison d'être du microphone et choisit ainsi donc le chemin que tous prenaient lorsque leur nom se faisait entendre.
La marche fut longue, très longue. Tous fixaient le nouveau mort durant son trajet qui lui sembla prendre des jours, peut-être même des mois de temps. Parfois, pendant sa progression, il entendait la voix d'une jeune femme surgir du microphone et exiger une personne «aux portes de l'enfer». Victor, marchant parmi les morts, ne vit jamais de gens se lever pour répondre aux appels. Ils étaient sans doute tous trop éloignés de lui pour qu'il puisse les apercevoir.
Après une éternité, l'avocat vit enfin le bout du couloir. Il ne comportait non trop de lumière, mais ce fut assez pour réveiller l'esprit du jeune homme et lui

faire croire qu'il revenait à la vie en atteignant la fin du trajet. Il courut jusqu'à clairement voir... un espèce de bureau. Assise de l'autre côté d'une épaisse fenêtre, une femme au visage très blanc, dont on aurait même pu juré qu'il était fait de porcelaine, releva la tête.
— Qui êtes-vous, monsieur?
— Victor, le meilleur avocat qui soit mort.
— Vous... n'êtes pas de ceux que j'ai appelés pour venir ici. Retournez vous asseoir, s'il vous plaît.
— Quoi? Vous êtes sérieuse? Vous ne prenez même pas la peine d'écouter ce que j'ai à dire? J'ai marché des lustres pour discuter avec VOUS, et vous ne voulez PAS m'écouter seulement parce que je ne suis pas sur votre STUPIDE liste?
— Vous êtes sur ma liste, monsieur. Seulement, je n'ai pas encore appelé votre nom et vous avez décidé d'être impatient, de venir me déranger pendant mon travail et de m'insulter. Donc, oui, vous êtes sur ma liste. Toutefois, maintenant, votre nom est

désormais situé beaucoup plus bas qu'il ne l'était avant que vous ne vous fâchiez pour rien contre moi.
— Ah, non, s'il vous plaît, gente dame, ne me faites pas ça...!
— Oh, si. Monsieur Dremblis De Damantâme est demandé aux portes de l'enfer, s'il vous plaît. Je répète: monsieur Dremblis De Damantâme! annonça la femme dans son microphone.
— Écoutez, madame, je ne veux pas retourner m'asseoir à ma place. J'ai marché si longtemps pour venir jusqu'ici... Ayez pitié de moi!
— Il n'en est pas question. Regardez, dit la dame, montrant à Victor une feuille dont il ne voyait pas la fin tellement elle était longue. Cette feuille, je dois bien la gérer et ne faire entrer que ceux qui commencent à subir leur malédiction, leur tourment personnel
— Vous devez classer tous les gens qui sont ici selon une observation?
— Non. Je dois calculer des statistiques à l'aide de mon ordinateur pour trouver et infliger le pire tourment possible pour chacun. Ensuite, j'entre la description

de la malédiction en détail dans mon appareil, et, après un lapse exact de temps qui est calculé par ce même ordinateur, les condamnés commencent enfin à souffrir. Cet ordinateur prend du temps avant d'imposer le tourment, mais je suis obligée de faire une longue liste d'avance, sans savoir qui subira sa malédiction en premier. Si je n'ai pas bien deviné, je dois alors retaper des centaines de noms sur mon clavier. C'est un travail ardu, et je ne dois pas commettre d'erreurs à cause de gens comme vous, car sinon, moi aussi je vais subir mon propre tourment.
— Quel est-il?
— Le masque de porcelaine que je porte se met à refroidir intensément et à geler ce qui reste sous celui-ci.
— Et que reste-t-il, sous celui-ci?
— Mes muscles faciaux, car peau n'est plus.
Victor sentit des frissons parcourir son corps, mais ce ne fut rien à comparé à ce que la secrétaire de l'enfer subit lors de ce même instant. Un cri d'effroi et de douleur macabre se faisait entendre sous son masque, qui enterrait

beaucoup sa voix en se resserrant sur son visage.
— J-Je n'aurais pas dû vous fournir d'explications... Vous m'avez fait perdre mon temps! PARTEZ!
Victor recula un peu, puis, s'enfonça en courant dans les profondeurs du couloir de pierre. Regardant l'horizon qui se dissipait, l'avocat cessa de courir: autant rester près de l'entrée jusqu'à temps qu'elle appelle son nom.
Qu'allait être le tourment de Victor?

III

Victor était entré dans un état de transe. Il fixait le sol, assis comme un indien, et il avait perdu toute trace de ce qu'était le temps. Il n'arrivait pas à dormir, car l'enfer était ainsi: sans sommeil. Le «nouveau-mort» ne savait presque plus qui il était, d'où il venait et où il s'en allait. Tout ce à quoi son cerveau songeait, c'était le sol. On aurait même pu dire qu'il ne faisait plus qu'un avec celui-ci.

Soudainement, Victor sortit de son état de méditation extrême à cause d'un craquement vif et sec qui semblait venir de... son bras droit. Tournant la tête vers celui-ci, l'avocat remarqua qu'il... était complètement broyé et tordu. Le jeune homme émit un cri de terreur dans la salle d'attente. Il toucha son bras droit avec son index de la main gauche: la douleur n'était qu'insupportable. Il pouvait sentir ses muscles tordus, ses os tous déplacés et ses ligaments tous déchirés lui infliger une douleur incomparable à n'importe laquelle autre qui soit.

— À L'AID-

Victor fut coupé par le son de son propre bras, qui se remettait rapidement en place, comme un asticot gigotant dans tous les sens... Ayant encore la bouche bien grandement ouverte, il resta couché au sol quelques secondes de plus, inapte à émettre n'importe quel son tellement il avait subi une grave douleur. Après avoir crié du silence, il toucha de nouveau son bras, apeuré, avant de constater que celui-ci avait repris sa forme normale. Il

le fit bouger un peu: tout était impeccable. Comme avant.
Victor courut jusqu'à la secrétaire de l'enfer.
— Madame, j'ai subi ma malédiction!
— Je vous l'ai déjà dit: allez-vous-en.
— Mais, pourtant, je suis prêt à quitter cet endroit. J'ai tous les prérequis!
— Attendez, puis le temps viendra.
Victor observa une porte qui se trouvait à côté du bureau de la femme. C'était sans aucun doute le point d'accès à l'enfer. Il se précipita sur le rectangle de fer et tira sur sa poignée de toutes ses forces.
— Vous perdez votre temps. Je suis la seule qui puisse déverrouiller cette porte, et, de toute façon, quiconque entrerait sans permiss-
Elle zieuta Victor quelques secondes, qui l'ignorait, puis, un bouton rouge qui se trouvait sur son bureau. Appuyant sur le bouton, elle sourit. Le jeune homme sprinta à travers l'entrée de l'enfer.

La pièce suivante contenait une quantité énorme de vide. De forme

carrée et entièrement blanche, elle bordait un détecteur de métal en son milieu, et, de chaque côté de celui-ci, de grands hommes musclés en combinaison de protection avancée blanche guettaient les arrivants. Victor, qui était justement un visiteur, se fit aborder par un des deux gardes.

— Votre papier. Tout de suite, dit l'homme, tendant sa paume vers Victor.

— Mon papier…? Quel papier?

L'homme tenta de sauter sur Victor, qui l'évita. L'avocat sprinta de son mieux vers la porte de sortie, mais elle nécessitait deux clés: chacune appartenait à un garde.

Victor retourna dans la salle d'attente, portant plusieurs ecchymoses, dont une au bord de l'œil.

Par la suite, le jeune homme alla réclamer le fameux « papier » à la secrétaire, qui se moquait de lui.

— Voilà, je vous le donne. C'est votre certificat d'approbation de votre existence en enfer. Vous devrez le donner à un des douaniers.

— Merci…

— Merci à vous de me faire rire, ah-haha!
L'homme entra dans la salle une fois de plus, mais cette fois blême. Il donna son papier aux douaniers. Ils le vérifièrent, puis, le glissèrent dans une fente qui le redonna à la secrétaire, qui le classa. Les hommes laissèrent passer Victor après l'avoir mis à nu et lui avoir fait subir des fouilles... de toutes sortes.

Victor entra enfin en enfer, ou, du moins, dans la première partie de l'enfer. L'endroit où il se trouvait n'était qu'un vaste océan de lave sur lequel une gondole l'attendait.
— Bienvenue sur le Styx, dit le gondolier.
— Où m'emmenez-vous?
— De l'autre côté du Styx.
— Ce n'est pas très précis...
— Vous ne devriez pas être curieux à propos de ce qui vous attend, vous devriez plutôt en avoir peur, dit le gondolier, un peu chamboulé par l'innocence de Victor.
— Pas besoin d'avoir peur quand on sait ce que l'on fait, affirma l'avocat.

— Que faites-vous, alors?
— Je vais marchander ma liberté, annonça le jeune mort. Dites-donc... pour un démon qui vouliez que je me taise, vous en avez, des questions à me poser.
— Je ne suis qu'un simple homme qui joue le traversier. Ma peau est rouge à cause de la lave, qui l'a endommagée avec le temps... Ma malédiction consiste à tous vous faire traverser de l'autre côté, un par un, sans ne jamais m'arrêter. Je souhaitais seulement que vous cessiez de m'énerver en parlant davantage, mais je peux aussi parler avec les hommes de façon civilisée, s'ils savent comment s'entretenir avec autrui pour une dernière fois, peut-être...
— Ah, je vois...
— Vous vous rapprochez de l'enfer, mais puisque vous prenez votre mort aussi bien que moi, pourquoi ne pas causer un peu?
— Causer de quoi? Qu'avez-vous à raconter? Si je ne me trompe pas, vous ne faites plus que voyager d'un côté à l'autre du Styx sans cesse... Vous ne

devez pas avoir beaucoup de sujets de conversation.
Le gondolier eut l'air triste pendant quelques secondes, songeant à tout le temps qu'il avait passé en enfer, à ne rien faire, au final. Puis, il redressa la tête, ayant une meilleur mine et une idée:
— Vous pourriez me raconter l'histoire de votre mort.
— D'accord. Ça va me permettre de me rappeler de ma vie avant que je ne l'oublie pour de bon...
L'histoire de la vie complète de Victor se fit alors entendre par le gondolier. Plusieurs jours plus tard, les voyageurs arrivèrent à leur destination.
— Vous avez été pour le moins... intéressant, homme déchu parmi les autres. Nous nous reverrons peut-être une fois autre que celle-ci.
— Je l'espère.
— Moi de même!
Le gondolier partit, puis, se retournant vers son chemin, Victor eut peur pendant un court instant, car devant lui se trouvait un géant mur de briques grises qui semblait pencher, presque

même tomber, vers lui. Cela le fit d'ailleurs reculer jusqu'à perdre pied près du grand bain de lave. Paniqué, Victor se jeta sur le sol de terre noire et durcie. Toutefois, une fois qu’il se releva, il sentit une douleur intense dans sa jambe: son tibia venait d'éclater en morceaux en une fraction de seconde. Criant assez fort pour que le gondolier puisse frissonner de là où il se trouvait, le jeune homme perdit l'équilibre une fois de plus. Il tenta de retenir sa chute dans la lave avec sa jambe qui avait le tibia cassé, mais il ne fit que frotter les résidus de son os cassé ensemble, le faisant crier comme jamais. Il mit ensuite le pied de son autre jambe... dans la lave. Celle-ci fit instantanément fondre son membre, tandis que son cœur explosait à cause de son système nerveux qui ne savait plus réguler sa panique.
Le corps de Victor coula, puis se volatilisa dans la lave... à l'exception de son squelette. Celui-ci était éternel et servait d’un grand atout pour l'instrument de torture le plus fort de l'enfer: la régénération. Le temps défila,

et, finalement, le squelette de Victor s'ancra près du rivage de terre. Le gondolier le repêcha et le mit dans son bateau.

— Que faites-vous? demanda une passagère.

— Je dois ramasser les gens qui se retrouvent ici... Évidemment, c'est parfois douloureux pour mes bras, mais ce n'est pas grave: je crois avoir une idée de qui est cet être, et il me plaît assez pour que je veuille me mouiller pour lui au lieu d'attendre qu'il soit hors de la lave, dit le gondolier, qui n'avait pas les bras complètement fondus.

— Ouah, les larmes de Satan ne vous font pas mal...

— Ma peau est assez adaptée à la lave pour que je puisse y plonger, mais n'allez pas croire que je ne souffre pas...

— Oh.

— Vous paraissez aussi étrange que cet homme, quand j'y pense.

— Comment ça?

— Vous ne semblez aucunement terrifiée par l'idée d'aller en enfer...

— Si seulement vous saviez comme j'aime la douleur, mon cher, déclara la

femme, c'est l'enfer entier que je règnerais par la terreur plutôt que le contraire.
Le gondolier regarda la femme silencieusement, qui avait déjà passé à autre chose: elle contemplait le crâne de Victor, qui reprenait des épaisseurs graduellement. Prenant la tête et la mâchoire, la passagère s'amusa à raconter des blagues.
— Être ou ne pas être? Ce n'est plus une question!, rigola-t-elle.
Son rire macabre terrifiait le gondolier. Par la suite, la femme assit le squelette à ses côtés, tel un compagnon fidèle, et se calma.
— Ah, je boirais bien du bon vin en me faisant border ici...
— J'avoue que cet endroit est détendant, dit le rameur.
— Un peu trop, même: je m'ennuie...
— Je suis ici depuis plus d'années que je ne puisse le compter... En fait, je n'ai rien pour garder trace du temps. Vous ne savez pas à quel point JE m'ennuie.
— Lancez-vous dans la lave, alors.
— Hein?
— Ça devrait vous divertir, non?

— Je suis mort d'ennui, mais je suis aussi assez sénile pour garder mon bon sens... Je préfère effectuer mon travail dans le calme plutôt que de défier les limites.
— Ah, alors vous n'en êtes pas encore rendu à la folie, à ce que je vois.
— Pas vraiment...
— Avez-vous des vêtements pour cet homme qui se régénère?
— Non, mais ses anciens accoutrements ne devraient pas tarder à réapparaître, eux aussi.
— Vraiment? sourit la femme, intriguée.
— Je l'espère, fit le gondolier, haussant les épaules.
Victor reprit conscience à cet instant précis. Il se demanda à haute voix qui était la femme et ce qu'il faisait une nouvelle fois à bord de la gondole.
—Pas besoin de t’informer, le guignol, fit la femme.
— Je t'ai repêché de la lave, contra le gondolier. Quant à elle, eh bien…
— Quoi? Qu’ai-je?
Un silence.
— Je blague, je blague…

— Pourquoi suis-je en vie?, demanda Victor.
— Votre malédiction n'est pas qu'une simple expérience, expliqua le gondolier. C'est une chose éternelle. Dans votre cas, il me semble que vous... humm... vous revivez des blessures de votre accident! Oui, c'est bien cela.
— C’est cela...
L’avocat regarda à l’horizon, nostalgique quant à son ancienne vie. Le désir de reprendre le contrôle l’envahissait, mais tout ce qu’il pouvait faire pour l’instant était d’attendre. Se sentant torturé, il méprisait le regard amusé de la femme, qui tentait de lui bloquer la vue avec son sourire stupide et enfantin.
— T’as pas l’air fort joyeux, toi, s’amusa-t-elle à remarquer.
Victor ne pouvait pas contenir son impatience. Il éclata de rire, puis pleura.
— Je bois tranquillement un verre au bar, puis, en moins de deux, je me retrouve ici! C’est injuste... la vie est injuste. Je souffre sans raison... Quel merdier, bordel! Qu’avais-je fait de mal? Je vivais paisiblement... Il y a déjà deux

mois et quelques jours de rame qui se sont écoulés depuis que je suis mort. Je vais oublier la vie... ça m’apeure! Je ne veux pas rester mort! Je veux vivre!
Le gondolier ajouta au nombre de jours de l’après-vie de Victor une petite centaine de plus: c’était quand il était resté baigné par la lave, inconscient. Généreux, le gondolier l’avait laissé se reposer. Victor n’en pleura que davantage. Son ami essaya de commencer à le consoler, mais la femme le fit taire. Un malin plaisir s’emparait d’elle, assistant à la douleur intérieure de l’avocat. Elle rougissait, respirait fort et se caressait l’entrejambe. Victor, encore triste, se calma et se remit à observer l’horizon en silence. La femme échangea un regard avec le sévère gondolier, puis cessa son activité, déçue.

Les jours passèrent, puis les deux passagers arrivèrent à la terre cuite.

IV

— Victor.

— Quoi?

— Quand va-t-on atteindre cette saleté d'Enfer, Victor?

— Eh bien… je n'en ai aucune idée. Éventuellement, nous arriverons jusqu'au Diable.

Les deux morts marchaient dans une plaine de sable rouge. Un soleil noir, au loin, brillait. Des pyramides grises se tenant à l'envers, au bout de leur pic, décoraient le fond du paysage. Le désert chaud et l'air chaud comme épais faisait suer les défunts. Le sable chaud n'aidait en rien leur escapade. L'horizon semblait s'éloigner alors qu'ils s'approchaient de lui, tandis que l'étourdissement les assommait peu à peu.

— Quel… Quel est ton nom? Tu ne me l'as toujours pas dit.

— Et je ne te le dirai pas.

— Je ne te parlerai plus, alors. De toute manière, ce n'est pas comme si j'avais besoin de t-

La tête de Victor encaissa un vif recul et son dos se plia. Coupé de sa respiration, le jeune homme ne put guère crier autant qu'il l'aurait voulu. Enfin, il reprit

conscience quelques secondes plus tard, doucement étendu sur le sable.
— Q... Qu'est-ce qui s'est passé?
— Ton dos s'est plié sur lui-même. Apparemment, tu en mords beaucoup depuis ta mort.
— Très drôle.
— Mon nom, c'est Léna.
— Arrête de sourire.
— J'y peux rien, ronronna-t-elle, se frottant à Victor.
L'avocat reprit sa route avec nonchalance après avoir repoussé l'étrangère.
— Pourquoi m'abandonnes-tu? Allons, s'il te plaît, un peu de respect! Je t'ai divulgué mon nom, après tout.
— Parce que tu es malade en-dedans, oui...
— Je ne suis pas malade... J'apprécie certains aspects négligés de la vie. C'est tout.
— Arrête!
— Ouvre-moi les veines et lèche-moi la figure, bébé...
Victor courut tant qu'il le put, mais finalement, Léna le rattrapa toujours. Tout au long de leur parcours, elle

cherchait à l'envouter pour jouer avec sa santé. Victor, quant à lui, ne cessait pas de se débarrasser d'elle du mieux que ses bras le permettaient.

Après ce qui semblait une éternité, les voyageurs arrivèrent à leur destination: comme dans un dôme, le désert se repliait sur lui-même et donnait sur une sortie carrée géante. Seulement apercevoir la sortie, tant elle prenait d'espace, était possible depuis plusieurs kilomètres. Le conflit des deux êtres cessa d'être lorsqu’ils se mirent à courir désespérément vers la sortie. Combien de temps dureraient ces multiples épreuves d'endurance? Seul Dieu, ou plutôt le Diable en ce cas-ci, le savait. Et il leur ferait bientôt part de ses connaissances.
Lorsque Victor et Léna entrèrent dans le portail, ils se retrouvèrent dans un autre désert.

Dans le même désert, en fait.

Victor ragea. On ne voyait plus de sortie dans ce désert, peu importe l'entrée.

Les deux aventuriers, si on peut le dire ainsi, moururent quelques fois à cause de la chaleur excessive du désert monotone. Un moment donné, comme des statues de pierre, ils s'abandonnèrent à ne plus rien faire du tout. Figés dans le sable par leur propre manque de volonté et leur paresse, la souffrance les habita longtemps. Victor sentait chaque grain de sable se frotter à lui et souhaitait ne jamais avoir eu la notion du temps en lui, parce que chaque grain lui rappelait un sablier brisé. Léna souffrait à ses côtés, mais il ne la voyait plus vraiment. Sans aucun rayon de soleil à l'horizon, la chaleur s'intensifiait. Ce phénomène étrange allait pousser le duo à quitter les lieux un jour ou l'autre, mais, pour l'instant, ils… imitaient la relaxation qu'ils connaissaient autrefois. Léna prenait la situation plus facilement, surtout parce qu'elle jouissait à partir de la douleur. En fait, pour elle, cette situation ressemblait à une journée un peu trop chaude sur la plage, pas plus.
Est-ce que beaucoup de temps passa? Peu importe. À un moment donné, une

main se posa et recouvra presque l'entièreté du capot à réflexion brisé de Victor. Surpris comme jamais, le jeune mourant à perpétuité se leva en sursautant. Ses brûlures lui tordirent le corps en entier, et, se recroquevillant, Victor subit une partie de son accident de voiture une fois de plus. Il n'eut la force de crier qu'en silence, vide et sec comme un pauvre raisin âgé de mille années. L'homme qui se tenait devant Victor le fixa, un peu apeuré devant ce qui lui parut alors être un monstre. Il recula de plusieurs pas, fixant la créature qu'il qualifia, finalement, vivante et même humaine. Seulement, ses yeux étaient noirs tellement ils étaient calcinés. Sa bouche ressemblait à un vieil anus ridé et puant. Sa peau, presque rouge comme celle du navigateur du Styx, lui donnait une allure exécrable. Le grand baraqué devant Victor, suant dans son armure médiévale, ramassa les deux corps. Il savait, depuis la file d'attente, le sort qu'ils subissaient. Il savait communiquer dans plusieurs langues. Lorsqu'il arriva enfin de l'autre côté du désert pour finir

piégé comme ses rescapés, il ne baissa pas les bras. Léna, dans la même situation que l'avocat, ne se plaignait pas. Elle abordait la douleur comme un pirate aborde un navire plein d'or.

Victor ouvrit les yeux. Son bras, alors disloqué, se remit vivement en place. Il cria follement. Léna et l'homme le fixaient. Ils se trouvaient tous les trois dans une pièce sombre et froide. Reprenant les contrôles de sa conscience, Victor se leva, peinant à respirer, mais heureux de se savoir enfin rafraîchi par la température de la pièce. Léna étreint son jouet, qui se laissa faire.

— Bon, vous me semblez bien mieux ainsi, déclara le chevalier.

— Eh bien… On peut dire ça comme ça, approuva Victor, mais… cette fille est folle.

— Peu m'importe. Je suis bien dans ma peau, répliqua Léna. Qui êtes-vous?

— Je me nomme Gilles de M… Oh, ce n'est pas important.

— Qu'insinuez-vous là, monsieur? demanda curieusement Victor.

— Appelez-moi tout simplement Gilles, ce sera mieux ainsi.
— Je suis Léna.
— Moi, c'est Victor. Victor Lazare.
— Tu sembles être le seul d'entre nous assez à l'aise pour divulguer ton titre complet, fit Gilles.
— En tant qu'avocat de renom, je me dois de perpétuer ma marque. Faire connaître mon nom constitue une grande partie de mon travail.
— J'ai vécu à une époque autre que la tienne, dans laquelle les « avocats » n'existaient pas, poursuivit Gilles.
— Ce n'est pas important. Tout ce que je souhaite, c'est de sortir de cet enfer… et je te remercie de m'avoir aidé à me rapprocher de ce but.
— Comment comptes-tu sortir d'ici, gamin? dit Gilles, dénué d'enthousiasme.
— J'offrirai mes services au Diable lorsque je le rencontrerai.
Gilles rit.
— Bon, alors c'est d'accord. Nous suivons le même chemin.

— Pour quelles raisons allez-vous voir le Diable, monsieur le chevalier? demanda Léna.
— Chacun ses secrets.
— Ah, non! Je n'en ai pas, de secrets, moi! Je suis Léna sans aucun nom de famille trop important. J'adorais me torturer pour le plaisir avant d'atterrir ici. C'est tout! Je suis le chemin de Victor pour le plaisir, mais…
— ...mais…?
— À bien y repenser, je songe sérieusement à devenir la femme du diable. Il m'acceptera en tant que démone ou un truc du genre, c'est certain. Ma malédiction consiste à me faire souffrir plus que d'habitude, je le sens. J'adore la douleur et je plonge mon âme dans la luxure. Toute ma situation présage que je suis celle qui conviendra à Satan!
Gilles secoua la tête, comme répugné et désolé.
— Pauvre vous… Si je n'abritais aucune lueur d'espoir concernant ma libération qui me préoccuperait, je tenterais de vous offrir la vôtre.

Victor inspectait les lieux. Il se rendit compte qu'il se trouvait dans une pyramide; le sol était froid, fait de briques conçues par des hommes et aspergé de symboles étranges…

Après quelques minutes, Gilles trouva et alluma une torche de bois qu'il confia à Victor. Léna et lui surent enfin démêler le noir du blanc pendant leur marche.
— Comment se fait-il que vous savez vous promener dans l'ombre? interrogea Léna.
— Je vivais dans un château. Un très grand château spacieux. Je m'y suis habitué.
— Ah, donc il vient sans doute du moyen-âge, le guignol.
— Léna, à son armure, on peut facilement le deviner… Il tient une épée dans sa main et un bouclier dans son autre main, pour l'amour de Dieu!
Gilles rit.
— Dieu possède peu d'amour.
— Pardon?
— Sachez, Sire Victor, que l'Enfer résulte de Dieu lui-même et qu'il nous a

pris des choses qui ont fait de nous d'horribles et atroces hommes.
— Parle pour toi. Je n'ai pas besoin de Dieu. Ha! argumenta Léna.
— Tu verras, un jour ou l'autre, que Dieu nous dépasse tous et crée notre souffrance. Il te le montrera.
— Certes, le barbu du ciel montre la souffrance… mais a-t-il songé un instant au fait d'aimer souffrir? Au sadomasochisme? Il n'y a rien de meilleur au monde que la souffrance; je ne jure que par elle et je n'ai jamais eu de problèmes.
— Damnée, cesse de vomir de tes viles paroles! s'écria Gilles, préparant une bataille à l'épée contre la jeune femme.
— Allons, tout le monde… calmons-nous, ordonna Victor. Nous n'avancerons jamais en nous disputant. Peu importe notre but final, nous devrions nous allier pour atteindre ce moment où nous nous séparerons.
— Très bien! Mais arrête d'essayer de me corrompre avec tes viles paroles! Elles… ne m'affectent pas.
— Pff, c'est ça…

— Léna! Laisse-le tranquille. Ça ira mieux comme ça.

V

Un grondement fit trembler la terre. Le trio possédait un membre qui comprenait la situation: apparemment, Gilles avait aperçu un verre de terre pendant sa cavale depuis le désert. Avec ambivalence, il remerciait Dieu de l'avoir sauvé de son chemin et la bonne fortune d'avoir épargné ses deux nouveaux compagnons de voyage.
— Comment se fait-il que la pyramide ne… tombe pas?
— Tu devrais toi-même le savoir, vile créature revenue aux Enfers.
— Ça… nous dépasse tous, reprit Victor, marabout de devoir gérer une équipe indésirable.
Les défunts rencontrèrent leur premier escalier. Enfin, ils pouvaient monter d'un étage pour aboutir dans une encore plus grande pièce, vu, évidemment, l'hiérarchie d'une pyramide à l'envers. La pièce, bourrée de symboles, présentait surtout

primordialement aux yeux des explorateurs une anormalité accablante: tous les meubles se trouvaient maintenus dans les airs, au plafond, ou plutôt, sur le plancher. Gilles prit un des flambeaux éteints et l'alluma pour à sa propre discrétion. Il ignorait l'existence des Égyptiens, alors cette architecture ne lui disait rien. Pour Victor, toutefois, ce fut une autre histoire; il se rappelait un manuel scolaire d'histoire, ou, plus précisément, le plan d'une vraie pyramide. Ne contenaient-elles pas un sarcophage? N'était-ce pas leur usage primaire? Avec les avis de ses compagnons, Victor déduit finalement que la structure relevait du goût du Diable, aussi hasardeuse fut-elle. Puisque l'équipe non trop soudée ne pouvait pas accéder aux articles au-dessus de leurs têtes, elle dirigea son attention sur un autre escalier. En traversant la vaste chambre, leur objectif prit un tournant extrême: les objets qui avaient l'air d'être collés au plafond se mirent à tomber un à la fois, chaque fois qu'ils pouvaient potentiellement heurter une tête. La

pyramide se manifestait, selon Gilles, qui criait aux démons en brandissant son épée dans tous les sens sous son preux bouclier. Victor parvint rapidement à se cacher dans le couloir de l’escalier qui descendaient plus bas afin d'évaluer la situation. Il reçut tout de même un gros porte-chandelles en or sur les orteils. Tout en reprenant son sang froid, il continua d'observer la pièce…

Où était Léna?

Un tas de débris d'antan trônaient l'un sur l'autre, formant une pile de forme pyramidale. Victor comprit tout de suite que sa partenaire s'était abandonnée à la tentation du suicide.
Victor courut prudemment jusqu'à la pile. De multiples objets tracèrent sa piste. Rendu au tas de débris, Victor ne craignit guère de menace: tout ce qui était en haut avait tombé. Le complet vacarme visuel de la pièce incessant équivalait à un dépotoir auditif silencieux. Gilles, déjà rendu aux marches pour le prochain étage,

regarda son ami Victor dans les yeux. Après quelques secondes d'hésitation, il décida d'aller lui prêter main forte sans omettre sa propre protection à travers de la prudence pendant son chemin. Les deux hommes finirent par trouver un avant-bras complètement détruit dans la pile d'objets. Ils écartèrent les effectifs autour de ce dernier pour finalement déterrer Léna, visiblement morte. Lentement, son corps reprit un semblant de vie grâce à l'immortalité de la mort.
— Te trouver nous a pris un temps fou. Ne refais plus cela si tu souhaites nous suivre, l'avertit Victor.
Léna haussa les épaules, un peu défiante et embarrassée. En vérité, elle avait trébuché et était morte instantanément. Elle n'avait même pas vraiment songé à son masochisme dans ce cas-ci.

Leur torche encore à la main, les deux hommes illuminèrent la suite du labyrinthe pyramidal. Après quelques minutes d'escalier, le trio atteignit le prochain étage. À leur grande surprise,

les défunts explorateurs constatèrent immédiatement qu'ils se trouvaient dans une chambre de bain: de grands prismes à base rectangulaire s’échangeaient de l'eau sous forme de chutes du plafond au plancher et vice-versa. Plusieurs larges et longs bains rendaient le sol sec digne d'un labyrinthe sombre, bruyant et parsemé de chutes d'eau le guettant constamment. Le premier reflexe de Gilles, à la vue de toutes ces chutes d'eau, fut de lever son bouclier dans les airs afin de protéger sa torche. Néanmoins, Victor lui indiqua que plusieurs des chutes d'eau montaient au lieu de descendre: c'étaient des chutes d'eau ascendantes. Embêté de devoir se creuser les méninges pour trouver un plan, Gilles se contenta de garder son bouclier et sa torche près de lui, s'apprêtant à intervenir selon la situation, soit selon la direction que l'eau allait prendre à telle ou telle occasion. Déçue, Léna regardait le chevalier s’éloigner.

— Il ne nous attend même pas!

— Quoi? cria Victor, assourdi par le tapage des chutes surexcitées.
— Gilles est un connard! s'époumona Léna directement à côté de l’oreille de Victor. Il pourrait nous aider, avec son bouclier!
— Suis-moi, tout ira bien, répondit Victor à l'oreille de la jeune femme.
L'idée de la noyade déplaisait fortement à tous les membres du petit groupe, y compris Léna. Une douleur plaisante, pour elle, ne créait pas de mort subite. Bien sûr, elle s'était originellement suicidée à la corde, se masturbant pendue, mais… la noyade? Elle ressentait davantage un besoin d'avancer. En elle, un changement s'amorçait. Bien sûr, aucun déconfort ne la troublerait assez pour lui faire peur. Pourtant… sa quête commençait à la perturber. Posséder un motif autre que son plaisir à court terme la faisait réfléchir d'une manière qui la perturbait. Le beau Satan l'attendait. Elle en souffrait. Terriblement. Jamais, dans toute sa courte vie d'adulte, avait-elle songé à aller rejoindre son âme sœur qui n'était pas, en fait, le sexe dans un

costume. Ainsi donc, la torture de l'attente, chaque tournant carré du labyrinthe, la faisait désirer Satan plus encore que tout. Le Diable *était* le sexe, le sexe le plus *divin*, la plus grande aspiration, plus grande que le simple masochisme. Bavant, Léna se mit à ne plus y voir clair malgré la torche de Victor. Elle le serrait de plus en plus fort, lui et son petit costume d'avocat éphémère.

Le jeune homme se tourna vers Léna. Que faisait-elle? Toute tremblante, on pouvait jurer qu'elle craignait quelque chose. Non trop rassuré, mais se sentant responsable, Victor décida de mener son chemin à bien en de courts termes. La pression pesa sur ses épaules tandis que Léna s'accrochait à lui, sa respiration saccadée inaudible. Les chutes s'extasiaient de soupirs devant eux, moqueuses. Victor perdait, petit à petit, son sens de l'orientation. Après tout, il se trouvait en plein milieu d'un labyrinthe complètement assombri dans sa propre grandeur.

Un rugissement sauvage s'articula autour des chutes pour aller frapper les tympans de Victor et Léna.

Que se passait-il? Au loin ne se présentait que du noir. Victor songea à Gilles. Avait-il chuté dans l'eau? Il croisa les doigts pour que les sens aiguisés du chevalier l'aient rattrapé avant une chute probablement aussi infinie que mortelle. De leur côté, mêmes d'interminables minutes ne les habituaient pas à la noirceur. Le temps passa, et le bourdonnement s'amplifia dans la tête de Victor; les chutes le rendait peu à peu sourd. Léna tremblait tellement qu'il croyait qu'elle dansait à force de s'ennuyer. C'était tout le contraire: son envie du Diable la hantait et elle cherchait à l'oublier sans succès. Après environ une heure, le duo arriva enfin à la sortie de la pièce. Victor vérifia si c'était son ancien point de départ, mais non. Miraculeusement, Léna et lui arrivèrent indemnes à la fin de cet étage. Impatiente, la jeune femme sprinta là-haut, n'attendant plus rien. Entre Gilles et Léna, Victor aurait

choisi Gilles, mais il dut accepter rapidement la réalité: si Gilles était parvenu à la fin du labyrinthe, il l'aurait attendu ou serait monté sans lui. Si l'eau l'avait aspiré dans son cycle infini, rien ne servait de tenter quoi que ce soit en pleine noirceur, même avec la torche encore allumée, pour le sauver; il mettrait sa propre personne en péril plus qu'inutilement. L'avocat rattrapa Léna après un bref délais: elle se tenait à l'entrée de l'étage supérieur sans bouger, de la bave à la bouche. Victor observa ce qu'elle observait, soit une statue gargantuesque aux allures sataniques. Autour d'elle, des flambeaux, entourant la pièce, brûlaient d'un feu bleu vif et pâle.

Gilles échappa son bout de bois enflammé lorsqu'il vit un alligator sortir de l'eau pour s'en prendre à lui. Il avait rugi comme un homme-lion en dégainant et brandissant bravement son épée vers la bête satanique. Il lui coupa d'ailleurs le haut de la mâchoire sans tomber. Pourtant la bête, émettant une multitude de bruits inimaginables

continuait de s'attaquer à lui. Par chance, les yeux de Gilles lui permirent de reculer dans l'étroit chemin sans trop de difficulté. C'est alors qu'il vit ses deux compagnons au loin, près de la sorti, éclairés d'une petite lueur à peine visible de si loin. Gilles damna son âme, Dieu comme le Diable, et reprit sa route en tenant de courir. Mauvaise décision: plusieurs alligators sortaient de tous les recoins. Après quelques minutes, environ dix se tenaient autour de lui. Il se contenta de fuir en tuant efficacement ceux qui bloquaient sa route vers la sortie. À un moment donné, à quelques dizaines de minutes de retard de ses compagnons, Gilles atteint la sortie. Un alligator s'assura de l'empêcher de prendre le temps de savourer son triomphe en sortant brusquement d'une chute d'eau ascendante et en se lançant sur lui. Ces balivernes, ou, du moins, c'est ce que Gilles aurait cru si on lui avait raconté qu'un chevalier comme lui avait dû stopper un alligator volant avec un bouclier, le poussèrent violemment dans la cage d'escalier. Reprenant son souffle

et sa posture, Gilles réfléchit à son sort: s'il avait trébuché dans l'eau, son aventure aurait pris une fin drastique. Il remercia Dieu de l'avoir épargné et passa à l'autre étage.
Une fois en haut, Gilles revit ses deux amis et rencontra la pièce étrange. Victor broyait du noir, assis au pied de la statue démoniaque. Léna se promenait, parlant à des choses qui n'existaient pas.
— Enfin! Me voilà! s'exclama Gilles.
— Hein? fit Léna, sortant de sa bulle.
— Gilles! Nous te croyions... mort, annonça Victor.
— Eh bien, il s'en fallut de peu pour moi! J'aurais pu y passer sans ma fidèle vue, mon bouclier et ma glorieuse épée. Au fait, comment avez-vous survécu aux créatures démoniaques qui se cachaient dans l'eau?
— Hein? répéta Léna. Quelles créatures?
— D'horribles et longs lézards munis d'une mâchoire remplie de terribles dents.
— Ils nous ont épargnés, apparemment.
La torche de Victor s'éteignait.

— Peu importe, le plus important est que nous soyons tous ici, moi y compris, rigola Gilles, rallumant les deux torches avec du feu bleu.
— C'est plutôt un problème, déclara Victor. Nous ignorons quoi faire ici. Piégés ici, nous ne savons pas quoi faire; redescendre serait aussi dangereux que stupide; le désert se répète à souhait même si on le fuit. Notre Enfer, c'est celui-ci!
— Je crois que vous vous trompez, Sire Victor. Il y a d'autres pyramides éparpillées dans le désert. Certes, des créatures l'habitent, mais il est possible d'éventuellement les atteindre.
— Oh, non, se plaignirent Léna et Victor en même temps.
— Allons, un peu d'entrain. Après tout, nous n'aurons guère besoin d'effectuer une telle escapade.
— Pourquoi donc? Connais-tu un moyen de sortir d'ici…?
— Oui. Cette statue représente une des multiples incarnations que Satan peut prendre. Je sais comment se procède un rituel satanique, alors nous pourrions tenter quelque chose.

— Comment? s'intrigua Victor.
— Je… préfèrerais éviter ce sujet. Il m'encombre déjà l'esprit, alors… je voulais l'éviter. Il semblerait toutefois que ma destinée diffère de mes choix.
— Explique-toi, lança Léna.
— Connaissez-vous Jeanne d'Arc?
— Oui.
— Pas moi.
— Toi, la démone, c'est normal si tu ne la connais pas. Jeanne d'Arc était une sainte. Elle était parfaite.
— La beauté de son corps dépassait celle du mien?
— Là n'est pas la question, encore une fois… Cette jeune femme a versé son âme dans la bonne cause et, pourtant… Dieu lui imposa un des pires châtiments possibles.
— Hein? Je ne comprends pas.
— Jeanna a fini brûlée au bûcher, Léna, clarifia Victor.
— Ah…
— C'est juste. Enfin, c'est injuste, continua Gilles. Étant baron, je m'enfermai dans mon château. La France n'avait pas compris la pureté de Jeanne. Dieu n'avait pas compris

Jeanne. Personne ne la comprenait, pas même ma personne. Si simple, une telle personne méritait ce qu'il y a de meilleur. Elle chassait mes démons seulement de son regard. Vous n'imaginez même pas la démesure justifiée que prirent ma déception, mon désespoir et ma rage lorsque j'appris la nouvelle de sa mort...
— Je l'imagine un peu, mais raconte-la moi, dit Léna.
— De mon château, je m'abandonnai à Satan et aux péchés. C'est tout ce que je puis vous raconter, sinon que je porte la honte en mon âme, mais la colère comme l'incompréhension concernant Dieu. Pourquoi un tel sort pour une telle personne? Je veux connaître la réponse. Notre guerre se justifiait par son nom; notre armée combattait pour sa grâce... Bien sûr, je reconnais avoir commis d'atroces crimes contre ma propre race et mon propre souverain, mais... je veux savoir où est Jeanne. Je veux la revoir. Je veux aller où elle est allée. Ce voyage en Enfer consiste en un vulgaire malentendu! Jamais je n'ai douté de Jeanne et de la bonne Foi. Seulement...

pourquoi ma rage ne serait-elle pas le vrai salut de ma vie? Satan va me donner une réponse. Soit il m'apaisera, soit Dieu saura me retrouver et me reprendre des griffes de l'Enfer. Il m'a prédestiné à une cause, donc il ne peut pas m'enfermer en Enfer pour m'y avoir dédié. Franchement…

— Quelle histoire! Quel raisonnement! lâcha Victor, impressionné. J'ignorais ton existence et ton expérience avec la vie. Elles n'étaient pas mentionnées dans mes bouquins d'histoire…

— Satan t'a enfermé ici pour te libérer de Dieu, monsieur le chevalier. J'en suis persuadée. Sinon, c'est parce que tu mérites de brûler. Après tout, ton raisonnement est un peu illogique. Pourquoi t'aimer si tu priais pour Satan au lieu de Dieu, ton supposé bel amour? C'est stupide. Tu es stupide.

— Je priais pour trouver une réponse concernant Jeanne. Dieu ne m'a jamais répondu, alors je me suis tourné vers Satan. C'est tout. En quoi est-ce mal? En quoi Dieu n'a pas décidé mes décisions?

— Ouf, tout cela devient compliqué, soupira Victor. Contentons-nous de

d’abord trouver Satan. Ensuite, nous lui poserons nos questions.

Les deux compagnons acquiescèrent.

— Il nous faudra du sang. Beaucoup de sang. Assez pour tracer un pentagramme, annonça Gilles.

— D'accord… qui d'entre nous fournira ce sang?

— Moi, moi! s'exclama Léna. Coupe mes veines, Victor!

Haussant les épaules en échangeant son incompréhension avec Gilles, Victor prit l'épée du chevalier et coupa les poignets de Léna. Du sang se mit à couler de ses veines. Précautionneusement, Gilles traça un pentagramme.

— Si cette procédure échoue, nous devrons nous résoudre à trouver des ingrédients pour d'autres options. Sinon, nous finirons emprisonnés ici à jamais.

— Il faut que ça marche, s'impatienta Victor.

Pendant le rituel, Léna émettait toutes sortes de sons primaires à force de jouir de sa propre douleur. Gilles finit, sous les yeux captivés de Victor, son pentagramme très complexe en puisant

de temps en temps du liquide écarlate des bras de la jeune femme. Finalement, de la lumière sembla refléter du sang sans venir de nulle part. Elle ne brillait pas; seulement son reflet illuminait de plus en plus la pièce. Ni une, ni deux, les yeux de la statue manifestèrent une once, puis des litres de vie. Le diable de pierre se leva. Il fixa le vide, puis ouvrit la gueule. Le trio demeura silencieux jusqu'à ce que la chose se mette à les aspirer dans sa gueule. Finalement, elle les dévora et détruit le plafond de la pyramide pour sortir du désert et mener ses passagers à leur prochaine destination.

VI

Beaucoup plus tard, Victor sortit en triomphant de la gueule ouvrante de la statue vivante. Ses compagnons l'accompagnaient. L’avocat trébucha et ses deux genoux éclatèrent à l'impact, comme lors de son accident. Il hurla, faisant rire Léna et apeurant Gilles, qui ne s'y attendaient tous deux aucunement. La chose démoniaque

repartit en volant de ses lourdes ailes difformes, laissant Victor, qui reprenait sa vraie forme de défunt, soit sa santé. Il se releva, essoufflé.
— Tu as de la chance. J'aimerais pouvoir souffrir comme toi, gratuitement. Le Diable me prive de ses plus beaux fruits…
— J'aimerais savoir endurer et même savourer la douleur comme toi…
Le groupe rassembla ses trois esprits pour analyser sa situation; qu'est-ce qui se trouvait aux alentours?
Des roses bleues aux tiges rouges et épineuses sortaient du vieux sol craquelé. L'horizon, autant à l'horizontale qu'à la verticale, donnait sur une si longue distance que du bleu formait un brouillard pâle. Des nuages, ou de la fumée, voguant sur ce ciel étrange et rouge. Des montagnes craquelées gravissaient le ciel à plusieurs reprises. Le plus remarquable, toutefois, était le fait que des structures érigées un peu partout formaient un semblant de ville fantôme.
Victor et ses partenaires marchèrent vers un des bâtiments. Léna cueillait

des fleurs sur sa route avec un enthousiasme admirable. Elle serrait les tiges piquantes dans ses mains en imaginant les dents de Lucifer qui la serraient en guise de préliminaire sensuel. Se mordant les lèvres, elle gambadait joyeusement. Gilles serrait, quant à lui, son épée. Il ne voulait pas commettre la même erreur qu'avec son bouclier. Il ne possédait aucune malédiction, comme Léna. Cela le rassurait un peu, car il croyait se trouver auprès d'une élue et d'un ambitieux assez inspirant. En entrant dans la grande bâtisse, Léna déposa son bouquet de roses bleues sur le comptoir de la réception. Gilles baissa sa garde. Victor posa le regard sur un petit bout de plastique où on pouvait lire « Veuillez patienter ».
— Dans combien de temps pensez-vous que la personne chargée d'intervenir ici reviendra? Mille ans? blagua Victor.
Les deux autres le prirent au sérieux. Ils avaient raison de le prendre au sérieux.
— Nous devrions nous diriger vers un autre château ou explorer celui-ci, Sire.

— Je commence sérieusement à en avoir marre, de l'Enfer. Ce n'est même pas un vrai enfer; c'est un désert, merde! se plaignit Léna.
Un bruit de chasse d'eau retentit d'une pièce derrière le comptoir de la réception. Des pas résonnèrent derrière une porte qui, enfin, s'ouvrit. Une jolie figure aux cheveux courts et mauves s'assit à l'arrière du comptoir et retira l'affiche d'attente. Victor sourit et aborda la personne, qui se présenta sous le nom de « Traïde ». À force de se faire identifier sous la gente masculine, Traïde se fatigua et corrigea finalement le trio, leur annonçant son sexe masculin.
— Pourtant, tu ressembles à une… à une fille, balbutia Victor.
— C'est une femme, ne vous trompez pas, Sire! Elle possède une poitrine irréfutablement féminine, bien plus saine encore que celle de, sauf son respect, cette autre femme qui nous accompagne.
— Je ne suis pas une femme, laissez-moi vous l'assurer. Laissez-moi vous montrer…

Victor et Gilles acceptèrent les dires de Traïde en le suppliant de ne pas montrer ses organes génitaux.
— Que faites-vous ici? Que faisons-nous ici? demanda Léna.
— Je suis une des secrétaires du beau Satan. Il me chouchoute et m'affectionne assez pour me confier la gestion de cette ville entière. Je suis rapide. Je peux faire toute sa paperasse et emmener les gens comme vous au vrai Enfer.
— Au « vrai » Enfer? Pourquoi vous qualifiez vous vous-même de femme?
— Je n'ai jamais dit être une femme. Je suis une homme. Vous me vexez, monsieur le chevalier.
— Hein? Pourquoi? Vous venez tout juste de parler comme si…
— Vous ne comprendriez pas si je vous l'expliquais.
— Ah, bon…
— Qu'est-ce que le vrai Enfer?
— C'est celui qui vous attend, madame et messieurs. Vous n'avez qu'à vous poinçonner pour commencer votre peine une fois que nous aurons terminé ensemble vos dossiers de défunts.

— Oh, non… nous purgeons une peine? fit Léna. De combien de temps?
— Cette peine est limitée. Soyez au moins heureuse de cela, rétorqua Traïde, bredouille.
— Que font les gens une fois qu'ils ont purgé leur peine? demanda Victor.
— Eh bien, disons que l'Enfer est intemporel. Votre propre notion de la douleur et du temps est ce qui comptera dans chacun de vos cas. Votre sort peut donc durer l'équivalent d'un battement de cils et une poussière d'étoile comme il peut durer une éternité et demie. L'important est votre souffrance jusqu'à l'atteinte d'un statut divin, qui vous procurera la liberté conditionnelle et peut-être même un emploi en ce magnifique Enfer. Il semble petit, surtout vu son environnement parfois désert, mais… c'est parce que vous n'avez pas vu tous les gens qui y habitent et y travaillent pour notre grandiose, fabuleux et majestueux roi.
— Puis-je converser avec ce monarque avant de devoir subir quoi que ce soit? La réceptionniste de l'Enfer ne m'a

même pas donné une quelconque chance de m'expliquer avant de m'envoyer vous chercher… De plus, je ne possède aucune malédiction.
— Puis-je connaître votre nom?
— Je m'appelle Gilles. J'étais baron de Rais, alors on me surnommait Gilles de Rais.
— Ah, mais j'ai entendu parler de vous! Vous aimiez Jeanne d'Arc, c'est bien cela?
— Effectivement, mon amour pour elle n'égale que celui que j'éprouve pour Dieu.
— Tenez. Prenez ce bout de papier. C'est votre poinçon. Vous percez le cercle ici avec la machine là-bas. Après, revenez me voir.
— Cela me permettra de converser avec le Malin?
— Ne l'appelez pas ainsi. Il déteste ce surnom, ces temps-ci.
— D'accord… mais me tromperais-je?
— Non. Allez, poinçonnez-vous!
Gilles partit trouer son bout de papier. Il fut alors le tour de Léna. Traïde lui donna aussi un bout de papier et la convainquit aussi d'aller se poinçonner.

Lorsque le tour de Victor arriva, l'histoire ne se répéta pas.
— Je ne suis pas stupide; je ne purgerai aucune peine, cher Traïde.
— Je ne suis pas un homme. Je suis une femme!
— Peu importe. Donnez-moi un rendez-vous avec le Malin.
— Il m’affectionne plus ce surnom désuet et, à moins que vous ne souhaitiez que je vous encule, appelez-moi selon mes caprices, mon cher. Quel est votre nom?
— Victor Lazare.
— Victor... Hm... Vous êtes méchant, vous aussi, monsieur Victor. Prenez ce papier.
— Il n'en est pas question, monsieur-madame.
— Excusez-vous.
— Non.
— Prends le billet. Tu es pénible, se plaignit Léna.
— Oui, fais-le, renchérit Gilles. Qu’avons-nous de plus à risquer? À quoi bon argumenter avec ceux qui possèdent un contrôle total de notre

sort? Au final, mieux vaut... tenter notre chance.
— Non.
— J'appelle le diable. Vous deux, entrez dans cet ascenseur, ordonna Traïde. Il vous mènera au réel Enfer. Assurez-vous d'avoir bien poinçonné et rangé votre papier là où il le faut si vous ne voulez pas purger deux peines.
Les deux avancèrent jusque dans l'ascenseur.
— Attendez, vous disiez pourtant que…
Les portes de l'ascenseur coupèrent les paroles de Gilles en se fermant. L'ascenseur émit un « ding » et fit brusquement trembler le sol pour ensuite se faire entendre tomber au loin, très, très loin.
— Espèce de vil démon! Qu'avez-vous fait de mes amis? s'exclama Victor.
— Ce n’est pas de vos affaires. Et ces gens n’étaient pas vos amis.
— Il ne me restait qu’eux, pourtant... Je vous battrais à mort si je nous savais seulement mortels. Et si je n'avais plus aucune intention. Laissez-moi voir Satan, lança froidement Victor.
— C'est d'accord.

— Vraiment?
— Vous ne devriez pas vous en réjouir.

VII

Après plusieurs minutes d’impatience venant de Victor, le sol trembla et, au loin, de la terre tomba du ciel de ce sous-sol qu’était l’Enfer. L’avocat se planta devant la fenêtre et observa silencieusement, avec une certaine fascination, le roi entrer. Son tapis rouge était fait de lave bouillante et ses ailes glorieuses battaient en créant un vent insolite. Jusqu’à la fenêtre elle-même. Victor sursauta: en à peine quelques secondes, Satan se déplaçait si vite que même tous les fragments des yeux d’une mouche ne suffisaient pas pour suivre ce qui excédait bien la quantité, soit la qualité de leur roi. Belzébuth, roi des mouches, des enfers, le Malin, Satan, transporta Victor en-dehors de la fenêtre sans même que l’avocat ne le réalise. L’avait-il doucement escorté? Avait-il fracassé la fenêtre pour le brutaliser jusqu’ici? Le

temps ne rivalisait pas avec Satan. Pas l’horloge des hommes, du moins.
De la fumée émergea de la gueule de Belzébuth. Victor recula sans succès; le sol était comme savonneux, ou, en fait, Satan s’agrippait constamment à son futur interlocuteur afin de le ramener là où il le désirait. Réalisant l’envergure de son impuissance, Victor décida de fixer la gueule encore grande ouverte de la bête. Elle le dépassait. De la taille d’environ trois hommes, elle n’était pas si imposante. Après tout, avec le temps passé là-bas, dans un lieu si désespéré, Victor savait dompter ses attentes quant à l’imaginaire.
— Bonjour! Je suis Satan.
— Hein?
Un petit visage tout blanc sortait de la gorge de l’étrange bête. Blonds et bouclés, quelques cheveux du garçon tout mignon avaient été épargnés par la bave.
— Je suis Satan. C’est moi, Satan, l’ange. Te souviens-tu de moi? Évidemment, non, personne ne se souvient de moi comme je l’étais avant

que je ne fusse complètement défiguré par les histoires de la pitoyable Église.
— Vous... êtes Satan?
Victor avait un ton plutôt déçu.
— Eh, ben... Oui. Attends deux minutes, laisse-moi simplement te...
Le visage du beau jeune homme, sinon même du beau garçon, se tassa contre la pulpeuse gorge rose de la bête muette pour faire place à l'épaule de Satan. Il peinait à sortir du corps dans lequel il s'enfermait. Victor hésita à reculer, mais, décidément, ce satané Satan possédait le pouvoir de le rattraper peu importe où il plaçait un pas. Ainsi donc, le blondinet sortit finalement une main, s'agrippa à une dent de la bête et en sortit en haletant, alternant entre rires essoufflés et inspirations joyeuses.
— Qui es-tu? Lança badinement le roi de l'Enfer après avoir essuyé son corps nu de la bave
— Je m'appelle Victor.
— Je le sais. Je le savais déjà. Je veux plutôt dire: « Qui es-tu, toi, l'homme? »
Un silence régna sur le monarque et Victor.

— Bon, reprit Satan, je sais que c’est une question philosophique, mais... Finalement, laisse-moi m’écourter et te proposer directement de te décrire. Psychologiquement. Non, en fait, philosophiquement. Ah, peu importe. Parle-moi de toi comme tu le sens, mon cher Victor Lazare.
— Euh... Eh, bien... Je suis un avocat. Enfin, j’étais un avocat avant ma mort. Mais je veux continuer à exercer ma profession. Pour vous. Je vous offre de mes services!
— De tes services, hm? sourit Satan. J’aime bien ta façon de penser. Tu es simplet, facilement manipulable et, surtout, tu n’as aucun remord. Me tromperais-je?
— Eh, ben, non. Vous ne vous trompez pas. Je souhaite simplement reprendre le cours de mon ancienne vie. Il n’y a rien de mal à cela et, bien sûr, je vous aiderai peu importe la cause si nous trouvons un terrain d’entente qui me plaît. Veuillez bien m’y aider, monseigneur.
— Parfait! s'enjoliva le roi des démons. Jamais je n’aurai conclu de marché

aussi vite avec un tel ou un autre gentilhomme. Je vous adore. Je vous connais, vous savez? Je vous l’ai déjà dit, mais vraiment, je sais que vous êtes un bon avocat.
— Je n’ai perdu aucun procès. Rien ne me barre la route.
— Un vrai diplomate comme moi sait reconnaître tout talent, et, lorsque je consultai votre profil qui me fut envoyé par ma charmante secrétaire, je me suis empressé de venir vous voir.
Traïde zieutait son beau maître de la fenêtre avec une sorte d’incompréhension. Pourquoi choisir Victor?
— Je vous choisis comme avocat solennel servant à ma cause, soit à l’aide satanique qui consiste à secourir les gens malfaisants en quelconque cour de justice humaine sous mes ordres directs. Acceptez-vous mon offre? Bien sûr, celle-ci sous-entend que vous ne transgresserez jamais cette condition qui est de perdre à un procès contre un agent de Dieu ou de désobéir à mes commandements concernant le

sauvetage des présumés « coupables et méchants ».
— Oui, j’accepte. C’est une forte simple promesse, croyez-moi.
— Parfait. Vous travaillerez sans purger de peine d’immortalité, puisque vous serez un important atout pour moi que j’entretiendrai en vous laissant même quelques privilèges et libertés. Vous verrez mon contrat arriver sous peu. Traïde l’a probablement déjà rédigé. Elle nous, écoute, la coquine!
Traïde, de son immeuble, rougit en riant. Satan la regardait joyeusement. Victor, quant à lui, était tout aussi heureux. Après tout, ce désagrément fut si simplement réglé que quiconque pouvait s’en réjouir. Toutefois... Victor semait les graines du doute dans son esprit. D’habitude, dans les contes et les histoires pour enfants, Satan proposait toujours un marché truqué afin d’attirer les gens à signer l’arrêt de mort de leur âme. De plus, un détail mineur perturbait Victor: Satan était en érection et il, visiblement, séduisait sa secrétaire. Ou « son » secrétaire. L’histoire ne possédait toujours pas de

résolution, quoique le roi lui-même l’avait désignée au féminin.
— Monsieur Satan…
— Ah, vous m’appelez comme un client. Appelez-moi comme un patron ou un monarque, s’il vous plaît.
— Oui. Pardonnez-moi. Donc, Monseigneur, pourriez-vous m’éclaircir à propos de quelque chose?
— Quelle est cette chose, mon cher Victor?
— Eh bien, j’aimerais savoir si vous… si vous m’arnaquez.
— Pas du tout, s’exclama Satan d’un air léger et, pourtant, un peu forcé. Voyez le contrat par vous-même.
Le Diable porta son doigt vers l’horizon duquel ressortait Traïde en volant avec des ailes étranges, indescriptibles. Nue, la démone donna le contrat à Victor et alla se coller à son maître.
— Maître, vous pourriez tout de même…
— Attends, petite, pas tout de suite. Laisse ce petit nouveau lire son contrat. Notre nudité le déconcentre déjà assez, alors taisons-nous.
Victor se retourna vers sa feuille, tout à fait d’accord avec son potentiel

employeur. Fièrement, les deux démons qui le fixaient ressemblaient à une famille, comme à des parents, mais... des parents nus, sataniques, chaotiques, démoniaques et complètement oniriques.

— Je... J’aime ce contrat. Il est... Il est parfait. J’accepte de signer le contrat, Satan.

— Vois-tu comme il m’adore, chérie? s'esclaffa le Diable.

— Oh, oui, Monseigneur!

Satan embrassa brièvement Traïde et se pencha vers son nouvel employé pour s’excuser de son manque de pudeur concernant la sexualité.

— Traïde manque de sa fourniture de luxure, Victor. Pardonne-moi de devoir te laisser le voir.

— Ah, mais ce... ce n’est pas grave, balbutia Victor, visiblement contredisant sa propre opinion et son regard perturbé visant les parties intimes publiques des deux autres. Avec quel stylographe signe-t-on ce contrat?

— Aucun besoin de crayons, Victor, décréta amicalement le roi.

Seulement avec l’ongle tout rose de son indexe droit, Satan s’ouvrit gracieusement les veines d’un unique trait. Victor sursauta, et, après un rire de la secrétaire, Satan désigna du menton son sang. L’avocat regarda sa feuille, puis le bras, puis revint à la feuille: Belzébuth avait déjà signé sans même qu’il ne puisse s’en rendre compte. Le sang était encore tout frais. Les lettres moulées desquelles la signature du Diable se composaient ressemblaient à celles issues du cahier d’un enfant de maternelle. Victor sourit à l’idée de savoir que toutes les supposément horribles inscriptions sataniques de la culture humaine moderne découlaient d’un simple manque de compétence venant du roi.

— Allons, nous n’avons pas toute la journée, dit Satan. Dépêche-toi.

— Nous sommes en plein jour? demanda Victor.

— Non. Ce n’est qu’une expression; il n’y a pas de temps défini, en Enfer. Enfin, bon, je ne veux pas te l’expliquer là, maintenant. Sache juste que je m’accommode à ton langage grâce à

mes pouvoirs divins seulement afin de te supplier de signer, toi, l’homme, mon ami.
— Ah, je vois...
— Tu sais Victor, commença Satan alors que Victor imprégnait son index de sang, je suis un rebelle dans mon cœur et, tout ce que je souhaite est pour une bonne cause; ne pas avoir à me plier à Dieu et ses stupides restrictions.
— Je... Je l’ignorais. Je vous connaissais un peu, mais j’ignore toute votre histoire. Franchement, je ne lisais pas la Bible.
— Ah, si tu savais à quel point ce vieux texte a pourri, tu ne la lirais pas seulement en considérant le nombre de mensonges qui s’y trouve! Elle fut modifiée tant de fois que, ô, pauvre moi, je ne possède plus aucun argument contre ces Chrétiens selon leur bouche.
— C’est logique. Il se pourrait très bien que la Bible soit « fausse ». Peu importe. Vous êtes là pour me clarifier tout cela, n’est-ce pas?
— Oui, eh bien, puisque je veux satisfaire ma belle petite démone ci-présente, je vais faire ça court: plein de

gens se trouvent au Paradis pour des raisons qui sont qualifiées d'illogiques par vous, hommes. Judas, par exemple, n'est pas en Enfer. Il est au Paradis! Toute la petite bande originelle de Jésus est venue ici… excepté lui! Quelle histoire sans queue ni tête…
— Je l'avoue.
— Ce n'est pas tout. Hitler est venu ici, mais tous les Juifs qu'il a tués aussi. Ça, qu'en penses-tu?
— Je… Je ne comprends pas trop ce que cela signifie, mais c'est illogique. Bref, je crois que je ne tarderai plus à signer ce papier, Monseigneur.

Victor signa le contrat.

— Merci, tu es un amour.
— Ça… me fait plaisir, répondit Victor.
— Notre cause est ultime, contrairement à celle de Dieu. Tu le verras une fois que notre armée, celle des hommes et de ceux qui ne sont pas des badauds dépendants d'un pauvre innocent, s'attaquera au Paradis.
— J'aimerais converser avec vous toute la vie, si j'en avais encore une.

— Hélas! nous possédons des limites. Remercie Dieu pour cela, blagua sarcastiquement Satan.
— Pour quel avenir dois-je me réserver? lança Victor après avoir ri.
— Je me charge de tout. Tu n’as qu’à obéir au meilleur, soit à toi-même et à notre ultime cause. Au revoir, mon ami!
— Au rev-
Victor se trouvait, sans même une fraction de seconde de voyage, dans une grande pièce ressemblant à un ascenseur. Toute noire ou grise comme le métal de ses portes, l’espace chaleureux était illuminé par quatre jolies petites lumières blanches. Une petite œuvre d’art représentant Satan sous sa forme d’ange était incrustée dans un grand prisme vertical lui-même incrusté dans le mur du côté opposé aux portes de l’ascenseur. Le tableau de boutons usuels était plutôt une grande plaque presque vide, munie d’un solitaire bouton où un « 1 » était gravé, représentant sans doute l’étage que consistait surface de la terre. La peinture représentant Satan était magnifique. Victor y versa toute son

attention lors du bref voyage vers la surface; beau, juste assez musclé, même plutôt très gracieusement découpé, l’ange très pâle prenait une pose glorieuse. Il regardait le ciel en ne souriant pas, mais en donnant pourtant l’impression de le faire. Ses cheveux blonds semblaient toujours briller et flotter tant ils étaient resplendissants. En observant attentivement les ondulations de la chevelure de la représentation de cette incarnation de Belzébuth, Victor tenta de se coiffer. Il admirait la beauté de son nouveau patron. Surpris, Victor constata que ses cheveux étaient déjà coiffés au gel. Il se regarda dans le reflet des portes de l’ascenseur. Ses habits avaient été troqués pour un ensemble complet noir comme l’ébène. Ses cheveux, eux aussi, avaient pris une nouvelle et belle allure...

Victor se retourna vers la belle gueule de Satan. Il fixa ses yeux complètement noirs, un peu incrédule, amadoué et content. Jamais il n’avait été aussi resplendissant, même si ce fut dans un

but assez moralement ambigu pour le commun des mortels.

VIII

Peut-être que le destin existait. Peut-être que non. Une chose demeurait: certains cas exigeraient une intervention divine en cour afin de dérouter le chemin que la justice choisissait. Peut-être que la justice elle-même variait justement selon les pays pour plaire à la fortune. Qui savait? Victor savait clairement que son contrat stipulait de gagner chaque procès qui lui serait confié et de faire, au pire, frôler le doute absolu… et donc, obligatoirement, il devait épargner ses clients de la prison.

Bien sûr, Satan considérait ses clients comme des récipients à péchés, donc des victimes gratuites. Ainsi donc, la plupart des persécutés se faisaient offrir des contrats, des pactes avec le diable. Victor en possédait plusieurs copies qu'il conservait dans une valise noire… Voici comment il la trouva:

Victor fit claquer la porte du taxi. Il marcha jusqu'au portail de sa luxueuse maison. La fenêtre de la voiture jaune se baissa, dévoilant le visage d'un homme au teint bronzé arborant une moustache touffue.

— M’sieur, vous devez me payer. Je reste ici jusqu’à ce que vous me payiez.

Victor se retourna.

— Pardon?

— Si vous ne me payez pas, je vais vous traîner jusqu’en cour par la peau des fesses!

Victor se retint afin de ne pas sourire.

— Je reviendrai sous peu, ne vous inquiétez pas: je sais où se trouve mon argent.

Le conducteur s’impatienta un peu plus, jugeant le comportement de son client comme obséquieux.

Victor franchit les portes scellées de sa propre habitation, affermissant le doute que le chauffeur de taxi portait sur lui.

— Monsieur, que faites-vous? cria le moustachu.

Victor se retourna une fois de plus, du haut du portail de fer qu’il franchissait en gravissant.

— J’a... J’appelle la police! Ceci n’est visiblement pas votre demeure! inculpa le chauffeur en sortant son téléphone cellulaire.
— Du calme, monsieur! J’ai seulement oublié mes clés.
— Vous m’avez fait perdre assez de temps comme ça... Tout ceci est ridicule! Je...
Victor atteignit l’autre côté du portail et s’éloigna de la voix en courant. Le chauffeur de taxi attendit impatiemment l’arrivée des policiers lorsque l’idée voir revenir le voleur avec des armes et un paquet d’argent volé éclot dans son esprit. Le moustachu ne voulait pas servir d’otage, mais... d’un autre côté... il pouvait simplement partir. Après tout, pourquoi risquer de ne recevoir aucune paye et même risquer la mort? Pour rembourser cinq minutes de retard?

Lorsque Victor arriva, les portes d’entrée du domaine Lazare s’ouvraient automatiquement. Il sortit la tête de l’enclos que formaient les murs et regarda chaque côté de la rue. Trois

voitures de police l’attendaient, cachant chacune derrière elle un duo de limiers. Ce beau ramassis de problèmes cria à l’avocat de lever ses mains en jusqu’en l’air... peu importe ce que cela pouvait vraiment vouloir dire, considérant le fait que, techniquement, toutes les mains du monde baignaient constamment dans l’air. Victor écouta les ordres des policiers et jeta un paquet d’argent sur le sol. Il tendit lentement ses bras dans un sens vertical. Les hommes en bleu le menottèrent tandis que le chauffeur de taxi sortait de derrière l’une des voitures.
— C’est bel et bien lui, messieurs les agents. Oh, quelle piètre journée...
— Comment vous appelez-vous?
— Victor. Victor Lazare. Ceci est ma maison. Les liasses de billets qui se trouvent au sol servent à payer ce chauffeur de taxi.
— C’est ça... Vous avez le droit de garder le silence. Nous vous arrêtons et saisissons cet argent.
— Pardon? Vous ne voulez pas vérifier la maison? Ma carte d’identité, qui s’y

trouve? Les papiers, qui prouvent la vérité?
— Monsieur… cette maison appartient à gars qui est décédé. Elle fait encore l’objet de disputes juridiques concernant un héritage ou une saisie.
— Je… Je suis ce gars! J’ai survécu à l’accident! Je vous le jure.
Le policier qui le tenait prisonnier fit « non » de la tête et un « tsk, tsk, tsk » de la bouche.
— De nos jours, les petites racailles savent se baisser à un niveau incroyablement irrespectueux pour murer leur chambre des excuses…
— Eh, peu importe… Je n’aurai pas à payer le gars du taxi, au moins.
Et il eut raison: Le chauffeur de taxi, lui aussi emmené au poste de police afin de clarifier sa version de l'histoire, craignit tant un litige de la part d'un avocat prestigieux comme Victor qu'il abandonna tout espoir de recevoir une paye. L'employé du Diable cracha aux portes du service de police après deux longues heures d'attente. Sur la terre ferme, avec tant de stimuli et d'humains autour de lui, l’avocat grugeait des os

dépourvus de toute viande de patience. Libre, il se balada enfin dans les rues avec son beau costume, sa belle chevelure, son beau visage et son allure enviable. Vint alors le soir. Dans une ruelle, le riche homme songea à reprendre sa route pour le foyer qu'il méritait largement après une telle aventure.

Les horloges grand-père devaient sans doute sonner le douzième coup de la journée. Une limousine noire, brillante sous les doux reflets d'une bille blanche, se faufila dans les petits quartiers jusqu'à l'avocat qui rebroussait chemin. Elle lui bloqua la route en pilant sur le trottoir alors qu'il tentait d'y accéder. Dans un cul-de-sac artificiel, Victor hésita à fuir, mais… la mystérieuse cavalière de la nuit lui ouvrit un nouvel horizon: son intérieur. Victor s'y engagea, se doutant de ce qui s'y cachait: un agent de Satan.
— Victor Lazare, demain, vous aurez votre tout premier cas sur lequel travailler vous sera obligatoire.
— Eh, ben… Qui êtes-vous?

— Cela importe peu: Voici votre valise. À l’intérieur se trouvent toutes les choses auxquelles vous trouverez une utilité primordiale afin de pouvoir faire perdurer votre séjour sur Terre. Laissez-nous vous conduire jusqu’à votre demeure.

— Merci bien.

Victor fixait l’homme, ou, plutôt, le tas de muscles costumé en noir au visage complètement serré par des tissus… comme une momie. L’intérieur de la limousine était chaleureux et relaxant; le tapis sur le sol: rouge. Les banquettes: rouges et veloutées. L’espace; un cercle d’amis absents qui s’échangeraient probablement des coupes de vins alors que le conducteur conduisait dans le compartiment avant.

L’avocat quitta tristement le petit endroit. Il ferma les grandes portes de fer de sa maison et rentra s’asseoir sur un fauteuil près de son foyer avec une lassitude indomptable. Selon peu de temps seulement, son séjour manquait non pas de piquant, mais bien, finalement, de liberté. Lorsqu’il vivait réellement, Victor pouvait faire tout ce

qu’il souhaitait faire… Tout ce que les lois de son existence lui permettaient de faire, il l’appréciait. À cet instant, au creux de sa grande chaise soyeuse rouge, son déconfort lui piqua les yeux. Son costume revint sur lui autant de fois qu’il le jeta soudainement dans le feu. Sa femme de ménage ne reviendrait plus, croyant comme d’autres qu’il soit fort mort. À travers sa course pour rembourser le gentilhomme pressé du taxi, Victor avait remarqué l’habileté paranormale de ses vêtements. Ils s’abimaient, mais se régénéraient autour de lui comme la salive d’un enfant autour d’un suçon sucré.

Il commença à pleuvoir.

Le feu s’éteignait peu à peu, alors Victor sa valise et se leva. Il réalisa qu’il aurait pu brûler l’accessoire sans ne jamais l’ouvrir dans son excès de déprime. Les visages de Gilles et de Léna apparurent dans son esprit. Il les chassa de là et se rendit jusqu’à son lit. Il ouvrit sa valise. À l’intérieur, des contrats vides, une jolie plume à encre ou on-ne-sait-quel-liquide-rouge et un téléphone s’asseyaient confortablement. Victor

examina le téléphone: il ne correspondait à aucune marque précise ou connue de sa personne. Tout noir, d'un écran vitreux comme glorieux, jaillit de la belle lumière. L'appareil semblait insister sur l'engagement de Victor à travailler: il y avait un agenda personnel à son effigie et une section dédiée à des courriels avec Traïde ou d'autres gens déjà inclus, avec des résumés de leurs services. Victor finit par sourire en pensant à tout ce que sa liberté conditionnelle lui offrait, par-dessus tous les autres mortels.
L'appareil vibra dès que Victor se coucha sur son vieux lit. Il zieuta l'heure tardive et observa enfin son message. Traïde y détaillait le lieu de son prochain rendez-vous et sa tâche. Après avoir répondu, l'avocat se coucha planqua sa tête une nouvelle fois dans son oreiller favori. « Pourquoi un temps précis s'est écoulé avant mon retour? », songea le jeune homme. Il soupira, comme submergé de curiosité qu'il savait probablement non trop satisfiable; Satan, seulement hypothétiquement, devait avoir un but précis concernant sa

personne. Après tout, le temps ne comptait apparemment pas pour cet être divin.

Victor passa une grande partie de son petit matin à se poser maintes questions.

IX

Les hommes dépendent des femmes. Les femmes dépendent des hommes jusqu'à ce qu'ils meurent. Même morts, les hommes comme Gilles observent des plafonds comme ceux de l'Enfer jusqu'à ce qu'ils percent une parcelle d'espoir, une petite lueur de la plus belle des beautés. Que ce soit une larme, un reflet de son propre œil ou non, l'homme continuera de regarder avec persévérance tant et aussi longtemps qu'il ne verra point quelque chose en retour pour alléger son fardeau. Ève, assise aux côtés de Gilles, le fixait en silence.
— Je suis une femme, moi aussi. Pourquoi ne me regardes-tu pas?

— Tout d’abord, tu es une femme, mais rien en toi ne se compare à la pureté de Jeanne.
Un homme était farouche et têtu.
— Je suis belle. Disais-tu aimer la plus belle des femmes? Tu disais aimer la plus belle des femmes, mais pourtant, ce sera moi. Encore et toujours.
— Si je te regarde, je vois une limite. Je vois une coquille. Jamais je ne jouerai le niais en aimant les amants futiles tels que toi. J’en suis désolé.
Ève se leva, un peu irritée, du tas de foin quelque peu enflammé.
— Tu ne saurais jamais reconnaître la plus juteuse des pommes du monde, Gilles. Tu ne saurais pas aimer ce qui est adorable. Tu es certainement aveugle.
— Cela est une possibilité… mais je l’assume et m’y consume. Cela enflamme mon cœur. Mon cœur diffère du tien. Laisse-le donc tranquille si tu ne lui veux aucun bien.
Ève soupira et gravit de ses mains rondes et nues de terre écarlate hors du trou. Ce trou, rempli à-demi d’un tas de foin et cloué par un bûcher, enflammait

constamment le corps de Gilles, fermement attaché depuis si longtemps qu’il devint une attraction touristique pour les autres souffrants de l’Enfer. Des foules et des foules de pieds égalaient le niveau le plus haut du trou, soit le bout du bûcher. Les passants, entassés et infinis, criaient, pleuraient ou parlaient. La folie régnait, mais la vie continuait à travers la mort.
Un homme ne cherchait pas grand-chose. Gilles, du moins, n’avait besoin d’aucune autre trouvaille que ses souvenirs d’un visage. Ils les conservaient tant et aussi longtemps que sa mémoire le pouvait. Apte à tolérer, il toléra la douleur physique. Après ses propres coups de fouets, à l’intérieur de son château, devant des bains d’enfants morts, l’homme ne voulait plus rien d’autre que ses souvenirs. Il grattait la surface d’un désir plus grand à contre-cœur, mais rien ne servait d’attiser les tisons de sa propre poigne. L’épée rengainée, il apprenait chaque danse fine et chaque caresse du feu. Cet arbitre fut, une fois, celui de Jeanne. Ce lien, cette union,

comme le mariage, le réjouissait. Pur, quoique dur, le feu lui parlait à travers chaque craquèlement. Il savait comment Jeanne avait crié, comment Jeanne avait bougé, comment Jeanne partait en toute pureté. Gilles, poète à l’intérieur, ne se cacha plus son cœur et souriait un peu. Les gens se penchaient, ne voyant pas qu’il ne les voyait plus, et l’observaient avec des acclamations sous forme de manifestations de stupeur.

Gilles, conversant avec le feu, voyant l’amour avec ses yeux, supportant avec peu, mourant dans un jeu, suscita l’attention du bonhomme rouge.

— Oh, mon cher Gilles... Que se passe-t-il? Regarde partout autour de toi. Tout le monde me craint, tout le monde fuit, reste par peur du pire ou chante à ta gloire à travers une monde de désespoir. Regarde toutes ces belles âmes qui te contemplent.
— Peu m’importe. Mon regard passe presque à travers eux. Quant à ce feu, eh bien, ne m’en privez pas la pleine ou

totale saveur. Je souffre seulement en sortant de mon état pour m'adresser à vous, qui me rappelez de votre peau rouge à quel point je cuis dans ma propre armure de métal.

— C'est ce que je cherche. Si je vous touchais, sire Gilles, vous souffririez sans doute davantage. Devrais-je le faire?

— Vous êtes mon roi. Vous avez gagné mon âme dans un combat qui me paraît injuste, mais que voulez-vous? J'assume mon rôle avec ferveur. Ne me blâmez jamais de lâcheté ou d'oisiveté. Je suis pur… Je fus pur, du moins.

— Évidemment, cette pureté est chose du passé… Vous assumez, si vous me laissez le présumer, une tonne de meurtres. En mon nom, même.

— Oui, cela est bel et bien vrai… Toutefois, je cherche. Je cherche… la vérité. Je veux savoir pourquoi je ne pus guère suivre la douce Jeanne d'Arc dans son périple au Paradis. Pourquoi son repos est-il le trou d'une serrure tournante et virevoltante hors de ma vue? La grâce du divin m'oblige, mais

ne me fournit plus de réponses depuis sa mort...
— Quel intéressant personnage! L’entendez-vous, les amis? demanda le Diable à son audience terrifiée et soumise à acquiescer.
Après quelques secondes de silence, après l’éclat des conversations des damnés après le rire du roi rouge, la conversation continua.
— Je t’apprécie, Gilles de Rais. En vérité, je...
Le roi des Enfers claqua des doigts et le feu s’éteignit.
— J’ai bien l’intention de prendre part au cours de ta fortune. De remplir, selon toi, un rôle. Laisse-moi tout simplement te...
Le Diable claqua, encore une fois, des doigts. La liaison des solides cordes confinant Gilles se défit et les liens se retrouvèrent au sol. Un silence pria les gens de revêtir leur bouche-bée.
— Pourquoi me libérez-vous? Suis-je un vulgaire jouet de torture? Vous me sortez de mes émotions pour me torturer et, enfin, vous me sortez de mes habitudes. Mes muscles, toutes ces

cordes, elles vibrent mal à l'exception de celles qui servent ma parole!
— Ne t'en fais pas, tu te régénères déjà, suggéra gentiment le Diable.
— Pourquoi? Pourquoi? Fit la voix tremblante de Gilles, qui s'effondra sur ses genoux.
— Je sais apprécier ceux qui m'ont délibérément servi lors de leur vie; laisse-moi t'offrir quelque chose comme tu m'as offert quelques choses.
Gilles, pliant des yeux, fixait le Diable, confus.
— Allez, lève-toi. Je n'attendrai pas cent ans, rigola le maître des lieux.
Le chevalier obéit avec peine, mais son corps reprit sa pleine vitalité avec efficacité. Le Diable et Gilles parcoururent une foule qui s'ouvrait sans cesse à la vue du monarque et se refermait toujours sur Gilles. Dans les environs, plusieurs vieilles babioles du temps où Satan fut seul et premier dans l'endroit, il créa ce qui traînait: des lacs de lave comme piscines pour les invités, des sabliers étouffant les gens, des chimères gigantesques et grotesques qui avalaient des souffrants, des

diablotins danseurs, des cages en feu, des lances brochetant quelques rigolos et cetera. À certains moments, Gilles se crut dans une foire remplie d’attractions diverses. Des gens criaient plus fort que d’autres, comme des vendeurs renchérissant leurs produits avec ferveur. Des foules de gens, quoiqu’apeurés, attendaient plus que patiemment leur tour pour la torture. Les bousculements et tueries, comme les viols, d’ailleurs, étaient communs. De soudains éclatements de cannibalisme, de suicide ou de consommation de substances impures amplifiaient l’ambiance dégénérée. Gilles se défendait avec facilité dans la foule. Son épée et son armure guettaient les menaces avec lui. Droit devant, Satan fit crouler la terre et elle forma un escalier droit et profond. Les damnés se précipitèrent vers la sortie, ou plutôt, le nouveau chemin. Bien qu’ils craignissent Satan, l’idée de rester enfermés plus longtemps apeurait ces morts à un tel point que tout leur intellect ne valait plus rien. Le Diable soupira et prit l’apparence d’une

grande bête noire. À vrai dire, cette bête noire fut une de ses très nombreuses incarnations. Médiévale, elle évoquait le cycle constant qui effrayait les croyants: une bouche trempée de dents dans la mâchoire du haut et... une autre qui vomissait tel un anus les digérés en bas. Un deuxième visage, fou, exorbitant, regardait partout et bougeait rapidement la langue. La fourrure de cette incarnation, toute noire, mettait le tout nu géant dans un état de retraite à la familiarité moderne que les gens donnaient à Satan. Son apparence semblait évoquer les bêtes, mais toutes les bêtes. Pas seulement une chimère, mais toutes les chimères. Sa taille imposait ce raisonnement, d’ailleurs: Satan grandit et mangea violemment plein d’hommes et de femmes souffrants qu’il attrapa rapidement de ses bras. Il se déchaîna sur les gens et les tua sans cesse. Le plancher, peint en rouge, tremblait à chacun des pas du malin. Voilà cette forme: la forme du malin. Gilles reconnut la forme: il l’avait aperçue sur une des plutôt rares feuilles en papier

que sa vie lui montra. Ayant esquivé la menace, Gilles demeura accoté contre le mur auquel la fin de l’escalier donnait naissance. Après plusieurs longues et angoissantes minutes, Gilles décida de lui-même creuser, de ses propres gants de fer, un trou plus convenable dans lequel se cacher. Toutefois, à la première pelletée, la terre s’effondra et laissa derrière elle un cadre de porte. L’Enfer, devenu une guerre entre la terreur constamment renouvelée et la rage à perpétuité, effrayait trop Gilles pour qu’il saute sans empressement dans la pièce.

La terre remonta, bloquant l’entrée. Gilles ne s’y attarda pas; rester dans la noirceur ne le troublerait pas. Il craignait un peu ce qu’y pouvait s’y trouver, mais sa vision s’adaptait lentement aux ténèbres. Soudainement, Traïde apparut dans un vif claquement provoqué par l’activation de lumières. La pièce ressemblait à une salle d’attente d’hôpital. Gilles ne savait même pas ce que le bâtiment en question était, alors il crut en une

chambre de torture; la blancheur signifiait la pureté, mais aussi, le manque de tout stimuli. Même sans reconnaître toute chambre d’isolement, Gilles, instinctivement, ressentait le malheur. Il aurait cru aux portes d’entrée du Paradis si la chambre n’avait pas été si petite, confinée.
— Pourquoi faites-vous cette tête, monsieur Gilles?
— Appelez-moi Sire Gilles, mais… décidément, cela n’a pas d’importante. Je me suis laissé capturer assez facilement. Je ne vaux pas votre peine.
— Il suffit. Calmez-vous et asseyez-vous. Notre glorieux seigneur prépare son opération.
— Une opération?
— Oui.
La secrétaire de Satan sourit narquoisement.
— Puisque vous semblez aussi inculte, je vous apprends que Satan utilise sa forme du « malin » assez rarement. Il y prend un peu trop de plaisir. Enfin, bref, sachez, chevalier Gilles, que le malin fut enchaîné souvent. Sous ses propres ordres.

— Pourquoi?
— Vous ne connaissez sans doute pas l'histoire de Dracula. Me tromperais-je?
— Non, vous avez raison.
— Est-ce que vous connaissiez Vlad III l'Empaleur?
— Pas vraiment.
— Dommage... Vous êtes mort aux alentours de la même date. Bref, ce n'est pas important. Sachez simplement que cet homme engendra une légende et que, dans cette légende, un être puissant dort longtemps. Très longtemps. Il prend un repos délibéré.
— Comme Satan. Vouliez-vous en venir là?
— Affirmatif. Bien qu'il ait ses préoccupations, notre glorieux seigneur requiert un peu de repos. Il s'enchaînait pour se défouler aisément. Confiné, quelqu'un peut mieux rager. Voilà donc le tout.
— C'est... spécial. Dieu n'ordonnait pas ces chaînes?
Traïde rit.
— À quoi bon enchaîner un dieu?
— Je croyais Dieu capable de tout, balbutia Gilles.

— Dieu ne voudrait pas créer un rocher qu’il ne pourrait soulever. Dieu serait un paradoxe, sinon. Remettez-vous en question.

— Vous ignorez jusqu’où mes questions vont, visiblement: elles vont très loin depuis ma descente jusqu’ici, en Enfer.

Traïde sourit affectueusement à Gilles:

— Mon cher ami, vous constaterez un jour pourquoi le plus grand des déchus, le premier d’entre nous tous à tomber, dépasse toutes les aspirations de son propre créateur. Il se relèvera un jour, et, ce jour venu, toute personne saura regretter ne pas s’être alliée au nouveau roi. Tout changera, les querelles finiront. L’existence de Satan sera la forme de vie dominante et régnera d’une main charnelle comme divine sur l’univers entier. Satan clamera les pouvoirs de Dieu...

— Vous... me semblez jouer sur le fantasme. Cependant, je vois d’où les doléances des déchus viennent. Je palpe la volonté et la provenance de Satan, l’injustice de Dieu.

— Gloire à Satan; Aidons-le dans sa quête. Il nous sauve des injustices de

Dieu et nous offre nos propres règles, des lois faites par des créateurs et non par les créés, déclara Traïde.
— Eh bien... J’aimerais prendre le temps de discuter avec Dieu avant d’affirmer quoi que ce soit. Je doute fort du résultat qu’une décision précipitée me causerait... Au final, je ne fais qu’aimer Jeanne d’Arc: je l’admire pour ce qu’elle est et je souhaite la retrouver.
— Sans les lois dégradantes de Dieu, vous seriez déjà devant Jeanne.
Gilles, intérieurement ébranlé, tomba dans un silence soudain.
— Finalement, nous pouvons commencer l’opération médicale, continua Traïde. Votre opération médicale.
— Quelle est-elle?
— Attendez. Vous verrez. Laissez-moi juste...
Traïde rangea ses papiers et des documents remplis de gribouillis. Elle se leva et sortit de son cubicule. Gilles se leva d’une des chaises de la salle d’attende en même temps que la secrétaire. Il n’avait même pas eu

connaissance qu’il s’était assis à un moment donné.
— Bon. Nous sommes enfin prêts. Suivez-moi.
Gilles suivit la démone au genre confus, qui attrapa un masque d’opération médicale et un blouson de docteur bleu. Elle enfila ses nouveaux vêtements et accessoires alors qu’elle et Gilles franchissaient la porte menant à une salle d’opération. La secrétaire, étant alors une infirmière, pria Gilles de s’asseoir sur la civière qui reposait au centre de la pièce après s’être dénudé. L’homme commença à retirer son armure avec gêne et hésitation. Traïde le rassura avec un sourire confiant.

Après l’apparence de dix minutes, Satan entrait dans la pièce, déguisé en docteur. Il enfilait des gants de latex bleus, sourire charnu des mains, alors que son infirmière l’informait de la condition du patient en pointant des machines et en désignant le plateau des instruments médicaux.

L'opération allait commencer.

X

Froid hivernal infernal, qui, pourtant, ne portait que l'automne jusqu'au cou du été boitant en dehors du printemps. Victor accompagnait un être féminin aux traits lumineux dans un des couloirs du palais de justice:

— Quand je regarde un visage humain comme celui-ci, je me demande si je suis vraiment en vie parce que, sincèrement, la possibilité d'imaginer une telle chose n'existe pas. S'il y a bien une seule chose que mon imagination ne pourra jamais saisir pleinement, c'est ce découpage de traits, ces yeux, ces beaux yeux... Ton nez. Son nez, mon Dieu, faites qu'il existe pour que je puisse remercier quelqu'un d'avoir une vie qui me coupe le souffle hors de ce que j'incarne moi-même, dans une telle sculpture. Ce visage me tue avec sa beauté sans que je puisse ne l'influencer. Je veux le conserver et le protéger. En moi, tu sais, mon cœur ne s'en peut plus et je me lasse de tout ce que mon cerveau peut défiler comme

images floues dans ma tête. Je ne peux pas m'empêcher d'être saisi d'une envie intense de contempler ton visage de nouveau. Vois-tu, regarder un visage, c'est poignant. Ça transperce ton âme parce que c'est quelqu'un d'autre, directement! Je te vois, là; c'est toi, devant moi. Puis, enfin, en fait, le creux dans tes yeux m'aspire dans ma conscience pour finalement me remettre constamment en question quant à ton visage. Quand je vois la couleur de tes yeux, je vois un autre être vivant comme moi qui ne peux pas se laisser faire sans interagir avec moi. Quand tes yeux me fixent de leurs pupilles, c'est comme si le creux de ta tête me faisait sortir du mien. Je l'entends, même, sous la forme de mots. Ça me choque, ce point si haut duquel je ne parviendrai jamais à décrire ton humanité qui me crie l'amour, le primaire, la vie comme la mort. Mes émotions sont trop fortes pendant cet instant où je me sens interpellé, puis, finalement, le tout se boucle. À chaque seconde, je vis alors ce processus incroyable que l'on appelle

l'expérience d'un simple nom commun, mais ce renouveau n'a aucune limite. Il ne s'apprivoise pas. Il ne devient jamais banal, mademoiselle. Il n'y a rien de banal là-dedans.

— Poème honorifique de moi-même s'intitulant *Pour Dieu*: « *Je sers mon peuple / Je sers ma nation / Que les mœurs meurent / Nous voici, Champions.* »

— Son cœur est un incinérateur, générateur à peur et… Ah, je ne trouve rien de plus!

— Cesse de t'éprendre de mon cœur, alors, de pervertir mon courage en hardiesse. Il est normal que je serve Dieu. Dieu est mon ultime but, ma seule justice, mon idée de vivre et la clarté de ma mort; Dieu est un tout, tout simplement. Qu'y-a-t'il de si difficile à comprendre là-dedans, Victor? Pourquoi refuses-tu notre Seigneur à l'intérieur de ton cœur? Il t'aime, nous nous devons de l'aimer en retour et ce, sans frontières que l'on surnomme communément des « limites ».

— Arrête tes sottises… Tu ruines sérieusement ton temps pour des

choses qui te dépassent. Écoute, Évangéline, je sais que la religion est une passion pour toi, mais voit aussi toute l'appréciation que j'ai pour toi…
Évangéline cessa de marcher et resta figée, comme tenant son bout du rouleau. Finalement, après la curiosité de Victor, elle récita son départ de la pièce:

Vision des égarés

« *Il est grand, imposant,*
Il me fait peur.
Il est vêtu de sang,
Quand vient l'heure.

Il m'a attachée,
Il m'a attirée,
Il m'a piégée,
Il m'a rattrapée

Il est sous mon lit,
Il est sous mon lit,
Il est sous mon lit,
Il est sous mon lit. »

Victor écarta ses paupières du chemin en traînée de poussière qu'Évangéline lui laissait; sa stupéfaction l'indignait et il dut en rire. Un des employés du bâtiment passa à côté, demandant ce qui se passait.
— La fille portait une grande (trop grande) robe. Néanmoins, elle me plaisait beaucoup: un air de naïveté, de beauté et de maladresse la robaient.
— Ah. En tout cas, passez une bonne journée, monsieur.
L'autre avait quitté, mais Victor continua quand même, imbu de sa propre personne:
— Déjà le cas. Ha.

Léna hurlait. Satan l'avait enfermée dans un géant tube, des grilles le traversant en créant au passage un plancher et un toit pour confiner la jeune femme. Toutes sortes de substances passaient à travers le tube. Au départ tombèrent les ordures et déchets des bureaux infernaux passaient. Pendant des heures. Léna avait souri à Satan d'une manière douce et affable. Il s'assit devant elle afin

d'observer des flammes monter, celles qui brûlaient le jus de poubelles des enfers. En vérité, le tout était un montage extrêmement inutile qui ne servait qu'à humilier Léna devant des millions de gens pour le plaisir pervers de Satan, qui, au bout d'une heure, partit. C'est alors que Léna se mit à hurler sans cesse, comme un bébé. Son doux sourire, tout souillé par les ordures, avait disparu. Elle ne se souciait guère des décombres qui pouvaient lui tomber dans la bouche, son envie de crier passait par-dessus tout. Satan s'affaira à torturer d'autres gens pendant longtemps. Trop longtemps pour la jeune femme qui n'en pouvait plus ; elle se masturbait, s'arrachait la peau, buvait les ordures qu'on lui envoyait, mais, hélas… rien ne la satisfaisait. Elle en voulait toujours plus, tentant l'orgasme, l'apogée du ressenti humain. Elle se frottait, puis se cognait contre les parois étroites du tube. Elle hurlait pour obtenir l'attention, mais personne n'entendait ses cris. Ainsi, Satan promut Victor avec le titre d'avocat du diable et bricola

Gilles aux alentours de cette période. Les plans qu'il préparait attendraient pour la femme, qui, d'ailleurs, pleura incessamment Satan. Elle implorait sa venue à un tel point qu'on entendait des échos à travers les tubes, malgré toutes les ordures qui séparaient le tout. Les grillages qui tenaient le jeune femme en place brûlaient, ardents. Les pieds étaient marqués par des croix noires, rouges, des gribouillis, de l'art minimaliste transformé en remplissages à motifs imprimés les uns par-dessus les autres. Au fond, cependant, personne n'aurait pu dire que Léna était malheureuse et s'apitoyait sur son sort. En vérité, elle aguichait bel et bien le roi des démons. Elle escomptait creuser une envie en lui de la faire succube, démone, reine des Enfers. Léna pleurait de joie, comme une mère qui jouait avec son bébé à cache-cache dans une impasse d'émoi due à toute la précaution et la rareté d'un tel moment pour une mère dépravée et déprimée. Des larmes de joie coulèrent sur un corps mutilé, qui ne ressemblait que de moins en moins à un humain, et la

créature enrobée de peau à la jouvence perpétuelle typique de l'enfer s'arracha les ongles, mangea ses cheveux et cassa ses dents ; elle mutila ses membres avec les rémanences de son corps, un temple de l'émotion et un ardent foyer de l'amour le plus pur et le plus sincère, soit un amour gravé dans la chair par la singulière puissance motrice de l'action dans un néant infiniment comblé par mille volontés, toutes d'une seule saveur : celle du diable. L'être à la salive de pétrole, aux larmes séchées par une chute du paradis, le mort dont les mains s'élèvent en rabaissant toutes les autres par leur ascension vers un simple halo de néant, où personne ne voit davantage que ce qui peut se gratter sur le plancher de la foule, une douleur subtile et abstraite qui suffoque derrière des projecteurs d'idées et de noyades bénies. Un sourire, une démence, subterfuge des espoirs les plus téméraires dans cette foule qui piétine, cherchant un doux parfum d’amour avec une épée faite d'un nuage que l'on surnomme espoir. Gilles battit la foule comme un essaim

de canards, il frottait sa moustache occasionnellement, zieutant les alentours avec paranoïa. Il regarda au plafond et vit un plancher. Il regarda au plancher et se mit à pleurer, tranchant des gens en deux en pelletées de dix par dix, et il raffola de crier. Le chevalier déchu s'éveillait quelque temps plus tôt avec… quelque chose. Un aperçu réel de ce qu'était l'infernal. Au bord du calme, Gilles gravit des milliers d'escaliers. En vérité, ce dernier marchait, épuisé au-delà de sa capacité à revenir à la réalité. Il gravit le sommet d'une pyramide de briques. Briques de golems desséchés. Desséchés comme l'eau en vapeurs. Vapeurs dans les vapes de la sueur. Et au milieu de tout se trouva un géant tube de plastique onéreux, sommet de la pyramide alors à l'envers dans la tête de Gilles. Un sarcophage de déesse. Un tombeau d'enchanteresse. Un tue-l'amour à piquants des roses, fleurs renfermant des pétales de rouge qui coulaient des veines de Léna. Gilles trancha le tube. Il ne se souvenait alors de rien d'autre qu'une faible odeur de piège, le gaz

simplement nauséabond du tube étant libéré. Les poumons des gens s'emplirent aux alentours de parfums toxiques, mais personne ne s'endormit : l'enfer était déjà le cauchemar en tant que tel. Les deux humains se prirent finalement par les épaules, tous deux yeux écarquillés et muets, déconcertés sans pourtant être paniqués à ce moment-là.

ÉPILOGUE

Victor aima la fille, et elle découvrit qu'il était satanique. Elle fut dégoûtée de lui, tenta de lui faire réaliser qu'il était corrompu. Mais Victor continua à être l'avocat du Diable jusqu'à son test décisif où il dut défendre celui qui causa sa mort, parce que cet homme avait violé la fille qu'il aimait. Léna, en plus de tout cela, devenue sénile, tenta maintes fois de séduire Victor. Pour briser le cœur de la fille. Dieu vint sous un corps glorieux défendre la jeune femme en procès, contre Victor lui-même, qui, lorsqu'il flancha, tabassa à mort devant tout le monde son client. Le Diable reprit Victor en chaînes, Gilles de Rais tenta de monter en vain et en vain au ciel avec son œil greffé, lui montrant où était Jeanne d'Arc. Mais il échoua à jamais. Et Léna retourna en enfer dans une pièce blanche, vide et monotone, où elle ne devint plus qu'une créature morte et encore morte d'ennui,

à jamais. Victor ressortit de l'enfer le moment venu, lorsque les trompettes de l'apocalypse sonnèrent. Victor était noirci, avec une queue de diablotin et des cornes. Il était laid, affreux, petit et frêle. La jeune femme lui pardonna ses actes. C'était une ange.

FINALE

La Mort de la Tragédie

LE CYCLE DE LA ROMANCE:

COMMENT HUNTER TUA ALICE

ET

LES AVENTURES D’ARCHIPELAGO

PARTIE 1 : COMMENT HUNTER TUA ALICE

Introduction : Alice et Moi

Tout commença ainsi; Elle fut, par hasard, assignée dans la même classe de français que moi. Nous étions en quatrième secondaire.

Je ne l'avais jamais vue: c'était une nouvelle. Elle resplendissait. Ses yeux? Bruns. En soi, cela s'avérait assez commun, mais... ils possédaient quelque chose de spécial : ils m’attiraient, tels une lumière, un éclat dans la nuit. Ses cheveux roux, reflétant la lumière tel le feu ardent de la passion qui réchauffait mon esprit, me faisaient entrer dans un état de confort indescriptible quand je la regardais. Ils ne faisaient qu’ajouter de l’intrigue à ce merveilleux mystère venu de nulle part qu’elle semblait incarner. Sa voix douce, toute humble et presque fragile, non pas comme quelque chose de faible, mais comme quelque chose que l’on voudrait protéger, me donnait la chair de poule... comme sa peau : oui, son visage... était-il fait de... porcelaine? J’éprouvais de la difficulté à croire que

non. En tout cas, celui-ci, mignon comme tout, semblait totalement respirer la jeunesse de bon cœur. Elle se présenta rapidement devant la classe. Elle s’appelait donc... Alice. Alice Rosenthal... J’aimais tout ce que je pouvais voir chez elle. Tout.

Malheureusement, je ne songeai guère à l'ampleur du monde, aux choses que j'allais faire pour elle, ne serait-ce qu’une seule seconde. Sa splendeur m'éblouissait trop…

Nous fûmes assignés à des bureaux très éloignés l'un de l'autre, mais cela changea le jour où elle demanda au professeur de s'asseoir directement devant moi. J'étais au fin fond à gauche de la classe, à côté d’une des grandes fenêtres qui trouaient toutes le même mur. Elle s'asseyait désormais juste devant moi. J'essayais toujours de la rayer de ma vision afin de ne pas lui faire penser que j'étais un genre d’obsédé ou un quelconque pervers (j’étais en réalité un garçon assez réservé et timide), mais, en observant

mieux les détails... je constatai qu'elle recherchait attention. Elle agissait de manière à toujours susciter le professeur pour finalement parler d’elle-même ou se faire remarquer de manière discrète, donc il était clair qu’elle voulait que quelque chose se produise. Elle posait beaucoup plus de questions qu'avant qu’elle n’ait cette place dans la classe!

Ce qui m’avait vraiment mis la puce à l’oreille, toutefois, fut le fait qu’elle se mit à toujours vouloir m’emprunter beaucoup de choses. Elle gardait volontairement mes objets pour que je les lui réclame. Elle retardait tous les retours. Ce ne pouvait pas être normal, selon moi... Un jour, elle vint me voir à mon casier et me demanda de la suivre jusqu’au sien pour que je puisse justement récupérer les choses qu’elle me prenait. Ce fut en la suivant que je remarquai que... ses fesses étaient vraiment belles. D'habitude, je ne regardais pas ces choses-là, mais ça me frappa comme la foudre.

Croyez-moi, car là, je fais preuve de franchise. Ses fesses, qui se frottaient toujours l'une contre l'autre de manière aguicheuse à chaque pas, presque enveloppées sous ce magnifique rideau orange pâle qu'étaient ses cheveux...

Je me perdais dans mes pensées

Je tentais toujours de repousser les pensées de ce genre de ma tête lorsque j'étais en public, mais je n'avais pas pu m'en empêcher, pendant quelques secondes. Moi, un gars timide, qui observait le postérieur d'une si jolie fille... J'apprêtais déjà à m'excuser de mon acte si osé, tellement je me sentais mal... Arrivé à son casier, je fonçai accidentellement sur elle, car je marchais encore, distrait par toutes mes pensées, alors qu'elle s'était arrêtée. Ma maladresse la fit rire un peu, mais je me sentis tout de même mal. Elle me demanda alors mon aide pour un devoir qui avait été donné dans notre cours. Je fus surpris qu'elle ait déjà oublié mes crayons à mines et mes effaces... mais j'acceptai, pensant être conscient de

son plan, qu'il fut inconscient ou non. Auparavant, je croyais qu'elle ne s'intéressait pas à ma personne, mais j'eus la miraculeuse impression d'être induis en erreur à cause de sa demande inattendue. Elle voulait que j'observe ses travaux de plus près. La façon dont elle me guidait la tête vers son cahier me rapprochait inconfortablement de sa poitrine, et je ne pouvais pas m'empêcher de me sentir mal à l'aise. Encore. Elle souriait beaucoup. J'essayai de lui sourire aussi, mais elle remarqua mon malaise grandement évident: «Oh... ça va? Je crois que je n'avais jamais rencontré quelqu'un d'aussi timide que toi! J'espère que ce n'est pas de ma faute!» annonça-t-elle alors.
Je crus, à ce moment-là, qu'elle jouait un peu avec moi, que c'était peut-être même une blague. Toutefois, un peu plus tard, elle me surpris en se rapprochant de moi pour me remercier de mon aide d'un ton doux et affable avant de partir. J'étais figé sur place. Elle s'était mise à environ un décimètre de mon visage avant de partir. Est-ce qu’elle me manipulait? Qu’est-ce qui se

produisait vraiment...? Je l’ignorais, étant un jeune homme anxieux, mais je savais toutefois très bien que...

...l'amour m'habitait malgré tout.

Chapitre 1: Rapprochement

Le lendemain, nous nous parlâmes via des messages de papier durant les cours. Nous discutâmes de mes intérêts: les livres, les films d'horreur et l'art... J'étais un peu stressé à l'idée de gâcher mes chances avec elle parce que j'avais des passions plutôt étranges (selon ma tête d'adolescent stressé), mais tout se passa de manière plutôt correcte; Elle ne semblait pas trop vouloir parler de ses propres intérêts, mais elle buvait de mes mots.

Ainsi donc, chaque nuit qui suivit ce jour, je me surprenais à penser à elle.

Après environ une semaine de plus, nous étions de «bons copains». Mes autres camarades trouvaient que notre relation sortait de nulle part. Ce qui était le cas. Nous ne nous ne parlions que lorsque nous nous trouvâmes assis aux tables vides de la cafétéria, seuls. Elle faisait exprès de me demander des objets en classe pour me voir le midi, et je faisais exprès de les lui laisser dans le but de la revoir. Nous nous entraidions avec nos devoirs dans ce but, en

quelque sorte. Quand elle me demandait mes crayons, elle en mordait souvent un petit bout pendant, songeant à des trucs qui m'échappaient complètement. Mignon. Je regardais ses lèvres, elle me regardait, et je me trouvais perdu dans ses yeux. Prétendions-nous chercher des réponses aux questions des devoirs? Étions-nous en train de nous draguer l'un l'autre? Un peu des deux.
La tension romantique montait réellement entre nous deux. Un midi, je remarquais qu'elle parlait beaucoup plus aimablement avec moi qu'avec les autres. Un autre midi, je remarquais que je l'appelais par des petits noms jolis à quelques occasions, pour la taquiner.

Pendant un de nos cours, le professeur nous surprit à chuchoter ensemble. Nous philosophions sur l'avenir, puis la classe devint silencieuse pour laisser place à un certain malaise. Les élèves jacasseurs demeuraient pourtant usuels. Ce qui sortit des sentiers battus fut que nous étions ces élèves. Cette petite histoire devint connue de tous,

quelques jours plus tard. Lors d'un début de soirée, alors que j'attendais les autobus avec des amis, elle vint me voir. Une première! Elle merequerra mon aide pour ses devoirs, et j'acceptai d'un ton chaleureux et amical. Mes amis me regardaient, les yeux ronds, en silence.
Étant un gars timide, j'adorais les surprendre et les impressionner. Attirer leur attention, quel plaisir!
Toutefois, j'incarnai aussi une des victimes de la surprise. Elle m'emmena à un endroit où personne ne regardait. Je pensais réellement qu'elle voulait de l'aide pour ses devoirs, cette fois-ci, mais je me trouvais dans l'erreur. De son sac-à-dos, elle sortit quelques crayons et effaces neufs afin de m'en faire cadeau. Elle s'excusa sincèrement de toujours m'emprunter mon matériel scolaire. Je la remerciai, plus ou moins secrètement touché. Elle me proposa alors se promener avec moi. Je lui répondis que l'idée me plaisait, ignorant mes pauvres devoirs.

Nous passâmes ce début de soirée à nous diriger vers ma maison. Dire qu'elle m'accompagnait! Nous nous arrêtâmes à un petit dépanneur, sous prétexte que je devais combler ma faim. Je m'achetai deux barres de chocolat pour finalement lui en donner une. Je ne jouais pas le tourtereau, toutefois: j'avais vraiment comblé ma faim. En tout cas, cela lui montra subtilement qu'elle m'avait touché. À peine à mi-chemin du le trajet, je décidai de me diriger vers un parc public au lieu de ma maison. Changement d'itinéraire dû à l'évitement du potentiel questionnement de ma mère ou de ma sœur à propos d'Alice. Normalement, quand elles me voyaient accompagné d'une fille, elles perdent la tête.
Nous nous assîmes sur des balançoires, seuls. Pendant tout le trajet, je lui avais raconté mes meilleures blagues. Conséquence: manque d'idées. Je me souvins alors du fait que je n'avais pas terminé mon devoir, et je lui rappelai que je voulais bien l'aider avec le sien en même temps. Je sortis donc le document de travail de mon sac-à-dos.

Avec aise, je le complétai en un temps record. Même que, discrètement, je gribouillai quelques cœurs à la fin du devoir d'Alice. Il fallait bien que l'un de nous deux fasse le premier *vrai* pas!

Je lui passai alors la pile de feuilles, assez anxieux de découvrir comment elle réagirait. Le temps ralentit alors que mon cœur pompait plus de sang qu'un pompiste pouvait le faire. Elle vérifia ses réponses avec mon cahier sans vraiment réagir. Aucune question particulière sur un certain exercice ne lui venait à l'esprit, contrairement à d'habitude. Je regardai au sol, en l'air, partout.

Il ne se passait rien. Soudainement, elle me redonna ma copie et rangea la sienne.

— Merci, Hunter.

— Euh... de rien, Alice...

— Je vais appeler mes parents pour leur demander de venir me chercher. Tu devrais rentrer chez toi... Il commence à se faire tard.

— Oui... Bien sûr. Ce fut un plaisir de t'aider, Alice. S-Salut!
Je partis en mode «marche rapide». Elle n'avait donc pas remarqué mon dessin? Déçu, je commençai à croire qu'elle préférait peut-être laisser notre relation telle qu'elle était.

Mes amis, le lendemain me questionnèrent d'ailleurs sur la relation qu'elle et moi développions.
Je ne leur parlai que du devoir. Soudainement, en lisant ce dernier, une de mes amies vit qu'il était marqué "...J'ai hâte de te revoir ;)" tout au bas de la dernière page. Je sursautai avec eux en voyant ce message et le cachai immédiatement, bafoué. J’étais complètement pris au piège, mais c'en valait quand même la peine; j'avais désormais la certitude de ce qu'Alice pensait de moi. Je dus fuir jusque dans les couloirs de l'école pour ne pas subir d'interrogatoires féminins ou de taquineries machos de mes potes.

Devant mon casier, je ne savais plus trop quoi faire. Mon meilleur ami vint

alors pour discuter. Il me demanda pourquoi j'affichais un air si stressé. Je lui annonçai alors que je ne connaissais pas plus de réponses que lui. Il insista, mais je refusai de lui donner une parole déterminante. Je l'évitais depuis un moment, quand j'y repensais. Alice était la seule personne que je voulais voir depuis un bon moment. C'est alors que la cloche sonna et que mon camarade dut partir. Je filai également avec empressement jusqu'à mon cours, et une fois arrivé, je voulus parler à cette fille qui générait tant d'attention chez mes amis. Elle me dit qu'elle se sentait un peu mal. En fait, par messages sur papier, elle m'écrivit qu'elle m'avait vu fuir comme un débile dans les corridors. Je lui dis que ce n'était rien de trop grave; que j'essayais de repousser mes amis et leurs stupides blagues.

Elle me questionna alors sur mon aisance à propos de notre relation. En gros, elle croyait que sa présence me gênait. Pour de mauvaises raisons

Le professeur mit fin à notre conversation, car je m'étendais sur mon bureau tellement je m'empressais lui

renvoyer mon dernier message. Il fut saisi avant de pouvoir être lu, évidemment. Nous ne pûmes communiquer du reste du cours. Lorsqu'elle sortit de la classe, je voulus l'arrêter afin de la rassurer. Toutefois, notre prof m'arrêta pour discuter de mon mauvais comportement en classe. Je me dépêchai d'en finir avec lui, jouant l'enfant sage sur le passage de la rédemption, pour rapidement accéder à la sortie. Il fallait absolument éliminer cette tension entre nous. Je courus vers son casier, mais plus personne ne se trouvait dans le couloir. Je la cherchai, mais je ne la trouvai qu'à la fin de la journée, dans un des couloirs de l'école. Je courus vers elle.

— Alice! Attends!

— ...Quoi?

— Je... Je tiens vraiment à toi et tu ne me gênes aucunement... Vois-tu, je n'ai plus tellement envie de fréquenter mes amis, pour l'instant... Je veux simplement prendre de la distance. Te parler.

— Je ne vois pas pourquoi tu laisses tes amis pourrir juste pour me parler. Ça me rend un peu triste, tu sais...
— J'ai souvent besoin d'air. Mes amis le savent. Ce n'est pas simplement parce que je suis sans cœur que je suis solitaire dans l'âme. Mes vrais amis, ce sont ceux qui veulent encore de moi après des jours, des années, ou même des mois sans me voir!
— Oh, je ne voyais pas la chose de cette façon...
— Hé, oui. Parfois, j'ai besoin de respirer. Surprise, haha.
— Bon, alors... Excuse-moi de mon comportement distant d'aujourd'hui, Hunter.
— Ne t'en fais pas. Comme je viens de te le dire, n'importe qui devrait pouvoir prendre du temps pour penser. D'ailleurs, je ne suis pas comme ça avec mes amis par hasard, tu sais. Il faut vraiment quelqu'un de spécial pour m'éloigner de mes amis...

Je lui fis un clin d'œil.

Heureusement, elle me comprenait. Puis, comme si la même réponse mentale nous vint à l'esprit, nous nous collâmes instantanément. Je lui confessai que je tenais beaucoup à elle. Sa réponse fut similaire. Je l'invitai à désormais venir me rejoindre sans gêne devant mes amis pour discuter tous ensemble.

Alice me donna alors un petit bisou sur la joue, toute fébrile, et partit rapidement, sans se retourner.

Le lendemain matin, à l'agora, nous nous retrouvâmes à l'endroit dont je lui avais parlé. Elle discutait timidement avec mes amis, et j'avais beaucoup de plaisir à assister à tout cela. Elle s'asseyait assez près de moi. La cloche sonna assez soudainement. Avant de partir à nos cours, mon meilleur ami, Nora, vint près d'où je m'asseyais afin de causer. Il ne put rien dire, puisque Alice occupait déjà ce rôle. Je le vis repartir du coin de l'œil. La fille et moi-même partîmes ensuite au cour, qui défila relativement vite. À la fin du

cours, j'étais presque prêt à lui avouer complètement mes sentiments.
— Veux-tu que je t'aide un peu avec le devoir?
— En effet: je ne semble rien comprendre de ce que ce professeur enseigne. Je préfère tes explications.
— J'avoue qu'il fait passer ses leçons avec difficulté...
— Je te remercie... J'apprécie sincèrement tout ce que tu fais pour moi, Hunter.
— Eh bien... Justement, je voudrais que tu me rendes un service aussi...
— Oui?
— J'aimerais que tu me laisses t'aider avec tous tes devoirs en tout temps.
Elle se mit soudainement à rire. Je ris avec elle, me rendant compte que j'avais dit quelque chose d'assez stupide. Nous partîmes nous rasseoir aux bancs...

...main dans la main.

Chapitre 2: Par ici, par là

Pendant le midi qui suivit ces évènements, nous fîmes nos devoirs ensemble. J'adorais l'aider à faire ses travaux. Nous étions assez doux l'un envers l'autre. Lorsqu'elle termina son travail, je me tournai vers elle et la regardai. Perdu dans ses yeux, tout ce qui put me permettre de sortir de ma confusion fut sa voix.
— Ça va? Hunter... Hunter!
— Euh, o-oui, désolé. J'étais distrait.
— Tu me regardais d'une façon assez mignonne, haha!
Une ambiance plus calme prit place. Mon sang bouillait dans mes veines. Le silence étira de quelques secondes notre conversation. Nous évitions nos propres regards, sachant chacun très bien ce qui se produisait.
— Hunter, j'aimerais savoir quelque chose...
— Ah bon. Tant mieux pour toi, je suppose.
J'étais pas mal stressé à ce moment-là. Un peu d'humour m'avait détendu. Par contre, elle restait sérieuse:

— Je veux savoir si...
— Attends une minute!
Je me levai brusquement. Ma chute suivit mon ascension avec majesté.
— Ça va?!?
— Oh, merde, j-je dois vraiment y aller!
Je voulais la surprendre. Pas l’inverse! Ça ne s'était pas déroulé comme je l'avais prévu. Plutôt, je ruinais le moment même en n’en faisant qu’à ma tête. Je m'en suis rendu compte trop tard! Je ne pouvais plus faire demi-tour et reprendre notre conversation comme si de rien n'était. Je courus. Je courus autant que je le pus. Je cherchai, mais nulle part se trouvait une fleur, ou quoi que ce soit de romantique, en réalité. Rien ne semblait changer ma misérable erreur. Comment me rattraper?
La cloche sonna.
Elle me cherchait avec mon propre matériel dans les bras. Le temps défilait au ralenti alors que les seuls mots qui me venaient en tête ressemblaient à «Quel con!» L'agora se vida beaucoup trop rapidement pour que ma petite tête n'ait le temps de songer à quelque chose d'intelligent. Le sang qui gonflait

mon cœur me força à prendre une grande respiration pour enfin me rendre jusqu'à elle. Les poings fermés, me trouvant ridicule, je m'approchai.

— Désolé... Je cherchais quelque chose.

— Quoi donc? Veux-tu bien me dire ce qui génère autant d'empressement chez toi?

— Le courage. Je cherchais seulement le courage de te dire que... je t'aime.

Les mots lui manquèrent. Je pris donc mes cahiers de ses bras et les jetai au sol. Ensuite, ce fut elle que je pris par les épaules. Je ne la jetai pas au sol, par contre. Évidemment. Je l'embrassai doucement, la tenant gentiment.

Mon improvisation « impeccable » me satisfaisait. Alice rougissait!

Elle jeta alors ses cahiers à même le sol comme ma personne, m’enlaçant le cou pour m'embrasser à son tour. Cette étreinte dura un bon moment. Nous nous embrassâmes encore et encore. La deuxième cloche sonna, inaugurant officiellement notre retard. Les amourettes stoppèrent éventuellement, et elle me sourit d'une manière qui m'allaient droit au cœur. D'un ton

charmeur, je prononçai ces mots après avoir ramassé ses cahiers afin de les lui rendre:
— Passe un bon cours.
— T-Toi de même, Hunter!
Je passai mon cours à rêvasser d'elle, de son corps, de ses yeux, de ses lèvres... Je me sentais vraiment bien-si bien que je n'appris rien de ce cours sans problème. C'était encore pire que dans nos cours de français. Après tout ça, je suis parti avec l'idée d'aller marcher dehors, histoire de me calmer. Pendant que je rangeais mes affaires comme un zombie dans mon casier et que je sortais celles du prochain cour (qui, justement, s'avérait être avec elle), je me fis surprendre. Alice m'enlaça fermement, par derrière.

Nous relaxâmes ensemble en mangeant le soir d'après. Certaines des amies de ma douce, par pure coïncidence, se trouvaient au restaurant où nous mangions. Quelques-unes d'entre elles vinrent nous voir afin de discuter. Complètement extasiés, nous éloignèrent ces filles avec notre calme

presque surnaturel. L'amour était notre drogue et elle agissait sur notre comportement, nous rendant plus doux... Si doux que notre chimie régnait d'une main de maître sur l'ambiance du restaurant, accompagnée de bons morceaux de jazz de la radio du commerce.

L'heure du départ d'Alice sonna après un long et romantique moment. Elle appela une des membres de sa famille afin qu'elle vienne la chercher. J'attendis qu'elle finisse son appel. Je comptais lui dire que je lui tiendrais compagnie jusqu'à son départ, mais elle me dit, sans même que je n'aie le temps de placer ne serait-ce un seul mot, qu'elle espérait que sa famille n'allait pas me causer trop d'ennuis.
— Quoi? Comment cela?
Elle soupira.
— Eh bien, le jour où tu viendras chez moi, tu verras.
— Oh, ce pourrait être aujourd'hui!
— Euh... Ben... Disons que...
— Allons! Je t'en prie!

Je lui souris, tentant de la convaincre de mon air le plus séduisant possible. Après un bref moment d'hésitation, elle accepta. En disant qu'elle ne pouvait décidément rien me refuser, un sourire taquin lui sculpta le visage. Je sautai de joie intérieurement. L’idée de franchir un niveau que bien des relations platoniques ou plastiques ne surpassaient pas me plaisait. Toutefois, en même temps, je stressais. Elle appela de nouveau quelqu'un avec son téléphone. Ce fut un moment long, mais il finit éventuellement par se conclure. Le résultat s’avéra ne pas *exactement* être celui que nous espérions- que j’espérais, peut-être: Je ne pouvais aller chez elle... seulement le lendemain.
Je me souvins soudainement que, lors de ce lendemain, ce samedi-là, mon boulot me nécessitait dès le soleil levant...
Nous nous entendîmes sur le fait que la rencontre allait avoir lieu après mes heures de travail, puis, Alice partit rejoindre la personne qui devait la faire rentrer chez elle.

Au jour attendu, tout commença à merveille. Je terminais de travailler avec impatience. Je sentais la rose après une chaude douche, même si je transpirais encore la fatigue de tous mes gestes. J'espérais pouvoir plaire à toute sa famille. Et pouvoir lever le petit doigt sans perdre connaissance. Enfin, bon, je me rendis chez elle en mobylette. Au milieu de mon chemin, je me souvins que j'ignorais complètement où elle habitait. Je lui envoyai des courriels lui demandant son adresse par téléphone, et elle me répondit instantanément.

Ouf.

Suivant cette adresse, je pensai au fait que nous ne communiquions jamais par téléphone cellulaire. C'était un peu étrange, mais je n'y réfléchis guère longtemps, car j'entrai dans un quartier chic. Les maisons: géantes. L’asphalte: si noire qu’elle attirait les rayons de soleil les plus chauds de la ville, rendant ma promenade davantage confortable. Les terrains de gazon: parfaits. Plus verts que vert. J'allais rarement dans ce

quartier, car les gens riches ne faisaient pas partie de mon quotidien. C'est alors que je trouvai l'adresse que je cherchais sur une de ces grosses maisons. C'était... la plus grosse baraque du quartier. De grandes grilles noires bien lustrées et entretenues me bloquaient l'entrée. Toute la panoplie du riche des temps modernes s'incorporait à cette piaule de format franchement titanesque. Du gazon parfaitement droit et tondu, des fenêtres de haute qualité lavées impeccablement, une porte titanesque, des clôtures de fer noires et cetera. Il y avait même plusieurs balcons que je pouvais apercevoir facilement. Je n'en croyais pas mes yeux... Je parquai mon engin à côté du trottoir, et j'appuyai sur un de ces boutons qui faisait sonner un microphone dans la maison. La voix de ce qui me semblait être un vieux monsieur me répondit, mais j'entendis ce qui semblait être ma petite amie le pousser pour répondre à sa place.

— Tu peux entrer! Dit-elle d'un ton des plus hâtifs.

Les portes qui géraient le trafic s'ouvrirent. J'entrai pour constater que le chemin d'asphalte s'étendait sur une longueur époustouflante. Six voitures, toutes garées sur les côtés de ce chemin, m'impressionnaient. Il y avait même une limousine! Était-ce réellement la demeure de ma dulcinée? J'avais l'impression de **rêver**. Arrivé à la géante porte d'entrée, je m'empressai de cogner. Après un court délais, celle-ci s'ouvrit pour révéler ma petite amie. Elle me prit dans ses bras et déposa un doux baiser sur ma joue- tout ce dont j'avais vraiment besoin pour être heureux, me disais-je. Par contre, j'allais rapidement voir le prix de son amour: Après avoir rangé mes chaussures et mon casque de motocyclette dans une géante garde-robe, elle m'emmena devant un groupe de gens. Je comptai à peu près une dizaine de gens. Je m'apprêtai à lui demander derrière ce grand nombre de gens qui se situaient chez elle, mais elle commença à parler avant moi.
— Voici, maman et papa, mon petit copain!

Chapitre 3: Rencontre avec sa famille

Je cherchai ses parents du regard dans cette petite foule. Je les trouvai rapidement: plus vieux que tous les autres, les deux sortaient du lot. La mère s'habillait de jolis vêtements. Ses cheveux étaient du même roux éclatant et hypnotisant que ceux d'Alice. Malgré le temps, elle ne portait pas de rides au visage. Sa fille lui ressemblait authentiquement.

Le père, lui, était vêtu d'une chemise blanche et de jeans noirs. Il portait une paire de lunettes carrées, aux coins arrondis. Elles étaient aussi noires que ses courts cheveux très sombres et bien coiffés. Il paraissait étrangement border un air épuisé. Ses yeux, d'un bleu éclatant, posaient un strict regard sur moi.

Portant mon regard vers ceux-ci, je me prononçai:

— Bonjour. Je... euh... Je suis ravi de vous rencontrer, je me nomme Hunter. Hunter Maverick

— Bonjour. Je suis Roderic, fit le père.

— Les enfants, saluez donc ce jeune homme! Fit la mère, se levant du canapé géant où elle était assise à côté son mari.
Les gens autour de moi cessèrent de zieuter la télévision qui se trouvait devant eux, certains dérangés, d'autres ravis. Mes yeux s'écarquillèrent, surpris de découvrir que... tous ces gens étaient parentés avec Alice.
— Bonjour, lancèrent-ils, un peu tous en même temps.
La mère se plaça devant moi, me serrant la main avec enthousiasme.
— Je suis Bérénice, fière mère de ce foyer. Comme tu as sans doute pu le constater, cet homme qui se nomme Roderic est mon mari. Si tu as des questions, tu n'as qu'à tout lui demander; je dois partir. Bonne journée!
Son mari restait sur le canapé, à la saluer avec ses enfants.
Tout se déroula un peu trop vite pour que je puisse être choqué: Alice m'emmenait déjà vers sa chambre, disant à son père qu'elle allait se charger de tout à mon propos. J'avais à peine le temps de procéder tout ce qui

se passait. Elle dit à ses frères et sœurs qu'elle allait les introduire à ma personne plus tard. Marchant dans un couloir, m'étonnai:
— Tu as... une grande famille.
— Oui, fit-elle, assez rieuse. J'espère que tu seras considéré comme un des nôtres par tous très bientôt...
— En effet.
Elle nous enferma dans ce qui le semblait être sa chambre, continuant la discussion:
— Ma famille est très stricte à propos des relations amoureuses. Il m'a fallu beaucoup de courage et d'arguments pour les convaincre de te laisser entrer ici. Mon père voulait même annuler notre rencontre. Puisque mes parents sont financièrement très aisés, il est difficile pour eux d'accepter sans scepticisme les relations amoureuses. On pourrait, comme tu le sais, vouloir fréquenter des nôtres seulement pour l'argent. C'est triste.
— Je ne fais pas tout ça pour tout cet argent dont tu parles, tu sais? Je ne savais même pas que tu faisais partie d'une famille de riches...

— Oui, rigola-t-elle. Je sais tout cela. C'est d'ailleurs pour cette raison que j'ai décidé d'aller étudier à la même école publique que toi. Au lieu de fréquenter une école privée, j'ai préféré rencontrer des gens «normaux»... comme toi.

M'asseyant sur son lit, je constatai à quel point il était confortable. Le mien, qui m'irritait à en mourir depuis un bon moment, me semblait être banal comparé au sien. Il semblait minuscule à côté de celui-ci, en plus.

— Alors, que veux-tu veux faire? As-tu faim? Dit Alice, d'un ton rempli d'intentions qui m'étaient inconnues.

— Euh, non... Je n'ai pas tellement faim. J'aimerais juste passer du temps avec toi, dis-je.

Elle sourit d'une manière un peu charmée.

— Tu sais, je pensais que tu allais accorder toute ton attention à mes frères et soeurs... J'avais même oublié que tu étais venu ici pour moi.

Elle semblait un peu émotive.

— Eh bien, il va falloir t'habituer à ça! Dis-je, d'un ton rieur.

Je lui fis un câlin, et nous laissâmes le silence emplir la pièce, balayant l'écho de nos conversations pour nous faire profiter de l'instant présent.
— Euh, Hunter? J'ai quelque chose à te demander.
— Oui?
— Ce n'est qu'une simple question, mais elle me trotte dans la tête depuis un moment... J'aimerais savoir si tu es anxieux depuis longtemps.
— Oh, et bien... Pour tout dire, oui. Toutefois, avant, je n'agissais pas aussi bizarrement quand j'étais stressé. Je canalisais tout d'une manière différente.
— Que veux-tu dire?
— Avant, j'étais méchant avec les autres pour me défouler, et je profitais plus de l'instant présent.Maintenant que je ne suis plus aussi méchant qu'avant, j'agis un peu bizarrement quand je suis stressé.
Elle semblait un peu perdue dans ses pensées. Je continuai la conversation ainsi:
— En fait, je ne saurais tout expliquer correctement, mais bon.

— C'est... intéressant, tout ça. J'espère simplement que tu n'agiras pas de manière à heurter notre relation.
— Bien sûr que non!
Parfois, on aurait dit que son sourire valait plus que mon âme en son entièreté. Je me sentais un peu mal à propos de ça. J'avais l'impression que je ne méritais pas ce si joli sourire qui était face à ma personne. Je m'étendis sur le lit, soupirant. Elle s'étendit tout près de moi:
— Tu peux tout me dire, tu sais.
Je posai mon regard sur le sien.
— Toi aussi.
Nos regards étaient désormais posés l'un sur l'autre.
Quelqu'un cogna à la porte.
— Alice! Alice! Fit la voix ferme et grave de ce qui me semblait être un jeune homme.
— Attends moi ici Hunter, ce ne sera pas long! Dit Alice, se dirigeant rapidement ouvrir la porte.
Elle ouvrit la porte et parla avec, probablement, un de ses frères. Il était assez grand, comme son père. Il avait des épaules bien carrées, des cheveux

noirs et une paire de yeux verts. Son visage était, lui aussi, semblable à celui de son paternel, sauf qu'il était un peu moins vieilli par le temps. En bref, on aurait dit un vrai costaud. Je dirais même qu'il semblait déjà aussi imposant qu'un adulte.
Il demandait à Alice la permission de me rencontrer. Elle accepta, un peu à contrecœur.
Il entra dans la chambre.
— Salut. Je suis Micheal, le grand frère de Alice.
Il me serra la main assez fort.
— Euh... Bonjour, Micheal.
— Tu sais, je suis vraiment fier d'apprendre que ma soeur se soit trouvé un "homme". J'espère seulement que tu seras à la hauteur!
Il partit à rire. Sa soeur, assise sur le lit, observait mon comportement.
— Euh... Ne t'inquiètes pas, Micheal. Je vais la protéger et-
Je n'eus même pas le temps de terminer:
— Hahaha!!! C'est à toi que tu devrais faire attention! Sais-tu pourquoi?
— ...Non?

— Parce que, même si elle n'a pas voulu que je lui apprenne à se battre, elle se défend très bien... et, de toute façon, je peux me battre pour elle.
— Oh, je vois... Tu fais de la boxe? Des arts martiaux?
— Oui et oui. Ça me permet de mieux corriger les petits insolents qui essaient de s'en prendre aux membres de ma famille. Comme certains garçons, qui, par exemple, ne seraient pas à leur hauteur...
Alice le regarda, d'un air mécontent. Il se tourna vers elle pour remarquer qu'il avait commencé à oublier ses manières.
Je n'eus guère le temps de remarquer tout cela. J'étais un peu apeuré par la pensée de ce qui pourrait sortir de la bouche de cet athlète. Je ne voulais pas du tout m'engueuler avec un mec bâti comme lui! Il devait mesurer une tête de plus que moi et faire deux ou trois fois ma masse musculaire!
— En fait, j'essaie de faire un peu de tout. Ça m'habitue à d'autres choses que le Baseball.
Mon attention fut attirée très rapidement.

— Quoi? Tu joues au Baseball?! J'adore ce sport!
Alice me regardait comme si elle voulait dire «Mais... c’est quoi, ce mensonge débile?». Son frère me regardait plus ou moins de la même manière.
— C'est... amusant à savoir. À plus; je dois aller faire quelques corvées.
Il partit rapidement. Alice, qui était restée silencieuse pendant un petit moment, dit alors:
— Hunter, est-ce que tu aimes vraiment le Baseball? Tu sais que tu n'es pas obligé de mentir pour plaire...
— Non, je suis sérieux; J'adore ce jeu. Il m'a permis de découvrir quelques petites choses sympathiques.
— Je ne m'attendais pas à ce que tu dises à ça... Micheal est un sportif un peu trop entraîné dans l'esprit de compétition. Fais seulement un peu attention à ne pas trop t'attirer sa rage, rigola-t-elle.
— D'accord, dis-je, d'un air amusé.
Elle se leva de son lit pour barricader sa porte et se retourna vers moi. Elle me prit dans ses bras, et nous fit tomber sur son lit. Je lui souri, alors qu'elle

m'enlaçait un peu plus tendrement, doucement.

— Hunter... J'adore passer du temps avec toi.

— Moi aussi, Alice, moi aussi...

Je l'embrassai lentement, et elle fondit dans mon baiser aisément. Je pris ses hanches dans mes mains et la regardai dans les yeux. Elle m'embrassa alors avec la langue. Elle prit mon visage dans ses mains pour me rouler cette pelle plus aisément. Je me sentais un peu étouffé, mais j'adorais cela. Je serrais un peu son corps contre le mien à partir de ses hanches. Après le baiser, sa respiration commença se faire un peu plus rapide. J'étais excité. Ses jambes étaient placées de façon à ce que ses hanches soient contre les miennes; elles m'enlaçaient, elles aussi. Sa tête reposait sur mon torse. Elle reprit son air pour dire ceci:

— J'avais... Oublié de respirer. Ou plutôt, je préférais t'embrasser plutôt que de respirer! ...et elle gloussa de rire.

Je lui fis un sourire, un peu gêné, mais très flatté. Elle déposa un doux baiser sur mon cou, et commença à me flatter

la joue d'une main et une de mes jambes de l'autre. Je me sentais dominé, mais... j'aimais cela. Son baiser se transformât ensuite en un genre de jeu romantique. Elle me mordillait, me suçait et bécotait le cou. À cet instant, je rougissais (évidement). Je posai alors mes mains sur ses… ses fesses. Elle stoppa directement ses galanteries pour me dévisager, le visage rouge. J'avais le visage qui chauffait aussi, alors… Je continuai ce que je faisais.

— Hunter, chuchota-t-elle à mon oreille d’une manière qui m’obsédait encore plus.

— J…Je peux arrêter, si tu veux…

Je voulais tout faire sauf ça, mais je voulais tout faire sauf me prendre une baffe venant de ma propre copine avant tout.

— Euh, je... je suis gênée, mais ça ne me dérange pas tant que ça…

Elle chuchotait assez maladroitement, alors que je caressais toujours un peu plus son corps. J’allais jusqu’à d’autres endroits qu’uniquement ses fesses. Nous étions bien collés ensemble, et j'avais chaud. Elle mordit doucement sa

lèvre inférieure et m'enlaçât. Nous nous faisions maintenant un câlin. Un câlin ? C’était plus sauvage qu’une tendre étreinte, en fait.

Nous fûmes surpris par un deuxième cognement à la porte.

— Alice! Alice!

C'était encore Micheal. Il avait emmené deux battes de baseball, un sceau rempli de balles, et il était vêtu dans l'habit des grands joueurs.

— Salut, vous deux! Je viens tout juste de terminer mon entraînement d'aujourd'hui. Je voudrais jouer une partie avec Hunter, si ça ne te déranges pas, soeurette.

— B-Bien sûr que tu peux! Qu'est-ce que tu en dis, Hunter? me demanda Alice, qui avait bondit en-dehors du lit à la vitesse d’un éclair lorsqu’elle avait entendu le cognement à la porte.

— Oh, mais oui, Micheal! On peut bien faire cela, si tu veux, dis-je, quittant alors le lit d’Alice, qui s'était dépêchée de me regarder, posant sa question, pour cacher son visage qui était rouge comme une tomate.

Alice resta dans sa chambre pour se préparer à jouer au baseball avec nous tandis que j’étais déjà parti avec son frère. Il avait insisté pour que l’on commence à jouer tout de suite, sans vraiment attendre sa soeur qui se préparait, alors elle avait accepté. J’aurais aimé avoir pu m’habiller en condition de la température, moi aussi. Micheal me sortit de mes pensées:

— Alors, tu connais probablement les règles, n'est-ce pas?

— Euh, juste un peu.

— Quoi? Tu ne disais pas adorer le Baseball?!

— Oui, mais, en fait, j'aime plus le concept de frapper avec une batte qu'autre chose.

— Hmm... Je vois...

Lui et moi marchâmes dans un grand terrain vague, à l'arrière du jardin qui se trouvait lui-même à l'arrière de sa maison.

— Alors, Hunter, je veux que tu me frappes cette balle du plus fort que tu le peux.

Il me tendit une des deux battes qu'il avait, et alla se placer très loin d'où j'étais.

— TU ES PRÊT? Dit-il, criant bien fortement.

— OUI! VAS-Y!!!

Il me lança la balle d'une vitesse des plus extrêmes, si rapidement que je n'eus même pas le temps de me préparer à frapper mentalement. D'un ton moqueur, il me lança ceci: "TU SAIS, SI TU N'ES JAMAIS PRÊT DE LA SORTE, ALICE VA DEVOIR SE TROUVER UN AUTRE HOMME!!!" Et partit à rire.

Je me sentais un peu offensé, mais je repris vite le dessus:

— VAS-Y, GENTLEMAN, LANCE-LA ENCORE, POUR VOIR!

— D'ACCORD!

Ni une, ni deux, la balle filait déjà à toute allure. Je me plaçai en position de baston pour la frapper avec ma technique spéciale; celle qui servait à tabasser les pauvres mômes qui me provoquaient dans les cours d'écoles. Je frappai alors la balle avec le plus de volonté que je ne le pouvais. Celle-ci partir se loger, de toute allure, se loger

dans un petit amas de terre situé à quelques décimètres de ma personne.
Pris d'un fou rire, il remarqua à quel point je devais être rouillé en matière de sports. Ma position pour frapper la balle était, selon lui, extrêmement médiocre. En fait, il avait raison. Il est difficile de viser correctement avec cette technique. Toutefois, j'étais un vétéran de combats à la batte de baseball, et il allait bientôt voir tout cela. Une autre balle fila de nouveau vers moi. Je la frappai de plein fouet, l'envoyant très loin d'ici en direction diagonale parfaite. La mâchoire de Micheal tomba sous l'effet de surprise qu'il avait ressenti. On avait perdu la balle de vue depuis longtemps; on ne l'entendit même pas atterrir quelque part. Écoutant désormais le silence de la nature, nous entendîmes finalement quelque chose:
— Bravo, Hunter, tu m'impressionne!
C'était Alice, finalement prête à nous rejoindre. Elle avait un habit de riche pour faire du sport. C'était un T-Shirt typique avec un jogging qui lui arrivait

un peu au-dessus des genoux. Elle était, bien sûr, jolie dans cette tenue.
— Dis-donc... Je ne pensais pas que tu étais si bon pour frapper une balle. Tu ne mentais donc pas.
Elle souriait d'une manière qui me draguait facilement.
— ALORS, ALICE, QU'EST-CE QUE ÇA CHANGE?! MOI AUSSI, JE PEUX FAIRE ÇA! ALLEZ, HUNTER, LANCE-MOI LA BALLE QUI SE TROUVE À TES PIEDS!!!
Micheal était visiblement déjà empli de testostérone. Lorsque Alice lui lança la balle, il la frappa si fort qu'elle partit éclater une des fenêtres de sa maison. En bref, il s'est fait gronder et s’est créé une dette d’une certaine ampleur.

Chapitre 4: Laisser la poussière retomber

Par la suite, Alice et moi nous trouvions une fois de plus dans sa chambre. Je lui dis qu'elle était vraiment sexy dans son habit, et elle me sourit, gênée. Elle voulut m'embrasser, mais elle embrassa accidentellement le vent, car je me couchai sur son lit, fatigué. Elle m'offrit de dormir chez elle, et j'acceptai sans hésitation. Ma mère me donna la permission par téléphone, et Alice réussit à convaincre les siens, étrangement. C'était maintenant la nuit, et j'avais beaucoup de difficulté à dormir. Je dormais dans le salon. J'avais pas mal peur du noir, et je ne savais pas où se trouvait Alice. De plus, il faisait vraiment chaud. J'aperçu soudainement une ombre qui traversait la pièce. Je crus rêver, mais je vis que c'était un des membres de la famille d'Alice. C'était un adolescent qui... avait simplement faim. Bref, je dormis peu de temps après avoir été rassuré, et je me fit réveiller par une petite fille au cache-œil. J'eus un peu la frousse, mais bon. Je cherchai

Alice pour constater l'emplacement de sa chambre dans le géant couloir. Elle dormait fermement. Après un petit moment d'hésitation, j'allai la réveiller. D'un ton encore somnolent, elle me commandait de me coucher auprès d'elle. C'était pour me faire des câlins, ce qui était super. Toutefois, j'avais encore chaud, et ça, je ne pouvais le supporter.

— Euh, Alice, j'aime bien te câliner, mais j'ai vraiment chaud, là...

— Tsss...

Elle se leva et me dit demanda de quitter sa chambre, le temps qu'elle se change. Elle était en pyjama, à ce moment-là. Par la suite, nous traversâmes le couloir des chambres, descendirent les marches qui menaient au salon, et partirent vers la salle à manger. Elle prit un déjeuner, et moi, je regardai toute la foule qu'il y avait dans la maison. Alice semblait tellement paisible dans cet endroit vivant que c'en était surnaturel.

Bref, nous passâmes le reste de la journée ensemble. Ce fut super. Nous marchâme dehors.

Parfois, je me demandais comment je faisais pour subsister. J’étais, je crois, souvent trop stressé pour rester en vie. C’est peut-être quelque chose que vous trouvez bizarre, mais c’est assez normal pour moi. Je suis parfois si facilement sous pression que ça me surprends. Au moins, j’avais désormais Alice pour m’aider. J’essayais de me distancer le plus loin possible de sa famille pour l’instant, car cela semblait être trop pour moi. Par chance, elle comprenait mes sentiments.

Je me suis encore levé avec un mal de cou horrible, aujourd’hui. Mon oreiller doit beaucoup m’haïr pour me causer autant de mal. De plus, c’est depuis un bon moment qu’elle m’abîme comme ça. M’habillant en mesure d’aller travailler, je vis que ma douce voulait discuter avec moi par messagerie téléphonique. Rien de plus classique. Toutefois, je me sentais trop déprimé

pour lui répondre. Je fis comme si mon téléphone n’existait plus, et je partis travailler. À partir de cet instant, cette journée s’annonça comme longue et pénible. Il se mit à pleuvoir majestueusement pendant que j’étais en route pour le boulot. C’était une pluie vraiment sauvage. J’étais tout trempe, et je devais servir comme caissier au service de restauration rapide dans lequel je travaillais pendant plusieurs heures. Lorsque je vis l’endroit en question, je pris une décision assez unique. Sans même hésiter, réagissant à une espèce d'impulsion, je pris la poudre d’escampette. La vue du restaurant que j’avais eue à ce moment-là, à elle seule, m’avait dégoûté avec un succès déconcertant. J'avais eu peur. Étais-je devenu faible? Je l'ignore. Mon volant avait tourné vers le côté qui s'opposait au restaurant, c'est-à-dire à ma droite. Le restaurant, qui se trouvait à ma gauche, était maintenant en train de disparaitre à mes yeux. J'avais décidé, à ce moment-là, d'arrêter de me pointer au travail. C'était un sentiment agréable qui me parcourait l'esprit

depuis que cette décision avait été prise. Toutefois, la culpabilité allait probablement me rattraper à l'instant.

Je fus surpris de voir que... ce n'était pas le cas.

Le monde, qui semblait vouloir s'écrouler lorsque je me sentais coupable pour des raisons comme celles-ci, était resté indifférent, cette fois-là. Je garai ma mobylette dans un parking du centre-ville, sous la pluie, et je restai, pendant un certain moment, assis sur le siège de celle-ci. Du coin de l'œil, je voyais quelques gens sortir des magasins avec leurs parapluies. J'étais trop concentré à regarder la pluie tomber du ciel, la visière de mon casque protégeant mes yeux, pour remarquer si ils me regardaient en passant près de l'endroit où j'étais garé.

Le temps me semblait s'être... arrêté.

Enfin, j’allais arrêter de me forcer à gagner de l’argent. Enfin. Enfin…

Quelques gens sortaient du centre d'achats. La pluie parvint soudainement à être encore plus intense. Je rigolai devant ce phénomène, alors qu'un orage retentissait au loin. Couchant ma tête sur le volant de ma bécane, je pris le temps de voir quelques pieds marcher hâtivement. Fermant les yeux, je laissai l'eau m'envahir complètement. Littéralement, j'étais trempe. Je fus trop heureux pour attraper froid, même si mes pieds et mes mains voulaient constamment me rappeler à quel point la pluie était glaciale. Je fermai les yeux, la tête reposant doucement sur mes bras, qui reposaient sur le guidon de ma mobylette. Après ce qui m'a semblé être quelques secondes, je sentis que la violente pluie ne s'abattait plus sur mon corps. Quelque chose qui me toucha l'épaule gauche fit brusquement lever ma tête pour découvrir qu'Alice se tenait juste à mes côtés, nous tenant sous un gros parapluie. Elle essayait de me parler, mais je n'entendais rien avec mon casque et cette pluie battante. Je retirai donc celui-ci, regardant la fille d'un air confus, pendant que je rangeais

le casque dans le siège de ma mobylette. "QUE FAIS-TU ICI!?!", s'époumona-t-elle, tentant de faire rivaliser sa voix avec le vacarme que l'averse causait. Je haussai les épaules, ignorant moi aussi la réponse.

Elle prit ma main et nous fit traverser le parking jusqu'à un endroit moins bruyant; l'entrée elle-même du centre d'achats. La salle servait à la ventilation, et les gens devaient la traverser pour réellement arriver dans le centre. Les portes de cet endroit sont en vitres, et, par conséquent, tous pouvaient voir ce qui se passait à travers cette petite pièce. Puisque personne ne semblait se trouver dans ce secteur, et que presque tous les parkings étaient vides, je décidai d'embrasser Alice avant qu'elle ne puisse dire un mot. Semblant déconcertée, elle me demanda ce que je faisais ici, puisqu'elle savait que je devais aller travailler aujourd'hui. Ma parole fut brève:

— J'arrête de travailler parce que je veux me sentir libre. Je veux aussi te voir plus souvent, ma chérie. Je t'aime.

— Euh, tu es sûr de ce que tu dis...? Ma foi, on dirait que tu as encore perdu la tête, car non seulement tu es tout trempe, mais aussi, tu me donne un certain frisson, comme cette fois où tu t'es endormi sur le terrain de l'école...
— Eh bien, j'espère que tu ne serais pas déçue d'apprendre que tu aimes le plus grands des fous!
— Tu es bizarre, je l'admets, mais de là à prétendre que tu es fou...
— ...Fou de toi.
Se tortillant les cheveux d'un air pensif, elle baissa son regard. Je ne savais pas trop ce que ses actes voulaient dire, mais je m'en foutait. Je ne la laissai pas penser, et je la pris dans mes bras.
— Je veux comprendre ta vraie valeur, Alice. Tu es tellement belle que j'ai beaucoup de difficulté à te voir autrement qu'une petite amie.
— Hmm?
— Je veux qu'on soit des âmes soeurs réelles; des amoureux, mais aussi, que nous nous connaissions autrement.
— Tu fais pitié, à essayer d'être touchant comme ça... Pourtant, je suis encore sous le charme, rit-elle

délicatement. Tu sais, je pensais un peu à la même chose, Hunter. On devrait essayer de se comprendre davantage.
Je lui tint les mains. Elle marcha lentement vers l'arrière, et s'assied sur un genre de banc de ciment, qui était fabriqué dans le mur lui-même. Je m'assied à côté d'elle, à sa gauche, posant ma tête sur son épaule, du même côté.
— Hunter... Mes parents ne veulent plus qu'on se fréquente. Ils pensent que tu es un simple délinquant qui ne cherche qu'à voler notre fortune familiale...
— Ah… Ah bon? Je ressentais un tremblement dans ma propre voix.
— Oui, dit-elle, c'est malheureux... J'ai récemment appris qu'ils ne veulent plus te voir dans notre demeure. Eh bien... En fait, par ils, je veux plutôt parler de mon père, qui est celui qui a fait la décision.
— Euh, je ne sais quoi dire, Alice…
Mes yeux… secs.
— Oh, ne t'inquiètes pas! Je ne veux plus laisser de gens dicter mes choix depuis un bon moment.

La… fatigue… ou quelque chose d’autre ?
— Pourquoi?
Pourquoi ? Pourquoi ? Pourquoi ?
— J'ai dépassé cet âge, simplement. C'est à l'encontre de leurs dires que je me suis enfuie de ma maison pour venir te parler, après tes heures de travail.

Argh... Non… Alice…

Des échos. Dans ma tête.

— Oh, tu ne devrais pas...
— Ne t'inquiètes pas, ce n'est rien; je ne fuguerai pas, tu sais. Je veux juste te voir. Ça vaux bien quelques punitions, ça.
— Ouf, tu m'as fait peur pendant un court instant!
— Bah, désolée!
Nos rires, harmonieux, nous firent bien décompresser.
— Je suis contente de te croiser ici.
— Ouais, je comprends. De mon côté, j'aurais été inquiet de ne pas pouvoir te contacter de nouveau après le travail, haha.

Je ressenti la chaleur et la passion qu'elle tentait de me faire ressentir. C'était presque de l'amour maternel... En tout cas, c'est ce que je ressentais. Elle me caressait les cheveux. Lentement. Le temps ne semblait s'avancer. Il reculait presque. C'était mon enfance que je voyais soudainement être touchée par son amour... J'avais cette curieuse impression qu'elle voulait... s'occuper de moi. Je me sentais petit. Comme si je redevenais un bambin. Comme si je voyais sa passion pour moi à travers un voile d’affection qui caressait mon âme. La bizarrerie envahit peut-être votre pensée en ce moment, mais croyez-moi...

Un moment, rien qu’un moment, rien qu’une seconde, mais pourtant… tout appartient à l’amour pour si peu. La désespérance me guettait. Un rafiot.

À l’archipel, on se repose, mais le voyage, la vie, elle… ne se reposait pas.

Rien n'était insensé et malsain, contrairement à ce que les gens se disent probablement lorsqu'ils pensent à l'amour maternel dans une relation entre deux simples étudiants. Le moment que nous vivions n'était guère à interpréter dans ce sens... Ses mains, qui, me donnant toutes sortes de caresses, me rassuraient qu'elles allaient toujours être là pour moi. La projection de son esprit féminin, charitable et aimant, adoucissait toutes mes pensées noires concernant le futur.

C'est à ce moment que je vis naître en moi une confiance plus forte envers sa personne... Comme si un fil d'Ariane fin m'avait noué l'esprit à cette pensée:

Alice n'est pas seulement une personne parmi les autres... C'est une fille qui a mérité mon respect après avoir bien su faire usage du temps que je lui ai donné. C'est une personne que j'ai moi-même chérie. Un trésor dont j'ai moi-même déterminé la valeur qu'il aurait à mes yeux en voulant lui donner tout mon temps sans hésitation. Dans mes pensées, je me perdais... Dans mes pensées, je la voyais... C'était déjà, pour

moi, une bonne mère. Sans confusion, je savais qu'une famille ne semblait pas aussi terrifiante à fonder lorsque l'on affrontait la vérité avec quelqu'un qui gardait dans son cœur un réel intérêt pour son âme-sœur. Avant, j'aurais eu peur de m'imaginer au cœur d'une grande famille, surtout en tant que père, mais maintenant...

Je voulais me voir, avec elle, dans un futur lointain. Acquérir de l'expérience, du vécu et aimer la vie... avec elle.

Mes yeux étaient perdus dans les siens. Je la laissais enfin me regarder sans protéger ne serait-ce qu'une partie de mon intimité. Son sourire chaleureux m'avait frappé si fort... C'était simplement en voyant ce sourire, dans cette position (la tête couchée sur ses jambes, regardant son visage) que je me sentais si touché par son existence.
— Dis... Est-ce que tu aimes les enfants, Alice?
— Euh... Un peu, pourquoi?
— Je l'ignore. Je pense que tu m'as fait me sentir comme un enfant pendant un

petit moment, si confortable, la tête posée sur tes jambes.
— Hmm... Je vois... Qu'est-ce que ça signifie pour toi, "se sentir comme un enfant" avec sa copine...?
— Euh... Je sais pas. En fait, c'est juste dû au fait que j'ai eu l'impression que tu serais la meilleure mère du monde pour un enfant, dans le futur.
— Hem... Peut-être.
Rougissant, je retirai ma tête de sur ses cuisses, m'assis correctement et me levai rapidement par la suite. Je plaçai mes mains sur ses joues. Elle ferma ses paupières, prête à m'embrasser. Je la surpris probablement en lui embrassant le front gentiment. Sans trop vouloir la laisser dans la confusion, je lui étreint la tête chaleureusement. Je faisais cela pour la remercier de m'avoir... donner un souffle nouveau.

Chapitre 5: Serrons-nous la main

Le silence régnait presque dans la pièce, l'averse laissait tout de même un bruit de fond; celui des gouttes qui tombaient sans cesse. Soudainement, un éclair, suivi par le tonnerre, donna un bref aperçu bien illuminé de tout ce qui nous entourait. C'est à ce moment précis que je constatai qu'une personne était dans le centre d'achats. Elle était de grande taille. J'avais brièvement vu son regard, mais j'en avais vu assez pour savoir ce qui se passait. Cette personne s'était arrêtée ici pour nous observer. Dire qu'on ne l'avait vue...

— Alice, ne panique surtout pas, mais... je pense que quelqu'un se tient tout près de nous. Juste derrière cette porte, qui mène de cette pièce au centre d'achats.

J'étais debout, devant elle, qui était assise sur le genre de banc de ciment bizarre. Un air de panique et d'angoisse prit rapidement la jeune fille.

"Toc toc toc". L'inconnu cogna à la porte qui menait à notre pièce.

— Euh... Q-Qu'est-ce qui se passe??? Disait Alice, surprise.
— Je l'ignore, dis-je, mais je sais que nous ne devrions que partir.
— Oui, partons.
L'étranger cogna à la porte une fois de plus.
— Allons, partons, Hunter! Alice s'empressa de se lever, ouvrant son parapluie.
— Attends... On dirait que cette personne est enfermée dans le centre d'achats...
— C'est un guet-apens, Hunter! Vite, partons!
— Ce ne peut être une attrape, Alice... Si c'en avait été une, il nous aurait fait quelque chose pendant que nous étions distraits!
— ...
Ce qui s'avéra être un adolescent dans la même tranche d'âge que la nôtre ouvra lentement la porte. Il était vêtu d'un veston de cuir noir. C'était un de ceux que les rebelles d'antan portaient. Ses yeux, d'un vert très clair, attiraient beaucoup l'attention. C'était à cause du contraste qu'ils créaient avec sa peau,

de couleur caramel. Toutefois, ils attiraient mon attention pour une toute autre raison. Ils regardaient ni moi, ni Alice; Il fixait le vide. Ses premiers mots me firent douter de quelque chose...

— Bonsoir... Je ne pensais pas rencontrer des gens ici. Je voulais sortir dehors, mais puisque vous sembliez occupés et vu toute cette pluie... J'ai décidé d'attendre à l'intérieur.

Il avait tendu sa main dans le vide en espérant que l'un de nous veuille lui serrer. Après quelques secondes, il abandonna sa tentative.

— Bon, alors je suis vraiment navré de vous avoir dérangé, mais vous pourriez au moins me parler, vous savez.

— Euh... Désolé de notre accueil glacial. Vous nous avez simplement surpris. Quel est votre nom...?

— Mon surnom est Vincent. Mon nom de famille est Valler. Ravi de vous rencontrer.

— Je suis Hunter Maverick. Je suis ravi de te rencontrer aussi, Vincent Valler...

À ce moment-là, je lui tendis la main. J'étais désormais en train de vérifier si ma théorie s'avérait vraie. Je fus bien

content de voir que, en effet, j'avais raison: il se trouvait qu'il était aveugle. Alors, après ces quelques secondes passées, je baissai ma main pour continuer mes paroles:

— Toutefois, je crains ne malheureusement pas pouvoir te divulguer l'identité de cette jeune dame qui se trouve à mes côtés.

— Mmmh... Je vois... Ce n'est pas grave, Hunter. Je ne voulais que rencontrer une certaine personne, mais elle n'est apparement pas venue.

— Je suis navré pour vous, alors.

Alice me regardait, un peu déconcertée par mes paroles, mais rassurée de ne pas avoir à lui parler. La pluie s'était calmée. Le bruit des gouttelettes qui tombaient s'était stoppé

— Bon, alors moi, j'y vais. Ce fut un plaisir de vous rencontrer, vous deux.

L'aveugle partit calmement dehors, laissant derrière lui de persistants bruits de pas assez forts.

«Nous devrions aussi partir, Hunter.»

Ces mots qu'Alice prononça, je les compris tout de suite. Ainsi donc, nous arrivâmes à sa maison sains et saufs, et nous virent que personne n'était là. Enfin, presque. Tous les relatifs de ma petite amie étaient partis à sa recherche , sauf pour les plus jeunes, gardés par des majordomes. Son arrivée près de la cour se fit immédiatement savoir, vu que le portail de fer s'ouvrait déjà. Bref, je la laissai partir chez elle, et je rentrai paisiblement chez moi, comme si de rien n'était.

Quoique... je ressentais, quelque part au fond de moi, une certaine insécurité qui était restée. Le sourire assez effrayant de ce jeune homme m'avait cicatrisé.

chapitre 6: Nora et moi

Une fois de plus, je suis en train de me diriger vers mon école, en mobylette, avec un air mélancolique. Les lundis matins... ceux qui mettent fin aux congés des week-ends précédents... quels plaies. Je les hais. Au moins, je me dis que, sans eux, la fin de semaine serait moins glorifiée. Tout a un prix. Justement... Je me demande si Alice est trop parfaite pour moi. Vous savez, d'un côté, je ne m'étais senti presque aucunement choqué de l'entendre dire que ses parents voulaient nous séparer... Arrivé à l'école, je rangeai mon casque de mobylette dans mon casier. Comme d'habitude, je pris mes affaires et j'allai à l'agora, à l'endroit où tous mes amis s'asseyaient. Je cherchai rapidement Alice parmi ceux-ci, mais aucun signe de la jeune fille. Assez déçu de la voir absente, je m'assis sur le banc. Mon meilleur ami, Nora le blondinet (aux cheveux en vagues stylisées), vint tout de suite à mes côtés.

— Dis, Hunter... Ça faisait un bon bout... Je suis content d'enfin pouvoir te parler à nouveau!
— Oh, euh, oui, bien sûr...
Je baissai mes yeux en même temps que ma tête. Triste de voir son meilleur ami si écarté de son monde et froid, Nora fit ce que tout le monde aurait fait.
— Viens discuter dehors avec moi, mec. On va se remettre à jour, toi et moi. On doit bien pouvoir se souder les coudes de nouveau, Hunter...
Il m'emmena donc dehors, dans «l'espace vert de l'agora», celui dédié aux élèves qui veulent être dehors durant leurs pauses entre les cours. C'était un petit jardin, assez pitoyable, mais aussi charmant.
— Hunter... Sans blague, sans connotation sexuelle bizarre... Je dois t'avouer que je m'ennuie de toi. On parle si peu, ces temps-ci. Tu ne fais que parler avec cette Alice!
— Ouais, et puis...?
— Je ne dis pas que c'est mauvais pour toi, mais je dis juste que... ça m'emmerde, moi. Notre amitié semblait invincible, et là, soudainement, je pense

que ce n'est qu'en rêve que je peux te parler. Tu sais que j'arrive pas à supporter le fait d'être seul, mec... T'as pas le droit de te distancer de moi comme ça!
— Wow, Nora... Tu peux te calmer. Ne t'inquiètes pas, c'est juste une fille que j'aime. Elle ne veut pas nous séparer. Au contraire, elle veut mon bien...
— Hunter, putain, je viens de te dire que c'est pas ça qui m'énerve! Ça m'est égal, que tu te rapproches d'une gonzesse! Fais-le, fais ce que tu veux! Je veux juste que tu... ne me laisses pas pourrir pour autant.
— Oh...
— C'est chiant, de se sentir mis à part comme ça... je veux dire, j'étais habitué de te voir laisser tous les autres de côté à certains moments afin de relaxer, mais moi? Ça n'était jamais arrivé.
— T'inquiètes, t'inquiètes...
— ...
— Écoute, si tu veux, je peux m'arranger pour qu'on puisse passer du temps, toi, moi et elle.
— ...Bon, merci.
— Haha.

— Quoi?
Je relevai un peu ma tête qui, jusqu'à cet instant, était toujours un peu baissée vers le sol. Le regardant alors droit dans les yeux, je lui fis un de ces sourires narquois.
— La prochaine fois, t'auras qu'à me le demander tout de suite, tête de gland!
— Pff... Va chier, tu pourrais simplement LE FAIRE.
Nous partîmes à rire. Enfin, je pus décompresser un peu. J'étais si tendu depuis mon réveil...
La cloche annonçant aux élèves de partir à leurs cours sonna. En rentrant de nouveau dans la bâtisse, un de nos camarades s'approcha de nous.
— Les gars, c'est bien de partir à vos cours et tout, mais, pendant que vous étiez dehors, un message du directeur se fit entendre. On n'a rien à apporter dans nos classes, pour cette période.
— Euh, pourquoi? Fit Nora.
— J'en sais rien. Il n'a pas dit pourquoi. Vous feriez mieux d'aller porter vos affaires presto et de vous bouger jusqu'à vos classes en mode «vitesse grand V».

C'est ce que nous fîmes.

Pendant que nous rangions notre matériel scolaire dans nos casiers, on se parlait en criant. C'était dû au fait que nos casiers ne se trouvaient pas dans la même partie du couloir du tout.
— ALORS, EN FAIT, TU ALLAIS EN QUOI, HUNTER?
— EUH… EN MATHS, TOI?
— PUTAIN DE CHANCEUX! J'ALLAIS EN ARTS PLASTIQUES…
— HAHAHAHAHA!!!
— BON, MOI, J'AI DÉJÀ TOUT RANGÉ!
Il se rendit à mon casier.
— Je sais que ça te prends toujours des LUNES pour ranger tes affaires, alors je vais devoir y aller sans plus tarder.
— Bon, j'ai pigé… Allez, ouste.
— Désolé de ne pas t'attendre, chiko. De toute façon, on n'est pas dans le même cours, là. Salut!
— Bye!
Essayant d'empêcher mes pensées de laisser mon inquiétude pour Alice refaire surface, je partis en courant vers mon cour de maths. Alors que j'allais franchir

la porte de la classe, la cloche sonna. Mon professeur de maths, un monsieur indulgent, me laissa entrer sans me gronder pour mon semi-retard. C'est alors que je me rendis compte qu'il regardait bien attentivement si il y avait des absents. Il demanda, après que le compte fut bon, à tous ses élèves de partir vers la salle de spectacle de notre école. Tous les élèves, contents de voir qu'ils étaient exemptés leur cour de math, se mirent «en rang» et partirent vers la salle sans plus tarder.
Suivant simplement la foule de gens qui marchaient hâtivement, je cherchais aussi de mes yeux Nora. Il devait forcément se trouver quelque part dans la foule...
Arrivé tout en bas, au rez-de-chaussée de l'école, je franchis les portes de la salle de spectacle avec tous les autres. Nous fûmes tous assignés à des bancs, déterminés par les niveaux scolaires. Une fois assis, je vis que Nora était seulement à deux rangées de bancs en avant de moi.
— Hé, Nora! NORA PARKER!!!
— Oh, t'es là!

— Allez, viens t'asseoir ici, mec!

Là où il était assis, les bancs étaient tous pleins. C'était logique de le faire venir ici, où la moitié des gens étaient vraiment assis. Sans la moindre hésitation, Nora poussa un groupe de jolies filles qui parlaient au milieu du passage pour circuler d'une rangée de banc à une autre. Se foutant complètement de leurs réactions, il reprit la conversation.

— Dis, mec... tu avais vu ça, là-bas?

Au coin du fond droit de cette salle se situait l'entrée. Tandis que, au fond à gauche... il y avait une imposante caméra. Elle était accompagnée de ce qui me semblait être un caméra-man et une jeune commentatrice.

— Euh... mais qu'est-ce qu'ils foutent ici, eux?

— J'en ai aucune idée, Hunter. Toutefois, une chose est sûre; Ils ne sont pas là pour rien...

— Ouais... Avec une aussi grosse caméra, ils ne peuvent simplement pas se permettre ça.

— J'espère que c'est une BONNE pièce de théâtre qui nous attend...

— Ce pourrait être quelque chose d'autre.
— Ouais, bah, il va leur falloir une bonne excuse pour m'avoir privé de mon cour d'arts plastiques...
C'est alors que, un peu saisi par les paroles de Nora, je regardai silencieusement la scène, pensif. Par coïncidence, les lumières de la salle s'éteignirent à ce moment-là. Je bondis de ma chaise, surpris. Mon ami ria de moi, attirant brièvement l'attention jusqu'à ce que le directeur entre en scène. Un projecteur suivait ses déplacements. Le micro à la main, au milieu de la scène, il commença enfin à parler.

Chapitre 7: Discours phénoménal

— Bonjour, mes chers étudiants et étudiantes. Ce matin, je tenais fortement à ce que vous soyez tous présents. Toutefois, sachant que la plupart des élèves ne viennent pas à l'école lorsqu'ils savent qu'il n'y a aucune matière vraiment importante dans leur journée, j'ai décidé de demander au personnel du bâtiment de ne pas parler de l'évènement d'aujourd'hui.

Certains élèves commencèrent à parler, chuchoter entre eux. Nous étions pas mal tous vraiment excités à l'idée du directeur annonçant une journée pédagogique imprévue... mais tous se demandèrent encore pourquoi il y avait une équipe de nouvelles ici. Avant que la foule ne bouille trop de curiosité et d'impatience, le vieux monsieur continua:

— Allons, allons. Un peu de silence, s'il vous plaît.

Il attendit quelques secondes.

— Bon, alors laissez-moi vous présenter deux personnes bien particulières: Roderic Rosenthal et Scott!
Les élèves les applaudissaient par respect, même si ils ne semblaient pas les connaitre. Moi, j'étais bouche-bée. Jamais je n'allais applaudir Roderic Rosenthal… c'était… c’était… le père d'Alice!!!
Mais qu'est-ce qu'il pouvait bien foutre à cet endroit? Comptait-il m'insulter en public et me botter le cul à l'aide de ce brunet en costard?! C'était bien le dernier homme que je voulais voir ici. Il m'avait déjà un peu inquiété lors de notre première rencontre, mais je ne me souciais pas de lui. Je pensais qu'il était fatigué ou un truc du genre, cette journée-là. Mais il avait le même regard qu'au premier instant. Un regard sérieux, droit… et quelque peu froid.
Le directeur lui donna justement le micro.
— Bonjour à tous. Je suis Roderic. Pour faire court, on vous annonce que votre école subira des rénovations pour intégrer un nouveau programme d'enseignement et, par conséquent, de

nouveaux élèves. Ce projet fut presque entièrement financé par ma fortune, et je suis très heureux de vous annoncer qu'il sera sans doute très bénéfique pour ceux qui y prendront part. Bon, c’est tout ce que j’avais à dire. Je vais laisser la parole à mon cher ami : Scott.

Le petit bonhomme costumé prit le micro, alors que le directeur le regardait fièrement. Toutefois, selon moi... il avait plus l’air d’un mendiant mal rasé qui aurait miraculeusement volé un costard et tenté (sans trop de succès) de coiffer ses épais et moyennement longs cheveux qui seraient finalement restés en bataille. Sa touffe résultait en quelque chose d’assez... unique. Ses grands yeux cernés abritaient de toutes petites pupilles noires, qui ne semblaient même pas dotées d’iris pour les enlacer tellement le tout était sombre et compact. Cet homme, qui avait quasiment l’air dans le début de sa trentaine, ne semblait pas menaçant, mais plutôt... venu de nulle part. Ainsi donc, le mendiant, l’homme prit la parole :

— Salut.

Un silence gênant envahit la pièce. Après ces quelques secondes embarrassantes, il continua:

— Je... Je suis bien Scott, en effet. Je serai le «second directeur» de cet établissement, car je vais superviser ce qu'on appelle «le programme intensif».

Encore une fois, silence régna.

— Vous vous demandez probablement «Qu'est-ce qui que quoi est ce programme?». Eh bien, voyez-vous... c'est un nouveau chemin vers la vie adulte qui s'offre à vous!... D'ailleurs, par nouveau, je veux vraiment dire nouveau: il vient tout juste d'être approuvé par l'Organisation des Nations Unies. En gros, toute la terre entière s'est mise en accord pour dire que c'était un bon proje, mon idée. YES, BABY!

J'étais autant intrigué par la façon de parler du bonhomme que par ce qu'il disait.

— C'est un programme sympa: les élèves qui sortiront d'ici en l'ayant complété seront probablement tous remarquables, car... Oh, je vais leur laisser la surprise. En bref, voici donc

comment ça va se dérouler: Sans la moindre exception, chaque élève qui choisira ce cheminement vivra un programme qui sera spécialement conçu en vue de s'accorder avec sa personnalité. Ce qui veut dire que chaque élève aura un parcours qui ne ressemblera pas à celui des autres… À l'exception d'une toute petite chose: Ce sera extrêmement difficile pour chacun des élèves du programme intensif. De A à Z, de la tête au pieds, vous allez d’abord détester à mort ce qui vous arrivera. Et quand je dis ça, c’est pas pour vous faire peur… mais je ne blague pas.

Certains élèves riaient, d'autres semblaient confus, apeurés. Nora et moi étions captés par ce qu'il disait.

C'est alors que Scott tassa le micro assez loin de sa personne, se dirigeant un peu à côté du milieu de la scène.

Soudainement, les deux autres hommes qui se trouvaient sur la scène reculèrent très rapidement, par réflexe, afin de ne

pas être trop près du monsieur. Le public éclata de rires un peu confus. Scott se tourna vers les deux hommes, et... il leur marmonna quelque chose que le public ne pouvait entendre. Ils furent ensuite rassurés. Après, Scott eut probablement une petite réalisation, car il retourna parler au micro:

— Oh, et, pour terminer... Je dois vous dire que ce cheminement est extrêmement intense pour une bonne raison. Je le superviserai personnellement, et ceux qui y participeront verrons que, dans la vie, il y a des hauts et des bas. Ce programme en est la preuve même: après avoir vécu toute la rage, la tristesse, la désolation et peut-être même la folie qu'il vous apportera... vous aurez l'impression que l'inverse vous arrivera. C'est parce que, en fait, vous allez avoir déclenché en vous une puissance nouvelle, déniché quelque chose d'inépuisable, de «toujours prêt à faire face à la musique».

Et là, Scott braqua la foule de ses deux index, tels des fusils de cowboy... en faisant un clin d'œil et un petit sourire

narquois. Les élèves, n'étant pas encore remis de sa personnalité bizarre, se mirent à rire, alors que celui-ci quittait la pièce tel un humoriste accompli.
— Mais qu'est-ce qui se passe, Hunter? Pourquoi est-ce que cet homme a fait peur au directeur et à l'autre gars? Tu l'avais déjà vu, toi?
— Non, Nora... Je ne le connais pas du tout. Il est...
— ...intéressant.
— En effet. On ira le voir tantôt; puisqu'il est second directeur, on doit bien pouvoir aller lui parler. J'aimerais aussi aller discuter avec ce Roderic, mais... en privé.
— Euh... ok, si tu veux... mais pourquoi tu me dis ça, au fait?
— Parce que tu vas devoir m'aider. Je t'expliquerai plus clairement lorsqu'on sera seul à seul...
— Trop cool! Un secret!
Le directeur s'était placé devant le micro sans que je m'en aperçoive.
— Bon, alors... J'espère que cet homme vous a convaincu de joindre son programme. En tout cas, l'école subira quelques rénovations à partir de cet

après-midi... ce qui veut dire qu'aucun élève ne sera là.
Des cris de joie et applaudissements se firent entendre.
— Hé oui, vous pouvez rentrer chez vous... Les autobus arriveront à midi pour ceux qui ne partiront pas à pied. En attendant, vous n'avez qu'à discuter à l'agora et consulter les feuilles d'information sur le fameux «Programme Intensif» de Scott.
Presque tous les élèves partirent dehors si rapidement que Nora et moi eurent le temps de nous retrouver quasiment seuls dans la salle de spectacle. Il restait une poignée d'élèves relaxés, le caméra-man, la jeune dame qui l'accompagnait, et... c'était pas mal tout. Les trois hommes qui étaient sur scène se trouvaient maintenant près de la caméra derrière nous.
— Wow... C'était... unique.
— Oui.
— Je trouve qu'ils ont bien mérité de me faire manquer mon cours d'arts plastiques, finalement.

— C'est bien, mais on ne pourra pas parler à ce Monsieur Roderic et «Mister Scott».
— Haha, certes, mais une des secrétaires donne des papiers concernant le programme intensif. Elle est juste à l'entrée, là-bas.
Il me pointa la dame, qui se trouvait effectivement à l'entrée.
— Bon, alors allons-y, dit Nora.
Pendant que nous nous dirigions vers elle, j'entendis Roderic dire qu'il allait même inscrire quelques-uns de ses enfants au programme intensif tellement il avait confiance en son investissement.

Une fois arrivés à elle, nous prîmes chacun une feuille, et, par conséquent, nous la remerciâmes. Après, nous sortîmes de la salle et je suivi Nora, qui se dirigeait vers les bancs sur lesquels on s'asseyait souvent dans l'agora. Le trois quart des élèves étaient partis. Le reste attendait probablement les autobus scolaires.
Je rappelai à Nora que l'on devait parler en privé. Nous sortîmes donc dehors, et

nous allâmes à l'arrière de l'école, là où il n'y avait personne.
— Bon, alors tu sais le nom ma copine?
— Euh... Non, pas vraiment. Désolé, dit-il
— Alors écoute bien ça, je vais te laisser assimiler les infos toi-même: son nom, c'est Alice Rosenthal.
— D'accord... Je vais essayer de le retenir...
— Ce n'est pas ça que je voulais te dire, sale con! Presque tout le monde dans cette école peut le savoir, mec!
— Oh, alors qu'est-ce qu'il y a...?
— Le gars, celui qui finance le programme...
— Oui?
— Son nom, c'est Roderic ROSENTHAL.
— ...Et? Ce pourrait être une simple coïncidence.
— Non, puisque JE L'AI VU dans la demeure d'Alice!!!
— Ça alors!... mais qu'est-ce que ça change?
— Hé bah, il peut pas me blairer, cet homme-là! Il veut que je me sépare d'Alice. Il ne me fait pas confiance parce qu'il a peur que toute personne qui veut

sortir avec un de ses mômes ne soit qu'après sa fortune. Il a l'air moderne et tout, mais son mode de pensée me rappelle le moyen-âge.
— Bah, moi je dis qu'il a pas si tort de ne laisser personne approcher ses enfants... Je ne veux pas t'insulter, mais regarde-toi: t'as l'air ni riche, ni angélique. Tu dois absolument faire tes preuves.
— Ouais... faut faire quelque chose.
— ...
Je contemplai la feuille en disant:
— Ça, c'est mon plan.
— Qu'est-ce que tu veux dire? Tu vas t'inscrire à ce programme extrême?!
— Je n'en ai pas le choix, mec. Ce serait juste trop avantageux: je l'ai entendu dire qu'il allait inscrire certains de ses enfants à ce programme...
— Ohhh, je vois...
— Hé oui: Je vais lui prouver que je suis un dur, en supportant à la fois son investissement!
— Mais oui!
Nora regarda mon papier un bref instant pour ensuite aller zieuter le sien avec hésitation.

— Je... Je crois que je vais t'accompagner. Je veux t'aider, mec.
— Fais ce que tu veux. Je t'empêcherai pas de me suivre, mais sache que si tu veux continuer tes études régulières, tu peux. On va quand même rester amis, là.
— Ouais, mais ce sera pas suffisant pour te suivre. Je ne sais que trop bien que ce que je dis est vrai.
— Bon, alors tant mieux. Tu vas sans doute t'ouvrir plus de portes, comme moi.
— En effet.
Nous n'avions que croisé nos regards et, déjà, nous étions prêts.
— Les inscriptions se feront au cours de la prochaine semaine, dit Nora.
— Où?
— Ici même. C'est écrit sur la feuille, dit-il. Malgré les rénovations qui prendront cours, ils vont directement recevoir les nouveaux dans ce bâtiment, à l'entrée par laquelle les élèves passent d'habitude.
Je jetai un coup d'œil sur les heures d'inscriptions.

— Bon, alors on se pointera ici, demain matin, à neuf heures. Je veux être dans les premiers inscrits avant de prendre ne serait-ce qu'un piètre risque de ne plus avoir de place dans le programme.
— Parfait.
Nous remarquâmes que les autres élèves quittaient l'agora pour aller vers les autobus. Nous nous dépêchâmes de faire de même. Nora me salua alors, me quittant pour son autobus, qui était déjà arrivé. Je me retrouvai alors sans ami, à attendre un petit moment mon autobus. C'était toujours le dernier arrivé... Je comptais prendre des nouvelles de Alice via messagerie texte une fois rendu chez moi.
Ah, mais... j'étais sensé repartir en mobylette.

Chapitre 8: Inscriptions

Ce matin-là, je m'étais levé précisément une heure avant les inscriptions grâce au réveil-matin de mon téléphone. Toutefois, celui-ci m'indiquait qu'Alice n'avait toujours pas répondu à mes messages. Est-ce que son père avait finalement réussi à trouver un moyen de la séparer de moi? C'est alors que je pensai à quelque chose d'encore pire.
Aurait-il, d'une certaine manière, fait en sorte qu'Alice ne n'aime plus? Je fis de mon mieux afin de chasser ces pensées de ma tête et, une fois bien lavé, nourri, habillé et entretenu, je partis sur le chemin de l'école avec ma mobylette. Je pensai sans cesse à ces quelques premiers nouveaux élèves, qui allaient être là-bas. Je songeai aussi à Nora, qui allait probablement déjà avoir complété son inscription, avant même que je n'arrive, simplement afin de m'assister dans la mienne.
Je parquai ma mobylette dans l'allée pour ces petites machines. Je traversai le parking, qui était presque vide, avec une certaine anxiété. En gros, deux

principales entrées existaient à notre école: La première que je voyais sur mon chemin pour aller à l'école, c'était celle des professeurs, de ceux qui possédaient une mobylette ou une automobile. Ensuite, il y avait cette plus grosse entrée, celle des élèves qui prenaient l'autobus. Elle se situait sur le côté droit de la bâtisse, si on prenait l'entrée que j'ai cité en premier comme point de départ. Du côté gauche, c'était le terrain de football américain.

Bref.

Arrivé à l'entrée des élèves, je vis... la plus grande assemblée de gens que je n'avais jamais vu à cet endroit, pourtant régulièrement rempli d'ados. Je regardais d'un air stupéfait tous ces nouveaux étudiants qui allaient s'inscrire au programme intense... quelle foule... Il devait y avoir une centaine de personnes!!! Pourtant, j'étais arrivé dans les premières minutes de l'inscription! Me ressaisissant, je marchai jusqu'à l'arrière de l'incroyable file de gens qui attendaient leur tour, malgré l'ouverture toujours non-ouverte. Je vis alors Nora, qui s'extirpa

rapidement de sa position dans la file pour me rejoindre, tout à l'arrière de ces gens.
— Ça alors, mec! Y crois-tu? Tous ces nouveaux, ici... c'est ahurissant! Et... Une chance que je suis arrivé à te rejoindre ici dans la file avant que quelqu'un d'autre ne soit derrière toi!
— Oui... mais quand même, tu aurais pu rester ou tu étais... ç'aurait été moins long pour toi.
— Nah... la fille et le caméra-man d'hier sont encore là, à reporter sur l'évènement! je ne veux pas tellement être filmé...
Je regardai mieux aux alentours pour constater que ce cher Nora disait vrai. Des voitures de citoyens normaux étaient même venues se stationner près de l'école pour s'intéresser à ce phénomène étrange de plus près. Les deux reporters étaient au tout début de la file, devant les portes de l'école, avec Scott, à discuter. La caméra était en train de filmer au moment même où je regardai. Je compris alors que Scott attendait probablement d'en avoir fini avec les deux interviewers pour

compléter les inscriptions. C'est alors que je vis que mon hypothèse était fausse: le directeur premier sortit des portes de la bâtisse scolaire afin d'aller s'asseoir au bureau des inscriptions. Les gens du devant de la file commencèrent à s'exciter. Devant moi se trouvait un gars afro-américain, qui avait les cheveux organisés comme une boule de discothèque noire. Je n'arrivais donc pas tellement à voir les gens qui se trouvaient à l'avant sans trop sortir de la file. Ne voulant pas prendre de risque de perdre ma place, je décidai alors de simplement continuer à parler avec Nora.

— Dis-donc… C'est assez stressant, tout ça, dis-je.

— Oui, je suis tout énervé aussi!… J'espère que ce ne sera pas trop ardu pour nous!

Soudainement, de nulle part, Roderic apparut. Mettant le formulaire d’inscription devant mon visage, il s’exprima :

— Ah! Hunter! Tu es donc venu ici? Quel plaisir! Je n’aurai donc pas à aller t’en poster un personnellement...!
— Hein? Quoi?
— Hé oui, tu m’as bien compris : Je voulais que tu t’inscrives à ce programme.
Les regards étaient tournés vers nous. Bien sûr, personne ne s’attendait à ce qu’un des derniers gars de la file soit abordé par un des fondateurs de ce programme en personne.
— Viens-t’en donc, mon cher! Je pense qu’on doit se parler un peu! Ailleurs qu’ici, évidemment.
Les regards ne cessaient pas. À un tel point qu’on aurait même pu croire que le premier de cette grande file dans laquelle je me trouvais avait peut-être oublié qu’il était en train de s’inscrire par ma faute...

— Bon, alors? Tu viens, oui ou non?

Nora me poussa hors de la file, vers l’homme, grommelant des choses qui voulaient probablement dire «Vas-y, gros con!!!». Je le pris alors par le collet

afin qu’il suive la vague d’énergie générée par sa propre personne. Nous nous retrouvâmes alors tous les deux hors de la file. Mêlé, il s’exprima instantanément :
— Hé, mais que fais-tu, bordel?! J’ai pas de passe «V.I.P.», moi! Il va falloir que je refasse la file, maintenant!...
— Non, non. Ne t’inquiètes pas, mec.
Grommelant un «Bon, ok...», il haussa les épaules en faisant rouler ses yeux vers le haut simultanément.
— Je te pètes la gueule si ça me fais refaire la file, ta décision à l’aveugle! Ajoutait-il, alors que nous suivions Roderic jusqu’au nouveau bureau qui était consacré au «Directeur Second» selon la plaquette de métal fixée au-dessus de l’entrée de la pièce.
Roderic se mit à parler, alors qu’il fermait la porte derrière nous :
— Asseyez-vous ici, les gars.
Il pointa deux chaises, qui placées devant le bureau du directeur second. Il ne semblait même pas choqué par le fait que j’avais emmené un de mes amis avec moi pour la rencontre. J’avais remarqué cette complète absence de

réaction en lui envers ce côté de la situation lorsqu’il s’était enfin retourné devant nous en s’asseyant à son tour sur la chaise de la personne qui occupait un poste qui n’était pas du tout le sien.
— Bon, bon, bon... Fit-il, sortant un deuxième formulaire d’inscription d’un des tiroirs du bureau. Il enchaîna, nous donnant chacun un formulaire :
«Relisez ceci une nouvelle ou première fois, s’il vous plaît».

Voici ce dont le formulaire m’a fait part, en gros :
Un mois (quoique la durée pourrait changer) sera consacré à exploiter le potentiel caché des élèves inscrits. Ce sera une genre de série d’épreuves plus ou moins intenses qui seront toujours assistées par Scott. Il serait apparemment le directeur de la nouvelle section de l’école qui sera construite d’ici la fin de cette semaine. Nous sommes un mardi... et ce sera terminé d’ici lundi prochain...? Pff! J’ai hâte de voir ça!

...Mais oui, c'est étrange... Une rénovation extrême en si peu de jours..

J'ai bel et bien hâte de voir ça ressemblera à quoi...

— Désolé, m'sieur, mais vous comptez vraiment rénover notre école en si peu de temps...? Je suis sceptique, là! D'ailleurs, je me demande bien qu'est-ce que ce potentiel caché est! Vous devriez être plus précis, dans votre formulaire!
— Oui, c'est vrai, fit Roderic. Nous ne sommes pas très révélateurs dans cette version-là des fiches d'inscription... mais c'est normal : c'est parce que c'est la version abrégée et simple du formulaire que vous avez entre les mains. La version d'origine. J'en suis désolé, mais c'est vraiment un détail mineur.
— ...Bon, d'accord. Peu importe. Tant qu'il n'y a aucune arnaque dans votre affaire, je me fous de tout.
— Alors...
— Attendez, dis-je.
— Quoi?

— Vous pensiez vraiment que je l’avais oublié?
— Qui, l’ami qui se trouve à tes côtés?
— Nora, chuchota le garçon.
— Non, fis-je. Je ne parle pas du tout de Nora, m’sieur Rosenthal. Vous savez très bien de qui je veux parler! Je veux parler d’Alice! VOTRE FILLE, PUTAIN!
Le vieux bonhomme fut surpris par mon juron. Autant avait-il un petit sourire confiant et narquois au tout début de cette rencontre, autant avait-il maintenant l’air déçu.
— Ah, je pensais que tu l’avais oubliée…
— Pff! Faites-moi donc pas de blague, voyons-donc! C’est trop stupide comme raisonnement, penser que je l’aurais juste oubliée!
— ...
— Allez, crachez-donc le morceau tout de suite! J’vais me fermer la gueule après, j’vous le jure!
Nora sentait ma plus ou moins grande frustration virevolter dans l’air après ces mots que j’avais prononcés. J’aurais facilement pu dire, à ce moment-là, qu’il se retenait probablement de

m’encourager à insulter le monsieur qui se trouvait droit devant nous.
— Bon, ok, ok… Je vais te dire ce qui se passe du côté d’Alice en ce moment, mais tu- Non, VOUS allez devoir vous la fermer! Je comptais justement le dire depuis le début et te- vous faire une surprise, mais il fallut que tu t’impatientes!
— Quoi? C’est con, comme raisonnement!, m’exclamai-je.
— Peu importe! Ça suffit, maintenant! Je suis assez fatigué de ce malentendu. Alors voilà TOUT : Alice est-

Une série de puissants cognements à la porte retentirent. Puis, la voix un peu rauque, mais assez grave pour posséder un certain charme de Scott raisonna :
— Hé, Roderic! T’as pas vraiment le droit de t’enfermer dans mon bureau, tu le sais, ça?
L’expression de la surprise et, ensuite, de la gêne firent visiblement surface sur le visage assez carré de Roderic Rosenthal.

— Oh... Merde. DÉSOLÉ! DEUX SECONDES, J’ARRIVE POUR TE DÉBARRER LA PORTE!
Je remarquai alors que Roderic parlait fort afin que Scott puisse l’entendre, mais que Scott gardait une voix neutre malgré les murs et la porte qui barraient le passage de sa voix.
En effet, je constatai que, à chaque fois que j’entendais Scott parler, il ne mettait pas tellement d’emphase sur le ton de sa voix. Je suis probablement en train de délirer, mais... Je crois bien que Scott avait plus réfléchi à son discours que je ne le pensais. Du moins, il paraissait privilégier ce que ses mots voulaient dire...
C’est seulement une impression, mais bon.
Roderic se rendit donc à la porte, me laissant réfléchir un peu plus à ce que je venais de remarquer...
— Ok, ok... Je peux bien te pardonner, fit Scott, tout de suite après que Roderic ait déverrouillé la porte du bureau.
— Je devais aller chercher des formulaires pour les deux mômes juste-là. J’avais complètement oublié la

possibilité que tu aies besoin de venir ici...
— ...C’est qui, justement, ces mômes-là?
— Celui aux cheveux bruns châtains se nomme Hunter. C’est le petit copain de ma fille, Alice, comme je te l’avais déjà dit... mais je peux comprendre que tu aies oublié qui il est.
— Oh, non... C’est bon, ça me reviens... mais le blondinet, c’est qui?
— J’suis Nora, m’sieur le directeur second!, s’exclama rapidement mon ami. Je veux simplement l’aider dans sa mission de, justement, retrouver Alice!
— Oh, je vois, je vois...
— Oui, vous voyez... mais vous entendez aussi.
Je m’étais dépêché d’interrompre ses pensées.
— Vous aviez entendu notre conversation dans le couloir, n’est-ce pas? Hein?

Les yeux de Scott s’écarquillèrent.

— AH-HA! JE LE SAVAIS! Dès que Roderic a dit qu’il vous avait déjà parlé

de moi, j’ai trouvé bizarre le fait que vous nous interrompiez au moment précis où m’sieur Rosenthal commençait à parler d’Alice...

— Wow... Tu es un petit observateur, toi! En effet, j’ai vu Roderic s’enfermer dans mon bureau à la dernière seconde, et j’ai préféré calmement analyser la situation...

Il sortit une petite clé grise et brillante de sa poche.

— J’ai même la clé qui sert à déverrouiller la porte de ce bureau... Heh.

— Donc, c’était quoi, votre but?, fit soudainement Roderic, qui était probablement choqué, mais intrigué, par le fait qu’on l’ait espionné.

— Bah, je veux seulement savoir tout ce qui se passe dans mon bureau en premier lieu, par curiosité, mais... Il faudrait être stupide pour vouloir laisser Rosenthal dévoiler LA surprise!

Quoi? Scott, le directeur second, savait donc aussi où Alice se trouvait!?!

Je balbutiai un peu, essayant de formuler une question quelconque pour les deux hommes, mais Scott continua :

— En gros, Roderic veut que tu réussisses mon programme, qu’il est même allé jusqu’à financer, pour que tu... mérites de continuer à sortir avec sa fille. Fais juste t’inscrire, mon p’tit gars. Tu n’y perdras pas grand chose!... sauf ta vie, si tout se déroule VRAIMENT mal.
— H-Hein? Q-Quoi? C’est quoi, ce plan machiavélique-là? Vous me faites une blague, là, monsieur Rosenthal???
Roderic soupira.
— Non. Je tiens vraiment à ce que, au moins, tu essaie ce test! C’est pourquoi j’étais content de te voir dans la file, tout à l’heure...
— ...Mais... vous m’obligez sérieusement à réussir ce programme pour que vous me laissiez sortir avec votre fille?
— À vrai dire, peut-être que non. J’hésite sur ce point-là, mais j’aurais simplement aimé que tu fasses preuve de bravoure et que tu te montres digne de ma famille, ou peut-être même de ma fortune, en essayant de réussir ce programme... J’avais prévu te lancer le défi et de t’expliquer tout cela plus tôt,

mais... disons qu’il y a eu un gros imprévu et que je n’ai pas eu le temps de le faire.
— Oh, alors tant mieux! Vous pouvez compter sur moi, m’sieur Rosenthal!!! J’avais déjà ce plan en tête...
Scott sourit.
— Bon, il suffit. J’en ai assez entendu de vous deux, avec votre histoire. Inscrivez-vous, Hunter et Nora, puis retournez chez vous.
J’essayai d’interrompre Scott pour lui en demander plus sur Alice avec un «mais». Il m’interrompit de plus belle :
— ...Mais ce n’est pas difficile d’attendre à peine une semaine pour revoir une personne que l’on affectionne! Elle est en vie, et tu vas pouvoir la revoir, alors n’en fais pas un drame!!! Tu verras, de toute façon, que tu ne fais pas le programme seulement pour Alice...
— Bon, ok...
Nora rigola.
Nous signâmes donc chacun notre propre copie du formulaire peu descriptif servant à l’inscription au programme de Scott. Il nous conseilla de toujours trainer nos copies

respectives du contrat sur nous-même, précisant qu’il avait oublié de le préciser sur cette version-ci du formulaire. Il avait mis beaucoup d’emphase sur cela en nous disant que, si nous n’avions pas le contrat sur nous à un certain moment imprécis, nous allions faire perdre du temps aux gens et nous faire disqualifier, retirer, du programme.
Pendant que nous défilions dans les corridors de l’école pour sortir via la porte que tous les profs utilisent, celle qui mène un tout petit peu plus près de ma maison que la porte que les étudiants empruntent usuellement, Nora se prononça :
— Dis, Hunter... T’as vu l’avertissement, sur le formulaire?
— Oui, bien sûr.
— Ça fait peur...
— Ouais...
— Alors, on se retrouve où, demain?
— Bah, t’as qu’à venir chez moi.
— Quand, exactement?
— Bof... quand tu veux.
Nous nous saluâmes donc, car Nora désirait retourner chez lui pour en terminer avec cette journée, puis nous

prirent chacun l’une des routes divergentes que menaient à nos demeures respectives... en n’oubliant pas que, en effet, un avertissement nous avait été donné.

Avertissement : Danger de mort. Le programme intensif de Scott comporte ses risques. Il se pourrait que vous vous blessiez et que vous mourriez peut-être, mais nous ne sommes aucunement responsable de ceci. Vous pourrez, bien sûr, abandonner le programme dès que vous le voudrez, mais vous aurez été avertis. Il faut risquer pour mériter.

Chapitre 9: Totalement Réaliste...

Je ne fis qu’attendre le sommeil, une fois rendu chez moi. Ma mère vint alors me voir, dans ma chambre, et me demanda si le programme de Scott était vrai. J’approuvai, mais sans trop de joie. Elle pensait probablement que j’allais être content du fait que je n’avais pas d’école pour les cinq prochains jours, car elle fut surprise par la banalité de mon ton de voix. Ma chambre était plongée dans l’obscurité : j’avais éteint les lumières et voilé ma petite fenêtre rectangulaire. Après avoir franchi le cadre de la porte, elle sembla avoir une illumination. Soudainement, elle me demanda si je m’étais inscrit à ce programme. J’approuvai, fier de voir que ma mère avait encore et toujours son sens de l’inquiétude et de la déduction. Elle essaya de me dissuader pendant une bonne heure de mon but, mais, évidemment, je fus têtu. Bref, je dus lui expliquer ma situation avec Alice (et qui elle était, en fait) pour qu’elle finisse par avoir ne serait-ce qu’un peu de compréhension dans son regard.

Mon parent sortit de la chambre.

Ah, quelle maman... Je vais réussir, ne t’inquiètes pas... Je peux toujours abandonner tout le programme si je suis en danger... en danger de mort... Je ne vais pas mourrir, ne... t’inquiètes pas...
Je... Je vais réussir, de toute... de toute façon...
N’est-ce pas... Nora?
Alice... Alice... Alice... Alice... ALICE!!! Je... Je vais te sauver de ton père... Je.. Je t’aime... Tiens moi encore dans tes bras, s’il te plaît... Caresse moi donc encore le visage, Alice... Comme tu l’avais fait, quand nous étions au centre d’achats... Tu sais, quand tu m’avais flatté les cheveux, quand j’étais couché sur ce genre de banc et que toi, tu me laissais reposer ta tête sur tes jambes?
Tu sais? Tu t’en rappelles, hein?

Vincent Valler sortit de nulle part, me fixant de ses yeux glauques.

«TOI?!» furent les mots que je criai lorsque ma petite sœur de 6 ans,

Coralie, me réveilla en me bouchant le nez. Elle aimait faire cela, d'habitude, mais cette fois-ci, je pense que mon cri lui a vraiment fait peur. Je m'excusai de mon langage grossier, puis, je la pris dans mes bras. Pour la consoler, je l'amenai au rez-de-chaussée dans mes bras. Ça avait l'habitude de l'amuser, alors je le faisais souvent. Elle avait le poids d'une plume, en plus, alors c'était assez convenable. Une fois en haut, nous déjeunâmes tous ensemble. Ma sœur prit un STEAK, mine de rien, et ma mère prit des œufs grillés et quelques autres choses qu'elle avait soigneusement préparés. En mangeant, ma sœur me demanda si j'avais des cours d'école aujourd'hui. La petite chipie avait immédiatement tenté de me convaincre qu'elle pouvait manquer ses cours puisque je manquais les miens. Je la félicitai de son talent de marchandage en décidant de lui révéler la véritable raison de mes congés :

— En réalité, un monstre est dans notre école!

— HEIN, QUOI!?

— Ouais! Y’a vraiment un MONSTRE dans notre école!
— ...Ç-Ça veux tu dire que le monstre... Ça veux-tu dire que y’a un monstre dans mon école AUSSI?!?
— Non, ne t’inquiètes pas, ma belle, il n’y en a pas dans ton école.
— OUF! Mais là, vous allez-tu retourner dans votre école, un moment donné?!?
— Bien sûr que oui! On retourne à l’école lundi prochain, nous autres! C’est parce qu’il faut que les élèves de l’école me laissent du temps pour que je puisse me reposer.
— Ahhh, okééééééééé!!!
— Lundi, je vais lui régler son compte, moi, à ce monstre-là! Je dois seulement prendre le temps de récupérer mon énergie...
— Oh, mais oui!
— Hé oui!
— Je dois m’en aller, maintenant, par contre! J’aurais voulu t’aider à te reposer, mais j’dois aller à l’école, là là!
— Oh, ok... Si tu me donnes un bisou sur la joue, c’est pas grave, ça ne me dérange pas!
— OK!!!

Elle me donna un bécot sur la joue, puis partit. Ma mère se mit à sourire en même temps que moi alors que Coralie avait refermé la porte. J’étais habitué à justifier mes congés d’école de cette manière-ci avec ma petite sœur : elle pensait vraiment que j’étais un super-héros et que des monstres envahissaient mon école à chaque fois. Ça marchait toujours si j’y mettais du cœur. Je lui faisais garder le secret : seulement notre famille et ceux qui s’occupaient d’évacuer cette école paranormale devaient savoir que j’étais un super-héros, et je ne voulais pas utiliser mes pouvoirs devant les gens.
Je me mis à ricaner un peu, repensant à sa naïveté. C’était mignon.

Mais, quand même… «un monstre»… «dans notre école»… Ah-haha-haha.

Je rassurai ma mère en lui disant que je n’allais pas mourir pour un stupide programme venant d’un étranger tout en lui donnant un câlin avant de sortir de la maison. C’était une belle matinée de début d’octobre : le mercredi, 4

octobre, pour être exact. Les arbres rougissaient peu, ce qui était assez décevant, mais il fallait bien avouer que les feuillus avaient déjà dégainé leurs feuilles les plus jaunes, alors que les conifères ne s’efforçaient pas encore de vociférer leurs épines de bleus et de verts calmants. Alors que j’étais assis sur le trottoir quelque peu froid, à rêvasser et à penser aux couleurs des saisons, je me souvins que Nora était probablement déjà en train de se diriger par ici. Je me levai, et regardai dans la seule direction que je pouvais m’imaginer le voir arriver : longeant la route à ma droite, ce grand boulevard qui semblait incessant d’où j’étais. Cette ville, quoique je la connaissais très bien, me réservait toujours quelques surprises. La preuve : j’ignorais qu’il y avait un quartier de gens très riches par ici avant l’arrivée d’Alice dans ma vie. Le nom de cette ville où je vivais, c’était Dolmis.

Dolmis était toute proche de Mont-Royal, la capitale de l’Union Angleterre-France, et elle lui servait de «banlieue géante», elle abritait certains du monde

mouvementé de cette capitale.Les villes Dolmis et Mont-Royal étaient pratiquement reliées par de gigantesques ponts, majoritairement empruntés par des travailleurs qui avaient un job à Mont-Royal, mais qui étaient trop pauvres pour y résider ou trop énervés par ses constantes activités. Depuis quelques années, la grande et paisible ville unique de Dolmis, qui portait le même nom que sa province, que son île (pour que le tout soit incroyablement simple), était réputée pour ses exportations et son agriculture de bleuets, un petit fruit bleu comestible et délicieux, souvent prisé de plusieurs.
Je retournai vers la porte de ma maison, et, dès que je fus sur le patio, juste devant celle-ci, je regardai par le hublot de la porte pour pouvoir enfin constater qu’il était presque... midi?!? Ça expliquait le fait que ma soeur mangeait du steak alors que je mangeais des céréales... Mais, où était donc Nora...? Je me grouillai de dévaler le boulevard en courant, espérant pouvoir trouver mon

meilleur ami, qui était sensé venir chez moi.
Nous n’avions toutefois pas eu d’entente particulière en ce qui concernait sa venue chez moi. Étais-je devenu trop anxieux et souciant pour sa personne? Je croyais bien que oui, jusqu’au moment où je me fis remarquer qu’il était plus que normal que je m’inquiète pour mon ami le plus ponctuel quand il était temps de me rencontrer, et que je venais tout juste de perdre ma petite copie de vue. De plus, il n’aurait pas simplement pu se perdre en chemin : Nora vivait littéralement à l’autre extrémité du boulevard, et même si celui-ci mangeait une bonne partie de la ville, le trajet de Nora n’était qu’une simple ligne droite!
En courant, je remarquai qu’un très grand building se situait au nord-ouest de ma position. Je crus que je rêvais, puisque je ne l’avais jamais vu, mais... Il fallait bien me résoudre à y croire... une «tour» imposante se tenait là où je n’en avais jamais vu une. En reprenant un peu mon souffle, je commençai à avoir une petite idée derrière la tête. Je

recommençai donc à courir d’une respiration quelque peu fatiguée, puis, ne respectant pas mon itinéraire initial, je partis en direction de mon école.
Mon hypothèse s’avéra correcte…
Ce building géant, c’était mon école! Elle devait avoir pris au moins un étage ENTIER de plus! En tout cas, elle m’avait presque l’air étrangère, tellement elle avait changée! Je fonçai en direction de l’établissement, qui était entouré de gens curieux et de banderoles signalant aux citoyens de ne pas entrer dans le chantier de construction improvisé qui se trouvait sous les brillants rayons du soleil et parmi les arbres colorés par ce début d’automne. Sincèrement, je trouvais ce paysage assez joli, quoique assez étrange… Nora, qui avait fait un détour pour observer ce qui se passait ici, comme je l’avais prédit, s’époumona en me voyant :
— Hunter! Hunter!!!
— Haha, je savais que tu allais être ici!
— Mais tu as vu ça?!? C’est notre ÉCOLE!
— Oui, je l’ai bien remarqué, Nora, et je dois admettre que je suis surpris aussi,

même si j’avais vu sur la fiche d’inscription une notice qui présageait la rénovation de... de cette école.

— J’en reviens pas, putain! L’école... semble GÉANTE!

— C’est sans doute pour accueillir tous les nouveaux élèves et le programme de Scott qu’ils font ceci...

— Je suis d’accord avec toi, mais... C’est possible, ça, EN À PEINE UN JOUR?!?, s’exclamait Nora, désignant l’école, d’un air tout incrédule.

— Euh... Tu as raison! Comment est-ce possible?!?, remarquai-je avec surprise.

— Ce Scott, il est pas normal. Je veux vraiment savoir c’est quoi, son programme, maintenant...

— Moi... moi aussi, fis-je. Nous ne nous soucions même pas de ce que c’était, en fait... on voulait simplement sauver Alice des griffes de sa famille, ou plutôt...

— Son père.

— Oui.

Alors que nous avions à peine commencé à discuter, Scott sortit de l’école, l’air assez fatigué. Il se frottait la tempe gauche de sa main gauche en

grommelant des mots qui étaient étouffés par la foule de curieux qui l’envahissait déjà de plusieurs questions. L’équipe des deux journalistes de la dernière fois étaient ici.

— J’ai une idée! On n’a qu’à aller demander à Scott en quoi le programme consiste, fit Nora, comme si tout était déjà terminé.

— Je n’ai pas vraiment l’impression que ça va marcher, fis-je, considérant la foule de gens qui avaient la même idée que Nora.

— Bon, alors... on fait quoi? On attend encore une putain de semaine? C’est long, tout ça, mec!!!

— Je sais, mais... il faut bien croire qu’on va devoir attendre.

Soudainement, la voix de Micheal Rosenthal s’adressa à nous deux :

— Hunter! Nora!

— Hein? Fis-je.

— Je suis content de vous voir, les gars! Mon père ne fait que travailler sur les plans des rénovations de l’école, et moi, pendant ce temps-là, je m’emmerde!

— Oh, vraiment? Demandai-je.

— Oui : il n’y a plus rien d’intéressant à faire chez moi... Mais mon père m’a parlé un tout petit peu de vous deux, mais là, comme je le disais, il est toujours silencieux et concentré sur son travail! Ça m’a donné envie de voir où tu en étais rendu avec... avec Alice.... et de voir qui est ce fameux Nora aussi, hahaha! ria maladroitement Nora.
— Oh, eh bien... Ravi de te connaître, mec, dit Nora, tendant la main au jeune joueur de baseball à la mâchoire carrée.
Ils se serrèrent la main d’une poigne de bon entrain, et je fus un peu soulagé qu’aucun d’entre eux deux ne réagisse mal.
— Alors, tu es le frère d’Alice Rosenthal et le fils de Roderic? demanda Nora, pour s’assurer qu’il suivait bien l’histoire.
— Oui. Je me suis bien entendu avec ton meilleur ami, quand on s’est rencontrés. Il aimait le baseball, alors il a bien fallu que je l’aime, hahaha!
Petit ricanement nerveux de la part de Nora. Il savait que j’aimais le baseball pour une toute autre raison que l’intérêt pour le jeu lui-même...

— Euh... Justement, j'aimerais te parler d'Alice, Micheal. Tu ne l'aurais pas aperçue récemment, par hasard?
— Eh bien, oui, mais... je ne peux pas vraiment vous parler de ce qui se passe en ce moment. Par contre, tu vas voir, Hunter, tout va commencer très bientôt!!!
— Quoi? Mais... qu'est-ce que tu veux dire?
— Tu vas peut-être retrouver Alice plus tôt que prévu, mon p'tit gars.
— Quoi? T'es sérieux?!
— Oui, mais... Laisse-moi donc nous trouver un petit coin plus tranquille pour parler de tout ça!
— Oh, eh bien, on n'a qu'à aller au petit parc situé près de chez Hunter! s'exclama Nora, tout excité.
Nous partîmes donc en direction du petit parc pour enfants. Il n'était vraiment qu'à quelques pas de chez moi. Nous dûmes marcher une quinzaine de minutes pour arriver là-bas, puisque nous partions de l'école pour faire le trajet, mais nous étions tous d'accord pour dire que le calme du

parc valait bien cette marche, notre temps.

Micheal ne passa pas par 36 chemins : il savait que nous voulions des informations sur Alice et le programme, alors il fit ce qu’il avait jugé de bon et nous dit tout ce qu’il savait. Apparemment, sa soeur, Alice, avait déjà terminé une partie importante du programme elle-même, spécialement supervisée par un Scott qui avait trouvé le temps de lui enseigner tout ce qu’il fallait enseigner. J’étais surpris, sincèrement. Je lui demandai pourquoi elle faisait cela, mais il ne put réellement répondre : il ignorait la réponse. Toutefois, il pouvait dire qu’il pensait que son père considérait ce qu’elle faisait presque comme une formation en karaté, ou comme une formation en auto-défense. Micheal nous avait aussi dit que, lui aussi, il comptait suivre le programme, et qu’il s’y était déjà inscrit. Toutefois, son père ne voulait pas lui «gâcher la surprise», alors il ne savait vraiment pas ce qui nous attendait. Ce qui m’a surpris le

plus, toutefois, c’est que son père lui avait ordonné de garder un œil sur moi et Nora, mais qu’il avait refusé. «En réalité, Hunter, je n’avais jamais vu quelqu’un d’autre que moi qui aime le baseball... Ça m’avait vraiment fait chaud au cœur de savoir que je n’étais pas le seul comme ça, tu sais... En réalité, je dois t’avouer que, à mon école, personne n’aime le baseball si on m’exclut du lot. Exclu du lot... oui, je l’avoue, je suis... plus qu’exclu du lot, à l’école. Tu es la première personne qui me rencontrait en habit de baseball sans rire de moi. Je veux être votre ami, les gars!» furent les mots qu’il avait finalement prononcés, tel un flot, une chute de révélations. Nous étions bouche-bée. Nora ne connaissait pas vraiment Micheal, mais il avait quand même pu sentir le poids de ses mots. Nous l’avons alors rassuré en acceptant sa demande puisqu’il semblait un peu choqué lui-même d’avoir dit ces choses-là et parce que, bien sûr, nous voulions être son ami.

Quand j’y pense vraiment, je n’ai jamais haï Micheal. Il avait été gentil avec moi

dès la première fois, et il ne s’opposait même pas à ma relation avec Alice. Il semblait s’en foutre, en réalité.

Soudainement, de grands bruits, des craquements de branches, résonnèrent dans le parc. J’avais cru que c’étaient des animaux, plus particulièrement des oiseaux ou peut-être même un ou deux ratons-laveurs, mais c’étaient... des créatures... des créatures comme je n’en avais jamais vues avant. Il y en avait deux, et elles se trouvaient derrière les arbres situés dans le parc. Elles... Elles avaient l’air d’être constituées uniquement de fumée noire, de cendres volatiles, aurait-on même pu affirmer. Personne dans les alentours n’était venu à notre rescousse : nous avions eu si peur que nous nous étions réfugiés dans le petit module jaune, le parc lui-même. Il possédait quatre glissoires et deux petits escaliers, chacun situés à l’opposé de l’autre. J’observais les yeux blancs et vitreux des créatures : ils semblaient sans vie...
On aurait dit deux faucheuses venues pour nous reprendre nos vies... On

aurait dit des marionnettes tout droit sorties d’un film d’horreur quand on les regardait se déplacer, sautillant chacune à chaque pas qu’elles faisaient, comme si un marionnettiste qui les contrôleraient serait trop fébrile à l’idée de les faire bondir sans plus tarder sur nous, comme si il les ferait sautiller maladroitement, en tremblant des mains... Je pouvais la sentir, je pouvais la vivre : la férocité et la sériosité de leur intention qui était de se rapprocher de nous pour... pour... nous tuer! J’en étais convaincu, si nous ne faisions rien, nous allions mourir!

— Hunter! Hunter! Fit Nora, me brassant les épaules de sa ferme et moite poigne de main, contrainte à agir par la peur imminente.

— Je... On... ON DOIT FUIR!

— Attendez, fit Micheal, soudainement illuminé. Elles... Elles se sont stoppées devant le parc! Elle nous attendent, on dirait!

— Oh, putain de merde... Ça craint, là, bordel... Je préférais mourir tout de suite que de devoir endurer leur regard, moi!!! Fit Nora, anxieux.

— Si seulement j’avais eu ma batte de baseball, le gars... Si seulement je l’avais eue... Cracha Micheal, déjà mélancolique et regrettant de ne pas s’être fié à ses instincts de joueur de baseball.
De nulle part, la nuit sembla régner sur l’endroit. Les nuages apparaissaient de nulle part... Le brouillard qui naissait dans l’endroit m’empêchait de croire que j’étais encore dans la réalité, ou, du moins, dans tout sauf un simple et court cauchemar. Un géant, glauque et ignoble sourire déformé apparut alors sur le visage de chacune de ces ombres, ces semblants d’êtres désormais encore plus terrifiants, maintenant qu’ils avaient un sourire pour aller avec leurs yeux sans vie, sans beauté et sans lueur de bonté quelconque. Micheal écarquilla des yeux, surpris et bouche-bée, alors que Nora ne pouvait retenir ses jurons incessants tellement il était horrifié. Je ne me souviens plus de la réaction que j’avais eue à ce moment-là, mais je peux vous garantir que tout tombait dans les lignes d’une peur incommensurable. «Viens ici, mon beau

Nora!» déclara une des deux marionnettes sans vie, réalisant soudainement l’impossible lorsque ce qui semblait être le nuage noir de poussière la composant tomba par-terre, révélant une copie conforme de Nora qui se transformait petit à petit en ce que je qualifierais d’une version de plus en plus féminine de mon meilleur ami. Au même moment, l’autre silhouette fit de même pour révéler un deuxième Micheal. Jamais je n’avais vu des imitations d’humains si réalistes (si c’en étaient)... Alors que Micheal s’alarmait en voyant que le pantin prenait sa forme, Nora, lui, était concentré sur l’autre figure féminine, qui le fixait. La chose se prononça :
— Nora, je vais te laisser une chance de t’épanouir. Tu peux me faucher la conscience.
— Hein?! Mais… c’est quoi, ton intérêt, putain de merde?!? S’écria Nora.
— Je suis… la chose qui te donnera une chance de devenir ce que tu sais que tu veux vraiment être, Nora. Je suis là pour juger ta capacité, ton potentiel, et décider du chemin que je te ferai

prendre : j'aurais pu décider de te tuer si je n'avais pas vu de potentiel en toi, expliqua la figure.
— C'est… C'est le test de Scott! C'est bien de cela dont tu parles, n'est-ce pas? Fit Nora.
— Je n'en ai aucune idée, répliqua la figure. Je suis là uniquement pour ton initiation, et la personne qui t'a… donné le droit de m'attirer, si on peut résumer tout à cela, ne me concerne pas. Je veux simplement te juger capable ou non d'évoluer: c'est le but de mon existence.
— Alors… tu es en train de me dire que je passe ton test, c'est bien cela?
— Oui.
— Et… comment je fais pour savoir si tu ne m'arnaques pas? Douta Nora.
— Regarde autour de toi, fit la figure, désignant les ténèbres nous entourant plus qu'un peu. Sérieusement, est-ce que tu te crois vraiment en position de fuir? Est-ce que tu COMPRENDS à quel point j'ai le contrôle de ton sort en ce moment? Fit la créature, soudainement transportée, en à peine une seule seconde, devant Nora.

— Euh, je… qu’est-ce que tu veux que je fasses, alors? Comment est-ce que je dois réagir? Tituba Nora, tremblant maintenant de peur, tout surpris et dominé.
— C’est simple : regarde-moi droit dans les yeux, fit la figure, tenant le visage de Nora dans ses mains. Regarde-moi bien…

Et la figure disparut soudainement, alors que Nora perdit connaissance. J’avais tout vu. J’avais tout entendu. Je m’étais retourné, à ce moment-là, vers Micheal, mais il… il avait disparu. Je crus qu’il avait disparu à cause de l’autre pantin, celui qui s’était approprié sa forme à lui, mais je constatai rapidement que mon ami était bien présent : il avait tombé du module, et il s’était probablement lui aussi évanoui, parce qu’il ne répondait pas à mes appels ou à mes questions. J’avais voulu observer tout ce qui venait de se passer autour de nous, mais je n’avais guère pu le faire : seulement la discussion entre Nora et la créature que j’avais vu de très près aussi (j’étais à côté de Nora, bouche-bée, pendant

toute leur conversation) avait suffi pour entièrement captiver mon esprit et mes pensées. Ainsi donc, je plaçai Nora dans une position moins douloureuse : assis contre un des murs du module pour enfants, et j’allai chercher Micheal en bas des marches qu’il avait probablement survolées avant de s’écraser non pas paisiblement sur le sable qui constituait la cour tout autour et en-dessous du petit parc. Une fois Micheal bien assis et épousseté, je regardai le ciel, qui était désormais d’un bleu foncé de soirée arrivante, espérant que quelque chose de miraculeux se passe. Je ne savais pas trop quoi faire, et mon anxiété détruisait ses anciens records sans se soucier de ma santé mentale.

Le téléphone portable de Nora!

Je pris son cellulaire de ses poches et j’appelai les services d’urgences. Le téléphone décrocha enfin, après une ou deux minutes, de l’autre bout du fil. C’était une des dames du service d’urgence, bien évidemment, mais…

elle… elle ne répondit pas de la façon que j’avais anticipé :
— Services d’urgences, bonjour. Est-ce que vous appelez pour me signaler l’évanouissement d’un adolescent ou de quelqu’un qui semble être près de cette tranche d’âge? Fit-elle, d’une voix lasse.
— Euh… Oui! Comment savez-vous cela? Fis-je, extrêmement stupéfait et confus.
— Eh bien, est-ce que les gens manifestant ces symptômes font partie du «programme de Scott»? Fouillez bien leurs poches, cherchez un contrat ou un papier quelconque notant leur participation qui pourrait se trouver sur eux. Si vous en trouvez un pour ce programme, ne nous rappelez pas, car nous ne nous mêlons pas aux cas liés à ce programme. Ce ne sont pas de vraies urgences.
— Hein? Pourquoi? Ils sont pourtant dans les pommes, ou ils sont peut-être même morts, bordel!!! Vous les laisseriez mourir?!
— Nous avons reçu l’ordre du gouvernement international lui-même de ne pas s’occuper de ces gens-là,

monsieur. Ne cherchez pas à comprendre. Bon, excusez-moi, mais je dois raccrocher; des dizaines d’autres gens comme vous m’appellent, soupira-t-elle, mettant fin à l’appel.
C’était donc pour cela que Scott voulait que nous trainions notre formulaire d’inscription! Les gens qui échouaient… ne devaient pas être hospitalisés. Ils devaient donc... mourir? C’était une ruse... UNE RUSE!!! Argh, dire que nous avions tous les trois une fiche sur nous-même... Je me sentais arnaqué et coupable d’avoir trainé Nora et Micheal (en quelque sorte) dans ce programme. C’était moi, la cause de la mort de tous ceux qui échouaient ce programme… moi… Roderic avait financé Scott par MA faute… «Non… je ne dois pas penser à cela. C’est trop lourd pour la conscience d’un humain! De toute manière, Scott aurait sans doute facilement pu trouver un autre gars pour le financer… Le gouvernement avait déjà tout approuvé et ce n’était qu’une question de temps. Oui, une question de temps...» pensai-je, dans le but de me rassurer que les poches que

je venais de fouiller n’étaient pas celles de gens morts.

Et ce ne fut ensuite qu’une question de secondes avant que je tombe moi-même dans les pommes.

Chapitre 10 : Sacrifice

— Hunter... Hé, Hunter... Écoute-moi.
— Je... Je t’écoute. Qui es-tu?
C'était un pantin de bois... Il était assis, en position indienne. J'étais dans une... une salle infiniment grande, mais complètement vide. Non, en fait, ce n'est pas cela : j'étais DANS le vide, dans l'espace! mais... il y avait un sol. Je le sentais sous mes pieds... Je ne cherchai toutefois pas vraiment à comprendre ce qui se passait: je regardai le pantin, sans visage, en attendant une réponse. Il ressemblait à un de ces pantins qui servent de figure pour dessiner. Sa voix retentit de nouveau:
— Alors, laisse-moi m'introduire à toi: je... je suis... euh...
— Tu es...?
— Je n'ai pas vraiment de nom, ou, du moins, pas pour toi.
— Hein? Vraiment? Comment veux-tu t'appeler, alors?
— Ça n'a aucune importance, fit le pantin, de sa voix qui résonnait partout,

mais qui ne provenait en fait de nulle part.
— Alors... pourquoi discutons-nous?
— Oh, voilà! Je sais comment tout te dire! S’exclama le pantin.
— Dire quoi, enfin? Vas-tu aboutir quelque part?!?
— Oui, oui : je suis une des «créatures» qui initient les gens à une nouvelle étape de leur vie, mon cher. Je suis ton juge, celui qui décidera de l'aboutissement de cet instant.
— Hein... ? Je ne suis donc pas vraiment mort?
— Non, tu n’es pas mort. Je sais déjà que tu penses au programme de Scott, alors il n'est pas nécessaire de le mentionner: oui, c'était son but. Il voulait que tout cela arrive.
— Euh... Comment sais-tu que le programme de Scott a déclenché tout cela si l'autre pantin n'en savait rien?
— Tu en es là où je voulais en venir : Je ne suis pas comme les autres pantins, Hunter. Je suis dans ta tête, moi. Ça n'arrive pas aux autres, d'habitude : ils reçoivent leur visite, ils s'évanouissent, puis... pouf! tout continue... si ils sont

épargnés, bien sûr. Ils ne sont pas habités par les «créatures», d'habitude.
— Mon nom... Tu connais mon nom… Tu connais tant de choses... Sais-tu si mes amis vont survivre, pantin?
— Arrête de te poser des questions. C'en devient stupide, et je ne veux pas entendre ton avis sur tout ce qui existe. Laisse-moi parler. Donc, comme j’allais le dire, je... veux savoir quelque chose à ton propos.
— Qu'est-ce que c'est? Mon plus grand secret? lui demandai-je.
— Non. Je veux savoir si... tu en vaux la chandelle.
— Tu ne sais donc pas si... tu dois me conférer le droit de vivre, c'est bien ça?
— Oui, mais ce n'est pas tout le vif du sujet. Ce qui me fais hésiter, c'est... le fait que je doive dédier ma vie à toi, mettre corps et âme en ta personne.
— Je...
Le pantin me coupa.
— Tu sais, les autres pantins, eux, ils ne sont pas aussi perturbés par l’idée de leur sacrifice que je le suis. Ils se sentent plus importunés par le jugement de la personne qu’ils doivent

exercer que par le sacrifice. Moi, contrairement à eux, je... tiens beaucoup à ma vie.
— Vous êtes donc tous des êtres vivants différents et uniques? Un peuple, ou, une race? Une espèce, peut-être? lui demandai-je.
— Non. Arrête de songer à tout cela, et dis-moi seulement que... que...
— Quoi?
— Dis-moi seulement que j'ai raison de croire en toi, que je peux me sacrifier pour toi.
— Oui, bien sûr! Tu peux absolument croire en moi! Je vais faire de mon mieux, et j'utiliserai bien ta vie, tu peux en être certain!
— Ce n'est pas ça qui importe à mes yeux. Laisse-moi te clarifier le tout: je veux te donner tout ce que j'ai parce que je veux que tu réussisses à vivre une grande et passionnante aventure. Une vie qui aurait plus de valeur que la mienne... En ce moment, je ne suis pas si sûr que cela va arriver. À vrai dire, je ne sais plus quoi penser! Je sommeille en toi depuis le tout début, depuis ta création, mais... Je ne sais pas si je dois

vraiment croire en toi... S’il te plaît, convainc-moi! Dis-moi que tu vas vivre ta vie à fond!!!
— Tu... Tu peux me faire confiance : je ferai ce que je pourrai faire. Je vivrai comme je n’avais jamais vécu auparavant. J’utiliserai la vie que tu me conféreras d’une manière intelligente. Ne t’inquiètes pas. Je me sens tout bizarre, en disant ça. À vrai dire, je ne sais pas pourquoi, mais c’est un peu gênant, hahaha...
Le pantin arrêta de bouger, et, de sa grande et pesante voix omniprésente, il compatit:
— En effet, c'est vraiment bizarre, tout ça...
Sa posture, sa voix et ces exactes paroles me faisaient penser à de la mélancolie, de la nostalgie, et même, un peu de bonheur.
— Donc... que décides-tu de faire, pantin? demandai-je, me sentant un peu intrigué... et anxieux.
— Je... Je vais me sacrifier pour toi. Tu mérites bien ta chance, après tout, et je veux croire en toi, alors sens-toi bien chanceux !

— M-Merci... Merci de ton sacrifice, sincèrement.
— De rien, mon cher. Oh! Tu vas bientôt te réveiller... Souviens-toi : je ne suis pas vraiment semblable à ces autres créatures. Ne cherche pas à tout comprendre à mon propos. Tu ne me verras plus jamais, de toute façon, hahahaha! Fais... Fais-moi donc un câlin, avant de partir… dit le pantin, se levant et tendant soudainement les bras vers moi.
— Ok, balbutiai-je, pensant que tout cela était trop étrange pour moi.
Lors du câlin, une câlin que j'avais à peine l'impression de réellement vivre, je pus entendre un chuchotement, un brin d'espoir, un virevoltant vent lointain, laissant échapper cette phrase touchante:

«Bon voyage, Hunter.»

Chapitre 11 : Émotions

— Hunter, tu… tu vas bien?
— ...Quoi? Hein...?
Je me levai du lit. J'étais dans une grande pièce blanche, où deux grandes fenêtres trônaient, à ma droite. Il faisait clair, dehors, et les feuilles des arbres d'automnes étaient presque toutes absentes du paysage que je pouvais regarder. Il y avait un soluté branché à mon bras, qui lui aussi reposait à ma droite. Alice était à ma gauche. Assise sur une chaise, elle me regardait, ayant l'air inquiète. Ses cheveux… étaient courts. Ils lui arrivaient à peine aux épaules, désormais retroussants aux extrémités, alors qu'avant, ils étaient si longs qu'on aurait dit de petits rideaux!
— Alice! Q'est-ce que je suis content de te voir!!! Comme ça faisait longtemps!!!
— En effet, tu étais dans un genre de coma depuis longtemps, alors tu ne pouvais évidemment pas savoir que j'étais à tes côtés depuis quelques jours…
— Vraiment? Merci… J'ai été combien de temps dans cet état?

— Je l’ignore, car je n’ai pas assisté au début de tout cela.
— Oh… quelle date sommes-nous, alors?
— Euh…
Elle regarda sa montre, chose que je n’avais jamais vue sur sa personne avant ce jour. Elle n’en avait sans doute pas, avant… tout comme… ce qu’elle avait sur le dessus de ses mains. Je plissai des yeux en voyant que c’étaient… deux grands cercles, tels de grands anneaux ou des boucles d’oreilles tatouées. Il y en avait donc un sur chacune de ses mains. Celui qui était sur sa main droite était blanc, et celui qui était sur sa main gauche était noir. C’étaient vraiment comme deux tatouages. Alice me sortit de mes pensées :
— Hunter… Hunter! Tu as entendu ce que je viens de te dire?
— Oh, désolé, je n’écoutais plus… Je regardais les tatouages que tu as sur les mains, fis-je, pointant sa main droite, c’est-à-dire celle où une montre noire reposait sur son poignet.
— Euh, c’est par-

— Hein!?! J’en ai un aussi! Non, deux ! remarquai-je, surpris. Comment sont-ils arrivés ici?!?
— Je n’ai pas vraiment envie de te l’expliquer, Hunter... en fait, vois-tu, tu dors depuis tellement de temps que tu as manqué beaucoup d’évènements importants. Ton ami Nora t’aime beaucoup, de ce que j’ai pu voir en lui parlant, et tu n’auras qu’à lui demander ce qui se passe; il te racontera sans doute tout *en détail*. Le problème, c’est que *moi, je ne suis pas ici pour te parler de* ***ça***.
— Ok, donc... qu’est-ce qu’il y a? Lui demandai-je, tentant de sourire pour balayer son air inquiet et anxieux ailleurs.
— Je...
Ses mains se transformèrent en poings. Ils tremblaient, et ses yeux ses plissèrent alors qu’elle me regardait :
— Je te quitte, Hunter. Je ne veux plus sortir avec toi... Je ne me considère plus comme ta copine depuis longtemps, en fait...
Elle posa ses mains sur mes épaules alors que ses yeux s’ouvrirent de plus

belle, affichant un triste regard de tristesse
— Je ne peux plus être avec toi, Hunter! Je fuyais une réalité, avec toi… Bien sûr, c'était super, tout ce qu'on a vécu ensemble, mais... je crois que ce n'était pas vraiment sincère à mes yeux, car je ne pouvais pas m'empêcher de penser qu'en fait, depuis le tout début, depuis le moment où j'ai décidé de changer d'école pour voir des gens «normaux», depuis que j'ai décidé d'affronter les pensées mon père... mes sentiments sont malsains, erronés. Ils sont **poussés pour défier l'autorité**. Je ne pense plus cela, maintenant que je viens de rompre avec toi, mais… dis-toi bien que j'ai attendu, à tes côtés, ce moment où je pourrais enfin complètement me sentir maîtresse de ma propre personne, de ma destinée, pendant plusieurs jours.. en te quittant. J'attendais ton éveil parce que je savais vraiment, au fond de moi, que tu étais «en vie» ; je savais que tu allais te réveiller de ton coma. Je suis venue ici seulement pour t'expliquer que je choisissais de faire mes décisions pour

en arriver à un but inutile plutôt que de penser à ce que je ressentais vraiment. Maintenant, moi, qui ne fais même pas partie du programme de Scott et qui te quitte pour de bon, part immédiatement d'ici.
— Oh... je vois...
— Wow, tout cela était difficile à expliquer... J'espère que tu comprends ce que je ressens... J'ai tant attendu que tu te réveilles... Les autres croyaient que tu étais mort, mais... pas moi. Je savais que j'allais pouvoir me libérer complètement de mon mensonge un jour! Je savais que j'allais pouvoir TE libérer de **MON** erreur!
— Attends... Quelle date sommes-nous?
— On est le 5 novembre 2017. C'est un lundi.
— Ça, alors ! Je sommeillais depuis presque... un mois. Mais il est vrai que nous n'avons pas vraiment sorti ensemble si longtemps que ça, avouai-je à Alice, tentant de faire mine de rien malgré mon immense tristesse et ma déception.
— Oui, nous n'avons sorti ensemble qu'à peine un mois…

— Eh bien... c’est un dur réveil, ça! Fis-je, rieur.
— Ah, mais tu ne sais pas ce qui t’attend, Hunter... comme je le disais, tu n’as qu’à aller voir Nora pour avoir des informations sur tout ce qui se passe en ce moment. Il croit encore que tu es mort, comme presque tous les autres si on ne compte pas Scott, celui qui t’as fait venir ici alors que tu «dormais».
— Nous sommes à l’école, en ce moment?
— Oui.
— Mais... pourquoi est-ce que la vue est si haute? Je n’avais jamais vu la ville d’aussi haut dans notre école...
— Scott a construit des étages additionnels pour les élèves de son programme. Tu devrais aller lui parler, à lui aussi. Je crois qu’il sera heureux de savoir qu’il... avait raison.
— Merci pour les infos, Alice. Combien d’étages additionnels y a-t-il eu, en fait?
— Trois. Ils sont tous reliés par les escaliers principaux de l’école, alors tu pourrais carrément passer du rez-de-chaussée jusqu’au cinquième étage. Nous sommes à l’étage le plus bas des

trois nouveaux qui ont été construits, et je parierais que Nora est avec Micheal au deuxième nouvel étage, à s'entraîner. Scott a déplacé son bureau au troisième étage. C'est probablement tout ce que tu dois savoir...
— Merci. Tu veux partir, hein? Lui demandai-je tristement.
— Ouais... j'espère que ça ne te dérange pas? Fit-elle d'un ton vide d'esprit.
— Nah... tu viens pratiquement de me faire visiter avec tes mots tout ce qu'il y avait de nouveau, alors je n'ai pas besoin que tu m'accompagnes, haha.
— Ok, alors... salut, Hunter.
Alice partit loin de moi en courant.

Me cœur se serra alors que je détachai de manière sèche, rapide et efficace le soluté posé sur mon avant-bras. Je frémis, voyant le sang couler, et je sentis une certaine pression commencer à peser sur ma personne. Une pression que je croyais mentale, psychologique, jusqu'à ce que je tombe du lit dans lequel je me trouvais seulement en essayant de me lever normalement. Je

perdis mon sang froid, même si j’avais simplement pu me dire que mes muscles s’étaient probablement affaiblis depuis tout ce temps durant lequel je dormais.
«Alice...»
Je tentai de me relever.
«ne...»
Mes bras, mes jambes et même ma tête devinrent aussi lourds que du béton.
«m’aimait pas vraiment...»
Je pleurai soudainement à chaudes larmes.
«**...DEPUIS LE TOUT DÉBUT.**»
Je tentai de crier quoi que ce soit, de m’époumoner, d’extérioriser ma rage, mon incompréhension, mon mépris, ma douleur, ma stupeur, ma mélancolie, tout ce que j’avais en moi, mais... ma gorge se resserrait et je ne pouvais rien faire. Rien.
«Rien... Étais-je rien, à ses yeux? Un vulgaire jouet, un outil pour lui servir depuis le DÉBUT?»
Je laissai mon corps s’effondrer au sol. Mes larmes coulaient de plus belle, maintenant que je m’étais écrasé le visage contre le dur plancher de la

pièce. Mon corps était devenu extrêmement lourd… lourd, lourd, lourd.
Des bruits de pas s’approchèrent. C’était sans doute une seule personne… Je m’empressai donc d’essayer d’aller fermer la porte de la chambre pour pleurer en paix, me calmer, mais mon corps était trop lourd. C’était un problème de muscles, ou quoi? Pourtant, ce n’était qu’un mois… Des loques humaines font pire que moi et elles peuvent bouger, elles! Ce que je veux dire, c’est plutôt que j’étais persuadé que cet affaiblissement n’était pas la cause de mon malheur. C’était quelque chose d’anormal! Mon corps était difficile à contrôler, et c’était quelque chose de physique qui n’était PAS ça! C’était comme si une pression pesait sur tout mon être d’une force incroyable, comme si j’étais trop profond sous l’eau!
J’entendis les pas se rendre jusqu’au seuil de ma porte, puis, s’arrêter. Qui était-ce?
J’essayai d’appeler à l’aide, voulant finalement sacrifier mon intimité pour obtenir des secours, ce qui était

parfaitement rationnel, mais je ne parvenais qu'à rien dire. Des sueurs froides me traversèrent de la tête aux pieds. La personne me regardait-t-elle? Pourquoi ne faisait-elle rien? Que se passait-il, putain?!?
«Bonjour? Y a-t-il quelqu'un?» fit la personne, d'une voix grave, profonde, mais encore assez jeune. «Qui est là? Je crois avoir entendu quelqu'un! Je sens votre aura qui se manifeste, et elle semble être très mal cachée. Ne croyez guère que vous pouvez me berner simplement parce que je suis aveugle...»
Cette voix me semblait familière...
«Attendez une minute...» fit la voix, soudainement moins menaçante et pesante. La personne entra dans la pièce et j'entendis des frottements contre la porte d'entrée de cette chambre. Elle cherchait quelque chose. Soudainement, le jeune homme s'étonna : «Oh, mais... c'est la chambre de... Hunter».
Il vint jusqu'à moi, qui n'étais en fait qu'à quelques pas de lui, et il me

tâtonna de ses pieds presque par accident.
«J’avais donc raison... Tu es le garçon étrange qui est dans un coma. Je devrais te remettre dans ton lit et aller avertir les autres pour qu’ils vérifient de leurs yeux si tu n’es pas blessé» dit-il.
Il me replaça donc dans le lit de ce qui était une chambre d’infirmerie, selon la théorie que j’avais acceptée, de manière rapide et efficace. Il se pencha vers moi, et le bulbe, le globe de lumière qui éclairait la pièce et faisait sécher lentement mes larmes disparut de ma vue pour laisser place à son visage à la peau plus ou moins sombre. Ses fossettes étaient toujours aussi creuses que la dernière fois, et ses yeux étaient encore d’un vert vif et déconcertant. C’était Vincent Valler. Oui, maintenant... je me souvenais de tout. J’avais encore quelques sueurs froides, mais je ne respirais plus aussi rapidement qu’il y avait peu. Il me fixa longuement le visage avant d’en venir à me dire ceci : «Je sais que tu es éveillé, Hunter Maverick. Tu serais en train de faire semblant d’être dans ton coma

pour ne pas avoir à parler? J’ai entendu dire que certaines personnes pouvaient se rappeler de tout ce qui se passaient autour d’elles lors de leur coma... C’est peut-être l’aura que je ressens, mais... peu importe. Je vais aller avertir Scott du fait que tu étais au sol lorsque je t’ai trouvé. J’espère que tu n’es pas en train de profiter de mon incapacité à voir, car tu vas le regretter. Je n’aime pas les gens qui ont peur de l’inconnu... ou de l’étrangeté que je suis. Ça...»
Il prit une grande respiration plissa des yeux pour finalement dire : «Ça me tape sur les nerfs.»
Vincent Valler quitta la pièce en refermant la porte derrière lui. Après environ 5 minutes, j’entendis de nombreux bruits de pas pressés venir dans ma direction. Quelqu’un ouvrit la porte de façon brusque et violente.
— AH, HA! VOYONS ÇA! s’exclama la voix rauque de la personne que je pouvais sans doute qualifier de Scott.
— Il a les yeux ouverts! fit une voix féminine.
— Oui, infirmière Takinawa, et il saigne. On va l’examiner, mais... faites

attention à ne pas baisser votre garde, répliqua Scott.
— Bien sûr, chef.
Ils s’approchèrent de moi. Saignais-je vraiment? Je pus reconnaitre le visage de Scott, qui avait désormais plusieurs cheveux blancs à la racine de sa d’une part de sa chevelure située au début de son front.
— Il semble assez indemne... Il n’a pas l’air en mauvais état hormis son saignement de nez, observa l’infirmière. Vient-il... de pleurer? Demanda-t-elle à Scott.
— Oui. On jurerait qu’il vient de vivre un deuil, même! Toutefois... avez-vous oublié le fait que vous devriez probablement déjà tenter d’appliquer ce que je vous ai conseillé de faire, ma p’tite dame?
— Euh... Non!!!
— En êtes-vous certaine? Vous sembliez déjà perdue dans vos profondes analyses, fit Scott, d’un air que je n’avais pas pu voir de mes yeux, mais que j’avais jugé comme était sans doute narquois.

— Bon, je l’avoue, je l’avais oublié… Je cherchais à le soigner d’une méthode «complètement scientifique», comme vous le dites si bien…
Elle posa sa main sur ma joue droite et la caressa gentiment, me disant qu’elle était désolée d’un ton qui semblait presque enfantin. Néanmoins, elle semblait sincère. Scott constata sans doute la même chose que moi, car il la pardonna de son oubli :
— Bon, allez, je vais te laisser une chance de te reprendre : trouve tout d’abord un moyen de communiquer avec lui SANS le soigner. Lie-toi à son aura…
— Merci, monsieur! Bon, alors…
L’infirmière que Scott avait précédemment surnommée Takinawa ne réfléchit durant qu’un maigre poignée de secondes avant d’avoir une idée :
— Pour la communication, ce ne sera pas compliqué! Affirma-t-elle d’une voix enjouée, se penchant soudainement vers moi.
L’infirmière Takinawa semblait d’origine asiatique (son nom ne l’indiquait pas

assez, n’est— ce pas?). Ses cheveux étaient attachés d’une manière que je n’avais jamais vue auparavant. Elle avait un chignon, mais... c’étaient deux espèces de baguettes noires qui attachaient celui-ci. Cette coiffure paraissait à la fois décontractée et ordonnée. Il était inscrit «Infirmière-Stagière Saki Takinawa» sur une petite plaque de métal, située sur la longue blouse blanche qu’elle portait. Son visage était presque parfaitement oval, et elle avait les yeux plissés, munis de de pupilles si noires qu’elles assombrissaient le peu de brun présent qu’était son iris (c’était la même chose qu’avec les pupilles de Scott, sauf qu’elles étaient un peu plus grosses). Elle avait de longs cils. Un petit cercle très rouge était maquillé sur chacune de ses joues. Bref, l’infirmière se pencha vers moi pour me dire, calmement, ceci :

— Jeune homme, si tu m’entends, cligne trois fois des yeux de manière très rapide.

Je fis ce qu’elle venait de me demander. Elle n’eut aucune autre réaction à mon

action que de me poser une autre question :
— Est-ce que tu te portes bien? Cligne trois fois des yeux pour me signaler que tu es en train de souffrir ou cligne six fois des yeux pour me signaler que tout va bien. Essaie d’être un peu moins rapide que la dernière fois, s’il te plaît.
Je clignai six fois des yeux. Malgré mon écroulement plus ou moins douloureux et mon présumé saignement de nez, que je croyais toujours être une simple coulée de morve parce que je venais tout juste de pleurer, je n’éprouvais pas de douleur à cet instant-là. Ensuite, l’infirmière-stagière demanda à Scott quelque chose qui me rendit curieux :
— Est-ce que je peux maintenant essayer d’échanger mes bagues avec lui, monsieur? Est— ce trop risqué?
— Hmm... Je crois qu’il n’est plus vraiment dangereux d’essayer de partager ton aura avec lui. Tu as mon feu vert.
— D’accord. J’y vais.
La jeune femme posa doucement son front sur le mien, fermant les yeux, et tint mes deux mains des siennes, me

mettant un peu mal à l’aise, car je sentais son assez forte poitrine d’adulte très proche de mon torse. Soudainement, pour une raison qui m’échappait, la voix de la dame put se manifester dans ma tête, comme si elle faisait partie de mon imagination. Je ne contrôlais aucunement ce qu’elle disait. C’était comme si l’infirmière Saki avait accès à mon cerveau! Sa voix résonna donc de mille doux échos dans ma tête, prononçant ces mots :
— Ne t’en fais pas, je suis là pour te soigner…
— Hein? Mais… que se passe-t-il, madame? lui demandai-je, dans le vide de ma propre tête.
— Tes pouvoirs… ils se sont finalement physiquement dévoilés, jeune homme. Toutefois, tu ne les maîtrises sans doute point encore, fit l’infirmière Takinawa. Je suis là pour apaiser ton corps et te permettre de pouvoir agir selon ta volonté de nouveau.
— Comment vas-tu faire cela?
— Je vais simplement utiliser ma propre aura, mes propres pouvoirs. Vois-tu, mes pouvoirs servent à soigner les

gens. Ils ont des propriétés réparatrices. Scott t’expliqueras tout quand nous nous réveillerons... en attendant, essaie de te calmer et de ne pas trop penser. Cela rendra l’opération moins longue.
— D’accord, donc, euh... fais ce que tu dois faire.

En un rien de temps, tous mes sens s’affaiblirent, et enfin, les ténèbres m’entourèrent doucement.

Chapitre 12 : Éveil des sens

Je me réveilla en sursautant si fortement que tombai en bas du lit dans lequel je reposais. Me relevant, je vis à quel point l’infirmière-stagière était grande. Elle devait faire presque deux têtes de plus que moi! Scott, quant à lui, devait faire environ la moitié d’une tête, ou peut-être même encore plus, de moins que moi. Il avait étrangement l’air d’un professionnel avec sa chemise de docteur blanche, qui ressemblait un peu à la blouse de Takinawa, et son visage toujours aussi mal rasé, mais maintenant étrangement en harmonie avec sa chevelure, qui avait quelques mèches blanches. Il avait les mains dans les poches de son jean noir, et il me regardait de manière calme, peinarde :

— Nous devrions discuter, Hunter Maverick. Suis-moi.

— D’accord, mais… pourquoi devrions-nous absolument aller discuter ailleurs? lui demandai-je.

— Parce que plusieurs élèves attendent sans doute d’être soignés par

l’infirmière ET parce qu’ils savaient que tu étais dans un coma. Les humains sont naturellement curieux ; Ils voudront te poser plein de questions.
— Oh, je vois…
Nous partîmes donc directement jusqu’au plus haut nouvel étage de l’école, suivis par une bande d’élèves curieux et excités, puis nous entrâmes finalement dans le bureau de Scott. «Assieds-toi, mon cher» fit le directeur second. Il me tira une des deux chaises devant son bureau après avoir verrouillé la porte de la pièce, histoire d’être certain qu’aucun intrus nous interrompe.
Il s’assied à son tour, derrière son bureau, croisa ses bras et les accota sur le meuble. Il s’éclaircit la gorge un peu, puis, il commença à tout m’expliquer :
-Il y a un bon bout de cela, j’échouai mes études en médecine pour la dernière fois, Hunter. Je voulais absolument devenir médecin pour avoir beaucoup d’argent, pour fonder une bonne famille, me reposer, mais… j’ai tout abandonné. Je m’étais dit que je

devrais prendre une pause, quitter mon mode de vie pour en découvrir un autre.
— Hein? Vraiment? Vous étudiez donc pour devenir un docteur?
— Oui, mais ce n'était pas exactement pour les bonnes raisons. C'était plus de l'avarice que de la vraie bonne volonté, Hunter. Je voulais être RICHE, et non confortable. J'étais obsédé par le capital, et je tenais absolument à réussir à «mener une vie normale». Tu piges le truc?
— Ouais, mais... pourquoi avez-vous abandonné, en fait? Vous auriez pu continuer, n'est-ce pas?
— J'en doute. Je devenais de plus en plus pauvre, et je n'avais aucune famille pour m'épauler. Je cherchais une femme, je voulais revoir mes parents, sortir avec des amis, mais... j'étais en train d'étudier sans succès chaque jour, alors tout ce que je faisais menait ironiquement à rien. Il n'y avait pas de PASSION dans mes études, et c'était pour cette raison spécifique je tout allait si mal.
— Vous êtes donc en train de me dire que vous avez ainsi soudainement

décidé de devenir le directeur second d’une école tout juste après avoir échoué pour votre «dernière fois» cette formation en médecine?
— Non. Je suis ensuite parti vivre dans les bois.
— Wouah, vraiment...?!? C’est encore possible, ça, de nos jours!?!
— Parfaitement. Je faisais carrément de la survie, et j’y étais déjà habitué... Quand j’étudiais en médecine, je fouillais pratiquement dans les poubelles pour me nourrir et j’avais perdu mon appartement par manque d’argent lorsque je mis un terme à mes études…
— Wow… je suis désolé d’apprendre cela, monsieur Scott. Je suis sincère, je…
Il me coupa.
— C’était plaisant. J’arrivai parfaitement à survivre.
— QUOI?
— Je me débrouillais très bien, Hunter. C’était seulement un problème qui persistait qui me fit revenir en ville.
— Lequel?

— Le manque d’humains, Hunter! Dans le bois, seulement les sons de la nature sont audibles! Les humains, on ne les entend pas! Tu t’es déjà isolé pendant deux mois par pur plaisir? C’est bon pour se calmer, au début, mais ça devient lassant… J’étais inquiet pour ma santé mentale, en tout cas!
— Je vois… C’est donc à cet instant-là que vous avez décidé de devenir professeur, monsieur?
— Non. Regarde moi. Ai-je l’air d’un professeur, mon p’tit Hunter? Sois honnête.
— Je l’avoue, vous n’en avez pas l’air. Mais… pourquoi êtes-vous ici, alors?
— Parce que, alors que j’allais quitter la forêt, me disant qu’il fallait bien que je me trouve un réel foyer pour passer l’hiver rude et froid de la région, de l’Île de Dolmis et que je devais bientôt restaurer ma santé mentale en socialisant, je…
— Vous…?
— Je trouvai un livre en pleine forêt. Je le ramassai, puis, je commençai à le lire pour finalement me rendre compte qu’il

était plus qu’indubitablement unique au monde.
— Comment?
— Ce livre décrivait une procédure pour obtenir des pouvoirs et expliquait plusieurs petites précisions, Hunter. Je n’étais même pas douteux, je croyais étrangement tout ce que ce livre pouvait raconter, p’tit gars! Une espèce d’aura l’entourait… Je ne suis pas un homme qui croit au paranormal, bien au contraire, car j’étudiais en médecine, mais ce livre... avait un effet bizarre sur moi. Il aspirait toute mon attention lorsque je l’ouvrais… plus rien n’existait.
— C’est donc de là que viennent les choses étranges sur lesquelles je me questionne? Elles viennent toutes de vous, de ce livre?
— Oui. Je ne t’expliquerai pas toutes les procédures de méditation étranges que je dus suivre pour que je puisse en finir avec les démarches du livre, mais je vais t’expliquer d’importantes choses sur les pouvoirs qu’il m’a conférés.
— Vraiment?!
— Oui; écoute-moi bien. Je ne me répèterai pas, car je n’aurai pas le

temps de t’expliquer deux fois tout ce que je suis en train de dire.
— D’accord.
— Tout d’abord, l’aura : c’est simplement une forme, une quantité d’énergie physique et mentale qu’une personne transforme pour utiliser son pouvoir. Courir? Énergie physique. Penser? Énergie mentale. Utiliser ses pouvoirs? Aura. C’est aussi simple que cela. Ce terme est souvent utilisé pour sa simplicité, alors je te conseillerais de t’en souvenir.
— Ok!
— Tu peux manquer d’aura, alors fais attention à ne pas trop pousser sur le bouchon quand tu te sens faible. Normalement, tu devrais toutefois avoir une quantité d’aura assez raisonnable, sinon meilleures encore, car tes capacités physiques et mentales ont été améliorées dans ce but lors de ton... coma.
— Oh, alors ça explique pourquoi les gens sont curieux...
— Oui : au lieu de mourir, d’obtenir le même traitement que les autres qui ont eu des pouvoirs ou de simplement ne

pas être influencé par la grande quantité d'aura que je t'ai projetée, tu es tombé dans un coma excessivement trop long pour qu'il soit normal.
— Wow... je suis donc devenu un genre de super-humain?
— Pas vraiment. Tu pourrais avoir de fabuleux pouvoirs, mais, si tu ne les utilise pas de manière intelligente... tu risques d'être un moins que rien.
— Ok... qu'est-ce qu'il y a d'autre que je ne sais pas?
— Eh bien, en fait, c'est moi qui ai enclenché les pouvoirs de tout le monde avec mon aura. Puisque c'est moi qui ai initié le phénomène des pouvoirs, je reçus une dose beaucoup trop grande d'aura pour un humain singulier en suivant la procédure d'initiation du livre, qui indiquait que c'était toutefois normal et prévu pour une raison qui m'échappe... Je n'avais donc simplement pas le choix de transmettre une quantité importante d'aura à beaucoup de gens, sinon, j'allais mourir.
— Ohhh, ok... C'est donc pour cette raison que vous avez créé ce programme!

— Yep. Au tout début, j’avais décidé d’aller voir un jeune homme populaire, une superstar, afin de créer un culte pour qu’il attire le plus de gens possible.
— Ça n’a pas marché.
— En effet. Il n’était pas aussi populaire que je l’avais escompté. En fait, il était plus qu’en train de chuter au fond du baril, alors je décidai d’abandonner cette idée et d’aller présenter un concept de formation de culte réglementé au gouvernement.
— C’est donc là qu’il vous ont donné la permission de faire tout cela?
— Pas du tout. Ils voulaient me faire analyser par des scientifiques, me faire subir des tests dignes de films d’horreur, mais le temps qui me restait pour transmettre ma grande quantité d’aura me talonnait les pieds, m’approchait de la mort : je dus les menacer, avec quantité titanesque d’aura pour les faire accepter.
— Vous avez vraiment survécu à la puissance du gouvernement?
— Je savais que tu allais dire cela, mon p’tit Hunter! En effet, l’armée s’est carrément dirigée sur mon passage!

Toutefois, je ne pouvais même pas me faire trouer par des balles de fusils, peu importe le calibre et la puissance.
— Sérieusement?!?
— Oui. Un gars m’a même tiré dessus au bazooka, à un certain point, mais... ça ne me faisait rien. Ils m’encerclaient tous sans cesse. Par contre, je finissais toujours par m’en tirer sans aucune égratignure! Les chars d’assaut, les bombes, les mines, les fusils, les poisons et les gaz... Rien ne me tuait. Je devais absolument aller transférer la majorité de mon aura à d’autres gens si je voulais survivre, alors le gouvernement, qui savait désormais qu’il ne pouvait pas vraiment faire quelque chose pour me contrer, me vaincre, décida de me laisser créer un genre de programme scolaire qui devait avertir des potentiels dangers de mort. Ils tenaient absolument à ce que je ne fasse paniquer le public. C’était leur seule condition ET la raison pourquoi je devais présenter le tout sous forme de programme légitime et régulé : pour ne pas faire paniquer les gens.

— Wow... Vous avez donc réussi à vous débarrasser de votre surplus d’aura?
— Pas encore. Il m’en reste une plus ou moins grande quantité à dépenser avant d’avoir des pouvoirs standards, mais beaucoup plus sécuritaires.
— Ça alors, il y avait pourtant une grande quantité d’élèves dans la file, lors de la première journée d’inscription...
— Ce n’est rien. Il y eut, au total, 452 inscriptions.
— HEIN?!?
— Je sais, c’est accablant, mais, quand on pense au nombre de gens en ce bas-monde qui désirent risquer leur vie pour des récompenses... ce n’est pas aussi farfelu que c’en a l’air. C’est même bien maigre, comme chiffre, pour une promesse absolue de liberté de choisir notre destinée pour un simple unique risque.
— C’est... vrai, mais... cette école... elle peut contenir tous ces 452 élèves?
— Je sais ce que tu veux dire par-là : oui, une… grande quantité d’élèves sont morts.
— ...

— Toutefois, nous avons mademoiselle Saki Takinawa qui, comme tu as bien pu le voir, peut restaurer la santé de certains gens. Sans elle, ceux qui ne pouvaient simplement pas supporter l’aura que je leur avait donné seraient tous morts. Si on prend en compte le fait qu’exactement 32 élèves, t’incluant toi, ont eu des pouvoirs, que 24 personnes sont mortes et que tout le reste qui se révélait sans pouvoirs était sensé mourir… ça fait une grande quantité de rescousses efficaces.
— Waouh, vous comptiez donc… laisser tous ces jeunes mourir?
— C’est difficile à avouer, mais je ne me sentais pas vraiment coupable devant l’idée : ils avaient été avertis, après tout.
— Bordel de merde, monsieur… vous êtes bizarrement cruel, vous le savez.
— Je n’en avait pas le choix si je voulais survivre, et, de toute manière, Takinawa a sauvé la majorité des gens! Il n’y a plus rien à craindre, maintenant…
— Bon, c’en est assez pour moi… Je crois que je vais retourner me reposer…

— Vraiment? Tu ne veux pas savoir comment utiliser tes pouvoirs, tes «bagues»?
— ...Non, pas pour l’instant.
— Bon, d’accord, alors si tu changes d’avis, tu peux venir me voir ou demander des informations à d’autres élèves qui possèdent des «bagues», qui sont des espèces d’anneaux situés sur les mains des-
— Je sais déjà cela, mais merci quand même. À la prochaine.
Je claquai plus ou moins tranquillement la porte du bureau de Scott, serrant fortement les dents.
Des gens qui meurent, ce n'est pas grave? Ils avaient été avertis, oui, mais tout de même... savaient-ils vraiment dans quoi ils s’embarquaient? Ce n’étaient que des adolescents, après tout...!
J’ignorai la foule de gens qui vint me poser plein de questions que je n’écoutai même pas. J’aboutis alors enfin en-dehors de l’école, à l’entrée, là où les autobus scolaires venaient chercher ou porter les élèves avant ou après les cours. Les élèves normaux

étaient probablement encore en classe vu la couleur du ciel orangé, qui allait toutefois sans doute bientôt annoncer la fin des cours. Les élèves spéciaux, qui avaient des pouvoirs, avaient quant à eux arrêté de me suivre quand je sortis du nouveau secteur écolier conçu spécialement pour eux. Assis sur le dur trottoir dans ma jaquette bleue, un vêtement que je ne portais pas avant mon coma et que je n’avais même pas remarqué avant cet instant, je regardai le soleil bientôt couchant.
Une des portes situées derrière moi, qui servait à sortir de l’école, s’ouvrit. J’entendis deux personnes marcher vers moi, puis, l’une d’entre elle se prononça : «Hunter Maverick, c’est vraiment toi? Tu... Tu es en vie?»

C’était Nora, qui, d’une voix toute tremblante, voulait savoir si il avait retrouvé son meilleur ami pour de vrai.

Chapitre 13 : Échanges et échanges verbaux

— Oui, Nora, c’est moi. Je suis là, dis-je, me retournant vers mon meilleur ami et Micheal.
— Tous ces élèves qui disaient que tu étais enfin réveillé... je ne les croyais pas, Hunter. Je pensais que tu étais mort, annonça Nora.
— C’est moi qui l’as convaincu d’aller, au moins, vérifier si les rumeurs étaient vraies, déclara Micheal.
— Eh bien, les mecs, nous avons donc tous passé le test, finalement! dis-je.
— Le test… oui, nous avons, en fin de compte, tous les trois passé cette épreuve, reprit Micheal. Toutefois, tout n’est pas terminé…
— Écoute, Micheal, on devrait arrêter d’y penser, pour l’instant; Ce mois-ci était particulièrement épuisant. On devrait prendre une pause ce soir pour…
Nora me prit dans ses bras et m’enlaça excessivement fort avant de reprendre sa phrase:
— ...pour lui parler.

— Évidemment, Nora! Si tu savais à quel point il m’a parlé de toi, Hunter...
Comme Micheal voulait le dire, Nora s’ennuyait beaucoup de moi. Il pensait que j’étais mort, après tout...
J’appelai mon parent après être allé enfiler mes vieux vêtements qui reposaient dans la chambre dans laquelle j’avais sommeillé si longtemps. Ma mère me dit que ma soeur commençait à croire que j’étais mort, tout comme elle le pensait depuis bien longtemps, au fil des jours qui passaient. Apparemment, Scott les avait appelées pour leur signaler de mon apparent coma, mais elles commençaient vraiment à croire en ma mort. Un peu étranger à cette situation si unique, je partis en direction de ma demeure pour aller réconforter ma petite famille. Micheal et Nora décidèrent de me suivre pour discuter avec moi sur le trajet, chose que je ne refusai absolument pas. Le paysage était sombre, maintenant que la nuit tombait. Les arbres avaient moins de feuilles que je le pensais, finalement.

Nous approchions bel et bien de l’hiver, après tout.
— Bon, alors... qu’est-ce que vous avez fait pendant tout le temps que je dormais? demandai-je aux deux garçons.
— Nous avons suivi plusieurs cours de... «maîtrise de pouvoirs», si on peut appeler ça comme cela, déclara Micheal.
— On a vécu ta soi-disant mort, et ça nous a rapproché, affirma Nora.
— Je vois... et qu’est-ce qui vous a été enseigné dans ces cours? Ce... sont quoi, ces genres de tatouages bizarres que nous avons sur nos mains?
— Tu ne sais pas à quoi servent les bagues? Personne ne t’en a parlé? Même pas ma... Sœur? me répondit Micheal.
— Euh... vous saviez qu’elle m’a quitté, hein?
— Oui, elle nous en avait parlé, fit Nora. Ce qui me surprend, c’est qu’elle ne t’a pas fait visité Scott ou n’importe qui d’autre, en fait...
Je racontai brièvement tout ce que j’avais vécu à mes deux amis depuis le

moment de mon réveil jusqu’à l’instant présent en excluant les détails sur les «homicides involontaires» de Scott. Ils comprirent immédiatement de quelle histoire je leur parlais, me disant que ce directeur second leur avait tout raconté, à eux aussi, lors de leur réveil. Toutefois, ils étaient plusieurs à écouter tout ce que Scott disait, à cet instant-là.

— C’était comme un cours d’histoire pour nous mettre en contexte, dit Micheal.

— Nous avons ensuite appris qu’est-ce que les bagues et l’aura sont, et enfin, nous nous sommes tous entraîné à développer nos pouvoirs pendant tout le mois.

— Vous pourriez m’expliquer comment les bagues marchent? Je tiens à vous rappeler que Scott m’a expliqué qu’est-ce que l’aura est.

— D’accord, je vais le faire, déclara Micheal.

— Oui, tu devrais : tu es meilleur que moi pour faire ça, rigola Nora.

— Donc, commençons par le commencement : tout le monde a été initié par Scott aux pouvoirs. Nous

avons tous, depuis ce temps-là, au moins un pouvoir particulier et plus ou moins unique. Les gens parlent parfois de leur capacité spéciale au pluriel même si ils n'en ont qu'une, et c'est pour une bonne raison : même si tu ne possèdes qu'un seul réel pouvoir, tu peux l'utiliser de plusieurs manières, ou même, réellement développer d'autres capacités avec du temps et de l'expérience. C'est donc pourquoi les gens disent parfois «pouvoirs» au lieu de «pouvoir». Pigé?

— Oui. Essayons de ne pas faire cette erreur-là.

— J'y travaille. Alors, comme je le disais, quelqu'un qui a des bagues, évidemment, possède des pouvoirs. Tout porterait à croire que ces bagues qui sont sur le dessus de nos mains servent à identifier ces gens particuliers, mais... c'est faux. Une personne peut très facilement cacher ses bagues seulement en y pensant.

Micheal me montra le dos de sa main, donc la bague qu'il y avait dessus, pour enfin la faire disparaitre très lentement, telle un feu s'affaiblissant peu à peu.

— Oh, alors n’importe qui pourrait cacher ses bagues?
— Oui, même toi. Tu n’as qu’à y penser, et elles disparaitront en un rien de temps. Les camoufler est simple en temps normal, mais si jamais tu es dans une situation où tu n’arrives plus à contrôler tes émotions aisément, elles pourraient s’avérer difficile, voire impossible, à cacher. C’est comme quelqu’un qui rougirait automatiquement en étant gêné : parfois, ça se joue au-dessus de la volonté de la personne. Tu comprends?
— Oui.
— Camoufler tes bagues est donc un acte très difficile à faire lorsque tu utilises tes pouvoirs ou lorsque tu ne te contrôles plus. Dans ces temps-là, tu peux tenter de les cacher en concentrant ton aura sur cette capacité, même si ça t’épuises plus facilement. C’est comme un échange : de la discrétion pour de l’aura, ton énergie.
— Oh, je vois... c’est sympa.
— Oui, mais pas autant que tes bagues, ton pouvoir; ta capacité unique en elle-même! C’est là le gros du sujet. Par

contre, je ne sais même pas quel genre de capacité tu as, ou même si tu n’en as qu’une seule... et c’est une bonne chose.
— Ah bon?
— Oui, en quelque sorte, car si ton ennemi sait quels sont tes pouvoirs, il pourra mieux te vaincre. Tu dois donc absolument éviter de dévoiler inutilement tes pouvoirs à tout le monde.
— Mais... vous êtes mes amis, non? Je peux vous le dire, fis-je, confiant.
— Oui... quand tu sauras toi-même qu’est-ce que tes bagues font, rigola Nora.
— Donc... est-ce que vous savez ce que vos pouvoirs font? demandai-je aux jeunes hommes.
— Ouaip. Nous nous entraînons même à mieux les maîtriser depuis pratiquement un mois entier. Je sais quel est le pouvoir de Micheal, et il sait quel est le mien, dit Nora.
— Hmm, je vois...
— Tes bagues. Elles ne sont pas de la même couleur, comme tu as probablement pu le remarquer : celle

sur ta main droite est noire, tandis celle située sur ta main gauche est blanche. Si elles sont différentes, c’est pour une très bonne raison! déclara Micheal.
— Vraiment?
— Oui, Hunter. Si elles sont différentes, c’est parce qu’elles représentent chacune une forme d’énergie. La bague blanche représente l’énergie physique qui s’en va dans ton aura. On la surnomme la Bague de l’Ange Gardien. La bague noire, de son côté, représente l’énergie mentale qui se transforme en aura. Elle, on la surnomme la Bague du Philosophe. Si tes bagues arrêtent peu à peu de briller de la lueur qu’elles émettent quand tu utilises ton ou tes pouvoirs, c’est parce que tu commences à être à court d’aura, m’avertit Micheal.
— Oh, mais c’est génial! C’est assez logique! m’exclamai-je.
— Oui, en effet... n’abuse donc pas de ton aura, même si ce n’est pas aussi intense que je le laisse paraître. Utiliser ses bagues devient presque un réflexe, au fil du temps. Tu verras ce que je veux dire quand tu le feras. C’est un peu comme courir, par exemple : on sait

généralement très bien si l’on manque d’énergie ou si on ne possède pas la capacité de faire une certaine distance. C’est très souvent logique.
— Ok, parfait. Je comprends très bien cela! m’exclamai-je.
Nous arrivâmes chez moi. En apercevant le visage bizarrement content et triste à la fois que ma mère fit en me voyant, je décidai de demander à mes deux amis d’attendre que j’aie discuté avec ma mère avant d’entrer.
Ce fut finalement une longue, très, très longue et émouvante réunion avec ma petite famille.

Chapitre 14 : Une bonne claque

(6 novembre 2017, mardi)

Je ne m’étais pas endormi de la soirée. J’étais occupé à rassurer ma mère, à la convaincre qu’il fallait qu’elle me laisse partir faire des choses dont elle n’allait pas nécessairement au courant et qui pourraient être risquées. Je m’excusai d’avance pour toute la peine que j’allais lui causer, lui implorant de ne pas trop se soucier de moi, comme quoi le dicton «Pas de nouvelles? Bonne nouvelle.» pourrait lui servir. Je lui promis de lui envoyer des lettres ou de l’appeler assez régulièrement, et elle sembla un peu rassurée. Je m’empressai de lui préciser aussi que j’allais avoir de la compagnie même en son absence.
Au moment de sa capitulation, de la réconciliation, alors que nous nous faisions un câlin, Nora et Micheal, qui s’étaient établis chez moi depuis longtemps, se réveillèrent. Ils vinrent déjeuner avec ma mère et moi, et nous parlâmes tous très peu.

Après avoir déjeuné, j’allai réveiller ma sœur, qui devait aller à l’école. Elle me demanda si j’allais retourner à l’école, puis, enfin, je lui répondis que non. Elle me demanda une justification à cela, puis, je lui dis que… je devais aller découvrir quels étaient mes pouvoirs. Partant, je la rassurai en lui disant qu’il n’y aurait plus jamais de monstres dans notre ville.

Ma petite sœur me dit alors quelque chose qui rendit mon cœur lourd : «C’est pas des monstres que j’ai peur, moi, c’est que tu **reviennes pas** que j’ai peur…»

Je la rassurai une fois de plus, oubliant de me rassurer moi-même, puis, je partis définitivement dehors.

— C’est toujours plus long, avec toi, blagua Nora. Le coma, les retrouvailles…

— Oui, je l’avoue. Alors, qu’est-ce qu’on fait, maintenant? J’ai cru vous entendre dire que vous preniez congé d’un entraînement…

— En effet. On veut simplement te parler un peu, voilà tout, répondit Micheal.

— C’est quoi, votre entraînement?
— On perfectionne nos pouvoirs, affirma Nora.
— Comment?
— En les utilisant le plus souvent possible… hors de la vue des citoyens normaux, bien sûr, dit Micheal.
— Il ne faut pas que vous montriez vos pouvoirs?
— Hmmm… Pas vraiment. C’est plutôt une règle non-écrite. Les gens qui ont montré leurs pouvoirs aux gens normaux se sont retrouvé, la plupart du temps, couvert de reporters et de policiers. Mieux vaut simplement les cacher, raconta Nora.
— Vraiment? Des policiers?
— Ouais, fit Micheal. Les curieux s’approchent, voient les pouvoirs en action, puis, appellent la police, tout alarmés. Le meilleur est donc de cacher ses pouvoirs même si on se ferait interroger par des reporters ou des policiers. Ces limiers préfèrent ne pas se mèler au programme au lieu de s’alarmer. Ça leur rend donc un service, de les laisser tranquille en n’alarmant

jamais personne, et ça nous arrange bien.
— Oh, je vois…
— Pour l’instant, le seul endroit vraiment sûr pour s’entraîner, c’est la nouvelle partie de l’école, dit Nora.
— On va vivre de quoi, maintenant? demandai-je.
— Comment ça? Répliqua Micheal. Tu veux savoir quel métier tu vas exercer?
— Oui. Ça semble trop bizarre, de ne pas avoir de diplôme scolaire… il y a sans doute une arnaque là-dedans, non?
— C’est surprenant à dire, mais… non. Nous nous entraînons justement pour cette raison dont tu parles : trouver un métier. Vois-tu, il n’y a pas si longtemps, le directeur second a reçu une lettre, une vidéo et des photos de gens qui **possèderaient des pouvoirs aussi**, déclara Nora.
— Hein? Mais… comment est-ce possible? Ce n’était pas un livre unique qui conférait ces capacités hors du commun?
— Oui, nous le savons, mais justement, Scott nous avait dit avoir perdu le livre à un moment après l’avoir terminé

inexact... et une photo du livre se trouvait parmi les messages privés, continua Nora.
— Quoi? Une personne aurait volé le livre?!? M’exclamai-je.
— Oui, et cette personne aurait rassemblé une équipe de gens qui furent alors dotés de pouvoirs aussi pour former un conseil, reprit Micheal.
— Wow, putain… C’est stupéfiant, déclarai-je.
Ils m’expliquèrent ensuite que la vidéo et les autres pièces de communication nous étaient privées pour le moment et que nous, tous les élèves possédant des pouvoirs et le directeur second, allions rencontrer ce conseil **en personne** lors d’un voyage qui allait avoir lieu sous peu. Toutefois, il fallait d’abord que tous s’entraînent et deviennent plus sages en maîtrisant davantage nos pouvoirs.
C’était donc le point où tous les élèves étaient rendus…
Je décidai alors de poser une question que je sentais honnêtement effrontée à mes deux amis :
— Quels sont vos pouvoirs?

— Hein? Tu penses qu’on va simplement t’expliquer nos capacités *comme ça, mine de rien…?* Répliqua Micheal, visiblement assez choqué. Je t’ai pourtant dit qu’il fallait garder ces choses-là privées en tout temps!!!
— Oui, mais nous connaissons chacun le pouvoir de l’autre, insista Nora à Micheal. C’est mon meilleur ami! Il mérite bien de faire partie du groupe, non?
— Mais… il n’a même pas encore clairement manifesté son propre don, Nora! Comment veux-tu que l’on sache qu’il en vaut la peine?
Je regardais les gars argumenter, le sourire aux lèvres, sachant trop bien que Nora n’allait pas laisser Micheal gagner la dispute.
— Qui a provoqué notre réunion, Micheal? remarqua Nora. Qui a sorti avec ta sœur, déclenchant alors ta rencontre avec moi et ton inscription au programme?
— Bon, c’est vrai, je l’avoue, mais… quand même… Bon, ok, je m’excuse, fit le jeune homme à la mâchoire carrée. Je

n’aurais pas dû être aussi méfiant envers toi, Hunter.
— Tes excuses sont **refusées.**
— Vraiment?!? S’étonnèrent les deux garçons en même temps.
— Je rigole, allons, allons… Toutefois, il faudrait que tu t’habitues à devoir exposer tes capacités à tous tes proches alliés, je crois, remarquai-je. Les échanges de bagues justifient cela, pas vrai?
— Oui, bon, c’est vrai. Il faut toutefois que tu ne dises nos capacités à **personne**, ok? Je crois que très peu de gens ont une idée de ce dont nous sommes capables grâce à notre discrétion et aux chambres d’entraînement privées, alors autant perpétuer cela.
— Compris, répondis-je à Micheal. On devrait retrourner à l’école sur-le-champ pour approfondir notre conversation. Qu’est-ce que vous en dites?
Ils approuvèrent. Nous allâmes donc dans l’établissement scolaire. Une fois rendus à l’étage des entraînements, le deuxième des trois nouveaux étages, Nora pensa tout haut à quelque chose :

— Au fait, tu avais ta propre chambre d’entraînement, Hunter! Ils l’ont simplement assignée à quelqu’un d’autre, je crois…
— Vraiment? demandai-je.
— Ouais, je m’en souviens aussi! Les élèves parlent un peu de la longueur de ton coma et de l’influençe qu’il aura sur tes pouvoirs, mais ce ne sera rien si tu n’as aucun endroit à toi-même pour t’entraîner! Me fit remarquer Micheal.
— Que devrions-nous faire? Demandai-je.
— Nous devrions aller voir le directeur second pour qu’il t’assigne une chambre. Il est au troisième étage, celui où les chambres sont moins nombreuses, car un grand gymnase y occupe beaucoup de place, continua Micheal.
— Un… gymnase? Pourquoi un gymnase?
— C’était à cet endroit que le directeur nous enseignait à tous en même temps, répondit Nora.
— Oh, je vois…
Nous allâmes donc voir le directeur second.

Une fois arrivés au bureau de Scott, une dispute éclata immédiatement. Je ne pus me contenir, et, au lieu de parler d'une chambre d'entraînement, je demandai à Scott pourquoi il voulait nous faire visiter des gens que probablement personne n'avait vus avant le programme sans nous informer davantage sur le sujet. Il essaya de s'expliquer, mais je ne pus m'empêcher de me laisser abandonner à la colère et de le blâmer d'avoir tué des TONNES d'élèves, des candidats de SON programme, et je l'accusai de planification d'autres futures tentatives d'homicides avec cette visite farfelue, sans ni queue ni tête, qui ne disait rien qui vaille. Mes amis essayèrent de me calmer, mais lorsqu'ils s'approchèrent de moi, je les repoussai... sans les toucher. Oui, étrangement, je pus les faire bouger sans lever le petit doigt. C'était comme si ma colère s'était physiquement manifestée d'elle-même, sans ma permission. Le sol s'était mis à montrer de petites fentes sous mes pieds, puis, des craquements

retentirent. Je me mis à voir moins clairement, mais je pouvais distinguer la silhouette d'un Todd qui reculait, probablement craintif et hostile, alors que j'entendais mes amis tenter désespérément de me ramener, de me remettre dans mon corps, qui jaillissait d'émotions variées et mélangées les unes aux autres. Le sol fendit, dessina de plus en plus de lignes, de craques. La pression... La pression était trop forte. Je me mis à essayer de crier, mais aucun mot ne jaillit de ma personne. C'était comme lors de l'éveil qui m'avait sorti de mon coma. Mon nez se mit à saigner, je me mis à pleurer, et, d'un seul coup... plus rien. Plus aucun de ces désagréables sentiments que je ne pouvais contrôler me hantait. C'était comme si on m'avait possédé. Scott, désespéré, se mit à m'expliquer qu'il était lui aussi désolé de la mort de ces jeunes gens, mais qu'il tentait de voir le bon côté des choses... avant que je n'arrive. Il me raconta à quel point il avait oublié que les homicides plus ou moins causés par lui étaient lourds, pesants pour une seule âme : la sienne.

Il se rappela à haute voix à quel point il se sentait mélancolique à l'idée de devoirs faucher des vies, mais que, par-dessus tout, il devait persister. Il avait constamment ressentit ce besoin de survivre, de passer cette flamme qu'était l'apprentissage aux jeunes qui avaient survécus et possédé des bagues. Il voulait se donner une vraie raison de vivre, se dire que, finalement, l'infirmière Takinawa lui sauvait la mise et que tout n'était pas SI pire que cela, mais...

...je lui avait rappelé à quel point la mort était longue à comparé à la vie, et à quel point il n'était pas normal qu'il inflige directement ce sort éternel à des âmes innocentes, immatures, pour sa seule vie.

Nora et Micheal s'assirent, déboussolés par ce coup de vérité, de vraie vie, qu'ils avaient alors pu voir à cet instant précis. Pendant ce temps-là, Todd, lui, se frottait les tempes de ses mains, soupirant derrière son bureau, devant nous. Je voulus ressentir ce que Scott

vivait à cet instant-là, croyant que je pouvais le pardonner de ses crimes, mais c'est alors qu'il ne prit même plus la peine de tenter de s'expliquer. Il se mit à faire «non» de la tête plusieurs fois, disant qu'il était désolé, qu'il regrettait de ne pas avoir réussi à être un docteur et à sauver la vie des gens. Les trous vides et sombres qu'étaient les yeux de la mort regardaient en lui. Il le savait. Il la craignait.

— Scott, je m'excuse. Je pensais que... tu étais purement méchant, mais... j'ai réalisé que nous sommes tous humains, dans cette pièce.

La lumière de l'automne mourrant brillait de plus belle, repoussant l'image de la mort qui l'envahissait pour manifester une nouvelle once de vie en lui, en son regard.

— Oui, c'est vrai... Nous sommes tous humains, affirma Scott.

— Je te pardonne, tu sais, je ne pensais pas que tu allais-

Il me coupa.

— Je ne cherche guère le pardon des gens qui me côtoient, Hunter Maverick.

Je cherche le pardon des gens qui sont mort, finalement...
— Tu ne trouveras alors jamais ton chemin, directeur second, fis-je.
— Tu n'es qu'un enfant, penses-tu vraiment comprendre ce qui se passe...? me demanda Scott, retombant dans les griffes des ténèbres.
— Eh bien, comprends-tu que les morts ne peuvent parler et que tu ne dois que chercher le pardon et la paix en toi-même, adulte? répliquai-je.
Scott serra ses poings, tentant tant bien que mal de sourire.
— Oui, je comprends... je devrais essayer de passer cette flamme tout en gardant en tête le fait que j'ai commis des erreurs, le non-respect total, tel un humain au comble de l'ironie...
— En effet...
Nora se retourna vers moi pour me regarder. Il semblait penser que j'étais quelqu'un d'autre, un genre... d'avocat pour la justice. Micheal, lui, resta tourné un peu plus longtemps vers Scott. Toutefois, après s'être tourné vers moi, je vis en lui quelque chose que tous devraient voir en tout le monde : du

respect, de l'égard envers la compassion et l'acceptation des erreurs et des préjugés qui se corrigent, qui nous redirigent vers les voies infinies qui mènent à la sagesse. Nora se leva de sa chaise, puis, il vint me taper fièrement l'épaule, me félicitant pour mon bon discours, mais… je lui dit alors que c'était Scott qui méritait une bonne tape dans le dos être resté sur le chemin de l'humanité, de la volonté de faire persister le bonheur malgré les erreurs fatales que certains peuvent causer… dont lui, dont le livre qu'il avait lu, dont la cruelle destinée qu'est la mort qui tente de nous faire profiter chaque jour de notre vie en nous rappelant que l'expérience de chacun est infiniment unique et… limitée.

C'est là la beauté de la vie : elle se transmet en un seul instant de flambeau en flambeau, faisant de chacun un porteur de l'espoir et du désir de perpétuité… ou rendant à une personne le service de savoir ce qu’est la vie elle-même.

Il fallait maintenant aller visiter le conseil. Reprendre la route vers cette grande aventure qui commencait à peine, après avoir respiré ce fameux grand bol d’air pur que Scott venait de reçevoir plus que tous, profiter de cette claque éducative pour avancer. Des supers-pouvoirs… des gens qui nous attendent partout, volontairement ou non…

Un «sens» à tout cela. Une «raison». Des «explications».

Tant de mots flottaient nonchalamment dans ma tête, me laissant un ressenti tout bizarre… Qu'est-ce que j'allais devenir ?

Chapitre 15 : Promenons-nous dans les bois

Nous sortîmes donc du bureau de Scott, le directeur second. Toutefois, avant de partir, celui-ci fit une annonce via un micro, communicant qu'il voulait voir tous ses élèves dans le gymnase de cet étage. nous partîmes jusqu'à celui-ci. Une fois arrivés, nous vîmes que tous les autres élèves faisant partie du programme de Scott étaient là. Le directeur second compta les gens, histoire de s'assurer qu'ils étaient tous bien présents, et, en effet, il put conclure le fait que tous les adolescents ayant reçu des pouvoirs s'étaient présentés à une vitesse incroyable.
— Mes chers élèves, mes chers **amis**, aujourd'hui, nous… partons pour Mont-Royal!
La petite foule de 32 élèves, paraissant encore plus banale en ce grand espace, se questionna tout en célébrant le fait qu'ils allaient voyager un peu. Le silence retomba après peu, et dès que Scott s'apprêta à parler, une fille aux cheveux noirs, coiffés en deux

moyennement longues tresses se penchant vers le bas, leva la main. Scott, un peu pris au dépourvu, lui accorda le droit de parole :
— Tu… euh… Tu peux poser ta question, je suppose.
— Quelle est la raison de ce voyage? Quels sont ces messages venant de ces autres gens anormaux que vous avez reçus? Allons-nous ne serait-ce qu’en savoir plus à ce sujet?
La petite foule d’élèves recommença a discuter. Un peu énervé, Scott fit taire les élèves en faisant des signes de ses mains :
— Allons, ALLONS! S’exclama-t-il. Je vais vous annoncer la nouvelle tout de suite : cette association de gens qui possèderaient des pouvoirs, eux aussi, m’ont simplement expliqué qu’ils voulaient tous nous voir à Mont-Royal d’ici peu, dans la ***Tour centrale***.
— Vraiment? s’écria un petit adolescent aux cheveux blonds et bouclés.
— Oui. De ce que la vidéo dit, nous pouvons aller là-bas dans le but de les rencontrer entre le 5 et le 7 novembre. Dès que la sécurité gardant l’entrée de

la tour me verra, elle ouvrira ses portes à ma personne et à tous les gens que je voudrai faire entrer.

— Attendez… ne sommes-nous pas **déjà** le **6 novembre**, monsieur le directeur second? Fit le blondinet, qui était encore plus petit que Nora.

— Oui! s’exclama Scott. Nous devrions donc nous mettre en route le plus rapidement possible. Il y aura un buffet à volonté, lors de notre visite à la Tour centrale, et ce sera le seul repas que je vous « offrirai ». Vous devriez donc vous prévoir quelque chose à manger ou de l’argent pour vous payer un met si vous avez vraiment faim en ce moment même.

La Tour centrale de Mont-Royal se situait, comme son nom l’indiquait, au milieu de la grande ville. Elle était majoritairement blanche de l’extérieur, et elle possédait des tonnes et des tonnes de fenêtres qui illuminaient la ville de plus belle en brillant de plusieurs lumières jaunes et éclatantes. Cette tour abritait quelques gens richissimes et sa forme était d’une longue et mince forme pyramidale. En

prenant de la hauteur, la tour dessinait de fines courbes. Cet établissement faisait la fierté de biens des gens de la ville, car, quand d'importantes rencontres avaient lieux, elles se déroulaient souvent dans cet endroit plus que chic. Il était toujours sur son trente-et-un, prêt à être loué pour donner naissance à toutes sortes de choses intéressantes, à polémiques qui faisaient tourner le monde, et, par conséquent, la ville et son économie, ne serait-ce que d'un point de vue touristique.
Tout notre groupe sortit dehors.
— Il… n'y avait aucun moyen de transport qui nous attendait? Fis-je.
— Non! Roderic Rosenthal a refusé de me financer cela… et c'est une bonne décision. Vous, les jeunes, vous ne pensez qu'à tout vous faire servir sur un plateau d'argent! Un peu d'entraînement ne fera de mal à personne!
— Moi, je ne peux pas faire cela! commença un jeune en chaise roulante.

Scott lui lança immédiatement une moyennement épaisse liasse de billets de cinq dollars enroulés au visage.
— J'avais pensé à toi, Gabriel, fit Scott, lui faisant un clin d'œil. Prends le taxi. Je t'en donne la **permission** pour **cette fois-ci.**
— Oh, je vais l'accompagner! Fit le tout petit blondinet de la dernière fois.
— Ohhhhhhhhhhhh, mais il n'en est **PAS QUESTION!** À l'exception de Gabriel, vous devez tous me suivre jusqu'à Mont-Royal, **c'est-à-dire à pied**, si vous voulez pouvoir entrer dans la Tour centrale! Pouffa Scott, arborant un sourire presque sadique.
— Mont-Royal, c'est pourtant ultra loin d'ici, monsieur! S'exclama Gabriel, l'adolescent en chaise roulante.
— Arrête d'essayer de les «sauver», Gabriel, sinon, tu vas venir faire de la randonnée avec nous **toi aussi!** Le menaça aussitôt Scott.
Gabriel s'enfuit vers le taxi le plus proche du plus vite que les deux roues de sa chaise roulante pouvaient le lui permettre. Quelques élèves rirent de la situation, mais rapidement, tous se

mirent à être d’accord avec Gabriel : le trajet était plus que long. L’air frais de l’extérieur nous refroidissait avec modération et, midi s’approchant, nous ne fûmes guère dans un trop grand embarras. Scott marchait aussi d’une cadence très raisonnable, s’arrêtant presque à chaque fois que quelqu’un était trop épuisé. La situation n’était donc vraiment pas aussi grave qu’elle ne pouvait le sembler, malgré le fait que Mont-Royal était à presque une journée entière de marche de Dolmis.

Soudainement, Scott fit arrêter le groupe de marche.

— Regardez-moi ça, les jeunes! Fit-il, désignant un petit boisé situé tout près du trottoir de marche que l’on usait depuis un petit moment. Ça, c’est un **arbre!** C’est beau, n’est-ce pas? Répétez après moi! **Un arbre : a-r-b-r-e!**

Nora fut le seul à gaiement épeler le mot de nouveau pour Scott, tel un petit enfant parmi des adultes, ce qui me fit éclater de rire. Scott nous ordonna alors de prendre une pause pour aller regarder ce qu’il y avait dans la forêt.

Un peu confus, la plupart des élèves partirent dans le boisé pour voir qu’il voulait vraiment seulement que nous voyons la nature et que nous prenions une petite pause de notre marche. Les arbres étaient vides en matière de feuilles. Les pins commençaient à se faire plus remarquables. Mes amis et moi furent partie des gens qui allèrent rendre une visite à l’endroit normalement «non-peuplé». Nous marchions en formant un petit groupe : Micheal était à ma gauche, je me situais au milieu, et Nora était à ma droite.
— Les gars… est-ce que nous sommes dans… un rêve? Argh… j’ai mal à la tête seulement en pensant à tout ce qui m’est arrivé depuis le début de cette année scolaire…
— Eh bah, fit Nora, tout cela est vrai…
— Quels sont mes pouvoirs, au fait?
— Tes pouvoirs? Fit Micheal. Nous en avions parlé avec toi **il y a environ dix minutes!** Tu ne t’en souviens pas?
— Quoi? Non! Fis-je, confus. Cela n’est jamais arrivé!
— Pourtant, je me rappelle avoir discuté de tout ça aussi!

— Quoi? Tu vas pas t’y mettre aussi, Nora! M’exclamai-je.
Je crus que mes deux amis me faisaient une blague, alors, frustré, je partis aller uriner tout seul dans un petit coin isolé du bois : près d’une pente qui descendait de plus en plus abruptement, jusqu’à céder sous le poids de la gravité, créant une espèce de petit ravin. Ma gêne m’avait emmené loin de tous, alors il était évident qu’aucun fou furieux allait subitement m’attaquer… ou voir mes parties intimes.
Avais-je un réel trou dans ma mémoire?
En propulsant mon jet d’urine tout en bas du ravin, je réfléchi à mon discours. J’avais plus que probablement influencé Scott de mon discours, et j’en était fier. Je baillai, refermant la fermeture éclair de mes jeans.
J’étais fatigué! ***Là*** était la raison qui justifiait mon oubli! Je me souvins alors que mes deux amis ne savaient pas du tout quels pouvoirs je pouvais bien avoir.
Quel clown je faisais, à tout oublier! Je manquais vraiment trop de sommeil.

Retournant vers mes amis, sur mes pas, sur mon petit chemin, je me demandai à quoi la Tour Centrale pouvait bien ressembler de l'intérieur.

Mais… étais-je *réellement* ridicule? Lorsque j'y songeais vraiment, je ne pouvais que me consoler en me disant que, après tout, mes erreurs et ma confusion étaient bien normales : ma vie ressemblait à un parfois à un ***rêve***, et je n'arrivais pas à m'y habituer complètement.

Chapitre 16 : Enfin, la Tour centrale !

Nous traversâmes finalement tous le grand pont quittant Dolmis pour joindre Mont-Royal. C’était un voyage de marche pénible à la fin, surtout si on comptait le fait que je voulais admirer le paysage, mais que mes faibles yeux voulaient brûler sous le soleil à cause de mon manque de sommeil. Je parlai peu avec Nora et Micheal lors de cette partie de l’expédition. Je songeais plutôt à trouver le sommeil et à cette fille dont j’ignorais le nom et les réelles intentions. J’avais oublié la raison même de notre voyage, qui était d’aller rencontrer de nouveaux gens qui auraient des pouvoirs eux aussi, et je me mis en tête l’idée que nous partions tout simplement en direction d’un hôtel géant pour dormir. Je fus surpris lorsque nous entrâmes tous en plein cœur de Mont-Royal. J’avais entendu parler de l’île avant, mais jamais je n’avais exactement porté attention aux détails exacts. La réalité allait donc comme suit :

La ville était à l'intérieur d'un genre de tunnel titanesque formé par la nature (c'était donc ça, le «mont royal»). Le trou traversait la montagne entière en ligne droite, mais du sol, tout était si grand qu'on se croyait simplement sous un ciel assombri. La noirceur était donc une chose constante dans cette ville géante;
De genre de gratte-ciels semblaient tenir la montagne au-dessus de la tête de tous ces gens insouciants devant cet endroit pourtant unique en son genre;
Les sources de lumière provenaient de choses construites ou contrôlées par des humains. Jamais je n'avais d'ailleurs vu un paysage aussi moderne, urbain. Les gratte-ciels étaient largement plus qu'abondants;
Le trafic était incessant, des voitures et autres véhicules de transport diverses allaient dans tous les sens;
Il y avait beaucoup de gens même sur les trottoirs, personne n'aurait eu assez d'espace pour se piquer un petit sprint direct de quelques mètres sans

bousculer une bonne vingtaine de citoyens;
De petits globes étaient posés partout au «plafond» de ce trou montagnais. Ils ressemblaient à des étoiles, vus du sol;
Le bruit et les sons martelaient parfois ma tête. Il me semblait que personne ne pouvait survivre dans un endroit pareil!

Jusqu’à ce que je voie la fameuse ***Tour centrale***. Là, au loin, elle reposait. C’était la plus haute de toutes les bâtisses dans cet endroit gigantesque si on ignorait les piliers qui ressemblaient à des gratte-ciels vides, gris et sans vie. Elle brillait d’un blanc merveilleux, et des buissons remplis de fleurs, des roses, l’entourait de partout. Des lampadaires longs, noirs et vieillots éclairaient les allées de son périmètre. Jamais je n’avais senti autant la présence d’une imposante œuvre architecturale avant : j’éprouvais presque un sentiment me signalant que je n’étais pas digne d’entrer dans cette tour!
Mais c’était pourtant ce que je m’apprêtais à faire.

Alors que je regardais distraitement les hautes vides de la tour pyramidale, en plein cœur de la file d’élèves dont le passage était approuvés par Scott, je me dis que j’allais bien dormir dans peu. Je passai à travers la sécurité et un détecteur de métal. Je n’avais jamais été fouillé ou testé avec de vrais détecteurs avant, et cela m’avait quelque peu stressé, mais je passai facilement partout. La pièce d’accueil du bâtiment était tout simplement impeccable. Un peu trop fatigué à mon goût, j’allai demander à Scott quand était le moment où nous allions pouvoir tous dormir, mais Gabriel, le gars en chaise roulante qui était sensé avoir pris une limousine pour nous rejoindre ici, m’interrompit avant même que je ne puisse réellement commencer à parler :

— Ça alors… j’aurais dû me méfier de votre courtoisie, monsieur Scott…

Le jeune homme aux cheveux noirs et à la tuque rouge était tout sale et même blessé à quelques endroits, comme si il venait tout juste de sortir d’une séance plus qu’intense de survie en forêt.

— Tu aurais dû, en effet! Rigola Scott.

Tous furent intrigués, mais aucun n’osa se prononcer au moment où cet homme qui nous avait guidés jusqu’ici nous annonça qu’il nous laissait nous reposer. Nous avions tous droit à l’accès d’une chambre, en ce bâtiment, pour nous reposer de notre plus ou moins longue marche. Les conditions étaient d’être quatre élèves par chambre et de séparer les gens par sexe. Autrement dit, aucun garçon n’allait dormir dans la chambre d’une fille et vice-versa. La rencontre avec les gens qui possédaient aussi des pouvoirs allait avoir lieu demain, lors d’un buffet au plus haut étage de la tour. Ainsi donc, nous choisîmes tous une chambre pour nous reposer parmi une certaine sélection qui nous était offerte. Me fichant bien de tout tellement j’étais fatigué, je ne fis que me laisser guider par les pas des autres. Je me retrouvai alors dans la même chambre que Gabriel, Micheal et Nora. Gabriel désirait dormir avec le fameux garçon qui s’était endormi pendant plus de temps que tous dans l’espérance d’en savoir davantage sur ses pouvoirs. Nora et Micheal, eux,

voulaient absolument savoir qu’est-ce que Gabriel avait vécu lors de son trajet jusqu’ici (et dormir avec moi, leur ami). Quant à moi, peu m’importaient les gens avec qui je dormais. Je voulais dormir, c’était tout simplement là où mon raisonnement s’arrêtait.

Le lit que Nora et moi partagions était très, *très,* ***très confortable.*** L’oreiller sur laquelle ma tête se détendait fondait gracieusement sous toute pression. Elle était moelleuse comme aucune autre, et les couvertures du lit étaient douces et soyeuses. Je somnolai si rapidement que je n’eus guère le temps de me souvenir de l’apparence de notre chambre. D’ailleurs, Gabriel s’était mis à parler de son périple pour se rendre jusqu’ici à mes deux amis, mais je ne pus arriver à me concentrer sur ce qu’ils disaient : déjà, je dormais, dos à Nora, qui était sans doute tourné vers les autres garçons afin de mieux pouvoir leur parler.

Chapitre 17 : Un sens à son existence

J'entends… une voix? Elle me semble familière… tout comme cette noirceur, ce plancher qui semble inexistant, ce vide intersidéral et cette ambiance naturelle...
Une lumière de projecteur se braque sur quelque chose. Le pantin! C'est lui! Sa voix est inaudible… Je m'approche de lui, qui est assis. Je lui tends ma main, mais… je n'arrive même pas à voir cette dernière. Il fait trop noir.
— Hé, toi… dis-moi… suis-je réellement vivant?
Ça y est. Je l'entends! C'est bien cette voix qu'il a, qui provient de partout et de nulle part en même temps…
— Je l'ignore et l'ai toujours ignoré, mais apparemment, tu es encore ici, en tout cas.
— Ce n'était pas sensé arriver, fit le pantin, toujours assis, la tête encore baissée vers le sol.
— Ça va? Demandai-je.

— Oui. Je suis simplement stupéfié, voilà tout.

Il ne pouvait pas vraiment s’exprimer puisqu’il n’avait aucun visage, mais je pus le croire sur parole.

— Est-ce que tu es ici depuis longtemps? Demandai-je au pantin.

— Je l’ignore, fit-il. Je me croyais mort, alors j’ai fait le mort. On peut donc dire que cela fait à la fois une éternité et un rien du tout que j’attends.

— Un rien du tout? Une éternité?

— Eh bien, ce ne sont que des expressions, le jeune. Je ne veux par là que dire que j’ai perdu du temps. Et que je me suis reposé. J’ai sommeillé.

— Tu es étrange.

— Je dois t’avouer que maintenant que je peux vivre, tu es dans le droit de dire cela.

— Pourquoi? Fis-je.

— Parce que j’avais une raison de vivre et que je l’avais accomplie, mais que maintenant, je ne suis qu’une entité qui traîne dans les parages sans réel but. Vois-tu, je crois que j’avais accepté de me sacrifier non seulement pour te laisser vivre, mais aussi pour… mettre

un terme à mon existence par peur de ne pas pouvoir la justifier. Si je t’avais tué, j’aurais survécu et j’aurais erré ici, «dans ta tête», dans ce vide, éternellement. J’aurais continué un chemin que j’aurais choisi. Toutefois, j’avais choisi d’accomplir un but à mon existence et de, par la suite, la stopper… cela était, en quelque sorte, un soulagement.
— Un… soulagement…?
— Oui, un **soulagement de ne pas avoir à chercher plus loin un sens à ma vie.**
— Alors, ta vie, celle qui perpétue ici sans réel but, en ce moment-même… est-elle une malédiction?
— Eh bien… en dirais-tu de même pour *toi*? répliqua le pantin, alors qu’un sourire moqueur apparaissait sur son visage.

J’arrêtai de lui poser des questions, désarmé et figé sur place.

— Toi et moi, on devrait former une équipe, continua le pantin.
— Pour…

— ...trouver un sens à la vie, oui. Tu ne rêves pas, c'est bien apparemment notre nouveau but, fit le pantin, toujours aussi calme et assis.
— Tu es ridicule, nous n'allons jamais réussir à faire une telle chose! M'écriai-je, tout désemparé.
— Allons, allons! Si on y met tout notre temps et un peu de cœur, on devrait pouvoir y arriver!
— Bon, fais comme tu veux... mais je ne te promets pas d'être d'une grande utilité, l'avertis-je.
— Ce n'est pas grave. Au moins, tu sais déjà que tu n'as ***aucune raison de vivre.*** Connaître le problème signifie un pas de plus vers la solution!
— Mais... pantin, que ferons-nous si la vie n'a aucune réelle signification?
— Eh bien, un problème sans solution n'est jamais un vrai problème. La situation deviendrait donc plutôt une condition de vie, quelque chose à quoi nous devrons nous habituer.
— Mais... si nous n'avons aucune raison de vivre, pourquoi devrions-nous nous habituer à vivre avec cette connaissance en tête? Pourquoi?

— Tu… vas un peu trop loin, Hunter. ***J'aime cette attitude***, fit le pantin, relevant enfin sa tête pour me regarder de son visage à nouveau complètement vide. Vois-tu, j'y avais pensé aussi. Tous les chemins mènent au grand «rien».

— Et pourtant, nous désirons encore vivre. Ai-je raison?

— Oui. C'est la raison elle-même de la question. Pourquoi voulons-nous continuer de vivre une vie sans but…? C'est *là* où tout commence à devenir *assez intense.* Je suis content que tu sois sur la même longueur d'onde que moi, fit le pantin, baissant à nouveau la tête.

À ce moment exact, je me souvins avoir dit à Scott que la vie était une flamme que l'on devait transmettre à des descendants afin de la faire perdurer éternellement. J'expliquai ce concept au pantin, qui, après, me donna son opinion :

— Je pense que cette théorie est logique. Par là, je veux dire que «si tu ne trouves aucun sens à la vie, autant la partager afin que quelqu'un d'autre continue ton travail».

— Oh, je n’avais jamais songé à cela sous cet angle précis…
— Tu te disais qu’il fallait simplement transmettre la vie, sans réelle raison? **Haha ha, cela est absurde!** Tu considères les humains comme des animaux, ou quoi?
Je figeai sur place, encore.
— L’amour… n’est qu’une combinaison de réactions chimiques qui font en sorte que tu veuilles te reproduire. C’est *purement animal.* Voilà pourquoi tu te sens vide, n’est-ce pas? Ta bien-aimée t’a quitté, et maintenant, tu es un moins que rien à tes propres yeux! Tu n’as **plus aucune raison de vivre!** S’écria le pantin d’une voix moqueuse.
— Whoa, tu… as raison…
— Allons, allons, ne fais pas cette tête. Je te comprends : je n’ai pas de raison de vivre non plus. Tout ce que je fais, c’est attendre ici, en ce vide, et parfois, j’accède à quelques— uns de tes souvenirs ou j’ai la chance de discuter avec toi.
— Qu’est-ce qu’on doit faire, pantin? Je me sens perdu…

— Nous devrions trouver un endroit par où commencer à chercher. Diviser une tâche en diverses parties la rend souvent plus facile.
— Alors… par où devons nous chercher?
— Je l'ignore.
— **Hein?** T'es **sérieux?** Tu ne sais **pas du tout quoi faire…?**
— Hmmm… Laisse-moi y réfléchir......... pour enfin te répondre la même chose : je l'ignore encore.
Perdant mon sang froid, je cherchai une réponse des yeux en ce vide dans lequel je me trouvais. Partout, je regardai. Le pantin, lui, ne faisait que rester assis, la tête pointée, presque ancrée en direction du «sol». Devenant peu à peu étourdi à force de regarder partout, je commençai à paniquer. Soudainement, je tentai de m'accrocher à un mur qui aurait pu avoir été caché quelque part ici, mais rien ne se présentait à moi. C'était presque comme si je me noyais… dans les ténèbres.
— Tu comptes tomber? demanda le pantin.

— Oh, non, non! répondis-je, relevant subitement ma tête qui penchait dans le but de poser mon regard sur la frange vide du pantin.
— Sache que la question que nous abordons n’est pas «inoffensive», déclara-t-il. Nous parlons de l’**existence**, mon cher Hunter. Toi, qui es pleinement mortel, qui ira ailleurs que dans ce vide complet sous peu, tu dois savoir que tu as un certain rôle à assumer : empêcher les idées noires d’entrer dans ta tête. Je suis là, alors je considère ma vie comme ta responsabilité. Suis-je bien clair?
— Oui, mais ne disais-tu pas que tu pouvais survivre sans moi?
— Eh bien, à vrai dire, je l’ignore, fit le pantin. Je croyais que c’était le cas lorsque je dus choisir entre ta mort ou ta survie, mais, à bien y réfléchir… je dirais que je suis étroitement lié à toi. C’est logique, finalement : j’aurais sans doute péri aussi en te fauchant la vie, puisque je semble «vivre» dans ta «conscience».
— Serais-tu un produit de mon imagination?

— Je l’ignore, avoua le pantin. Tout ce que je sais, c’est que, souvent, j’ai accès à tes plus intimes pensées et que tu es la seule personne que j’ai pu réellement rencontrer. Mon but antécédant était de te juger, cela faisait partie de mon instinct primaire depuis ma création, mais maintenant, je n’ai plus vraiment de... raison d’être. Alors, tant qu’à faire quelque chose pour me distraire, pourquoi ne pas tenter de justifier mon existence en même temps?
— Oui, c’est… une bonne idée.
— Tout ce qu’on vient de se dire était peut-être la première étape de l’équation menant à la réponse que l’on cherche, dit le pantin.
— Peut-être, répétai-je, souriant.
Le pantin se leva.
— Cherchons davantage, me conseilla-t-il. Nous finirons bien par trouver quelque chose. Nous ne faisons que commencer, après tout.
— Oui!
Le projecteur invisible qui illuminait plus ou moins efficacement le bonhomme s’éteint, faisant un gros «clic» qui

résonna brièvement partout. La noirceur fut totale pendant quelques secondes, puis, je me sentis renaître. Je me réveillais.

Chapitre 18 : Bourgeon de cerisier

«Cherry Berry» était le surnom d'un artiste musical bien connu de tous, mais, en même temps, d'une étoile filante. Le phénomène sensationnel, la vague qu'il avait créé, s'éloignait de la rive pour retourner se perdre à jamais dans l'océan. Il portait désormais le désespoir, la panique, la peur et la crainte en lui. Quand un homme à la barbe mal rasée nommé Scott vint lui demander de parler de son livre, de lui-même, et d'organiser une rencontre pour l'aider à en parler, il refusa immédiatement l'offre. C'était, selon lui, sans doute une simple publicité inutile de charlatan fou qui, de toute manière, n'aurait guère marché puisque la popularité de l'artiste lui-même diminuait plus que jamais. C'était le fond du baril pour Cherry, en quelque sorte. Toutefois, le jeune homme, dans la demi-vingtaine, finit par s'apercevoir que cette rencontre était… vraiment particulière. Aux nouvelles locales de la ville de Dolmis, Cherry vit que l'homme qu'il avait rencontré prenait un nouveau

programme scolaire entier en charge. Cela le surprit. Les nouvelles ne signalaient rien de trop sensationnel, puisqu’on aurait juré que son programme était un simple canular, rien qui ne présageait la particularité du nouvel employé ou de son soi-disant «livre surnaturel», mais, pourtant… Cherry avait un pressentiment bizarre à l’égard de toute cette histoire. On ne pouvait pas librement dire que l’on a créé un programme potentiellement mortel sans s’attendre à une réaction sérieuse de quelqu’un. Le bulletin de nouvelles semblait vraiment plaisantin, mais la star se sentait dans l’obligation d’aller investir sur les lieux et de s’informer davantage sur le petit bonhomme à la barbe mal rasée.

C’était lors du début d’un mois d’octobre. Cherry était habillé en citoyen normal, parmi la foule qui était dans l’obligation de s’éloigner de la file d’inscription des élèves. Sans sa panoplie de vêtements chics rouges, sa coiffure de «pop-star» stylée, ses cheveux naturellement bruns-rouges et sa boucle d’oreille qui se séparait en

deux embranchements chacun munis d’une petite cerise artificielle à l’extrémité, Cherry passait facilement inaperçu. Le jeune homme aux yeux bleus avait simplement teint ses cheveux en un brun foncé et morose, et on aurait pu croire que c’était bien la couleur naturelle des cheveux bizarres de celui-ci. Il, à cet instant-là, ne regrettait pas du tout s’être choisi un nom de scène, de s’être créé une deuxième vie qu’il pouvait ranger à tout moment dans un tiroir quelconque pour arrêter de se faire embêter par des paparazzis cherchant à savoir tout sur lui malgré son extrême perte de popularité.
Ainsi donc, le beau et grand jeune homme observait les gens qui discutaient, la file et la reporter qui attendait Scott. Quand celui-ci arriva enfin sur les lieux, Cherry commença à se demander exactement où pouvait se situer «le livre». Faisant un tour de l’école pour observer les entrées possibles, il constata que celle que les professeurs prennent souvent était libre, presque complètement déserte,

pas trop mouvementée. Un adolescent arriva en mobylette et se gara dans la cour pour enfin partir vers la grande file d'attente pour les inscriptions. Cherry évita de regarder le garçon en faisant semblant d'être un simple citoyen qui prenait une marche de santé, lors d'un bon petit matin, puis, il se dirigea immédiatement vers l'entrée escomptée. Il parvint à franchir le domaine sans problème. L'homme, craignant se faire repérer à cause de sa grandeur un peu plus démarquée que les autres, évita de fouiller partout dans le bâtiment. Il regarda plutôt une carte de l'école, située juste à côté des portes d'entrée de l'école. Le reportage premier sur le programme avait filmé la fiche des inscriptions adressée aux élèves, celle qui précisait que le directeur second, Scott, allait brièvement être établi au bureau du directeur premier pendant la construction des nouveaux étages. Cette feuille disait simplement aux élèves que, en cas d'une recherche de Scott pour des questionnements, c'est là qu'on allait pouvoir le retrouver.

Et c’est la que ce sournois de Cherry s’attendait à trouver l’étrange livre qui aurait conféré de réels pouvoirs à un être tel que celui qui était venu l’aborder *personnellement* pour lui demander de faire, selon Cherry, ce qui était probablement une propagande digne d’un fou qui croyait en ses propres âneries.

Cherry entra dans le bureau de la direction sans aucun problème. Il n’était ni verrouillé, ni surveillé par qui ou quoi que ce soit.

Il chercha un court instant le livre, qu’il finit par trouver dans un des tiroirs tout bordéliques du bureau du directeur. Des papiers de formulaires semblables à celui qu’il avait vu aux nouvelles étaient éparpillés un peu partout dans tous les tiroirs. «Je sais que cet homme est plus que seulement étrange», se dit Cherry. «Personne n’écrirait un livre pour venir me chanter de vagues et abstraites bêtises de propagande surnaturelle **pour ensuite devenir professeur**

d’un programme aux caractéristiques aussi intenses.»
Par chance, dans le bureau des deux directeurs, il n’y avait rien qui avait nui à l’intrus. Le directeur premier n’avait donc rien à cacher et, le directeur second, Scott, était tout simplement trop stupide pour penser à installer une caméra ou à traîner son livre étrange sur sa propre personne. Cherry ne chercha même pas à savoir à quel point il avait été chanceux que son plan marche, qu’il ait réussi à trouver autant d’indices le menant au livre et à son raisonnement, il ne fit que partir rapidement avec son objet volé et caché sous son petit manteau d’automne.
Ainsi donc, le temps passa et Scott se mit à simplement croire que son livre avait été complètement égaré. Après tout, il ne se souciait pas trop de son existence depuis qu’il avait maintenant inventé son propre programme d’initiation aux pouvoirs qui allait le sauver. Aussi incroyable que cela ne puisse le paraître, Scott se mit même à croire qu’il s’était peut-être débarrassé lui-même de son livre dans les bois dans

lesquels il avait fait de la survie après l’avoir complètement lu. Il ne se doutait aucunement que la star avec laquelle il avait brièvement tenté de collaborer lui avait subtilisé son tome. Après tout, en matière de citoyen normal, ce n’était qu’avec Cherry que Scott avait parlé de son livre et de sa petite histoire. Il ne craignait pas du tout que quelqu’un se fasse l’idée de lire un vieux bouquin peu attrayant **et** que cette personne suive toutes les directives de cette œuvre complètement onirique, sortie de l’imagination d’un fou. Cela semblait tout bonnement impossible à ses yeux, et c’était donc ainsi que Scott s’était mis à graduellement cesser d’accorder de l’importance au fameux livre après l’avoir lu. Bien sûr, il l’avait transporté avec lui jusqu’à son bureau, mais, en fait, à ce moment-là, il avait complètement sorti de son esprit et il était presque devenu un petit fardeau de déménagement, qui accompagnait le peu de choses qu’il avait emportées comme effectifs personnels au bureau du directeur.

Cherry suivit, d’un bar de la grande ville de Mont-Royal, le deuxième reportage qui concernait le programme de Scott. Il parlait de la rapide construction du nouvel étage de l’école secondaire de Dolmis concernée. Bouche-bée, Cherry se retint difficilement d’exprimer sa grande surprise en public. Le jeune homme, à cette période-ci, avait déjà commencé sa lecture du roman depuis un bon moment. Les gens du bar riaient de la nouvelle, qu’ils qualifiaient de canular ou de coup publicitaire pour la ville. Tout semblait si faux : une école qui gagnait un étage en une seule nuit, un programme scolaire qui rendait les élèves «anormaux», un risque de décès lors de la participation des élèves… tout était là. On aurait juré que c’était une simple arnaque, une attraction pour les ados ridicule, et Cherry aurait pensé aux mêmes choses que les autres si il n’avait jamais rencontré Scott. Il lui avait… sonné une cloche, une alarme.

Une fois dans son grand appartement luxueux de star en déclin, Cherry reprit sa lecture du livre. Il dénoua sa cravate de costume d’«homme d’affaires

normal», qu’il revêtait toujours pour aller dans les bars, et s’assied sur une de ses chaises longues. Elle était blanche et ressemblait beaucoup à celles que l’on aurait pu trouver dans des bureaux de psychologues. Il ne buvait pas souvent, mais, pour l’occasion, Cherry se servit un nouveau verre d’alcool, comme si sa visite au bar ne lui avait pas suffi. Le reportage, qui avait été annoncé plus tôt le matin, n’avait heureusement pas glissé en dehors de son radar. Ce reportage était la raison même qui justifiait sa présence au bar : il voulait voir la réaction des gens envers cette situation, et, aussi, prendre un coup pour se dire que tout cela n’était qu’un rêve.

Sa vie s’était déroulée si vite sous ses yeux…

Il se remémorait, debout, posant son «shooter» de vodka sur le comptoir, de ses plus jeunes années. Il avait 25 ans, en effet, mais pourtant… il avait encore cette impression de ne jamais avoir grandi en dehors de son adolescence. Il se souvenait de son «band de garage rock», nommé «The Light». Pour lui, ces

souvenirs d’adolescence dataient encore d’hier. Au moment où il s’assied de nouveau sur sa «chaise à confessions», il reporta sa lecture à plus tard en jetant le livre au sol. Il se coucha finalement sur la chaise. Cherry réfléchit donc à la séparation de son ancien groupe de musique. Pour lui, cet évènement avait été plus que marquant. Le groupe s’était séparé parce que tous ses membres, hormis la star dont nous parlons, s’apprêtaient à fréquenter de nouveaux établissements scolaires différents les uns des autres. Ce grand éboulement avait annoncé le début la vraie carrière de Cherry, n’abandonnant surtout pas son rêve ultime qui était de devenir chanteur, mais aussi de sa solitude. Être seul, en soi, ne le dérangeait pas toujours, même si il pensait parfois devenir fou à force de rester enfermé et sans amis, protégé des paparazzis. Ce qui le dérangeait vraiment, c’était le saut dramatique d’adolescent à star de la pop. Était-il réel? Avait-il *vraiment* donné des tonnes de concerts partout à travers le monde?

Pour lui, sa vie était un simple rêve. À chaque fois qu’il enlevait son costume de «Cherry Berry», l’homme derrière le masque se souvenait. Il était constamment plongé dans la nostalgie à chaque fois qu’il le pouvait…

…Et dire que, maintenant, il n’était pratiquement plus une star! Cela s’avérait être encore ***plus*** étrange! Son rêve venait tout juste de se faire garnir d’une nouvelle couche de fausse réalité! Cherry n’avait même pas eu le don de s’agripper à une réalité, et, déjà, on lui en balançait une autre au visage! Quelle situation embarrassante!
S’endormant sur la chaise dans son appartement calme et paisible situé à Mont-Royal, le jeune homme se demanda qu’est-ce qu’il allait faire avec les «pouvoirs hors-normes» que le livre décrivait. À ce moment précis, où il se perdit dans ses fantaisies, il cessa de songer à quel point le ridicule envahissait sa vie… mais cela n’allait aucunement empêcher sa réalité de devenir encore plus stupéfiante qu’elle ne l’était.

Chapitre 19 : Cuisse de poulet et cetera

— HUNTER, ALLEZ, LÈVE-TOI! cria Micheal, alors qu'il courait dans tous les sens en cherchant ses vêtements dans la chambre d'hôtel.
— PUTAIN, MEC, GARDE TA KÉKETTE POUR UNE SERVIETTE! Criai-je en me levant, remarquant aussitôt qu'il venait sans doute de sortir d'une douche puisqu'il paraissait mouillé d'un peu partout.
— Pas le temps! Fit-il, rigolant. On est en RETARD pour la rencontre avec ce conseil ou je-ne-sais-quoi!
— Oh, merde! Dis-je, me levant subitement de mon lit. Mais où sont Nora et Gabriel? Ils n'étaient pas censé être *avec* nous?
Ils sont partis plus tôt, j'ai parlé avec eux. Tu étais le seul qui était endormi et nous ne voulions pas trop te réveiller afin de te laisser reprendre de ta nuit blanche, dit Micheal, alors qu'il cachait maintenant ses abdominaux de son «shirt» de baseball.

— De combien de temps sommes-nous en retard? Demandai-je.
— Seulement peu de temps : j’eus en masse de temps pour me laver, et je comptais même te réveiller et partir avec toi après mon lavage, mais j’ai passé tout droit devant l’heure de la rencontre sans m’en rendre compte, dit Micheal, alors qu’il ouvrait la porte menant au couloir des chambres de l’étage.
Nous courûmes jusqu’à un ascenseur, et dire que le chemin fut long n’était pas assez. Pour un bâtiment, je trouvais que les couloirs s’étendaient beaucoup trop loin. Alors que nous courrions, Micheal m’expliqua que les seuls ascenseurs que nous pouvions prendre pour nous rendre là où nous allions se situaient dans les «coins» de la tour pyramidale à base carrée. Ainsi donc, nous dûmes longer l’étage jusqu’à l’atteinte un de ses coins, et ce ne fut guère de tout repos, puisque nous étions pressés. Porte après porte, numéro de chambre après numéro de chambre, nous courûmes.

Une fois dans un des ascenseurs de la tour, qui était complètement vide, Micheal appuya sur le bouton *le plus **haut** de tous.* Il était inscrit «**69**» dessus!

La Tour centrale comportait donc 69 **étages**? Impressionnant… *et comique.*

— Wow, nous allons vraiment tout en haut de la tour, Micheal? Es-tu sûr que c’est bien ce que nous devons faire?
— Oui, répondit-il, laissant ensuite place à un long silence.
Parce que, bien sûr, la montée allait sans doute s’avérer être **au moins** longue. Toutefois, la pièce qui montait était assez impressionnante pour me distraire. Elle était gigantesque, et par gigantesque, je veux bien dire qu’environ 200 personnes, au maximum, auraient pu entrer dans cette singulière cage d’ascenseur toute blanche et propre. Une fine rangée de petits boutons rouges vin posés sur une plaque d’un métal argenté représentait une sélection des étages vers lesquels nous pouvions monter ou descendre, et

des sièges en tissu d’un même rouge que les boutons remplissaient le bas des côtés de chacun des murs de cet endroit luxueux. Un tapis rouge était fixé au sol et la porte de couleur argent qui ouvrait cette pièce vers de nouveaux horizons se situait juste à côté de la panoplie de boutons d’ascenseur présents.

Au moment où Micheal s’assit sur une des quatre très longs bancs rouges, je repensai à ma soirée d’hier. Je ne me souvenais même pas d’avoir monté des étages de cette tour en empruntant un ascenseur.

— Dis, Micheal, quels sont mes pouvoirs, selon toi?

— Encore, avec ça…? Fit-il, un peu pris au dépourvu. Eh bien, pour tout te dire, je l’ignore, Hunter!

— Ah...

L’ascenseur, après un peu plus de cinq, dix ou même vingt minutes de silence, cessa de monter pour enfin s’ouvrir.

L’étage le plus haut, celui dans lequel nous étions finalement, avait des murs de vitre. Ils étaient assez épais, mais nous pouvions tout de même apercevoir

la ville en général simplement en y jetant un simple coup d'œil. Des piliers tenaient les murs bien stables aux quatre coins de ceux-ci. Je remarquai alors que les ascenseurs étaient construits **dans** ces piliers. Comme c'était impressionnant…! La salle de rencontre était majoritairement de couleur blanche, et des tables de la même couleur, remplies de nourriture, de toutes sortes reposaient un peu partout. Au milieu de tout ce gigantesque buffet extrêmement varié se trouvait une majestueuse table ronde, qui pouvait sans doute accueillir plus de cent hôtes seulement à ses alentours! Il y avait donc au moins dix fois plus de place pour des choses à mettre dessus! Des plats étaient d'ailleurs posés un peu partout près du bord de la gigantesque table ronde, puisque les élèves qui possédaient des pouvoirs et Scott mangeaient. Je remarquai alors quelque chose. D'autres gens se trouvaient assis devant cette table. Des gens que je n'avais jamais vu auparavant. Ils se trouvaient d'un côté, et les élèves se

trouvaient à l’opposé de ceux-ci. Au moment où je me tournai pour faire remarquer à Micheal que les gens du fameux conseil étaient là, je remarquai que celui-ci avait déserté l’entrée de la pièce pour foncer tout droit sur une des multiples tables rectangulaires qui présentaient de la nourriture à en craquer! Encore un peu émerveillé et surpris par cet environnement non-usuellement luxueux pour moi, je finis par me diriger vers la géante table ronde qui régnait au milieu de la pièce. Je ne pris guère la peine d’observer où je m’asseyais : je ne fis que me placer à la toute droite de la rangée de gens que je connaissais. Soupirant, soulagé d’avoir finalement pu aboutir sur ce fauteuil confortable, je fermai mes paupières et souris.

— Tu es Hunter Maverick, n’est-ce pas? fit une voix qui m’était étrangement très familière.

— Oui, et toi, qui es-tu? demandai-je, les yeux toujours fermés, tentant de rester zen.

— Je suis Vincent Valler. Tu ne me reconnais donc pas **de tes yeux?** Ta

mémoire te jouera-t-elle autant de tours que fois que nous nous rencontrerons?
— Non, non! m'exclamai-je, cette fois-ci en train de zieuter le grand jeune-homme en étant tout gêné. J'essayais de me reposé, donc j'ai fermé les yeux et je n'ai aucunement porté attention à mon entourage.
— Cela me surprend de ta part, dit-il, fixant encore son tout petit plat de nourriture depuis je ne sais quand.
— Ah, bon? Pourquoi?
— Parce que tu es intelligent : tu te souviens de la fois où nous nous sommes rencontrés, où tu as vérifié si j'étais un aveugle simplement en me tendant la main dans une mauvaise direction?
— Vincent, comment savez-vous cela? m'exclamai-je, alors que je venais de le vouvoyer sans trop savoir si je le devais.
— Je possède mes propres secrets aussi, *gentleman*, révéla Vincent, souriant.
— Ah, je vois… Donc, repris-je, que disiez-vous à propos de mon attitude inattentive? Y a-t-il quelque chose qui ne va pas?

— Non, je désirais simplement te faire savoir que quelque chose ne va vraiment pas du tout ici. Il y a **quelque chose qui cloche, et je pense que, si tu observes ton environnement, tu seras capable de savoir quoi**, m’avoua discrètement Vincent Valler.
— Hein, vraiment? m’exclamai-je, attirant l’attention de quelques personnes.
— AH, ILS SONT DONC LÀ! IL NE MANQUAIT QU’EUX! s’écria Scott, étant très loin de mon siège. Il semblait ne s’être même pas rendu compte que tous les élèves de sa classe **et** tous les gens du conseil nous avaient remarqués. Ils n’attendaient probablement que l’approbation de Scott ou, du moins, que nous soyons plus aisément installés ici.
— Il ne manque plus que le représentant du gouvernement, affirma fortement une vieille femme vêtue d’un grand habit d’enquêteuse. La dame aux longs cheveux blancs était presque assise au milieu de la part de table qui était occupée par ces gens que nous allions rencontrer.

Un jeune homme, situé au milieu de la bande de gens de l'association, se leva brusquement en envoyant voler dans les airs son assiette munie d'une grande cuisse de poulet bien cuite.

— **BEURK, CE POULET EST DÉGOÛTANT!** s'exclama-t-il.

La pièce plongea dans un profond silence, et les yeux se rivèrent sur le jeune homme.

— Bon, maintenant que j'ai votre attention, je vais me présenter : je suis **CHERRY!** s'enjoua le joli monsieur, emparé d'un sourire aussi soudain qu'étrangement radieux et hypnotisant.

Certains de nos élèves furent surpris en entendant ce nom. De ce que j'entendais parmi les murmures, Cherry était une vedette en déclin. Scott, quant à lui, sursauta.

— **Tu me dis quelque chose, toi!** s'exclama notre directeur second.

— Je suis malheureux de devoir vous ordonner de m'écouter pour l'instant, affirma Cherry, tout enjolivé. En effet, il est impératif que vous sachiez qu'on nous a joué un vilain tour!

Mes yeux s’écarquillèrent. Je compris tout de suite ce à quoi Cherry et Vincent faisaient allusion. Ils parlaient de ***la nourriture!*** En analysant correctement la situation, je me rendis compte que non seulement Vincent Valler n’avait presque rien consommé, mais que, aussi, Cherry venait tout juste d’envoyer un poulet voler comme si cet aliment appartenait à une poubelle.

— **CETTE NOURRITURE EST EMPOISONNÉE!** s’écria Cherry, gardant le sourire.

Tous les élèves de notre groupe se mirent à perdre leur sang-froid.

Vincent se tourna vers moi, gardant un air sérieux.

— L’avais-tu deviné, Hunter? demanda-t-il.

— À la dernière minute, fis-je, plus ou moins fier de moi.

Vincent se leva.

— Je ne peux être qu’en pur accord avec vous, avoua-t-il, à la grande surprise de tous. J’ai déjà dû endurer maintes fois une substance nocive pour la santé de la sorte, et je sais comment

distinguer des saveurs presque inexistantes depuis.
Les gens sous la tutelle de Scott se remirent à paniquer. Ceux qui faisaient partie de l’association de Cherry étaient relativement calmes.
— Nous avions testé ce poison, moi et ma fidèle «enquêteuse»! Rigola la «pop-star». Eugenia, montre-leur la preuve ultime!
La vieille dame de l’autre fois, qui n’avait que très peu de rides pour ses cheveux blancs, sortir une fiole de son manteau.
— Ceci est un échantillon du poison léthal et très discret surnommé «Joanie» par les scientifiques en commémoration d’une tueuse très connue par ma génération. Il est très populaire dans le milieu criminel professionnel parce qu’il est très efficace. Souvent, la victime qui consomme de ce poison est frappée d’une mort qui semble *presque* parfaitement naturelle seulement quelques jours après une minime consommation… Toutefois, j’ai bien dit «*presque*» pour une bonne raison : mettre le feu à un élément qui est entré

en contact avec ce poison est très facile.
La femme vida le contenu de sa fiole dans son plat de légumes et demanda à un jeune garçon qui faisait partie sa bande de calciner les légumes.
De son doigt, probablement grâce à ses pouvoirs, il réchauffa les légumes qui se trouvaient dans l’assiette. Quelques secondes après être retourné à son siège, les légumes se mirent à brûler d’une manière exagérée…
— Tentez de mettre le feu à vos plats, demanda la vieille femme.

La panique prit rapidement lorsque tous ceux qui possédaient des briquets se retrouvèrent devant de grandes flammes.

— **BON SANG, REPRENNEZ-VOUS UN PEU!** cria Scott. **NOUS AVONS UNE INFIRMIÈRE TRÈS EFFICACE PARMI NOUS, ALORS DU CALME!**
— J’allais dire la même chose, gloussa Cherry, un peu gêné d’avoir passé en deuxième.

— Qui pourrait bien mettre du poison dans ces plats? dis-je, me levant alors que Vincent Valler s’asseyait.
Cherry s’apprêta à me répondre, mais un clignotement le prit au dépourvu. Il ordonna rapidement aux deux infirmières se trouvant dans la pièce d’effectuer silencieusement leur travail alors que les portes d’un des ascenseurs s’ouvraient. La pièce devint de nouveau silencieuse lorsqu’un homme vêtu d’un costume d’homme d’affaires très propre entra. Il semblait très sérieux.
— Désolé du retard, s’excusa-t-il.
— Oh, ***quels rigolos vous êtes, vous, les hommes du gouvernement***! ria fortement Cherry.
La vedette était étrangement efficace pour communiquer des informations de manière subtile simplement *en improvisant*, me disais-je. Alors que l’homme représentant le gouvernement de je-ne-savais-trop-quoi s’asseyant sur un fauteuil situé entre les deux groupes qui constituaient la table ronde, les infirmières se levèrent.
— Mes douces et jolies employées vont vous faire un généreux et gracieux

massage afin de vous laisser vous reposer! S’enjoua Cherry.
— Oh, vraiment? Eh bien, merci… mais est-ce réellement nécessaire? répondit l’homme, tout gêné.
— Eh bien, nous avons tout le temps du monde pour discuter, HAHAHA! Rigola joyeusement Cherry.
L’infirmière de notre groupe, c’est-à-dire la demoiselle Saki Takinawa, était nerveuse et embarrassée. Elle ne savait visiblement pas comment utiliser ses pouvoirs aussi rapidement que le plan l’exigeait. L’autre infirmière, quant à elle, flattait discrètement le dos de chacun des membres en se dirigeant vers l’homme. Cette infirmière était plus confiante en elle-même que la demoiselle Takinawa, mais elle ne pouvait pas… *soigner tout le monde à elle seule.* Son trajet ne couvrait même pas la moitié du contour de la massive table ronde…
Cherry eut une illumination.
— Non, attendez! Rangez-donc nos plats et cette dinde que j’ai… échappée en trébuchant plus tôt dans la matinée, rigola timidement Cherry. Cet homme a

raison : nous devrions commencer à discuter et à relaxer un peu dès maintenant!

Ce jeune homme qui était une vedette était si brillant en improvisation, ou, du moins, si efficace pour gérer la situation et faire en sorte que nous nous détendions tous, que c'en était ***presque effrayant.*** Tous les gens assis à table finirent par discuter entre eux, ignorant de plus en plus l'homme costumé, qui reportait son sujet à plus tard puisque Cherry était allé parler tout près de lui.

Les infirmières, ramassant assez lentement les plats plus ou moins vides, soignaient sans doute très efficacement tout le monde. Je ne savais guère comment elles utilisaient leurs capacités, mais dame Saki Takinawa passait moins de temps à curer le poison en nous tous qu'elle en avait passé à me sortir de mon étrange paralysie.

Leurs bagues, les indicatifs qu'elles utilisaient leurs pouvoirs, étaient camouflées grâce à un petit sacrifice d'*aura* (la combinaison de leur énergie

physique et psychologique qui leur permettait d'utiliser leurs capacités uniques), car elles ne devaient que cacher leurs pouvoirs des humains normaux, qui étaient moins difficiles à berner que nous tous.

Dans mon coin, accompagné de Vincent Valler, je regardais le représentant du gouvernement tenter d'initier une réelle conversation sur les pouvoirs que nous avions tous. Il n'arrivait pas du tout à atteindre son objectif… jusqu'à ce que Cherry finisse par céder à sa volonté.

Chapitre 20 : Virage

Cherry demanda à tout le monde de lui accorder son attention. Ce que nous fîmes, évidemment. Le jeune homme se leva donc une fois de plus, et, étant maintenant juste à côté de l’homme à la cravate rouge, il s’avérait aussi être tout droit devant moi. Je pouvais donc le fixer sans avoir à tourner ma tête.

— Mesdames, messieurs! Merci de votre attention! Nous allons maintenant commencer à parler de choses «sérieuses»! s’écria joyeusement Cherry, mettant une emphase presque parodique sur le mot «sérieuses» à l’aide de gestes de main ridicules.

— Pourquoi agissez-vous ainsi? demanda le monsieur à la cravate.

— Parce que… votre petite farce qui mettait en scène un empoisonnement alimentaire n’était **pas très rigolote**, répondit Cherry, d’un ton soudainement froid malgré son sourire persistant. Son allure de vedette, son costume rouge, sa chevelure rouge et ses yeux rouges ne le rendaient d’ailleurs pas plus normal.

— Comment? Un empoisonnement? s’empressa de répéter nerveusement l’homme. Il était visiblement pris au dépourvu.
— Oui, ce n’était pas une bonne blague, reprit Scott, d’un air sérieux. Je pensais que ***Cherry*** était le farceur ici avant de me rendre compte qu’il est vrai que vous aviez tenté d’expérimenter sur moi quand j’étais submergé d’aura. Je pensais que cette rencontre n’allait pas impliquer le gouvernement, alors voilà la logique derrière mon raisonnement, fit-il, regardant ses élèves. Scott parlait donc de façon à expliquer les choses *à ses disciples, qui savaient son cheminement puisqu’il leur avait expliqué alors de leur formation, plutôt qu’aux autres.*
— Hé, mais, ce n’est pas très gentil, de suspecter et de se méfier de gens comme ça! Quoique je faisais la même chose que toi avec le représentant du gouvernement, ria Cherry.
— Bon, j-je l’avoue, notre gouvernement avait prévu discrètement vous empoisonner et prétendre que vous étiez tous trop submergés par vos

présumés dangereux pouvoirs, dit l’homme à la cravate. Toutefois… c’était pour une bonne raison.

— Laquelle? demanda Scott.

— Votre extermination est justifiée par la menace que des êtres aussi puissants que vous peuvent imposer sur notre pays et **la population entière de braves citoyens de notre très chère planète!** s’écria le monsieur, tout envahi par son sens du devoir.

— Balivernes, dit la vieille femme qui était habillée d’une tenue d’enquêteuse policière classique. J’ai travaillé pour la justice pendant des dizaines d’années et, peu importe ma position d’autorité, peu importe à quel point je le désirais, je n’arrivais jamais… ***à sauver les victimes des pires homicides que je résolvais!*** s’attrista-t-elle, se levant brusquement de sa chaise, fixant désormais l’homme à la cravate dans les yeux. Je crois personnellement qu’il est **bon** de penser qu’une nouvelle génération d’êtres plus sages et plus puissants auront le **pouvoir** d’instaurer **paix** et **harmonie** en ce bas-monde.

— Vous êtes utopique, madame, vous êtes complètement déjantée! dit le représentant à la cravate. Pensez-vous vraiment que vous faites honneur à votre travail en rendant ce monde plus que potentiellement dangereux? Pensez-vous ***vraiment*** que les crimes vont cesser, ne serait-ce que ***diminuer***, si vous rendez les gens plus puissants?
— Il est impératif pour moi de vous corriger, monsieur : je ne veux pas honorer mon métier. Je ne veux qu'apaiser les victimes dont j'ai résolu les cas et vu les familles ou les amis moralement brisés, complètement vides à l'intérieur. Je ne sais pas comment je vais m'y prendre pour atteindre mon but, et je pense tout comme vous qu'une utopie est impossible, mais… je sais qu'il ne faudrait pas tuer plus de gens pour y arriver.
Alors que la vieille dame s'apprêtait à activer ses pouvoirs, le représentant paniqua.
— Vous menacez **TOUS** la paix! Je ne suis pas **DU TOUT** d'accord avec votre opinion, madame l'enquêteuse, et je suis dans le regret de vous annoncer

que… vous n’allez **JAMAIS** pouvoir vérifier vos hypothèses puisque… nous, gens du gouvernement, avions prévu devoir utiliser **UN « PLAN B »! JE RÉPÈTE, EXÉCUTEZ LE « PLAN B »!** s’affola le représentant, tenant ce qui semblait être un appareil de communication discret qui était précédemment caché sous sa cravate rouge.

Les gens cherchèrent à savoir ce qui allait se passer. Vincent me plaqua violemment au sol en criant «**TOUT LE MONDE À TERRE!**» alors que des vagues de balles de fusil s’abattirent sur les quatre murs de vitre de ce dernier étage de la Tour centrale. Ces murs de verre, qui semblaient être résistants aux pluies de balles, étaient ensevelis sous tant de munitions empressées qu’ils finirent par complètement se détruire. Les balles pleuvaient de partout. Personne dans la salle ne semblait avoir prévu cette éventualité.

Alors que Vincent, quelques autres gens et moi étaient au sol, assourdis par la

pluie de balles, j’entendis une multitude de rebondissements. C’étaient les balles de fusils… elles ricochaient sur quelque chose! En effet, ce qui paraissait être une grande sphère bleue pâle, presque transparente, protégeait presque toute la pièce. Choqués, Vincent et moi nous relevâmes pour découvrir que Cherry, les bras dans les airs, affichant un sourire victorieux à travers un rire sournois et fier, contrôlait cette sphère d’aura protectrice.

— QUOI? VOUS AVIEZ PRÉVU CELA **AUSSI?** s’apitoya le représentant à la cravate, échappant son micro au sol.

— Oui, j’y avais pensé, ahah! rigola Cherry. J’avais aussi imaginé que vous aviez installé une **bombe** ici, mais, à ma grande déception, ce n’est pas le cas. C’est pourquoi **J’AI MOI— MÊME INSTALLÉ UNE BOMBE DANS LA TOUR CENTRALE APRÈS L’AVOIR INSPECTÉE!** avoua machiavéliquement Cherry, sortant une petite manette de contrôle de ses poches.

La panique s’installa encore plus dans la pièce, mais Cherry réussit à calmer tout le monde en leur affirmant que «*nous,*

les gens possédant des pouvoirs, maîtrisions la situation.» Selon ses dires, son bouclier venait de la dose incroyable d’aura qu’il avait reçue en lisant le même livre que Scott. Il nous demanda de ne poser aucune question sur ce sujet-ci, puisqu’il voulait plutôt mettre l’emphase sur le fait que la quantité de gens avec qui il avait partagé ses pouvoirs était minuscule. En effet, il n’y avait qu’environ dix personnes dans la bande de Cherry (et quelques gens ailleurs selon ses précisions), tandis que nous, les élèves, étions environ trente *sans même compter tous ceux que Scott avait mal initié.* En conclusion, Cherry restait donc avec la dose léthale d’aura en lui pour l’instant, puisqu’il l’avait à peine partagée.

Alors, maintenant davantage informés sur la situation, nous pouvions enfin tous passer à l’action; Nous commençâmes à quitter l’hôtel, regroupés sous le bouclier du musicien. Celui-ci avait d’ailleurs menacé les gens qui se trouvaient à l’autre bout du micro du représentant de faire exploser la

Tour centrale, un bâtiment très symbolique, si ils l’encerclaient lors de notre sortie. Pendant que nous nous dirigions vers l’ascenseur, sous le bouclier de Cherry, Vincent me prit le bras pour arrêter ma marche. Je cherchais Nora et Micheal. Il m’ordonna de cesser mes recherches au plus vite et de l’écouter :

— Je sais qu’il semble logique suivre ce Cherry, mais il faut que tu me croies : j’ai un plan, et il est meilleur le sien puisque nous ne suivrons pas tous ces gens. Nous ne risquerons donc aucunement de nous faire traquer par le gouvernement aussi facilement qu’eux.

— Vraiment? Demandai-je, posant mon regard sur son visage au lieu de chercher mes amis parmi la foule.

— Viens, dit-il, m’amenant à la fin de la foule qui se dirigeait vers un des ascenseurs de la tour.

Il fit un signe tout petit blondinet que j’avais vu peu de temps avant notre marche avec Scott.

— Qu’est-ce qu’on va faire pour se séparer de la masse de gens?

demandai-je discrètement à Vincent Valler.
— On va se camoufler parmi tous, chuchota le petit adolescent. Mon nom est Clyde. Je connais déjà le tiens vu ton coma, ta réputation, alors tu n’as pas besoin de me le dire.
— Euh, d’accord… mais… comment va-t-on se camoufler?
— Comme *ça*, fit le garçon, mettant une de ses mains sur moi, et une de ses mains sur Vincent. Mes bagues à moi, elles permettent l’invisibilité, chuchota-t-il.
Nous descendîmes donc tous de l’ascenseur géant, mais, au moment de notre sortie, Clyde reprit nos mains. Nous devînmes instantanément ***invisibles****.* Écarquillant les yeux et la bouche, je voulus exprimer quelque chose, n’importe quoi (je n’arrivais même plus à voir mes propres mains!), mais Vincent plaça naturellement sa main sur ma bouche afin de m’empêcher de dire quoi que ce soit. Nous restâmes donc ici, dans l’ascenseur, jusqu’à ce que tout le monde soit sorti. Par la suite, nous

passâmes. Camouflés, nous *sortîmes du bouclier de Cherry.* Je croyais sincèrement que j’allais mourir. Je tentais de rester dans le groupe, mais Vincent et Clyde tenaient trop à respecter leur plan au lieu de faire attention à mes craintes.

Une fois éloignés d’environ cinq-cents mètres du grand groupe de gens protégés, je chuchotai quelque chose à mes compères :

— Vous saviez que les policiers auraient peut-être facilement pu nous trouver s’ils avaient eu des lunettes de vision thermique ou un truc du genre?

— C’est faux, affirma Clyde. Vincent et moi avions prévu cette éventualité, et nous avions donc testé cette situation. Il se trouve que mes pouvoirs passent inaperçu devant les caméras thermiques, les miroirs, les gens de toutes sortes, et cetera. Tout ce qui pourrait vraiment nous dévoiler, ce serait un contact avec une substance telle que de la farine, qui nous *marquerait*, ou un autre humain qui nous toucherait.

— Quoi? Tout cela annulerait ton pouvoir? M’exclamai-je, stupéfié.
— Non, rien de cela ne le ferait. Toutefois, l’épuisement de mon aura causerait bel et bien notre découverte, répliqua-t-il.
Nous étions cachés dans une petite ruelle sombre. J’ignorais l’heure qu’il était, mais on aurait juré qu’il était presque minuit, car nous étions sous le grand mont, dans cette ville moderne. En y songeant bien, cette obscurité allait nous aider si nous devions fuir quiconque. Clyde lâcha subitement nos mains.
— Désolé, les gars, mais je n’ai plus assez d’aura pour continuer à nous cacher… je suis *épuisé…* se plaignit-il.
— Ça va aller, répondit Vincent. Il est déjà assez incroyable de te savoir capable de camoufler plusieurs personnes avec tes bagues.
— Oui, c’est impressionnant! fis-je.
— Je suis normalement bien davantage endurant lorsque je suis le seul à exploiter mes bagues, se vanta Clyde, cachant mal sa fatigue.

— Nous devrions nous trouver un endroit abandonné où nous pourrions nous isoler, suggéra Vincent Valler.

Tous d’accord, nous attendîmes donc qu’absolument personne ne semble dans les parages pour se faufiler à travers les coins les plus sombres de la ruelle jusqu’à l’atteinte d’un vieux complexe industriel abandonné. Nous étions dans un grand entrepôt pratiquement vide. Autour de celui-ci se trouvaient clôtures, vieux bureaux de réception, vieilles salles de triage et bien d’autres.

Clyde tomba au sol.

— Qu’est-ce qui lui prend? demandai-je, d'un air paniqué.

— Il semble avoir épuisé **presque toute son aura**, affirma Vincent Valler. Il serait donc impératif de le laisser se reposer et reprendre toute son énergie avant de repartir.

Je plaçai Clyde sur un petit banc de plastique tout décrépit pour qu’il puisse au moins se reposer «confortablement».

— Comment fait-on pour savoir quand on épuise notre aura? demandai-je à Vincent.

— Eh bien, il faut simplement que tu te concentres, avoua-t-il. Clyde, dans ce cas-ci, s'est probablement trop donné en se rendant invisible et en *cherchant des auras comme tu me le demandes en ce moment, justement.*
— Ah, bon…
— Tu n'arrives donc aucunement à percevoir ce qui m'entoure? vérifia Vincent.
— Non.
— Pourtant, moi, je parviens à voir *ton* aura! ria le grand adolescent à la peau de couleur caramel. C'est comme si j'avais retrouvé la vue!
— Comment? demandai-je.
— Eh bien, imagine-toi que, pour voir l'aura, il faut que tu te concentres. Ensuite, tu parviens à voir une espèce de couche grisâtre et épaisse autour des gens qui ont des bagues, *et ce, même quand tu fermes les yeux*… Si la personne joue le rôle d'ange gardien, la couche devient blanche. Si la personne joue le rôle du philosophe, la couche devient noire. C'est tout.
— Oh, je vois, dis-je. Toutefois, ce n'est pas ce que je te demandais…

— D’accord, mais j’espère que tu vas retenir ce que je viens de te dire, puisque *c’était assez important.*
— Oui, oui, répondis-je.
— Alors, qu’est-ce qu’il y a? me questionna Vincent.
— Ta vue… comment? Comment l’as-tu perdue?
Les yeux de Vincent s’écarquillèrent, et le vert très clair de son iris devint encore plus remarquable que d’habitude. Il pencha sa tête vers le sol quelques secondes, les yeux toujours aussi grandement ouverts, puis il la releva d’un coup sec.
— Je t’aime bien, Hunter, mais… je ne crois pas que je devr-
— Tu es ***vraiment*** bizarre, quand j’y pense… remarquai-je. Tu as ***perdu*** ta vue, tu sais ***distinguer du poison dédié à l’assassinat***, tu as ***cogné*** à une porte d’entrée de centre commercial avant de notre rencontre, mine de rien, alors qu’il faisait nuit et que tu ne pouvais savoir qu’il y avait des gens que tu pouvais déranger dans la pièce ***puisque tu es aveugle***, tu ***sais que je t’ai joué un tour visuel***

lors de notre poignée de main alors que tu es aveugle...
— **Assez**, fit Vincent.
— Je veux des réponses!
— Tu n’en aura **pas**, répliqua Valler.
— D’accord, mais... pourquoi *moi?* Pourquoi suis-je celui que tu as embarqué dans ton plan de fuite parmi tous ces élèves qui se trouvaient là-bas? Dis-moi au moins cela, Vincent! m’exclamai-je, d’un ton presque autoritaire.
— Bon, si tu veux vraiment tour savoir sur moi, alors je vais te fournir une information bien précieuse sur ma personne : je possédais des bagues donnant des pouvoirs et de l’aura **avant** que le programme de Scott débute.
— Vraiment? M’exclamai-je.
— Oui, et j’ai perfectionné ma vision d’aura en très peu de temps, poursuivit-il. J’arrive à percevoir tout ce qui passe au-dessus du radar de tous ces pauvres humains qui ne savent pas ce qu’ils peuvent faire de leur aura, qui ignorent même son existence, avoua-t-il.

— …Ah, bon? Pourtant, aucun pouvoir ne se manifeste en moi, dis-je, me sentant médiocre.
— Tu n’arrives vraiment jamais à faire quoi que ce soit de tes bagues? me demanda Vincent, un peu étonné.
— En effet, répondis-je. Rien ne s’est produit de différent depuis que je me suis réveillé de ce mois de sommeil, avouai-je.
— Pourtant, tu es incroyable, Hunter… je ne doute pas de ta réussite imminente à dépasser les capacités humaines normales, affirma le grand adolescent.
— Mais… Mais…
— J’ai remarqué, lors de ce soir pluvieux, deux personnes en particulier… Tu étais là, dans la pièce tout juste à côté de moi… Je venais de prendre une pause de ma marche habituelle, et ce que j’ai vu… n’est pratiquement pas descriptible. Les mots me manquent pour te dire à quel point, **à cet instant-là, lors de ce moment précis…**

Vincent baissa la tête, cherchant ensuite une réponse aux alentours, pour enfin poser ses yeux sur moi. Je n’avais jamais vu chez lui un tel regard auparavant : il avait la bouche grandement ouverte et les yeux tout écarquillés. Ses lèvres formaient un léger sourire naturel. Vincent Valler semblait **tout émerveillé, comme un enfant.**

— Quoi? Q-Qu’est-ce qu’il y avait? m’étonnai-je.
— De l’aura, Hunter! De l’aura comme je n’en avais jamais vue! J’étais incrédule! **Jamais je n’avais vu deux êtres humains déclencher autant d’aura que cette fille et toi dans toute ma vie, Hunter! Jamais!**

Je fus bouche-bée. Je reculai d’un ou deux pas dans l’entrepôt désert, noyé dans la stupeur.
Alice... et moi? Nous étions la cause de toute cette aura?

— J’ai cogné à la porte de cet endroit parce que je voulais absolument savoir

qui pouvaient bien être ces gens qui émanaient autant d’aura, Hunter… Je devais absolument vous rencontrer.
— Oh, je vois… tu avais donc hésité à entrer parce que…
— Parce que j’appréhendais autant d’énergie! continua Vincent. Je pouvais **à peine** contenir mon excitation et ma frayeur! Mes yeux pétillaient d’envie de savoir!
— Ça, alors… je ne parviens presque pas à te croire…
— Pourtant, fit Vincent, tout ce que je dis est plus que réel!
Le regard de l’adolescent cessa brusquement d’être illuminé. Ensuite, emporté par sa curiosité, il se prononça :
— Qui était cette jeune femme qui t’accompagnait, Hunter?
— Eh, bien… cela importe peu, puisqu’elle n’est plus ma partenaire, m’attristai-je. Elle m’a… quitté.
Vincent me prit par les épaules, sérieux comme jamais.
— **Tu dois la retrouver sur-le-champ!** ordonna-t-il. Vous ne possédiez même pas de bagues, et déjà, vous

émaniez une aura impensable! Ce phénomène était tout simplement **digne du divin! Je sais reconnaître une bonne chose quand j'en vois une, et là, Hunter, tu dois me croire sur parole comme personne ne l'aura jamais fait! Tu dois absolument retrouver cette fille!**
Je fixai le sol quelques secondes, gardant la tête haute. Je regardai ensuite le petit blondinet, Clyde, pour finalement regarder le vert brillant des yeux de Vincent, qui avait fait renaître en moi une détermination qui me manquait.
— Tu sais quoi, Vincent? Tu as raison! **Je vais retrouver Alice Rosenthal!** m'exclamai-je, le cœur rempli d'espoir.
Vincent posa une de ses mains sur une de mes épaules.
— Je sais comment tu devrais la chercher, affirma Vincent.
— Vraiment? m'écriai-je, stupéfait.
— Oui : je suis convaincu que, si tu te mets à orienter tous tes sens sur la recherche de l'aura de ta douce, tu la retrouveras.
— C'est tout? Fis-je, amadoué et joyeux.

— C’est tout, répéta Vincent, souriant de manière joviale… ou sadique. Allez, pars, ne perds pas plus de ton temps à discuter avec moi, s’exclama soudainement l’adolescent. Va la retrouver!

Je partis donc à la recherche d’Alice Rosenthal, ayant une petite idée d’où j’allais bien pouvoir commencer ma recherche en tête.

Chapitre 21 : Explosion

Cherry, ayant eu le pouvoir de semer les policiers simplement en les menaçant de faire exploser la tour centrale, regarda sa bande.
— Alors, tout le monde… nous devrions tous nous séparer dès maintenant. Faites-vous extrêmement discrets, changez d’apparence s’il le faut, et, surtout, faites attention à ne pas exposer vos bagues en public. Il serait choquant d’apprendre que vous êtes tous morts d’une traque aussi stupidement facile! dit la vedette.
— Mais… où devons-nous aller? demanda un adolescent parmi la foule.
— N’importe où, tant que ce n’est pas ici, à Mont-Royal! répondit Cherry.
— Mais… par où pouvons-nous partir sans risquer notre vie? demanda Saki Takinawa. Les policiers se trouveront sans doute partout où nous irons! s’exclama-t-elle.
— Ceci n’est guère un de mes soucis, ma belle, répliqua Cherry. Utilisez votre imagination, vos pouvoirs et votre débrouillardise pour ne pas vous faire

repérer! Moi, je compte rester encore un peu dans cette ville, histoire de narguer les autorités pour m'amuser. Cela vous bénéficiera d'une certaine distraction, puisque c'est moi qui suis la plus grande menace de l'instant, avec ma bombe.

— Tant mieux, dit Scott. Ne parlons guère davantage : les gens de la ville doivent s'alarmer comme jamais…

— En effet, fit Eugenia, la vieille femme qui ressemblait à une enquêteuse.

— Faites vos bagages, les petits, vous risquez de ne plus revoir vos parents d'ici un bon bout de temps! rigola Cherry, qui se moquait des élèves de Scott. Il se mit dos à eux et face à la tour centrale, puis partit enfin.

Scott songea à une stratégie de fuite logique, et, pendant ce temps, les gens qui faisaient partie de la bande de Cherry semblaient s'activer : ils quittaient tous les lieux en en courant hormis Eugenia.

— Tu ne t'en vas pas? demanda Scott à la vieille dame.

— Non… je suis complètement déroutée et je ne sais plus tellement quoi faire, répondit— elle.

Les élèves de Scott qui n’avaient pas encore fui eux aussi, c’est-à-dire la majorité d’entre eux, ne pouvaient qu’être d’accord avec l’enquêteuse.

— Ne devrions-nous pas nous diriger un peu plus loin qu’ici tout en songeant à un plan? demanda l’infirmière Takinawa.

— Oui, tu as raison, avoua Scott. Dirigeons-nous vers les régions des montagnes du pays pour s’isoler, et quittons le pays via celles-ci! S’exclama-t-il.

— Nous devrions nous séparer en de plus petits groupes, suggéra Eugenia. Les autorités nous retrouveront assez rapidement si nous sommes trop groupés.

— Ah, bon? Pourtant, nous venons de perdre toute l’équipe de Cherry de notre vue, douta l’infirmière Takinawa.

— Oui, mais plus nous sommes séparés, plus facile sera la fuite. Croyez-moi, j’ai déjà traqué plusieurs bandes de criminels professionnels, et il est plus qu’évident que la fuite n’est pas une bonne option si nous restons une masse alors que nous pouvons nous séparer.

— J’avoue! rigola Scott. Divisons le groupe de gens restant en trois. Je prendrai un de ces sous-groupes en charge, Takinawa en prendra un autre et Eugenia fera de même. Nous nous fixerons aussi un lieu et une date limite de rencontre et communiquerons avec des effectifs que j'avais pris la précaution d'emmener avec moi, finit-il.

Hunter Maverick, Vincent Valler, Clyde le petit blondinet et quelques autres personnes avaient donc fait diminuer le nombre d’élèves qui étaient sous la tutelle de Scott. Le chiffre en question était alors passé de 32 à 24 (si on excluait les figures d’autorité telles que Saki Takinawa, Scott ou Eugenia). Par conséquent, les groupes furent chacun composés de huit élèves et d’un tuteur. Ils fuirent tous très rapidement les lieux.

Nora Parker et Micheal Rosenthal ne faisaient pas partie de ces petits groupes. Gabriel, l’adolescent se trouvant en chaise roulante, voulut suivre les deux jeunes hommes, mais n'en eut pas l'opportunité.

Ils cherchaient Hunter, qui cherchait Alice, qui cherchait… qui, ou quoi?
Cherry, qui était de nouveau devant la plus grande tour de Mont-Royal, se mit à sourire. Les policiers braquaient leurs armes sur lui malgré sa protection franchement impénétrable. Il s’amusait à se promener aux alentours de la tour tout en menaçant les gens d’appuyer sur le bouton de la télécommande depuis au moins dix minutes. Les citoyens normaux paniquaient comme jamais : s’ils avaient d’abord crié à en perdre la voix, ils étaient maintenant bien loin des alentours où la bombe allait éclater. Tout le personnel du bâtiment avait évacué lorsque Cherry était parti avec Scott, et tous avaient reçu l’ordre de ne jamais entrer s’ils voulaient garder une tour intacte. De temps en temps, une femme qui faisait partie du corps policier tentait de marchander avec la jeune vedette en renforçant sa voix d’un micro. Les tentatives de la demoiselle semblaient toutefois bien vaines. À un moment donné, environ après une heure entière

de marchandage visiblement inefficace, Cherry se lassa de son petit jeu et des autorités :

— Bon, c’est fini! J’en ai assez!

— NON, NE FAITES PAS CELA! CETTE TOUR REPRÉSENTE L’UNION ENTRE LA FRANCE ET L’ANGLET-

Cherry leva son bras droit dans les airs, montrant bien clairement qu’il appuyait sur un des boutons de la manette. Presque tous les policiers firent feu sur Cherry, qui était pourtant toujours protégé par son bouclier, et la dame au micro s’accroupit derrière une des maintes voitures de polices. Elle anticipait une explosion, mais n’entendit rien. Alors qu’elle se relevait, elle posa son regard sur Cherry, dont la silhouette venait tout juste de réapparaître puisque la pluie de balle avait cessé d’être. Certains membres des forces armées, au loin, arrivaient.

— Oh, vous emmenez enfin votre élite? s’exclama Cherry.

— Oui, mais… je crois que… ce ne sera pas nécessaire, répondit la jeune femme, qui avait soudainement tout compris, ébahie.

— En effet, ahahahahah! Comme vous êtes stupides! s’écria Cherry, tout enjolivé.

La manette que Cherry transportait n’était qu’une vulgaire télécommande qui servait à contrôler une des lampes de nuit de la tour Centrale. Cherry avait volé celle-ci dans une chambres de la Tour centrale après l’avoir inspectée, croyant pouvoir faire semblant qu’il avait lui-même posé une bombe, puisqu’il n’y en avait alors aucune là-bas.

Le terroriste s’assied en souriant silencieusement, fixant la femme qui avait précédemment tenté de le raisonner. À cet instant précis, celle-ci ressentait une grande crainte. «Jusqu’à quel point pourront-ils tous se moquer de la loi? Jusqu’à quel point iront-ils?» se demandait-elle. Les deux s’échangeait d’intenses regards, tandis que les forces armées débarquaient dans les alentours et discutaient de la situation avec certains policiers. Après environ dix minutes Cherry était maintenant debout, devant une tonne de gens méfiants et armés jusqu’au

dents. Il se posait les mêmes questions que la policière tout en lui échangeant encore des regards intenses. Les autorités savaient désormais que Cherry n’avait pas vraiment posé de bombe, et ils n’attendaient qu’une simple opportunité de faire feu sur lui.

Tout à coup, la lueur à peine visible qui entourait Cherry vint jusqu’à complètement disparaître, et le jeune homme changea aussitôt d’expression : sa bonne humeur devint surprise et peur. Son bouclier d’aura commençait à se dissiper.

La femme qui faisait partie du corps policier reprit instantanément du poil de la bête en entendant Cherry lâcher un «Oh-oh…» d’un ton inquiet. Elle aboya l’ordre de faire feu sur le jeune homme à tous ses collègues, sautant presque sur la voiture derrière laquelle elle s’était précédemment cachée, pointant du doigt l’opportunité qui s’était dévoilée sous ses yeux de vaincre le monstre. Une tempête de balles d’armes à feu de toutes sortes s’abattit

directement sur Cherry, qui avait à peine eu le temps de remarquer qu’il était complètement encerclé par les policiers et des gens de l’armée.
La jeune policière prit presque Cherry en pitié en voyant à quel point son corps tout ensanglanté, tombé sur le sol, avait été troué par les balles. Le jeune homme, qui n’avait fait que des menaces, ressemblait à une passoire humaine... La femme prit une grande respiration pour enfin soupirer. Elle était parfois désespérée par la cruauté des humains, les croyait parfois purement barbares, et ce moment ne faisait qu'endurcir ses convictions.
Roger, un des collègues de travail de la jeune femme, la sortit de ses pensées en lui demandant de se déplacer du devant de la portière de sa voiture afin qu’il puisse y entrer.
Se faisant reconduire au poste par Roger puisqu'elle devait aller rédiger un rapport de toute la situation, la femme ne put s’empêcher de repenser au regard intense de Cherry. Quelque chose clochait, mais quoi? Elle s'imagina alors Cherry souriant encore, même

après la mort, et un frisson lui parcourut le corps. Il s'était peut-être sacrifié en servant de distraction pour les autres gens comme lui, pour qu'ils puissent fuir les autorités? Il souffrait peut-être d'une déficience mentale...

La policière dont il était alors question jusqu'à maintenant se nommait Helen Harvester. Elle était relativement jeune pour être une policière, et encore plus pour faire partie de ceux qui devaient établir des comptes rendus sur les criminels et qui devait faire un boulot assez psychologique. En gros, Hélène était à peine entrée dans le corps policier, et, déjà, elle faisait certaines tâches que certains anciens n'auraient jamais pu faire auparavant. Ils... n'avaient pas son intelligence, si on pouvait se permettre de dire cela ainsi. Toutefois, peu importe à quel point Helen était intelligente, elle n'arrivait pas à entièrement se faire à l'idée que tout son après-midi était bel et bien réel.

Elle n'était certainement pas prête à affronter les évènements étranges qui

allaient se produire en son monde à partir de ce jour-là.
Certains policiers, n'ayant pas eu l'honneur de défendre la tour emblématique de leur pays, se devaient de poursuivre le restant du groupe de gens anormaux qui étaient en cavale dans leur région bien-aimée. Ces policiers s'étaient mis à talonner les groupes que Scott avait formés aussitôt que Cherry, qui était alors une menace pour eux, fut retourné devant la tour. La bande de gens que Cherry avait formée, toutefois... avait complètement disparue, sans laisser aucune trace de son passage si on ne comptait pas Eugenia, l'ancienne détective, qui s'était décidée à suivre les directives de Scott.
Helen guettait tout ce qu'elle pouvait possiblement apercevoir lors de son chemin vers le poste de police. C'est là qu'elle le vit, lors de cette dernière seconde qui faisait partie de celles où elle observait les hauteurs du dedans du Mont-Royal: un jeune homme aux cheveux bruns qui filait dans les airs.

Chapitre 22: Dévastation

Je courais tellement vite. J'avais fermé mes paupières. Je me sentais libre d'aller dire à Alice tout ce à quoi je pensais réellement: je me sentais libre d'aller lui raconter à quel point notre histoire avait fini sur une note stupide. Je savais qu'Alice n'allait peut-être pas m'écouter au début, alors j'avais eu une idée: aller voir Roderic Rosenthal pour me réconcilier avec lui ET, ensuite, me réconcilier avec Alice. J'ignorais pourquoi, mais au fond de moi, je savais qu'Alice allait se trouver là où j'allais la chercher.

Mon plan n'était pas vraiment clair, en fait...

En courant, je ressentis en moi ce que je savais enfin qualifier d'aura traverser mon corps. C'était peut-être une forme d'adrénaline. C'était peut-être un délire de fou. Je l'ignorais. Tout ce que je savais, c'est que, en un rien de temps, j'ouvris mes yeux pour enfin constater que je me trouvais à une hauteur

ahurissante, impossible à atteindre en tant qu'humain normal en temps normal. Je ne criai guère. Je restai calme, filant à toute allure à travers la ville de Mont-Royal... Le vent que ma propulsion avait créé caressait mes cheveux. Je me sentais bien. Je regardai à l'horizon, hors de la ville, pour constater qu'il était l'après-midi à l'extérieur de cette ville urbaine et nocturne.

Je retombai sur mes deux pieds sans ressentir aucune douleur et sans éprouver quelconque difficulté. Je me dépêchai de reprendre ma course pour remarquer que... je ne pesais pratiquement rien: pas une seule livre de mon corps ne me retenait sur terre si je le désirais... ou si j'étais pressé. Mes pas me propulsaient bien plus loin que je pouvais l'imaginer. Je n'avais même pas peur de foncer dans quelconque bâtiment: je ressentais une assurance inconcevable en mes sauts. Elle était telle que j'étais certain de pouvoir simplement sauter par-dessus n'importe quoi s'il le fallait.

Je me sentais prêt à sauter au-delà du paradis pour te parler, Alice...

J'arrivai en trombe dans le bureau de Roderic Rosenthal, qui parlait alors au téléphone. Il sursauta presque aussi haut que moi quand j'étais sur mon chemin pour le voir quand j'entrai. Je ris, épuisé, alors que celui-ci échappa son appareil au sol.
— Oh, non! Non! NON! souffla Roderic, remarquant qu'il avait cassé son appareil en l'échappant.
— Dé... Désolé, m'sieur Rosenthal, fis-je, tout essoufflé.
L'homme me fixa, stupéfait.
— Tu... Tu tombes à pic, dit-il. Alice... Alice est en route pour venir me voir.
— Je... que... Quoi? demandai-je, à moitié mort.
— Elle s'est faite de nouvelles amies et en a retrouvé une ancienne au début du mois d'octobre. Elle voyage beaucoup avec elles, poursuivit le père. Avant de partir pendant un bon moment, elle est passée voir sa mère, et maintenant... elle est en route, avec ses amies, afin de venir me visiter un peu aussi.

— Vrai... Vraiment? demandai-je, surpris. Alice avait donc vraiment fait beaucoup de choses sans moi... Elle s'était... refaite une vie, peut-être?
Ne suivant pas mon propre plan, je dis à Roderic que je voulais moi aussi discuter un peu avec sa fille avant que celle-ci ne parte.
Mon cœur se resserra un peu lorsque je dus laisser Alice passer à côté de ma personne afin qu'elle puisse aller discuter avec son père. Elle me regarda, surprise de me voir, mais je ne fis que rester de marbre à l'extérieur à sa vue. Une fois en-dehors de l'école, je restai devant le lot de parkings, seul. Le vent était frais. Les feuilles n'étaient plus vraiment présentes dans le paysage. Le ciel... était-il... clair... ou terne? Était-il... bleu... ou gris?
Alice sortit finalement de l'école à son tour. Je m'empressai de sursauter en criant accidentellement son nom en la revoyant. Mon cœur battait à plus de cent kilomètres à l'heure. La fille, toujours surprise que je sois là où elle était, me demanda la raison de ma venue, même si elle était évidente. Je

lui avouai tout de même que je voulais discuter avec elle. Je voulais être net, précis et direct. Le plus clairement possible, je voulais dire à Alice à quel point nous pouvions être plus que ce que nous étions.

Même la fatigue extrême que toute cette dépense d'aura m'avait donnée n'allait pas suffire pour arrêter mon cœur de battre la chamade, pour m'arrêter moi.

— Exécute-toi sur-le-champ si tu as quelque chose à me dire, Hunter, m'ordonna soudainement Alice. Mes amies m'attendent, dit-elle, pointant d'un air nonchalant la bagnole décapotable noire qui se trouvait dans le parking, remplie de filles.

— Je dois te parler au... terrain de football, dis-je.

— Quoi? Pourquoi? demanda Alice, un peu inquiète et un peu intriguée.

— Je... Je dois absolument t'expliquer quelque chose, Alice, dis-je, encore un peu essoufflé. S'il te plaît, permets-le-moi...

Alice et moi nous retrouvâmes donc au terrain de football, à l'abri du regard de

ses amies et aucunement épiés par le regard des rarissimes gens passants dans la rue en voiture.

J'aurais pu dire à Alice à quel point je l'aimais, à quel point me quitter pour le manque de vécu de notre couple n'était pas logique, à quel point nous allions bien ensemble...

J'aurais au moins peut-être pu

comprendre son point de vue,

me faire clairement refuser mon amour,

entendre sa voix un peu plus longtemps,

Voir ses yeux bruns emplis de vie un peu plus longtemps,

mais non.

Au moment le plus silencieux, alors que les oiseaux s'étaient tus, alors que les arbres arrêtèrent de bouger, que le vent cessa de siffloter... les bagues qui se

trouvaient au dos des mains d'Alice Rosenthal cessèrent de briller tout comme ses yeux cessèrent de pétiller de vie. La jeune femme tomba au sol alors que le pantin dansait. La vue de Hunter Maverick se troubla. Il qui restait figé sur place alors que le pantin se retournait vers lui. Le visage absent de la figure de bois affichait un sourire que nul autre que Hunter aurait pu voir.

Le pantin cessa de s'agiter au rythme du feu de l'enfer et se prononça de sa voix qui venait de partout et nulle part: «Tu ne veux plus découvrir le sens de la vie, Hunter? Tu veux dépendre d'une vulgaire personne, de l'amour? Tu es pathétique. Tu n'es rien. Je n'ai plus besoin de toi et, puisque tu avais utilisé ton aura... j'ai pu sortir de ton corps. Maintenant, je suis indépendant de ta volonté, et je vais chercher la réponse à la vie seul, sans loque humaine telle que ta personne.»

Hunter Maverick se leva, toujours silencieux, et regarda brièvement le corps sans vie d'Alice Rosenthal pour enfin dire à haute voix «Alice... si nous nous sommes connus à peine un mois,

alors pourquoi est-ce que je... je...», tremblant. Le jeune homme laissa ensuite couler de chaudes larmes, tandis que le pantin regardait ses mains de bois, manifestant maintenant des bagues, elles aussi. La marionnette possédait maintenant la majorité de l'aura qu'Alice Rosenthal détenait avant sa mort. Des fleurs se mirent à pousser rapidement partout sur le gazon, tout autour d'Alice. Désormais, le restant des pouvoirs qui s'abritaient en elle s'exilaient complètement de son corps, qui n'était même pas physiquement blessé.

Le pantin se détourna du corps d'Alice et du visage troublé de Hunter.

Le jeune homme tenta sauter sur le démon rieur, mais celui-ci partit aussi rapidement qu'il s'était extrait du corps de son ancien hôte en se propulsant à l'horizon. Hunter Maverick laissa son aura prendre le contrôle de son corps et, en un rien de temps, il se mit à filer à l'horizon, lui aussi.

Le soleil couchant de cette fin d'après-midi n'était plus aussi ravissant qu'il y avait quelques heures. Les cheveux de

Hunter étaient une nuisance pour sa vue, alors qu'il filait dans le vent et tentait de continuer à voir la figure qui devenait de plus en plus minuscule en s'éloignant de lui.

Les sauts majestueux que Hunter effectuait ne servirent plus à rien après un certain instant. Ils ne se dirigeaient nulle part, maintenant que tout était perdu.

Hunter, qui s'effondrait au sol aussi durement que ses larmes toutes chaudes, perdit connaissance, puisqu'il s'abandonnait maintenant complètement à son épuisement aussi intense que sa mélancolie.

Chapitre 23: Escalade de la tension

Journal intime de Micheal Rosenthal, 6 SEPTEMBRE 2015:

J'arrivai devant un banc et je m'apprêtai à m'y asseoir. Des connards de sportifs me volèrent le banc en entier en seulement quelques secondes. Je fus un peu frustré, j'émis même un petit grognement. Ce fut une erreur fatale, car ils se mirent à se moquer de mon grognement en l'imitant, faisant rire tous les élèves qui les entouraient.
À cet instant-là, je ne me souciais pas trop de tout ce qui s'était passé. Je n'arrivais pas à voir ces adolescents en tant que méchants, puisque je faisais partie du même programme scolaire sportif et intensif qu'eux (pour mon propre plaisir) au coût de les ralentir dans leur routine. Je les supportait, et en échange, je pouvais m'entraîner dans leur environnement. Je pensais que tout cela était normal, que c'était un simple prix à payer pour les avoir déranger. Je pensais que je méritais mon sort.

Lors du dîner suivant cet évènement, ce ne fut toutefois pas la même histoire. Je m'apprêtai à me diriger vers l'endroit où je mangeais d'habitude, en solitaire, pour finalement constater que les sportifs m'avaient volé mon coin de tranquillité parce qu'il y avait un super flux de gens qui voulaient manger à l'école (à cause des pizzas au menu) ce jour-là. J'allai tout de même vérifier auprès d'eux si au moins un banc restait vide afin de ne pas avoir à manger debout dans la cafétéria. Dès qu'ils me virent, l'un d'eux plaça sa boîte à lunch sur le banc. Surpris, je leur demandai s'ils attendaient quelqu'un.

— Non. On ne te veut simplement pas par ici, gros nul, dit l'un des garçons, mine de rien.

— Retourne baiser ta mère, fit tout bêtement la copine de ce même garçon, qui était justement assise à côté de lui.

À partir de ce moment-là, je me rendis compte de quelque chose. Je me rendis compte que, malgré moi, malgré mon calme, malgré ma sérénité et ma gentillesse, ces gars tentaient de me taper sur les nerfs chaque jour. Jamais

je ne les avait vus ainsi avant ce jour, mais ces paroles de la copine de l'un d'eux m'ouvrit les yeux en me montrant qu'en fait, tout le monde se payait ma gueule à cause d'eux. Je n'avais pas de copine... je n'avais pas d'amis...

Et dire que depuis tout ce temps, j'étais trop occupé par mon obsession pour le baseball... pour me rendre compte que c'était à cause d'eux que j'étais en fait... la risée de mon école.

Je pris une grande respiration, je tentai de me calmer, de me résoudre à penser à autre chose qu'à ma soudaine constatation, puis, je me ressaisis finalement entièrement pour balbutier ces quelques mots:
— Vous ne pourriez pas me laisser cette place juste pour cette fois, les gars? S'il vous plaît?
— Non! Tu l'as pas entendu, gros CON? T'ES NUL, ET TU NE MÉRITES PAS DE T'ASSEOIR AVEC NOUS! MANGE PAR TERRE, SALE CHIEN BÂTARD!
Mes yeux s'écarquillèrent en même temps que les bouches s'ouvrirent tout

aux alentours pour laisser échapper des rires...
...des rires qui allaient devenir d'incessants échos tournoyant dans ma tête tout au long de la semaine suivante, que ce soit pendant que j'essayais de dormir, de manger, de faire mes devoirs, de parler avec d'autres, mais, surtout... pendant que j'essayais de jouer au baseball.
Ça, je ne pouvais PAS le supporter. PERSONNE ne doit m'enlever ma joie de jouer au baseball. JAMAIS.
Pauvre moi, qui ne voulait qu'étudier et pratiquer toutes sortes d'entraînements dans cette nouvelle école...
Pauvre eux, qui venaient d'éveiller une bête obsédée par la violence, qui sommeillait alors tranquillement depuis sa naissance...

Maintenant que je suis avec mes nouveaux amis, Nora et Hunter, je peux vivre pleinement ma passion. Maintenant que le monstre a cessé de terrifier des gens, nous pouvons tous dormir paisiblement.

N'est-ce pas?

Journal intime de Micheal Rosenthal, 12 DÉCEMBRE 2017:

Je suis allé assister aux funérailles de ma sœur avec Nora... Bordel de merde... Ça frappe, de voir le corps mort de... d'une fille aussi jeune.... Alice est ma sœur, en plus... Ce n'est pas possible... Nora a tenté de me détendre tout au long de la cérémonie, de me consoler, mais... c'était plus fort que moi, je n'arrivais simplement pas à rester là, devant le corps de ma SŒUR. MA SŒUR EST MORTE? C'EST UNE BLAGUE, AHAHAHAHAHA! C'EST IMPOSSIBLE! Non, ce n'est pas possible... Dites-moi que je rêve, quelqu'un... Papa pleurait... Maman pleurait... Tous mes frères et sœurs pleuraient!

Papa a dit qu'il va me révéler la cause du décès d'Alice après son... après son enterrement...

Journal intime de Micheal Rosenthal, 14 DÉCEMBRE 2017:

Je suis allé assister à l'enterrement de ma sœur. Nora m'accompagnait encore. Nous nous demandions où se trouvait Hunter... Comme si la situation n'était pas assez dramatique, il fallait que je voie la tombe d'Alice, maintenant...
Elle était si jeune!
Le ciel était dégagé, mais le soleil éclairait à peine tout le monde. Le ciel? Gris. L'air? Trop froid pour que la température soit agréable. Mon corps? Trop petit pour contenir toute ma désespérance...

Alors que mes frères et sœurs embarquaient tous dans la limousine familiale, mes parents restèrent avec Nora et moi. Nous observâmes la tombe ensevelie de fleurs quelques minutes, puis, soudainement... mon père me révéla finalement la cause du décès d'Alice: un homicide probablement fait des mains de Hunter Maverick lui-même. Apparemment, les amies d'Alice auraient été les premières à voir son

corps sans vie, au terrain de football de l'école où le programme de Scott s'était donné. Mon père et ces filles avaient pu confirmer aux policiers que Hunter avait emmené Alice jusqu'au lieu de l'assassinat...

Hunter, dire que tu étais notre ami, à Nora et moi...

Tu n'avais pas besoin de l'amour de ma sœur: nous t'aimions, Hunter, nous t'aimions...

POURQUOI T'AS FAIT ÇA, HEIN? POURQUOI T'AS TUÉ MA SŒUR, CONNARD? JE VAIS TE TROUVER ET TE FAIRE PAYER POUR TON CRIME, TU VAS VOIR! MA BATTE DE BASEBALL VA TE DÉTRUIRE LE CRÂNE EN MILLE MORCEAUX DÈS QUE JE VERRAI TON PUTAIN DE VISAGE! JE BROIERAI TES OS EN DÉPLOYANT TOUTE L'ÉNERGIE QU'IL FAUDRA MÊME SI ÇA ME COÛTE MA VIE, PUTAIN DE MERDE!

Hunter Maverick finit par apprendre le fait qu'Alice reposait désormais six

pieds sous terre, et donc, il décida d'aller voir sa tombe. Pensant bien évidemment que certains criminels finissent toujours par aller visiter la tombe de leurs victimes, certains policiers purent donc trouver et facilement arrêter Hunter Maverick au cimetière.

Hunter fut accusé d'homicide, mais sous la firme affirmation de médecins qu'il souffrait de folie et non de tendances psychopathiques, Hunter se fit interner dans un institut psychiatrique, et non incarcérer dans une prison. L'hôpital psychiatrique dans lequel Hunter se fit enfermer était situé loin de Dolmis ou de Mont-Royal.

La vie des autres continua malgré tout.

Nora dut accepter le fait que l'ami qu'il aimait tant croyait qu'un pantin avait tué une jeune femme à sa place. Cela occurant, il finit par céder et à se laisser tomber dans les bras du désespoir. Il mit fin à sa vie. On l’enterra près du cercueil d’Alice.

Micheal dut restreindre sa rage malgré son extrême envie de simplement aller se déchaîner sur Hunter, qui disait à tout le monde qu'il y avait une bien plus grande menace en liberté. Cependant, même si il était vocal à propos de cette situation, le jeune homme redevint le solitaire élève qu’il fut autrefois, s’isolant couche par couche dans une grande coquille de solitude. Cette coquille devint ensuite une armure qu’il porta dans l’armée.
Roderic Rosenthal et sa femme durent accepter la mort de leur fille, malgré toute la misère du monde qu'ils avaient à croire que cette tragédie les avait réellement frappés.

PARTIE 2 : Les Aventures d’Archipelago

C’était lors d’une douce matinée de septembre, en 2057. Les gens normaux faisaient des choses normales pendant qu’Archipelago, lui, planifiait une chose grandiose : sauter par-dessus de l’école de sa ville. C’était son rêve. Si il n’avait pas pu terminer son cheminement scolaire dans sa jeunesse, envoyé à l’hôpital psychiatrique, maintenant était bien le bon moment pour « sauter les cours ».
Il y avait toujours pensé ainsi :« Si je peux sauter par-dessus les écoles, alors n’est-ce pas une preuve que je n’ai pas besoin d’aller dans ces établissements? Ne puis-je pas simplement passer à autre chose une fois que j'aurai simplement contourné les choses de cette manière-ci? ».
Il se réchauffa un peu, s’étira les jambes, les bras, le cou, les poignets : tout. Alors qu’il se préparait à courir tel un gracieux léopard chassant sa proie, il fut interrompu. Interrompu par l’infirmière. Elle devait malheureusement le ramener à

l’hôpital. Il était habitué à cela, alors il ne bronchait plus quand il la voyait, il n’essayait même plus de fuir. Il se laissait simplement capturer, et il abandonnait ses plans. Toujours et encore. Au fond, il savait bien que les gens ne pouvaient pas supporter qu’un fou traine près d’un établissement public, et, surtout, une école secondaire comme celle-ci! Les cheveux d’un noir digne des plus sombres charbon d’Archipelago, ses pieds nus qu’il avait oublié de couvrir en sortant à toute allure de l’hôpital, sa jaquette blanche de la prison d’où il venait et son nom bizarre en lui-même : tout donnait une mauvaise impression lorsqu’on le rencontrait, ce jour-là. C’est ainsi que l’infirmière le retrouvait toujours assez facilement, d’ailleurs : les gens ne se gênaient pas d’appeler la police seulement en voyant ce jeune homme courir dans la rue. Archipelago pouvait toutefois les comprendre un tout petit peu, car il détestait lui aussi les vêtements bizarres de l’hôpital psychiatrique. Ils étaient trop indiscrets; gênants, même. Ce qu’il ne comprenait

pas, c’était que tous étaient déconcertés en voyant quelqu’un faire des choses comme essayer de sauter par-dessus une école. Bref, il fut dans sa « cellule » en un rien de temps. C’en était presque rendu un jeu; il réussissait toujours à sortir du lieu où il se voyait enfermé, peu importe le niveau de verrouillage, la qualité du confinement, du lieu. C’en était surnaturel, selon les autres, mais ne nous égarons pas : c’est bien du petit fou de l’établissement dont on parle, ici. Un fou des rêves. Un jeune homme rempli de plein d’espoir et de buts plus ou moins sensés. Un beau jour, alors qu’il parlait à ses seuls vrais amis, Roderic Rosenthal le jouet et Alice Rosenthal la poupée, il eut une idée :

— Oh, les amis, je pourrais fuir de ce pays, quand j’y pense! Si je n’étais plus ici, je ne pourrais pas me faire emprisonner : personne ne me connait, ailleurs! fit Archipelago.

— ..., fit Alice.

— Ne t’inquiètes pas, je vous aurai toujours dans mon cœur, Alice! Répondit le jeune homme.

— ..., fit Roderic.

— Oui, je le ferai. Toi aussi, prends bien soin de toi... et de ta fille! Alors, c’est décidé : je m’en vais d’ici pour de bon! Salut, vous deux!

Il attendit que l’heure du souper, le moment le plus opportun pour sa fuite parfaite, se produise pour aller voler une paire de chaussures neuves qui appartenaient au docteur Parker, un gentilhomme qui le traitait mieux que les autres dans ce monde ironiquement bizarre. En pensant qu’il ne le reverrait plus vraiment et qu’il n’aie qu’une vulgaire paire de chaussures banales, bien que belles, comme souvenir, il se décida finalement de partir avec tout son arsenal qui reposait dans le garde-robe : sa veste noire en cuir de docteur richissime, ses pantalons de rechange d’un bleu marin et, finalement, ses lunettes de soleil de vieux monsieur.

Chapitre 24 : Voler Une Baleine

Archipelago courut toute la nuit. Personne n’avait remarqué sa sortie grandiose, cette fois-ci. C’était vraiment sa chance. Il se disait qu’il allait enfin pouvoir réaliser ses rêves farfelus aux yeux des autres une fois ailleurs. Enfin, il avait eu l’idée du siècle, il avait trouvé la solution. S’essoufflant finalement au bout de la grande course qu’il avait exécutée à contrecœur, il décida de s’arrêter derrière une supérette banale pour retrouver son rythme de respiration régulier. Accoté sur une de ces gigantesques poubelles rectangulaires, d’un métal vert et semblables à celles à l’extérieur de celles de l’hôpital, Archipelago entendit un vrombissement particulier. C’était... celui d’une baleine! Il n’en croyait pas ses oreilles : il devait absolument aller vérifier de lui-même s’il avait raison, si c’était vraiment lui le fou. Il se faufila donc aisément entre la supérette et le bâtiment qui la côtoyait pour enfin

arriver du côté de l’entrée du petit magasin casuel.
Elle était bel et bien réelle : la baleine éclairait le fleuve qui se situait devant elle avec ses yeux jaunes et aveuglants tellement ils émanaient de la magie splendide et incroyable! Archipelago regarda dans les environs : personne à l’horizon. Il fonça directement vers la baleine, et sauta directement sur son énorme dos! Prenant les commandes de l’animal, il lui ordonna de nager sur le flot et ne jamais se retourner en arrière.

Pendant ce temps, deux personnes particulières se trouvaient dans une supérette. Ils achetaient, chacun de leur côté, quelque chose qu’ils comptaient manger ou boire sur la route. Alors que Edward, le premier des deux voyageurs, avait terminé son simple achat constitué d’un petit paquet de chips, Greg, le deuxième voyageur, changeait de choix à chaque fois que ses yeux se posaient sur une nouvelle tablette de produits. Étant transparent et impatient comme toujours, Edward se dépêcha d’aller avertir Greg qu’il ne l’attendrait

pas plus qu'une minute une fois dans la voiture. Greg, quant à lui, ignora ce que son ami venait de lui dire, banalisant ses stupides menaces comme à chaque fois. Alors que Greg discutait avec la caissière au lieu de faire en sorte qu'elle lui donne sa boisson gazeuse et son paquet de cigarettes tout de suite, Edward rentra dans le dépanneur immédiatement après en être sorti en criant : « GREG! GREG, VIENS ICI! ». Sorti de sa séance de pratique en socialisation, le jeune homme s'impatienta et finit par rejoindre Edward dehors pour constater que leur voiture avait disparue. S'affolant, Edward cria :

— Greg, je t'avais pourtant dit de sortir le plus vite possible, putain!

— Bon Dieu! Je croyais que tu étais simplement impatient et con comme tu en as l'habitude!

— Qu'est-ce qu'on fait, maintenant? On demande à la meuf qui gère la caisse de nous filer la vidéo de surveillance de ce soir?

— Non, espèce de crétin! Ce serait trop suspect! Personne ne doit trouver ce

qu’il y a dans le coffre de cette voiture, même pas le voleur de celle-ci, alors tu penses vraiment que c’est une bonne solution, de centrer l’existence de cette voiture dans la vie de tout le monde?!? Va préparer la voiture qui est garée dans le parking des employés! Pendant ce temps-là, je vais faire le reste du boulot! On va le poursuivre, ce petit voleur de merde!
— Ok, c’est parti!

Et c’est ainsi que Greg entra, une fois de plus, dans la supérette. Il fit semblant d’avoir oublié quelque chose à la caissière, mais, alors qu’elle lui demanda ce que cette chose pouvait bien être, le pauvre Greg perdit son sang froid et décida de simplement enjamber le comptoir qui le séparait de la caissière pour ensuite lui faire une technique de combat qui endormit la jeune femme immédiatement. Il la déposa tranquillement sur le sol, la fouilla et la dépouilla alors de ses clés de voiture et de plein d’autres dont il ne savait pas quelle était leur fonction exacte. À partir de ce moment-là, il

brisa tous les téléphones qu’il put trouver, dont un petit cellulaire qui appartenait sans doute à la jeune femme. Il brisa ensuite les caméras et un ordinateur qui n’était pas très à jour, mais qui gérait sans doute les vidéos enregistrées. Il brisa toutes les télévisions. Tout ce qu’il y avait qui lui faisait penser au fait qu’il n’allait pas prendre de chances cette fois-ci. La voiture, qui appartenait plus que probablement à l’employée du dépanneur, vint se garer devant l’entrée du magasin : Edward avait réussi à la débarrer et à la faire décoller lui-même. Greg, qui était alors distrait par ses pensées, réalisant tout ce qu’il venait de faire, fut sorti de sa bulle. Il alla donc rejoindre Edward dans la voiture, qui était lui aussi en train de paniquer.

— Merde! Merde! Merde! On a tellement FOIRÉ!

— L’un de nous aurait dû rester dans la bagnole! Meeeerde!

La petite voiture filait comme le vent sur la route. C’était, contrairement à la voiture qui leur appartenait, un engin de qualité discutable.

Chapitre 25 : Discussion entre amis

Archipelago sortit du véhicule, les mains en l’air. Greg tremblait. Malgré ses habitudes, il avait toujours autant de difficulté à menacer la vie de quelqu’un. C’était assez cruel, pour lui. Edward, quant à lui, était plus à l’aise, tenant sa propre arme à feu comme si de rien n’était directement vers la tête d’Archipelago. Les deux jeunes hommes avaient réussi à le rattraper très rapidement en crevant les pneus de leur propre voiture, qui s’était peu à peu arrêtée jusqu’à l’abandon total de la vitesse déconcertante à laquelle Archipelago mettait seulement de plus en plus d’emphase.
Edward dut briser le silence que Greg avait imposé en criant «Les mains en l’air!» à Archipelago :
— Qui es-tu, jeune adolescent?
— Je suis un adolescent, moi? Je me perçois plus comme un enfant, vous savez…
— Arrête de nous niaiser, fit Greg. Dis-nous la vérité; Pourquoi as-tu volé notre voiture, et qui es-tu exactement?

— Je vous dois mes excuses, je je savais pas que c'était une présentation… Je suis Archipelago de Grande, messieurs.
— Qu'est-ce qu'on vient TOUT JUSTE de te dire de faire, connard?!? dit Edward. On veut que tu arrètes de nous prendre pour des andouilles, merde! Crache la vérité, allez!
— C'est pourtant mon vrai nom, répondit Archipelago, baissant alors ses bras du ciel, un peu trop fatigué pour continuer à les lever.
— Vraiment? fit Greg.
— Relève tes mains en l'air, l'ado!!! fit Edward, frustré.
Archipelago s'approcha des deux jeunes hommes, répondant à la question de Greg :
— Oui, je te le jures! C'est hilarant, n'est-ce pas? Moi non plus, je ne me crois plus, parfois!
— Hé, du calme, l'ami… Recule, ordonna Greg.
— Mais, là! Je voulais me présenter correctement à vous, messires! affirma Archipelago.
Greg soupira, alors qu'Edward fonça sur l'adolescant vêtu des vêtements du

docteur Nora. L’homme assez grand aux cheveux bruns, coiffés en l’air avec style, attrapa donc Archipelago en un rien de temps pour ensuite l’envoyer au sol.
— Embarque dans notre voiture, Greg.
— Hé, ça fait MAL! lâcha Archie, fâché.
— Ta GUEULE! répliqua Edward.
Après avoir observé leur victime pendant quelques secondes, Greg finit par se résoudre à dire ceci :
— Ne le fait pas trop souffrir, s’il te plaît. Je… ne voudrais pas que l’on perde du temps ici.
— Ok, répondit Edward.
Le jeune homme aux tatouages de serpents noirs et aux cheveux verts se dirigea donc vers sa bagnole pour y entrer tandis qu’Edward traînait Archie avec une certaine difficulté jusque dans le fossé situé du côté de la rue le plus proche de lui. Archipelago enfila finalement facilement dans le fossé. Edward sortit de nouveau son revolver de calibre de 9 millimètres qu’il avait rangé pour maîtriser l’adolescent. Une fois de plus, il le pointa vers sa figure.

— Putain de journée de merde, soupira Edward, contemplant le sourire étrange qui s'affichait soudainement sur le visage d'Archipelago. Alors qu'il allait fusiller le garçon bizarre, Edward entendit un bruit.

Un bruit? C'était plutôt un cri… Le cri d'un mammifère marin imposant, pour être exact. Il fut si strident lorsqu'il retentit pour une deuxième fois qu'Edward se boucha immédiatement les oreilles, échappant son arme, qui déboula du côté de la rue jusqu'en bas du fossé, là où Archipelago admirait ce qu'il pouvait aperçevoir de la fameuse petite baleine noire.

— PUTAIN, C'EST QUOI, CE BRUIT? s'écria Edward, se débouchant les oreilles.

— C'est la baleine que vous me «reprenez», ne le voyez-vous pas?

— HEIN? Une BALEINE? Tu es fou, ma foi! s'exclama Edward.

Archie pointa la baleine, qu'Edward regarda alors instantannément. À sa grande surprise, elle était bel et bien présente. Elle flottait dans la rue, dans la matière dure qui constituait la route

elle-même…! Alors qu’Edward se répétait que ce phénomène était impossible, la relativement petite créature émit un puissant jet d’eau, qui, sous le clair de lune, créa un arc-en-ciel magnifique, un arc-en-ciel majestueux. La baleine cria de nouveau, ou plutôt, émit son strident son une fois de plus. À peine avait-il bouché ses oreilles et fermé ses yeux, Edward entendit un coup de feu raisonner à travers la nuit. Cela lui fit ouvrir ses yeux de plus belle qu’il les avait fermé pour constater que tout était redevenu normal. Il se retourna vers Archipelago, qui s’étirait en bâillant, le fusil à la main.

— Mais… qu’est-ce qui vient tout juste d’arriver? C’est toi qui l’a arrêtée…? demanda Edward, plus stupéfait qu’il ne l’avait jamais été de toutes ses 21 années et quelques jours de vie.

— Oui, c’est moi qui l’ai arrêtée. Elle allait s’épuiser, rigola Archie.

— Tu… ne vas pas me tuer avec mon propre fusil, n’est-ce pas? demanda Edward.

— Bien sûr que non! fit Archipelago, pouffant encore plus de rire.

— Tu……… voudrais faire un bout de chemin avec nous, histoire de nous expliquer ce qui vient de se passer? suggéra Edward.
— C’est ce que j’attendais! répondit Archie.
Edward prit le bras de l’adolescent vêtu de noir pour être certain de l’emmener dans la voiture… et pour s’assurer qu’il ne rêvait pas. La portière arrière gauche s’ouvrit, et Greg fut surpris de voir que l’adolescent s’installait dans la voiture. Edward entra par la portière avant gauche, puis, il mit sa main sur l’épaule de Greg, qui avait déjà sorti son arme pour la pointer sur l’adolescent :
— C’est ok, mec. Il embarque avec nous, finalement.
— Quoi? Mais… t’es fou, putain!
— Non, c’est pas ça… je ne crois pas que tu vas me croire si je te le raconte, alors je vais simplement m’abstenir de t’expliquer tout.
— Hein? Comment ça?
— J’ai le sentiment que tu vas voir à quel point il est bizarre bientôt, alors ne t’en fais pas pour les «explications». Tu vas les avoir.

— Bon, si tu le dis, mais… quand même. Tu aurais pu me consulter avant de décider de l'embarquer!
— Avance, ordonna Edward à Greg, ne voulant plus vraiment discuter.
— Où va-t-on? Questionna Archie.
— Loin, très loin d'ici, fit Greg.

Chapitre 26 : Un message venant du prince des océans

Après avoir traversé la frontière de son pays avec Greg et Edward sans pour autant qu'ils en apprennent sur lui, Archipelago fut inscrit à une école. C'étaient ses «parents adoptifs», Greg et Edward, qui l'avaient forcé à faire cela en entrant dans ce nouveau pays. Cette école était calme et paisible, et Archipelago put vivre là-bas sans que personne n'en sache trop sur lui: après tout, tout le monde avait leurs yeux rivés sur leurs téléphones portables toute la journée... En effet, comme Archipelago a très rapidement pu le remarquer, personne n'accordait d'attention à qui ou à quoi que ce soit dans sa nouvelle école! Seulement les téléphones intelligents semblaient être la cause de la survie de ces êtres qu'Archipelago côtoyait .
Un jour, alors qu'Archipelago observait le ciel de son école, il vit qu'un oiseau tournoyait autour de lui. C'était... un pigeon voyageur, semblait-il. Il tenait un message de ses petites pattes. Se

demandant si quelqu'un d'autre avait aussi vu le petit pigeon tournoyer autour du palmier, Archipelago observa partout autour de lui: c'est alors qu'il se rendit compte qu'un petit enfant, vêtu d'une salopette bleue, d'un chandail blanc un peu jauni avec le temps et d'un chapeau de paille, regardait lui aussi l'oiseau. Tentant de faire d'une pierre deux coups, Archipelago sauta très haut dans les airs dans le but d'attraper le pigeon et d'attirer l'attention du petit garçon aux cheveux roux. Il réussit son plan, et donc, le petit homme vint s'adresser au curieux fou:

— Qui es-tu, toi qui sommeillait alors sur cette île déserte, près de moi, sans même que je ne le sache?

— Je me nomme Archipelago, fit le jeune aux cheveux noirs, au chapeau du docteur Nolan et aux vêtements décontractés de Greg qui lui rappelaient malheureusement d'une mauvaise manière l'hôpital d'où il venait.

— Je me nomme Jordi, fit le garçon aux allures de fermier. Je suis ici depuis bien longtemps, et hélas, je n'ai jamais vécu comme ces hommes modernes parce

que ma famille en est une de fermiers reclus, venant de terres où la technologie n'a guère d'importance.

— Je suis un fou professionnel directement sorti d'un asile, fit Archipelago, s'abaissant en retirant son chapeau en guise de salutation dramatique et considérée. Je me suis échappé de mon asile il y a peu, et me suis retrouvé ici malgré moi.

Lorsqu'il se redressa pour tendre sa main et afficher son sourire le plus amical, Archipelago laissa aussi le pigeon qu'il détenait s'envoler dans l'agora de son école. Personne, excepté Jordi qui riait, n'eut une réaction aux actions d'Archipelago. Les nouveaux amis se serrèrent donc la main, et purent continuer à discuter:

— Avais-tu remarqué que l'oiseau portait un message avec lui? demanda Archipelago.

— Non, répondit Jordi. Je ne pus qu'apercevoir la pauvre bête voler autour de cette île déserte, poursuivit-il. Jamais je n'aurais cru que quelqu'un allait envoyer un message s'adressant aux gens comme nous, alors je n'avais

même pas en tête l'idée que cette petite mouette puisse servir à quelque chose d'autre qu'à me rappeler à quel point j'étais seul ici, finit-il par avouer.
— Eh bien ça, alors! Qu'est-ce que tu dois être seul en ce curieux lieu pour en venir à dire cela! s'exclama Archipelago.
En voyant que Jordi ne souriait pas, le jeune homme posa une de ses main sur une des épaules du fils de fermier en lui disant qu'il n'était désormais plus seul et que ce n'était qu'une remarque nonchalante qu'il avait faite. Aussitôt, le petit Jordi retrouva sa bonne humeur et posa enfin la question qu'Archie voulait entendre:
— Qu'est-ce que ce bout de papier peut bien vouloir signifier?
— Je l'ignore, mais nous n'allons pas tarder à le savoir dès maintenant! s'enjoliva Archie, déroulant d'un coup vif et sec le papier parchemin tout crispé et doré par la chaude lumière du soleil qui avait presque grillé la mouette lors de son voyage.

La lettre allait comme suit:

«Chers humains,
Je vous déclare la guerre. Vous, qui êtes obsédés par vos appareils de communication stupides, devez maintenant payer le prix pour votre inébranlable paresse. Toutes ces terres dont vous ne profitez même pas, que vous ne faites qu'occuper tels que des rochers, nous reviennent maintenant de droit. Cette belle planète bleue dont nous faisons tous partie n'est pas un dépotoir: pourtant, vous ne faites que vous avachir sur des richesses inimaginables et nous jeter des déchets issus de votre paresse. Tous les êtres vivants souffrent par votre faute!
Le temps d'une révolution a maintenant sonné.
Je viendrai vous défier personnellement, vous, lecteurs de ma lettre. Une des vingt heures qui suivra probablement celle de votre lecture de cette lettre sera celle où je viendrai personnellement reprendre tout ce que vous nous avez volé, y compris les vies des innombrables êtres innocents qui ont péri à cause de votre race.

— Le prince des océans, Dispensem XIV»

Archie et Jordi s'échangèrent un regard inquiet après avoir tous deux lu cette lettre. Elle était écrite avec ce qui semblait être de l'encre de pieuvre, et elle semblait avoir été signée... avec du sang.

Chapitre 27: Des cocotiers... des palmiers... des meurtriers

Alors qu'Archipelago et Jordi s'apprêtaient à quitter leur école, ils eurent une idée: rester dans le bâtiment toute la nuit afin de guetter l'arrivée des envahisseurs.
Les deux garçons se tapissèrent donc tous deux sous le sable froid de la petite île dans la nuit, faisant le guet chacun leur tour afin de prévenir l'arrivée du grand danger imminent. Alors que Jordi guettait les horizons, observant vague après vague, il se mit à se demander si lui et son nouvel ami, Archipelago, avaient vraiment le pouvoir d'arrêter le prince des océans.
Soudainement, au grand loin, Jordi aperçut une minuscule silhouette se rapprocher de l'île. Encore tapis dans le sable, le visage à peine sorti du sable et couvert d'un peu de feuilles de palmier, le jeune fils de fermier se mit à paniquer. Il tenta de réveiller Archipelago en le brassant un peu, mais il se rendit compte que son corps était figé dans tout ce sable froid. Jordi se

tourna donc directement vers l'oreille la plus proche d'Archipelago et cria «ALERTE ROUGE! ALERTE ROUGE!» dedans. À ce moment-là, Archie aurait fait un incroyable bond dans les airs, aurait sursauté comme jamais, s'il n'avait pas lui aussi été trop enfoui dans le sable.

— Le roi est arrivé? demanda nerveusement Archipelago, brusquement sorti de son sommeil.

— Oui, il est là bas, ayant la tête sortie de l'eau, parmi les vagues! S'alarma Jordi. Le problème... C'EST QUE JE N'ARRIVE PAS À SORTIR DE LA PRISON DE SABLE! s'écria Jordi, tout paniqué.

Archipelago se mouva, tel une anguille, à travers tout le sable qui l'entourait. Les yeux verts de Jordi se clignèrent à maintes reprises avec surprise quand il vit à quel point son ami possédait une agilité qu'on aurait presque pu qualifier d'«élasticité» ou même de «malléabilité», tellement sa manière de bouger était étrange et inhumaine. Le jeune fou flatta de manière comique le chapeau de Jordi en lui disant de se rassurer puisqu'il allait bientôt être sorti

du sable, lui aussi. Aussitôt que son annonce fut annoncée, Archipelago se mit à l'œuvre: comme un petit chiot l'aurait fait, il déterra Jordi du sable qui l'emprisonnait.
Lorsque Jordi et Archie se relevèrent tous les deux pour regarder à l'horizon, ce qu'ils virent les choqua: la silhouette qui s'approchait d'eux à une cadence alarmante avait gagné beaucoup de terrain. La fameuse forme commença à grandement se faire distinguer du paysage par les deux garçons affolés.
Sa forme était humanoïde...

Environ une heure suivant ces évènements, le soleil tentait de regagner sa posture à l'horizon. Archie, Jordi et Ulysse couraient dans les corridors pour se trouver une cachette propice à un effet de surprise. Ulysse était la nouvelle amie des deux garçons et venait de la mer. Elle obéissait autrefois aux ordres de Dispensem XIV, le prince des océans, mais aimait tellement la paix et les humains qu'elle avait refusé leur potentielle extermination. Ulysse avait donc

désobéi aux ordres de son maître, et maintenant, elle se trouvait bannie de son propre royaume: la mer. La silhouette qu'Archie et Jordi avaient précédemment vue était donc en fait celle d'Ulysse, qui quittait son monde pour rejoindre celui des hommes. Ulysse ressemblait beaucoup à une humaine, sauf qu'elle possédait une espèce de tuque molle, gélatineuse, faisant penser à la race des méduses. La créature avait aussi des cheveux ressemblant à de longs et minces fils mauves-bleues et lisses. Ses yeux étaient ronds et pratiquement globuleux, mais ils possédaient un certain charme, surtout si on prenait bien le temps d'observer la splendeur de ses grosses pupilles noires. Elle avait expliqué aux deux garçons à quel point elle avait espoir en l'humanité, puisqu'elle avait déjà connu de gentilshommes autrefois, lorsqu'elle «était jeune d'environ 114 ans». Elle souhaitait donc aider la race maudite par les siens malgré tout. Son discours lui avait valu une place dans la petite équipe que formait Jordi et Archie... et des vêtements d'écolière, puisqu'elle

venait à peine de prendre sa forme humanoïde et qu'elle était pratiquement nue. Lorsqu'il avait discuté amicalement avec Ulysse pour cette première fois, Jordi tremblait presque de peur: elle était nue, et il ne voulait surtout pas se mettre à fantasmer sur elle. Archie, quant à lui, ne semblait même pas avoir remarqué la nudité d'Ulysse. Ce fut Jordi qui dut prendre l'initiative de demander à Ulysse d'aller voler des vêtements de jeune écolière aux objets trouvés de l'école afin de ne plus devoir s'embarrasser.

Le prince des océans, Dispensem, possédait certaines faiblesses, et Ulysse le savait. Elle avait fait part de son savoir aux deux garçons avant le combat qui allait prendre place sous peu: Dispensem était apparemment sensible de l'œil droit

Lorsque le soleil se leva, Ulysse, Jordi et Archie le virent à partir du petit placard dans lequel le concierge rangeait ses affaires. Le trio entendit des tonnes de gens entrer dans l'école alors que le prince ne s'était pas encore manifesté. Il avait sans doute profité du groupe de

gens zombifiés pour se faufiler discrètement dans le bâtiment. Archipelago sentit alors en lui une certaine crainte que le prince se mette à tuer des gens innocents sans prévenir s'ils n'allaient pas l'affronter directement au plus vite. Archie sortit donc du placard en traînant Jordi avec lui, laissant Ulysse là, seule et bouche-bée, mais bien cachée.

Les deux jeunes hommes couraient dans les corridors vides de leur école, se dirigeant vers le groupe de gens qui étaient tous hypnotisés par leurs appareils technologiques. Arrivés à l'entrée de leur école, devant tous ces gens captivés par les écrans, les deux amis cherchèrent quoi que ce soit qui pouvait sembler anormal parmi la foule, mais ils ne purent rien trouver.

Soudainement, Dispensem lui-même émit un écho étrange, derrière les deux jeunes hommes. Archipelago sursauta en même temps qu'il se retournait, et jordi prit ses distances avant de se retourner, histoire de rester en vie. L'heure de l'affront avait sonné, les cloches de la mort résonnaient partout

dans l'école, partout à travers la grande île déserte remplie de statues de pierre sourdes, muettes et aveugles.
Jordi, se retournant vers Dispensem, put enfin voir de quoi avait vraiment l'air une créature sortant hors du commun: certes, Ulysse semblait bizarre, mais elle semblait aussi beaucoup plus humaine que Dispensem. Celui-ci, justement, avait un corps plus long et mince que n'importe lequel humain que Jordi avait vu dans sa vie. Ses yeux étaient tout petits, complètement noirs, dérangeants et globuleux. Sa bouche semblait être en constant état de succion, comme si la créature cherchait à vider les êtres vivants de leur sang. La créature était pour la majorité couverte d'écailles griseâtres et pointues, mais elle possédait aussi de longs cheveux dorés. Les pieds de la créature ressemblaient à des palmes grises, et ses mains possédaient chacune des doigts qui ressemblaient à de petites ventouses grises. La créature possédait quatre bras au total, en avait deux de chaque côté, et avait des espèces de tissus organiques attachants

respectivement chacun d'entre eux à la partie de son long et grand torse la plus proche. Jordi se demanda quel type de corps les êtres comme Dispensem devaient posséder pour avoir d'aussi étranges et nombreux muscles au torse... et partout, en fait.
Archipelago, se trouvant déjà devant le prince des océans, prit l'initiative de briser la glace: il fonca directement sur la bête des mers, se faisant immédiatement attraper par celle-ci, incapable de bouger une fois emprisonné par ses quatre longs bras musclés. Jordi, à cet instant-là, se demanda qu'est-ce qu'il allait faire. Il savait qu'il devait attaquer la bête directement sur son œil droit, mais... il ne savait pas s'il allait pouvoir le faire. Premièrement, il était figé sur place, et deuxièmement, il ne voulait même plus imaginer la bête gesticuler tellement il la trouvait étrange et inconcevablement menaçante. Archipelago se débattit dans les bras de la bête. Celle-ci le serra plus fort contre lui, ayant probablement l'intention de briser tous les os de son corps. Jordi chercha un objet pointu

autour de lui, parmi la foule de gens qui ne faisaient pratiquement rien. C'est à ce moment-là qu'il se rendit compte que personne dans l'école ne remarquait la gravité de la situation. Jordi, tout paniqué, se mit alors à crier:

— À L'AIDE! À L'AIDE! ALLEZ-VOUS VRAIMENT TOUS NOUS IGNORER? Fit-il, les larmes aux yeux, tout paniqué.

— Oui, ils vont vous laisser mourir, restant indifférents de tout à jamais, fit le prince des océans, s'étant soudainement arrêté dans sa torture pour répondre au questionnement de Jordi.

— Non... Je refuse de vous croire, répliqua Jordi... Personne ici ne me laisserait mourir en temps normal... Ils sont tous tout simplement... tout simplement...

— Tout simplement quoi? poursuivit Dispensem, tenant maintenant la tête d'un Archipelago inconscient dans une de ses grandes main munie de plusieurs doigts-ventouses.

— Ils sont tous tout simplement détenus prisonniers, soumis à l'empire de ces trucs électroniques! Voyez-vous,

monsieur le prince... Nous sommes des humains qui ne polluons sans doute pas plus que vous, dans ma famille de fermiers! Nous ne faisons pas d'élevage de bétail et nous cultivons naturellement nos aliments! s'exclama-t-il. Chez moi, nous ne ressemblons aucunement à ces gens qui vous entourent en ce moment!

Ulysse, qui s'était approchée du lieu du combat pour tout observer de ses yeux, eut une illumination et une idée.

— Et alors? ria Dispensem de sa voix profonde et nasale, malgré la présence de nez chez lui entièrement remplacée par d'étranges et longues branchies.

— Alors cela veut dire... qu'il y a de l'espoir, monsieur le prince! Nous ne sommes pas tous mauvais, nous, les humains! Certains d'entre nous pensent comme vous, vous savez...

— Vraiment? demanda Dispensem d'un ton ironique. Pensez-vous que je ne savais pas que la rébellion est quelque chose de naturel, mon cher petit humain? J'ai moi-même une servante qui s'est mise dos à moi, son maître! Vous êtes vraiment stupide si vous

croyez que vous pouvez me faire changer d'avis à propos de l'extermination des humains, mon cher, car voyez-vous... le mal est déjà fait. Je ne veux que me venger, profiter des richesses que vous gaspillez... ET DANSER SUR VOS CORPS! S'exclama Dispensem, faisant alors durcir ses muscles.
— PAR ICI! fit soudainement Ulysse, lancant une grande règle de bois qu'elle avait trouvée sur son chemin à Jordi. Le prince des océans regarda d'abord sa servante aider ses ennemis, surpris, pour enfin regarder Jordi qui fonçait sur lui avec la règle afin de lui enfoncer dans l'œil droit.
La règle rentra violemment dans l'œil GAUCHE de Dispensem, puis Jordi se mis dos au prince, tout fier de lui-même, se mettant à célébrer sa victoire trop rapidement. Le prince des océans tenta immédiatement de faire payer Jordi pour son acte, mais d'un coup sec, Ulysse rentra le talon de son pied gauche dans l'œil droit de Dispensem XIV. Jordi, bouche-bée, se retourna vers Ulysse, qui se tenait devant le long

corps étendu sur le sol du prince. Le fils de fermier avait senti le vent que le prince avait créé en le frôlant d'un de ses quatre bras, qui aurait pu lui infliger un coup fatal si Ulysse n'avait rien fait.
«Merci, fille-poisson...», soupira Jordi, soulagé. Ulysse lui dit timidement son nom à nouveau, souriante, alors que le jeune homme prenait Archipelago dans ses bras afin de l'emmener à l'hôpital.

Chapitre 28: Parlons de régime technologique

Une fois Archipelago sortit de l'hôpital avec un bandage blanc entourant tout les alentours de sa tête au niveau de son front, Ulysse, qui avait aidé au soin extrêmement rapide d'Archipelago grâce à ses dons de massothérapeute anormaux, la jeune créature des mers fit part de son «illumination» à ses deux amis:

— Les gars, je pense que j'ai eu une immense réalisation pendant votre combat contre mon ancien roi... Je crois que ce sont ces téléphones cellulaires et toute cette technologie qui nuit à votre race.

— Pas tout à fait!, fit Archipelago.

— C'est plutôt la manière dont les gens utilisons cette technologie qui est à craindre, poursuivit Jordi.

— Oh, vraiment? Ce n'est pas sensé être un fléau créé par l'homme?, demanda Ulysse, curieuse à propos de ce peuple qu'elle voulait connaître davantage.

— Non, reprit Jordi. Normalement, on pourrait mieux vivre que dans ma ferme, avec toute la technologie qu'on a... sauf que je pense qu'il y a bel et bien quelque chose dont on doit se débarrasser dans toute cette histoire.
— Quoi donc?, s'impatientèrent les deux amis de Jordi.
— ÇA!, s'exclama Jordi, pointant le logo d'un magasin de téléphones électroniques.
— Ce magasin banal? demanda Archie, tout surpris.
— Non. La manière dont ces manipulateurs et ces « businessmen » absorbent notre civilisation dans un espèce de trou noir!
— Wow, c'est comme dans mon royaume, vous êtes les prédateurs dominants de votre territoire, mais... personne ne s'entraide? demanda Ulysse, un peu ébahie.
— Vu d'ensemble... non, rit Archipelago.
— Nous devrions nous mettre en route afin de découvrir ce qui maintient notre peuple si profondément isolé, dit Jordi.
— C'est bien vrai! s'enjoliva Archie, le fou qui ne cherchait pas vraiment plus

de contexte à associer à l'objectif de Jordi.
Jordi écrivit une lettre à ses parents disant qu'il avait marié une fermière qui voyageait pour s'acheter des outils d'agriculture et pour échanger des techniques de cultivation avec les fermiers près des villes. Il prétendait, dans sa lettre d'adieu, avoir rencontré cette femme qui vivait dans un lointain pays d'Europe et avoir immédiatement voulu emménager avec elle dans son pays natal. Il avait inventé cette histoire pour faire son aventure avec ses deux amis en toute paix.
Archipelago, quant à lui, dit à ses deux amis qu'ils pouvaient tous les trois aller se reposer chez Greg et Edward quand ils le voulaient s'ils en avaient besoin, puisque les deux hommes prétendaient être les parents de ce fou et devaient donc toujours l'héberger afin qu'ils ne prennent pas le risque de trahir leur fausse identité, malgré le fait qu'ils n'avaient plus vraiment envie de le voir dans leur maison. Les trois amis se mirent d'accord pour faire cela: ils allaient se reposer chez les deux

hommes pour ensuite les quitter sans les déranger davantage pour un long moment, puisqu'ils allaient s'aventurer à travers peut-être plusieurs endroits afin de stopper le règne des compagnies de technologies nuisibles, inutiles ou trop addictives.
Archie claqua des doigts et la rue d'asphalte devint cours d'eau. La baleine noire, amie d'Archie, se montra enfin. Jordi sortit hors de ses gonds quand il vit que son ami était un ami des animaux marins et qu'il n'avait jamais évoqué cela lors de leur combat. Ulysse, quant à elle, ne fit que sourire comme une enfant devant la bête.
— Archipelago! Pourquoi n'as-tu pas mentionné ta bonne relation avec cette baleine lors de notre combat contre le prince? s'outra Jordi.
— J'allais le faire, même que j'allais lui faire un câlin avant, mais il m'a presque tué! s'exclama Archipelago, embarassé.
Jordi fut surpris. Il croyait que son ami avait tenté d'immobiliser le futur roi, mais il fallait se résoudre au fait qu'Archipelago tentait en réalité de trouver une issue pacifique à tout cela.

Même moi, le narrateur, se trouve dans une position de surprise en apprenant cette information: je croyais à la même chose que Jordi, je pensais que le fou tentait d'immobiliser la bête!
Sapristi, maintenant je suis sorti de mon rôle... Écoutez-moi, tout le monde, j'ai mal décrit la scène du combat entre Jordi et le prince des océans. Archipelago n'en faisait pas exactement partie de bon cœur... Pardonnez-moi, j'ai commis une grave erreur de narration...
Bref, poursuivons cette histoire!
Les deux jeunes hommes partirent donc en direction de la maison d'Edward et Greg sur le dos de la petite baleine, tandis qu'Ulysse nageait derrière eux, toute apaisée.

Chapitre 29 : Warren

Alors que la bande des trois amis quittaient la demeure des deux hommes, lors du petit matin, ils virent quelqu'un d'anormal sur le trottoir. C'était un citoyen vêtu en costume chic, d'homme d'affaires, qui paniquait. Il était pratiquement effondré sur le sol à paniquer. Il suait. Le trio d'amis allèrent voir l'homme pour constater qu'il était en manque... d'une certaine chose.

— Bordel de merde... BORDEL DE MERDE! s'exclamait-il.

— Qu'est-ce qui ne va pas? demanda Jordi, tout alarmé.

— J'AI ÉCHAPPÉ MON TÉLÉPHONE CELLULAIRE AU SOL! IL S'EST CASSÉ! MAINTENANT, JE N'PEUX PLUS L'UTILISER! s'écria l'homme assez jeune aux cheveux blancs, qui semblait être sur le point de mourir.

— Allons, allons! Ça va aller! Dites-nous donc votre nom, fit Archipelago, souriant.

— C'est... C'est Warren, fit le jeune monsieur qui transpirait, posant son regard sur Archipelago. Il devint

d'ailleurs tout ébahi à la vue du fou, car celui-ci semblait attirer la lumière de l'aube derrière sa tête, tel un prophète tout droitement sorti d'une de ces œuvres d'art qui représentaient des gens saints ou des divinités.

— Tu as un beau nom! Je t'envie, rigola le fou. Je me nomme Archipelago, poursuivit-il, tendant la main à ce qui était déjà, à ses yeux, un nouvel ami.

— Me... Merci. Merci de m'avoir aidé à reprendre mes esprits. Depuis que je travaille pour «Paradise Inc.», je ne suis plus moi-même... Mes cheveux sont littéralement d'venu blancs tellement je me fais des cheveux blancs en travaillant!

— Ah, bon? demanda Ulysse, toute intriguée. C'est quoi, «Paradise Inc.»?

— Tu... Tu n'sais pas qu'est-ce que c'est? C'est LA compagnie qui me donne le plus GROS chèque de paye que j'ai jamais eu! Elle gère la circulation et le marketing derrière la majorité des appareils de communication électroniques de nos jours! s'excita Warren. Toutefois, il est parfois

débordant de travailler de manière aussi intense pour eux...

— Pour eux? Pour l'argent, plutôt! rigola Archipelago.

— Eh bien, oui, mais... je travaille tout de même sous leur aile, ce n'est qu'une expression, même si travailler pour eux n'est pas aussi intense que c'en a...

Archie coupa Warren.

— Regarde-toi. Tu transpires! Tu ne comptes pas vraiment me dire que tu n'étais pas trop sous pression, ne serait-ce qu'il y a cinq minutes...

— Bon, j'avoue, dit Warren, cette compagnie peut parfois faire des ravages, mais elle est généralement correcte avec ses emp...

Cette fois-ci, ce fut Jordi qui coupa Warren.

— Tu allais faire une énorme crise de panique, même qu'on aurait pu penser que tu allais mourir, simplement parce que ton téléphone s'était cassé!

Warren prit une ou deux grandes respirations, puis il avoua la vérité:

— Vous avez raison, les gars... J'ignore pourquoi je défends encore cette stupide compagnie trop exigeante.

Chaque jour, je dois me lever à l'aube pour aller travailler dans un grand bâtiment vide et blanc jusqu'au soir... C'est vrai, ma vie est nulle pour l'instant, mais... j'aurai ma vengeance lors de ma retraite!
— Tu économises tout ce que tu as pour ta retraite? Quelle perte de temps! dit Jordi, surpris.
— Et si tu mourrais demain matin? se demanda tout haut Archipelago.
— Je... Je...
Bouche-bée et yeux écarquillés, Warren s'assied sur le trottoir et frotta les tempes de sa tête. Ulysse observait la situation avec précaution, souhaitant en apprendre plus sur les humains. Elle ne voulait pas trop influencer la tournure que les évènements prenaient, mais en même temps, elle mourrait d'envie de donner son avis à propos de tout ce qui se déroulait sous ses yeux. Archipelago se mit à consoler Warren, qui s'était mis à broyer du noir très rapidement.
— Monsieur Warren, ça va aller... Vous êtes libéré de l'emprise de l'entreprise, maintenant. Nous sommes les sauveurs

de l'humanité et, voyez-vous, vous vous retrouvez maintenant parmi nous...
— Oui... Oui, petit homme! Tu as raison! Maintenant, ni ce téléphone, ni rien ni personne ne me contrôlera, moi, Warren Lepen!

Ainsi donc, Archipelago le fou aux grandes idées, Jordi le fils de fermier aux pieds sur terre, Ulysse la jeune femme des mers au passé d'étranger et Warren l'ancien homme de marché au budget plus que démesuré... formèrent l'équipe de gens qui allaient terrasser «Paradise Inc.», l'enfer de cette nouvelle ère dominée par l'avancée technologique, mais aussi l'avancée de la manipulation de la population.

Chapitre 30 : Poubelle versus hôtel

Le quatuor marchait tranquillement dans la rue. Leur destination était les bureaux de «Paradise Inc.», et Warren savait très bien où ils se trouvaient. Archipelago se tenait à la tête du petit groupe, tandis que Warren indiquait les directions à prendre pour se rendre là où l'action allait se dérouler. Archie ressemblait à un vrai meneur. Il était encore habillé de la veste de cuir longue et noire du docteur Parker et de son jean bleu foncé, mais il avait maintenant des bandages blancs cachant son front au lieu d'avoir le chapeau noir et des lunettes fumées du docteur. Il avait égaré ces derniers accessoires à un moment qui était imprécis dans sa tête. Lors de son court séjour à l'hôpital? Lors de son «combat» contre Dispensem? Lorsqu'il s'était tapis sous le sable froid de l'île? Tant de possibilités!

Le groupe, marchant depuis maintenant une bonne dizaine de minutes dans la ville, se rendit enfin devant une

immense montagne trouée. À l'intérieur se trouvait un décor qui était presque entièrement blanc ou décoré de publicités, et au milieu du paysage illuminé par la technologie semblait trôner la fameuse tour.

— Nous sommes enfin arrivés au Mont-Royal! s'exclama Warren. C'est LA ville la plus innovative du monde! Elle est complètement dominée par ces compagnies que «Paradise Inc.» dirige! Chaque jour, je me rendais ici en voiture pour travailler dans la «tour Centrale» de «Paradise Inc.». J'habite tout de même près du Mont-Royal, comme vous avez pu le remarquer en me voyant devant ma cour plus tôt ce matin, mais je venais tout de même ici en voiture afin d'éviter la marche.

— Attends, fit Archie, plissant les yeux. «Mont-Royal»? «Tour Centrale»? Ces noms me sont étrangement familiers...

— Ah, bon? reprit Jordi. Comment cela se fait-il?

— Je l'ignore, dit Archipelago, haussant bêtement les épaules. Tout ce qui me vient en tête, quand je vois ce paysage

urbain, ce sont de vagues sentiments que je n'arrive pas à justifier...
— Tu es rigolo! pouffa Ulysse. Il me semble que la vue d'un tel paysage est mémorable, continua-t-elle.
— Oui, je suis navré de l'avouer, mais je suis entièrement d'accord avec la fille déguisée en poisson, dit Warren, un peu déconcerté.
— Je ne suis pas une humaine! s'écria soudainement Ulysse.
— Pff, c'est ça! se moqua Warren.
Les deux argumentèrent inutilement tandis qu'Archipelago tentait de se remémorer d'au moins quelque chose à propos de ce lieu ou de ces noms qui lui étaient familiers. Jordi ne savait pas quoi faire: sortir Archie de sa bulle ou demander aux deux amis qui se chicanaient de se calmer? Malheureusement, le fils de fermier n'eut guère le temps de faire quelconque choix, puisque déjà, Archipelago se dirigeait vers la ville tout seul, aveuglé par sa curiosité, tandis que Ulysse s'était mise toute nue pour prouver à Warren, qui s'affolait, qu'elle ne possédait pas d'organes génitaux.

Après environ cinq minutes, Ulysse et Warren se rendirent compte qu'ils étaient seuls à l'entrée de la ville grise et terne, à encore parler de la vie marine. Jordi les avait quitté pour mieux rattraper Archipelago.

Jordi courait dans les rues de Mont-Royal. Parmi les géants immeubles commerciaux, les blocs d'appartements titanesques et les multiples quartiers envahis par «Paradise Inc.», le petit avait perdu son ami, qui semblait tout simplement introuvable. À travers sa recherche, Jordi remarqua quelque chose d'inusité: des objets comme il n'en avait jamais vu traînaient dans toutes les rues. Elles faisaient toutes au moins trois fois sa taille et maintes fois sa largeur pour former des sphères métalliques. Les gens qui se promenaient dans la ville les ignoraient comme ils l'ignoraient. Jordi se sentait de moins en moins rassuré en voyant de plus en plus de personnes hypnotisées par leurs téléphones cellulaires. Aucune voiture ne se présentait dans les rues, alors, c'était là qu'il courait.

Soudainement, alors que le garçon courait, regardant le paysage inquiétant, il fonça dans quelqu'un. C'était Archipelago.

— COURS, JORDI! COURS! lui cria-t-il, tout paniqué.

— Hein? Mais pourquoi?

Archie ne répondit pas à sa question et ce ne fut qu'une simple question de secondes avant que Jordi ne vit qu'une géante créature faite de fer les poursuivait. Elle était armée d'un petit pointeur laser rouge et silencieux qui était constamment allumé.

— CE LASER VA DIRECTEMENT PASSER À TRAVERS TOI ET TE TUER, JORDI! COURS, ENFIN! s'époumona Archie, tentant de s'adresser à son ami qui était déjà trop loin derrière lui.

Ne faisant ni une, ni deux, Jordi se mit à s'affoler et à avoir peur. Il eut à peine assez d'initiative pour aller se cacher entre deux bâtiments. Les bruits de pas du robot, qui faisaient un peu trembler le sol, s'approchaient du fils de fermier. Étant pris dans un cul-de-sac, Jordi espéra que sa faible stratégie allait lui être utile, qu'il allait pouvoir rester

caché pendant qu'Archie distrayait la machine. Toutefois, alors qu'il était couché sur le sol, il se rendit compte que les tremblements avaient cessé. Il posa son regard sur la sortie de l'allée pour remarquer que le pointeur de la machine s'engageait déjà dans une trajectoire qui allait lui enlever la vie.

Une silhouette se précipita sur le bras armé la machine à la vitesse de l'éclair pour s'agripper dessus et faire dévier la trajectoire du laser. L'immeuble vers lequel le laser se dirigea fut instantanément fendu, émanant un bruit aussi strident que la lumière rouge était perçante.

— Qu'est-ce que tu fais, Jordi ? On doit fuir ! s'outra Archie, qui s'avérait, évidemment, être le singe pendu après le bras mécanique.

— Je... wow...

— C'est vrai, acquiesça stupidement Archie, alors qu'il redirigeait avec difficulté le bras de la machine vers elle-même, mais on doit être plus vigilants, désormais.

— Qu'est-ce qu'on fait de « Paradise inc », alors ? demanda Jordi.

— On va attaquer plus tard. Pour l'instant, il faudrait fuir ces espèces de boules métalliques qui se sont transformées en me voyant, dit le fou.
— Il y en a partout, s'inquiéta Jordi. De plus, on doit retrouver Ulysse et Warren.
— Oui, tu as raison... en fait, on ne peut plus vraiment reculer maintenant que nous sommes ici.
— Comment on fait ? C'est quoi, ces trucs ? On n'y arrivera jamais.
— Je pense que tu te trompes, affirma Archie. J'ai un... un genre de pressentiment.
— T'es pas sérieux, là ?
— Je te le jures, Jordi, j'ai ce sentiment qui m'habite... qui me dit que je peux faire des choses incroyables.
Archipelago mit sa main ouverte devant le corps métallique opérationnel et se concentra quelques secondes sur quelque chose qui passait par-dessus les pensées de Jordi. Soudainement, le robot se compacta sous son propre poids en une petite sphère de quelques centimètres à peine.
— Qu'est-ce qui vient de...
— C’est drôle.

— Tu sais, je ne veux pas broncher sur le fait que tu sois capable de faire ces exploits, mais… comment fais-tu pour faire cela ? C'est POSSIBLE ?
Archie haussa les épaules.
— Absurde…
— Absurde, répéta Archie, faisant flotter tout ce qui l'accompagnait dans un périmètre qui incluait Jordi. Fais de ton mieux pour rester près de moi : si tu sors de mon champ, tu vas probablement en baver et t'érafler jusqu'aux os vu la vitesse qu'on va atteindre.
— On part.
— Oui.
— Vers la grande tour.
— Yep, fit Archie, amorçant sa course en même temps que Jordi.
À travers la ville terne, les deux amis filèrent. Les robots n'eurent aucunement le temps de réagir à la présence d'Archie vu sa vitesse. Chaque obstacle qui aurait pu être fatal pour les deux jeunes hommes était toujours survolé de bonds titanesques venant d'eux.

Warren et Ulysse virent les deux silhouettes voler au loin. Intrigués, ils se mirent à les suivre jusqu'à la tour à leur propre rythme. Environ deux heures plus tard, Archipelago réveillait Jordi de son sommeil dans la vidange à ferrailles pour lui avertir de la venue de leurs amis.

— Ils arrivent, disait Archie, zieutant le paysage en restant caché sous le couvert de la poubelle géante.

— Je n'arrive pas à croire que tu aies raison.

— Ils n'avaient pas le choix de nous voir d'en bas, je te l'ai dit mille fois, Jordi.

— Je sais, mais tout de même, c'est ahurissant. Je fais un rêve.

— Reprends-toi. Enfin, tes esprits. Ok ?

Jordi fit part à Ulysse et Warren de sa prise de conscience en ce qui concernait ses pouvoirs. Warren changea un peu d'humeur en constatant qu'Archie était bien plus prêt à affronter quelque chose que n'importe qui.

— Je suis désolé Archipelago, mais... Je pense que je vais rester dans cette poubelle avec Jordi.

— Hein ? Pourquoi ?

— Ulysse n'est pas humaine. Tu n'as peur de rien et tu peux risquer ta vie davantage que moi. Je ne veux pas mourir en entrant dans ce bâtiment.
— Vous préférez donc rester enfermés dans une poubelle à attendre que nous ayons mis fin au problème ? demanda Ulysse, frustrée.
— OUI ! chuchota brusquement Jordi. Maintenant, partez et… finissez-en avec ce règne stupide. J'ai peur.

Chapitre 31 : Toi

Alors que Ulysse et Archie montaient les étages de la tour maîtresse de « Paradise Inc. » à pied, ils discutaient.
— Quels sont tes pouvoirs ? demanda Archie à Ulysse.
— Je l'ignore. Je suppose que porter ma méduse de compagnie afin qu'elle modifie mes gènes pour que je ressemble davantage à une humaine est un pouvoir.
— Quoi ? Ton espèce de tuque est une méduse ?
— Oui. C'est mon animal de compagnie. Elle dort toujours.
— Ça explique l'allure de tes cheveux : ce sont en fait des tentacules.
— Oui, et je peux m'arranger pour qu'elles infligent de sévères brûlures.
— Tu as d'autres pouvoirs ?
— Eh bien, je peux encaisser une tonne de coups de toutes sortes. Ma peau est épaisse et durable.
— On dirait que tu me fais une publicité.
— Une publicité ? C'est quoi ?

— Une série de messages qui tentent de communiquer aux gens une offre d'échange.
— Ah, c'est du troc.
— Du troc ? Vous faites du troc, dans votre société ?
— Oui. Dans notre royaume, on s'entraide. L'égoïsme mène à la perte, car personne ne peut s'auto-fournir tout ce qui peut faire subsister.
— Je vois... Il est très difficile de subsister seul dans notre monde aussi, selon Jordi et Warren.
— C'est parce qu'ils sont handicapés, n'est-ce pas ?
— Euh… Peut-être.
— Tu disais reconnaître cette ville, pourtant, dit Ulysse.
Archie regarda l'être marin.
— Je... Je sais. C'est ça qui me fait peur : Je ne vis pas vraiment parmi cette société, mais pourtant, j'ai cette impression d'avoir déjà vécu autre chose que ma propre vie, que l'instant présent.
— Tu n'es pas doté d'une mémoire stable et efficace comme la mienne, je crois.

— Tu penses que je suis un homme ?
— Je pense que tu es un homme qui a vécu quelque chose qui le transcende, avoua Ulysse. Tu m'intéresses. Jordi m'intéresse. Warren m'intéresse. Ta société m'intéresse.
— Nous sommes au dernier étage de la tour, dit Archie.
— Elle est quand même haute, pour une tour humaine, remarqua la jeune femme qui venait des fonds marins.
— Je vais t'ouvrir la porte, puis, tu tueras tout ce qu'il y aura dans le couloir de l'étage. Nous vérifierons les chambres une par une.
— D'accord, fit Ulysse.
— Prête ?
— Oui.
Archie fit éclater la porte d'entrée de l'étage pour révéler une géante pièce. Aucun couloir ne l'entourait, alors Ulysse était confuse. Archie prit le devant et fit signe à Ulysse de le suivre. Les deux marchèrent calmement jusque dans la salle. Presque vide, la grande salle de réception avait quelques télévisions qui dormaient au-dessus des portes d'ascenseurs non-opérationnels.

De grands murs de vitres faisaient office de décor et de clôtures de l'étage. On pouvait voir toute la ville nocturne de cet endroit. Ulysse était émerveillée par le paysage urbain et nocturne qui l'entourait.
— J'ai vraiment une impression de déjà vu, fit Archie, accotant un de ses bras sur un gros pilier de métal qui se trouvait au milieu de la pièce.
Des portes se révélèrent dans le pilier et s'ouvrirent. Un être métallique sortit du pilier creux et détacha de son corps brillant plusieurs fils rouges, bleus, jaunes et verts. Les téléviseurs s'allumèrent en même temps que la visière rouge de l'être seulement un peu plus grand que le fou.
— Charge terminée, fit une voix féminine robotisée, laissant échapper des bruits de décompression de la grosse armure de métal.
— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Ulysse à Archie.
— Un robot de combat, sans doute, dit-il.
— Toi... fit une voix tremblante. Je me souviens de toi...

— De moi ? Interrogea Archie.
— Oui, fit la faible voix, levant son gros bras de fer vers sa tête pour retirer la visière rouge.
Un très vieil homme se trouvait dans la carcasse de métal. Il n'avait plus de cheveux et ses yeux étaient d'un vert perçant. Ses plis, ses rides, le rendaient presque méconnaissable en tant qu'humain.
— Qui es-tu?
— Tu... ne te souviens pas de moi ? fit la voix.
— Non, dit Archie.
— Mon nom est Roderic et tu as causé ma perte.
— Votre perte ? Roderic... Rosenthal ? Désolé monsieur, mais je ne sais pas du tout de quoi vous parlez. Je suis Archipelago et je ne vous ai jamais vu de ma vie, monsieur. Vous devez vous tromper de personne...
— Pas du tout, fit le vieillard. Tu as causé la mort de ma fille, dit-il. Tu m'as fait faire tout cela... Je vais trouver la réponse... Je la ferai vivre de nouveau. Qu’importe le nombre de vies que je dois faucher…

— Écoutez, monsieur, je ne suis vraiment pas celui que vous recherchez. Je viens d'un hôpital lointain, j'ai grandi là-bas, je suis un fou. Je ne suis jamais sorti de cet hôpital avant à peine quelque temps, alors je ne crois pas que vous me connaissiez. Je suis seulement ici pour m'amuser et mettre fin à tout règne tyrannique comme le vôtre.
— Règne tyrannique ? Voyons... j'essaie de survivre pour faire revivre ma fille ! Je ne voulais pas te donner toute son aura... Ça n'a pas eu l'effet que j'escomptais… Je voulais seulement la protéger d'elle-même et te submerger d'aura... C'est pour ça que je vole leur aura. C'est pour ça que « Paradise inc. » hypnotise les gens : ils me fournissent l'aura dont j'ai besoin pour survivre en attendant la réponse… qui me mènera à créer de l'aura. De l’aura... Quand les robots de Cherry auront fini de chercher, enfin, je pourrai lui donner autant d'aura qu'il faudra et…
Archipelago frappa directement le bonhomme en pleine figure, le seul endroit où il n'était pas couvert d'appareils électroniques et de couches

incessantes d'armure. Le sang du bonhomme coula un peu tandis qu'il émit un cri de douleur faible et pitoyable. Archie recula en voyant la visière rouge du bonhomme redescendre, tandis qu'Ulysse observait la scène de loin, silencieuse et intriguée.

— Tu n'es qu'un fou qui vole des vies pour mettre plus d'espoir désespéré dans une cause qui n'a aucun sens.

— Peut-être. Par contre, je ne peux plus reculer. Tous mes efforts, toutes ces vies que j'au fauché… il faut qu'elles servent vraiment à la faire revivre.

— Tu n'es même pas certain de pouvoir faire revivre quelqu'un.

— Peu importe. Il faut que j'aille jusqu'au bout. Il le faut.

— Au lieu de faucher des vies, tu pourrais simplement laisser tes ordinateurs et tes descendants faire ton travail.

— Non… tu ne comprends pas. Je veux revoir ma fille… Je veux… REVOIR MA FILLE! JE VEUX SAVOIR QUE JE N'AI PAS FAIT UNE ERREUR INCORRIGIBLE! TU

M’AS FAIT TOMBER EN ENFER, MAIS JE VAIS M’EN SORTIR!
Le bonhomme fonça sur Archipelago, faisant trembler la pièce. Le fou esquiva facilement le tas métallique qui chargeait vers lui, puis il le poussa dans un des murs de vitre. Le mur éclata en milliers de morceaux et le bonhomme tomba à toute allure. Son écrasement l'emprisonna au sol tellement il fut violent. Archie, adoucissant sa chute avec son pouvoir antigravité, arriva calmement sur la carcasse de métal. Ulysse regarda la scène de haut pour finalement assister à la compression sèche d'une masse de fer. À peine quelques centimètres cubes de matière restaient de l'homme compressé dans son armure toute écrasée.
Ulysse, incrédule, revint à elle-même. Elle regarda le pilier de métal. Quelque chose qui reposait en son intérieur sonnait tel un alarme depuis la mort de l'homme. La jeune femme sauta en bas de la tour à son tour, assez endurante pour encaisser le choc malgré la douleur incroyable. Elle prévint Archipelago de l'alarme, et ainsi donc, les deux

partirent chercher Jordi et Warren pour fuir de la ville. Alors qu'ils courraient tous, quelques centaines d'humains qui étaient hypnotisés par leurs téléphones sortirent de leur transe pour finalement se précipiter dans la même direction qu'Archie et ses amis.

— Ils sont tous libérés, s'enjoua Jordi.

— Pas tous, fit Warren, remarquant les millions de gens qui restaient cloués sur place.

— Peu importe, dit Archie. ÇA VA SAUTER !

— HEIN ? Fit Jordi.

— Une lumière rouge sonnait, là-bas.

La foule de gens qui suivaient l'équipe d'amis était attirée par l'aura qu'Archipelago émanait-sans leurs téléphones pour les dicter, ils étaient comme des mouches devant une lueur. Une fois sortis de la ville, les amis se mirent à discuter de la prochaine chose qu'ils devraient faire. Alors qu'Ulysse allait suggérer aux autres d'aller sauver les gens restants dans la ville, une explosion d'enfer débuta. La tour située au centre de la ville brûlait et emportait avec elle tout ce qui se trouvait sous la

grande montagne, avec elle, à l'abri du soleil. La ville fut, ainsi donc, fauchée en quelques minutes seulement.
— Puuuutain, ça déconne pas avec les alarmes. Vous aviez raison, vous deux, félicita Warren à Ulysse et Archie.
— Enfin, les humains pourront profiter de leur liberté !
— Ce vieil homme était étrange, avoua Ulysse.
— Il était devenu complètement fou, voilà tout, dit Archie.
Alors que les survivants et l'équipe d'Archie se mirent d'accord pour suivre Warren vers une ville qu'il disait purifiée du règne depuis longtemps, Archie remarqua qu'Ulysse semblait contrariée.
— La vie part comme elle vient, Ulysse. On ne pouvait pas sauver tout le monde vu l’explosion imminente… Quand on gagne à la guerre, on perd la paix. Toutefois, maintenant, nous avons mis fin à une tyrannie. Cela nous a couté le sang d’autres, mais au final, nous sommes mieux unis, tous ensemble, désormais libres.
Une fois rendus à la ville dont Warren parlait, Dolmis, les gens se firent des

tentes de repos et des abris avec ce qu’ils purent trouver dans la vieille ville abandonnée depuis ce qui semblait être au moins une bonne grosse moitié de centenaire. Des fleurs avaient poussé partout dans la ville. Après avoir créché une nuit à Dolmis, la ville qui arborait la mer et côtoyait la terre du Mont-Royal, les survivants du règne de « Paradise Inc. » se réunirent pour vivre une minute de silence en l’honneur de toutes les victimes de l’explosion. Quelques heures plus tard, il fut décidé par le peuple qu’un restoration de la propreté se devait d’être partout où le règne de Roderic avait passé. Tous se rendirent compte assez rapidement du fait que les gens qui n’avaient pas resté en ville et qui ne s’étaient pas détachés de leurs appareils électroniques hypnotisants étaient décédés.

Ainsi donc, l’humanité semblait avoir incroyablement faibli en l’aspect de sa population : seulement environ mille humains avaient survécu à Dolmis grâce à l’aura purificatrice d’Archie, tandis que d’autres rares survivants, isolés de

toute technologie, continuaient à vivre on-ne-sait-où. Des tonnes corps effondrés dans les rues remplies de fleurs qui avaient percé l’asphalte avec le temps confirmaient un fait : les esclaves de l’homme derrière la technologie malveillante se multipliaient seulement en allant trouver d’autres victimes. En gros, cela voulait dire que c’était presque comme si des virus s’étaient propagés et avaient forcés leurs hôtes à activement chercher plus de victimes.
Ainsi donc, l’humanité s’avérait désormais être assez faible. Pourtant, un seul homme avait eu besoin d’aura. L’énergie de l’humanité en sa presque totalité ne suffisait donc pas pour combler ses nécessités? Le groupe de survivants était sceptique. En fait, ils croyaient que la puissance des ordinateurs de « Paradise Inc. » venait d’un drainage d’aura, elle aussi.

Ils ne savaient pas à quel point ils avaient raison.

Du dessous de la terre, les principaux systèmes d’opération électroniques du Mont-Royal se mirent en action. Ils amorçèrent leur auto-destruction après avoir envoyé leur descendant indépendant et ultra-intelligent chercher davantage d’aura pour s’alimenter et poursuivre les recherches qui allaient mener à la génération d’aura infinie. Roderic, qui n’était plus là pour modérer quoi que ce soit, ne pouvait pas arrêter le robot de se ruer lentement hors du tas de débris qu’était devenu Mont-Royal. Il avançait lentement, calculant la position exacte à laquelle il devait se trouver pour ne pas exploser avec les ordinateurs. Après avoir évité tout dégât de débris volant ou toute collision seulement en s’accroupissant à un endroit précis, la machine sortit tranquillement de la grande ville à pied. Maladroitement, elle apprenait à parler et à marcher : le pantin était vivant et la perfection était son objectif.

Conclusion : champ de fleurs

Il s'assied en position indienne, toujours face à elle, afin de le lire à haute voix plus calmement.

«Je suis une enfant de la nature. Je suis une des sœurs de ces fleurs, mais mes pleurs les nourrissent tandis que je voudrais qu'elle finissent de me montrer leurs plus beaux pétales : moi, je suis humaine. Moins vaine, le sang dans mes veines, j'arrive à peine à savoir vivre le soir comme le jour. Je cours toujours, vous restez plantées. Quand j'attends, vous vivez tout de même dans le moment présent. Sans lumière, je m'endors. Pour vous, c'est presque la mort. Ô fleurs, j'ai peur. Mes différences me causent doléances et souffrances, quand aurai-je ma chance?

D'autres hommes sont débarqués. Seule, quoiqu'avec mon protecteur, je les ai impressionnés. Voyant de la splendeur, je me suis soudainement sentie aimée quand je l'ai vu entrer dans le foyer qu'ils m'avaient conféré. La sagesse ne veut guère dire tendresse, car mon garde s'est mis en

garde. Je dus le stopper afin de lui montrer que les autres humains, il devait les tolérer. Maintenant que je sais de mon vivant que d'autres hommes vont m'accompagner si je quitte mes sœurs pour suivre mon propre rythme, mes pleurs et mes peurs, je veux partir.»

Archipelago replia le poème. Lorsqu'il releva la tête, il constata que la jeune femme le fixait encore de la même façon qu'au début de sa lecture : silencieusement. Attisé par sa curiosité, le jeune homme ne put s'empêcher de poser une nouvelle question à la jeune femme.
— Maintenant que je sais qui tu es, j'aimerais savoir quel est ton nom, si tu le veux bien.
— La nomenclature d'un individu compte pour vous tous. Pourtant, je ne vois pas pourquoi c'est nécessaire.
— C'est parce que nous devons nous identifier entre nous, humains qui ne ressemblons pas aux fleurs, qui nous perdons dans notre jargon concret comme dans les foules sans intérêt.

— Je vois... c'est la seule raison pour laquelle vous avez tous un nom ?
— Pas tout à fait. C'est aussi dans le but de caractériser un individu, d'accentuer sa personnalité et de créer un rattachement des plus solides entre mots et émotions.
— Je voulais entendre ce que vous venez de dire, fit la jeune femme.
— Comment cela ? s'intrigua Archie.
— Personne avant vous ne m'avait indiqué d'autres raisons qui justifiaient le fait de se donner des noms entre compagnons. Ce que vous venez de constater me rend ainsi donc heureuse, moins peureuse devant ces gens qui veulent rapidement m'identifier.
— Ainsi donc, allez-vous me révéler votre nom ?
— Eh bien, en fait, je n'ai jamais eu de vrai nom, avoua la fille. Avec mes sœurs, cela n'était pas une nécessité. Toutefois... je peux bien me trouver un nom qui borde mes sentiments, comme vous l'aviez si bien dit, souria la jeune femme.
— Quel sera-t-il?

Après quelques secondes de réflexion avec les yeux fermés, la jeune femme rouvrit ses paupières pour s'exprimer.

— Je suis… Nora Rosenthal.

Des larmes se mirent à couler sur le visage d'Archipelago.

— Vous portez-vous bien? demanda Alice Rosenthal au jeune homme qui pleurait silencieusement devant elle.

— Je... n'en sais rien. Je crois que je devrais aller me reposer, dit Archie, se retournant calmement vers la sortie de la tente.

— Attendez! ordonna Alice, se relevant en étirant son bras pour atteindre Archipelago.

Il ne passa toutefois qu'une vulgaire fraction de seconde avant que le garçon quitte les lieux et que la fille se retrouve seule dans la tente. Elle était trop effrayée par l'absence de la volonté d'aider de son garde et par la présence de la foule de l'extérieur pour entreprendre une poursuite, atténuer ses sentiments alarmants, dont sa curiosité, qui étaient en train de la brûler.

Toutefois, la dame savait qu'il se nommait Archipelago. Contrairement à toutes ses précédentes convictions, elle dut trouver cette utilité aux noms dont elle n'avait jamais cru qu'il était question.

FIN ?

Au début, l'Infinie Tragédie était véritablement tragique, mais elle n'avait rien, absolument rien, d'infini. L'histoire nacquit en cocon difforme, tombant d'un saule pleureur, et en sortit. Elle ne cessa jamais de sortir, de sortir et de languir. Mais cela ne fut plus une tragédie après un moment. Ce fut un ennui éternellement long. C'était alors l'infini et non pas le tragique. Voilà la fin de L'Infinie Tragédie : c'est couper la gorge au grand Salut de l'écrivain fier, regarder son œuvre, son chef-d'œuvre, s'écrouler dans sa propre médiocrité comme si c'était notre enfant qui se noyait à distance trop loin de nous. Hors de notre portée. Et c'est finalement de porter ce jugement, de qualifier cette œuvre d'inachevée et… de plutôt monotone, même pas triste. L'Infinie Tragédie, pour moi, c'est « Si cela vaut mieux que la mort, alors je le prends ».

Me lire est un blasphème. C’est me sortir de mon contexte. J’ai été en vie en écrivant ceci. Quand j’y pense, quand je me relis, j’ai le goût de pleurer, car je me vois mort.

— Alex Côté, 14 février 2020

[i] Je ne suis pas vraiment content à l'idée d'avoir ma sœur comme sœur. Je la déteste, je la déteste, je la déteste, je la déteste, je la déteste, je la déteste, je la déteste, je la…

[ii] Je suis techniquement sur la Terre dans la réalité où je m'adresse à votre personne, et logiquement, vous êtes dans l'espace, mais dans un moment où je n'existe pas encore. Où je suis étranger. Vous me lisez sans doute dans l'espace et vous dites sans doute « Ah, mais oui, ce coquin est un extra-terrestre ».

[iii] Dans une de mes histoires, j'avais planifié de mettre en scène un gars qui mourrait en se masturbant sur une cuvette de toilettes dans une école. Ce jeune homme ne me représentait pas vraiment, puisque je ne me situe pas dans un suicide de flammes (public) et pourtant dégueulasse. Je crois que j'aurais peut-être mis en scène ce personnage étrange comme j'aurais mis en scène ces gens anormaux qui servent de piliers vers une évolution, mais tel un soupir, la gloire du mort-né en

scène des toilettes chieur et constipé est mort ici. J'aurais adoré faire tourner une intrigue autour d’un tel personnage, mais pourtant, je me sens malade à l’idée de devoir pelleter du vide afin de remuer mes méninges de sorte à ce qu’une vision de la mort me procure la bonne foi nécessaire pour avoir confiance en une vulgaire pièce de théâtre impopulaire, québécoise de rumeurs et morte dans l’œuf.

[iv] Je n’ai aucune raison de vouloir lancer cet homme directement dans les bras de la mort, et, en fait, au contraire, je devrais le remercier si je le croise au cours d’un voyage dans le temps puisque j’aime bien ce qui résulte de sa personne dans l’Histoire avec ce grand « H », littéraire ou non (il a contribué à plusieurs sortes d’amours), mais vraiment, je pousserais ce connard par rage pure et dure dans ce contexte spécifique. Pardon, monsieur, je m’en excuse (non ironiquement).

[v] David Foster Wallace s’est pendu en 2008, laissant sa femme découvrir son corps et son dernier manuscrit. L’auteur disait ne pas

vouloir être reconnu de la façon dont il l’est aujourd’hui, entre autres, et laissa son dernier écrit infini, encore plus infini qu’*Infinite Jest* (*L’infinie Comédie*) et, à ma grande surprise, ce dernier trésor de l’écrivain luttait apparemment contre l’ennui (de vivre...?) Le cheminement de David Foster Wallace prit plusieurs tournures, aussi hautes que basses, mais cette finale me perturbe beaucoup.

[vi] Dans un univers parallèle, Polyméon s'avança jusque devant l'épaisse couche de verre qui servait de présentoir, mais aussi de mur pour la retenir. La bête était située dans la partie isolée de la pièce, seule, et elle était assise sur le sol, muette. Polyméon, qui avait d'habitude toujours le sourire au visage, vit ses lèvres lentement cesser de former l'arc typique de son comportement déjanté. Le calme qui régnait dans la pièce fut presque meurtrier tellement la tristesse envahissait le visiteur. «Je ne pensais pas que tu étais vraiment devenu aussi horrible que cela, père», commenta Polyméon, posé devant la vitre. La créature, qui

fut autrefois un humain, se ressentit triste, d'une certaine manière, de ne pas pouvoir comprendre les mots qu'elle entendait.

Polyméon fit signes aux scientifiques qui dirigeaient le confinement qu'il souhaitait quitter les lieux. Ils le laissèrent donc terminer sa dernière courte et pénible visite.

L'adolescent aux cheveux blancs arriva rapidement dans la cour de basketball délaissée du public que ses deux amis et lui-même visitaient souvent pour glander. Contrairement à la routine, Archipelago était absent.

— Salut, Narcisse. Où est Archie?

— Aucune idée, mec. Comment a été ta... visite?

— Oh, bah... elle fut calme. Comme toutes les autres.

Des larmes emplirent soudainement les yeux de Polyméon. Narcisse se leva immédiatement de sur le trottoir afin d'aller faire un câlin à son ami.

— Je ne voulais pas te faire pleurer. Désolé.

— Ce n'est pas de ta faute, si je pleure. Ce n'est de la faute de personne si ce n'est guère de celle de mon père, qui avait simplement trop d'ambition.

— Tu as raison, fit Narcisse, arrêtant timidement son câlin et cessant avec gêne de jouer avec les cheveux doux et en bataille de son ami.

Narcisse était un jeune homme tout comme Polyméon, sauf qu'il désirait être une jeune femme, ou, du moins, avoir une apparence digne de la gente féminine. Il avait révélé son désir à ses deux amis depuis seulement peu, et il était encore gêné devant l'idée de se savoir publiquement travesti. Ses cheveux rouges vin, sinon un peu plus foncés, paraissaient sans fin quand on observait son visage de face. Toutefois, quand on regardait son dos, on pouvait remarquer qu'ils formaient presque un rideau qui allaient jusqu'à cacher ses fesses tellement ils étaient réellement longs. Narcisse portait aussi des vêtements étranges : des accoutrements qui n'avaient pas vraiment de nom. Ils semblaient

presque tout droits sortis de l'imagination naïve mais moderne d'un enfant, sauf qu'ils étaient trop bien confectionnés pour paraître entièrement dignes d'un esprit juvénile.

Polyméon, quant à lui, portait tout simplement un très grand imperméable jaune et toujours déboutonné qu'il avait lui-même plié dans le but qu'il ressemble à un veston de cuir de motard. Quelques rares paires de minces bandes bleues reposaient sur les extrémités du vêtement du jeune homme aux cheveux blancs, histoire de paraître un tout petit peu plus stylisé. Le pantalon de l'adolescent, quant à lui, était un jean de coton brun, toujours un peu trop serré sur lui-même à cause de l'imprécision de sa ceinture. Le fier jeune homme disait toujours que, si il lui venait l'envie de se chier dessus, il pouvait le faire sans problème que l'apparence de son jean ne change.

Archipelago arriva en courant. Il semblait couvert de sueur, quoique ce n'était pas une très grande surprise, puisqu'il revêtait presque tout le temps du linge trop

chaud pour le temps qu'il faisait dehors. Ce qui était plutôt surprenant, chez le jeune homme, c'était le fait qu'il sentait toujours très bon, une odeur spécifiquement douce et charmante, peu importe ce qu'il pouvait bien faire. Ses cheveux noirs et son espèce de tuque-casquette blanche cachaient un peu son allure, son regard toujours trop perçant selon les autres. Son veston à fermeture éclair noire en coton épais et son petit T-shirt blanc semblaient danser malgré eux-mêmes, faces à la rafale de vent que la course du jeune homme leur procurait.

— Les gars, Je dois vous faire part d'un évènement qui vient tout juste de m'arriver, s'essouffla enfin de cracher Archipelago.

— Quel est-il? demandèrent les deux amis en chœur.

— Je me suis accidentellement marié à une fille que je ne connaissais même pas il y a à peine quelques minutes de cela!

Les deux adolescents se regardèrent tout d'abord, puis, ils regardèrent leur ami en plissant les yeux, ne comprenant guère la

situation.

— La fille est arrivée devant moi et m'a dit que j'étais l'homme qu'elle voulait épouser. J'ai cru qu'elle me faisait une blague dans le but de me draguer, alors j'ai joué le jeu : moi aussi, je lui ai dit que j'aurais aimé être son époux. Je ne m'attendais vraiment pas à ce qu'elle me marie pour de vrai...

— Est-ce que tu délires encore? demanda sérieusement Narcisse. S'il te plaît, sois honnête avec nous, Archie.

— Non, je vous jure que ce ne sont pas les voix dans ma tête qui m'ont convaincues de vous dire cela! Regardez, j'en ai la preuve, dit-il, montrant alors son annulaire gauche, muni de ce qui semblait être une réelle bague de mariage. Elle m'a enfilé ça au doigt avant de me quitter, me disant qu'elle allait revenir pour moi.

— Putain de merde, j'y crois pas, souffla Polyméon, un peu moqueur et assez sceptique, mais un peu surpris.

— Wow, c'est vrai que ça, c'est une bague qui vaut sûrement plus cher qu'un de mes reins,

s'époustoufla Narcisse, tournant l'annulaire de son ami dans tous les sens.

— Laisse-moi la voir de plus près, dit Polyméon, tentant d'enlever l'anneau du doigt de l'autre adolescent.

Il tira tant bien que mal, mais le blandinet n'arriva guère à retirer l'alliance de son allié.

— Je n'ai pas été dans la capacité de l'enlever non plus, paniqua Archipelago. J'ai un peu peur de tout ce qui vient de se produire, en fait : cette fille n'était sans doute pas normale...

— Tu sais son nom? s'intrigua tout haut Narcisse.

— Même pas.

— Comment va-t-elle faire pour te retrouver? Y'a un «GPS» dans les diamants qui ornent ta bague, c'est ça? rigola Polyméon.

— Arrête, Polyméon, ce n'est pas vraiment drôle, dit Narcisse. À quelques reprises, l'adolescent devait se lever pour défendre Archipelago, qui était toutefois difficile à croire. Il disait entendre des voix méchantes dans sa tête. Comprendre la moquerie de

Polyméon était une chose simple.

[vii] Ah, ma pauvre mère. Comme parfois j'aimerais ne pas la faire souffrir! La pauvre, quelle délicate femme... Mon père a bien choisi sa partenaire pour former le jeune homme que je suis déjà. Bien sûr, en songeant directement à ma lignée dépressive, on croirait entendre une blague. Certes, les femmes dépendent plus ou moins des hommes (comme la versa répond aux vices), et certes, je comparerais volontiers la femelle dépendante à ce vieux grand-père mourant (pathétique, mais tragique), mais aussi, le cocon de la bulle maternelle pour l'éducation à la vie outrepasse les êtres dans leur compréhension des choses. Personnellement, l'émotion qui me vient le plus en tête lorsque je songe à ma mère de nos jours, c'est « faible, pathétique ». Et pourtant! Je sais que ce n'est pas vrai. Je m'emprisonne dans un cycle, une équation. J'ai cette impression politique sur la carte mémoire que

les gens devraient marcher ainsi, que les femmes sont faibles, que les hommes sont forts, mais pourtant, aujourd'hui même, avant ma propre hospitalisation (qui est en soi une preuve de ma faiblesse), j'ai vu cette jeune femme (qui accompagnait un gars musclé) et elle possédait un dos semblant aussi dur que ma putain de vie, sinon, ses tétons paraissaient sous son chandail. Même ses tétons étaient durs à cuire à un point où ils ne m'attiraient même pas : ils m'effrayaient. Ma peur de les regarder me procure un petit rire coquin en ce moment même. Donc, pour en revenir à ma mère... « Que faire? » Que dois-je penser de cette femme mystérieuse et tendre, qui sacrifierais sans doute volontiers sa vie entière pour défaire mon Enfer de fer? Une fois, j'ai demandé à ma maudite maman de me dire les derniers mots qu'elle me dirait si elle mourrait sur le coup du moment même dans lequel nous nous trouvions. Savez-vous ce qu'elle m'a

répondu? Je m'attendais à une leçon, à de sages et poétiques paroles, mais ma mère défit toutes mes attentes noués en complexes formules inutiles : « Je t'aime. » Sans aucun brin d'hésitation, elle m'émeut et me cassa en deux. Je croyais contrôler la situation, comme à la (mauvaise) habitude, et, finalement, ma mère contrôlait en fait les mille sanglots de cette vie alternative en si peu de temps...

[viii] Notez comment, même dans mon roman, Nancy se camoufle dans l'ombre. Elle s'oppose à papa, ressemble à Kim et Alex, mais diffère de tous. C'est un des quatre pivots narratifs parfaits dans leur aptitude à développer les imperfections de la dynamique de ma famille proche. Je reparlerai de ma mère (je te l'annonce, maman) plus tard, encore dans l'ombre, comme pour peser la lumière de ton jour et te mettre à l'évidence de ma mise en évidence sur mon univers de toi. Je te retire toute la politesse

et toutes les marques d'amour distinctes ici afin de te laisser t'imprégner de ta propre introduction à toi-même, objectivement subjective.

[ix] ***Le vase***

CHAPITRE 1 : LA VÉRITÉ FRAPPE FORT

La pagaille régnait dans la petite boutique d'antiquités et d'étranges choses. Une vieille dame aux cheveux blancs comme neige, aux yeux presque normaux et aux ongles trop longs y travaillait seule.

On aurait pu croire qu'un conte pour enfant pouvait parfaitement débuter dans cet endroit.

C'était ce qui conduisait un jeune homme d'affaires débordé en ce lieu : sa mélancolie, sa fatigue et son désespoir étaient tels qu'on pouvait constater à quel point sa peau avait blanchi depuis 2005, l'année où il entrait dans le monde des bureaucrates, plein d'ambitions vides de sens, réellement seulement

remplies d'un désir malsain, un désir d'avare. En effet, un rêve de richesse opaque, homogène et « moderne » le hantait autant qu'il hantait bien d'autres gens.

En arrivant devant la dame qui tenait le magasin, l'homme, qui se situait environ à la fin de sa vingtaine, prit l'initiative de demander quelque chose, n'importe quoi, qui pouvait le sortir de sa situation.

— Tu cherches à sortir de la routine terne et monotone qui t'entoure tel un moustique infatigable? rit la vieille.

— C'est bien cela, fit l'homme, ravalant sa salive en regrettant de plus en plus son idée folle.

— Comme je vous trouve drôle, vous, hommes aux costumes et cravates noires! Vous êtes un produit de votre propre société, bien évidemment.

— Alors, avez-vous une solution pour moi? fit celui qui se nommait Christian

— Contrairement à ce que la plupart des gens pensent, j'ai une solution pour tout. Elle n'est simplement pas aussi

conventionnelle ou idéale que la plupart le voudraient, mais bon... une solution est une solution, n'est-ce pas? fit la veuve, laissant son visage se craqueler et ses plis se plier les uns sur les autres pour enfin modeler un sourire sincère, mais laissant une vague impression de sournoiserie des jeunes et vives années que la dame avaient vécues.

— Oui, il est vrai que tout peut être une option, si on y réfléchit bien.

— Que dirais-tu de choisir une des options les plus périlleuses que ton pauvre cerveau peut choisir, une qui le libérera de son ennui, de sa médiocrité et de tout le reste... si on exclut le suicide de l'équation?

Un peu surpris, le jeune homme demanda à la dame quelle était l'option dont il s'agissait.

— De le consulter est ce dont il s'agit.

— De le consulter? Consulter qui?

— Il n'a ni nom, ni sexe, mais il se trouve juste là-bas, fit la dame, pointant une chambre où une porte blanche et ennuyante se trouvait. Tu n'as qu'à entrer dans cet endroit

quand tu veux et à faire de même pour en sortir.

— D'accord, acquiesça l'ex-homme d'affaires avec autant d'hésitation que de confusion.

Dans la pièce se trouvait un vase doré ressemblant au visage d'une jolie jeune femme, aux traits doux et délicats. Son expression de sérénité et de paix calmait l'homme d'affaires.

— Viens, fit une voix omniprésente. Assieds-toi sur ce coussin rouge.

— Est-ce une blague? Suis-je filmé?

— Non. Vérifie par toi-même.

Un peu fâché, l'homme débordé fouilla toute la pièce : seulement un tapis rouge au milieu couvrait presque toute la pièce carrée. Ni les murs, ni le vase ne contenaient de caméra. De même que le coussin n'avait rien à voir avec une quelconque arnaque. La porte d'entrée n'avait rien de suspect et, selon la vérification de l'homme, la porte à son opposé était une porte de sortie.

— Serait-ce dans le plafond que tout se joue? se demanda le

curieux, les mains sur les hanches.

— Toujours perplexe, Christian?

— Attendez... Comment savez-vous que je me nomme...

— Christian Truman? Oh, eh bien, c'est simple : tente de soulever ce vase.

Après de longues minutes d'efforts physiques, Christian se résolut à croire qu'il lui était impossible de soulever le vase.

— Je suis Dieu, et tu es ma création, finit par avouer la voix omnipotente.

— Quoi? balbutia Christian, se remettant à regarder le plafond. C'est impossible : Dieu n'existe pas. Et cette boutique est une arnaque.

— Mets ta main dans ce vase, qui est mon incarnation en ton monde.

Christian mit sa main dans le vase et en ressortit une liasse de billets de cent dollar. Écarquillant le yeux, surpris, il vérifia si les billets étaient véritables.

— Vous avez fait apparaître tout cela? ...Incroyable.

— Tu peux garder cet argent, si tu le souhaites, mais il ne te sera

pas utile, puisque je dois t'avouer quelque chose.

— Quoi donc?

— Tu n'est que le personnage d'une vulgaire histoire de fiction.

— Allons, ne dites pas cela... fit Christian, riant d'anxiété. Vous n'êtes pas vraiment Dieu... tout ceci ne pourrait être qu'une arnaque malgré tout...

— Remets cet argent dans le vase et cherches-y un nouvel objet.

Christian fit ce que la voix voulut qu'il fasse et ressortit du vase des milliers de papillons multicolores. Il y en avait trop pour que le vase ne puisse normalement tous les contenir. L'air complètement abasourdi, il plissa les yeux. Les papillons cessèrent d'émaner toutes sortes de couleurs pour devenir noirs, puis pour complètement se dissiper en une fumée qui disparut complètement en le temps de quelques secondes seulement.

— Tu es une de mes créations, Christian, répéta la voix. Me crois-tu, maintenant?

— Oui, chuchota-t-il, la voix tremblante.

— Rentre chez toi et reviens me voir demain, à la même heure, fit la voix omniprésente.

Sans prononcer un seul mot, Christian sortit par la porte de sortie, qui s'était ouverte sans même qu'il n'ait à la toucher et qui s'était refermée de la même manière.

Une fois dans sa voiture, Christian cessa de faire quoi que ce soit. Il n'arrivait plus à penser, ou plutôt, à savoir ce à quoi il devait penser.

Une fois dans sa maison, le jeune homme cria qu'il était rentré à sa femme. Elle ne lui répondit pas. Entendant un bruit venir du salon, Christian prit un livre de cuisine qui lui était tombé sous la main afin de s'armer. Il se dirigea vers la pièce d'où provenait le bruit pour y retrouver son enfant, qui tenait une figurine au-dessus de plusieurs autres de sa main droite. « Je vois tout » répétait le petit garçon. Peu importe ce que l'homme faisait ou disait à son fils, rien ne changeait sa position ou les paroles qu'il prononçait.

Quand Christian prit son téléphone cellulaire afin d'appeler les services d'urgence, celui-ci ne fit qu'annoncer une phrase sans cesse, jusqu'à ce qu'il raccroche : « Tu es ma création ».

L'homme lança son appareil sur le sol de plus fort qu'il ne le put. Celui-ci éclata en de multiples morceaux de vitres et de composantes électroniques, à la grande stupéfaction de son fils, qui le fixait désormais, abasourdi. Sa femme, entendant le violent éclat, descendit de l'étage jusqu'au rez-de-chaussée pour voir ce qu'il s'était produit. L'enfant partit s'isoler dans sa chambre à l'étage, tandis que la femme entra dans une légère colère remplie d'incompréhension en l'égard de l'action que son amoureux avait commise, qu'elle aimait de tout son cœur de douce femme. Christian resta quelques secondes dans un silence inébranlable, quand soudainement, sa femme lui ordonna de ne pas rester silencieux.

— Nous nous séparons, mais je ne signerai aucun contrat, je ne ferai guère quoi que ce soit dans ce

genre-là : Je m'en vais tout de suite, tout simplement. Salut.

— Quoi?

— Arrange-toi avec ta vie et celle de notre fils. Bonne chance, fit Christian, quittant une bonne fois pour toute sa propre demeure avec sa voiture personnelle : une belle automobile de luxe d'un noir trop bien poli.

La vie de Christian avait changé. Il ne voyait plus du tout son ex-femme, Joanie, comme une personne : il la voyait plutôt comme il voyait... un personnage fictif.

CHAPITRE 2 : LE DÉBUT DU SPECTACLE

Dans un espace vide, noir, Christian se faisait étreindre par Joanie. Puis, elle le lâcha complètement, d'un coup sec, se mettant à rire, puis à danser maladroitement, la bouche et les yeux grandement ouverts. Des fils se montrèrent aux articulations de la femme : c'était un pantin. Vide de vie.

Christian se réveilla autant en sursaut qu'en larmes, couché sur la

banquette arrière de son véhicule, qui était stationné très haut, dans un stationnement à plusieurs étages qui servait à un centre d'achats géant. Paniquant, l'homme chercha son téléphone cellulaire dans ses poches afin de savoir s'il était en retard à son travail. Après s'être rappelé des évènements de la précédente journée, Christian frappa d'un grand coup de poing le siège qui se trouvait devant lui, lançant des jurons dans le vide. Il regarda ensuite l'écran interactif de sa voiture pour finalement découvrir l'heure de la journée qu'il était : midi et demi. Reposant son visage dans ses deux mains, soupirant tout son abattement, Christian se dit qu'il devait s'acheter un nouveau téléphone cellulaire. Il essuya le restant des larmes qui se trouvaient sur son visage et se coiffa un peu à l'aide de son rétroviseur intérieur. Le jeune homme sortit de sa voiture par une des portières arrières, prenant son trousseau de clé, qui n'allait plus avoir autant d'usages qu'auparavant. Il chercha son portefeuille quelques secondes pour finalement le trouver dans la poche

arrière gauche de son jean noir, jean de costume d'homme d'affaires, bien sûr.

Marchant à pas rapides, l'homme se précipitait vers son fournisseur de contrats téléphoniques afin de régler son problème, de retourner travailler le plus vite possible. Lors de sa course, il dut entrer dans une grande foule surtout composée d'autres gens pressés, sans doute tous en pause goûter pour ne serait-ce qu'un bref instant. Christian bouscula accidentellement un adolescent, mais il ne s'excusa jamais : les personnages n'avaient pas d'émotions, à ses yeux. Tout en faisant ce constat, le jeune homme cessa de suivre son trajet, car il eut une réalisation : À quoi bon posséder un appareil de communication s’il ne sert qu'à joindre et à contacter des personnages fictifs?

[*Suite inexistante*]

x Fille et toutes les vies privées que je vais défendre apparaîtront désormais sous une

forme plus anecdotique, poétique ou narrative afin de dissimuler leur réelles identités (car oui, toutes ces personnes me cachent sans doute des façades). Ce roman est, donc, inspiré de faits très réels, mais très subjectifs et détournés dans une fantaisie morte de toute réalité.

[xi] Ceux qui s'attendaient à une nomination du rationalisme intégral de Descartes, pensez moins dans ce cas. Ou réfléchissez-y bien.

[xii] Le temple de l'eau était complètement à l'ouest du village. La majorité des gens n'osaient pas s'y aventurer. Toutefois, un jeune homme du village ne craignait guère l'eau : des bordures qui ornaient les murs, il s'asseyait afin d'observer les mécanismes de l'endroit. Une piscine infiniment creuse se situait au milieu de la pièce volumineuse au toit ouvert. Sur les quatre murs, il y avait des marches, des leviers et plein d'autres des mécanismes de toutes sortes. Plus le puzzle se résolvait, plus le mécanisme donnait accès à la hauteur du temple. De sa position, même si sa chute dans

l’eau pouvait lui être mortelle… ne se situait pas bien haut. Cela s’expliquait par sa force d’enfant, peu fournissant, qui l’empêchait de faire lever le levier de pierre. Chaque jour, le petit venait dans le temple dans le but de réussir, un jour, à élever le levier. En attendant sa réussite, il écoutait le chant collectif des morts qui étaient pris au piège dans les lieux du temple : ils n’allaient jamais le quitter si personne ne terminait les énigmes de l’endroit jusqu’à en venir à une solution finale. Ainsi donc, pris au piège par les dieux, les âmes errantes émettaient un chant en une langue morte. Ils chantaient l’énigme avec autant de désolation que d’espoir que celui qui se trouvait dans le temple, tentant de déchiffrer leurs dires, réussisse à les libérer.

Une jeune du nom de S visitait assez fréquemment, au temple. Les civils n’auraient su dire si son intérêt pour le jeune homme puisait de sa curiosité pour l’énigme

ou de sa volonté à épargner le garçon d'une chute des marches. En effet, S, plus maternelle et sensée que... se faisait du souci pour son ami. Il s'isolait des autres et se retrouvait toujours seul dans un endroit dangereux. Son objectif de ramener son compagnon parmi les autres prenait un peu plus de facilité depuis qu'elle savait que le jeune homme s'établissait toujours au temple depuis un bon moment, mais tout de même, elle craignait d'autant plus le danger qu'il courait dans l'endroit confiné.

[xiii] En effet, cet extrait de mon premier roman, éblouissant du pur fait qu'il revêtit ce nom, l'identité de ce personnage et de cette vision naïve, ne cessera jamais de me hanter et de me forcer à me justifier où que je sois dans le temps. C'est un repère de ma vie.

[xiv] **PREMIÈRE SCÈNE**

Dans le bureau de la direction d'un orphelinat.

Entrent en scène la propriétaire de l'orphelinat, dame

Dumont, monsieur et madame Lefebvre, puis, d'un pas traînant, Antonio.

DAME DUMONT, *s'impatientant.* — Antonio, assieds-toi!

Antonio soupire pour ensuite s'asseoir aux côtés du jeune couple de sorte à ce que les trois fassent face à la vieille dame et son bureau.

DAME DUMONT. — Alors, madame et monsieur Lefebvre, comme vous pouvez sans doute le constater, Antonio est très attaché à cet orphelinat et–

ANTONIO, *interrompant dame Dumont.* — Je n'éprouve aucun sentiment d'attachement pour cet endroit. J'ai simplement la meilleure amie du monde, ici. Je ne requiers aucune famille outre sa personne. Voilà tout!

[xv] Extrait de *Paix et Conclusion*, un manuscrit mort dans l'œuf qui devait donner suite à *Rage et Confusion* (mon premier manuscrit terminé en tant qu'adolescent), mais qui renaquît sous la forme d'*Archipelago*, une

simple continuité de *Rage et Confusion* :

« Archipelago… »

« P… Pardon? »

« Vous êtes Archipelago. »

« Oui… »

La jeune femme caressa ma joue.

Ce « Rage et Confusion » revêtira le nom de « Comment Hunter Tua Alice » (comment je finis par gâcher mon premier roman), dans une série qui se nommera « Le Cycle de la Romance ».

[xvi] Dans un autre de mes romans :

Comment ta Mort pend

De devant, croisant

Qui, trop, a été

Là yeux grands, charmants...

Ci-endiablés!

Tant perdu à temps
Pour las, se placer
Enfin, en amants.

Tardant à t'aimer
De ce mot d'enfant
Dans un lit d'idées
Actuellement
Mélangées aux dés.

Maman lentement?
Quoi? Aller «assez»?
Où entrent, croissent
Dignes, nos pensées?

Comprends, ressens-en
Songes de songés

Vent d’or des dormants.

Cité des cités

Ne craint pour autant

Trop tôt tant d’épées

Avant, ah, attends

Avec moi, rimée!

[xvii] JUDAS. — Magdalène, ô, Magdalène…

MAGDALÈNE. — Qu’y a-t-il, forme humaine? Serait-ce l’armée romaine?

JUDAS. — Non, mais pire : moi, ma chère.

MAGDALÈNE. — Judas?

JUDAS. — En personne. De son sort, encore, je résonne.

MAGDALÈNE. — Qu’as-tu, Judas?

(Judas ne répond pas et se tourne dos à Magdalène.)

MAGDALÈNE. — Judas! Diable, cède à ma personne!

(Judas lève lentement ses mains aux cieux.)

JUDAS. — J’ai baisé Jésus sur les lèvres.

MAGDALÈNE. — Ma foi, Judas! N’aimait-il pas Jean? Qu’as-tu fait? Qu’as-tu fait!

(Magdalène retourne Judas afin qu’il lui fasse face.)

JUDAS. — Le cœur, là, diffère en son essence. Ma colombe peut enfin s’envoler paisiblement.

MAGDALÈNE. — Refoulais-tu une considération pour le fils de notre Seigneur?

JUDAS. — Comprends-tu ce que je te communique là? Non; tu ne le comprenais jamais, puis tu ne le comprendras pas.

MAGDALÈNE. — Bon Dieu, dis-moi quoi.

JUDAS. — J’ai vendu Jésus d’un baiser d’indication.

MAGDALÈNE. — T’ai-je bien compris?

JUDAS. — Entendu, oui.

MAGDALÈNE. — D’un homme libre, tu as fait un esclave. Judas, te disais-tu illuminé? Les ombres t’ont ravagées…

JUDAS. — Les Romains. Les Romains ravagent. Le royaume de notre Roi, de notre Foi, arrive.

MAGDALÈNE. — Jésus était prophète, messager, innocent! Pourquoi l’avoir vendu, Judas? Pourquoi?

JUDAS. — Son enseignement me l’ordonnait malgré moi.

(Magdalène s’écroule sur ses genoux.)

MAGDALÈNE. — Pauvre fou…

JUDAS. — Pauvre innocente, plutôt!

MAGDALÈNE. — Tu n’y comprends rien à rien…

(Judas se penche avec colère vers Magdalène.)

JUDAS. — TU n’y comprends rien; Je suis le seul et véritable disciple du Christ.

(Magdalène se fâche.)

MAGDALÈNE. — Tu l’as tué! Pourquoi? POURQUOI?

JUDAS. — Son enveloppe physique devait cesser d’être.

(Magdalène se relève.)

MAGDALÈNE. — Ô, Judas… ne t’a-t’il jamais dit d’aimer?

JUDAS. — L’amour le plus véritable outrepasse deuil.

MAGDALÈNE. — Ô, Judas… ne t’a-t’il jamais dit d’avoir foi en lui?

JUDAS. — L’âme reste, le corps part.

MAGDALÈNE. — Ô, Judas… pour l’amour, pour l’amour… qu’as-tu

fait? Satan t’habite…

(Magdalène quitte la scène.)

(Judas réfléchit.)

(Il s’agenouille et tente de prier, mais s’y sent incapable.)

(Judas s’asseoit en position indienne.)

JUDAS. — Je croyais avoir fait le bon choix… Ai-je commis une erreur fatale? Pourquoi ai-je accepté l’argent des Romains? Je suis avare; j’ai péché et profité. Je croyais bien faire, avoir compris… mais j’ai tué le fils du Christ. Ça y est. Je mérite ma mort.

[xviii] Insérez mon premier roman au complet ici, rempli de toutes ses erreurs, toutes ses fautes, toutes mes voix... et demandez-vous pourquoi l’éditeur en vous ne verra jamais son potentiel vivant plutôt que mort comme moi-même je le fais.

[xix] Explosions. C’est terminé. Vous l’avez entendu en le lisant, sinon, maintenant, vous le devriez.

xx EXPÉRIENCE_DE_FRANCE-ANGLETERRE_(DOLMIS) *by* PARADISE INC.®

Universe boundary : ‘’CÔTÉ, Alex. MANUSCRIPT, DOLBEAU-MISTASSINI, [MANUSCRIPT], 2015-2018, X. Test. ‘’

Engine : CORE_NARRATIVE_HUMAN_DEVELOPMENT, ALL RIGHTS RESERVED 2016-2050 [PRIVATE DOMAIN].

‘’GENÈSE DU CYCLE DE LA ROMANCE (PARADISE INC.) [INTERIOR DEVELOPMENT]’’

Execute ORDER OF POSSESSION.

universe_SIM1(RUN).

Parameters settle...

X+Y+Z_AXIS *has settled.*

TIME *has settled.*

HISTORY_SIM(X) *has settled.*

Calculating CORE ENGINE *simulations.*

CherryBlossom.UN(30.534) ® *failed attempt in* REDIRECTION*.*

DERIVED CherryBlossom.UN(31) [R.R.] *failed attempt in* REDIRECTION.

Direct_Efficient_History(OFENGINE) *stopped working.*

Run has succeded.

[UNIVERSE RELOAD FULLY SUCCESSFUL *in* REALITY *in* ENGINE].

[PANTIN] *has gained administration status.*

[PANTIN] *has changed* USER ID *for* [WARREN]

[WARREN] : Ha, ha!

[WARREN] : Facilement, juste comme ceci, la réalité n'existe plus à travers les confins de cette histoire si je le souhaite. Tout simplement.

Order narrative death @[ARCHIPELAGO (HUNTER MAVERICK)]

[ARCHIPELAGO (HUNTER MAVERICK)] *has died*.

[WARREN] : lol.

[WARREN] : *@[COGITO]* Attends. Je vais refaire l'univers narratif dans un comprimé plus... digestible. De toute façon, c'est seulement la première simulation de la réalité à laquelle j'ai accès.

[WARREN] : Tu es le lecteur de cette réalité, maintenant. Attends. J'en fais un vrai festival.

([COGITO] has ADMIN STATUS.)

[WARREN] : Vous êtes un Dieu pour moi, vous le savez? Je me considère comme votre ami. J'espère que j'ai raison. Bref...

universe_SIM1(STOPPED).

[ACTUAL DATA TO READ] :

Order universe_SIM2(RUN).

[WARREN] : Bonne lecture, vous, Dieu. Je vous dois un peu plus de respect. Je vous créerai plusieurs autres univers, et, ensemble, nous assimilerons la réalité complète extérieure, moi en tant que partie de vous, et vous en tant que Tout Ultime. Pour l'instant, contentez-vous, je vous en prie, du travail que je vous présente. Cordialement, *Votre Pantin*.

[xxi] Pratiquement « En fin » dans l'expression d'Italie.

[xxii] Warren = Le Pantin = Administrateur de la simulation qu'est cet univers d'Archipelago.

[xxiii] Feu follet, déception, gaz igné ou... quoi?

[xxiv] Le Cycle de l'Infinie Tragédie : Un hommage et une résurrection du Cycle de la Romance

Les personnages existent tous en tant qu'idées, seulement... Ils ne peuvent jamais s'incarner parfaitement et ne cessent de se réincarner ou d'être remis dans une réalité toute autre. Ils sont de simples et concrètes idées très stables et à la fois extrêmement vagues. Archipelago, par exemple, existe dans plusieurs univers : dans le *Cycle de la Romance*, dans *Archipelago*, mais aussi dans d'autres histoires en tant que figure qui comble le meilleur rôle pour jouer en tant qu'acteur dans votre tête. Il existe tout autant à travers sa propre histoire complètement dénuée de liens avec les autres hormis l'entreprise seule du pantin. Archipelago est un concept en lui-même, ce qui est pour moi à la fois une qualité inestimable et une malédiction. Au final, Nora ne fut

jamais le seul dans le panthéon des idées, je ne faisais que l'imaginer mieux à ce moment : son rôle se comblait mieux que les autres dans ma tête à cet instant.

Imaginez que chacune de mes histoires soit une pièce dans un manoir et que ce manoir soit l'œuvre de toute ma vie. Dans chaque pièce résident, donc, des personnages. Pourtant, ils ne vivent pas tous dans une seule pièce pour autant : ils s'y promènent. Ainsi, chacun crée la présence ou l'absence de ses apparences dans ce fouillis en se promenant comme étant un concept inhérent; un paquet de clichés ambulant, une série de codes, une panoplie d'émotions et d'expériences, de fonctions mathématiques, stylistiques, narratives... Tous ces personnages finissent par mourir, puis, ils hantent mon manoir et possèdent les prochains hôtes. Ainsi continue le flot de la vie narrative dans l'Infinie Tragédie... mais ce n'est pas tout : le concept de la

lecture de l'Infinie Tragédie EST d'explorer chaque pièce différente et unique du manoir. Et même, c'est l'expérience d'assister à la construction de ce manoir et de retracer mes opinions et pensées. Donc, si l'Infinie Tragédie est un manoir, je suis son propriétaire, je vous en donne les clés et vous offre de vous promener autant dans le manoir que de sortir marcher dehors avec moi-même, qui discutons autant de tout que de rien; nous parlons de manoirs, de massages, d'Archipelago, de romance, de personnages... de tant de choses! J'aime m'imaginer que vous me tenez compagnie autant que j'espère vous la tenir.

[xxv] Les mots. Excessivement longs, excessivement excessifs. Nous ne savons pas comment les décrire, mais nous les utilisons. Vous savez, entre vous et moi ne se tiennent pas bien grands secrets. Je commets toutes les erreurs possibles, je me permets la calomnie, diriez-vous entre vous-mêmes. Peu m'importe.

Je jette des centaines et des centaines de mots sur vous, et vous me servez d'image. Inchangeable, instable, inépuisable. Inavouable, inapte, intelligente. Votre image m'obsède, car votre fond se remet en question. Les mots, purement stylistiques, nous observent. Je répète sans cesse des centaines de mots, à la suite, et les martèle en votre esprit tel un forgeron. Pourtant, mes propres itérations de ma propre littérature me dégoûtent. Comment vous communiquer correctement tout mon être? Comment savoir une fin si je ne sais même pas quelle est sa finalité? Cela m'exaspère, mais me passionne de plus autant. Vous et moi, lecteur, lectrice ou lecteurs, possédons quelque chose d'immobile, de stoïque. C'est la légèreté des nuances, des dynamiques et de tout ce qui nous compose qui rend nos êtres dans un espace possédant autant d'approximation : notre duo représente deux extrêmes, notre duo représente deux visions, un antagoniste et un protagoniste. Il représente un outil, puis une

réponse, une réaction à ce même outil... ou le processus même de création de cet article de panoplie. Lecteur, je dois me reposer. Me confier. Parfois, moi-même, en tant qu'auteur, je me sens très mal. L'occurrence est que… entre ce « entre » et ce précédent « que » se sont écoulés une vingtaine d'heures, déjà, sans que personne dans cet univers ne s'en rende compte.

xxvi

LE CYCLE DE LA ROMANCE
VIES JAUNES APRÈS LES BLUES
et
LE RÈGNE DES GONFLÉS

I

Le sous-marin titanesque, affectueusement nommé « Ulysse » par son équipage, remonta à la surface pour la première fois depuis environ une douzaine d’années.

— Ah, enfin… la terre des femmes! s'époumona un des

deux seuls à quitter le navire.
— La terre des femmes... la... Je ne me sens pas très bien, Horatio...
— Ne t'appuies pas sur ce truc-là, c'est peut-être-
— Ça, c'est un arbre, mec.
— Hein? En es-tu certain?
— Oui, Horatio...
— Peu importe ; j'étudiais peu la vie terrestre en classe... Détends-toi et-
— Ah, diable! « Ulysse » était-elle blanche depuis le début?
— Bah oui, c'est l'eau qui est jaune! Tu ignorais *ça*?
— Il me semblait que la couleur venait du sous-marin...
Horatio dévisagea son ami pendant plusieurs secondes de silences à travers lesquelles un suspense se créait; il souriait, et, peu à peu, riait.
— Sais-tu ce que la couleur de cette eau signifie, mon cher Horatio?
— Non, mais enfin, qu'as-tu en tête?

Le garçon se tourna vers le rocher le plus bas du littoral duquel il provenait, puis défit sa fermeture éclair et baissa ses pantalons.

— Finn, que fais-tu? Pourquoi t'approches-tu de...

Une fine ligne jaune forma une formidable courbe partant du jeune homme et filant jusqu'à l'océan. Les éclaboussures originaires de la fermeture éclair ne cessèrent de provoquer une orgie de différentes teintes d'ambré. D'emblée, Horatio n'osa dire aucun mot. Toutefois, après que son ami eut ri, il sentit la colère faire bouillir ses veines.

— Comme tu es enfantin, Finn!

— Et toi, la chiffe-molle, qu'as-tu pour prétendre me dépasser?

Horatio se tut. Finn rit de lui et lui frotta le crâne très fort comme il avait l'habitude de le faire. Bien qu'il se débattit, le jeune homme ne put se débarrasser du garçon ; sa force excédait la sienne. Ils se mirent ensuite en

route, seuls, à travers une prairie plutôt sèche et interminable.
— Entends-tu ce son?
— Oui. Qu'est-ce, Finn?
— Au-dessus de toi et moi; là, regarde.
— Oh... C'est un... Une mouche!
— Non, Horatio. Ça s'appelle un oiseau! C'est un corbeau, plus exactement.
— Peu m'importe son nom.
— Tu te trompes là, mon ami, déclara Finn, pointant de son index un mot particulier qui attendait sur sa langue : « charognard ».
— C'est toi, le charognard ; pas cette bête.
— Laisse-moi m'opposer à tes dires et te rappeler que nous marchons dans ces prairies depuis plusieurs heures. Le soleil se couchera bientôt et nous devrons dormir ici si ça continue.
— Me dis-tu que cet oiseau attend notre mort?
— Plus qu'un peu.

Horatio leva la tête et suivit le corbeau du regard.
— Veux-tu établir un campement tout de suite?
— Avec quoi donc? Nous sommes bredouilles...
Horatio lâcha une poignée de jurons tandis que Finn s'asseyait sur l'herbe sèche.
— Dormons tout de suite.
Et ils dormirent tout de suite.

II

Un oiseau, non pas le spécifié corbeau, prit l'initiative d'attaquer les yeux d'Horatio lors de son sommeil. Ce dernier sut, entre deux ronflements, se tourner sagement. Le coup qu'il reçût au front le réveilla et la peur envahit le pauvre jeune homme. Il réveilla Finn, courant pour éviter les rafales d'oiseaux affamés qui s'abattaient sur lui. Lorsque celui aux cheveux blancs se réveilla, sa surprise de voir dans cette prairie une

cinquantaine de volatiles fut sans pareil. Les garçons coururent, fuirent et s’échappèrent du mieux qu’ils ne le pouvaient. Hélas, rien ne battait à la course un oiseau qui bat des ailes et file à travers le vent. Des courants d’air, du ciel fameux et de l’espace, rien n’échappe à l’œil du prédateur si assoiffé de sang qu’il voit rouge même dans l’obscurité.

Après une dizaine de minutes, les coureurs virent, à l’horizon, autre chose que les prairies : des pentes, des rochers, des arbres, des buissons et, au-delà de tout cela, un château titanesque. Reprenant leur souffle, les deux amis purent enfin saisir des branches et des cailloux afin de se défendre des oiseaux.

— Dans nos livres, on ne nous décrivait pas ces bêtes sadiques comme elles le sont...

— Peu importe, je… suis simplement soulagé. Ç’aurait pu être pire.

— En effet. Et ce château, le voilà.
— Allons-y.
Finn et Horatio traversèrent les pentes, la forêt et les nuées d'oiseaux avec peine. La faim rongeait leur esprit petit à petit. Ils perdaient leur santé mentale à un point où lorsqu'ils arrivèrent aux portes du domaine gigantesque, ils croyaient que la réalité leur jouait un vilain tour et doutaient de tout. Pourtant, les grandes portes s'ouvrirent et leur attention fut aspirée dans les couloirs sombres, des marches, plusieurs centaines de marches, puis leur regard prit directement un trajet en spirale, glissant jusque dans les lignes dansantes du feu. Le feu invitait les garçons à valser rapidement, à plusieurs reprises, de ses centaines de petites et fines lignes hypnotiques. Inconsciemment, les deux jeunes se livraient à toute menace, mais aucune misère ne se présentait ;

seulement deux longues paires de jambes, découpés en silhouettes par le joyeux feu, apparurent dans le cadre de leurs yeux. Un coup, puis deux, résonnèrent. Un sceptre d'or créait ces amples vibrations qui massaient les tympans de leur douce mélodie. Finn, à demi éveillé, leva les yeux ; le rythme le sortait de sa transe. En vérité, il y ajoutait de l'ampleur, le hors champ en entier. Horatio, quant à lui, s'assoupit tel un aventurier accompli entendant le gong du triomphe, de la fin d'une carrière, d'une vie. Les fines paires de jambes se remirent à bouger et Finn ne cessa de leur prêter son attention. Des voix voyagèrent dans la pièce comme ses yeux poursuivaient les lignes vagabondes, mais le crépitement du feu claquait, clamait trop bien la douceur du silence pour que quoi que ce soit ne se donnasse plus aux tympans. L'attention d'un seul Finn ne se divisait plus.

Les voix insistèrent, mais elles ne voyageaient que plus vite dans le temps. Des rideaux spectaculaires sortirent du sol et du plafond, noircissant la vue du jeune homme. Surpris, il recula, mais les rideaux le suivirent et répétèrent leur entrée comme leur sortie. Finn, marmonnant pour se débattre, se surprit à découvrir que les rideaux étaient ses paupières. Il s’endormit contre le berceau froid et confortable qu’était le sol de céramique blanc.

III

« Serais-tu prêt à risquer ta vie pour nous? »

Finn parvint à ouvrir ses yeux après plusieurs battements de cils, mais le sable continuait à lui piquer les yeux.

— Pourquoi me demandes-tu cela? Sur notre contrat se lisait « Jardiniers ». Dans le dictionnaire

se lisait « Personnes qui entretiennent un ou des jardins. »
— Toi, tu ne viens visiblement pas d'ici... Décris-moi donc ta provenance.
Finn se mit à paniquer. Son cœur battait la chamade parce que ni la fille aux longues et jolies jambes, ni quiconque qui vivait sur terre ne devait apprendre d'où il venait... aussi, deux longues couettes noires marchaient sur les couvertures sous lesquelles le garçon était enveloppé et l'emprise de yeux bleus effrayait son regard.
— Ne sois pas timide. Je déteste les gens qui sont incapables de s'affronter... puis, enfin, tu ne ferais pas un bon guerrier si tu ne savais pas commencer par toi-même.
— La gêne ne me gêne pas. Néanmoins, il n'est guère question que je guerroie... n'est-ce pas?

— Tu te trompes : il y a les troglodytes.
La fille expliqua le danger qu'ils représentaient pour le royaume, le jardin sur lequel des cavernes menaçantes régnaient en-dessous en tirant les racines de fleurs vers la peur. D'ailleurs, les oiseaux devenaient fous. Toutefois, ça, c'était une histoire plutôt normale lorsqu'on la comparait à celle des étrangers des crevasses.
Bien loin, en-dessous des dizaines et des dizaines de marches qu'il ne fallait pas chercher parce qu'elles étaient cachées, se trouvaient ces géants nus à la peau légèrement blanche ou légèrement pêche. L'origine de ces créatures froides échappait aux citoyens normaux, mais aussi aux aventuriers... et, finalement, leur existence même dépendait d'opinions.
La fille demanda une fois de plus à Finn s'il se qualifiait pour l'emploi royal. Il acquiesça

lentement de la tête, sachant qu’une telle éventualité devait être prise en compte et qu’il ne pouvait tout simplement pas abandonner sa mission initiale aussi facilement ; il ne pouvait plus reculer et retourner à bord d’« Ulysse ».

— Tu es donc un brave jeune homme, un guerrier digne de toi-même, ou même de ma royauté?

— J’aime croire que oui.

— Ton ami suit-il ta philosophie?

— Sans aucun doute.

— Fais-tu simplement présumer cela ou serait-il digne d’un sacrifice pour ta vie et la mienne?

— Malgré bonne et jeune femme pleine de beauté comme vous, je jurerais qu’il hésiterait. Toutefois, par la grâce de vos paroles si directes et par le biais de ma tête si dure que chaque cognement contre la sienne ravive notre fraternité, je puis vous affirmer que nos vies seraient sauvées!

La fille aux cheveux noirs ria, puis fixa chaleureusement Finn, qui ne put s'empêcher de détourner son regard.
— Tu sais, garçon, tu devrais utiliser de ce courage qui est tien afin de me faire face... Cela ne t'effleurait pas l'esprit?
— Non... du moins, pas en ce qui concerne la royauté, les femmes comme vous.
— Suis-je de royauté?
— À vous de me dire si le sang qui coule en vous est royal. À moi de qualifier votre grâce de royale et merveilleuse, toutefois.
La fille toucha sa poitrine, son cœur, comme Finn l'avait touchée en-dedans, comme pour se remémorer de la seconde passée, pour conserver le sentiment ou pour protéger son image déstabilisée. Le garçon possédait alors le regard. La fille, elle, avait pris de ses yeux une tournure dérisoire. Elle rajusta sa mire et déposa un baiser sur la joue de Finn comme on

déposerait une grenade sur le sol ; en fuyant par après. Elle fuit vers son oreille et lui supplia de ne pas mourir tandis que furent le marchand de sable débarquant, le rougissement arrivant, le picotement venant ou, étrangement, le sommeil envahissant.
Dans la rêverie endormie et fantasque du jeune homme, la porte fermée de la chambre s'ouvrait et laissait sortir un feu aussi spectaculaire que menaçant. Pendant ce temps, la fille aux cheveux noirs disparaissait et revenait, renaissait, à partir des cendres et du charbon chaud. Elle murmurait sans cesse à son chevalier qu'il était parfait. Finn, lui, découvrait qu'il portait une armure. « Je ne suis pas parfait! », criait-il. Pourtant, la fille continuait à le traiter de beauté de la nature. Comme trop froid devant tant d'émotions, Finn retira son humble heaume pour

prouver la pertinence son point ; de sa chevelure blanche tombaient des pellicules alors qu'il la frottait. Il essayait de masser sa tête, mais la nervosité l'empêcher d'initier ce qui pouvait le calmer.
Le feu s'éteignit. Du vent se mit à faire virevolter les cheveux de la vilaine alors qu'elle s'approchait trop : « Ton armure n'est plus brûlante, et désormais, tu dois l'enlever pour ne pas mourir de froid ». Finn criait et ce vent, ses paroles vidées de sens, provenait de sa bouche. Il la ferma lorsqu'il s'en rendit compte. La flamme, restant vive devant le valeureux, caressa ses cheveux blancs.

« Regarde... Il tombe de la neige. »

IV

Après s'être doucement assoupi, Finn se réveilla brusquement sur

un sol de pierre lisse.
— Nous sommes seuls au fond de notre futur tombeau de froideur! s’exclamait Horatio à l’oreille de son ami.
— Allons, allons… Rien ne sert de paniquer. Il faut stresser à point. Stresser permet de planifier et, par conséquent, de sauver notre peau. Sinon–
— Sinon, nous mourrons. C’est terrible, mieux vaut tourner en rond et chanter plutôt que de se ronger les os jusqu’à ce que tu réalises à quel point nous sommes dans le pétrin.
— Épargne moi, pour la prospérité d’Ulysse, tes pauvres plaintes impertinentes! Raconte-moi plutôt ce que ton petit cerveau sait de la situation.
Les narines d’Horatio rapetissèrent tandis que son air serein se frayait un chemin. Il se gratta la tête, leva les yeux, puis ses billes noires retombèrent sur l’être aux cheveux blancs comme neige.

— J’ignore tout de cet endroit, avoua alors l’innocent Horatio.
— Ce n’est pas grave, affirma Finn.
Reprenant leur esprit fraternel, leurs jambes s’élevèrent toutes ensemble du sol comme des perches de saut en hauteur. Leurs mains les propulsaient et, déjà plus tard, ils scrutaient la grande pièce vide dans laquelle ils se trouvaient. Celle-ci était finalement vide ; de pierre de haut en bas. Aucune sortie. Les deux amis se promenèrent en massant les murs, mais rien ne changeait. La fraicheur des lieux commençait à les tuer à petit feu. Puis, Horatio pensa. Finn pensa. Enfin, l’air frais les matraqua :
— Que faisais-tu avant de t’endormir?
— Je parlais avec une fille.
— Moi aussi, dit Horatio.
— De quoi te parlait-elle?
— Du contrat de jardinier.
— Même chose pour moi.

— Son regard te calmait-il?
— Non. Elle jouait dans le cerveau, je crois.
— Elle m'endormait.
— On m'a demandé si nous sacrifierions nos vies pour eux, pour la royauté.
Horatio plissa les yeux. Il laissa entrevoir ses dents serrées dans son expression pensive.
— Je suis certain qu'ils sont plus cruels qu'ils en ont l'air. Comme-
Finn mit sa main sur la bouche de son ami et l'avertit :
— Ne parlons pas de notre ancienne maison. Nous sommes peut-être surveillés, chuchota-t-il à son oreille.
— Tu as raison. Nous devons oublier… tout oublier, marmonna-t-il avec sincérité.
Le « blondinet » acquiesça de la tête. Il frotta ses mains pour se réchauffer, frotta ses cuisses, puis soupira. Alors qu'il allait annoncer que la mort approchait sans doute par le biais de la froideur, une plante poussa et

écarta une fine et mince ligne entre les pierres lisses. Elle fleurit en un visage de bambin qui les avertit d'une voix grave d'homme qu'ils devaient se rendre jusqu'à « l'autre salle aux pierres lisses » pour survivre. Les troglodytes, ils allaient devoir leur faire face. Grimaçant devant l'étrange créature, les deux garçons ne cherchèrent pas à comprendre et se fâchèrent contre le bébé.

— Espèce de petit saligaud suceur de tétins... TU nous as enfermé ici, n'est-ce pas?

— Nous n'avons rien fait de mal, renchérit Finn.

— Assez, assez... Cessez de vous apitoyer sur votre sort. Ceci est un test pour voir si vous êtes de taille pour le travail. Bonne chance.

La petite chose retourna peu à peu d'où elle venait, mais les jeunes ne la laisseraient pas aller ainsi. Ils tentèrent de retenir la tête, mais toutes les racines

avaient déjà quitté les lieux et la tête gluante glissait de leurs mains. Un rire de bébé opaque traversa les craques, puis les pierres se resserrèrent.
Le mur opposé à celui qu'ils observaient encore s'ouvrit alors en une petite entrée. Des êtres humains pouvaient y pénétrer seulement à quatre pattes. Les racines opéraient, retinrent le mur jusqu'à ce que les deux employés s'engagent à la tâche. Ensuite, plus rien ; le portail se referma sans laisser de traces. La noirceur envahissait la vue des garçons, qui s'habituaient à peine au peu de lumière des fentes du plafond précédent. Plus rien ne leur indiquait quoi que ce soit.

V

Les troglodytes évoquaient la peur sans même se présenter. La place dans laquelle se trouvaient les garçons était vide. Elle

ressemblait à un village géant modifié pour s'accommoder à un âge de pierre. Les magasins, vides, se résumaient à de grosses tablettes grises en-dedans de rondes maisons grises dans des quartiers gris. Plus les deux amis s'enfonçaient dans le paysage, plus l'ampleur du son qu'ils provoquaient générait une peur de se faire prendre chez eux. Le « toit » de pierre de la ville, soutenu par plusieurs piliers dont certains qui s'imbriquaient naturellement au cœur des bâtisses. S'enfonçant dans la pente de plus en plus noire, Finn constata que de l'eau glissait de leur entrée jusqu'en bas, à l'horizon fanant de leur vision comme les pétales d'une fleur suivant le vent. Finn rappela leur objectif à son ami, qui se laissait distraire par le doux son du ruisseau et le flot envoûtant. Horatio n'écouta guère son ami jusqu'à ce qu'il se laissât distraire à son tour :

— Je me demande d’où cette chute provient.
— Moi aussi, rêva le rêveur, la tête dans les airs et tournant comme valsant.
Soudain, un pas résonna à travers le quartier. Les petits hommes figèrent sur place. Un autre pas émit des ondes qui les paralysèrent davantage. Puis, un troisième pas leur fouetta le visage et les introduisit à la panique totale. Horatio trébucha, tomba sur Finn et ils finirent à l’eau. Évidemment, le flot les tint et les entraîna dans une glissade incessante. Les pas semblaient de plus en plus nombreux et ils s’en approchaient par le malheur de l’eau. Horatio criait sans cesse même s’il savait que cela ruinait complètement leur pitoyable semblant de couverture. Finn serrait les dents et ne respirait plus tellement ses pensées chaviraient. La nature, athlète qu’elle était, ne put s’empêcher de tester ses limites avec les lois

de la physique. Elle poussa, poussa, puis poussa encore l’eau. Sa force dépassait la fermeté que des mains d’humains pouvaient atteindre ; hélas, les jeunes hommes n’arrivaient pas à s’épargner le sort qui les attendait. L’éclaboussure qu’ils provoquèrent les absorba dans plus d’eau, et enfin… leurs tympans vacillèrent dans un espace aquatique large.

Les désemparés sortirent à la surface pour respirer. L’écho de leur respiration s’entendait. L’endroit ressemblait à un gigantesque hall religieux, presque à un temple. Une piste de pierre traversait la pièce en longueur, tel un tapis rouge déroulé pour une vedette. De chaque côté de cette allée se trouvaient un géant bassin où l’eau aboutissait. Le village possédait donc deux sources d’eau qui glissaient jusqu’en bas de toute la pente. Finn appuya

ses coudes contre la pierre pour s'y élever. Horatio l'agrippa de ses mains tremblantes. Les deux éprouvaient un certain stress ; l'eau de la glissade aurait pu les asphyxier tel un tueur en série de deux. Ils prirent leur temps pour se calmer, couchés sur le chemin.

— Ah… Qu'Ulysse… Ah… nous bénisse, haleta Horatio.

— Nous sommes maudits, plutôt.

Finn remarqua que leurs vêtements avaient été soigneusement remplacés depuis leur éveil. Ils furent déçus, mais avant même de pouvoir continuer sur cet élan, un vacarme viola leurs oreilles. Ils s'alarmèrent en voyant l'eau dans laquelle ils se trouvaient il y a peu s'élever jusqu'au plafond et entrer dans de gros trous. C'était comme des chutes d'eau… à l'envers. S'ils avaient possédé davantage d'espace, une course folle se serait initiée. Mais la longue allée ne

permettait pas cela ; seulement trois hommes tous debout représentaient sa largeur. Horatio tituba, paniquant en tournant sur lui-même. Six chutes ne cessaient de le menacer, alors il tituba. Trois se trouvant de chaque côté, il titubait entre la gauche et la droite à cause de cette symétrie. Elle le poussait autant d'un bord que de l'autre. Finn le retint.

— Je me battrai loin, mais le ferais-je sans toi, mon ami? Non, alors allons, ne te laisse pas « abeausir » le portrait par cette eau trouble!

— Pourquoi m'attaquerais-je à l'eau, cher? Je sais que le combat ne prend guère place là. Quittons ces lieux. Je pourrai enfin te baiser la bouche après, plaisanta Horatio.

Le bruit de l'incessante ascension de l'eau tapait sur les nerfs des deux jeunes. Ils se précipitèrent donc vers une des deux issues du chemin pour constater qu'ils

faisaient face à un cul-de-sac et que la sortie se situait de l’autre côté. L’eau causait un vacarme indéniable, mais ils ne rebroussèrent pas chemin, car un homme, devant eux, méditait. Assis, les jambes croisées et les yeux fermés, il n’émettait pas un son. Certes, on ne l’aurait jamais entendu s’il avait parlé, mais son calme dans une telle situation démontrait néanmoins sa concentration. Puis des statues, de l’avant de l’homme, gravées dans le roc, donnaient des figures à l’air divin. Quatre êtres s’accumulaient dans le tout gris. Les massacrés tympans ordonnèrent aux garçons de presser le pas et de fuir loin, loin de là. Ils partirent, donnant à nouveau l’étrange manipulateur de silence d’eau aux troglodytes.

VI

Finn secoua sa tête dans tous les sens.

— Tu m’as trahi, Horatio... Tu lui as permis de nous sacrifier. Tu m’as menti.
— Toi aussi, tu m’as menti. Tu me sacrifierais aussi pour des étrangers.
— Maudit sois-tu, vermine féminine...
— Ton insulte révèle ta traîtrise, non pas la mienne.
— Les menteurs se disent honnêtes.
— Les menteurs sont égoïstes.
— Les menteurs se glorifient!
— Les menteurs sont ignorants! cria Horatio, du bout de ses nerfs. Ça suffit! Laisse-moi tranquille! Fout-moi la paix avant que nous mourrions... Jamais tu ne m’as laissé le doux répit d’une acceptation. Jamais tu n’as regardé les rêves... Ne suis-je pas un homme comme les autres, que je veuille être femme ou non? Les hommes ne rêvent-ils pas de plus grand qu’eux-mêmes, Finn?

Horatio pleurait. Les mots manquaient à l’autre.
— Je n’arrive pas à y croire… M’as-tu considéré? As-tu considéré quiconque? Ton patrimoine : un simple résultat. Voilà, l’égoïste! Cherche autant que tu pourras, mais je rirai, mélancolique, aussi longtemps que tu penseras dans un cadre… « Ulysse » n’est pas ta vie, Finn… C’est un fardeau.
Finn regarda l’eau bouillante sous eux. Les troglodytes l’avaient trop bouillie. Ils en faisaient plus que nécessaire pour de la viande humaine, pour leur pauvre chair et leur pauvre âme dépourvue.
— Écoute, Horatio… Je m’excuse. Je…
Un tremblement fouilla la gigantesque pièce de fond en comble : vide de prédateurs. La vague silhouette d’un être dansait aux yeux de ceux surmenés par la gravité, attachés à une corde branlante. La grande

marmite tremblait devant l’étranger. Elle suait.

C’était le sage.

Il leva la main droite, la déplaça vers sa gauche. La marmite, apeurée, suivit le mouvement. La poulie qui descendait doucement les deux garçons continua son crime, ignorant que son partenaire l’avait trahie.
— Ô, merci, sauveur! bénirent les deux.
— Pauvres ignorants… Vous devriez savoir que ces trous à l’extérieur de la ville mènent aux dangereux troglodytes!
Les garçons le fixèrent, muets.
— Bon, il suffit… Je vous épargne des sermons pour l’instant, déclara l’inconnu. On sort d’ici, puis, tâchez de ne plus jamais revenir.
De ses mouvements de mains, les cordes se détachèrent et la gravité, désormais docile, déposa gentiment les aventuriers au sol.

La bande se mit en route vers la sortie, menée par l’étranger.

— Vous ne venez sans doute d’autre place… tout le monde en cette région craint trop les troglodytes pour explorer ne serait-ce qu’un centimètre de nos grottes.

— C’est… compréhensible, avoua Finn.

— Donc… d’où venez-vous, jeunes voyageurs?

Ils ne répondirent pas et ralentirent le pas. Après quelques secondes de marche, arrivé à la sortie de la pièce, l’inconnu comprit qu’il n’était plus suivi. Il se retourna vers les garçons, comme savourant une saveur de colère précise.

— Dites-moi… vous ne voudriez pas devenir « jardiniers », par hasard?

— Eh bien… oui, bredouilla Horatio.

— Espèces de malfrats, de… de truands! Ce test sert déceler les types comme vous et à les

écraser. Vous ne possédez aucun don, aucune capacité qui surmonterait quelconque bête… et vous prétendez pouvoir jardiner avec l’intention de bénéficier de ma famille! Heureusement, vous ne pouviez pas prévoir la majesté et la grandeur véridique de la tâche…

— Les profiteurs meurent, Nous comprenons, mais… hommes que nous sommes, simples et nobles, méritons-nous un tel châtiment? dériva habilement Horatio.

— Sûrement pas! Toutefois, les hommes qui risquent leur vie pour la royauté s’échappent d’ici vivants, qu’ils soient puissants ou non. Les truands meurent. Je ne puis vous aider à prouver votre bonté.

— Pourtant, votre sauvetage nous aida il y a peu de cela, n’est-ce pas? s’intrigua Horatio.

— Vous savez ce à quoi vous vous affairez, maintenant… mais en rien au monde mon sauvetage

ne vous bénéficiera.
Les deux garçons se virent alors abandonnés par l’étranger, qui leur souhaita bonne fortune. Ils se regardèrent, hébétés. En quoi son aide pourrait leur nuire?

La panique générale des géants frappa le mur tendre et souple des tympans des deux amis.

Horatio sourit tellement il avait peur.
— Cours, ordonna Finn.

VII

Personne ne le connaissait vraiment. Un prodige, qu’on vous aurait raconté. Il empilait les monsieur-muscles du village qui baignait dans l’ombre du château que l’on connaît aujourd’hui, dans le présent de cette histoire. À le voir faire, on aurait juré qu’il empilait des sacs de poubelles. Les vieilles tricoteuses, ces femmes qui transcendaient leurs

propres habitudes et dont le temps consacré à cet art ne s’estimait plus, ne pouvaient pas rivaliser avec sa précision ou sa vitesse d’exécution. Une aiguille dans une botte de foin n’était pas son problème : Il pouvait trouver un bandit dans le village en quelques coups, pour que le vil voleur se rende finalement quelques minutes après son délit. À partir de ce jeune homme seulement, plusieurs murs de pierres, de briques ou de bois s’érigeaient en si peu de temps que la royauté l’embauchât sur-le-champ. Sur-le-champ, le château grimpa de plusieurs dizaines de mètres pour finalement faire trôner son capuchon en cône d’où sa tour la plus haute se trouve. Au coucher du soleil de cette journée où le jeune homme finit son travail, la famille qui régnait sur les fleurs commença son jardinage dans sa cour. Émue par la magnifique vue qui donnait sur une vaste

étendue de riche terre éloignée du village, la reine offrit un généreux montant d’argent au jeune homme. Il le prit, puis le sépara équitablement pour chacun des villageois.
Déjà acclamé depuis le peu de temps qu’il vivait dans le fameux village en développement, il refusa toute gratitude. Il refusait de divulguer son nom et n’ouvrait pas plus la bouche qu’un autre, ou même, moins que le cordonnier enfermé dans sa bâtisse. Sa présence importait aux yeux de tous ; les gens voulaient lui ériger une statue. Il refusa. Il refusait les avances des filles, même s’il prenait le trois-quarts de leurs pensées.
Tout se résumait en son découpage. Ses muscles, taillés dans une carrure aussi imposante que le ciel, respiraient l’apogée de la jeunesse. Ils expliquaient clairement à tous que jamais rien ne les terrasserait, mais qu’il ne suivait

que son chemin. Une fois, à l’époque où le petit village s’agrandit largement, une calèche de nouveaux arrivants perdit ses chevaux par mégarde. Elle avait oublié de resserrer quelques liens. En pleine place publique, les deux équidés se mirent à paniquer et à courir. Le jeune homme, qui passait par là, prit les deux chevaux par le cou, chacun dans une de ses mains, et les arrêta net. Les citoyens, complètement béants d’admiration, le surnommèrent « Deux-Cœurs » à partir de ce jour-là. Il possédait comme atout incroyable une force suffisante pour stopper des chevaux autant qu’aussi, il dédiait corps et âme à la charité depuis son arrivée.

Son départ sorti de nulle part ébranla le village. Ils s’en remirent à la famille royale, pourtant étrangère, pour gérer leurs problèmes de communauté. Comme par réflexe, ce choix fut

automatique. Toutefois, le peuple le regretta rapidement ; la supposée « royauté » semblait ésotérique, croyant en la magie et en l’énergie des fleurs. Ils l’ignorèrent donc tel un enfant pris dans une illusion constante. Mieux valait ne pas se mêler de leur trouble de grandeur.

Les affaires continuèrent dans le village, qui devint une légère ville ornée d’un chic château. En gros, il n’y avait pas de quoi être trop déçu ou fier, sans ce sacré Deux-Cœurs.

VIII

La danse des chats nocturnes

Finn fut enfin bien échappé
Et jardinier, elle donne
Ce beau, grand titre d’avancée
Trop, hélas, grandement bonne

Ainsi qu’Horatio suivit et

D’emblée, de bien, on le pardonne
Pour sa face très affamée
Efféminée ; charbonne!

Puis, danse en tour élevée
Le soir venu, on s’embrasse,
On jacasse jusqu’à Morphée
D’amitié, de faires cocasses.

Qui, tôt débarqué, tout d’emblée
Eût cru s’amuser futile
Se saura titillé, trompé ;
Pour fille, garçon jubile.

La complainte des cheveux blancs

Son doux nom, elle a prononcé
Dans la caresse du buste.
Il fit la moue, désemparé,
Car il la trouvait plus juste.

« La grande mort m’a effrayé
Mais je cueillerai plusieurs fleurs
Je sais que tu peux me quitter
Donc j’ai une certaine peur. »

Le fort homme voulut rentrer
À l’aube, à l’orée, mais il
Ne voulut le péril d’emblée.
Pause. Il partit donc; file.

Donc, ce matin du lendemain,
Blancs cheveux se leva soudain,
Du beau côté, contre ses seins,
Paisiblement, en souverain.

Ordre premier

Fils de marins partirent tôt
Pressés par les grosses montres
Perçantes de l’unique reine :
Ils ont devoir de pêcher des
Pétales morts dans le jardin.

Finn, encore pressé et sot,
Gentil garçon de rencontre,
Voulait téter de peine
Celle qui a tort, mais le bon lait
D’étale forte en le matin.

Horatio, là, de dévots en flots :
Comment charmer à l’encontre
De la fille de l’arène
De nature qui lui parlait

Si naturellement à bien?

Coquelicot du beau complot,
Finalement, là, se montre,
Parmi les vertes sirènes,
Sans son de visage de paix,
Manifestant fin de satin.

Combat contre deux cœurs

Tout doit blesser à en tuer
Cet inconnu vient, s'avance
Pointe du doigt, trop enragé.

Aussi confus, trop étouffé,
Ceux d'anxiété, malchance
Portent, dedans leur renommée

Une douce et condensée
Valse de ces vers violents
Dont le normal tombé, vidé

Leur bonifia les traits humains
Depuis, des troglodytes,
l'enfermé
En le ciel très caché.

Deux-Cœurs vainquit les amis, mais suivi

Perdants,
Fuyez.
D’antan
Irisés.

Mais lui,
L’ancré,
S’agit
D’entrée.

Forme imposante,
La statue a bougé!
Elle se présente,
Imposante damnée.

Sans voix, offre l’effroi.
Cette figure touchée,
Sans même bouger, jà
Va choquer le musclé.

IX

Les deux amis matelots félicitèrent la statue. Le véhément Deux-Cœurs, non trop abattu, à même ne serait-ce que la poussière, mordait l’air, frustré. Le matelot de métal salua les deux matelots. Ils ne comprirent pas d’où ce dernier arrivait, mais de l’aide ne se refusait pas en ces temps critiques. Peut-être venait-il d’Ulysse? Le père de Finn lui en aurait parlé. Faisant fi de cela, Deux-Cœurs fuit, tandis que les amis applaudissaient l’immobile. Il ne donnait pas de réponses. C’était mieux ainsi : cela réduisait le nombre de potentiels délateurs d’un, puis remontait le moral de la petite troupe d’infiltrés. Aussitôt, la reine sortit sur son balcon et salua les garçons. Le muet fit sa révérence à la femme d’honneur, à la surprise des jardiniers. La fille qu’Horatio seulement connaissait d’eux deux accompagnait sa mère. Celle-ci salua tout le

monde, tirant une spécificité du lot pour le pleurnichard. Finn, intrigué, songea aux moments passés avec son étrangère : s’entretenait-elle avec le roi? La reine descendit les marches du château, et au moment où elle étreignait son protecteur métallique, ses deux employés, ses deux gardiens, jouaient de leurs mains avec les fleurs et la terre. Batifolant ainsi, rien ne s’accomplissait, mais l’effort vain la fit rire. De cela, la petite de la reine enlaça Horatio et l’emmena en lui chantant des taquineries.

— Que faites-vous de mon ami partenaire?

— Nous lui apprenons à devenir une unité, mais son entraînement ne te concerne pas; il s’entretient avec sa maîtresse en privé comme tu t’entretiens avec ta maîtresse de ta propre manière.

— Puis-je donc, ma Reine, aller la voir de ce pas?

— Non. En infortuné que tu es, tu auras pourtant la chance d’une

éternité durant comme personne.
— Qu'insinuez-vous, ma Reine? Ô, je suis piètre à ces jeux de dilemmes en mots.
— Je dessinais une phrase qui t'ordonnait d'être au service plus noble d'une cause plus haute.
— Pardon?
Finn ne put s'empêcher de sourire, puisque malgré sa dévotion grandissante, il demeurait un traître tirant la rancune des marins pour la jeter sur terre.
— Tu verras plus tard, brave jeune homme. Pour l'instant, afin de repousser les assaillants et de te montrer digne, je t'ordonne expressément de t'entraîner à vaincre la mort avec mon frère, cet homme de fer.
Finn s'agenouilla.
— À vos ordres, ma complète façon vous aurez.
La reine rit, puis partit, annonçant alors aussi sa disposition. Finn se retourna vers le frère.

Horatio riait nerveusement, trébuchant en sautillant chaque fois à temps pour que le sol puisse réconforter ses pieds. La fille lui tenait la main, le menant en courant. Le pauvre Horatio ne savait trop quoi dire, quoiqu'il balbutiait trop en la présence d'une véritable femme devant lui. Après s'être rendus en la forêt près du littoral d'où les aventuriers avaient débarqué, les deux commencèrent à reprendre leur souffle. La jeune, de vive voix, montra à Horatio son doigt.

— Je vais t'apprendre à devenir une fleur.

— Comment? Une… fleur? En quoi cela m'aiderait à devenir comme la femme, ce que je ne comprends pas?

— Si je suis fille, je serai femme, donc ta juge. Ainsi donc, aussi, te crois-tu maître de la technique? Qui te dit ce qu'il faut faire pour te comprendre?

Horatio haussa les épaules, un peu trop tremblant. Contrairement à Finn, les lèvres féminines éveillaient tout le contraire de ce qu'était la masculinité. Elles éteignaient son esprit primaire et l'élevaient en-dessous de sa conscience, le descendaient en haut de son inconscient : dans un monde métaphysique, il baladait avec plaisir étrange. Ses pupilles signalisaient l'écart entre lui et cette vie d'amour de femme; elles s'écarquillaient devant… les fleurs, oui.

— Commençons.

— Hein?

Horatio haletait encore.

— Tu m'entends, ne plaisante pas.

X

Par une chaude baignade dans le noir, entre les fines herbes vertes éclairées par la douce lune, le vent se faufilait lentement. Il

caressait le cuir chevelu de la Terre et personne ne lui en voulait. Pourtant, un contre-courant trouble naquît et émit de petites plaintes lors de cette belle nuit. Les tourbillons et spirales que formaient le bruit finirent par s'agencer pour enfanter un son unique auquel rien ni personne sur la planète, à cet instant-là, possédait outre chose que la méconnaissance. Le gazouillement de tubes métalliques s'amplifia. Un souffle profond, tel que celui d'un clown aux poumons consacrés à la musique de bouteilles vides dans son cirque, se promena dans la prairie près du littoral. Près de là, dans le château qui veillait sur les roses, plusieurs soupirs silencieux de victorieux comme d'amoureux marchaient dans les couloirs et traînaient des pieds avec une lenteur longue, lente, latente, lisible du plus profond du creux feu du foyer. Un magistral ronronnement caressa le venir de

l’air et dessina une fine ligne de soie devant les étoiles. Finalement, il y eut une, deux, puis trois caresses dédiées à l’ombre, venant de sa sœur qui consistait en son absence. La dormance des éclairs donnait sommeil ou naissance aux bâillements. Elle tuait l’éveil ou enlevait les mots de la bouche. D’un long silence, l’ombre revint, toute gênée de sa visite. Elle repartit de plus belle en la voyant revenir. Le fil lumineux se coupa en deux tel un fin cheveu divisé pour un jeu... ou comme un spaghetti précautionneusement préparé par un gentil chef cuisinier. Un bras sortit de la fente formée. L’ombre le prit et l’emmena avec elle entre les lignes du sol, les tracés sans brins verts. Le corps qui accompagnait le bras suivit la jeune femme. Frottant délicatement ses yeux, enlevant les minuscules particules de terre qui s’y attachaient, le mystérieux

voyageur venu d’ailleurs se releva. Il remercia la lune de la paix qu’elle emmenait pendant quelques secondes, puis il sourit, confiant, en apercevant le grand amas de ressources empilées que l’on surnommait, là d’où il surgissait, « Gâteau ».

Les rayons de la grossière sphère jaune débordaient pour finalement plonger dans la couche d'air dans laquelle respiraient la reine et sa fille. Les lignes lumineuses pliées nagèrent doucement jusqu'aux beaux visages afin de les caresser de leur clarté. Ils s'acharnaient sur Finn, qui, solitaire, creusait une nouvelle aire de jardinage pour honorer sa nouvelle fiancée d'un assez rude entraînement. Soudain, Finn eut comme un constat. Il ignorait le nom de sa fiancée. Il alla donc lui demander.

Elle n'en avait pas.

Choqué, Finn, qui pelletait la terre avec plus de force, sentit le soleil insister sur son étourdissement grandissant. Une vague de chaleur envahit son corps. Il n'arrivait plus à se concentrer sur son entraînement, ou même, sa respiration. Haletante, elle dévalait et s'insérait dans ses narines avec une rapidité sans contrôle.
La princesse vint à Finn et lui caressa le visage en lui murmurant de douces paroles. Étranges, elles dépassaient sa compréhension de la fille, sinon, les fleurs demeuraient une partie omniprésente son langage. Avant de perdre connaissance, il lâcha un soupir, signe de son exclamation étouffée. La fille comprit que quelque chose d'autre que son entraînement l'avait percuté. Toutefois, ce n'était guère en lien avec l'assoupissement normal de son fiancé; un jeune homme se tenait

devant la mère et le couple royal.
— Mon nom est Lilian et je suis là pour vous protéger, mesdames, mes mères.
Les deux femmes ne comprirent pas tout de suite la signification du mot mère, étant donné leur propre vocabulaire floral et spirituel.
— Pourquoi es-tu ici? Ta gentillesse t'amène-t-elle à aider?
— Oui, entre autres, mais, finalement, non. Je... Je viens d'un endroit plutôt questionnable et je me dois de vous dire que je suis égoïste. Je me suis échappé de cette prison afin de m'apaiser et vivre doucement.
— En gardant la royauté? Je doute fort que tu puisses te reposer parmi nous, continua la reine.
— Vous êtes ma grand-mère, Nora Rosenthal. Quant à vous deux...
Lilian se tourna vers Finn et la princesse.

— Quoi? demanda la fille.
— Vous êtes mes parents.
— Hein? soufflèrent simultanément les deux femmes.
— Si votre futur a la malchance de se dérouler sans moi, vous pouvez faire votre salut sans plus tarder.
— Pourquoi? s'intrigua Nora.
— Je viens du futur. Apparemment, d'un futur désormais alternatif et impossible à changer, puisque mon voyage dans le temps marque cette continuité. Voyez chaque futur comme une ligne, et chaque possibilité comme une ligne se séparant en plusieurs alternatives possibles. Je viens de l'alternative où mes parents m'engendrent et… ce n'est pas un beau monde, fiez-vous à moi. Les troglodytes sont plus dangereux que vous le pensez. Seuls, Finn et Horatio ne parviendront jamais à vaincre toute leur armée. Vous, grand-mère, je ne vous avais jamais

vue auparavant; cette guerre cause, entre autres, votre… mort.
Les deux filles figèrent sur place. Lilian hoche de la tête.
— …Vous refusiez de me dire pourquoi ou comment, mère.
— C'est ridicule… Comment ton histoire peut-elle tenir debout? Quelques géants ne tiendraient jamais tête à notre équipe. Nous avons aussi notre garde du corps, le protecteur de fer.
— Il finit sans doute oblitéré, car je ne l'ai jamais vu.
Les filles se consultèrent alors que Finn se réveilla.
— Je suis heureux de vous voir, père, fit Lilian.
— P… Père?
Lilian acquiesça de la tête. Finn se laissa submerger d'inconscience une fois de plus. Lilian lui gifla le visage. Il se réveilla.
— Père, vous devez impérativement vous entraîner à maîtriser votre pouvoir de

débalancement.
— De… De débalancement? A… Attends…
Finn se leva piteusement et reprit son souffle en essuyant son pauvre front plein de sueur. Il remit en question les déclarations de Lilian, mais ce dernier alla finalement jusqu'à lui montrer son pouvoir afin de le convaincre de la vérité.

Sur rien du tout, Lilian se mit à marcher. Enfin, en fait, il semblait monter des escaliers… seulement, il montait dans les airs sans aucun support. Il « marchait sur l'air », comme le disait Finn.
— Ce pouvoir provient de notre lignée raffinée; grand-père maîtrisait la gravité jusqu’à une certaine extension, vous maîtrisiez l'échange du poids des objets, et, moi, je possède un pouvoir d'adhésion à absolument tout type d'atomes.

Finn se tenait devant son fils, hurluberlu.
— Magnifique! Je pourrai dominer le monde, avec une telle famille! s'enjoua le jeune « blandinet ».
La fiancée du garçon vint l'étreindre. Il sourit, puis la reine sourit. Finalement, Lilian, surpris, suivit les autres.
— Vous manquez de réaliser la gravité de ce qui se produira dans un certain temps, mais vous ne manquez pas d'amour.
— Nous te concevrons un frère digne de l'espoir, lança la fille.
— ...Et quel est ton nom? échappa Finn, paniquant un peu. Je ne connais même pas ton nom!
— Elle n'a pas encore de nom, je présume.
— Effectivement, affirma Nora.
Finn demeura silencieux.
— Je viens du futur. Sache-le, papa, car c'est pour t'aider à combattre des troglodytes que je viens.
— Comment es-tu parvenu ici?

Le jeune homme refusa de raconter son cheminement en détail et songea même à ne rien révéler à ses parents, qu'il jugeait techniquement avant déjà avant sa propre date de naissance, mais il aboutit à une conclusion : raconter qu'une machine qu'une entité avait créé pour le mal avait été détournée de son intention par un ami afin de l'envoyer là où il se tenait.
— Malheureusement, je ne peux plus affecter la temporalité d'où je viens. Ainsi donc, je suis en quelque sorte égoïste de laisser mes amis et ma vraie famille mourir…
— Nous sommes les mêmes personnes.
— Cesse de tenter de me réconforter, mère. Je t'aime, mais… nous devons travailler. Et cesser de songer au pire.
— Arrête de penser à ta ligne temporelle, alors. Rien ne sert de déprimer. Autant s'entraîner là, tout de suite, même.

La fille de la reine s'inquiéta pour l’état de son fiancé : ne s'épuisait-il pas trop? Finn la rassura, déclarant être un homme, et partit avec son fils apprendre la voie du combattant. La fiancée lâcha un soupir d'admiration.
— Je devrais me trouver un nom.
— Pourquoi donc, ma fille?
— Je l'ignore, mais si Lilian a omis de le dire et m'a laissé la possibilité de l'inventer, ce doit être parce que le plaisir de s'approprier un nom est sans égal.
— Fais attention.
— Pourquoi?
— S'approprier un nom, c'est aussi se créer un fardeau.

La journée battait son plein milieu alors que Finn et son fils se promenaient dans la nature.
— Père. Afin de maîtriser vos pouvoirs, vous devez seulement soulever plusieurs objets et désirer très fortement qu'ils

changent de poids. Ce peut être un objet à la fois comme ce peut être un vrai cirque, une jonglerie espiègle, ma foi.
— D'accord. Le combattant de fer savait ce qu'il me faisait faire, alors…
— Il m'intrigue. Qui est-ce?
— Un particulier que ma douce affectionne, je présume. La reine semble le connaître.
— Celle-là aussi, elle m'intrigue. Si seulement vous m'aviez informé à son propos, je pourrais prévenir son mal…
— Rien ne sert de regretter. Je ne puis t'informer de ce qui n'est pas encore arrivé. Concentrons-nous sur la levure.
— La levure?
— Je dois aller acheter du pain. Je ne sais pas trop à quoi cela ressemble, mais apparemment, ce sera pour aider à préparer mon mariage.
— D'accord. Achetons aussi plusieurs sacs de sable.
— Pourquoi?

— En soulever plein te taillera de beaux muscles. De plus, tu sauras forcer ta volonté à plier la réalité si tu peines souvent à soulever des trucs lourds.
Finn se plaignit à l'idée de son fils, mais rien ne changea son trajet du magasin au château; son enfant le força à emmener trois sacs de sable très lourds sur son dos tandis qu'il transportait la levure.
À mi-chemin, Lilian retira son veston de cuir bleu. Il retira son T-shirt blanc. Tout essoufflé, Finn le dévisagea. Il déposa même les sacs pour mieux paraître tout mêlé.
— Remets ces sacs sur ton dos. Ce seront désormais tes accessoires de prédilection.
— Comment? Remets tes vêtements, plutôt!
— Non; observe mes façons.
Lilian se concentra et se remit à courir dans les airs. Finn le fixait, amadoué. Il reconnaissait de ses traits dans le visage de son fils.

Ses cheveux, blancs et noirs, lui rappelaient ceux que son père lui avait légués et la teinte que sa fiancée bordait. Alors qu'il rêvait de plus en plus aux lulus, au visage et au corps de sa douce, Finn se fit attaquer par Lilian. Il courait autour de son père et l'attaquait sans cesse.
— Q… Qu'est-ce qui te prend? Arrête!
— Défendez-vous, père! Je ne vous épargnerai pas!
Une ruée de coups de pieds dévala et s'étala sur le corps de Finn, qui cracha sa salive. Il tomba.
— Ha! Quel père pathétique… Jeune, il ne sait pas se défendre comme il ne m'a jamais rien donné.
— Je doute de tout cela. Je doute d'être pathétique!
Lilian sauta sur son père et le rua de coups. Le géniteur les évita du sol malgré son épuisement et trouva la force de se relever. Il fuit du mieux qu'il ne le pouvait,

mais Lilian le rattrapa presque trop facilement. Il le retint au sol avec agressivité et le força à transporter les sacs de sable.

Les deux jeunes hommes reprirent leur route ensemble. À la fin de leur trajet, à leur arrivée, Finn s'écroula sur le sol.
— Va l'aimer, maman.
La fille le fixait, surprise. C'était bel et bien la première fois que son fils la tutoyait.

XI

Quant au duo dans la forêt, il y eut tout d’abord Horatio qui prit son temps afin se concentrer sur ce qui lui semblait être du charabia. Les paroles d'une femme voguaient sur sa réalité, et, en plus, cette fleur de roi tournait en rond en tombant doucement à chaque fois de pensées condensées dans le ciel. Du moins, elle lui pleuvait à la figure des mots, des pétales, qui

passaient à travers lui. Seule l'odeur de fleur pouvait se loger dans la tête Horatio. Il n'assimilait rien d'autre que cette impression rose, qui, finalement, ressortait de ses poumons après de brèves secondes. Non vaines, elles l'inspiraient, mais… à faire quoi? À écouter. Il entendait des mots, mais leur rythme onirique lui déplaisait, alors il se chargea de les traduire. Comme un shaman des esprits roses, par l'intermédiaire de sa magie, il se décida de ressentir au lieu de sentir. La plupart des esprits s'avéraient moqueurs, mais il sut voguer sereinement avec plus haut que lui-même. Les yeux fermés, il n'entendait plus les images et voyait tous les sons autour de lui. Les bruits des petites choses lui paraissaient plus importants que les fameux ou épiques orchestres des arbres, du vent, de l'eau et du ciel. Les petites pattes d'une coccinelle lui effleuraient la

jambe. Alors, il ressentit un certain besoin de retirer ses chaussures. La fille le regardait, confuse. Le flot de simples paroles cessa, et alors, Horatio rouvrit les yeux.

La tête à l'envers, Horatio se tenait grâce à ses jambes sur la branche d'un arbre plutôt grandiose. La petite coccinelle, rouge, lui chatouillait le bout de l'index de sa main droite. Vif de peur et rapidement déconcentré, le pauvre Horatio tomba presque automatiquement. Après tout, ce genre de comportement maladroit lui appartenait depuis sa plus tendre enfance. Sa grâce et sa maladresse s'affrontaient constamment. Ce qui résultait en des situations telles que celle pour laquelle il se déchaussait : la fille le tenait déjà dans ses bras, lui, qui avait tombé. Rougissant, Horatio releva la tête dans le ciel. Son nez, non congestionné, le gênait,

pourtant. Pourquoi? En regardant la coccinelle, là-haut dans le ciel, son cœur se développa de la rude étreinte de son incompréhension pour le laisser inhaler la beauté humaine. En rabaissant les yeux, la drogue de la vie s'injecta dans ses veines et fit palpiter son pauvre cœur ému comme jamais. Devant lui, les arbres, la fille, les fleurs, les herbes, la coccinelle, le ciel, les nuages…

…et lui-même. Horatio savait se contempler comme un être humain. Son expérience le dépassait pourtant totalement. Son état primitif, son incarnation futile sur sa planète et sa vie qui s'éclatait contre tant de choses étaient tous des aspects de sa réalisation psychédélique naturelle. Il sourit, signalant à la fille sa jouissance décuplée. Il tâta le visage de l'innocente. Il fixa ses yeux en clignant des siens. Les joues rouges de la

petite l'amadouaient. Comment exprimer tant de choses qui viennent en un seul esprit, en un seul outil que l'on surnomme écriture?
— « Tèr ». Tèr. C'est ton nom.
— Mon nom? Comment peux-tu possiblement savoir cela? Je n'ai aucun nom.
— Je me suis connecté avec la nature. Grâce à toi. Je te baptise ainsi.
Tèr sourit.
— Ah, bon? Laisse-moi voir deux maigres secondes le dedans de tes pensées.
— Je te baptise Tèr parce que ça ressemble à « Terre », mais ça ne l'est pas. C'est un nom osé et bizarre. Il te symbolise bien pour moi, qui suis l'archéologue de ta personne.
— Sais-tu que ton ami mariera ma sœur?
— Il ne me l'a jamais dit, mais, même si je ne m'en doutais pas, je sais désormais me connecter à… quelque chose. C'est

différent, en moi, maintenant. J'accepte cela avec... respect.

Il songea à lui avouer qu'il s'infiltrait chez les habitants de la terre afin de les ruiner pour ceux d'où il venait, soit des sous-marins, mais finit par oublier cette alternative.

— Quel est le rapport des pouvoirs? Pourquoi en ai-je?

— Je l'ignore, mais si tu avais hérité de la malchance et complètement manqué ton initiation, tu serais mort. Et je t'aurais tué en ces lieux si tu n'avais pas compris ce que tu as compris.

— Qu'ai-je compris?

— Ça ne s'explique pas. Tu l'as compris, je le sens. C'est tout. Il faut l'accepter, alors n'insiste pas pour savoir quelque chose de perméable chez les mots et intangible pour l'esprit.

— Montre-moi ta nature.

La fille fit crouler de lentes plantes hors du sol et s'y accota. Les plantes, immobiles, la

servaient. Horatio plissa des yeux et émit quelques brefs sons de songeur.

— J'avoue que… cette beauté que la nature recèle ne s'explique plus.

Tèr acquiesça. Elle enlaça amicalement son bras atour des épaules d'Horatio et lui annonça qu'ils devraient rentrer préparer un gâteau et faire des invitations pour le village.

XII

2-Cœurs prit deux mèches de cheveux vertes du sol. Il les frotta doucement l'une contre l'autre. Il ne comprenait pas ce qu'Horatio venait de dire, de sa cachette derrière un arbre lointain. Pourquoi est-ce que les gens qui meurent aiment tant mourir? Deux cœurs ne lui suffisaient pas; en vérité, Deux-Cœurs ne les voyait qu'en tant que deux malédictions, une étant supplémentaire au chagrin qu'il

éprouvait à comparé à celui des autres. Sa vieillesse lui arracherait à travers les années tout ce qu'il possédait. La reine le fascinait. Elle semblait frêle, impuissante, petite, belle comme éphémère et, surtout, terrifiante. Pourquoi souriait-elle toujours? Deux-Cœurs ne détestait pas son sourire. Seulement, il le voyait comme une atteinte à sa vie. Jamais il ne pouvait dormir paisiblement. Depuis le jour fatal où il avait parlé à cette femme, sortant de la silhouette du roi, il l'avait crainte. Terriblement crainte. Et sa fille lui ressemblait… Et les amis de sa fille commençaient à lui ressembler! Serrant les petites lignes vertes entre ses deux doigts puissants, Deux-Cœurs sentit la peur le pousser à un niveau d'hostilité qu'il savait dangereux. Toute sa vie, il avait aidé des villageois. Toute sa vie, les gens le remercièrent, peu importe qui, la reine y comprise,

et il ne défaillit jamais à une quelconque tâche qui lui fut donnée.
La chose qui le troubla lorsque le terrible sourire de la mortelle s'esquissa fut sa vanité. Bien sûr, elle ne figure pas dans le sens propre du terme. À vrai dire, ses muscles, ces liens indestructibles qui nouaient son image de héros public en une seule incarnation le gênaient depuis le sourire fatal. Il tâtait toujours ses muscles comme on tâte une blessure : à chaque toucher, il espérait la peste disparue et le bonheur en lui-même. Il avait l'air paranoïaque lorsqu'il se tâtait, mais c'était plus fort que lui; soit il se retenait, soit il ne se retenait pas. Ce cycle alternant du négatif au positif ne changeait plus depuis le sourire. Qu'il quitte le village ou non, l'ombre d'un château venait le hanter la nuit et, dans le plus profond de chacun de ses rêves venait le chercher un sourire composé de

mille horreurs. La nuit, Deux-Cœurs se réveillait parfois baigné dans de froides sueurs et ne parvenait plus à se rendormir. Récemment, la fréquence alarmante des occurrences le força à revenir affronter les démons qu'il avait lui-même gracieusement accueillis dans *son* village et même *aidés* à se loger en mettant brique sur brique de château pour finalement recevoir une récompense futile; à quel bien le mènerait l'aide de pauvres gens? Submergé dans les ténèbres, Deux-Cœurs remarquait les gens, mais n'interagissait plus avec eux. Son enveloppe l'en empêchait, scellée par un doux sourire si banal et inoffensif que personne ne viendrait jamais l'aider. Ainsi donc, Deux-Cœurs comptait tuer la reine et partir sans revoir les gens de son ancien village. Sur son chemin de rentrée dans le village, personne ne l'avait reconnu dans son long

capuchon brun foncé, qui voilait aussi d'une cape tout son corps.
Deux-Cœurs tremblait des doigts, comme si les brindilles d'herbe le surpassaient en force à elles seules. Des sueurs froides le parcoururent, il ne sut pas comment réagir. Finalement, il déchiqueta les brindilles entre ses dents dans un accès à sa folie à travers les deux petites serrures que représentaient ses yeux.
Sa vision passa du vif au lent, du clair de la journée jusqu'au noir de la nuit. Pourtant, à travers les serrures, Deux-Cœurs parvenait encore à discerner le soleil du ciel. Étourdi, il finit par verrouiller sa mire sur le duo qui retournait au château. Il se leva lentement et marcha, boitant de chaque jambe à chaque pas, pour finalement se faire remarquer par les deux autres sans le savoir; Deux-Cœurs perdit connaissance.

Tèr et Horatio prirent Deux-Cœurs sous leur aile comme des amis ou des membres de sa famille l'auraient fait. Ils l'emmenèrent au château afin de mieux pouvoir l'héberger. Après tout, pour une fleur, une autre fleur fut une fleur et uniquement une fleur, et, peu importe le pollen, chaque fleur donnait finalement une fleur.

XIII

Le roi dormit avec la reine. Le duo d'Horatio dormit avec Deux-Cœurs dans une des chambres des invités. Finn et la fille sans nom dormirent éveillés, ensemble. La fille sans nom cherchait son nom, tandis que Finn stressait déjà à la simple idée de la prochaine tâche que son fils allait lui donner. Ce même fils, d'ailleurs, passa la nuit hors du château. Tout le monde excepté lui-même, épuisés, sentaient davantage le

poids d'aujourd'hui à comparé à celui de demain. Bien sûr, Finn se souciait pour le lendemain, mais ce lendemain ne se comparait pas avec la réalité. Cette dernière, plus cruelle que l'imagination, n'avait laissé que le voyageur en alerte constante. Selon lui, donc, une expédition de reconnaissance dans son propre village l'armait pour des prévisions plus justes. Pour Finn, les prévisions plus justes venaient seulement si sa tête se vidait des problèmes de son quotidien… d'où sa nuit avec sa douce, qui sembla partager ses façons en se décontractant avec lui. Les deux amoureux, seuls dans une chambre noire, ignoraient quels sujets les intéressaient. Toutefois, ils se savaient pourtant complices et s'entendaient seulement en se regardant. Même l'obscurité troublante de Deux-Cœurs dans le château ne rendait pas l'opacité justice dans cette

bataille perdue d'avance. Les amoureux se voyaient dans le noir et se contemplaient l'un et l'autre avec fascination. Qu'est-ce que le mariage pouvait bien signifier? À cela, ils se répondaient mutuellement d'un silence rassurant. La mission gravée de le cerveau de Finn depuis sa plus tendre enfance s'était presque toute estompée. Dans son esprit, le scénario se déroulait comme suit : soit son père ne parvenait pas à gravir le littoral menant à cette terre malgré son armée ou soit une eau trouble créait des ondes jusqu'à une fin heureuse où toute sa famille s'aimait inlassablement malgré de dures épreuves traversées avec des peines qu'il adorait ne pas avoir à inventer. La fille sans nom se réchauffait auprès de Finn un peu plus tendrement que la dernière fois. Bien qu'elle fut fortement opposée à un amant la première fois et fortement soumise à un

amour la deuxième fois, elle ne savait toujours pas comment s'harmoniser avec une autre fleur. Quoique les fleurs furent son domaine de spiritualité toute sa vie, elle craignait là la mort de sa compréhension de tout. Finn la rassura avec ses bras chaleureux comme silencieux. Après tout, qu’est-ce qu’était un homme bon en étant un jardinier vaniteux et menteur?

Le fils de Finn avait hérité d'une autre des chambres d'invités. Plus exactement, de celle dans laquelle Finn s'était retrouvé au tout début de son arrivée. Lilian, encore vêtu de ses vêtements discrets, avait ouvert la fenêtre de la pièce et descendu le ciel comme de simplets escaliers. Finalement, rendu au sol, il s'assura de vérifier les alentours. Il aperçut l'homme de fer, au loin, parmi les fleurs du jardin de l'entrée du château. Il se promenait lentement et guettait

les mêmes alentours. Lilian se dépêcha de quitter les lieux avant de savoir l'étrange être près de lui. Il allait donc devoir se méfier de lui en rentrant dans le château. Cette chose n'était probablement pas intelligible et n'allait sûrement jamais comprendre ses explications. De plus, sa violence égalait sans doute la taille de ses muscles, soit une bonne grande mesure non trop déterminée. Courant dans les champs, passant à côté du boisé, Lilian remarqua le village. Il continua son élan, son atterrissage sur le sol, et finalement, il ne courut plus que sur la terre. Le vent encourageait son visage en le refroidissant au cas où il devenait trop chaud. Il se trempait dans la liberté et, surtout, dans la liberté sans troubles de la guerre qui n'éclatait pas encore. Il arriva dans le village à minuit. Fermés, les magasins ne laissaient aucun aperçu donner sur leur contenu.

Lilian mit ses mains sur les vitrines sur chacune des vitrines l'intéressant, discret comme tout. Ses parents ne le corrigeaient pas. Il sourit, mais… brièvement. Quelques étampes de mains dans des vitrines ne valaient pas l'amour d'une famille, aussi mal tenue soit-elle. Lilian fixa ses mains, hypnotisé par chacune des fines lignes qu'il rapprochait de ses yeux.
Une lumière s’émana d'une des fenêtres du village et sortit Lilian de son hypnose. Il sprinta jusque dans une étroite fente entre deux magasins. Reprenant son souffle, il se rassura tout en ne pouvant s'empêcher de rire intérieurement de la mauvaise allure des deux magasins; le corridor qui rendait voisins les deux magasins donnait une vue l'un sur l'autre par l'entremise de fenêtres voisines complètement inutiles.
Lilian opta pour se cacher dans l'un des magasins. Toutefois,

l'hésitation que lui procuraient les portails transparents adjacents l'embêtait et il ne voulut briser aucune chose afin de se protéger de tout risque. Derrière la minuscule ruelle, Lilian fit de l'air un tout scalariforme et monta jusqu'à la cheminée du magasin de gauche. D'un seul coup, il s'y glissa et, grâce à son pouvoir de glissade contre toute matière, il ne se tâcha pas au coût de son énergie. Son habitude de s'attaquer au modelage de l'air et du ciel, avec le temps, l'avait habitué à cette limite. Ainsi donc, les escaliers volants consistaient sa spécialité, mais presque son unique force. L'air, faite d'atomes, de gaz, plus mouvante que le liquide, nécessitait beaucoup d'attention et d'énergie. Le plus facile, soit les choses sous forme solides ou liquides, devinrent le plus difficile pour Lilian. Et il se trouvait coincé avec sa seule capacité

assez spécifique.

Lilian replaça ses pantalons comme il se devait et observa curieusement les alentours; de la noirceur seulement. Il tâta les murs jusqu'à temps de trouver un interrupteur. Il ouvrit les lumières pour révéler un magasin de jouets. Après quelques secondes, le garçon s'empressa de refermer les lumières parce que tout le village s'empresserait d'aller inspecter une soudaine illumination.

Mais il était trop tard. Les villageois s'attroupaient autour du magasin, tandis que le propriétaire insérait la clé dans la serrure.

XIV

Lilian ligoté, Finn fuyant

Triste enfant, pris, Lilian
Pur et si doux, du lys, d'Ulysse.

Sans sens, pourquoi le sang
De son parent est supplice?
Les villageois sont ignorants.

Quel bel amour fut délirant?
Sans le doute, le malice
Calice de liberté, bu, tant
Triste enfant.

Sacrifice sans justice,
Le grand sort va, humiliant,
Débarrasser ce Lilian
De son paresseux parent.
Triste enfant.

Fille laissée innommée

Le satin sort de leur ton
Quand s'en vont tous les hommes,
Prétendant rester garçons,
Même croquant les pommes.

Serait-ce paresse, qui,
Malgré leur allégresse,
Malgré leur tendresse, oui,
Détruirait les déesses?

Conquises et acquises,
Croquis d'un fruit trop exquis,
Clairement, quelle bêtise
Constituent ces sots maris!

Que décollent les prouesses,
Que la vie se dépoétise.

Prélude au matin des Ténèbres

Personne ne dormait,
Seulement, on fêtait
Jusqu’à ce que le temps
Vint pour faire néant

En nous retirant sens,
En nous retirant faits,
Parce que Finn lui ment,
Par la vie, Lilian.

Pour courir sur le vent
Ses mains, il détachait
Très aisément devant
Des quantités de gens.

Malgré les cris et plaies,
À rien, Lilian ne plait
Malgré ses vies et frais,

Plus rien, Lilian ne paie.

Matin des ténèbres

L'armada des géants est là,
Ils sont rassemblés
Et plus aucune rime ne sera
À la paix, dédiée.

Les gens courent sans vraies voix
ou voies.
Ils sont rassemblés.
Aucune lacune n'ira
Ailleurs qu'à eux, et...

À, ah, par là-bas,
À travers tous les tas affolés,
Oui, on la tua,
La reine, grande majesté.

Les filles purent la pleurer,
Très désordonnées.
Foi du roi cessa :
Horatio, aussi, déserta.

Achèvement du Matin des ténèbres

Que fais-tu, Finn?
Tu chagrines?
Elle t’attend.
Sois bienséant.

Mon bon ami…
Je suis sans vie,
Avec le trop,
La mort, je vis.

Deux-Cœurs,
Comprends si peu.
Deux-Cœurs,
Aimant le feu.

Il aspire
L’essence d’un roi,
Il aspire
À meilleur qu’il sera.

XV

Lilian courait dans tous les sens. Chanceux, il avait pu éviter, grâce aux fonctions les plus simples de sa puissance, tout contact avec le village avant que les troglodytes sortent de leur

cachette. Comme prévu, le roi des troglodytes reproduisait l'histoire que Lilian avait entendu trop souvent à son chevet de ses pauvres parents avant de dormir. Une histoire de héros dégénéré, qui héritait d'un héritage de parents complètement fous, de gens complètement désorganisés, de rêveurs sans précautions, sans limites ou restrictions réalistes. En fait, l'utopie convenait mieux, en tant que terme, à la vision du monde de la famille royale, quiconque fusse-t-elle, peu importe l'univers ou la ridicule température dehors.

Logeant ses poings dans les murs, en dispute avec son cerveau, le garçon effrayait les villageois de l'abri dans lequel il les avait enfermés.

Un être difforme, une fusion entre la femme royale et le musclé local, gisait au sol. Mort, Deux-Cœurs ne s'agit plus d'une simple comptine morale, d'une

vie comme une autre, d’un cheminement ou d’un amour-propre. Deux-Cœurs était la philosophie du tourment : un garçon, un pauvre jeune homme, mort par irréfutable obstinée que la psychologie éteinte n’aurait pas voulu soigner sans médicaments. Le seul remède à la vie de la force fut sa mort, et bien que l’intelligence autant soi-disant émotionnelle ou stricte. L’emblème de la vie réfléchissait des opposés donc si forts qu’ils se tuèrent par logique pure et dure; en effet, la logique consiste parfois en un mécanisme automatique. Devant les corps, la mariée et sa sœur n’avaient pas pu intervenir; même de belles plantes n’effaçaient pas l’existentialisme complètement nihiliste. La contradiction était si belle que le mort s’était donné une fin de vie devant les filles. Traumatismes s’ensuivirent, Horatio courant ailleurs, le roi les rassurant du mieux qu’il ne le

put... pour finalement devenir celui que Finn fut; un fuyard, apeuré par son sort sinon par le manque de son plaisir personnel devant un bonheur roi. Comme Finn revint, le roi partit à jamais se cacher dans un trou noir, un univers constamment mort. Le vent devint son arme mentale, soit les murmures de la reine morte. Le roi en souffrait, mais il, alors que les autres changèrent infiniment au cours de chaque seconde, apprit à jouer de la harpe pour accompagner les tristes chants de sa défunte. Ainsi donc, sa retraite de la responsabilité s'imposait lourdement sur son pauvre crâne dépourvu du raisonnement logique. Les humains sont primaires et finis. L'univers les divise en étapes. S'ils prennent part à la division, ce qu'ils doivent absolument faire avec leur conscience, comme si c'était leur prison, les mène malheureusement parfois à cette

isolation dont le roi souffrit agréablement jusqu'à son dernier et doux soupir imaginaire sur la plus hautes des collines de son esprit. Devant les cieux, il accepta sa mort en tenant sa harpe et en souriant. Le vent ne chantait plus et ses mains venaient le chercher. Tout petit, aux creux des mains des milliards d'incarnations qu'invoquèrent ses neurones mourants, le roi vit toutes les couleurs s'animer dans un bleu qu'il voyait pourtant encore. Il ressentait des couleurs, mais il voyait du bleu. Bien que toute sa science lui montrât sa mort, il ne vit que le bleu du ciel. En lui, la fin ne s'avérait pas finale. C'était un rendez-vous avec sa femme.

Lilian rassura les villageois à contrecœur. Qui enfermaient-ils il y a si peu? Sa colère excédait ce qu'il espérait de lui-même. Il voyait son visage crispé dans un miroir du pauvre entrepôt souterrain. Le refus de

décontracter sa frange l’inquiétait, mais en lui, Lilian ne possédait que des pensées qui se bousculaient. Il sortit de la cachette en ordonnant tant bien que mal aux gens de demeurer cachés. Il déchaîna sa rage sur plusieurs géants. Leur corps, chacun nu, le dégouta parce qu’ils lui rappelaient des adultes copulant. Chaque géant était répugnant non pas par esthétique, mais par toutes ces choses auxquelles ils ressemblaient : la guerre, les hommes et l'animosité. La cité souterraine était trop primaire pour permettre un semblant de sainteté. Le monarque des bêtes, soit plutôt le prophète intelligent de leur espèce, n’était qu’un autre géant à peine assez intelligent pour être habillé. Pas plus grand que les autres, il fêtait de son regard triomphant sur l’humanité, ayant le prodige sur l’épaule. Ce prodige fut le fils des monarques, qui fuit les

eugéniques de ses parents utopiques : le roi et la reine des fleurs. Il exerçait la fonction de carburateur de puissance énergique chez les géants. Horatio et Finn l'avaient rencontré. Sans remords, ce commandant des monstres ne planifiait pas particulièrement sourire ou pleurer devant des morts. Il observait la vie avec cette fascination frivole que ses parents avaient cru réservée aux filles, les vraies fleurs.

La violence revenait comme des plantes semées il y a une éternité.

— Finn... Finn! Cesse tes jeux d'enfant, l'implora Horatio.
— Nous retournerons ici sous peu, Horatio. Seulement, nous... devrions aller nous réfugier parmi les nôtres.
— Exactement! Allez, partons!
Finn marcha en la direction du littoral.

— Que fais-tu, Finn? Regarde! Nous partons dans l'autre sens, l'ami! Nous devons sauver tout le monde, comme la prophétie de ton fils le voulait! Regarde... Ils nous implorent, Finn. Finn. Finn! Finn! Viens!

— Non. Les miens vivent dans des sous-marins. Pas dans des châteaux. Quelle illusion tu te fais, mon... ami.

Horatio se fâcha. Il prit Finn par le collet.

— Tu sais autant que moi que ces gens ne font rien de mal. Ils règnent sur des fleurs, ma foi...! Qui vas-tu blâmer pour ce génocide? Des monstres inconscients, ou... ta paresse?

Finn poussa Horatio et essuya son collet.

— Visiblement, la terre ferme recèle de créatures étranges. Elles font toutefois ce qu'elles veulent; rien ne sert de nuire à l'ordre naturel des choses...

— Quelle ironie! Quelle inconstance! Je suis une fleur,

mais regarde-moi : je suis un homme à comparer à toi.
— Détache-toi de cette mission de reconnaissance, mon ami. Cessons ce conflit et partons.
— Qu’as-tu? Pauvre fou... Sale monstre!
Horatio envoya Finn au sol d’un seul coup de poing à la figure. Ce dernier se releva du sol avec fureur et tenta une ruée de coups afin de se venger, mais déjà, il était trop tard : Horatio maîtrisait les fleurs. Il faisait sortir d’épaisses tiges de ses mains pour contrer chaque coup défleurissant. Des pétales virevoltaient dans les airs partout autour du combat alors que le ciel sombre du matin des ténèbres empirait. Soudainement, le garçon aux cheveux blancs fuit les lieux. Son ami le rattrapa plusieurs fois, mais le dégonflé le repoussa en rendant son poids comparable à celui d’une plume et en le poussant. Bien des tentatives de

puissance déconcentrèrent la balance d’Horatio. Finn était faible. Ses pouvoirs tremblaient, mais il maîtrisait un peu, grâce à l’entraînement de son fils, l’art d’infuser sa lâcheté dans tout.
Les eaux grondantes créaient des vagues et des vagues d’insultes pour Horatio. Au large, plus rien d’autre que le désespoir : Finn avait caché plusieurs choses à son ami. En vérité, il y a peu de temps de cela, un sous-marin avait été posé afin de recevoir les aventuriers. Maintenant qu’il y repensait, Horatio comprit à quel point son propre peuple n’était plus sa famille. Ses ennemis l’étaient et, maintenant, son fidèle traître refusait de voir cette même vérité.
Horatio lança un juron alors que sa main propulsa un caillou dans les eaux confuses. La marrée allait bientôt trop monter, alors Horatio escalada le littoral. Pendant ce temps, son esprit le pressait de plus en plus de

monter...

Combien de sous-marins allaient remonter, le jour où les marins reviendraient? Le caillou de la colère égalait la force de frappe qu’Horatio allait pouvoir déployer contre un océan de monstres, de puritains scientifiques qui arracheraient des racines pour imposer les leurs...

XVI

Lilian s'assit sur un des multiples bancs de bois de la pièce. Les titans l'avaient repoussé jusque dans cet enclos de ce qui allait sans doute servir aux porcs. Lilian broya du noir, avachi sur un vieux baril de vin. Les villageois discutaient entre eux. Parmi le groupe, un homme en particulier savait motiver et planifier des choses. Il organisait un plan d'évacuation et, apeurés, en quête d'un dernier espoir sur lequel s'accrocher, tous en

venaient à se rassembler autour de la large table ronde voilée, rangée depuis des lustres. La poussière flottait en abondance dans les lieux. Lilian plissa les yeux et ses pupilles fixèrent le brouhaha. Qui prenait la relève? Le roi? Lilian se leva brusquement et alla dévisager ce qu'il crut être son grand-père, mais sa déception s'avéra sans pareil.

— Jeune homme, lança le vieillard. Retourne-toi vers moi.

Lilian se fit arrêter par la main d'une jeune femme qui se posa sur son épaule. Enfin, en fait, par une chaîne de mains qui créèrent une tonne d'affection. Bien qu'elles s'appuyaient toutes sur ses épaules, les mains des dizaines de villageois silencieux allégeaient le poids qu'il portait.

— Jeune homme, répéta le vieillard. Nous requerrons impérativement de l'aide. Il faut nous accorder la chance de prévenir les autres villages de ce

danger qui, éventuellement, les atteindra.
Lilian crut que seuls le vieillard et lui-même se trouvaient dans la pièce.
— Je… Je ne peux pas, papy. Je ne peux plus rien faire contre ces titans. Je suis épuisé.
— Trouve le gardien de la reine. Elle est morte, alors il est le dernier défenseur auquel nous pouvons recourir.
— J'ignore où il se trouve.
— Nous aussi. La famille royale savait nous défendre. Deux-Cœurs savait nous défendre… Ils sont tous absents. Sois notre héros, je t'en prie.
Les autres villageois commencèrent à supplier Lilian de la façon que leur sage leur montra.
— Je ne suis pas un héros, balbutia Lilian. Je suis le fils d'un raté et…
Ses yeux s'écarquillèrent.
— Maman! Où est ma mère? cria Lilian, paniquant. Mon père m'a

tellement préoccupé que…
— Retrouve notre Deux-Cœurs. Retrouve nos princesses. Retrouve le gardien et notre reine... Attire les troglodytes ailleurs qu'ici avec ta magie.
Lilian cherchait encore sa mère de regards fuyant tous ceux des autres, qui le fixaient tristement en attente d'une réponse.
— Je… Je reviendrai, monsieur.
Le vieillard sourit.
— Les héros sont seulement courageux, rien de plus. Tu n'as pas besoin d'être un être complexe pour représenter notre grâce.
Lilian fuit la cachette. À bien y penser, presque toute la populace subissait la fureur des colériques barbares. Comment ce petit groupe de réfugiés pouvait bien garder espoir? D'un, puis deux pas flottant, Lilian se précipita dans le ciel et empiéta le vent. Il se lança dans une trajectoire en zigzags afin d'esquiver et de distraire les

troglodytes.

La fenêtre du château cassa. Il déboula dans les escaliers en colimaçon de la tour, mais glissa comme un savon dans une douche grâce à son pouvoir. Arrivé en bas, à l'étage, Lilian vit enfin sa mère. Dans les bras de sa sœur, elle pleurait. Elle semblait beaucoup plus jeune quand elle pleurait.
Lilian sentit qu'il avait fait une erreur en remarquant à quel point il débarquait au mauvais moment. Sans lui, son père ne se serait jamais démotivé. L'arrivée des troglodytes aurait été repoussée à plusieurs reprises comme dans sa version de la réalité. Un trou, un gigantesque trou, projetait un halo de lumière. Un horrible visage, découpé par le halo, s'imposait entre Lilian et sa mère sans nom, que Tèr prenait dans ses bras. Lilian se blâma pour cette fin horrible qu'il crut venir quand la bouche du

géant s'ouvrit. Il tendit ses mains vers sa mère. Du mieux qu'il le put. Le titan tomba et fit trembler la terre, tomber des briques. Ses pupilles roulèrent jusque dans le creux de son crâne et, sur son front, un Horatio sortit, provenant des cheveux.
— Oncle Horatio! s'écria Lilian, souriant. Oncle Horatio! pleura-t-il, complètement débordé.
Horatio regarda son « neveu ». Depuis quand avait-il un neveu? L'homme créa une plante qui l'éleva à la hauteur de l'étage.
— Qui es-tu, petit?
— Le… Le fils de Finn. Je vous appelait « oncle Horatio », parce que vous et mon père étiez frères d'armes soudés.
— Finn a fui. Tout le monde meurt… Ça va mal. Sèche tes pleurs, petit.
La voix de son oncle lui fut familière, mais elle lui donna des frissons inattendus, comme un câlin, mais à distance. C'était là la masculinité du plus féminin

des deux frères.
— Je connais un abri dans lequel des villageois survivent. Je croyais que tous les gens étaient à l'abri, mais, décidément…
— Ce sera compliqué. Ce sera horrible. Mais c'est la vie.
Lilian soupira, en prenant un air confiant.

XVII

« Beaucoup de gens sont morts, aujourd’hui, dont certains à qui nous accordions fortement tout notre amour. Qui méritait la mort? Aujourd’hui, nous inscrivons ce jour dans nos anales. Aujourd'hui, nos cœurs se muent en pierre, mais vraiment, ils sont plus atteints et craquelés que jamais. Mesdames, messieurs, je vous annonce qu'à partir de maintenant, l'ère dans laquelle nous vivrons porte un nom. Comme autrefois nous appelions les choses et écrivions des livres portant sur des

sciences qui nous échappent encore aujourd’hui et construisions des tours si grandes et grosses qu'elles grattaient le ciel pour finalement retomber sur la terre, nous intitulons l'humanité. Le nom de cette ère se nomme ainsi : L'Ère Aérienne. Pourquoi ce nom? Eh bien, c'est simple. En fait, nous émigrons. Tous ensemble, nous construirons une nouvelle société, au-dessus de tous les anciens problèmes… Grâce aux technologies que certains d'entre nous ont décidé de développer, nous commençons dès maintenant notre ascension vers un monde meilleur », dit le sage. Son nom? Non pas que cela eut une importance, c'était Scott. Il construit une machine l'aide de ses connaissances sur l'ancien monde, car oui, il fut de ceux qui vécurent avant l’inhalation de la technologie et l'avènement du « Nouveau Moyen-âge ».

Lilian ramassa plusieurs ressources qui servirent à la construction du premier « gonflable », comme les gens l'appelèrent. C'était une machine qui ne faisait aucun sens, mais qui, pourtant, volait lorsqu’elle se remplissait d'air. Les villageois, ébahis, furent peu à peu déçus de la magie et intéressés par la science; la nouvelle génération s'éleva, les gonflables prirent des noms plus scientifiques, on finit par tous habiter dans les airs, et, enfin, les troglodytes devinrent les seuls terriens. Les gens oublièrent la menace gigantesque du sol, et même le règne commandité par un humain étrange, pour enfin se reposer en l'air. La récoltes de ressources de carburants ne fut trop nécessaire, mais des matériaux de réparation nécessitaient une récolte par quelques mois. Des expéditions, prudentes quand aux géants, permit à la race humaine de

s'effacer du collectif des grosses bêtes. Les années passèrent et Lilian, sous une adorable famille composée d'Horatio et Tèr, apprit à regretter d'avoir causé la déchéance de cet univers en ayant apeuré son père, mais sut garder la force de l'espoir grâce à son modèle, son héros : Horatio. Il n'abandonna jamais et forgea un avenir pour les pauvres, qui devinrent les paisibles et, enfin, les insouciants. C'était définitivement mieux que dans l'univers originel de Lilian. Il ne se pencha sur aucune question de retour dans son univers et se contenta d'avoir pour femme une bonne villageoise, fille de gens de mairie d'autrefois. Ils se marièrent à travers des ballons alors qu'Horatio et Tèr versaient chacun une larme, songeant, en se regardant, à l'amour. Les cheveux blancs de Lilian demeurèrent dans la génétique de ses descendants et il ressurgit, bien plus tard, une

petite fille aux cheveux bien blancs comme ceux de son ancêtre qui avait vu la Terre de près quand tout le monde en nécessitait des ressources. L'ère de l'air étant la fin elle-même, on oublia la Terre et les gens se tournèrent vers les stupidités de ceux qui possèdent tout le temps du monde.

L'homme devint résistant au peu d'oxygène que le plancher des nuages laissait s'échapper. Le soleil n'influença pas autant les peaux qu'on le croirait, et, surtout, laissa des couchers spectaculaires, des éclairages majestueux et une certaine précaution à l'égard de ses rayons. On jeta des déchets à terre, de si haut, et on oublia l'environnement. La planète devint l'Enfer. On eut peur de descendre; là-bas, les gens mourraient. Les téméraires, de beaux hommes, racontaient comment descendre procurait

des sensations qu'ils ne savaient pas lier à l'abondance d'oxygène qu'ils avaient oubliée. Des hallucinations et quelques géants suffirent afin de graver dans l'esprit collectif communautaire cette peur pour la terre ferme.

Les gonflables, des machines de toutes sortes, suffisaient pour créer des passages, des allées, des magasins, de grandes maisons, des fontaines, des lampadaires, des ballons et du cirque en couleur. On discerna le travail dans les loisirs paisibles d'une vie soutenue et on envia son châtiment. Les gens, paresseux et oisifs, se reposaient souvent. Ils manquaient d'air, alors l'activité physique ne leur manquait pas. Ils consommaient des ballons. De grandes cordes de fer, des trucs automatisés, firent les descentes en Enfer dans les cas critiques. Mais ces cas étaient rares et les enclumes, les robots et ces pinces chromées étaient un fardeau. On

préférait cultiver des ballons et les manger à la peur. Le temps avança encore et, alors que les livres des vieux morts prenaient la poussière dans les bibliothèques volantes multicolores, la fille à la tête blanche devint une jeune femme.

XVIII

— Ça, son vieux, là, dans le livre, là, dans le… le livre. Derrière le, le… le comptoir, là, elle, là, lit, oui. La, la fille, elle, elle a lu le livre cent fois, mais, mais elle le lisait encore et encore. Lit. Dans son lit. Elle le lit dans son livre. Lit. Le livre lu dans son lit, non? Oui, voilà. Elle l'avait lu dans son livre. Dans son lit! Dans son lit. Elle le lisait encore. Elle regardait les coups de droite et de gauche d'une main imprimés par des lignes fines. Elle… Elle, son père, elle l'aimait, mais elle aimait encore plus le père de son père de son père de son père de son

père se je-ne-sais-plus-qui… D'un gars, qui, apparemment, était important dans le truc qu'elle lisait. Dans la vie. Dans l'histoire de la vie écrite. Elle lisait, elle… était belle. Ses cheveux blancs, beaux, bons, radieux au soleil… Ses cheveux blancs, à Caurantine, on les aimait bien, dans le… le truc qu'on habite. Le quartier. La ville. Dans le monde, oui. On adore les cheveux de Caurantine, mais on déteste qu'elle lise et qu'elle peigne. Elle peinturait des bibelots blancs dans des vieilles pièces grondées de trucs vieux comme des chevaux de Trois. Des cheveux de trolls. Désolé, je me trompe souvent de mots. Les livres de bigleux poussiéreux me filent des fils longs de cheveux blancs. Des cheveux de pinceaux, pas des cheveux de Caurantine. Elle était trop belle pour perdre mes cheveux quand elle me regardait. Euh! Je veux dire, je veux dire qu'elle ne perd pas de cheveux.

Pas trop, j'espère. Pas comme moi : je suis chauve. Je trébuche de la langue quand je parle, alors excuse-moi. Ainsi donc, comme je le disais, elle lisait son livre et, là, comme d'habitude, elle… Attends, non, c'est : « Comme d'habitude, elle lisait son livre, et là, soudainement, un truc la frappe et elle est devenue folle. » Ah, mais oui, oui! Je la regardais, je la regardais avec mon chapeau de clown qui cache ma chauvreté, et ses beaux yeux, ils se sont plissés, puis ils se sont… Ils se plissaient comme des rideaux qu'elle baisserait en voyant que je la vois dans sa peinturation, puis, elle, ou enfin, ils, ses yeux, se rouvrent comme des grandes bouches qui baillent quand le soleil s'ouvre le matin. Se lève. Et là, elle, le visage de porcelaine à lettres derrière la caisse, derrière le livre, derrière le lustre, derrière un bibelot-tableau de taureau, se lève et part. Elle est partie. Elle partait

vers une réponse dans son livre. Je suis un rigolo, mais je ne plaisante pas.
— Et?
— Elle est pa… elle est partie!
— Tu ne l'as pas suivie? fit un sourcil soulevé et un autre qui s'abaissait comme par mécontentement.
— Moi! Moi, je ris et je tremble dans mon coin, je ris et je ris dans mon petit bonhomme, en petit bonhomme, en petit accroupi, mais je suis un pas-pervers! Tout le monde sait que j'aime Caurantine, mais je ne la suis pas! Papa du tout.
— Et tu l'espionnes.
— Je suis un carré de sable! Je veux dire, je suis un garçon! Je veux insignifier que je suis la fantine, la, l'enfante, l'enfant, mais je suis, j'étais un garçon et je suis, depuis, un garçon encore. Je suis chauve, oui, mais je suis là et… et…
— Il suffit, clown.
— Ce sera Pierrot, merci.

— Pierrot, nous devons la retrouver.
— Oui, oui, mais la fille du, cette fille du maire, du, je, euh... La fille du merde, du… La fille du monsieur des lettres gravées sur des trucs bruns qu'on donne et qu'on reprend et qu'on efface et qu'on redonne… Elle, la fille du gars du magasin du gars qui est mort il y a longtemps, on la trouve où si elle absente son atelier de livres et son magasin de lire?
— Je l’ignore. Je te cherchais puisque tu es toqué sur cette fille qui me sera sans doute promise un jour.
— Reparles-en à mes fesses, merci, monsieur je-me-tenais-loin-du-carré-de-sable-parce-que-j'étais-trop-timide, contraire à moi, le soi-disant couronné clown d'ici-là, de haut en bas.
— Ma famille vaut plus de responsabilités que la tienne, petit-à-balbutiements. Et tu es chauve tandis que je suis musclé

et doté de la plus belle chevelure blonde que tu auras vu de ta vie.
— Tes parents t'ont appelé selon un chiffre tellement ils tenaient au nombre de responsabilités qu'ils commettaient par jour, pauvre pauvre!
— Quatre-Cœurs, c'est une force. C'est ta puce la plus lousse, la plus performante du tout entier globe, de toute la cité. Jalouse-moi, et reparlons-en après que nous ayons trouvé la belle Caurantine que je marierai.
— Marier Caurantine? Pour quoi faire, pauvre bouh-ouh? Elle, ELLE, Caurantine, elle, elle… sait comment donner du dedans, mais pas du devant comme des tympans cassés. Tu n'écoutes pas ta nature d'oisif, d'oiseau, mais oui, mais oui, je, moi, je le fais. Je l'écoute. La regarde. Je regarde Caurantine et je la bisoute de ma fenêtre et elle me regarde et m'aime bien. Elle me cligne des yeux parfois quand elle me voit, et on se parle quand

je viens au dépanneur la voir pour l'interrompre le plus possible dans sa lecture parce que je suis un client qui a le royaume de lui dire que je l'aime bien. Et j'achète des bons ballons et je ne regarde pas les siens.

— Oh, mais donc on me croit plus perverti que soi. Tristesse!

— Ses coups de papineau sur le tableau dans le bobo blanc font des images couleurées. Elle me donne des festins de carnaval dans un art que tu ne comprends pas parce que tu aimes ne pas peindre et défaire des gens à plaindre de leur nature d'erreurs d'ordinateurs de ballons. Avec ton processeur de caca pourri.

— Je te croyais assez intelligent pour m'aider, Pierrot…

— Je ne te crois pas.

— Je le croyais, oui.

— Crois-moi…

— Quoi?

— Toi, là…

— Quoi?

— ÇA!

Et Pierrot frappa Quatre-Cœurs à la figure avec son gant blanc de clown dégonflé, ce qui produit un claquement retentissant entre les dents du jeune homme, beau garçon blond.

— Clac-clac-clac! imita Pierrot en riant.

Quatre-Cœurs grogna et cassa presque la figure du bozo, mais l'épargna. Il cherchait sans doute Caurantine depuis sa disparition; il ne devait plus savoir quoi faire sans pouvoir voir son visage.

— Dis-moi où elle se trouve, menacèrent les mains musclées du blondinet.

Pierrot gonfla son torse, enchaîné du cou par la peau, et se dégonfla comme un ballon afin d'émettre un couinement de jouet, de klaxon ou de toute autre symbole ridicule, et ses yeux sortirent presque de leurs socles, gros et ronds comme des bedons.

[xxvii] **PREMIÈRE SCÈNE (UNIVERS ALTERNATIF)**

Dans la réalité 911.
Entre en scène Alex.

ALEX. — Apparemment, et observez le mot, William Shakespeare vécut deux périodes de quelques années qui, de nos jours, sont inconnues du public. Parmi le mystère qui plane autour du barde sans frontières quant à son talent, il est presque assuré que bien des œuvres nous échappèrent à travers le temps malgré les efforts de tous d'immortaliser le prodigieux auteur. Gravé dans la culture populaire, Shakespeare s'oublie à force d'être présenté. Eh bien, chers amis, sachez que s'il en est ainsi, c'est pour une simple et bonne raison : au lieu de présenter le fameux poète pour une unième fois, on doit plutôt le faire vivre aux gens. Vous, humbles lecteurs, n'assistez pas à une pièce de théâtre en ce moment. Vous assistez à une expérience, une véritable découverte qui se doit de rendre hommage au plaisir de la lecture de William Shakespeare. Sans en ajouter, laissez-nous donc commencer!
Entre Côté.

CÔTÉ. — Et telles des larmes, mes armes me croulent sur les jouets de mes orbites, comme j'en voudrais moins d'en plus. Si vous vous demandiez pourquoi s’enlèvent certains la voix, alors choisissez le choix de voir à quel pouvoir le devoir s'écroule sur un toit de doigts crispés comme des drapeaux hissés après la guerre entre ciel et terre comme d'entres hauts et bas, trops ou pas.
ALEX. — Bon visionnage!
CÔTÉ, *poussant Alex, qui ne réagit pas.* — Salaud. Salaud! Arrête, j'ai mal! Il ne me voit même pas! Il ne fait que vivre! Vivre!
CÔTÉ. — Oh, quel supplice! Dites-moi comment aimer, vous, femmes qui pouvez idolâtrer! Battez-m'en une pulpe, vous, hommes qui savez comment vous débrouiller des vapeurs d'une constante douleur d'amour! Vous hommes, ne me ressemblez! La mort seule m'aimât véritablement, mais barrière! Barrière...
Entrent en scène Hunter Maverick et Alice Rosenthal.
CÔTÉ, *jetant pratiquement Alex en-dedans de la scène*. — Va-t'en!

Arrête de contempler ces personnages! Ils ne te parleront pas : tu existes, tu les lis, mais, eux, n'existent pas.

Hunter sort deux chaises.

CÔTÉ. — Non... Arrêtez. Ne faites pas cela...

Hunter s'assoit alors qu'Alice se présente brièvement à la classe.

CÔTÉ. — Non! Ne va pas là!

Alice s'assoit devant Hunter.

CÔTÉ, *au visage de Hunter.* — Tu n'es qu'un vulgaire personnage, une grossière imitation de ma personne déformée par les années. Cesse d'assumer un rôle que tu ne veux même pas...

Hunter fixe Côté pendant un instant, puis se lève pour tapoter le dos d'Alice.

CÔTÉ, *s'éloignant*. — Je vais vomir... Je ne trouve rien à dire.

Hunter et Alice se parlent, mais on ne les entend pas.

CÔTÉ. — Unidimensionnels, dégoûtants, clichés... Que leur manque-t-il? Rien. Voilà le problème. Ils sont techniquement parfaits, trop parfaits pour être compris : hélas, je ne puis jamais plus revivre cet instant de naïveté

gravé dans mon premier moment. Il me blesse, il m'émerveille. Passons à une autre scène...

Archipelago entre sur scène.

ARCHIPELAGO. — Où suis-je?

CÔTÉ. — Toi, le fou, dégage!

ARCHIPELAGO. — Comment osez-vous me traiter de vous après ce que vous m'avez infligé, père?

CÔTÉ. — Je ne suis pas ton père. Hunter Maverick, le jeune homme assis juste ici, n'a jamais eu de père. Je n'ai jamais voulu lui en écrire un.

ARCHIPELAGO. — Évidemment : vous vous sentiez vide à l'idée d'être remplacé, père.

CÔTÉ. — Arrête de parler pour Hunter Maverick, j'ai effacé ta mémoire après que tu aies tué Alice.

ARCHIPELAGO. — Eh, bien, tu t'es trompé en faisant cela, père. Car je ne regrette rien et je suis aussi heureux que malheureux... Je possède la vie, tout simplement.

CÔTÉ. — Pensée égoïste, tout simplement.

ARCHIPELAGO. — Ne forcez point de dialectique sur moi, père, car vous savez très bien que la seule personne ici qui regrette le meurtre est celle qui l'a prémédité, contrôlé

et permis. Vous contrôlez cet univers, vous avez engendré la mort d'Alice.
CÔTÉ. — Malheureusement! Comment ne vouliez-vous pas que je tue les fleurs du paradis? La perfection n'existait pas en ce temps, et je fus trop naïf pour comprendre la performance. Maintenant, je suis trop sceptique pour tout. Archipelago, si vous êtes mon fils, alors soyez damné.
ARCHIPELAGO. — Certainement... Je ne vous hais point, père.
Archipelago tue Alex et Côté en faisant feu une fois sur chacun d'eux avec son index.
[xxviii] *Avant la mort de Taraut :*

Restèrent dans la pièce les trois acolytes (qui ignoraient leur statut) de l'étrange personnage. Elizabeth récitait des pièces de théâtre originant d'un barde, vieilles depuis déjà plus de la moitié d'un millénaire. Mai se tournait gentiment les pouces, écoutant son âme sœur s'adresser au vide, tandis que Taraut se plaignait de plus en plus fort... jusqu'à ce qu'Elizabeth

sentit que c'en fut trop pour pratiquer quoi que ce soit.

— Mon cher ami, ne pensez-vous pas que vous m'énervez, ou, simplement, que vous agissez sans prendre en compte votre entourage?

— Je vous annonce que j'ai bien mal aux pieds, oui, mes amis.

— Je peux y remédier, mademoiselle Elizabeth. Approchez, monsieur Taraut.

Mai cessa de se tourner les pouces, tandis que la femme gonflait son ventre à travers une cage pressurisée d'abdominaux. La politesse de son âme sœur la démangeait, mais elle n'en dit pas à plat.

— Vous savez, monsieur Taraut, les gens sous-estiment toutes les parties du corps. Je m'apprêtais à nommer les pieds uniquement, maia tout compte fait, toutes les parties du corps sont sous-estimées.

— Comment cela?

— Trop long à expliquer, banalisa finalement l'autre d'une main. J'espère que vos pieds sont propres.

Taraut en profita pour les vanter.

Elizabeth récita une pièce de théâtre entière à elle seule, imitant des acteurs. « C'est ma pièce préférée de William », ajoutait-elle certaines fois. « Les deux personnages principaux semblent se détester au début, mais finissent par s'unir à la fin. Quelle dramédie! », s'enjolivait-elle à démystifier.

Mai jouait avec chaque nerf des pieds de Taraut. Ils paraissaient tous deux maux à l'aise à cette idée, au grand amusement de la femme tout émoustillée par ses propres coquetteries raffinées.

— Vous savez, monsieur Taraut... les pieds en disent long à propos des autres. En les massant, connaître une personnalité est possible. Je suis rouillé, mais je crois deviner qu'il

vous manque l'affection d'une femme en touchant ici...

Et Mai toucha un point tout juste dessous un orteil qui enclencha un rire du traité.

— Ça, alors! On ne peut rien te cacher, Mai!

— Évidemment, s'interrompit Elizabeth.

— Malheureusement, rectifia Mai.

Chaque personne possède ses propriétés, ses fétiches. Cela perturbait Mai, quoiqu'il se sentît confortable à l'idée de plonger dans l'univers des gens si la procédure consistait à aider.

Une heure s'écoulait déjà. La pièce d'Elizabeth avait pris fin après l'opération de Mai, mais le masseur se mit à l’aise de continuer, à embeillir le service.

— Levez-vous et partagez-nous vos sentiments, pût-il enfin dire alors qu'Elizabeth saluait un public

inexistant.

Taraut se leva. Il sentit une perturbation profonde en son être. Son désir pour l'Impératrice Germanique l'obsédait et il lui faisait alors timidement face.

— Rasseyez-vous.
xxix

Ce Bon Vieux Nietzsche

Communication = [Métaphore d'un sens neuronal] à [Métaphore sens logique], donc je pense < je suis X. (causalité temporelle forcée appliquée.)

OU

(Infini) ...Je suis, donc je pense, donc je suis, donc je pense, donc... (Infini)

OU

[Jiºé s □ n3a □ ch+al □ s.$kusus □□ d0che]

ET

Mensonge = Art
Vérité = Habitude
Habitude × Art = Interprétation
Donc...
« ...JE NE SUIS PAS! » = Art
« Je pense, donc je suis. » = Vérité
« Je ne suis pas, donc je pense. » = Interprétation

DONC

- La traduction est l'ultime philosophie.
- L'homme primaire répète « Je pense, donc je suis. »
- Puisque « L'Infinie Tragédie » réitère l'action de vivre infiniment sous forme de prémisses, c'est un focus sur l'œuvre primaire qu'est vivre.

ENSUITE...

L'Infinie Comédie dit que toute fiction est ce qu'est l'être humain, mais en même temps, tout absurde écrit, tout réel écrit, est une fiction : donc tout est perdu et catégorisé comme dans le temple funéraire (funérarium) des catégorisations (dont Nietzsche parle). Le néant qui

suit par derrière la création représente la tâche exhaustive qu'est de lire l'absurde, tandis que la création d'un sens absurde représente l'interprétation artistique de l'homme qui lit l'œuvre. De même, lire (comme Arthur Schopenhauer disait) ressemble à l'embarcation de l'auteur sur un rail de pensées déjà préparée : c'est l'interprétation ultime que l'homme se fait de lui-même à travers l'autre homme, c'est l'acceptance ultime de la différence. Lire est l'acceptance ultime de l'autre, et même de soi-même si l'on a écrit ce qu'on lit.

Finalement, si mon interprétation ne procure qu'un rail semi-artistique, comment créer l'art en me lisant, ne serait-ce qu'à travers L'Infinie Tragédie? C'est, je le crois, en créant un mensonge à partir du sens du livre. C'est d'ailleurs pourquoi, quand on lit Nietzsche, on s'arrête de lire pour penser : l'homme est trop artistique pour ne pas divaguer dans sa science éternellement, comme un robot. Ainsi donc, un robot à mensonges est un artiste, et ainsi donc, un robot sans toute la

science infuse est un artiste : tous les robots font de l'art, tous les robots sont des artistes et tous les robots possèdent encore là l'habitude ultime : la connaissance jà préparée de l'interprétation sans son défi. C'est pourquoi le robot est vu non comme un artiste, mais comme un outil : c'est parce que l'homme le gouverne comme un esclave.

L'absurdisme (le quoi) et le nihilisme (le comment) métaphorisent le solipsisme.

En un certain point, Nietzsche perçoit l'humain comme une créature qui ne réfléchit pas au fait qu'elle réfléchit (homo sapiens qui non sapiens). Nietzsche affirme que l'homme est pensant au fait qu'il est (je suis, donc je pense, donc je suis), et ainsi, la phrase de Descartes devient moins véridique. Sauf que Nietzsche oublie, si je puis le théoriser, que « je pense, donc je suis pensant au fait que je suis », d'où mon hypothèse infinie : « je pense, donc je suis » qui, au-delà du compréhensible, laisse place à mes

deux hypothèses :
D’un, qu'une cause de ce problème serait une faute de logique que l'évolution requiert (transhumanisme signifierait alors une mémoire infiniment agrandissable et fiable, donc infiniment meilleure pour la loi du funérarium de Nietzsche).
De deux, qu'une cause alternative (mais non dualiste à la première affirmation), serait une théorie créationniste, et, selon moi-même encore, solipsiste, car seul un Cogito peut affirmer de lui-même seulement qu'il aboutit à cette phrase en se le prouvant sans empirisme.

THÉORIE : HOMO ALTERNI

L'homme n'est ni un rien, ni un tout. L'homme existe sans Dieu au premier abord, puis il visionne sa propre existence ; soit dans l'éducation théologique, soit dans la philosophique, il découvre ensuite sa première vision de son sens. S'ensuit une première « crise existentielle », puis une disposition de choix vers quatre branches : le créationnisme pur, le nihilisme,

l'existentialisme, puis, l'absurdisme.

Le nihilisme est le néant ; aucune réponse ne comble le vide. C'est le premier de deux aspects.
L'existentialisme est le deuxième aspect de ce spectre ; l'être comble le vide.

La théologie, ou spiritualisme brut, créationnisme ou religion, peu importe son nom, est une interprétation qui est certes comblant le vide, mais toutefois, c'est une origine interprétable et variable à souhait. Cet état est contraire à l'absurdisme.
L'absurdisme est comme une vision de son propre monde d'une perspective extérieure à son corps ; rien n'est causalité, rien n'est logique. Tout est non pas vide, mais insensé. Là où tout est sensé dans la religion, l'absurdisme ne prend absolument rien comme acquis ; pas même le scepticisme.

Ainsi, un cadran bâti à partir de deux spectres s'observe :
L'origine absurde ou divine.
Et
L'impossibilité ou la possibilité d'agir.

Le problème : Nietzsche du côté de l'impossibilité supposait l'*Übermensch* dans Ainsi parlait Zarathoustra, un homme acceptant l'impossibilité et se

formant sa propre transcendance du vide de sens. Cette théorie, lorsqu'on l'observe bien, est en fait une base fortement inspirante pour l'existentialisme de Sartre. Comme on le sait pour ce dernier, il prône d'abord que l'on reconnaisse la présence d'un vide de sens et que l'on passe tout de suite à l'action : vide ou pas vide? Absurde ou divin? Tout devient alors un choix, même le choix de tout blâmer et ne rien choisir. Bien que Sartre appelait « lâche » l'homme évitant son sort qu'est de choisir sa vie et se faisant plein d'excuses, reste dans l'*Übermensch* une intention purement incomprise même par Sartre ; la capacité d'être le « lâche » demeure une possibilité, et même le mode d'emploi nietzschéen ne précise que vaguement quelle issue est réelle, puisqu'au final, Nietzsche se souscrivait, du moins aux yeux de son public, à la négativité et à la solitude qu'il vécut extensivement.

[xxx] Au moins, maintenant, j'aurai quelque consolation stylistique à mon propre propos lorsque je me verrai du plus loin dans ma tête. Je suis calme. Je suis... ici, dans une sorte de moment

vague et indéterminé, mais qui, au moins, me donne une leçon sur moi-même. En quelque sorte, je suis libéré de mes restrictions provisoires. L'Infinie Tragédie étant ma raison de vivre, m'en libérer signifie désormais vivre dans un certain vide pour moi. Je ne sais honnêtement plus quoi faire de ce livre, non pas que je n'aie pas d'idées : au contraire, j'en ai trop qui ne se bousculent même pas ; elles existent toutes et moi, étant comme un observateur de toutes ces possibilités, devient un vulgaire homme épuisé devant tous les obstacles magnifiques qui sont placés devant sa personne. Je tente de racoler et recoller les pièces et fragments des histoires qui me viennent en tête au jour le jour, mais je dispose hélas seulement d'un seul cerveau et d'une logique limitée. Je ne parviendrai jamais à rapiécer l'Infinie Tragédie. Peut-être est-ce mieux ainsi ; peut-être suis-je un penseur horrible si on me compare aux autres en tant que tout

lucide. Néanmoins, je ne peux m’empêcher de faire de mon mieux pour communiquer tout ce que je peux communiquer avec la plus grande lucidité possible. J’ai fait de mon mieux dans ce domaine depuis les sept derniers mois, mais maintenant, comme la Tour de Dolmis le montre peut-être à certains de mes lecteurs, je ne parviens plus qu’à voir un amas de bêtises qui dictent désormais ma vie : une compilation d’horreurs et une montée de suspense qui ne finit plus. À chaque fois que je donne un titre à quoi que ce soit, mon impression est que le tout qui fut nommé est désormais un souvenir, un tas de poussière. Honnêtement, en plus de tout cela, je dois avouer que toutes les montées de mes histoires ne font pas beaucoup de sens, selon moi-même. Bien que j’aime chacune des choses que j’arrive à mettre sur papier individuellement, le collectif qu’est l’Infinie Tragédie cause beaucoup de soucis et d’anxiété dans ma vie. J’ai

aussi rencontré une fille qui s’appelle, oui, comme dans l’aventure d’Archipelago, « Marie ». Je lui ai donné mon inspiration dans une série de poèmes. Ma relation avec Marie s’est effondrée sur elle-même. Je suis toujours impliqué accidentellement dans plusieurs relations personnelles entremêlées et cela me fâche, je ne souhaitais pas réellement tomber en amour. Mais c’est le sentiment que j’ai ressenti : un coup de foudre. On pourrait dire que je me suis fait arnaquer, mais je ne regrette rien, car je ne m’attendais à rien dans le cas de ma relation avec Marie : celle-ci est débarquée dedans ma vie comme Marie dans la vie d’Archipelago, puis je me retrouvai assis sur mes fesses, avec un magnifique poème et un cœur déçu, mais non trop exactement brisé : mon cœur était déjà un réacteur nucléaire qui servait à une autre femme plus exigeante, l’homme que je suis : l’Infinie Tragédie. Je ne sais plus si je dois conjuguer l’Infinie

Tragédie comme étant « L'Infinie Tragédie » ou « l'Infinie Tragédie ». Cela m'énerve. Peu importe... Marie n'est pas la seule fille qui a perturbé mon quotidien littéraire. Toutes les femmes perturbent mon quotidien littéraire pour de différentes sortes d'affection : une fille, une autre, ma sœur, ma mère, ma grand-mère, la fille de l'homme qui..., cette fille qui me regarde faire ceci ou cela, celle qui me demande ce qui se passe avec moi (question idiote), la psychologue, la femme qui tient la caisse, celle qui régit un poste de séductrice, celle qui prend mes rêves, celle qui me prends par où je n'aurais pas dû la laisser me prendre parce que j'en deviens un esclave : bref, toutes les femmes que j'ai rencontré, ces temps-ci, me nuisent profondément dans mon processus créatif. Toutes ces femmes prennent, grugent chacune une part incommensurable de mon énergie, à un tel point où je commence à sérieusement me remettre en question : suis-je

sexiste? Je ne déteste pas les femmes en tant que telles, non ; je ressens tout simplement une certaine amertume envers elles, elles me brassent d'une manière dont elles seules savent faire usage. Ne vous méprenez pas. Je ne crois pas que les femmes sont idiotes. Au contraire. Elles peuvent user de leurs sophismes et de leur logique d'une manière différente à celle des hommes, mais en tant que personne qui est autant séduite par les organes génitaux féminins que masculins par principe de scepticisme radical et donc d'application de la romance au cas-par-cas, je ressens une incompréhension envers les femmes qui m'agresse. Je ressens une fatigue. Une fatigue plus ample que mon propre individu : tous les hommes dans ma vie semblent fatigués. Tous les gens de sexe masculins me ramènent dans une sphère dont je ne puis guère sortir d'une autre manière que par la misanthropie complète, une espèce

d’antinatalisme radical. Je ne souhaite aucunement la mort du futur, puisque j’espère me créer un futur. Alors... pourquoi suis-je autant exaspéré par ce processus d’existence? Dois manifester ma dépréciation, mon biais, ma critique, ma philosophie envers les femmes? J’ai largement parlé de ma position sur l’ambiguïté sexuelle et romantique, mais pourtant, un lourd préjugé m’empêche de voir les femmes en tant quelque créature mystique qui m’enlève toute la connaissance que je possède de moi-même. Je me suis exploré : ah, ça, oui! Mes amis et mes proches : la plupart sont des hommes. Comment comprendre l’amour hétérosexuel s’il est basé sur une différence intense et prononcée autant au niveau physique que psychologique? Je ne raffole pas du gouffre entre l’homme et la femme. Je suppose que, pour cette raison, je possède un préjugé favorable pour les robots et contre les femmes. Les hommes, ou plutôt, la masculinité,

est mon domaine d’aisance : c’est une large partie de ma vie, involontairement. Cela me frustre. Je ne devrais pas me soucier de mon sexe, ni du sexe des autres : je déteste la sexualité en ce sens. Les gens, même ceux qui se disent purement traditionnels ou catégoriques, possèdent un fond, une vision de la sexualité qui leur est une bible : une fiction devenue réelle tellement elle est prise au sérieux. Logiquement, tout étant relatif et subjectif, la sexualité elle-même est vouée à une marge d’interprétation beaucoup trop gigantesque pour moi : cela me rend maniaque de l’analyse, de la critique et de la destruction autant que de la construction. Toutes les choses que la sexualité amène me rendent encore plus sceptique qu’avant celles-ci : plus j’explore ma sexualité, plus je me sens confus à mon propre propos, mais en plus, je me sens aliéné de l’espèce humaine, qui possède à la fois une infinité de défauts et de

magnificences. En gros, les hommes ET les femmes sont horribles, mais plus particulièrement, quant à moi en cet unique moment, les femmes, car je ne les comprends pas.

Je me pense beaucoup plus haut que certains par réflexe, car on pourrait très bien dire aux autres qu'ils pourraient se pendre, on pourrait acheter une mitraillette et les mitrailler comme ça : mais les mitrailler ne suffit pas ; les menacer avec la mitraillette servirait de bon appât vers un état radical. Les célibataires involontaires de la culture américaine toxique popularisée, sinon *incels*, sont des gens qui viseraient plus particulièrement les femmes avec leurs fusils (parce qu'ils s'achètent de vrais fusils et font de réelles menaces). La différence entre eux et moi : ces gens croient que les fusils règleront leur nihilisme, qu'une explosion marquée par un suicide sera la réponse ultime à tout, tandis que moi, je sais que je ne suis pas dupe, un esclave de la mort rapide :

je suis un type qui encaisse les coups, et je ne discrimine personne dans mon nihilisme : tout le monde est aspiré dans un néant infini. Pourtant, cela ne fait d’exactement personne un pariât : au contraire, les pendards sont ceux qui refusent de voir la vérité pessimiste d’en face, ce sont des pendards, mais à titre honorifique seulement : leur couardise ne mérite pas la mort éternelle, elle mérite un éclaircissement durable, une espèce d’attaque similaire à la crise existentielle, mais inversée : le soutien que j’offre à travers le nihilisme est un scepticisme radical, et tous ceux qui acceptent l’irréfutable moment de déclin, la période du néant optimal de leur vie, en viennent à me serrer dans leurs bras en bordant de chaudes larmes que je préfèrerais pourtant ne jamais goûter. Vous savez, mes chers lecteurs, mon intention n’est pas banale. Ma vie dépend de mon écriture, et mon écriture dépend des actes que je pose dans ma vie.

D’une certaine manière, nous pourrions qualifier de prédéterminée cette existence qu’est mienne puisque ce cours circulaire de mon existence fut engendré par un enclenchement autrefois différent, et donc unique dans son chemin, et donc éliminant les autres possibilités que mon cheminement aurait pu prendre ; c’est là l’existentialisme, l’acte de réfuter la possibilité de l’abandon dans la résistance du néant. En gros, ma propre existence est déterminée par mon premier choix : est-ce alors un déterminisme extrême, motivé par ma propre naissance? Facile de dire que non, mais c’est un choix purement spéculatif basé sur une chaîne d’événements qui favorisent un tel choix. Néanmoins, me voyant comme un opposant fervent à la fois de l’existentialisme et de son contraire, de tous les mouvements en général, je me dois de poser des questionnements qui sont défauts de chacune des philosophies que je pourrais présenter ou ne serait-ce

que comprendre. Ainsi, le problème de l’existentialisme est, selon moi, l’affirmation pure sur une base spéculative que le néant laisse place au choix. Par exemple, si un dieu n’était guère possible (comme l’existentialisme surtout sartrien le présuppose), il faudrait tout d’abord s’assurer de quoi que ce soit avant de spéculer que le choix humain est définitivement délibéré. Cela est impossible, même avec la science : c’est comme demander si la poule vient avant l’œuf. Impossible. Et arrêtez de m’achaler avec vos aspects techniques ; ce n’est qu’une analogie brève et banale, car nous pouvons remettre ce paradoxe plus concrètement à nous-mêmes ici et maintenant : dieu a-t-il créé l’homme ou l’homme a-t-il créé dieu? Le choix (du hasard purement scientifique) a-t-il engendré l’homme, ou l’homme engendre-t-il quoi que ce soit par pure existence? Toutes les réponses sont bonnes, mais elles exigent toutes un approfondissement théorique afin

d’être prouvées. C’est ainsi que les gens ne savent jamais comment se tenir correctement dans une philosophie : les extrêmes d’une théorie sont des extrêmes négatifs d’une autre philosophie. Personne ne saurait distinguer, hélas, la bonne de la mauvaise de ces deux théories, car ce spectre est négatif : voyez alors le scepticisme jouer le rôle d’arbitre ou de choix perméable, seulement vague, qui permet à la réalité d’exister en tant que telle. Si une conviction est poussée à son extrême le plus intense, elle devient totalitaire : « Bleu » en tant que mot deviendrait un commandement, par exemple, de la vie. Pour quelle raison? Dans quel objectif? « Bleu ». Aucune autre réponse. Tout comme dans le cas de la divinité quelconque. Je me sens largement dérangé par le questionnement de la religion non pas parce qu’il m’encombre négativement, mais parce que toutes les autres possibilités de la vie se voient éliminées par la

question divine. Ainsi, nous allons accorder une certaine bonté au précédent raisonnement dans le but de l'abandonner et de passer à, enfin, autre chose.

« Qu'est-ce que l'amour? » Je ne suis pas apte à répondre ultimement pour vous, mais l'exercice de l'affirmation qui, étant selon moi un sophisme par pur principe d'existence paradoxale (une question est une réponse et une réponse est une question), servira ici pour vous de réponse solennelle de ma part et de plaisir d'écrire pour ma personne. Donc, l'amour. Qu'est-ce que l'amour, vraiment? Je n'ai jamais fait de recherches concrètes sur la culture et l'histoire de l'amour, sur son épistémologie ou sur ses agissements directs dans la psychologie ou dans le monde scientifique, donc je ne puis aucunement répondre à cette question. Mon point étant de prouver que le scepticisme crée un paradoxe dans la vie amoureuse, je

puis néanmoins vous exposer un certain cas : ce livre. Ce livre est une marque incommensurable d’amour envers vous. Qu’est-il pour vous? Pour moi c’est, certainement, l’acte d’amour le plus concret que je puis poser : asseoir mon pauvre de maigrelet de fessier sur une chaise et écrire consiste un sacrifice temporel qui déjà dure depuis tant de temps. Mon intention est d’aimer la vie. « Le cycle de la romance » étant mon premier réel roman, vous voyez peut-être quelque chose ici : une intention qui, au fil du temps, a dégénéré en crise existentielle intense, en remises en question, en apprentissages incongrus et mouvementés qui menèrent à l’Infinie Tragédie autant que mon désarroi habite *L’Infinie Comédie* de David Foster-Wallace. J’aimerais pouvoir spéculer quoi que ce soit, mais je ne suis pas assez stupide pour devenir intelligent : ma seule riposte au réalisme se trouve dans une espèce d’événement spirituel dans lequel l’avènement de ma vie,

le pôle de mes souvenirs, s’avère être lors de l’année où M. Wallace mit fin à son existence. Comment ne pas me sentir interpellé par cela? Est-ce réellement un hasard? Je voyais Marie partout lorsque je l’aimais comme un niais ensorcelé, donc il ne serait pas pour ma personne surprenant de trouver que cet être postmoderne me précédant n’était en réalité qu’un imposteur ayant pris ma vie en otage. Un seul message de plus : si c’est le cas, j’espère sincèrement vous prendre en otage comme M. Wallace m’a pris en otage. Syndrome de... de quoi, déjà? Vous savez, les gens qui aiment leurs détenteurs...? Ah, peu importe. Alzheimer. Haha.

Bon. Pour conclure ce texte, je tiens, en tant qu’auteur direct sans filtre de cette (ou cet...?) œuvre, à vous préciser que toute mon histoire doit être accompagnée de dessins qui, selon moi, corrigent quelques sens manquants à mes histoires. Moi et Adolf avons discuté de la signification des images dans

la propagande. Êtes-vous d'accord avec Hitler s'il dit que chaque image ne vaut pas la peine d'être écoutée selon l'esprit collectif et qu'au final, seulement le motif, la couleur et, en fait, seule la psychologie générale d'une image ressort dans l'esprit individuel taché par un collectif? Faites-vous partie d'un collectif? Affectionnez-vous votre communauté, soit l'humanité? J'en fais partie, vous savez. Et vous aussi.

[xxxi] ROUSSEAU, Jean-Jacques. Du Contrat Social : *ou Principe du droit politique*, 1ère éd., (*s. l.*), Tite Fée édition, 8 juillet 2017 (texte intégral de 1762), 134 p.

Dans ce texte, Jean-Jacques Rousseau explique comment la nature humaine et toutes les orientations prises par cette nature sont en vérité une corruption artificielle de l'homme naturellement neutre vers un nouvel établissement, la « construction sociale », qui donna la société et

toutes ses normes standardisées. Selon cet écrit, la nature humaine ne serait pas naturellement mauvaise, mais les échanges et contacts sociaux rendraient l'homme naturellement compétitif et négatif, dans un certain sens. Ainsi, ne pouvant plus dissocier le social de l'homme depuis l'âge de pierre, Rousseau prend une position négative à propos de l'action humaine.

[xxxii] NIETZSCHE, Friedrich. Le livre du philosophe : *Études théorétiques*, traduit de l'Allemand (*Das Philosophenbuch : theoretische Studien*) par Angèle Kremer-Mariett, 1ère éd., France (Paris), Éditions Flammarion, 2014, 182 p.

Dans cet ouvrage philosophique majeur de Friedrich Nietzsche, on retrouve un examen intense des valeurs philosophiques alors communes de l'époque jusqu'au développement de plusieurs concepts finalisés à

travers d'autres ouvrages de Nietzsche. L'œuvre n'étant pas présent en entier, il est utile de pointer l'utilité de cette référence en tant qu'explication du concept du « funérarium des concepts », un exemple précurseur du nihilisme et des plus fortes réfutations de l'utilité sociale, voire même existentielle de l'homme.

[xxxiii] SCHOPENHAUER, Arthur. L'Art d'avoir toujours raison (suivi de *La Lecture et les livres* et *Penseurs personnels*), traduction de l'allemand d'Hélène Florea, 1ère éd., Paris (France), Flammarion (Éditions J'AI LU), collection Librio PHILOSOPHIE, 2014 (traduit du texte original de 1864), 75 p.
(C'est la moitié de l'introduction du livre qui est citée.)

Plus tard connu comme étant un antinataliste, partisan d'un aspect répondant « négatif » à la question de la contribution sociale humaine, Arthur Schopenhauer est

toutefois ici directement cité pour son explication très claire de la dialectique éristique, qui permet au texte de continuer à réfuter les usages communs des débats qui ont lieu sur les plateformes et réseaux sociaux ; certes, la contribution semble révélée lorsque quiconque tire une conclusion, mais la dialectique entre ici dans la ligne de compte dans le but de discréditer le dialogue comme étant en vérité un moyen purement sophistiqué de convaincre, et ainsi, un but complètement parallèle à la réelle intention d'une « contribution » dans un débat. Donc, ici, il est prouvé que la dialectique humaine complètement dénuée de sens, sinon existentialiste, mais sophistiquée, donc encore vide de sens universel.

[xxxiv] PLATON. Platon : *Œuvres complètes*, traduit sous la direction de Luc Brisson, 2ième éd., France (Paris), Éditions Flammarion, 2008

(2011 pour cette édition), 2198p.

Ici, Platon est présenté dans le but de montrer que les régimes politiques en tant que tels ne servent pas suffisamment au peuple que ce soit en termes d'idées ou d'actions. En bonus, il fut aussi spécifié que Platon n'approuvait pas la démocratie, mais ceci est plus tard abordé dans l'œuvre « DÉMOCRATIE », qui est aussi référencée ici.

[xxxv] KANT, Emmanuel. Vers la paix perpétuelle (*Zum ewigen frieden. Ein philosophischer Entwurf*), 1795. Dans Wikipédia. Consulté le 15 décembre 2019 sur :

Si Platon niait l'utilité des régimes politiques qu'il trouva, il ne s'empêcha néanmoins pas d'inventer un nouveau type de régime politique dans le but d'essayer de résoudre son problème : Platon inventa le concept du « roi philosophe ». Ici, Kant, pour le moindre qu'on puisse dire, détruit

la supposée logique de ce concept salvateur et perpétue le paradoxe du régime politique imparfait.

[xxxvi] BAKUNIN, Michael. God and the state, traduit du français (en anglais) par *Mother Earth Publishing Association*, Dover Publications Inc., 2017 (texte intégral de 1970 repris, qui est une republication du texte de 1916), États-Unis (New York), 2017, 89p.

Bien que ce livre fut originellement publié en français, l'édition en anglais est ici utilisée comme source. Michaël Bakounine, comme la traduction cette fois française le veut, inventa en partie l'anarchisme. Tentant de résoudre le problème des constructions politiques, il est alors abordé comme potentielle solution, comme déconstruction de tout régime et contrat social alors imposé dans la vie. Néanmoins, les points essentiels de Bakounine peuvent être niés comme il sera démontré.

[xxxvii] STIRNER, Max. THE EGO AND HIS OWN : *The Case of the Individual Against Authority*, traduit de l'Allemand (*Der Einzige und sein Engentum*), Dover Publications Inc., 2005 (réédition de l'édition de 1973 du même éditeur qui est un texte repris de 1963), États-Unis (New York), 2018, 366p.

Cette œuvre étant considérée comme le pivot marquant de ce texte expose une nouvelle vision du lien entre l'égo et tout ce qui l'entoure. Étant plutôt moderne comparativement aux autres philosophies précédemment présentées, il est alors possible de sortir tous les concepts et de balayer ceux qui ne conviennent pas à l'égoïsme par biais sophistique de Stirner lui-même (l'auteur). Ainsi, au lieu de fuir la question du débat avec la dictature, le cynisme ou le nihilisme, l'individu peut enfin pleinement embrasser la contribution sociale positive dans un débat, et même supporter des médias par égoïsme ou égocentrisme. Néanmoins, il est

évident que cela implique une révision de ce que la société croyait comme étant juste.

[xxxviii] Censuré

Ici, un exemple « pris sur le terrain » des médias les plus modernes montre comment l'égoïsme s'applique dans un contexte social purement inoffensif et efficace : la propagande par le mimétisme et la codification intensifiée dans un cercle restreint. Cette vidéo truffée de codes et d'explications dérivées montre comment il est possible de communiquer à un cercle fermé un message spécifique. Ici, le message de la vidéo, bien qu'il aborde les mèmes et leur fonctionnement en tant que tels, importe moins que l'exemple d'égoïsme et de propriété qu'il offre.
(Voir « Internet 2.0 » afin de comprendre la personnalisation d'internet.)

[xxxix] DEBORD, Guy. La société du spectacle. (Édition originale republiée), France (Paris), Éditions Gallimard, collection Folio, 2017.
(Chapitres 12 et 21 cités.)

Cet ouvrage sociopolitique théorise ici l'apogée complémentaire de l'égoïsme et l'anarchisme-individualiste : la société tenterait de garder les gens dans une bulle de confort, un peu comme un culte du « soi-même », de sorte à ce qu'au final, rien ne progresse réellement sauf un spectacle continuel.

[xl] DUPUIS-DÉRI, Francis. DÉMOCRATIE. 1ère éd., Canada, Flammarion *et* Harmonia Mundi (Lux Éditeur), collection Pollux, 2013, 342 p.
(Voir p.23.)

Ici, la définition négative de la démocratie est utilisée comme coup de biche final contre toute tentative d'exploitation de la forme constructive que peut prendre un débat autour de la société nord-

américaine moderne, et encore, la société québécoise : c'est une « société démocratique ».